



11.11.11



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.^a SALA

SCAFFALE A
PLUTEO VII
N.^o CATENA 9

· BIBLIOTECA ·
· LUCCHESI-PALLI ·



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
VI.^a SALA

SCAFFALE
PLUTEO
N.^o CATENA

6
VIII
9





29961

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

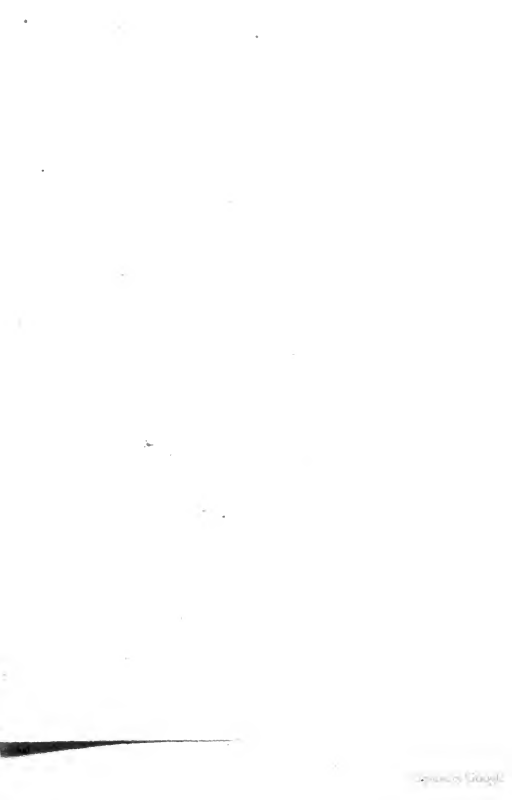
EUGÈNE SCRIBE





Dep. Musée N. de la Peinture 1 Paris

La Dame Blanche Act II Sc VIII





ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

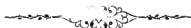
Comprenant tous les ouvrages composés par M. SCRIBE seul ou en société

ILLUSTRÉES

DE CENT QUATRE-VINGT-UNE JOLIES GRAVURES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

De MM. Alfred et Tony Jehannot, Gavarni, Marek
G. Meunier, St. David, etc.



PARIS

E. LEBIGRE-DUQUESNE, LIBRAIRE

44, RUE DE LA HARPE, 44

1854





LA DAME BLANCHE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 10 décembre 1825.

MUSIQUE DE M. BOYELDIEU.

Personnages.

GAVESTON, ancien intendant des comtes d'Avenel.
ANNA, sa pupille.
GEORGES, jeune officier anglais.
DIKSON, fermier des comtes d'Avenel.
JENNY, sa femme.

MARGUERITE, ancienne domestique des comtes d'Avenel.
GABRIEL, valet de ferme de Dikson.
MAC-IRTON, juge de paix du canton.
PATRANS, etc.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme écossaise ; le fond, qui est ouvert, laisse voir un site pittoresque, des arbres, des rochers, et une route qui descend de la montagne à la ferme.

SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

PATRANS ÉCOSAIS, HOMMES ET FEMMES ; LA MARRAINE, le bouquet au côté.

CHŒUR.

Sondez, cornemuse et musette !
Les montagnards sont réunis :
Car un baptême est une fête
Pour des parents, pour des amis.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; DIKSON, JENNY, sortant de la porte à droite.

PREMIER PATRAN, allant à lui.
Eh bien, cousin, quelle nouvelle ?
DIKSON.

Ah ! mes amis, mes bons amis,
Partages ma douleur mortelle :
On ne peut baptiser mon fils.

PREMIER PATRAN.

Et pourquoi donc ?

DIKSON, montrant Jenny.
Ma femme et moi

En perdrons la tête, je croi :
Voilà, par un revers soudain,
Que nous nous tronçons sans parrain.

TOUTS.

Point de parrain !

DIKSON.

J'en avais un du plus haut grade,
Car c'était monsieur le shérif ;
Mais voilà qu'il tombe malade,
Et juste au moment décisif.

TOUTS.

Comment remplacer un shérif ?

T. 21V.

JENNY.

Je veux un parrain d'importance,
Qui porte bonheur à mon fils.

DIKSON.

Mais, je le vois, l'heure s'avance ;
N'y pensons plus, mes bons amis.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; GEORGES, paraissant sur le haut de la montagne.

(Il est en vêtements très-simples, et porte sur son épaule un petit paquet attaché au pommeau de son épée.)

TOUTS.

Eh mais ! quel est cet étranger ?

GEORGES, qui a descendu la montagne et qui entre en scène.

Chez vous, mes bons amis, ne puis-je pas loger ?
(Tirant sa bourse et la présentant.)

Tenez, car la faim m'aguilonne.

DIKSON.

Chez les montagnards écossais
L'hospitalité se donne,
Elle ne se vend jamais.

Votre état ?

GEORGES.

J'ai servi dès ma plus tendre enfance
Et je suis officier du roi.

DIKSON.

Ce titre-là suffit, je pense ;
Soyez le bienvenu chez moi.

(Tout le monde s'empresse autour de lui ; on le débarasse de ses armes et de son bagage, pendant la réjouissance de l'air suivant.)

GEORGES.

AIR.

Ah ! quel plaisir d'être soldat !
On sert par sa vaillance
Et son prince et l'État ;
Et gaillard on s'élance
De l'amour au combat.

Ah ! quel plaisir d'être soldat !

Sitôt que la trompette sonne,
Sitôt qu'on entend les tambours,
Il court dans les champs de Bellone,

En riant, exposer ses jours.
Écoutez ces cris de victoire,
De la gaité c'est le signal:
« Amis, buvons à notre gloire;
« Buvons à notre général!
« Ah! quel plaisir d'être soldat! etc.

Quand la part, prix de son courage,
Le ramène dans son village,
Pour lui quel spectacle nouveau!
Chacun et l'entoure et l'embrasse:
« C'est lui, c'est l'honneur du hameau!
La beauté sourit avec grâce;
Le vieillard même, quand il passe,
Porte la main à son chapeau.
Et sa mère, est-elle heureuse!

(Regardant autour de lui.)

Mais j'avais une amoureuxse:

(Souriant.)

Où donc est-elle? j'entends,

Je comprends.

(Souspirant et reprenant gaiement.)

Ah! quel plaisir d'être soldat!

Où sert par sa vaillance

Et son prince et l'État;

Et gaiement on s'élance

De l'amour au combat.

Ah! quel plaisir d'être soldat!

Jenny, bas, à Dixon.

Quel aimable et gai caractère!

C'est le parrain qu'il nous faudrait.

DIXON, de même, à Jenny.

Y penses-tu? c'est indiscret.

JENNY.

Ne crains rien, et laisse-moi faire.

(S'approchant de Georges.)

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Du ciel pour nous la bonté favorable
Nous donne un fils, espoir de notre hymen;
Et pour qu'il soit aussi brave qu'aimable,
Nous vous prions d'en être le parrain.

GEORGES.

DEUXIÈME COUPLET.

Puissé-je un jour, pour acquitter ma dette,
De votre fils embellir le dastin!
Mais en voyant tant d'attraits, je regrette
De ne pouvoir être que son parrain.

DIXON, avec joie.

Vous acceptez: ah! quel bonheur!

(A Jenny.)

Cours prévenir notre pasteur.

(Aux montagnards.)

Veillez au repas, je vous prie;

Car avant la cérémonie

Nous avons toujours le festin.

GEORGES.

Moi, d'avance je m'y consie;

Vous me verrez le verre en main.

DIXON.

Grand Dieu! quel aimable parrain!

APRÈS LE PREMIER CHOEUR.

Sonnez, cornemuse et musette!

Les montagnards sont réunis

Car un baptême est une fête

Pour des parents, pour des amis.

(Jenny sort par la fond; plusieurs montagnards la suivent, ou rentrent dans l'intérieur de la ferme.)

SCÈNE IV.

GEORGES, DIXON.

GEORGES. Voilà donc qui est convenu! je reste ici! je suis de la famille! mais je ne me serais pas attendu ce matin à la nouvelle dignité qui m'arrive.

DIXON. Peut-être que cela vous contrarie?

GEORGES. En aucune façon! Que veux tu que fasse un officier en congé? autant qu'il soit parrain qu'autre chose; ça utilise ses moments; c'est encore un service indirect qu'il rend à l'État.

DIXON. C'est toujours bien de l'honneur que vous faites à un simple fermier; d'autant qu'il a la naissance d'un enfant il y a toujours, comme disaient nos pères, de malignes influences qui le menacent... ici surtout!

GEORGES. Vraiment!

DIXON. Oui, le pays est mauvais. Mais je suis de l'avis de ma femme, vous nous porterez bonheur! A propos de cela, mon officier, vous ne m'avez pas dit votre nom?

GEORGES. C'est juste: avant de donner un nom à ton fils, il faut que je te dise le mien; on m'appelle Georges.

DIXON. Georges!

GEORGES. Oui, voilà tout.

DIXON. Georges: ce n'est là qu'un nom de baptême.

GEORGES, souriant. Eh bien! aujourd'hui c'est ce qu'il te faut, tu n'en as pas besoin d'autre. Georges Brown, si tu veux? Du reste, j'en serais bien embarrassé d'en dire davantage: excepté quelques souvenirs vagues et confus, ma mémoire ne me retrace rien de mon enfance ni de ma famille. J'ai quelques idées de grands domestiques et en habits galonnés qui me portaient dans leurs bras; d'une jolie petite fille avec laquelle j'étais élevé... d'une vieille femme qui me chantait des chansons écossaises. Mais tout à coup, et j'ignore comment, je me suis vu transporté à bord d'un vaisseau, sous les ordres d'un nommé Dureau, un contre-maître qui se disait mon oncle, et que je n'oublierai jamais, car il m'apprenait radicalement le service maritime! Au bout de quelques années d'esclavage et de mauvais traitements, je parvins à m'échapper, et je débarquai sans un schelling dans ma poche.

DIXON. Pauvre jeune homme!

GEORGES. Je n'étais pas à plaindre; j'étais libre, j'étais mon maître. Je me fis soldat du roi Georges. En avant, marche! le sac sur le dos! Depuis ce moment-là je suis le plus heureux des hommes; tout m'a réussi; il semble que la fortune me conduise par la main. D'abord, à ma première affaire, j'avais seize ans: ma sœur était encore de mon état de matelot, je jetai là mon fusil, je grimpe à une redoute, j'y entre le premier, et mon colonel m'embrasse en présence de tout le régiment. Mon brave colonel! ce fut pour moi un père, un ami! il me prit en affection, s'occupa de mon éducation, de mon avancement. Il y a six mois, dans le Hanovre, je venais d'être nommé sous-lieutenant, lorsque je me trouvai à côté de lui, en face d'une batterie! « Georges! me criait-il, va-t'en! » et il voulait se mettre devant moi. Tu te doutes bien que je me suis élancé au-devant du coup, mais en vain! nous tombâmes tous les deux, et lui pour ne jamais se relever!

DIXON. Il est mort!

GEORGES. Oui, au champ d'honneur! de la mort des braves! (Otant son chapeau.) Puisse-t-il prier là-haut pour qu'il m'en arrive tant! Quand je revins à moi, je me trouvais dans une chaumière qui m'était inconnue, et je vis tout à coup apparaître une jeune fille, à qui sans doute je devais la vie, et qui chaque jour venait me prodiguer des soins. C'était la physionomie la plus douce et la plus touchante! Il m'était défendu de parler, et je ne pouvais lui témoigner que par des gestes et ma reconnaissance et le désir que j'avais de connaître ma bienfaitrice. « Plus tard, me disait-elle, quand vous irez mieux! » Mais un jour je l'attendais à l'heure accoutumée, elle ne vint plus; et cependant la veille, en me quittant, elle m'avait dit: « A de-

main! » Aussi, dans mon inquiétude, dans mon impatience, je me bîtaï d'abandonner la chaumière; j'en sortis tout à fait guéri, mais amoureux comme un fou; et depuis, malgré mes soins et mes recherches, impossible de découvrir les traces de ma belle inconnue!

DIKSON. C'était peut-être votre bon ange, quelque démon familier, comme il y en a tant dans le pays.

GEORGES. Vraiment, je vous reconnais là, vous autres Écosseais. Mais en revanche, j'ai trouvé à Londres une ancienne connaissance, mon ami Duncan, qui est, je crois, mon mauvais génie; il a paru stupéfait en m'apercevant avec mon nouveau grade. J'avais bien envie, malgré notre parenté, de lui rendre tout ce que j'avais reçu de lui; mais il était vieux et souffrant, et n'a pas, je crois, longtemps à vivre; j'ai partagé ma bourse avec lui, et ne lui demande rien, pas même son héritage.

DIKSON. C'est très-bien; ça vous portera bonheur.

GEORGES. C'est justement ce qu'il m'a dit en me quittant

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS; JENNY.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

DIKSON.

Mais que veut notre ménagère?

JENNY.

Ah! Monsieur, je ne sais comment vous faire part...

DIKSON.

Qu'est-ce donc?

JENNY.

Le baptême, hélas! ne peut se faire

Que ce soir et très-tard;

Et Monsieur, qu'on attend sans doute, Veut partir promptement?

GEORGES.

Je ne vais nulle part;

Rien ne me presse, et je m'arrête en route Où je vois des amis.

JENNY.

Dans nos humbles foyers

Vous resterez donc?

GEORGES.

Volontiers.

JENNY.

Jusqu'à demain?

GEORGES.

Volontiers.

DIKSON.

Et vous souperes?

GEORGES.

Volontiers.

Volontiers, mes bons amis.

JENNY.

Ah! c'est charmant; il est toujours de notre avis.

DIKSON.

Allons, femme, fais-nous servir.

GEORGES.

Les braves gens!

DIKSON.

Touchez là; quel plaisir!

Il faut rire, il faut boira

A l'hospitalité!

GEORGES.

A l'amour, à la gloire,

Ainsi qu'à ta beauté!

(Pendant ce chœur, plusieurs convives sont entrés, et l'on a apporté la table.)

DIKSON.

Ici, monsieur le militaire,

A la place d'honneur.

GEORGES.

Près de ma gentille commère,
Ah! pour moi quel bonheur!

ANSELM.

Il faut rire, il faut boira

A l'hospitalité, etc.

(Ils sont tous assis et mangent.)

GEORGES, assis. Dites-moi, mon cher hôte, pour un voyageur, qu'y a-t-il de curieux à voir dans le pays?

DIKSON. Il y a d'abord le château d'Avenel; un édifice magnifique! dont on voit d'ici le clocher.

JENNY. Le nouveau château est fermé, et l'on ne peut pas y entrer; mais il y a l'ancien, dont les ruines et les souterrains sont superbes; ainsi, tous les peintres vont le visiter!

GEORGES. Nous irons demain, n'est-il pas vrai? vous m'y conduirez.

DIKSON. Vous venez dans un mauvais moment. Ordinairement le château n'est habité que par une vieille concierge attachée aux anciens propriétaires; mais hier l'intendant Gaveston y est arrivé, et l'on dit qu'il ne repartira qu'après la vente.

GEORGES. Que dites-vous? on vend cette belle propriété?

DIKSON. Oui, sans doute! elle appartenait aux anciens comtes d'Avenel, des braves gens que tout le monde chérit encore dans le pays; mais ils étaient du parti des Stuarts, et après la bataille de Culloden, le comte d'Avenel, qui avait été proscrit, s'est réfugié avec une partie de sa famille en France, où l'on prétend qu'il est mort.

JENNY. Or, pendant ce temps, ce M. Gaveston a embrouillé les affaires du comte, dont il était l'intendant, si bien que pour payer les créanciers on va vendre ce beau domaine.

DIKSON. Bien plus, on dit que Gaveston, qui s'est enrichi, veut lui-même se rendre acquéreur du château, et, par ainsi, devenir comte d'Avenel... Je vous le demande... un coquin d'intendant qui se trouverait être notre seigneur... Non, morbleu, nous ne la souffrirons pas...

JENNY. Sois tranquille, il lui arrivera malheur; car hier au soir, Gabriel, notre garçon de ferme, a vu la dame blanche d'Avenel qui se promenait sur les créneaux et sur les ruines.

DIKSON. Ah, mon Dieu! en es-tu bien sûre?

JENNY. Il l'a vue comme je te vois.

GEORGES. La dame blanche d'Avenel! qu'est-ce que c'est? je serais enchaîné de savoir sa connaissance!

DIKSON. Y penses-vous?

JENNY. Pourquoi pas? si c'est une jolie femme!

DIKSON. Depuis trois ou quatre cents ans c'est la protectrice de la maison d'Avenel!

JENNY. Quand il doit arriver à cette famille quelque événement heureux ou malheureux, on est sûr qu'elle apparaîtra. On la voit errer sur le haut des tours, en longs vêtements blancs, et tenant à la main une harpe qui rend des sons célestes; et puis, comme dit la ballade...

GEORGES. Ah! il y a une ballade?

DIKSON. Et une fameuse! qu'on chante dans le pays, mais quand on est plusieurs réunis, parce que sans cela ça fait trop peur!.. Ma femme la sait.

GEORGES. Eh bien! Jenny, chantez-nous-la. Il me semble que nous pourrions l'entendre; (Montrant tous les convives.) nous sommes en force.

COUPLETS.

JENNY.

PREMIER COUPLET.

D'ici voyez ce beau domaine,
Dont les créneaux touchent le ciel!
Une invisible châtelaine
Veille en tous temps sur ce castel.

Chevalier félon et méchant
Qui trames complot maléfaisant,
Prenez garde!

La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

DEUXIÈME COUPLET.

Sous ces voûtes, sous ces tourelles,
Pour éviter les feux du jour,
Parfois gentilles pastourelles
Redisent tous propos d'amour.
Vous qui parlez si tendrement,
Jeune fille, jeune amant,
Prenez garde!
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

TROISIÈME COUPLET.

En tous lieux protégeant les belles,
Et de son sexe ayant pitié,
(Regardant Dikson.)

Quand les maris sont infidèles,
Elle en avertit leur moitié.
Volage époux, cœur inconstant,
Qui trahissez votre serment,

Prenez garde!
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

GEORGES.

Grand merci, ma belle enfant;
Votre conte est charmant
tous, effrayés. Un conte!

JENNY.

La dame blanche vous regarde!
Elle vous entend!
(Gabriel tire Dikson par son habit.)

DIKSON, effrayé. Hein! qu'est-ce que c'est? C'est Gabriel, mon valet de ferme.

GABRIEL. Monsieur, les principaux fermiers des environs sont là dans la salle à côté.

JENNY. Va vite, car c'est pour la vente de demain.

GEORGES. La vente du château d'Avenel!

JENNY. Oui, Monsieur, tous les fermiers, tous les notables du pays se réunissent pour surcrocher.

GEORGES. Et quel est leur but en faisant pour leur compte une pareille acquisition?

JENNY. D'empêcher que ce domaine ne passe dans les mains de Gaveston; de le conserver à la famille d'Avenel dont chacun ici chérit le souvenir; et si jamais quelqu'un de leurs descendants revient dans le pays, on lui dira: Voilà votre bien, voilà vos terres; nous les avons gardées et cultivées pour votre compte, reprenons-les!

GEORGES. Il se pourrait... un pareil dévouement... Eh bien! sans les connaître, j'estime les comtes d'Avenel, car ceux qui se font aimer ainsi doivent être de braves gens.

DIKSON, aux montagnards. Allez, mes amis, allez délibérer avec eux; je vous rejoins dans l'instant. (Ils sortent tous par la porte à gauche.)

SCENE VI.

JENNY, GEORGES, DIKSON.

JENNY, à Dikson. Pourquoi ne pas les suivre?

DIKSON, montrant Georges. Je voulais auparavant parler à Monsieur sur la vente du domaine, et puis sur des idées qui me sont revenues pendant que tu chantaies. Ici, dans ce pays, ils sont tous trop poltrons pour me donner un bon conseil; tandis que vous (A Georges.) qui êtes militaire et qui avez du cœur...

GEORGES. De quoi s'agit-il?

DIKSON. D'abord, dites-moi si vous croyez à la dame blanche?

GEORGES, riant. Qui, moi? ma foi, j'y aurais des dispositions: il serait si doux de penser qu'on a toujours auprès de soi une jolie femme, une fée secourable qui vient à votre aide au moment du danger; et je donnerais tout au monde pour apercevoir seulement la dame blanche d'Avenel.

DIKSON, tremblant. Eh bien! je suis plus heureux que vous.

JENNY ET GEORGES. Tu l'as vue!

DIKSON. Mieux que cela, je lui ai parlé! Il y a déjà bien longtemps; je lui ai fait alors une promesse qui maintenant ne laisse pas que de m'inquiéter.

JENNY. Qu'est-ce que ça signifie? et vous ne m'en avez jamais rien dit!

DIKSON. Je n'en aurais jamais parlé à personne sans les événements de demain; et puis, ce que tu m'as raconté, qu'elle avait reparu dans le pays, tout cela s'est représenté à ma mémoire; et depuis quelques instants, voilà, sans me vanter, une fameuse peur qui me galope.

GEORGES ET JENNY. Dis-nous vite!

DIKSON. Il y a treize ans, après la mort de mon père, tous les malheurs semblaient fondre sur moi: mes biens avaient été gelés, mes bestiaux avaient péri, le fien avait pris à ma ferme, sans compter les recors et les hommes de loi qui commençaient à me travailler; le lendemain en devait tout saisir chez moi, jusqu'à mes chartrues, et pas un ami qui voulût m'obliger. Désespéré, j'étais le soir dans la campagne et je me trouvais près des souterrains du vieux château; j'y entrai, et me jetant sur la pierre: « Puisque « tout m'abandonne, m'écarterai-je, que la dame blanche « vienne à mon secours; je me donne à elle corps et bien, « si elle veut me prêter deux mille livres d'Écosse. » J'entends tout à coup une voix qui me dit: « J'accepte. Quand « l'heure aura sonné, souviens-toi de la promesse; » et dans le moment une bourse tombe à mes pieds!

GEORGES. Ce n'est pas possible!

DIKSON. Je la ramassai en fermant les yeux, persuadé que c'était de la fausse monnaie: c'étaient de belles pièces d'or avec lesquelles j'ai payé mes dettes, rétabli mes affaires; et depuis ce temps-là, tout a prospéré chez moi; je suis devenu un des plus riches fermiers des environs, et j'ai épousé, l'autre année, Jenny que j'aimais depuis longtemps.

JENNY. Et moi, si je l'avais su, j'y aurais regardé à deux fois... Avoir formé un pacte comme celui-là!.. Savez-vous que la dame blanche est un lutin?... c'est comme qui dirait le...

DIKSON, tremblant. Du tout, c'est bien différent!

JENNY. Si, Monsieur, tout cela se tient; et quand je pense que vous vous êtes donné à elle avec tout ce qui vous appartient!..

DIKSON. C'est vrai.

JENNY. Et moi, qui suis votre femme, je suis donc comprise là-dedans? et notre enfant?

GEORGES. Comment, mon petit filleul!

JENNY. Et si un beau matin elle allait venir nous enlever?..

DIKSON. Ah! mon Dieu! (Se retournant.) Hein! qu'y a-t-il? (Apercevant Gabriel.) Cet imbécile-là le fait exprès; il arrive toujours qu'on a peur.

GABRIEL, qui est entré. Dame! notre maître, c'est que vous avez toujours peur quand on arrive! Les fermiers vous attendent; il faut qu'ils retournent ce soir chez eux, et voici là coit qui s'avance.

DIKSON. Je le suis (A Jenny.) Vois-tu, ma chère amie, il n'y a rien à craindre; pourquoi veux-tu que la dame blanche t'enlève, toi, une femme? elle m'enlèverait plutôt... (Bas, à Georges.) Rester avec ma femme et ne la quitter pas. (Il sort.)

SCENE VII.

GEORGES, JENNY.

DUO.

GEORGES.

Il s'éloigne, il nous laisse ensemble,
Mais en partant je crois qu'il tremble.

JENNY.

Hélas ! il est toujours ainsi :
J'vois toujours trembler mon mari.
Au moindre bruit dans le village
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur ?

JENNY.

Dès qu'il entend gronder l'orage,
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur ?

JENNY.

La nuit même, quand il sommeille,
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur ?

JENNY.

Et quand parfois il se réveille,
C'est qu'hélas ! de quelque voleur
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur ?

JENNY.

Qu'on m'dise un mot d'galanterie,
Ou bien qu'à danser l'on me prie,
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur ?

JENNY.

Y conçoit-on rien, je vous prie ?
GEORGES.

Ah ! ja conçois bien sa frayeur :
Lorsque l'on a femme jolie,
De tout le monde l'on a peur ;
Mais...

ENSEMBLE.

JENNY.

Oh ! le brave militaire !

Pour mon mari je n'ai plus peur ;
Il nous défendra, j'espère :

Non, non, non, non, plus de frayeur !
GEORGES, lui prenant la main.

Auprès d'un bon militaire,
Non, non, non, non, plus de frayeur !
Rassurez-vous bien, ma chère,
Je serai votre défenseur.

JENNY.

J'héris le sort qui nous rassemble.
Mais que vois-je ? votre main tremble.

GEORGES.

Vraiment, parfois je suis ainsi.

JENNY.

Le voilà comme mon mari.

GEORGES.

Lorsque je suis près d'une belle,
Moi, j'ai peur.

JENNY.

Il a peur ?

GEORGES.

Lorsque son œil noir cunctelle,
Oh ! j'ai peur.

JENNY.

Il a peur ?

GEORGES.

Oui, lorsque je vois tant de charmes,
Craignant de leur rendre les armes,
Pour ma raison et pour mon cœur
J'ai grand'pitié.

JENNY.

Il a peur ?

GEORGES.

Pour dissiper cette folie,
Un seul baiser, je vous en prie.

JENNY.

Monsieur n'a donc plus de frayeur ?

GEORGES.

Oh ! cela redouble, au contraire,
Et c'est pour me donner du cœur.

(Il l'embrasse.)

ENSEMBLE.

JENNY.

Oh ! le brave militaire !

Pour mon mari je n'ai plus peur ;

Il nous défendra, j'espère :

Non, non, non, non, plus de frayeur !

GEORGES.

Auprès d'un bon militaire,

Non, non, non, non, plus de frayeur

Rassurez-vous bien, ma chère,

Je serai votre défenseur.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DIKSON.

DIKSON, d'un air effrayé, et tenant à la main un papier. Ma femme, ma femme ! (A Georges.) Ah ! vous voilà. Ne me quittez pas, je vous en prie.

JENNY. Qu'y a-t-il donc ? est-ce que les fermiers...

DIKSON, du même. C'est moi qu'ils ont chargé de leur procuration jusqu'à deux cent mille livres d'Écosse ; mais après cela ils sont partis.

GEORGES. Eh bien ?

DIKSON, du même. Je les ai reconduits jusqu'au détour du bois... à cent pas de la maison ; et comme je revenais, j'ai trouvé au milieu de la route un petit nain tout noir, qui m'a présenté ce papier, et qui soudain, je crois, s'est abîmé sous terre... car je ne sais plus ce qu'il est devenu !

JENNY. Ah ! mon Dieu...

DIKSON. Et ce papier, le voilà !

JENNY. Lis toi-même !

DIKSON, lisant. « Tu m'as juré obéissance ; l'heure est venue, j'ai besoin de toi... Trouve-toi ce soir à la porte « du vieux château, et demande l'hospitalité au nom de « saint Julien d'Avène. » Signé LA DAME BLANCHE. »

TRIO.

ENSEMBLE.

DIKSON ET JENNY.

Grands dieux ! que viens-je d'entendre ?
Voici donc le moment fatal !

Je n'y puis rien comprendre ;

C'est un mystère infernal !

GEORGES.

D'honneur ! je n'y puis rien comprendre ;

Je m'y perds !... Mais c'est égal ;

L'aventure a de quoi surprendre ;

Le trait est original.

DIKSON.

C'est cette nuit, dans l'instant même.

JENNY.

Peu m'importe ; tu n'iras pas.

DIKSON, montrant la billet.

Mais soigne à son ordre suprême.

ANNA. *Stant son manteau, et posant sa lanterne dans le coin de la cheminée.* Bien, dame Marguerite.

MARGUERITE. Moi qui vous croyais dans votre appartement ; d'où venez-vous donc ?

ANNA. De traverser ces ruines.

MARGUERITE. Dieu soit loué ! c'est vous que j'ai vue tout à l'heure ! Et vous êtes seule, la nuit...

ANNA. Aussi je tremblais. Mais c'est égal, Gaveston vient de sortir, et je voulais visiter ce superbe bâtiment qui est au milieu du parc. J'ai été jusque-là et je n'ai pu y pénétrer.

MARGUERITE. Je le crois bien ; depuis qu'on a appris la mort du comte, tout est fermé, on y a mis les scellés, et on ne les lèvera que demain après la vente.

ANNA, à part. O ciel ! quel contre-temps !

MARGUERITE. Mais quelle idée de sortir à une pareille heure, au lieu de venir auprès de moi, qui suis si heureuse de vous voir ? Car, depuis hier votre arrivée, à peine ai-je pu vous parler ; ce Gaveston était toujours là.

ANNA. Tu as raison ; d'autres idées qui m'occupent... Pardonne-moi, ma bonne Marguerite.

MARGUERITE. Qu'êtes-vous devenue ? que vous est-il arrivé depuis que cette noble famille a quitté ces lieux ? depuis le jour où vous suivîtes la comtesse d'Avenel, où son mari alla rejoindre l'armée des montagnards, et où mon petit Julien fut embarqué pour la France, avec ce vilain gouverneur, dont je me défilais ?

ANNA. Hélas ! mon compagnon d'enfance, Julien, a disparu, et l'on ignore son destin ; son père vient de mourir dans l'exil, et la comtesse d'Avenel, retenue longtemps dans une prison d'État...

MARGUERITE. O ciel !

ANNA. Je l'ai suivie, Marguerite, je n'ai point quitté ma bienfaitrice ; pendant huit ans je lui ai prodigué mes soins ; j'ai tâché de mériter le nom de sa fille qu'elle me donnait ; mais à sa mort, quelle différence ! il fallut suivre ce Gaveston qu'on avait nommé mon tuteur... Et dans un voyage où je l'accompagnai, il y a trois mois, sur le continent, il m'avait laissée pour quelques jours, dans une campagne, aux soins d'une de ses parentes...

MARGUERITE. Eh bien ?

ANNA. Eh bien !.. Je ne sais pas si je dois te raconter le reste.

MARGUERITE. En quelle autre que moi aures-vous plus de confiance ?

ANNA. La guerre venait d'éclater, on se battait aux portes mêmes du parc où nous étions, et un jeune militaire dangereusement blessé... c'était un de nos soldats, un compatriote, pouvais-je ne pas le secourir ? Et puis, le l'avouerai-je, malgré moi je pensais à Julien : Julien devait être de son âge, et je me disais : Peut-être le fils de mes maîtres est-il ainsi malheureux et sans secours !

MARGUERITE. Quoi ! vous pouvez penser...

ANNA. Calme-toi, ce n'était pas lui, car je sais son nom ; mais le retour de Gaveston nous fit partir sur-le-champ ; et depuis, je n'ai plus revu mon jeune officier, qui aura pris ma présence pour un songe, et qui, sans doute, m'a dû être oublié.

MARGUERITE. Tandis que vous, je devins, vous y penchez encore : vous l'aimes peut-être, et c'est ce qui me fait du chagrin.

ANNA. Et pourquoi ?

MARGUERITE. Il me semblait que vous n'auriez jamais aimé que Julien, du moins, c'étaient là mes idées, et vingt fois j'ai rêvé à votre union.

ANNA. Qu'oses-tu dire ? lui, héritier des comtes d'Avenel, et moi, pauvre orpheline, sans biens, sans naissance ; c'est ainsi que je reconnaîtrai les bontés de mes bienfaiteurs ! Non, Marguerite ; Julien, autrefois mon ami, mon frère, est maintenant mon seigneur, mon maître ; c'est comme tel que nous devons le respecter, le servir, et nous sacrifier, s'il le faut, pour sauver son héritage.

MARGUERITE. Et par quels moyens ? c'est demain que l'on

vend son domaine ; un autre que lui va acquérir les droits et surtout le titre de comte d'Avenel ; et si Julien existe encore, s'il revient jamais, il ne sera plus qu'un étranger dans le château de ses pères.

ANNA. Qui sait ? pourquoi perdre courage ? moi, j'ai bien espoir.

MARGUERITE. Que voulez-vous dire ? *(On entend un son de cor.)*

ANNA. Tu le sauras... Entends-tu ? on forme la porte du château ; Gaveston vient de rentrer. Écoute-moi bien, Marguerite : dans un instant peut-être quelqu'un des environs viendra réclamer l'hospitalité au nom du saint Julien d'Avenel.

MARGUERITE. Qui vous l'a dit ?

ANNA. Tu le feras entrer et tu tiendras qu'on lui donne cet appartement.

MARGUERITE. Oui, Mademoiselle, oui, soyez tranquille ; je l'attendrai, s'il le faut, toute la nuit. Pour vous si pour Julien qu'est-ce que je ne ferais pas ?

ANNA. Para, c'est Gaveston.

MARGUERITE. Adieu ! adieu, mon enfant. *(Elle sort.)*

SCÈNE III.

ANNA, GAVESTON.

GAVESTON. Ah ! ah ! miss, vous n'êtes point encore retirée dans votre appartement ?

ANNA. Vous le voyez. Je causais avec Marguerite.

GAVESTON. Qui sans doute vous racontait, comme hier, des histoires de revenants et de la dame blanche ! Se peut-il, miss Anna, que vous ajoutiez foi à de pareilles rêveries ?

ANNA. Moi !

GAVESTON. Oui ; je vous ai vue hier si émue, si attentive au moment où elle nous a raconté l'histoire du fermier Dixon et de ses pièces d'or, qu'en honneur vous aviez l'air de croire à cette aventure miraculeuse.

ANNA, souriant. Miraculeux ? non ! car je sais mieux que personne qu'elle est véritable.

GAVESTON. Allons donc !

ANNA, vivement. Vingt fois la comtesse d'Avenel m'a raconté le dernier trait de bonté de son mari, lorsque la nuit même de son départ, poursuivi, errant dans ces ruines, il entendit un pauvre fermier prêt à périr faute d'une somme d'argent ; et c'est pour n'être pas reconnu qu'il lui jeta sa bourse au nom de la dame blanche d'Avenel. Ah ! si tout sentiment de reconnaissance n'est pas éteint dans le cœur du fermier Dixon... *(À part.)* celui-là doit me servir.

GAVESTON. Oh ! rassurez-vous. Il n'est pas ingrat, c'est un des féroces croyants de la dame blanche ; c'est lui qui cabale avec les fermiers des environs, et qui fait courir le bruit dans le pays qu'il arrivera malheur d'oser mettre en vente un château qu'elle protège ; mais c'est ce que nous verrons. Je viens de sonper chez M. Marc-Irton, le juge de paix, et nous avons pris nos arrangements pour que la vente commencent demain au point du jour.

ANNA, à part. O ciel ! *(Haut.)* Ainsi donc, viens, jadis l'intendant de ce château, vous allez en devenir le propriétaire ; vous allez acheter à vil prix le domaine et le titre de votre bienfaiteur !

GAVESTON. Écoutez, miss Anna, vous savez que je n'aime pas les phrases et que je tiens au positif. Je ne sais que Gaveston l'intendant, c'est vrai ; mais quand l'intendant Gaveston aura acheté et payé le domaine, qui donne le titre de lord et l'entrée au Parlement, tous les gens du pays, si fiers et si dédaigneux, me salueront humblement comme comte d'Avenel, et oublieront bien vite leur ancien maître : la raison, c'est que je suis riche et qu'il ne l'est plus ; chacun son tour ; d'ailleurs, avant son départ, le comte d'Avenel avait vendu des biens immenses qu'il avait en Angleterre ; qu'a-t-il fait de cet argent ?

ANNA. Il l'a employé au service du prétendant, vous le savez bien.

GAVESTON. J'en doute; à moins que vous n'en ayez trouvé la preuve dans cet écrit que vous a confié la comtesse d'Avenel.

ANNA. A moi?

GAVESTON. Oui; mères-vous que dans ses derniers moments elle ne vous ait remis un papier mystérieux?

ANNA. C'est la vérité.

GAVESTON. Et qu'en avez-vous fait?

ANNA. Selon ses ordres, après sa mort je l'ai lu, et comme elle m'avait fait jurer de ne confier ce secret à personne, pas même à la plus intime amitié, j'ai déchiré cette lettre à l'instant.

GAVESTON. Et moi, que les magistrats ont nommé votre tuteur, puis-je vous demander quel en était le contenu?

ANNA. Non, Monsieur.

GAVESTON. Et pourquoi?

ANNA. C'est que vous ne le sauriez pas.

GAVESTON. Fort bien, miss Anna: sous votre air doux et timide, vous cachez plus de fermeté et de résolution que je ne l'aurais soupçonné; mais dorénavant je prendrai mes précautions. *(On entend une cloche au dehors.)* Eh mais! quel est ce bruit?

DUO ET TRIO.

ANNA.

C'est la cloche de la tonnelle
Qui tout à coup a retenti!

(A part, pendant que Gaveston va regarder à la fenêtre.)

A notre rendez-vous fidèle,
C'est celui que j'attendais ici.

GAVESTON.

Il est minuit! dans ma demeure
Qui peut venir à pareille heure?

ANNA.

Quelque voyageur sans abri.

GAVESTON.

Eh bien! qu'il loge ailleurs qu'ici!

ANNA.

Pour lui je vous demande grâce!
Vous qui voulez prendre la place
Des anciens maîtres de ces lieux,
Imitez-les, faites comme eux:
Si chacun ici les révère,
C'est que leur porte hospitalière
S'ouvrait toujours aux malheureux.

(Gaveston s'éloigne sans lui répondre.)

ENSEMBLE.

ANNA, à part.

Il hésite, il balance,
Il ne voudra jamais;
Il n'est plus d'espérance,
Adieu tous mes projets.

GAVESTON.

De cette complaisance
Je me repentirais;
Il faut de la prudence
Pour servir mes projets.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Un beau jeune homme et de bonne tournure,
Pédant l'orage et par la nuit obscure,
Demande asile en ce noble castel,
En invoquant saint Julien d'Avenel.

ANNA, à part.

Je l'avais dit! c'est Dixon, c'est lui-même!

MARGUERITE.

Moi, je l'ai fait entrer dans la salle à côté.

GAVESTON.

Sans m'en avoir consulté?
Je punirai cette imprudence extrême,
Et je prétends qu'il sorte à l'instant même.

ANNA.

Y pensez-vous? déjà dans le pays
N'avez-vous pas bien assez d'ennemis?
Ne voulez-vous pas qu'on vous aime?

GAVESTON.

De me haïr il leur est bien permis.

ANNA.

Eh bien! souffrez qu'il entre en ce logis,
Et dès demain vous aurez connaissance
Du billet qu'en mes mains la comtesse a remis.

GAVESTON, vivement.

Vous le jurez?

ANNA.

Je le promets d'avance.

GAVESTON.

A vos désirs il faut se conformer
Puisqu'il faut ici se faire aimer,
Qu'il entre donc!

MARGUERITE.

Dieu! quelle bienfaisance!

GAVESTON.

Où le placer?

ANNA ET MARGUERITE.

Dans cet appartement.

GAVESTON, à Anna.

Soit! mais entrez dans le vôtre à l'instant!

ENSEMBLE.

ANNA.

A la douce espérance
Je renais désormais;
Céleste Providence,
Seconde mes projets.

GAVESTON.

A cette complaisance
Je n'ai point de regrets,
Puisque la bienfaisance
Peut servir mes projets.

MARGUERITE.

O toi dont la puissance
Egale les bienfaits,
Céleste Providence,
(Montrant Anna.)

Seconde ses projets.

(Anna sort par l'appartement à droite, et Georges entre par la porte du fond.)

SCENE V.

GAVESTON, GEORGES, MARGUERITE.

MARGUERITE. Entrez, entrez, Monsieur, je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

GEORGES. Il n'y a pas de mal, ma brave femme, j'étais occupé à admirer cet antique édifice. Le beau château! les belles voûtes! jusqu'à ces ruines que j'ai traversées pour arriver jusqu'ici, c'est admirable! *(Après avoir regardé Gaveston.)* Pardon, Monsieur, de ne pas vous avoir salué d'abord; c'est à vous sans doute que je dois l'hospitalité?

GAVESTON. Oui, Monsieur. *(A part.)* J'y pense maintenant! si c'était quelque acquéreur, quelque riche capitaliste qui vint pour s'enrichir? *(Haut.)* Qui ai-je l'honneur de recevoir?

GEORGES. Un officier de Sa Majesté, un sous-lieutenant au quinzième d'infanterie.

GAVESTON, à part. Un sous-lieutenant, je suis tranquille.

(Haut.) Monsieur, à ce qu'il paraît, n'est pas Ecossais?

GEORGES. Non, vraiment, je ne suis jamais venu en ce

pays, et je ne puis vous dire l'effet qu'a produit sur moi cet ancien édifice.

GAVESTON. Et comment vous êtes-vous trouvé à une pareille heure à la porte de ce vieux château?

GEORGES. Comment! Je n'en sais trop rien : mais j'ai l'idée que c'est pour vous rendre service.

GAVESTON. A moi?

GEORGES. A vous-même. Un autre vous dirait que c'est la nuit et le mauvais temps, mais ce n'est pas vrai; et moi, comme militaire, je dis toujours la vérité.

GAVESTON. Toujours?

GEORGES. Oui, Monsieur; même en amour, je suis d'une franchise!.. Ce n'est pas qu'un régiment ils ne prétendent que ça me fera du tort, et que ça nuira à mon avancement; mais ça me regarde. Revenons à vous : je n'entends parler dans le pays que des sortilèges, des apparitions de la dame blanche, et je veux passer la nuit dans ce château pour me trouver en tête-à-tête avec elle.

GAVESTON. Si ce n'est que cela vous ne risquez rien : elle n'a garde de se montrer.

GEORGES. Vous croyez? c'est ce qui vous trompe, car elle m'a donné rendez-vous.

GAVESTON. *vient.* Un rendez-vous? (*A part.*) Allons, allons, c'est quelque original dont les idées ne sont pas bien nettes. (*Haut.*) Adieu, mon officier; minuit a sonné depuis longtemps, et je suis obligé de vous quitter, attendu que demain nous serons réveillés avant le point du jour.

GEORGES. Et pourquoi?

GAVESTON. Pour tout disposer; car de grand matin, nous aurons beaucoup de monde au château, des affaires importantes... on va vous dresser un lit dans cet appartement.

GEORGES. A moi! y pensez-vous! ce fauteuil me suffit, je serai mieux là qu'au bivouac. D'ailleurs, les revenants que j'attends pourraient bien être des contrebandiers ou des moutonnards de la bande de Rob-Roy, et je veux être sur pied pour les recevoir.

GAVESTON. Adieu donc, bonne nuit, et surtout bonne chance; mais si vous voyez la dame blanche d'Avenel, dites-lui bien de ma part!... (*Après avoir regardé Marguerite, qui depuis le commencement de la scène regarde attentivement Georges.*) Eh bien! qu'as-tu donc depuis une heure à regarder ainsi Monsieur?

MARGUERITE. Rien; mais ça m'a l'air d'un brave jeune homme, et je ne sais pas pourquoi j'ai du plaisir à le voir.

GAVESTON. Allons, allons, rentrons, il est tard.

MARGUERITE, montrant à Georges la lampe qu'elle tient à sa main. Voulez-vous que je vous laisse..

GEORGES. Non, non, les revenants n'aiment pas les lumières, ça leur fait peur. A demain, mon cher hôte; soyez sûr que demain je vous donnerai des nouvelles, fussent-elles de l'autre monde. (*Gaveston et Marguerite sortent par le fond, et l'on entend fermer les portes.*)

SCENE VI.

GEORGES, seul.

(*Il fait nuit totale. Pendant la ritournelle de l'air suivant, Georges va rallumer le feu qui s'éteint, pose ses deux pistolets sur la table, etc.*)

Viens, gentille dame;
Ici, je réclame
La foi des serments.
A tes lois fidèle,
Me voici, ma belle;
Parais, je t'attends.

Que ce lieu solitaire
Et que ce doux mystère
Ont de charmes pour moi!
Oui, je sens qu'à ta vue

L'âme doit être émue;
Mais ce n'est pas d'effroi.

Viens, gentille dame, etc.

Déjà la nuit plus sombre
Sur nous répand son ombre :
Qu'elle tarde à venir!
Dans mon impatience,
Le cœur me bat d'avance
D'attente et de plaisir.

Viens, gentille dame, etc.

(*A la fin de la cavatine on entend un air de harpe, et Anna paraît.*)

SCENE VII.

GEORGES, ANNA, sortant par le perron à droite, qui tourne sur un pivot; elle est habillée en blanc, et la tête couverte d'un voile.

GEORGES. Non, ce n'est point une illusion, c'est elle-même : je distingue dans l'ombre et sa démarche légère et ses vêtements blancs.

ANNA, à part. C'est lui! osera-t-il me suivre?... Oui; si ce n'est par reconnaissance, ce sera du moins par frayeur pour la dame blanche.

GEORGES. Elle approche.

ANNA. Dixon, Dixon, est-ce toi!

GEORGES. Non, ce n'est pas lui; mais je viens à sa place.

ANNA. O ciel! et qui donc êtes-vous?

GEORGES. Habille magicienne, comment ne sais-tu pas mon nom?

ANNA. O ciel! quelle est cette voix?

GEORGES. Faut-il te dire qu'on m'appelle Georges Brown?

ANNA. Georges dans ces lieux... n'est-ce point un songe? (*Faisant un pas vers lui.*) Ah! si j'osais... (*S'arrête.*) Non, je ne dois pas même pour lui... oublier mon serment.

GEORGES, écoutant. Eh bien! elle se tait... hris!

ANNA. Tu as bien fait de ne pas me tromper; car moi qui sais tout, crois-tu que je ne connaisse pas Georges Brown, sous-lieutenant au service d'Angleterre?

GEORGES. Je ne reviens pas de ma surprise!

ANNA. Dans le Hanovre, à la bataille d'Hastembek, où tu t'es distingué, tu fus blessé près de ton colonel.

GEORGES. O ciel!

ANNA. Une main inconnue te rappela à la vie, te prodigua des soins...

GEORGES, s'avançant. C'en est trop, et quel que soit ce mystère...

ANNA. Arrête, en je disparaîs à tes yeux, et tu ne me reverras jamais.

GEORGES. J'obéis; mais prends pitié de mon trouble : cette divinité protectrice qui prit soin de mes jours, où est-elle? Depuis trois mois je la poursuis en vain; partout il me semble et la voir et l'entendre; dans ce moment encore, je ne sais si c'est une illusion, mais je crois reconnaître sa voix.

ANNA. Peut-être l'ai-je prise pour te plaire.

GEORGES. Si tu es elle-même, c'est ce que j'ignore; mais quel que tu sois, donne-moi les moyens de la revoir.

ANNA. Cela dépend de toi.

GEORGES. Que faut-il faire? où faut-il te suivre?

ANNA. Me suivre... (*A part.*) Oh! maintenant je n'ose plus, et je dois changer de projet. (*Haut.*) Demain tu recevras mes ordres, et quels qu'ils soient...

GEORGES. Je jure de m'y soumettre! Fie, magicienne ou dame blanche; je te suis dévoué. Pour revoir celle que j'aime et pour la posséder, je crois, et si le fallait, que je me donnerais à toi.

ANNA. Ce ne serait peut-être pas un mauvais moyen; mais ce n'est pas là ce que je te demande. Écoute-moi.

RÉCITATIF.

Ce domaine est celui des comtes d'Avenel;
Un avide intendant, au cœur dur et cruel,
Veut les en dépouiller; mais mon pouvoir propice
Protège l'orphelin et confond l'injustice.
Parle! veux-tu demain scander mon espoir?

GEORGES.

Défendre le malheur est mon premier devoir!

DUO.

ANNA.

Toujours soumis à ma puissance,
Tu promets donc de me servir!

GEORGES.

Je te promets obéissance;
À quel danger faut-il courir?

ANNA.

De tes sermons, de ton couraige,
M'oseras-tu donner un gagé?

GEORGES.

Parle!

ANNA.

Oserais-tu bien lui
Me donner ta main?

GEORGES, *dédaignant la tête, mais avançant intrépidement.*

La voici!

ENSEMBLE.

GEORGES.

Mais que cette main est jolie!
Pour un lutin quelle douceur!
Est-ce l'amour ou la magie
Qui fait ainsi battre mon cœur?

ANNA.

De l'amour la douce magie
Pourrait aussi troubler mon cœur.
Fuyons, laissons-lui son erreur.

(*Anna va pour sortir; Georges, traversant le théâtre et se mettant devant elle.*)

GEORGES.

Arrête!

ANNA, *tremblante.*

O ciel! ma frayeur est extrême!
Que me veux-tu?

GEORGES.

Tantôt tu promets qu'à mes yeux
Apparaîtrait celle que j'aime,
Où le verrai-je?

ANNA.

Dans ces lieux.

GEORGES.

Comment!

ANNA.

Eh bien! c'est elle-même,
C'est elle qui viendra demain
Rapporter mon ordre suprême;
Aussi, quand elle apparaîtra,
Qu'on obéisse!

GEORGES.

À l'instant même,
Mais tu promets qu'elle viendra?

ANNA.

Oui, de me par elle viendra.

GEORGES.

Jo erois au serment qui l'engage,
Mais si m'en faut encore un gagé

ANNA.

Parle!

GEORGES.

Oserais-tu bien lui
Me donner ta main?

ANNA, *un peu tremblante.*
La voici!

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah! que cette main est jolie!
Pour un lutin quelle douceur!
Est-ce l'amour ou la magie
Qui fait ainsi battre mon cœur?

ANNA.

Mais de l'amour, de sa magie,
 Craignons le charme séducteur.
Fuyons... laissons-lui son erreur.

(*Anna passe derrière lui, rentre par la porte à gauche, et l'on entend le même bruit de harpe qu'à son arrivée. A la fin du duo, on frappe à la porte du fond et l'on tire les verrous.*)

SCÈNE VIII.

GEORGES, GAVESTON.

GEORGES. Elle s'éloigne; elle a disparu.

GAVESTON. Mon jeune officier, voici le point du jour.

GEORGES. Déjà!..

GAVESTON. Je vois que je vous ai réveillé.

GEORGES. Hélas oui! un joli rêve, si c'en est un...

GAVESTON. Eh bien! comment avez-vous passé la nuit?

GEORGES. Une nuit charmante, quoiqu'un peu agitée; car, en honneur, je n'ai pas en le temps de dormir.

GAVESTON. Je conçois, le souvenir de la dame blanche vous a poursuivi.

GEORGES. Son souvenir! mieux que cela.

GAVESTON. Que voulez-vous dire?

GEORGES. Tenez, mon cher hôte, comme vous et beaucoup d'autres esprits forts allez probablement vous moquer de moi, je commence le premier: je vous dirai donc en confidence qu'à dater d'aujourd'hui je me déclare le chevalier de la dame blanche.

GAVESTON. Est-ce que par hasard vous l'auriez vue?

GEORGES. Non, je ne l'ai pas vue... mais j'ai passé une heure avec elle; une conversation charmante, un tou excellent; ce qui prouverait que dans l'autre monde il y a fort bonne société.

GAVESTON. Ah çà! permettez: êtes-vous bien sûr d'être dans votre bon sens?

GEORGES. Ma foi, je vous le demanderai; car je n'ose plus m'en rapporter à moi-même.

GAVESTON. J'espère cependant que vous ne croyez pas à la dame blanche; c'est impossible!

GEORGES. Vous avez raison, c'est impossible! aussi je suis comme vous, je n'y crois pas, mais j'en suis amoureux.

GAVESTON. Amoureux de la dame blanche!

GEORGES. C'est-à-dire d'elle ou de mon inconnue; peut-être de toutes les deux. Je ne vous dirai pas au juste. Par exemple, je dois vous en prévenir, vous n'êtes pas dans ses bonnes grâces; elle vous traite fort mal.

GAVESTON. Moi!

GEORGES. Elle prétend (mais c'est elle qui parle) que vous êtes un homme injuste, avide, intéressé; que dans la vente qui va avoir lieu ce matin, vous voulez vous rendre acquéreur pour dépouiller votre ancien maître.

GAVESTON. On pourrait supposer...

GEORGES. Rassurez-vous, elle dit que votre espoir sera déçu, et qu'elle empêchera bien l'héritage des comtes d'Avenel de tomber entre vos mains.

GAVESTON. Ah! la dame blanche vous a dit cela?

GEORGES. Les propres paroles, ou à peu près.

GAVESTON. Eh bien! l'événement prouvera qui d'elle ou de moi a le plus de pouvoir; car, dans une heure, ce riche domaine m'appartient. Tenez, tenez, voyez-vous, dans la cour du château M. Mac-Irton, le juge de paix, qui

doit présider à cette vente, et tous les gens du pays qui viennent y assister?

GEORGES. Ce sont vos affaires, arrangez-vous. Je vais faire un tour de parc en attendant les ordres de ma dame invisible, car elle m'a promis de me les envoyer.

GAVESTON. Vraiment?

GEORGES. Oui, par un messenger charmant, par ma belle inconnue, qu'il me tarde de voir paraître.

GAVESTON, à part. Allons, allons, je lui supposais d'abord quelque arrière-pensée; mais décidément il a perdu l'esprit. (Haut.) Eh bien! mon jeune officier, pourquoi ne restez-vous pas ici? vous verrez par vous-même qui n'a raison de la dame blanche ou de moi.

GEORGES. Au fait, c'est un spectacle comme un autre; je n'ai jamais été à une vente publique.

GAVESTON. Jamais?

GEORGES. Non, sans doute, et il y avait de bonnes raisons.

GAVESTON. Asseyez-vous aux premières places.

SCÈNE IX.

GEORGES, GAVESTON, DIKSON, MARGUERITE, JENNY; CHOEUR DE FERMIERES ET DE VASSAUX.

CHOEUR.

Nous quittons nos travaux champêtres,
Nous accourons en ce castel
Savoir quels sont les nouveaux maîtres
Du beau domaine d'Avencel.

MARGUERITE.

Hélas! quelle douleur j'éprouve!

Voici donc le moment fatal.

JENNY, approchant Georges.

C'est vous, Monsieur, je vous retrouve!

Hé bien! ce mystère infernal?

DIKSON.

Qu'avez-vous vu? parlez, de grâce!

GEORGES.

Vous le saurez. Mais, en honneur,
J'ai bien fait de perdre sa place,
Car il en serait mort de peur!

DIKSON.

Vois-tu, ma femme, quelle horreur!

JENNY.

Mais taisons-nous, faisons silence,
Car voici monsieur Mac-Irton,
Le juge de paix du canton.

(Entrent Mac-Irton et tous les gens de justice. Ils vont se placer sur des sièges préparés autour d'une table au milieu du théâtre. Gaveston se tient debout à gauche, non loin de lui. A droite, sur le premier plan, Georges assis sur un fouteuil; Dikson environné de tous les fermiers.)

LES FERMIERES, à Dikson.

Tu vas bien te mouler, je pense.

D'AUTRES FERMIERES.

Tu connais quels sont tes devoirs.

DIKSON.

Ne craignes rien, j'ai vos pouvoirs;

J'ai jusqu'à quelle concurrence

Il nous est permis d'encheîr.

MAC-IRTON.

Messieurs, la séance commence.

GEORGES.

Comment cela va-t-il finir?

CHOEUR.

De crainte et d'espérance
Je sens battre mon cœur;
Du combat qui commence
Quel sera le vainqueur?

MAC-IRTON, se levant et lisant un parchemin.
De par le roi, les lois et la cour souveraine,
Faisons savoir qu'on va procéder sur-le-champ

A la vente de ce domaine,

A l'encheîre publique ainsi qu'on l'a offert

Et dernier enchérisseur.

MARGUERITE.

Hélas! j'en suis toute tremblante,

MAC-IRTON.

Nous avons acquiescé

A vingt mille écus!

DIKSON.

Moi, j'en mets vingt-cinq!

GAVESTON.

Moi trente!

DIKSON.

Trente-cinq!

GAVESTON.

Quarante!

DIKSON.

Quarante-cinq!

GAVESTON.

Cinquante!

DIKSON.

Cinquante-cinq!

GAVESTON.

Soixante!

Ils ont l'air interdits.

LES FERMIERES, à Dikson.

Allons! allons! encore! courage!

DIKSON.

Voulez-vous risquer davantage?

Soixante-cinq!

GAVESTON.

Soixante-dix!

DIKSON.

Quatre-vingt-cinq!

GAVESTON.

Quatre-vingt-dix!

Ils ont beau faire,

Je l'aurai.

Oui, je serai propriétaire,

C'est moi qui l'emporterai.

DIKSON.

Je commence à perdre courage.

LES FERMIERES.

Allons, encore quelque chose de plus.

DIKSON.

Eh bien! quatre-vingt-quinze!

GAVESTON.

Et moi, cent mille écus!

LES FERMIERES.

O ciel! nous ne pouvons encheîr davantage!

MARGUERITE.

C'en est fait, nous sommes perdus!

MAC-IRTON, lentement, à l'assemblée.

Cent mille écus! cent mille écus!

GEORGES.

Je tremble.

GAVESTON, s'approchant de lui

Eh bien! mon jeune ami, parlez! que vous en semble?

Malgré la dame blanche et son nom révére,

Je l'avais dit: c'est moi, moi qui l'emporterai.

GEORGES, à part.

Il a raison, et je crains tort

Que la dame blanche n'ait tort.

MARGUERITE ET LE CHOEUR DES VASSAUX.

Nou, plus d'espoir!

DIKSON ET LES FERMIERES.

Plus de courage!

DIKSON.

La bougie est près de finir.

GAVESTON.
Le château va m'appartenir.
GEORGES.
Morbieu! j'enrage, j'enrage!
Qui donc pourrait surenchéir?
(Pendant ce temps Anna, qui a repris le même costume qu'à la seconde scène de cet acte, est sortie de sa chambre à droite, et s'est approchée doucement derrière Georges; elle se tient près de lui, et lui dit à demi-voix :)

ANNA.
Toi!
GEORGES, se retournant et l'apercevant.
Que vois-je! à surprise extrême!
C'est elle! c'est celle que j'aime!
ANNA, de même.
Du silence! tu sais qui m'envoie! obéis.
GEORGES.
Quoi! vous voulez...
ANNA.
Tu l'es promis!
MAC-INTON, répétant.
Cent mille écus! cent mille écus!
GEORGES, se levant, et passant au milieu du théâtre.
Arrêtes! moi, je mets mille livres de plus.
TOUS.

O ciel!

ENSEMBLE.

GAVESTON.
O ciel! quel est ce mystère,
Et ce nouvel acquéreur?
Dans ces lieux que veut-il faire?
Rien n'égale ma fureur.

GEORGES.
A ce singulier mystère,
Je ne conçois rien, d'honneur!
(Regardant Anna.)
Je vois celle qui m'est chère,
Cela suffit à mon cœur.

ANNA, bas, à Georges.
Sache obéir et te taire,
Tu l'as promis sur l'honneur;
C'est le moyen de me plaire
Et de mériter mon cœur.

MARGUERITE ET LE CHOEUR.
Mais quel est donc ce mystère
Et ce nouvel acquéreur?
Que le sort lui soit prospère!
C'est le vœu de notre cœur.

GAVESTON, regardant Georges.
Quel qu'il soit, je rendrai cette ruse inutile.
Puisqu'il le faut, quinze cents francs!

GEORGES.

Deux mille!

GAVESTON
Trois!

GEORGES.

Quatre!

GAVESTON.

Cinq!

GEORGES.

Six!

GAVESTON.

Sept!

GEORGES.

Huit!

GAVESTON.

Neuf!

GEORGES.

Dix!

GAVESTON.
Je ne puis contenir ma rage!
Je mets vingt-cinq.

ANNA, bas, à Georges.

Va toujours, du courage!

GEORGES.

Trente!

GAVESTON.

Quarante!

ANNA, bas, à Georges.

Encor! encor!

GEORGES.

Cinquante!

GAVESTON.

Soixante.

ANNA, bas, à Georges.

Encor!

GEORGES.

Quatre-vingts!

GAVESTON.

Quatre-vingt-dix!

GEORGES.

Quatre cent mille francs!

ANNA, bas, à Georges.

C'est bien, je suis contente.

Va toujours; va toujours.

GAVESTON.

De fureur je frémis!

Eh bien! quatre cent cinquante.

GEORGES, allant surenchéir.

Eh bien! moi, s'il le faut...

GAVESTON, allant à lui.

Arrêtes! laissez-moi

Sur un pareil projet éclairer son jeune âge

Il ignore ce qu'il engage.

(À Mac-Inton.)

Monsieur, laissez-lui la loi.

MAC-INTON, lisant.

« Le jour même, à midi, le pris de cette vente

« Sera payé comptant en nos mains, ou sinon,

« Et faute de fournir caution suffisante,

« Le susdit acquéreur sera mis en prison. »

GEORGES.

En prison!

ANNA, bas, à Georges.

Il n'importe.

GEORGES, à part.

Alors dès qu'on ordonne,

(Haut.)

A cinq cent mille francs!

MAC-INTON.

Personne

Ne dit mot?

MARGUERITE.

Quel bonheur!

GEORGES, bas, à Gaveston.

Convenez sans façon

Que la dame blanche a raison.

GAVESTON, avec dépit.

Il le faut, j'abandonne.

MAC-INTON, à Georges.

Votre nom, votre rang?

GEORGES.

Georges Brown, sous-lieutenant;

Douze cents francs

D'appointements;

Et l'on ne dira pas que je fais des folies,

Car j'ai acheté un château sur mes économies.

MAC-INTON, bas, à Gaveston.

Vous le voyez, j'y suis bien obligé.

(À haute voix.)

Puisqu'il le faut donc,

(Montrant Georges.)
Adjudé.

ENSEMBLE.

DIXON, MARGUERITE, FERNIER.
Ah ! pour nous quel jour prospère !
Ce choix fait notre bonheur ;
Car nous aurons, je l'espère,
Un brave et digne seigneur.
GEORGES, à Anna.
A ce singulier mystère
Je ne conçois rien, d'honneur !
Je vois celle qui m'est chère,
Cela suffit à mon cœur.

MAG-IRTON, GAVESTON.
Mais quel est donc ce mystère ?
Qu'il redoute ma fureur !
Rien n'égalait la colère
Qui s'empara de mon cœur.

ANNA.
Dieu puissant, Dieu tutélaire,
Puisse-je, au gré de mon cœur,
D'un maître que je révère
Sauver les biens et l'honneur !

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riche appartement gothique, une porte au fond ; au-dessus de la porte une galerie qui tient tout le fond du théâtre, et à laquelle on monte par deux escaliers latéraux, au bas des escaliers quatre piédestaux, dont trois seulement portent des statues ; à gauche des spectateurs, sur le premier plan, une petite porte secrète.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, seule ; même costume qu'à la deuxième scène du second acte.

(Elle arrive précipitamment et sur la ritournelle, regarde avec joie et surprise l'appartement où elle se trouve.)

RÉCITATIF.

Grand Dieu que j'implorai, reçois mon hommage !
Vous n'avez pas permis que ce bel héritage
Retombât dans les mains d'indignes ravisseurs.
Et vous, du haut des cieux, qui sont votre partage,
Et vous, mes nobles bienfaiteurs :

AIR.

Comme aux beaux jours de mon jeune âge,
Daignez encor guider mes pas ;
Venez achever votre ouvrage,
Venez, ne m'abandonnez pas.
En revoyant ce noble asile,
De mon bonheur je me souviens ;
Que de fois ce séjour tranquille
A redit le nom de Julien !
Julien ! Julien !
L'écho fidèle
Ne l'a pas oublié ;
Il me rappelle
Nos jeux, notre amitié.
Comme aux beaux jours de mon jeune âge, etc.

SCÈNE II.

ANNA, MARGUERITE.

ANNA. Ah ! Marguerite, je t'attendais...

MARGUERITE. J'entre comme vous dans le château, dont

M. Mac-Irton vient de lever les scellés. Eh bien ! Mademoiselle, voilà ces riches appartements que vous aviez tant d'envie de parcourir. C'est ici que je vous ai élevée, ainsi que mon pauvre Julien, jusqu'à l'âge de six ans ; mais vous m'assurez au moins que ce n'est pas pour son compte que M. Georges a acheté ce domaine.

ANNA. Non, c'est pour le rendre à son véritable maître ! Qui pouvait s'assurer que ce n'était pas moi, mineure et pupille de Gaveston ; par bonheur, Georges est venu à notre secours.

MARGUERITE. Ce M. Georges est donc bien riche ? car enfin il lui faut aujourd'hui même à midi payer cinq cent mille livres, ou la vente est nulle.

ANNA. Je te dirai, en confidence, qu'il ne possède rien, mais qu'il compte sur moi.

MARGUERITE. Sur vous ?

ANNA. Oui. Dis-moi, Marguerite, toi qui as longtemps habité ces lieux, tu dois te rappeler dans quel endroit est la statue de la dame blanche ? car dans tous les appartements que j'ai déjà parcourus, je n'ai pas encore pu la découvrir, et voilà pourquoi je t'attendais.

MARGUERITE. Elle était placée dans la salle de réception, celle des chevaliers.

ANNA. Eh ! mais, nous y voici !

MARGUERITE. Alors, c'était là, à droite. (Apercevant le piédestal.) Grand Dieu ! la statue a disparu !

ANNA. O ciel ! c'est fait de nous, et tous mes projets sont déjoués.

MARGUERITE. Que dites-vous ?

ANNA. Qu'ici, dans ce château, est toute la fortune de la famille d'Avenel, le prix de ces biens immenses a valu en Angleterre, et qu'on estimait deux ou trois millions.

MARGUERITE. Grand Dieu !

ANNA. C'est là le secret qui me fut confié par la comtesse d'Avenel. « Anna, me disait-elle dans sa lettre, si jamais Julien repartait en Écosse, apprends-lui que dans le nouveau château d'Avenel, et dans la statue de la dame blanche, il retrouvera un coffret d'ébène qui contient, en billets de banque, la fortune de ses pères »

MARGUERITE, avec douleur. Et la statue a disparu !

ANNA. Oui, et comment ? car nul n'a pu pénétrer dans ce lieu. Cherche bien, Marguerite ; n'aurais-tu pas quelque idée, quelque souvenir ?

MARGUERITE. Attends donc, je me rappelle que la nuit du départ du comte d'Avenel...

ANNA. Parle vite.

MARGUERITE. Il était tard, et je sortais du château par un passage secret, connu des gens de la maison, lorsque j'entends des pas lents et mesurés ; je me cache derrière un pilier, et malgré la nuit, qui était des plus sombres, j'aperçois la statue de la dame blanche qui descendait lentement l'escalier.

ANNA. Tu as cru la voir.

MARGUERITE. Non, je l'ai vue, et le garde-chasse à qui le lendemain j'ai raconté cette aventure m'a dit : « C'est juste ; elle a quitté le château parce que les seigneurs d'Avenel s'en vont ; elle ne reviendra que quand ils seront de retour. »

ANNA. Ou plutôt, et c'est là ma crainte, quelqu'un que l'obscurité l'empêchait de distinguer l'aura enlevé pour s'emparer des trésors qu'elle renfermait.

MARGUERITE. Non, Mademoiselle ; non, elle s'est abîmée dans la muraille près du passage secret.

ANNA. Quel passage ? pourrais-tu le reconnaître ?

MARGUERITE. A quel bon ? vous aurez beau faire, la statue ne reviendra que quand Julien sera de retour.

ANNA. N'importe, reconnaitrais-tu ce passage ?

MARGUERITE. Je n'en répondrais pas ; tout ce que je me rappelle, c'est qu'il avait une issue sur cette pièce ; mais en tous cas je n'ai jamais.

ANNA. Moi j'ai ; viens, guide-moi, c'est tout ce que je te demande.

MARGUERITE. Mais, Mademoiselle, attendez donc, je ne peux pas vous suivre.

ANNA, l'entraînant. Ou vient, te dis-je, et je ne veux pas qu'on nous aperçoive. *(Elles sortent par la porte à gauche.)*

SCENE III.

GEORGES, FERMISERS, PAYSANS, HABITANTS DU DOMAINE.

CHOEUR.

Vive à jamais notre nouveau seigneur !
De ses vassaux qu'il fasse le bonheur !

GEORGES, à part, en entrant.

Allons, gaiement recevons leur hommage :
Je suis seigneur, il faut tenir l'emploi.

(Aux paysans.)

Les braves gens dont j'acquies l'héritage,
Mes bons amis, valaient bien mieux que moi.

(Regardant autour de lui.)

Dieu ! qu'est-ce que je voi ?

CHOEUR.

Mais qu'a-t-il donc ?

GEORGES.

Ces lambris magnifiques,

Ces chevaliers, ces armures gothiques ;

C'est fait de moi, je n'y suis plus,

Mais déjà, j'en suis sûr, déjà je les ai vus !

ENSEMBLE.

GEORGES.

D'où peut naître cette folie ?

Et d'où vient ce que je ressens ?

Dame blanche, est-ce la magie

Qui vient encor troubler mes sens ?

CHOEUR.

Il admire ces lieux charmants :

Combien sa vue est éblouie

De ces riches appartements !

MARCHE.

(De jeunes filles viennent offrir à Georges les clés du château, et pendant ce temps le chœur commence le chant suivant.)

CHOEUR

Chantez, joyeux ménestrel,

Refrain d'amour et de guerre.

Voici venir la bannière

Des chevaliers d'Avenel.

GEORGES, avec émotion.

Quel est donc ce refrain ?

CHOEUR.

C'est le chant ordinaire

De la tribu d'Avenel.

GEORGES.

O moments pleins de charmes !

Où donc ai-je entendu cet air qui, malgré moi,

De mes yeux fait couler des larmes ?

CHOEUR, reprenant l'air.

Chantez, joyeux ménestrel, etc.

GEORGES, les arrêtant.

Attendez... j'achèverais, je crois

Tra, la, la, la, la, la, la.

(Se trompant.)

Non, non, ce n'est pas cela.

(Se reprenant.)

Tra, la, la, la, la, la, la...

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Il est sensible à nos accents :

Des vieux airs de notre patrie

Il aime à redire les chants.

GEORGES.

D'où peut naître cette folie ?

Et d'où vient ce que je ressens ?

Dame blanche, est-ce la magie

Qui vient encor troubler mes sens ?

GEORGES, gaiement.

Dans ce castel, mes amis, venez tous ;

Autant qu'à moi ce domaine est à vous.

Que les buffets soient dressés sous la treille.

CHOEUR.

Que les buffets soient dressés sous la treille.

GEORGES.

Que l'on commence et la danse et les jeux.

CHOEUR.

Que l'on commence et la danse et les jeux.

GEORGES.

Que chaque fille épouse un amoureux.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Que chaque fille épouse son amoureux.

GEORGES, à part.

Dans un instant il se peut qu'on m'éveille,

Dépêchons-nous de faire des heureux.

TOUS.

Vive à jamais notre nouveau seigneur !

De ses vassaux il fera le bonheur !

(Tous s'éloignent avec respect en voyant Georges qui est retombé dans sa rêverie.)

GEORGES, reprenant l'air.

Tra, la, la, la, la, la, la...

Où donc ai-je entendu cet air si plein de charmes,

Qui fait couler mes larmes ?

Tra, la, la, la, la, la, la.

(Il achève l'air à demi-voix, et tous les paysans se retirent par la porte du fond.)

SCENE IV.

GEORGES, seul. C'est inconcevable ! vingt fois dans mon imagination j'ai rêvé un château gothique comme celui-ci, une galerie comme celle-là. Ma foi, n'y pensons plus, car je m'y perds. Ces braves gens ! Ils ont déjà l'air de m'aimer, et je serais trop heureux de faire leur bonheur. Il n'y a que le chapitre des gratifications qui m'embarrasse : c'est terrible de parler en grand seigneur et de payer un sous-lieutenant. Mais il paraît que la dame blanche ne tient pas aux espèces sonnantes, car depuis le temps qu'elle me protège, elle ne s'est jamais distinguée de ce côté-là. Eh ! mais, c'est le seigneur Gaveston, qui m'a l'air d'un acquéreur désappointé.

SCENE V.

GEORGES, GAVESTON.

GEORGES, allant à lui. Eh bien ! mon cher hôte, qu'est-ce que je vous disais ? vous me voyez enchanté à mon tour de pouvoir vous recevoir chez moi.

GAVESTON. Vous vous doutez du sujet qui m'amène ; je viens, Monsieur, vous demander l'explication de votre étrange conduite.

GEORGES. Mon cher ami, demandez-moi tout ce que vous voudrez, hors des explications, parce que de ce côté-là...

GAVESTON. Je ne croyais pas qu'un militaire dût avoir recours à la ruse pour cacher ses intentions.

GEORGES. Hâte-toi ! je n'ai jamais trompé personne ; je vous déclare donc que je me suis trouvé, comme beaucoup de gens, propriétaire d'un instant à l'autre, et sans savoir comment ; mais je vous atteste qu'au soir, quand je suis arrivé chez vous, je n'avais pas plus d'intentions que d'argent, ça, je vous en donne ma parole ; et pour les preuves, *(Montrant son gousset.)* elles sont là.

GAVESTON, vivement et avec joie. Qu'attendez-vous ? Vous n'avez pas d'argent ! Eh bien ! alors, comment paieriez-vous ?

GEORGES. Moi ! cela ne me regarde pas ! la dame blanche y pourvoira. Il paraît que dans cette occasion je suis son homme de confiance, son chargé d'affaire, car je ne suis acquiescer que pour son compte.

GAVESTON. Vous voulez plaisanter.

GEORGES. Non, Monsieur, et je vois que nous donnons tous les deux dans les exès opposés ; moi, je crois tout, et vous, vous ne croyez rien ! c'est un mal : le sage doit toujours prendre un juste milieu ; je veux bien abandonner un peu de mon opinion, cédez-moi de la vôtre, et convenons tous les deux qu'il y a quelque chose, quelque chose que nous ne comprenons pas ; mais pour être heureux, on n'est pas obligé de comprendre.

GAVESTON. Quoi ! Monsieur, ce riche domaine...

GEORGES. A vous parler franchement, je n'y tiens pas du tout, et, d'un instant à l'autre, j'attends un coup de baguette qui va faire disparaître le château. Ce qui m'importe, c'est de revoir la dame blanche ou ma belle inconnue, et c'est dans l'espoir de la rencontrer que je vous demandais la permission de parcourir mes nouveaux domaines.

GAVESTON, l'arrêtant. Un mot encore : si à midi, vous ne pouvez pas payer !

GEORGES. Le château est là, je ne l'emporte pas, j'en sera quitte pour le revendre ; il est vrai que si on me l'achète au prix coûtant, ce n'est pas cela qui m'enrichira.

GAVESTON. Et si en attendant vous ne fournissez pas caution, M. Marc-Irton, le juge de paix, vous a dit qu'il y allait de la prison.

GEORGES. La prison ! eh bien ! tant mieux ! car en conscience, la dame blanche doit venir me délivrer, et c'est un moyen de le voir ; mais, tenez, tenez, voici M. Marc-Irton qui a l'air de vouloir vous parler ; adieu, je vais visiter mon château, et me hâter de faire le seigneur. *(Il monte par l'escalier à gauche, et disparaît dans la galerie.)*

SCENE VI.

GAVESTON, MARC-IRTON.

GAVESTON. Je n'y conçois rien ; il a une franchise et une étourderie qui défont tous mes calculs. Ah ! c'est vous, monsieur Marc-Irton ?

MARC-IRTON, mystérieusement. Oui ; êtes-vous seul ?

GAVESTON. Certainement.

MARC-IRTON. J'ai à vous parler ; mais formons d'abord toutes les portes. *(Il va fermer la porte du fond, et Gaveston va regarder au haut de l'escalier, à gauche, si Georges s'est éloigné. Pendant ce temps, Anna entre ouvre le panneau qui est sur le premier plan, à gauche.)*

SCENE VII.

LES PRECEDENTS, ANNA.

ANNA, d'part. Voici bien le passage mystérieux qui conduit dans cette salle ; mais, hélas ! je n'ai encore rien trouvé. *(Avançant la tête.)* Que vois-je ? Gaveston ! Ecartez-vous, et ne nous montrons pas. *(Elle referme le panneau et disparaît.)*

GAVESTON, redescendant le théâtre. Eh bien ! qu'avez-vous à m'apprendre ?

MARC-IRTON. D'importantes nouvelles ! Il faut vous hâter ou vous êtes perdu : le fils de vos anciens maîtres, Julien, comte d'Avenel, a reparu en Angleterre.

GAVESTON. Qui vous l'a annoncé ?

MARC-IRTON. Une lettre de Londres, et des titres authentiques que nous ne pouvons révoquer en doute. Vous savez qu'il y a une douzaine d'années, Julien d'Avenel fut enlevé à un serviteur de son père, Duncan, un Irlandais que vous connaissez.

GAVESTON. Oui. Après ?

MARC-IRTON. On lui avait remis une somme considérable pour conduire cet enfant en France et l'y faire éléver secrètement ; mais, loin de suivre ses instructions, Duncan s'était embarqué pour l'Amérique, et s'était approprié cette somme.

GAVESTON. Eh bien ?

MARC-IRTON. Eh bien ! ce Duncan, de retour en Angleterre, a signé, il y a quinze jours, dans l'hospice où il est mort, une déclaration devant témoins portant que Julien, comte d'Avenel, son ancien élève, servait maintenant dans un régiment d'infanterie.

GAVESTON. Eh bien ! qu'importe ?

MARC-IRTON. Comment, qu'importe ? Il sert sous le nom de Georges Brown.

GAVESTON. O ciel !

MARC-IRTON. Comprenez-vous maintenant ? c'est lui qui, ce matin, a surcuché, et vous devinez dans quelle intention ?

GAVESTON. Non, vous vous trompez ; rien n'est encore désespéré, car il ignore et son nom et sa naissance.

MARC-IRTON. Il se pourrait ?

GAVESTON. Mais il ne peut pas payer. Il n'a rien, aucunes ressources : il me l'a avoué lui-même ; et quand je serai propriétaire du château et du titre de comte d'Avenel, peu m'importe alors que Georges Brown soit reconnu pour un descendant de l'ancienne famille ; je le lui apprendrai moi-même s'il le faut.

MARC-IRTON. Vous avez raison.

GAVESTON. L'important est de se presser, venez tout disposer. *(Ils sortent sur la ritournelle de l'air suivant.)*

SCENE VIII.

ANNA, entr'ouvrant le panneau à gauche, et paraissant sur le théâtre.

RÉCITATIF.

Hélas ! quel est mon sort, et que viens-je d'apprendre ?
C'est que j'ose aimer est Julien d'Avenel !
Ce rang et ces trésors que je voulais lui rendre
Vont mettre entre nous deux un obstacle éternel.
Fais, Dieu puissant, qui connais ma tendresse,
Qu'il ne puisse jamais recouvrer sa richesse,
Qu'il demeure inconnu, sans bien comme aujourd'hui !
Sa pauvreté du moins me rapproche de lui.

SCENE X.

ANNA, MARGUERITE.

DUO.

MARGUERITE.
Mademoiselle,
Mademoiselle,
J'apporte une bonne nouvelle.

ANNA.

Qu'est-ce donc ?

MARGUERITE.
Pour nous quel plaisir !
Julien, Julien va revenir.

ANNA.

O ciel ! qui te l'a dit ?

MARGUERITE.

Personne :

Et pourtant la nouvelle est bonne,
Ce présage ne peut mentir :
De mes yeux j'ai vu la statue,
La dame blanche est revenue.

ANNA.

Grand Dieu ! quel malheur est le mien !
Tu l'as vu ?

MARGUERITE.

Ah ! j'en suis certaine,
Dans la chapelle souterraine,
Où j'allais prier pour Julien.

ANNA, à part.

Dans cette enceinte respectée,
Où, la nuit du départ, le comte, je le voi,
L'avait lui-même transportée...
Allons, tout est fini pour moi !

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Pour nous, Mademoiselle,
Quelle bonne nouvelle !
J'en mourrai de plaisir,
Julien va revenir !

ANNA.

O souffrance cruelle !
O douleur éternelle !
Oui, dussé-je en mourir,
Allons, il faut partir.

MARGUERITE.

Et puis Julien, la bonté même,
Va sur-la-champ vous marier
A ce jeune et bel officier,
Ce monsieur Georges qui vous aime.
Mais qu'avez-vous ? répondez-moi ;
Vous pâlissez, oui, je le voi !

ANNA.

A l'instant même, Marguerite,
Prépare toni pour notre fuite.

MARGUERITE.

Que dites-vous ?

ANNA.

Il faut que toutes deux,
Tout à l'heure, en secret, nous partions de ces lieux
MARGUERITE.

Y pensez-vous ? et pourquoi donc, grands dieux !

ANNA.

Tais-toi, c'est pour Julien !

MARGUERITE.

Vraiment !

C'est pour Julien ? ah ! j'y cours à l'instant.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Pour nous, Mademoiselle,
Quelle bonne nouvelle !
J'en mourrai de plaisir,
Julien va revenir !

ANNA.

O souffrance cruelle !
O douleur éternelle !
Oui, dussé-je en mourir,
Allons, il faut partir.

(Marguerite sort.)

SCENE X.

ANNA, seule. Oui, redoublons le mystère qui me cache
à ses yeux ! qu'il soit riche, qu'il soit heureux, mais qu'il
ne puisse soupçonner la main qui lui rend son héritage ;
qu'il ne connaisse jamais la pauvre fille qui l'aimait, et
qui lui sacrifie son bonheur. Et vous, mes anciens maîtres,
vous, mes bienfaiteurs, maintenant nous sommes quittes,
je vous ai payé ma dette.

SCENE XI.

ANNA, JENNY.

JENNY. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela
vaut dire ?

ANNA. Qu'est-ce donc ?

JENNY. Voici encore M. Marc-Irton et des hommes de
loi, des habits noirs qui arrivent en château.

ANNA. Grands dieux ! il n'y a pas de temps à perdre,
courons à la chapelle. (Elle sort par la droite.)

JENNY. Eh bien ! elle s'en va sans me répondre ; est-ce
que c'est bonnête ? Mais où est donc notre nouveau sei-
gneur ! on ne le voit plus. Est-ce que les grandeurs l'au-
raient changé ?

SCENE XII.

JENNY, GEORGES, venant de la gauche et paraissant
au fond sur la galerie.

GEORGES. En bonheur, impossible de la rencontrer, je
suis toujours à attendre quelques apparition qui n'arrive
pas. (Descendant par l'escalier à gauche.) A chaque
femme que j'aperçois, je crois toujours que c'est elle. Eh
mais ! en voici une. (Courant à Jenny qu'il n'aperçoit
que par derrière.)

JENNY. Eh bien ! Monsieur, qu'est-ce que vous faites
donc ?

GEORGES. Non, c'est ma gentille fermière.

JENNY, à part. Ma gentille fermière ! je me trompais,
il n'est pas changé.

GEORGES, la regardant. Ou plutôt, car il faut se méfier
de tout, c'est peut-être une nouvelle forme qu'elle a prise ;
car elle ne paraît jamais que sous les traits d'une jolie
femme : en tout cas, ça m'est égal, je m'en vais bien voir
JENNY. Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder
ainsi ?

GEORGES, la regardant tendrement. Un mot seulement ;
es-tu bien sûre d'être madame Dikson ?

JENNY. Tiens, c'est question !

GEORGES. Tu hésites, ce n'est pas vrai.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DIKSON.

DIKSON, qui a entendu les derniers mots. Si, Monsieur,
c'est vrai, c'est ma femme ; et ce n'est pas bien à vous de
vouloir élever des doutes sur ce sujet-là, après tout le tort
que vous m'avez déjà fait !

JENNY. Du tort, et en quel donc ?

DIKSON. Ils prétendent tous dans le pays que cette nuit
la dame blanche lui est apparue, et qu'elle lui a donné
ce château et plusieurs millions : or, c'est à moi que tout
ça revenait si hier au soir je n'avais pas cédé ma place.

JENNY. Là, qu'est-ce que je te disais ! ce que c'est que
d'être poltron !

DIKSON. C'est toi, au contraire, qui m'as empêché d'y aller.

JENNY. Est-ce que tu devais m'écouter ? le devoir d'une
femme c'est d'avoir peur ; mais un homme, c'est différent.

DIKSON. Nos devoirs sont les mêmes.

GEORGES, passant entre eux. Doucement, mes amis, ne
vous fâchez pas, je ne tiens pas un château ; et, s'il vous
fait grande envie, je vous l'abandonne.

DIKSON, avec joie. Il serait possible !

GEORGES. Oh ! mon Dieu oui... (Montrant toutes les
personnes qui arrivent.) Et j'ai peur devant ces messieurs
l'en déclarer propriétaire.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GAVESTON, MAC-IRTON, MARGUE-
RITE, FRAMKIN, HABITANTS D'AVENEL, GENS DE JUSTICE.





BANDONNANT.

Il est l'homme de la mode.

By "Madame B. de la Bastille" & Co.





FINAL.

MAC-INTON ET LES GENS DE JUSTICE, à Georges.

Voici l'odi : la somme est-elle prête ?

Il faut payer ou fournir caution.

An nom du roi, Monsieur, je vous arrête ;

Il faut payer en marcher en prison.

GEORGES, gaiement.

Adressez-vous donc à Dikson.

DIKSON.

Qui, moi, Messieurs ? oh ! ma foi non.

GEORGES, de même.

Tu ne veux plus prendre ma place ?

DIKSON.

Non, vraiment ; reprenex, de grâce,

l' château que vous m'avez donné.

GEORGES.

C'est bien.

(A Mac-Inton.)

Mais quelle impatience

L'heure n'a pas encore sonné ;

(A Gaveston.)

Vous savez que j'ai confiance.

GAVESTON.

Et quelle est donc votre espérance ?

GEORGES.

La dame blanche d'Avenel.

(On entend le prélude de la harpe.)

Tenez, entendez-vous ?

GAVESTON ET LE CHOEUR.

O ciel !

(Ils se pressent tous en cercle sur le devant du théâtre, et pendant ce temps Anna, vêtue de blanc et tenant sous son voile un coffret, paraît à droite de la galerie qu'elle traverse lentement. Gaveston, Julien et le chœur, qui sont sur le devant du théâtre, lui tournent le dos et ne l'aperçoivent point encore.)

ENSEMBLE.

GEORGES.

O toi que je révère !

O mes seules amours !

Déité tutélaire,

Tu viens à mon secours.

MAC-INTON, GAVESTON, CHOEUR.

Quel est donc ce mystère ?

Qui protège ses jours ?

Quel pouvoir tutélaire

Lui prête son secours ?

(Pendant cet ensemble, Anna a traversé la galerie, a descendu l'escalier à gauche, et est venue se placer debout sur le piédestal de la dame blanche qui est au bas de l'escalier à gauche ; en ce moment tout le monde se retourne et l'aperçoit.)

MARGUERITE, TOUS LES PATRONS, se prosternant.

C'est elle !

ANNA, du haut du piédestal.

En ce castel est le fils de vos maîtres,

Et ce noble guerrier, digne de ses ancêtres,

Ce dernier rejeton des comtes d'Avenel...

GEORGES.

Quel est-il ?

ANNA.

C'est toi-même !

JULIEN.

O ciel !

ANNA.

Julien, de tes vassaux reçois enfin l'hommage :

Ce château t'appartient,

T. XIV.

(Montrant le coffret enchaîné sous son voile.)

Et cet or est à toi.

Ton père en d'autres temps l'a remis à ma foi.

Pour racheter son héritage.

(Descendant lentement les marches, et posant le coffret sur le piédestal, elle s'avance au milieu du théâtre, mais à quelque distance de Julien.)

Je parais à tes yeux pour la dernière fois !

MARGUERITE, passant à la droite de Georges et le serrant dans ses bras.

Mon cher Julien, je te revois.

ANNA.

Je pars, et qu'aueun téméraire

N'arrête on ne suive mes pas.

(Tous lui ouvrent un passage et s'inclinent sans oser la regarder. Georges, que Marguerite serre dans ses bras, veut s'en dégager pour suivre Anna. Dikson, qui est à sa gauche, le retient fortement. Pendant ce temps, Gaveston, qui a remonté le théâtre, se trouve au fond en face d'Anna, et la saisit par la main.)

GAVESTON.

Non, sous mes pieds dût s'entr'ouvrir la terre,

(La ramenant sur le devant du théâtre.)

Qui que tu sois, tu ne sortiras pas.

LE CHOEUR.

Trembles ! trembles ! redouter sa colère.

GAVESTON.

Non, je découvrirai ce funeste mystère,

Et l'ennemi secret qui s'attache à mes pas.

(Arrachant son voile.)

MARGUERITE, GAVESTON, LE CHOEUR.

Que vois-je ? Anna !

ANNA, se jetant aux genoux de Julien.

C'est elle-même !

JULIEN, avec joie et cherchant à la relever.

Je retrouve celle que j'aime,

Celle à qui j'ai donné ma foi.

ANNA.

Orpheline et sans biens, je ne puis être à toi.

JULIEN.

Le ciel a reçu ma promesse ;

Je renonce aux trésors, au rang que je te dois,

S'il faut les partager avec d'autres que toi.

CHOEUR.

Elle est digne d'être comtesse :

Elle doit accepter sa main.

ANNA, tendant la main à Julien.

Vous le voulez ?

JULIEN.

Ah ! quelle ivresse !

MARGUERITE.

Quel bonheur ! Je retrouve enfin

Ce cher enfant que j'ai vu naître.

BENNY.

Nous retrouvons un bon maître.

DIKSON.

Et mon fils un bon parrain.

CHOEUR.

Chantez, joyeux ménestrel,

Refrains d'amour et de guerre ;

Voici revenir la bannière

Des chevaliers d'Avenel.

FIN DE LA DAME BLANCHE.



POLICHINELLE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 44 juin 1839.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DEUTYER.

MUSIQUE DE M. MONTFORT.

Personnages.

LOELIO.
LE MARQUIS DE BAMBOLINI, père de Lau-
rette.

LAURETTE, femme de Loëlio.
LA SIGNORA BOGHETTA, directrice du théâ-
tre San Carlo.

La scène se passe à Naples, chez Loëlio.

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, la porte principale et une large fenêtre avec balcon. A droite, la porte d'un cabinet; à gauche, une porte conduisant aux appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOELIO, LAURETTE.

(Au lever du rideau, le déjeuner est servi sur un guéridon, à gauche Loëlio et Laurette sont assis. Deux domestiques attendent au fond, la serviette à la main. Loëlio congédie les domestiques qui sortent.)

DUO.

ENSEMBLE.

Quel plaisir d'être en ménage!
Quel plaisir! ah! c'est charmant!
Nos six mois de mariage
N'ont duré qu'un seul moment!

LOELIO, à Laurette qui le sert.
Assez!.. tu me gâtes, ma chère.
Chaque matin, pour ordinaire,
Repas exquis, vins délicats,

Tu me rendrais gourmand...

LAURETTE.

Si vous ne l'étiez pas...

Mais je suis indulgente.

LOELIO, se levant.

Tiens, j'ai fini, car je vois bien
Que pour toi tu ne veux plus rien!
Moi, je sais bien ce qui me tente...

LAURETTE.

Voyons, Monsieur, ce qui vous tente...

LOELIO.

Un baiser!..

LAURETTE.

Un mari... non vraiment;

On dirait d'un amant!..

Mais si de vous je suis contente,
Si vous m'aimez quand je le veux...

Au lieu d'un, peut-être en aurais-vous deux!..
LOELIO, son verre à la main, toujours près de la table.

A la plus belle!

LAURETTE, assise.

Au plus fidèle!

(Laurette se lève.)

LOELIO.

Pour nous en ces lieux,

Loin de tous les yeux,
Sans cesse
Nouvelle ivresse!
Ces plaisirs si doux
Ont pour un époux
L'attrait d'un premier rendez-vous!
Pour tous ours l'amour m'enchaîne,
Et près de toi,
Toi, ma belle souveraine,
Je vis plus heureux qu'un roi.

ENSEMBLE.

Pour nous, en ces lieux, etc., etc.

LAURETTE.

N'oubliez pas qu'à leur reine
Tous les sujets
Doivent, et quoi qu'il advienne,
Fidélité pour jamais!

ENSEMBLE.

Pour nous en ces lieux,
Loin de tous les yeux,
Sans cesse
Nouvelle ivresse!..
Ces plaisirs si doux,
Ont pour deux époux
L'attrait d'un premier rendez-vous!

(Ils quittent la table; les domestiques l'emportent.)

LOELIO. Ma bonne Laurette, ma chère petite femme, je n'ai jamais été plus heureux, plus content...

LAURETTE, lui voyant prendre son chapeau. Et c'est pour cela que vous me quittez?..

LOELIO. Une affaire que je ne puis remettre... Je ne serai qu'un instant...

LAURETTE. A la bonne heure!.. revenez vite... Moi, en vous attendant, je vais écrire à mon père, dont j'ai reçu une lettre il y a deux jours.

LOELIO. Ah! monseigneur le marquis de Bambolini... Et que l'écri-il?..

LAURETTE. Qu'il pourrait bien incessamment venir à Naples, où vous ne l'avez pas vu depuis notre mariage...

LOELIO, à part. Ah! diable!.. *(Haut.)* J'en serais enchanté... mais, premier gentilhomme du vice-roi de Pa-

lerme, il lui serait impossible de quitter l'antichambre de son maître, dont il fait, comme le mobilier, partie indispensable et inamovible...

LAURETTE. C'est ce qui vous trompe... Il m'échappait qu'il va être prochainement chargé d'une mission diplomatique très-importante près la cour de Naples... et que, s'il réussit, on lui fait espérer l'ordre de l'Épée d'Or.

LOLLO. Belle avance! pour un marquis ruiné... Cela l'aidera-t-il à relever les murs de son vieux castel, qui de tous côtés tombe de noblesse?

LAURETTE, d'un ton de reproche. Qu'est-ce que c'est? Voyons, laissez là votre chapeau, et répondez-moi... car toutes les fois qu'il est question de mon père, je l'ai bien remarqué, vous n'êtes plus aimable du tout... et tenez, depuis que nous parlons de lui, vous êtes contrainct, embarrassé; on dirait que sa présence ici vous contrarierait... que vous la redoutez...

LOLLO. Quelle idée!.. je n'ai rien à cacher... je n'ai peur de rien... mais que voulez-vous?.. Ce n'est pas ma faute... si je ne puis me faire à l'orgueil du marquisat, à cette fierté du rang et de la naissance, qui a failli faire le malheur de ma vie... car je n'ai pas oublié qu'il m'a longtemps refusé la main, qu'il ne voulait pas consentir à notre union...

LAURETTE. Parce que vous n'étiez qu'un pauvre petit étudiant...

LOLLO. Issu de bonne et honnête bourgeoisie!.. mais il ne voulait pour gendre qu'un noble, une excellence, une altesse... Par bonheur, et au bout de trois ans, ses principes ont fléchi devant la fortune que je lui ai offerte... (Soupirant.) Et on ne sait pas ce qu'elle coûte quelquefois!

LAURETTE. Beaucoup de temps et d'efforts, quand c'est par le travail qu'on l'acquiert... mais le ciel est venu à notre secours... et grâce à un héritage que vous avez fait...

LOLLO. La succession de ma tante...

LAURETTE. Vous disiez que c'était de votre oncle...

LOLLO. Sans doute!.. d'un oncle et d'une tante... les biens étaient confondus...

LAURETTE. Mon père ne vous a pas demandé d'où venaient vos richesses... il ne vous a pas fait de questions... et il y a des moments où je crois qu'il a eu tort...

LOLLO. Comment?..

LAURETTE. J'observe bien des choses... et il y en a souvent de très-inquiétantes... Hier, cette femme volée, en passant près de nous, vous a dit, d'un air si gracieux et d'un ton si familier : Bonjour, Lollo!

LOLLO, à part. Elle l'a entendu!

LAURETTE. Quelle était cette dame?

LOLLO. Une comtesse!

LAURETTE. De cette ville?

LOLLO. Non!.. qui habite en pays étranger...

LAURETTE. On a bien mauvais ton dans ce pays-là... Elle ne pouvait pas dire : Monsieur Lollo... Et où l'avez-vous conduite?

LOLLO. Autrefois à Palerme, quand j'étais étudiant... Est-ce qu'on demande ces choses-là?.. en croirait que tu es jaloux!

LAURETTE. Mais c'est que vous n'êtes pas franc... et il règne souvent en vous un air de mystère...

LOLLO, à part. Que dit-elle?..

LAURETTE. Le matin, d'abord, vous vous enfermez des heures entières dans ce cabinet, où il ne m'est pas permis de pénétrer.

LOLLO. Mon cabinet d'étude, ma bibliothèque...

LAURETTE. Très-bien!.. mais le soir, vous sortez... vous ne rentrez qu'à très-tard!

LOLLO. Je te l'ai dit... des affaires, comme ce matin... pour cette succession... je souffre assez de te quitter...

LAURETTE. Et moi donc, je me tourmente, je m'inquiète... Quand je suis seule, je prends la résolution de vous questionner... mais vous reprenez plus tendre, plus aimable, et j'oublie de me fâcher... j'oublie tout... Allons, Monsieur,

allez-vous-en... moi, je vais écrire ma lettre à mon père... là, dans votre cabinet.

LOLLO, la retenant. Non!.. dans la chambre...

LAURETTE. Pourquoi donc?.. N'y a-t-il pas là tout ce qu'il faut pour écrire?..

LOLLO. Oui... mais je t'ai prêtée... et tu m'as promis de ne jamais y entrer...

LAURETTE. C'est vrai!.. c'est peut-être pour cela que j'en meurs d'envie... (S'approchant.) Mon ami, il y a donc là un secret?..

LOLLO. Apparemment!..

LAURETTE. Vous m'avez promis de ne m'en jamais avoir pour moi...

LOLLO. Celui-là n'arten dont ton cœur doit s'alarmer... au contraire!.. tu n'y verrais qu'une preuve d'amour de plus... oui, la plus grande qu'il soit jamais en mon pouvoir de te donner...

LAURETTE. Eh bien! alors, pourquoi me la cacher?..

LOLLO. Malgré moi, je te le jure... car le plus ardent de mes vœux, mon désir le plus cher, serait de te l'apprendre... mais dans ce moment... (La regardant avec tendresse et inquiétude.) Non... non... ce n'est pas possible encore...

LAURETTE. C'est bien ennuyeux!.. Et quand donc?..

LOLLO. Dès que nous pourrons, comme je le désire, quitter l'Italie et voyager en France... Jusque-là, si tu m'aimes, Laurette, n'entre jamais dans ce cabinet... n'y entre jamais, on c'en est fait de noir et blanc, de notre bonheur...

LAURETTE. Ah! mon Dieu! c'est donc comme dans *Barbe-Bleue*... ce conte français que nous lisons dernièrement...

LOLLO. Peut-être!..

LAURETTE. Vous me dites cela pour m'effrayer!.. et vous n'en avez pas besoin... des que vous me le défendez, cela suffit... je n'y entrerais pas... et puis... je n'en ai pas la clé...

LOLLO. C'est vrai!.. et c'est plus prudent... Adieu!.. ma Laurette... adieu!.. (Il l'embrasse, et sort par la porte du fond, à gauche.)

SCENE II.

LAURETTE, seule. Non! je n'en ai pas la clé... mais je sais où elle est... j'ai aperçu l'autre jour mon mari qui la cachait là... et si on voulait voir, je parlais qu'elle y est encore... (Se levant sur la pointe du pied, et regardant dans un vase, sur la cheminée, près du cabinet, à droite.) Oui, oui... elle y est... il est bien heureux que je ne sois pas curieuse... tant d'autres se la place se moqueraient de la défense... mais moi, à quoi bon?.. puisqu'il m'est fidèle... puisqu'il m'aime toujours... Il le dit, du moins, mais les maris disent toujours cela... et puis, ils se trouvent un beau matin avoir des connaissances que vous ne connaissez pas... des passions volées... comme cette femme, cette comtesse étrange... — Bonjour, Lollo!.. — Et s'il me trompe, pourtant je dois me défendre... c'est naturel... c'est légitime... et puis s'il ne me trompe pas, je l'en aimerais davantage... Allons! pas de danger, de crainte, et décidément je veux savoir ce qui en est... (Elle s'approche du vase à pas de loup.)

AIR.

J'ai bien peur... c'est ici... cette clé...

(Elle va pour la prendre et se retourne tremblante.) Qui vient là?..

(Regardant autour d'elle.) Personne!.. allons!.. du courage!

(La prenant.)

La voilà!..

(Avec triomphe.)

La voilà!..

RÉCITATIF ANIMÉ ET BRILLANT.

O bonheur! ô transports que cet instant fait naître!

Elle est en mon pouvoir!.. et je vais donc connaître
Ce secret dont frémit mon cœur impatient!..

Courons!..

(Elle court à la porte et s'arrête.)

Mais pourtant, pourtant...

(Elle s'avance au bord du théâtre.)

CANTABILE.

Si tu m'aimes, Laurette,

M'a-t-il dit en partant,

Sois fidèle et discrète,

Et songe à ton serment.

Si tu m'aimes,

Si tu m'aimes,

Tu tiendras ton serment!

En moi son cœur a confiance,

Et pour un caprice d'un jour,

Je perdrais, par mon imprudence,

Et mon bonheur et son amour!

(Avec expression et tendresse.)

Si tu m'aimes, Laurette,

M'a-t-il dit en partant,

Sois fidèle et discrète,

Et songe à ton serment!

Ah! je t'aime!

Je t'aime!

Et tiendras ton serment!

(Elle jette la clé sur la table.)

RÉCITATIF.

(Elle s'assoit près de la table.)

N'y songeons plus!.. en attendant,

C'est toujours bien étonnant!

(Elle se lève.)

CAVATINE.

Mais pourquoi ce mystère?

Pourquoi vouloir se taire?

Malgré moi, j'ai beau faire,

J'y pense à chaque instant.

Désir qui me dévore,

Et qu'on veut que j'ignore,

Est bien plus vif encore

Si tôt qu'on le défend.

Ah! j'en ai bien envie.

Mon mari n'est pas là,

Et cette fantaisie,

Qui donc la lui dira?..

Mon mari n'est pas là!

(Elle reprend la clé sur la table, et s'arrête encore après avoir fait un pas.)

Je sais bien, j'ai bien entendu

Qu'ici tantôt il me l'a défendu!

Mais pourquoi ce mystère? etc., etc.

(Elle met la clé dans la serrure et va pour ouvrir. Elle entend parler en dehors, et, tout effrayée, elle retire la clé qu'elle jette dans le vase.)

SCENE III.

LAURETTE, BAMBOLINI.

BAMBOLINI, en dehors. C'est bien, c'est bien! je m'annoncerai moi-même.

LAURETTE, courant à lui. Mon père!..

BAMBOLINI, l'embrassant. Ma chère enfant!..

LAURETTE. Que je suis content!.. d'après votre lettre d'avant-hier, je ne m'attendais pas à vous revoir si tôt!..

BAMBOLINI. Ni moi non plus... mais la mission dont je te parlais, mission délicate dont le succès intéresse vivement le vice-roi... moi aussi... car c'est mon coup d'essai en diplomatie..

LAURETTE. Et vous arrivez?..

BAMBOLINI. Je suis ici depuis hier au soir!..

LAURETTE. Vous n'êtes pas descendu chez nous... chez vos enfants!..

BAMBOLINI. Je ne le pouvais pas... un envoyé extraordinaire du vice-roi de Sicile... il y a un cérémonial, une étiquette à observer... je suis descendu au palais du gouvernement, où, par parenthèse, j'étais fort mal logé... un entresol très-étroit!..

LAURETTE. Et vous arrivez été ici au premier, dans un superbe appartement!..

BAMBOLINI. Que veux-tu?... on est esclave de son rang et de sa grandeur... et il est des sacrifices plus cruels encore, ma pauvre enfant... quand je pense que moi, Théodoro, marquis Bambolino Bambolini, j'ai donné ma fille unique, haute et noble demoiselle Bambolini, à un homme de finances, un banquier!..

LAURETTE. Qui fait mon bonheur!..

BAMBOLINI. C'est fort heureux! fort heureux!.. il paraît que c'est un bourgeois qui a quelques noblesses dans les sentiments... c'est toujours ça, faute de mieux... et tu es lancée ici dans la meilleure société?..

LAURETTE. Nous vivons très-retirés... je ne sors jamais et ne vois presque personne!..

BAMBOLINI. Je n'entends pas cela!.. que diable!.. Aussitôt la noce il nous sépare, il l'amène à Naples, sous prétexte qu'il y a ses parents, ses amis!..

LAURETTE. Il dit que tout le monde est encore à la campagne!..

BAMBOLINI. N'importe!.. je te présenterai, moi, moi-même, ainsi que mon gendre, chez le gouverneur et à la cour... parce que la fille du marquis de Bambolini doit éclipser tout le monde!..

LAURETTE. Pour cela, vous serez satisfait... car mon mari ne me refuse rien!..

BAMBOLINI. C'est ce que j'ai remarqué en arrivant... vous devez mener grand train... le plus bel hôtel à la Chiaia... ça m'a flatté... mais c'est peut-être aller un peu vite... louer tout de suite un palais!..

LAURETTE. Nous l'avons arcbé.

BAMBOLINI. Est-il possible?.. une somme énorme!..

LAURETTE. Que mon mari a payé comptant!..

BAMBOLINI. C'est donc une fortune plus belle encore qu'il ne me le disait... et il m'aurait donc trompé!.. n'importe! je le lui pardonne... j'ai justement besoin d'argent, et j'emprunterai à mon gendre plutôt qu'au banquier de la cour... c'est moins noble, mais plus convenable!..

LAURETTE. Oh! tout ce que vous voudrez... c'est moi qui suis son caissier... j'ai la clé de son coffre-fort, qui, entre nous, est très-bien garni!..

BAMBOLINI. En vérité!.. on gagne des monts d'or dans la banque... car il fait la banque!..

LAURETTE. Non!

BAMBOLINI. Eh bien! alors, quel est son état... que fait-il?..

LAURETTE. Rien!..

BAMBOLINI. C'est plus noble!.. mais à quoi passe-t-il son temps?..

LAURETTE. Il m'aime toute la journée... le soir, par exemple, il me quitte.

BAMBOLINI. Tous les soirs?..

LAURETTE. Oui!..

BAMBOLINI. Et il ne revient pas?..

LAURETTE. Si fait!.. il revient toujours... c'est-à-dire... il y a un mois... cela ne lui est arrivé qu'une fois... je l'ai attendu toute la nuit... il n'est rentré que le matin.

BAMBOLINI. Qu'est-ce que j'apprends là!.. et tu ne lui as pas fait une scène?..

LAURETTE. Je crois que je lui ai pardonné!..

BAMBOLINI. Comment!.. pardonné!..

LAURETTE. Et puis il s'est justifié après... un ami blessé, un duel... que sais-je!..

BAMBOLINI. Ce n'est pas vrai!.. et je vois ce que c'est!..

s'échapper tous les soirs... passer la nuit dehors... tantôt riche, et tantôt... c'est un joueur...

LAURETTE. O ciel!

BAMBOLINI. Et je vais lui parler en conséquence!

LAURETTE. Eh bien! non... moi je croirais que c'est autre chose... il a commandé, sans m'en rien dire, un collier chez son bijoutier... et cette femme voilée que j'ai rencontrée hier...

BAMBOLINI. Une femme! une maîtresse! à merveille! tous les délaits... le jeu, les femmes... (A Laurette.) Eh bien! allons, ma fille... il ne s'agit pas de se tourmenter... du courage... du sang-froid!

LAURETTE. C'est que vous avez une manière de me rassurer qui me fait mourir de peur.

BAMBOLINI. Calme-toi! je me charge de le confondre... il s'agit seulement de trouver les moyens de savoir...

LAURETTE. Je les ai!

BAMBOLINI. Et tu ne me dis pas!

LAURETTE. C'est qu'il m'avait bien défendu...

BAMBOLINI. Raison de plus!

LAURETTE, montrant le cabinet. Venez alors! (Apercevant Lelio.) C'est lui! ah! mon Dieu!

BAMBOLINI. Qu'est-ce que c'est?

LAURETTE. Taisez-vous!

BAMBOLINI. Je ne comprends pas...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LÉLIO; il vient du fond, va droit à la cheminée, prend la clé qui est dans le vase et va pour entrer dans le cabinet. Bambolini et Laurette font un pas pour le suivre; il les entend et se retourne.

LÉLIO. Que vois-je!... vous ici, monsieur mon beau-père... et personne en bas pour nous prévenir... soyez le bienvenu... (Il met la clé dans sa poche.)

BAMBOLINI, arrêtant Lelio qui va pour l'embrasser. Un instant, Monsieur... j'ai avant tout des questions à vous adresser...

LÉLIO. A moi?

LAURETTE, bas, à son père. Mon père... (Observant Lelio.) Allons! il met la clé dans sa poche!

TRIO.

BAMBOLINI, à Lelio.

Savez-vous bien que c'est un vice affreux

Que de jouer avec furie!

Que l'on peut perdre à ce plaisir bonteux

L'honneur, le repos de la vie!

Et qu'on peut voir ainsi mourir sans un ducet

Le genre d'un marquis et d'un homme d'État...

LÉLIO.

Savez-vous bien que c'est un tort affreux

De ne pas réfléchir, beau-père...

De tout jurer un bandeau sur les yeux,

Et qu'un arrêté téméraire

Pourrait perdre à jamais, par un fâcheux éclat,

Le talent d'un marquis et d'un homme d'État.

BAMBOLINI.

Ab! vous croyez de moi vous railler de la sorte!

LÉLIO, indigné.

Moi! jamais je ne joue... aussi, pour les ducats,

Ma femme, m'a l'attestera,

Jamais je n'en demande, et toujours j'en apporte.

BAMBOLINI.

Est-il vrai?

LÉLIO.

Témoin encore aujourd'hui,

Du mois le tribut ordinaire,

Que je remets à notre trésorière,

Les deux mille ducats que voici...

BAMBOLINI, stupéfait.

Que voici!...

ENSEMBLE.

LÉLIO, riant.

De mon beau-père

L'honneur sévère

Et la coïtre

Tombent soudain!

Oui, la tempête

Déjà s'arrête

Et dans sa tête

Il cherche en vain.

LAURETTE.

Allons, mon père,

Que la coïtre,

Le ton sévère,

Changent soudain.

Sage et discrète,

Voire Laurette

Est satisfaite

De son destin.

BAMBOLINI.

A la coïtre

De son beau-père

Ce ténéraire

Croit se soustraire,

Mais c'est en vain.

Tout m'inquiète,

Et dans ma tête,

Déjà s'arrête

Son destin!

LAURETTE, à Bambolini.

Vous le voyez, daignez lui rendre
Votre amitié...

BAMBOLINI.

Non! ne nous pressons point...

Il nous reste à traiter encore un second point!

LÉLIO, allant à lui.

Qu'a-t-il donc?

BAMBOLINI, l'arrêtant.

Un instant, mon gendre...

(Le prenant par la main et l'amenant au bord du théâtre.)

Savez-vous bien que c'est un crime affreux

Que de courir de belle en belle,

Lorsque chez soi l'on a, pour être heureux,

Femme aimable, bousie et fidèle;

Quand cette femme enfin, brillant d'un double éclat,

Est fille d'un marquis ou d'un homme d'État.

LÉLIO.

Savez-vous bien que c'est un crime affreux

Près d'une femme aimable et belle.

Que de douter du pouvoir de ses yeux,

Et croire un époux infidèle!

BAMBOLINI.

Il raille encore! et moi, je prétends qu'on m'explique

A qui vous destinez ce présent magnifique.

LÉLIO.

Mais...

LAURETTE.

Il se trouble...

BAMBOLINI, à Lelio.

A quelque tendre objet?

LÉLIO.

Peut-être!

LAURETTE, bas, à son père.

Il en convient!

BAMBOLINI.

Une femme?..

LÉLIO.

Adorable!..

Que vous aimez?..

LORELIO.
Beaucoup!

LAURETTE.
Ah! c'est épouvantable!

Et dont la fête est aujourd'hui, je croi,
(Il lui présente un dorin.)

Non chiffre!.. Ah! c'est superbe!..

BAMBOLINI.

Eh quoi,

C'était pour elle?..

LAURETTE.
Pour moi!

ENSEMBLE.

LORELIO.
De mon beau-père
L'humeur sévère
Et la colère
Tombent soudain.
Oui, le tempête
Déjà s'oriente,
Et dans sa tête
Il cherche ce vain!

LAURETTE.
Allons! mon père,
Plus de colère,
D'humeur sévère,
Prenez sa main!
Sur notre tête
Plus de tempête,
Et que s'apprête
Un jour serain!

BAMBOLINI.
Allons, mon chère,
Plus de colère,
D'humeur sévère,
Voici moi-même!
La paix est faite,
Et pour la fête,
Qu'enfin s'apprête
Un jour serain!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Amour! ébriété!
Et qu'en notre cœur,
Avec l'espérance
Reuvre le bonheur!
Heureuse famille!
Le ciel pour toujours
A de votre fille
Boni les amours!

BAMBOLINI.
Heureuse famille!
Je veux, pour toujours,
Je veux de ma fille
Benir les amours!

(Après le trio Bambolini embrasse Laurette et Lorelio.)

LAURETTE, à Lorelio. Vous voyez comme mon père est bon!.. à votre tour soyez aimable avec lui!..

LORELIO. Je te le promets!..

BAMBOLINI, examinant l'écrin. Un collier de perles magnifiques... c'est étonnant comme il ressemble à celui que j'ai vu souvent à la comtesse d'Altaviva, la femme du gouverneur.

LORELIO, à part. Je crois bien... c'est pour payer ses dettes qu'elle l'a vendu!.. (Haut.) J'espère, mon cher beau-père, que vous restez quelque temps avec nous!..

BAMBOLINI. Trois jours!..

LORELIO, à part. Tant mieux!..

LAURETTE. Ah! c'est bien peu!

BAMBOLINI. Que veux-tu, ma chère enfant!.. un ambassadeur n'est pas comme un autre... je ne peux pas rester un quart d'heure de plus... le vice-roi et surtout la vice-reine attendent mon retour avec une impatience...

LAURETTE. C'est donc bien important?..

BAMBOLINI. Vous allez en juger... car avec vous, mes enfants, à condition d'un secret inviolable, je puis me relâcher de ma réserve diplomatique... Il existe un homme célèbre dans toute l'Italie, un homme qui a fait une fortune étonnante, et qui dans ce moment, dit-on, est l'idole des Napolitains...

LORELIO. Un prince?.. un général?..

BAMBOLINI. Non!.. un Polichinelle!..

LAURETTE. Ah! il signor Pulcinella, dont tout le monde parle?..

BAMBOLINI. Lui-même!.. on raconte de sa verve, de sa gaieté, de ses talents, des choses merveilleuses dont on voudrait jurer à la cour de Palerme... et c'est moi, premier gentilhomme de la chambre, moi, marquis Bambolini, envoyé extraordinaire, qui suis chargé d'engager pour la saison prochaine il signor Pulcinella...

LAURETTE. En vérité?..

BAMBOLINI. Mission aussi honorable que difficile... car il paraît que le roi et la reine l'aiment beaucoup, et que les Napolitains y tiennent terriblement!..

LORELIO. Je le crois bien... ils se laisseraient enlever, sans rien dire, leur liberté ou leurs privilèges... Mais leur Polichinelle...

BAMBOLINI. Il y aurait une étonne!..

LAURETTE. Ça se pourrait!

BAMBOLINI. C'est bien ce que je crains... et cela exige tant de finesse et de ménagements...

LORELIO. Que je vous engage à y renoncer...

BAMBOLINI. Non pas!.. car si je réussis, on m'a promis l'Éperon d'Or, ce qui est bien fait pour aiguillonner mon zèle, et piquer mon amour-propre... mais vous, qui êtes du pays, dites-moi avant tout, si cette réputation est réellement méritée?..

LAURETTE. Je n'en sais rien... je ne l'ai jamais vu... Mon mari n'a pas encore voulu m'y mener.

BAMBOLINI. En vérité!

LORELIO. A quel bon!.. quel attrait peut offrir un spectacle pareil?.. Un acteur difforme et ridicule, qui l'aurait inspiré moins de plaisir peut-être que de mépris...

LAURETTE. Non, Monsieur... d'abord, on le dit d'une bonne famille, et on assure que quand il n'a pas son masque, il est fort gentil...

BAMBOLINI. Ça m'est égal!

LAURETTE. Il paraît qu'un carnaval et avec des jeunes gens de ses amis, il jouait les polichinelles avec tant de succès, que ça l'a décidé à abandonner ses études, et l'état d'avocat auquel il se destinait.

LORELIO. Une belle idée!

LAURETTE. Certainement! puisqu'il s'est fait sa fortune et rétabli celle du théâtre... car on assure que sans lui, la signora Bochetta, l'impressario, allait faire banqueroute, et que maintenant elle roule carrosse...

LORELIO. Et qui vous a dit tout cela?..

LAURETTE. Mon journal, où j'apprends les nouvelles... car vous ne me racontez jamais rien... Et on citait dernièrement d'il signor Pulcinella, des réparties fort spirituelles, et mieux que cela, des actions honorables et courageuses qui m'ont donné de lui très-bonne opinion.

LORELIO, ému. Ah! et lesquelles?

LAURETTE. D'abord, il y a quelque temps, le prince royal, qui avait toujours été le protecteur de Polichinelle, fut enlevé, comme vous le savez, pour s'être montré favorable à la cause populaire.

BAMBOLINI. Celui qui règne aujourd'hui!..

LAURETTE. Et il quitta Naples, voyageant sous le nom de comte del Sole.

SARCOLINI. Ce qui fit que nous autres, du parti de la cour, nous l'appelâmes alors M. de Beau-Soleil.

LAURETTE. Et parmi le peuple, dont il avait défendu les droits... personne n'éleva la voix en sa faveur, excepté Polichinelle, qui le soir même, au théâtre, et dans la parade des trois oranges, parut en vert... le vert c'était la couleur du prince... et son interlocuteur lui ayant demandé : « Orange verte, qu'attends-tu pour mûrir ?... — Il répondit : A présent il sole, j'attends le soleil ! » A ce mot, le peuple, transporté, applaudit pendant une demi-heure... Le soir, Polichinelle fut arrêté, et passa la nuit à Château-Neuf.

SARCOLINI. C'était juste !..

LAURETTE. Oui... mais le lendemain, on voulait heiser les portes de la prison... Ce peuple, qui n'avait pas défendu son prince, réclamait son Polichinelle avec tant de fureur, qu'on fut obligé de lui rendre la liberté...

SARCOLINI. C'est une grande faiblesse !.. et l'autre trait ?..

LAURETTE. Un vieux militaire se plaignait, au café de la Comédie, de ce qu'un misérable histrion gagnait par un vingt mille ducats, tandis que lui, père de famille, ne pouvait pas en trouver trois mille, qu'il avait demandés à tout le monde... « Exarpaté à moi ! » répondit Polichinelle, en les lui offrant... Une autre fois, enfin, deux jeunes officiers l'avaient insulté, et lui avaient ri au nez le matin ; Polichinelle, qui na leur reconnaissait ce droit-là que le soir, se battit avec eux, en blessa un, désarma l'autre... Et depuis ce temps, il est en vénération à Naples...

LOELIO, rient. Autant que saint Janvier, patron de la ville...

LAURETTE. Oui, Monsieur...

SARCOLINI. Savez-vous, mes enfants, une idée qui m'arrive !..

Premier couplet.

Le laïet d'un ambassadeur
Dans les moindres détails étate.
On doit agir en connaisseur
Alors que l'on est diplomate !
Ne dites rien, j'ai mon projet :
Sans éblouir la nouvelle,
Tous les trois, ce soir, en secret,
Nous irons voir Polichinelle !..

Deuxième couplet.

Et ehez nous prenant son essor,
Quand sa gloire sera connue,
Et paré de l'Eperon d'Or,
Quand je passerai dans la rue ;
Voyez, diront-ils, me montrant,
Des diplomates le modèle ;
C'est à lui, c'est à son talent,
Que nous devons Polichinelle !

LAURETTE. Oui, mon père... mais si ce matin vous ne retenez pas une loge, nous n'entrerons pas le soir !..

SARCOLINI. Tu crois ?.. Alors, Loëlio va m'accompagner !

LOELIO. J'en suis désolé... mais j'ai ce matin des occupations... des affaires...

LAURETTE. Et tu négligeras pour mon père !..

LOELIO. Je le voudrais !.. mais c'est impossible... Vous pouvez bien sortir ensemble... ça te promènera et lui aussi !..

SARCOLINI. Eh bien ! c'est aimable... Est-ce qu'il est toujours comme ça ?..

LAURETTE. C'est d'ordinaire la bonté, la complaisance même... Il fait toujours tout ce que je veux !..

SARCOLINI. C'est donc pour moi qu'il fait des extraordinaires ?..

LAURETTE. Je ne le reconnais pas... mais venez... mon

père... (A Loëlio.) Fi ! Monsieur, c'est très-mali... vous m'avez promis d'être gentil... vous verrez à votre tour...

SARCOLINI. Eh bien ! je t'attends... Et la toilette ?..

LAURETTE. Me voilà, mon père... ça ne sera pas long... (A Loëlio.) Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer...

(Ils sortent.)

SCENE V.

LOELIO, seul. Elle m'en veut !.. la voilà fâchée !.. Que serait-ce donc s'il me fallait renoncer à son amour, à son estime !.. s'il me fallait rougir à ses yeux... Ah ! jamais !.. (On frappe à la porte du cabinet.) On a frappé, je crois !.. Qui donc peut venir ainsi par mon escalier dérobé ? Il n'y a qu'une personne... (Il va ouvrir.) Signora Bochetta !..

SCENE VI.

LOELIO, BOCHETTA.

BOCHETTA, entrant. Moi-même, mon cher Loëlio.

LOELIO, avec colère. Et quelles raisons ?.. quels motifs si puissants ?..

BOCHETTA. Ne te mets pas en colère, et écoute-moi !.. tu sais si je te suis dévouée... c'est tout naturel, après ce que tu as fait pour moi !..

LOELIO, avec impatience. Signora !..

BOCHETTA, avec solennité. De tous les directeurs de spectacles qui ont jamais couru après la fortune, le plus guerrier fut, sans contredit, le seigneur Gaspardo, mon mari... Que la terre lui soit légère, autant que l'était la caisse de son théâtre... Il ne gagnait rien, mangeait tout, buvait la reste, et ne m'a laissé à sa mort d'autre bien que la liberté facultative de déposer mon bilan... ce que j'ai fais faire, sans toi, mon sauveur, à qui je dois tout !..

LOELIO. C'est bien !..

BOCHETTA. Je te dois tout... j'en conviens... aussi, tu es le maître, tu commandes... et quelque bizarres que soient tes volontés, on s'y conforme... Le soir on arrive au théâtre que pour les répétitions, et le soir pour jouer ton rôle... dès que la représentation est finie tu disparais, on ne te voit plus ; tu as voulu que personne ne connaît ton domicile, excepté moi, qui peux seule y venir... et qui n'en abuse pas... tu la sais !..

LOELIO, avec impatience. Qui diable alors t'y amène aujourd'hui ?.. Pourquoi y viens-tu ?..

BOCHETTA. Parce qu'il s'agit de mon avenir, de ma fortune... de bien plus encore... Le bruit se répand dans Naples qu'un premier gentilhomme de la cour de Palerme est venu ici pour l'enlever...

LOELIO. N'est-ce que cela ?..

BOCHETTA. Pour l'engager du moins... car ten traité avec nous finit dans deux mois... et s'il fallait te céder ou te perdre... vois-tu bien, Loëlio, je crois que j'ai meurt... LOELIO. Allons donc, signora, tu es folle !..

BOCHETTA. Que veux-tu ?.. je sens vivement !.. je suis Napolitaine... J'ai été obligée de quitter les amoureux et les princesses, parce que j'y mettais trop de vérité, trop de chaleur, trop de conscience... dans un duo de jalousie, j'aurais piqué de mort de vrai... Voilà comme j'étais... Ça m'aurait tué !..

LOELIO, souriant. Et d'autres aussi !.. mais tu peux te rassurer... je n'ai pas à Palerme !..

BOCHETTA. Tu me la promets ?..

LOELIO. Je t'en donne ma parole, et je n'y ai jamais manqué...

BOCHETTA. Je le sais... Et je ne vois pas alors pourquoi nous ne fussions pas tout de suite en second engagement... tu es le maître des conditions... demande ce que tu voudras...

LOELIO. Je te remercie !

BOCHETTA. Le double... ou plus encore... et même, si

tu voulais, Lelio ; mais tu es trop modeste... tu n'as pas d'yeux... tu ne vois pas que tu pourrais aspirer à tout ce qu'il y a de mieux et de plus élevé !..

LOELIO. Je n'ai pas d'ambition... je me trouve maintenant assez riche... trop riche même... Mon désir est de me retirer, de quitter l'Italie...

BOCHETTA. Renoncer à tes succès... à la faveur du roi... aux acclamations du public, ce n'est pas possible... J'ai remarqué d'ailleurs que toi, qui fais rire tout le monde, tu es presque toujours triste et mélancolique... Il y a quelque chose qui te tourmente, qui ne te convient pas !..

LOELIO. Nullement !

BOCHETTA. J'ai engagé Mathée, un jeune arlequin que l'on dit très-gentil... est-ce que ça t'inquiète ?..

LOELIO. En aucune façon !..

BOCHETTA. Je causais l'autre soir avec Léonardi le père-noble, qui fait le galant, et qui veut toujours m'embrasser... est-ce que cela te déplaît ?..

LOELIO. Vivement. Du tout !..

BOCHETTA. Enfin, les bourgeois, les commerçants de la ville... je dis des plus huppés... veulent tous m'épouser, parce que maintenant je suis très-riche et que j'ai voiture... C'est là ce qui te tourmente...

LOELIO. Importé ! Eh ! mon Dieu, non !..

BOCHETTA. Je l'ai deviné... mais suis tranquille !..

PREMIER COUPLET.

On ne m'y prendre plus,
Leurs soins sont superflus.
Ils n'obtiendront, hélas !
Mon cœur ni mes ducats !
An défunt, si mon cœur
Désire un successeur
Pour moi-même,
Oui, pour moi-même,
Je veux qu'on m'aime !
Mais si leur don transport
Est pour mon coffre-fort,
De l'ardeur mon cœur s'entreveille,
Et je dis, comme Pénélope :
« Vous perdez tous, hélas !
« Vos soupirs et vos pas !
« Pour vous ne seront pas
« Mon cœur ni mes ducats ! »

DEUXIÈME COUPLET.

J'en ai vu,
Tout ému,
Palpitant
Et tremblant
Me tenir des discours
De délire et d'amour !
J'avais lu ça déjà
Dans nos vers d'opéra.
Peine extrême ! ô peine extrême !
J'en ai vu même,
Qui voulaient, furieux,
S'immoler à mes yeux !
Moi, qui sais comment on expire,
Je leur dis avec un sourire :
« Inutile trépas :
« Messieurs, ne mourez pas,
« Pour vous ne seront pas
« Mon cœur ni mes ducats. »

LOELIO. Je te remercie, Bochetta... mais je te réponds que ce n'est pas ça qui m'inquiète !..

BOCHETTA. Alors, c'est donc autre chose que tu ne veux pas m'avouer... que tu n'oses pas me dire ?..

LOELIO. C'est vrai !.. et si ton dévouement, le reconnaissance sont aussi grands que tu me l'assures... tu ne refuseras pas ce que j'ai à te demander...

BOCHETTA, avec émotion. Moi, te refuser... ce pauvre garçon... parle donc !.. (Avec tendresse.) Ah ! parle !..

LOELIO. Eh bien ! laisse-moi partir dès aujourd'hui !..

BOCHETTA, stupéfaite. Ah ! mon Dieu !..

LOELIO. Non pas pour aller à Palerme, ni signer aucun autre engagement, je te le jure... On n'entendra plus parler de moi... je quitterai l'Italie... j'irai en France...

BOCHETTA. Qu'est-ce que tu me dis là ?

LOELIO. Bien entendu que je paierai l'indemnité que tu exigeras... Je suis trop riche, je te l'ai dit... et ne veux plus rien...

BOCHETTA. Et moi, je veux te garder... je veux que tu restes... et il ose me parler de dédit encore... il oserait que je le ruinerais, moi qui lui dois tout... (S'attendrissant.) Ah ! Lelio !.. ah ! monsieur Lelio... c'est affreux ! c'est indigne à vous de m'avoir jugée ainsi...

LOELIO. Allons ! voilà qu'elle pleure à présent !..

BOCHETTA, avec une transition brusque. Oui, je pleure !.. et puisque tu ne vois rien, que tu ne devines rien, je te déclare que je te garderai malgré toi... que je t'ai encore pour deux mois... deux mois entiers... que je ne te ferai pas grâce d'un jour, et que si tu m'en ravis un seul... ça sera autant de pris sur les miens... car je me tuerais !..

LOELIO. Allons donc !..

BOCHETTA. Je te tuerais aussi... Quand ce jour-là je devrais faire relâche... ce sera comme je le dis !..

LOELIO. Ça ne sera pas !..

BOCHETTA. C'est ce que nous verrons !.. Oh ! tu ne me connais pas...

LOELIO. Ni toi non plus... Et puisque tu me refuses... puisque tu m'obstines, je te déclare que je suis malade, et que je ne jouerai pas ce soir !..

BOCHETTA. O ciel !..

LOELIO. Ni demain !..

BOCHETTA. Mon cher Lelio !..

LOELIO. Ni après-demain !..

BOCHETTA. Mon bon Lelio !.. une location superbe... une recette magnifique... tout est loué du haut en bas...

LOELIO. Ça m'est égal !..

BOCHETTA. Trois jours de relâche !..

LOELIO, à part. Juste le temps que restera mon beau-père... Après cela peu m'importe !..

BOCHETTA. Et que dirai-je à la ville de Naples ?..

LOELIO. Tu lui diras que je suis malade... car, décidément je le suis, et aucun pouvoir au monde ne me fera sortir de chez moi avant trois jours... C'est ma volonté ferme et irrévocable !.. (Il se jette sur un fauteuil et lui tourne le dos.)

BOCHETTA, à part. Dieu ! ces grands talents ont-ils des caprices et des exigences... Voilà pourtant comme j'étais quand je jouais *Rosmonde* !.. (S'approchant de Lelio, après un instant de silence.) Viendras-tu du moins à la répétition ?..

LOELIO, sèchement. Non !..

BOCHETTA. Et notre pièce nouvelle qu'on devait donner ce soir... *Poësinelle aux Enfers*. Comment sauras-tu ton rôle ?..

LOELIO. Je l'apprendrai tout seul... là, dans mon cabinet d'étude et de travail...

BOCHETTA. Tu me le promets ?..

LOELIO, la reconduisant vers le cabinet. Oui, sans doute... Et toi, en revanche, tu me promets que d'ici à trois jours on me laissera tranquille et que je n'entendrai plus parler de théâtre ?..

BOCHETTA, s'efforçant. Oui... oui... je te le promets !.. (Revenant.) Adieu, Lelio !..

LOELIO, allant à elle. Comment, encore ?..

BOCHETTA, poussant un grand soupir. Ah ! cruelle amante !.. (Elle sort.)

SCENE VII.

LOELIO, seul, regardant sortir Bochetta.

RÉCITATIF.

Oui, je puis y compter... Sa promesse est certaine !
Et puisque je suis seul, allons ! tenons la mienne !
Étudions ce rôle, où mon jeu doit, hélas !
D'un public en délire exciter les éclats !

AIR.

Ah ! quel supplice ! ah ! quel martyre !
La mort dans l'âme être joyeux,
Et faire naître leur sourire,
Lorsque des pleurs sont dans mes yeux !

(Essayant de chanter.)

Tra la, la, la, la, la, la,

(S'arrêtant.)

Je ne peux !..

Tra la, la, la, la, la,

Un usage est devant mes yeux !

(A lui-même, avec une colère concentrée.)

Allons donc, malheureux,

Allons donc, sois gai ! sois joyeux !

Il le faut, il le faut, un public, un tyran

De toi l'exige et t'attend !

Ah ! quel supplice ! ah ! quel martyre ! etc.

(Revenant à lui et essayant une forme.)

Du courage ! essayons cette ignoble parade,

La scène de la sérénade,

Du duel et de la bastonnade !..

Allons !..

(Comme s'il jouait de la mandoline. Mouvement de tarentelle.)

Tra la, la, la, la, la,

La, la, la, la, la, la,

Sotto à tua sinistra,

E nella strada,

Tra la, la, la,

Crudele, per te sospira

Povero Pulcinella !

Tra, la, la, la, la, la,

La, la, la, la, la,

(Se retournant comme effrayé.)

Ah !..

(Parlant en français.)

Seigneur Polichinelle,

Chanter la tarentelle

Au balcon de ma belle

Milady Baroco !..

(Baragouinant.)

— Signor francese,

Piu dolce piu cortese

La sua bella inglese

Io non conosco !

— J'aurai raison

De votre trahison.

— Mi sento tremare !

— Mi sento crepare !

— Allons, faquin,

L'épée en main !

— Pulcinella

Non ama la spada !

Ah ! ah ! ah !

Pulcinella

Ama troppo la vita

Per amar la spada !

(Faisant en tremblant comme s'il portait ou portait des bottes.)

Ah ! ah ! — Ah ! ah ! — Ah ! ah ! — Ah ! ah ! ah !

(Jutant avec dépit son rouleau de papier et redevenant Laïco.)

(Avec force.)

Au diable ! au diable !

Tourment d'enfer, peine effroyable !

Je le sens là, ce n'est pas ça !

Ah ! quel métier que celui-là !

Auteurs, acteurs ! allez au diable !

Jouera mon rôle qui voudra

Je ne suis plus Pulcinella !

(Revenant à lui.)

Si... par malheur, si ! je le sens encore...

Allons ! un nouvel effort !

(Reprenant la scène et le mouvement de tarentelle.)

Tra, la, la, la, la, la, la,

— Si la vie a pour vous des charmes,

Trembles, signor Pulcinella !

Car un de nous deux en mourra !

Je vous laisse le choix des armes !

— Le fusil ?

— No !

— L'espadon ?

— No !

— Le pistolet ?

— No !

— L'arquebuse ?

— No !

— Le canon ?

— Non ! non ! non !

— Comment donc voulez-vous mourir ?

— Voglio, voglio morir

Come un homo

Di gran stomaco

Issemme veddiamo

A qui piu mangiera

Tra, la, la, la, la, la, la,

Macaroni !..

— Joli duel en vérité !

— Bella morte ! bella morte !

— Eh bien ! potiron !

Tu vas mourir sous le bâton

— La bastonnade !..

(Laisse comme s'il recevait des coups de bâton.)

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(Avec fureur.)

Au diable ! au diable !

Tourment d'enfer, peine effroyable,

Je le sens là, ce n'est pas ça !

Ah ! quel métier que celui-là !

Public, théâtre, allez au diable !..

Jouera mon rôle qui voudra !

Je ne suis plus Pulcinella !..

(Il tombe dans son fauteuil accablé et évanoui.)

SCENE VIII.

LOELIO ; LAURETTE, entrant par le fond à gauche.

LOELIO. C'est ma femme !.. qu'as-tu donc, chère amie ?
et pourquoi cet air triste ?..

LAURETTE. On le sent à moins... tu sais le plaisir que je
me promettais pour ce soir ?

LOELIO. Eh bien ?..

LAURETTE. C'est comme une fatalité... il y a relâche...
une bande sur l'affiche...

LOELIO. En vérité !.. (A part.) Bochetta m'a tenu pa-
role !..

LAURETTE. M. Polichinelle est malade ; cela lui va bien...
cela lui convient bien !..

LOELIO. d'un ton railleur. C'est en effet bien imperti-
nent !..

LAURETTE. Et moi qui t'aimais d'avance... je lui en veux,
et ne lui pardonnerai jamais !..

LOELIO. Et tu auras raison !

LAURETTE. Et vous, je ne sais pas ce que vous avez...

mais à votre petit air satisfait et railleur, on dirait que vous êtes enchanté de me voir contrariée...

LOELIO. Non, sans doute !..

LAURETTE. Par malheur votre contentement ne sera peut-être pas de longue durée... car il nous reste encore un espoir...

LOELIO. Et lequel ?

LAURETTE. Nous sommes passés chez le gouverneur, qui ne croit pas à cette indisposition... car il a vu ce matin M. Polichinelle très-bien portant...

LOELIO, à part. Ah ! non Diou !..

LAURETTE. Vous voyez comme c'est effrayant à lui... il a d'autres idées... qu'une partie de plaisir... peut-être en ce moment est-il avec une femme... une femme qu'il aime !..

LOELIO. Laurette !..

LAURETTE. Oui, Monsieur... il en est bien capable, d'après ce qu'on m'a dit de lui... mais le gouverneur a promis qu'il le forcera à jouer...

LOELIO, avec colère, et entre ses dents. C'est ce qu'on verra !..

LAURETTE. Certainement... on la verra... et ce sera d'autant plus facile que le roi devait ce soir même venir au spectacle, et alors il n'y aura pas moyen de refuser, et je suis enchantée... eh bien ! eh bien !... qu'est-ce que je disais ?.. vous voilà un air malheureux... une physionomie toute renversée, parce que j'ai suis contente...

LOELIO. Moi ?.. pouvez-vous penser !..

LAURETTE. C'est qu'il y a en vous aujourd'hui un esprit de contradiction qui fait que je n'ose plus rien vous dire de ce qui me fait plaisir... mon père a reçu une invitation de Sa Majesté... une audience du roi et de la reine !

LOELIO. Pour quel motif ?..

LAURETTE. Sans doute pour le sujet de son ambassade... enfin dans l'instant même il va se rendre au palais, à la cour... il me propose de m'emmener... et j'ai mis le beau collier que vous m'avez donné ce matin... vous jugez si je suis contente !

LOELIO. Il y a de quoi !..

LAURETTE, timidement. Je la serais encore plus, si vous vouliez m'accompagner... (On frappe doucement à la porte du cabinet à droite. Loelio frissonne et se met à frapper de ses doigts sur la table près de laquelle il est assis.)

LAURETTE. Il me semble qu'on a frappé de ce côté !..

LOELIO. Du tout... c'est moi qui de mes doigts j'osais sur cette table... Mais ton père t'attend pour le conduire à la cour... il va s'impatienter...

LAURETTE. Vous croyez ?.. (On frappe plus fort.) Je jurerais cependant...

EN DOMESTIQUES, entrant par le fond. M. le marquis est très-préssé... et fait demander si Madame est prête ?

LOELIO. Tu vois !..

LAURETTE. Je suis à lui dans l'instant... il peut bien attendre !..

LOELIO. Ton père ! impossible !..

LES DOMESTIQUES. Le voila qui monte !..

LOELIO. Il perd patience, c'est clair... et c'est moi qu'il accusera... allons, ma chère !.. va donc !.. va !..

LAURETTE, en s'en allant. Et moi qui me faisais une fête d'aller à la cour... je voudrais déjà en être revenue !.. Me voilà, mon père, je descends... (Elle sort avec le domestique.)

SCENE IX.

LOELIO, seul, puis BOCHETTA.

LOELIO, allant fermer au verrou la porte par laquelle Laurette est sortie. Mettons-nous d'abord en garde contre toute surprise... (contant.) Bua ! la voiture rouie... elle s'éloigne... (Allant au cabinet où l'on frappe toujours.)

Qu'est-ce que cela veut dire ?.. (Ouvrant à Bochetta.) En core toi ?..

BOCHETTA. Comme c'est aimable !.. quand on vient pour lui rendre service et lui éviter des désagréments !..

LOELIO. Et lesquels !..

BOCHETTA. Je ne devrais même pas vous en parler, pour vous apprendre...

LOELIO, la serrant dans ses bras. Si, ma petite Bochetta, ma chère directrice !.. parle !.. parle !.. j'ai l'écoute !..

BOCHETTA, avec émotion. Ah ! Loelio !..

LOELIO, brusquement. Parle donc !..

BOCHETTA. Eh bien ! Monsieur, aussi que nous en étions convalescents... et contre mes intérêts, j'ai fait annoncer malade, en disant que vous étiez malade... je l'ai juré à tout le monde... à peut-être est-ce vrai ?.. car vous avez un air si anguleux, vous n'êtes jamais à ce que vous faites !..

LOELIO, avec impatience. Signoral !..

BOCHETTA. J'ai mal mieux mon mari... il me battait, c'est vrai... mais il m'écoutait et il me regardait...

LOELIO, la regardant avec colère. Eh ! je ne fais que cela... j'attends avec une impatience et une fureur !..

BOCHETTA. A la bonne heure ! au moins, vous vous animez !..

LOELIO, se contenant. Eh bien ?..

BOCHETTA. Il vient d'arriver un ordre supérieur pour maintenir le spectacle...

LOELIO. Je sais pourquoi... le roi devait y venir... Jo cours près de lui... je le prie... je le supplie... (A part.) Je vais tout lui dire, puisqu'il le faut !..

BOCHETTA. Oh ! nous savons que le roi le veut beaucoup de bien, surtout depuis le jour où tu l'as fait mettre en prison pour lui, quand il n'était que prince royal... mais il ne s'agit pas de Sa Majesté... il s'agit de l'ordre public !..

LOELIO. Et comment cela ?..

BOCHETTA. Le gouverneur lui-même m'a fait venir et m'a dit : « Le bruit court que l'on veut enlever Pulcinella » et le conduire à Palerme... »

LOELIO, à part. Maudit marquis, mon beau-père...

BOCHETTA, continuant. « Cela s'est répandu parmi le peuple, qui se remue, s'agite et veut empêcher ce départ, auquel le relâche d'aujourd'hui donne une nouvelle consistance... l'ordonne donc... » — c'est toujours le gouverneur qui parle — « que, malade ou non, Pulcinella paraisse ce soir... »

LOELIO, à part. Par exemple !..

BOCHETTA. « Quand on devrait le porter au théâtre et le montrer, il faut qu'on le voie, ou je le rends responsable du tapage qui arrivera... »

LOELIO. Cela m'est égal !..

BOCHETTA. « Je le fais arrêter !.. a voilà ce qu'il a dit !..

LOELIO, à part. O ciel !.. et ma femme et mon beau-père... une pareille scène à leurs yeux !..

BOCHETTA. Alors, tout effrayée, je suis accourue pour te demander : Que faut-il faire ?..

LOELIO. Ce qu'il faut faire !.. ost-ce que je le sais ?.. (Bochetta va s'asseoir près de la table, à gauche. A part.) Après tout, et sous un prétexte quelconque, je puis bien me dispenser d'accompagner ma femme au spectacle... elle me boudera, voilà tout... et puis elle ira avec son père... et moi, pendant ce temps, avec mon masque sur la figure et la voix fatiguée de Pulcinella, je peux jouer devant eux, à leurs yeux, sans être reconnue... cela vaudra mieux que tout cet éclat, ce tapage... (Haut, à Bochetta.) Je jouerai !..

BOCHETTA, se levant vivement, et oubliant son mouchoir sur la table. Avec joie. Tu joueras ce soir ?..

LOELIO. Certainement !..

BOCHETTA. Dans la pièce nouvelle qui est annoncée... dans Polichinelle aux Enfers ?..

LOELIO. Impossible, sans répétition... et je ne peux pas sortir aujourd'hui avant l'heure du spectacle...

BOCHETTA. N'est-ce que cela?... tout est prévu!.. Dis que j'ai eu fait part à nos camarades, qui t'aiment tous, des ordres du gouverneur et de ta maladie... « Ce pauvre *Laëzio*! se sont-ils écriés, qu'il ne se dérange pas! nous irons chez lui... » Et ils sont tous venus avec moi.

LOELIO. O ciel!..

BOCHETTA. Pas moyen de faire autrement... ils sont là!..

LOELIO, effrayé, ils sont là?..

BOCHETTA. Dans le cabinet où tu étudies toi-même... où sont les costumes...

LOELIO, à part. Mais men beau-père, mais ma femme... s'ils venaient à rentrer dans ce moment...

BOCHETTA. Tiens! les voilà qui commencent le chœur des démons...

CHOEUR, dans le cabinet.

Le fer! le feu! la mort!

Sur eux frappons fort!

Fort!

Plongeons-les dans ce gouffre

De sapin et de soufre,

J'en jure par le Styx!

Pour lui, fût-ce un phélox,

Nix!

(*À la fin du chœur on frappe à la porte du fond à gauche.*)

LOELIO, à Bochetta. On a frappé... tais-toi!

BOCHETTA, en dehors. Mon ami, ouvres... c'est moi!..

BOCHETTA. Une voix de femme!..

LOELIO, à part. C'est là mignon!..

BOCHETTA, à part. Quel soupçon!.. si c'était une rivale?..

LOELIO. Tais-toi! va-t'en!..

BOCHETTA. M'en aller!..

LOELIO. Et dis-leur de se taire... je vais les rejoindre... mais pas le moindre bruit, ou je fais manquer la recette... je me tue...

BOCHETTA. Est-il possible!..

LOELIO, avec force. Je me tue!..

BOCHETTA. Ne te fâches pas... je m'en vais... (*Elle entre dans le cabinet.*)

SCENE X.

LOELIO, LAURETTE.

LAURETTE, en entrant, avec émotion. Pourquoi donc m'avez-vous fait attendre si longtemps?..

LOELIO, embarrassé. J'étais dans l'autre pièce... et n'ai pas entendu...

LAURETTE. Oui... Depuis ce matin, nous ne nous entendons plus...

LOELIO, à part. Est-ce qu'elle se douterait de quelque chose?..

LAURETTE, apercevant le mouchoir que Bochetta a laissé sur la table. O ciel!..

LOELIO. Tu reviens donc de la cour?..

LAURETTE. Oui, Monsieur... mon père m'a présentée au roi!..

LOELIO. Vous êtes demeurés bien peu de temps!..

LAURETTE. Vous trouvez?.. Et vous, Monsieur, pendant mon absence... vous êtes resté seul?.. vous n'avez pas eu de visite?..

LOELIO. Non, certainement!..

LAURETTE. Vous en êtes bien sûr?..

LOELIO, avec embarras. Oui... certes!..

LAURETTE, lui montrant le mouchoir sur la table. Démentes donc alors ce gage qui vous accuse!..

LOELIO, à part. Dieu! que lui dire!.. (*Haut.*) Certainement... au premier coup d'œil, chère amie... et pourtant je te jure...

LAURETTE. Vous me jurez?..

LOELIO, voyant entrer Bambolini. Dieu! le beau-père... il ne me manquait plus que ça!..

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, BAMBOLINI, hors de lui.

LAURETTE, courant à lui. Ah! mon père... si vous sachiez?..

BAMBOLINI. Je sais tout!.. (*À Laëzio, avec une colère concentrée.*) Oui, Monsieur, je sais tout!..

LOELIO, à part. C'est fast de moi!..

BAMBOLINI. Je connais enfin le secret fatal... le secret de sa mystérieuse conduite... je puis le dévoiler!..

LOELIO, à demi-voix. Ah! Monsieur, pas devant ma femme!..

BAMBOLINI. Dshonorer mon nom et ma famille!..

LOELIO, de même. Épargne-moi la honte de rougir à ses yeux... je renvoie mes camarades, et je reviens m'expliquer avec vous, avec vous seul!.. D'ici là, je vous en conjure, du silence!.. (*Il sort par le cabinet de droite.*)

SCENE XII.

LAURETTE, BAMBOLINI.

LAURETTE, se jetant dans les bras de son père. Ah! mon père, je suis bien malheureuse! je n'aurais jamais pu croire qu'il en aimât une autre!..

BAMBOLINI. Bah! si ce n'était que cela?..

LAURETTE. Et qu'y a-t-il donc de plus terrible, je vous prie?.. Quand je suis sûre qu'il était ici avec une malresse!..

BAMBOLINI. Si ce n'était que cela!..

LAURETTE. Est-ce qu'il en aurait deux?..

BAMBOLINI. C'est bien pire encore!..

LAURETTE. Mais c'est donc effrayant!..

BAMBOLINI. Épouvantable! et moi-même, malgré mon aplomb diplomatique, j'en suis resté stupide... Ça me dure encore... et ça pourra même bien me continuer... Imagine-toi, ce beau collier dont il t'avait fait cadeau...

LAURETTE, le montrant. Et dont je me suis parée pour vous suivre à la cour!

BAMBOLINI. Tu n'as pas vu comme le gouverneur qui était près de nous le regardait?..

LAURETTE, naïvement. Le regardait!.. j'ai cru que c'était moi!..

BAMBOLINI. Du tout!.. c'était le collier... il m'a été facile de deviner d'où viennent les trésors amassés par mon gendre... Ce superbe bijou appartenait à la femme du gouverneur.

LAURETTE, lui mettant la main sur la bouche. Ah! taisez-vous!.. ce n'est pas... ce ne peut pas être!..

BAMBOLINI. Tu te doutes bien que, saisi d'effroi, je n'ai rien dit... mais j'ai compris sur-le-champ qu'il existe dans Naples une bande redoutable, dont mon gendre est le chef... C'est quelque Jean Sbagard!..

LAURETTE, avec force. Non! rent fois non! c'est quelque erreur!..

BAMBOLINI. Incrédule que tu es!.. Lui-même tout à l'heure en est convenu... il me l'a avoué...

LAURETTE. Ah!..

BAMBOLINI. Mais il ne s'agit pas de ça... il s'agit de le sauver, et nous aussi... Qu'on ne se doute pas qu'il a été de notre famille... qu'ailleurs il se fasse pendre... Incognito... dans le plus strict Incognito!.. Songe donc que si cela se savait, il s'y aurait plus moyen de jamais obtenir l'Éperon d'Or... Beau père d'un pendu!.. vois-tu quel désagrément pour moi!..

LAURETTE, pleurant. Et pour toi, donc!..

BAMBOLINI. C'est son état!.. Il s'y attend... mais sois tranquille... j'ai un moyen de le faire évader... je viens

iel le prendre avec ma voiture... la voiture d'un ambassadeur sortira de Naples sans être examinée... Allons! ma fille, de la fermeté!

LAURETTE, *tremblant*. Ah! c'est que j'ai bien peur!
BAMBOLINI. Parbleu! si ce n'est que cela... et moi aussi... raison de plus... du courage, et surtout du silence!.. (*En sortant.*) Beau-père d'un pendu!!!..

SCENE XUL

LAURETTE, sur la fauteuil, à gauche; LÖLIO, entr'ouvrant la porte, à droite.

LÖLIO. Ils sont partis, à condition que je me rendrais sur-le-champ au théâtre... la salle est pleine, le public s'impatiente déjà... il est capable de tout briser... Parions!.. (*Apercevant Laurette.*) Dieu!... ma femme que j'oubliais... LAURETTE, l'apercevant, et se cachant la tête dans son mouchoir. C'est lui.

LÖLIO, d'abord. Elle sait tout... Malgré ma prière, son père lui a tout dit... (*Haut, et timidement.*) Laurette!.. (*Voyant qu'elle se tait.*) Elle ne me répond pas... elle détourne de moi les yeux... elle me méprise... Ah! voilà tout ce que je craignais... (*S'approchant d'elle.*) Tout est fini... vous ne m'aimez plus!

LAURETTE, sans le regarder, et en pleurant. Ah! ce qui me désole, c'est que, malgré moi, je vous aime encore... mais quand je devrais en mourir... cela s'en ira, je l'espère...

LÖLIO. Et pour moi donc?..

LAURETTE, lui montrant le collier sans le regarder. Tenez, Monsieur... tenez!

LÖLIO. Qu'est-ce que ça signifie?..

LAURETTE. Ce que ça signifie? mais vous voyez bien que je sais tout... que mon père m'a tout appris... que je ne voulais pas le croire... (*Levant les yeux sur lui, elle pousse un cri.*) Ah! je ne le crois pas encore... ce n'est pas vrai!.. n'est-ce pas?.. non! non! ne réponds pas, ce n'est pas le peine... je te crois... ce collier n'était pas à la femme du gouverneur?..

LÖLIO. Si!... c'est elle qui l'a vendu à l'insu de son mari... Il paraît qu'elle a fait courir le bruit qu'on le lui avait...

LAURETTE, l'embrassant. Assez! assez!.. pardonne-moi!..

LÖLIO. Quoi donc!..

LAURETTE. Pardonne-moi toujours, quoique je ne sois point coupable... ce n'est pas moi, c'est mon père qui croyait à ce cabinet mystérieux... à ces bandits, à Jean Shogard...

LÖLIO. Quoi! c'est cela qu'il t'a appris?..

LAURETTE. Oui, vraiment!..

LÖLIO. Il ne t'a dit que cela!.. pas autre chose?..

LAURETTE. Il n'en savait pas davantage!..

LÖLIO, avec joie. Ah! l'excellent homme!.. Ah! ma petite Laurette!..

LAURETTE. Mais alors, vous allez me dire le reste!..

LÖLIO. Oui... oui. (*Regardant la pendule.*) Ciel! sept heures... (*A part.*) Je n'ai qu'un instant pour me rendre au théâtre et pour m'habiller... (*Haut.*) Ce que je puis te dire, du moins, et je l'atteste, c'est que j'ai toujours été fidèle à toi et à l'honneur!..

LAURETTE. Et déjà me quitter!.. et ainsi tous les soirs!..

LÖLIO. Il le faut... il le faut pour notre avenir, pour notre bonheur... mais deux mois, deux mois encore, et je serai libre... et nous quitterons ces lieux, et tu diras toi-même, alors, que jamais amour n'égala le mien!..

LAURETTE. Je vous crois, mon ami, je crois d'avance à vos paroles... et je ne vous en demande aujourd'hui qu'une preuve... une seule...

LÖLIO. Toutes celles que tu voudras...

LAURETTE. Vous me le promettez?..

LÖLIO. Je te le jure!

LAURETTE. Eh bien!..

DUO.

LAURETTE.

La faveur que j'implore,
Mon cœur seul la comprend.
Près de moi reste encore,
Reste encore un moment!

LÖLIO.

Quoi! rester auprès d'elle!
Différer d'un instant...
Quand peut-être on m'appétie,
Quand déjà l'on m'attend!..

ENSEMBLE.

O jour d'ivresse!
Et de tendresse,
Tourments passés
Sont effacés.
A toi, ma vie!
Mon cœur oublie
Tout dans ce jour,
Hors mon amour!

LÖLIO, regardant la pendule.
O ciel! déjà l'heure est passée!..
Ah! quel dommage! il faut partir!

LAURETTE.

Aussi, bien loin de ma pensée
Le projet de vous retenir.

(Reprise du premier motif.)

ENSEMBLE.

LAURETTE.

La faveur que j'implore,
Mon cœur, etc., etc.

LÖLIO.

Quoi! rester auprès d'elle,
Différer d'un, etc., etc.

(La pendule sonne.)

LÖLIO.

Ah! c'en est fait! je suis perdu, Laurette!..
Adieu!..

LAURETTE, apercevant Bambolini.
Mon père!

LÖLIO.

Ah! fuyons!..

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BAMBOLINI.

FINAL.

BAMBOLINI, le retenant.

Impudent!

Je voulais te sauver... impossible à présent;
Le peuple furieux t'a fermé la retraite;
Il brise ma voiture... il cerne la maison;
Entendez-vous mugir les fols de la tempête...
Ils viennent l'arrêter, le conduire en prison.

LÖLIO.

Mon Dieu! que faire!..

BAMBOLINI.

Ah! j'en perdrai la tête!

ENSEMBLE.

BAMBOLINI.

Je n'entends rien, je sais, hélas!
Que l'on demande son trépas.
Ah! quel affront! ah! quel éclat!
Surtout pour un homme d'Etat!

CHOEUR, en dehors.

A nous, à nous Pulcinella!
Malheur à qui nous l'enlève!

Notre courroux le châtiara,
Où, nous voulons Pulcinella!

LAURETTE.

Pourquoi ces cris et ces éclats?
Ah! de frayeur je tremble, hélas!
Mais je ne t'abandonne pas,
Et partout, je suivrai tes pas.

LORELIO, à part.

Dieu! quel tourment! quel embarras!
Que leur dire! que faire, hélas!
Ah! malheureux Pulcinella!
Ah! voilà qui te trahira!

SCENE XV.

LES PRÉSENTS, BOCHETTA.

BOCHETTA, courant à Latio.

Malheureux! qu'as-tu fait... ton retard, ton absence
Ont confirmé le bruit qu'on t'avait enlevé...
Ils veulent tout briser... montre-toi, ta présence
Pourra seule calmer ce peuple soulevé!
(Elle va ouvrir le balcon.)

LORELIO, sautant.

Allons donc!

BAMBOLINI, se mettant devant lui.

Téméraire!

Contre eux que veux-tu faire?
C'est courir au trépas...

LAURETTE.

Ils te tueront!..

LORELIO.

Non pas!.. non pas!

(Il se montre au balcon.)

ENSEMBLE.

CHOEUR; applaudissements au dehors.

Viva, viva Pulcinella!
Où nous le rend... oui, le voilà,
Et parmi nous il restera.
Viva, viva Pulcinella!

BAMBOLINI.

Je n'entends rien, je sais, hélas!
Que l'on demande, etc., etc.

LAURETTE.

Pourquoi ces cris et ces éclats?
Ah! de frayeur, etc., etc.

(A la fin de cet ensemble, Laurette aperçoit la porte
du cabinet ouvert, elle s'y élance pendant que Latio
répond aux acclamations du peuple par des saluta-
tions.)

BAMBOLINI.

Comment, on l'applaudit pendant qu'il les salue.
(Après les salutations de Latio, on lance sur le balcon
et dans l'apportement des couronnes et des bouquets.)

BAMBOLINI, stupéfait.

Un Jean Sgohard, à qui l'on jette de la rue

Des couronnes et des bouquets!
Je m'y perds, et de tels secrets

Qui me dira le mot?

LAURETTE, sortant du cabinet avec un habit de Polichinelle qu'elle jette sur le fauteuil à droite.

Le voici!..

BAMBOLINI.

Sort fonce!

Malheur nouveau! mon nom perdu, déshonoré.

(A Latio qui s'approche de lui.)

Va-t'en! va-t'en!

LAURETTE.

Et moi, je te suivrai!

LORELIO, avec transport.

Quoi! tu m'aimes encore? que m'importe le resté!..

Ma femme!..

BOCHETTA, à part, avec exaltation.

Ah! e!e! sa femme! ah! les fureurs d'Oreste
Ne sont rien...

LORELIO.

Qu'est-ce donc?

BOCHETTA, tranquillement et lui présentant une lettre.

La réponse du roi!

(Elle sort.)

LORELIO, à Bambolini.

Lisez et vous verrez, qu'en tout temps, je l'atteste,
Votre bonheur, votre nom seront sacrés pour moi!..

BAMBOLINI, qui a lu la lettre.

O surprise nouvelle!

Quoi! par égard pour mon gendre, le roi

Donne l'Eperon d'Or à moi!..

Moi, chevalier!..

LORELIO, à part.

D: par Polichinelle!..

LAURETTE, à son père.

Voilà le voyez! pour nous quel heureux sort!

LORELIO.

Honneur, fortune!

LAURETTE, montrant Latio.

Amour fidèle!

LORELIO.

Profond secret!

LAURETTE.

Et mieux encore,
Chevalier de l'Eperon d'Or!

BAMBOLINI, soupirant.

Beau-père d'un Polichinelle!..

LAURETTE.

Allons! allons!.. n'y penser plus!

BAMBOLINI.

Beau-père d'un Polichinelle!..

Ah! je crains pour ma rare et si noble et si belle!

Que mes petits-enfants ne soient un jour bossus!

CHOEUR GENERAL, en dehors.

Viva! viva Pulcinella!

Où nous le rend, oui, le voilà!

Et parmi nous il restera!

Viva! viva Pulcinella!..

LA CHAMBRE A COUCHER

OU
UNE DEMI-HEURE DE RICHELIEU

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 29 avril 1813.

MUSIQUE DE M. GUÉNÉE.

Personnages.

LE DUC DE RICHELIEU.
LE MARÉCHAL DE LA FERTÉ.

MADAME DE GUISE, sa nièce.
DUBOIS.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une chambre à coucher fort élégante; un lit à alcôve dans le fond, deux croisées avec des rideaux; une porte à gauche, deux à droite. Sur la cheminée, une pendule qui marque dix heures et demie; une toilette, une guitare.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICHELIEU, ensuite DUBOIS.

RICHELIEU, sortant de la porte à gauche. Je ne puis rester dans le salon, on y bout du punch et l'on fait un tapage... Impossible de joindre le maréchal, de lui parler un instant. En vérité, c'est un homme odieux, un homme que j'aime, que je révère, mais pas le sens commun. M'inviter à dîner quand sa nièce n'y est pas! Heureusement, il m'a dit de l'attendre ici: il va venir, et j'espère avoir un entretien avec lui. Je suis ennobli qu'il n'ait pas eu l'idée de me faire passer dans son cabinet; je préfère cet appartement, c'est celui de madame de Guise.

DUOIS. Monseigneur...

RICHELIEU. Qu'est-ce? Que me veux-tu, Dubois?

DUOIS. Monseigneur avait demandé ses chevaux pour onze heures.

RICHELIEU. Non, j'ai échangé d'idée. Tiens-toi dans l'antichambre, j'appellerai. (A Dubois, qui sort par la porte à gauche.) Eh bien! où vas-tu? Ce n'est pas là l'antichambre.

DUOIS. Non, Monseigneur. C'est le petit salon de compagnie où se tiennent les femmes de madame de Guise; et j'aimerais mieux attendre les ordres de Monseigneur auprès de mademoiselle Lisette, que dans l'antichambre.

RICHELIEU. Ah! tu as un faible pour mademoiselle Lisette, qui de son côté sans doute distingue M. Dubois?

DUOIS. Monseigneur, mademoiselle Lisette est une fille de goût.

RICHELIEU. J'en vois la preuve. Va, Dubois, enlève l'amitié de Lisette, je ne m'y oppose pas. (A part.) Je suis en avoir besoin. Mais laisse-moi. (Dubois sort.)

SCÈNE II.

RICHELIEU, seul. Il réfléchit quelques temps. Le maréchal ne vient pas. Je suis d'une impatience... Depuis huit jours, je suis de retour à Paris, et me voilà déjà amoureux! Et de qui encore? d'une femme qui me dédaigne: la première peut-être en ma vie. C'est décidé, il n'y a que ce Paris pour les aventures extraordinaires. Mâle de Guise me dédaigne, lorsque tant d'autres... Eh bien! après tout, elle a raison; et si j'étais femme, je serais de son avis. J'ai une réputation détestable, et ma réputation vaut encore mieux que moi. Dans le monde, on me trouve charmant; mais en fond, je suis léger, étourdi, présomptueux.

De tout temps cependant j'ai fait le projet d'être raisonnable; j'y ai quelquefois réussi; mais le moyen que cela dure avec l'amour et les femmes!

RÉCITATIF.

Pour être heureux, il faut que la loi t'enferme;

Pour être sage, il faut la fuir.

Belle, dis-moi donc lequel je dois m'enfermer,

De pleurer ou de la laisser.

ROND-ROU.

Si je vois

Un joli visage,

Mon cœur palpite;

Si j'entends sa douce voix,

Il lui plus vite;

Tous ses sens se livrent à la fois

D'ardeur se brûlent,

Et la raison fait sans relâche

Devant l'amour.

Pour vous la prière vient d'écarter;

Je ne suis que moi, et je m'écarter;

De nos jours de nos jours;

La raison est pour le dîner.

Et d'être sage il n'est pas temps encore.

Et d'ailleurs,

Si je vois

Un joli visage,

Mon cœur palpite, etc.

Tout qu'après de femme j'ai

On sent son cœur battre et trembler,

Tant qu'on se voit en deux pleurs,

La raison est une folie.

Si je vois

Un joli visage,

Mon cœur palpite, etc.

SCÈNE III.

RICHELIEU, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL. Eh bien! mon ami, j'ai renvoyé tout le monde, et je suis à toi. Mais je crains qu'on ne nous dérange; ma nièce peut revenir.

RICHELIEU. Tant mieux, sa présence ne nous sera pas inutile.

LE MARÉCHAL. Voyons donc quelle est cette importante affaire pour laquelle il fallait à l'instant l'accorder un entretien.

RICHELIEU. Mon ami, je vais bien vous surprendre. Je suis amoureux.

LE MARÉCHAL. Cela ne me surprend pas du tout.

RICHELIEU. Très-amoureux. J'en perds la raison; il faut absolument me guérir, et pour cela je me marie.





Johannot

Blanchard Seid

MADAME DE GUER.

OU PEUT-IL ÊTRE ?
DITES LE MOI

Imp. 26 rue de la Harpe 1 Paris

(La Grande et Grande La II)





LE MARECHAL. C'est toi qui songes à te marier, mon ami ; si j'étais Richelieu, je ne me marierais pas.

RICHELIEU. Bah ! vous autres sages, vous réfléchissez trop ; et à moins de se marier sans réflexion, on risque de ne jamais épouser. Ma future est charmante, c'est une veuve, elle est sage, vertueuse ; vous la connaissez beaucoup, et elle vous aime.

LE MARECHAL. Elle m'aime, dis-tu ?

RICHELIEU. Autant qu'une nièce peut aimer un oncle.

LE MARECHAL, étonné. Comment ! c'est Julie ! et tu me fais ton confident ? Je te remercie ; je ne croyais pas que ton usage fût de demander le consentement des parents.

RICHELIEU. Pouvais-je mieux choisir ?

LE MARECHAL. Non, et j'en suis enchanté. Cependant ton choix m'étonne. Julie est un peu prude, et tes aventures ont fait tant de bruit dans le monde... Enfin, puisque tout est arrangé entre vous...

RICHELIEU. Ah ! sans doute, tout est arrangé ; il n'y a qu'une difficulté.

LE MARECHAL. Laquelle ?

RICHELIEU. Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

LE MARECHAL. Dis toujours.

RICHELIEU. Non, vous dis-je, vous ne voudrez pas me croire ; mais madame de Guise n'a pas pour moi... Tenez, traçons le mot : je suis à peu près certain qu'elle ne m'aime pas du tout. Vous m'avouerez que c'est jouer de malheur ! il n'y a peut-être dans Paris qu'une femme qui m'aime pas des mauvais sujets, et c'est celle-là dont je tombe amoureux, et vraiment amoureux ; car je ris, je plaisante, mais je suis désespéré ; et pour un rien je me ferais sauter la cervelle.

LE MARECHAL. Oh ! je crois que tu peux trouver quelque moyen moins sentimental. Dans tous les cas, compte sur moi, RICHELIEU. Quelle reconnaissance !

LE MARECHAL. Ce mariage réunit ce que j'ai de plus cher. N'es-tu pas mon ami, mon fils ? et ne te souvient-il plus de Fontenoi ? Je crois le voir encore m'arracher du milieu de la colonne anglaise ; et morbleu ! il y faisait chaud. Mon ami, si je te dus la vie, la France te dut le gain de la bataille, et ce sera la plus belle page de ton histoire.

Alfr.
 Ces fiers guerriers d'Alfr.
 Devant nous je les ai vu fuir,
 Et leur sang a rougi la terre
 Qu'ils voulaient asservir.
 Déjà leur phalange altière
 S'annonce en bataillons épais
 Déjà la trompette guerrière
 Préfend leur prochain assaillir.
 L'orgueil d'un héros trahit l'espérance
 Parmi nos concubines d'armes
 Et la victoire qui balance
 D'Alfrée fait les étendards.
 Honneur à ce guerrier favori de Bellone !
 Dans nos rangs il est apparu ;
 Sur le sentier de la victoire
 A sa voix l'armée lève,
 Et l'Anglais est vaincu.

Pardon, mais quand j'en parle, je crois encore y être. La vieillesse vit de souvenirs.

RICHELIEU. Et la jeunesse d'espérances. Mais, moi, je n'en ai guère ; car, s'il faut vous le dire, hier au soir nous nous sommes presque brouillés ; j'étais fort piqué.

LE MARECHAL. Je vous raccommode. Que lui as-tu dit ?

RICHELIEU. Je lui ai fait entendre qu'elle était très-coquette.

LE MARECHAL. Je vous raccommode.

RICHELIEU. Qu'elle n'était pas belle.

LE MARECHAL. Je ne m'en mêle plus. Fais comme tu l'entendras, car la voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE GUISE.

MADAME DE GUISE. Vous ici, Messieurs ! c'est une surprise fort agréable ; je ne m'attendais pas à trouver société chez moi.

LE MARECHAL. Bah ! tu vas être bien plus étonnée ! Richelieu et moi nous parlons raison depuis une heure ; il est vrai que nous parlons de toi.

MADAME DE GUISE. Quoi ! c'est de moi que ces messieurs daignent s'occuper ?

RICHELIEU, gaîment, mais avec fatuité. Fais-je jamais autre chose ? Je me plaignais d'avoir été privé de votre présence ; c'est une si sottise invention que celle des dîners en ville ! Que vous êtes bien comme cela ! Sérieusement, vous êtes belle avec excès !

MADAME DE GUISE, gaîment. Je suis donc bien changée depuis hier ?

RICHELIEU. Comment nommez-vous cette étoffe ? elle est d'un goût exquis. Et votre santé ? Etourdi ! j'oubliais de m'en informer.

MADAME DE GUISE. A laquelle des deux questions voulez-vous que je réponde d'abord ? A celle de ma robe ou de ma santé ?

RICHELIEU. Comme il vous plaira. Vous avez diné chez la duchesse ; qu'y faisait-on ? quel mood y avait-il ?

MADAME DE GUISE. Attendez. Ce qu'on y faisait ? ce qu'on fait partout. On a beaucoup parlé et presque rien dit. Pour la société, la meilleure de Paris, car c'était la plus riche. Beaucoup de ces gros financiers qui, assis auprès d'une femme, ne font qu'ouvrir et reformer méthodiquement leur tabatière d'or ; beaucoup de jeunes gens du meilleur ton, bien légers, bien brillants, qui vous parlent sans vous regarder, vous lorgnent sans vous voir, et vous adressent vingt questions sans attendre la réponse ; ajoutez à cela quelques provinciaux bien simples, bien unis, et qui ont paru ridicules, parce qu'ils n'étaient qu'honnêtes et respectueux.

RICHELIEU. Oui, en respecte beaucoup en province. Mais voilà une charmante réunion ; elle a dû beaucoup vous divertir. Vous avez appuyé surtout avec une grâce inexprimable sur certains portraits. Sans doute, vous seule étiez l'objet des hommages de ces jeunes gens du meilleur ton.

MADAME DE GUISE, avec amabilité. Non, on n'est beaucoup moins occupé de moi que de vous, Monsieur.

RICHELIEU. De moi ?

MADAME DE GUISE. La préférence vous était due. Depuis que M. de Richelieu est de retour à Paris, il est le sujet de toutes les conversations, l'objet de la curiosité générale : on cite déjà de lui mille nouvelles aventures.

LE MARECHAL. Et que dit-on entre autres ?

MADAME DE GUISE. Mon oncle, vous n'attendez pas, j'espère, que je vous en fasse le récit. Monsieur pourra vous mettre au fait bien mieux que moi.

LE MARECHAL. Ne le dit-on pas amoureux ?

MADAME DE GUISE. Amoureux ! Monsieur ne l'est-il pas toujours ? Il aimerait tout le genre humain.

LE MARECHAL. Nomme-t-on l'objet de son amour ?

MADAME DE GUISE. Je n'ai entendu désigner personne.

LE MARECHAL. Bon ! de la discrétion ? c'est qu'il aime réellement.

MADAME DE GUISE. Dites plutôt qu'il ne sait pas au juste la femme qu'il aime, très-heureusement pour elle ; car elle serait déjà la fable de toute la ville : on va se vanter sans reproche. Quand ces messieurs sont heureux, ils le disent ; quand ils ne le sont pas, ils mentent ; cela revient au même.

RICHELIEU. Est-ce à moi que ce discours s'adresse ?

MADAME DE GUISE. Eh ! non. Tout ce qu'on dit de vous est vrai, et c'est encore pire ; car vous avez pris sur notre sexe un ascendant que je n'ai jamais pu expliquer et dont je rougis pour lui. Qu'on se rende au vœu d'un amant soumis et respectueux, je le conçois ; il est si doux d'être adorée ! la reconnaissance est si naturelle ! Mais vous ! on voudrait vous aimer qu'on ne le pourrait pas ; et il faut vous haïr malgré qu'on en ait. A Dieu ne plaise que je blâme le goût de nos femmes à la mode ; mais pour moi, si jamais je donne mon cœur, voici à quelles conditions :

Il est moins courtisan,
 Bien fêté, bien officiné,
 Qui devant une glace
 Se miroit avec grâce;
 Qui, riant aux éclats
 À chaque répatement,
 Renverse une rousseau,
 Et s'adorait tout bas,
 Pour cent-ils, je n'en veux pas,
 Non, non, je n'en veux pas,
 Pour cet autre, au plaisir fidèle,
 Qui, d'oïjet changeant tous les jours,
 Ve prévenant de belle en belle
 Ses humbles amours;
 En vain l'en vante à la ronde
 Ses grâces et ses manières,
 L'ennui de tout le monde
 Ne sera pas le sien,
 Mais s'il vient à paraître
 Un amour sensible et galant,
 Discrèt et toujours constant,
 Si pourtant un homme peut l'être;
 Taise quand il me plaît,
 J'expose quand je l'ordonne,
 J'expose, et, que que bien fait,
 Peut amoureux de sa personne;
 Pour celui-là, je le salue bien,
 Je ne voudrais jurer de rien,
 Mais pour les courtisans, etc.

RICHÉLIEU. *Bas, au maréchal.* Vous voyez bien que je suis son fait. Voilà le moment de le déclarer.

LE MARÉCHAL. *Bas, à Richélieu.* Tu crois?

RICHÉLIEU. J'en suis sûr. Un instant de conversation.

LE MARÉCHAL. Ma chère Julie, j'ai un mot à écrire ce soir; puis-je passer dans ton boudoir?

MADAME DE GUISE. Vous trouverez ce qu'il vous faut sur mon secrétaire. *(La demie sonne à la pendule.)*

RICHÉLIEU. On achève et demi! Souffrez, Madame, que je prenne congé de vous. *(Bas, au maréchal.)* Retenez-moi le maréchal, *bas.* J'entends. *(Haut.)* Non, attendez-moi un instant; c'est un mot dont je voudrais te charger pour le ministre. Toi, Julie, tu ne crains pas le tête-à-tête; tu ne fais pas à Richélieu l'honneur de le redouter, et d'ailleurs il est engagé. Il est amoureux. Je reviens dans la minute.

RICHÉLIEU. Non, ne vous pressez pas. *(Le maréchal entre dans l'appartement à gauche.)*

SCÈNE V.

MADAME DE GUISE, RICHÉLIEU.

RICHÉLIEU. Quoi! vous avez daigné oublier notre querelle d'hier au soir?

MADAME DE GUISE. Cela vous étonne! Vous me supposez donc un bien mauvais caractère?

RICHÉLIEU. Mais je sais que vous faites si peu de cas de tous les hommes.

MADAME DE GUISE. Tous, c'est beaucoup; j'en excepte quelques-uns.

RICHÉLIEU. Oui, exceptez-en les amants fidèles.

MADAME DE GUISE. Il en est si peu!

RICHÉLIEU. Raison de plus pour ne pas les rebouter. Selon moi, on devrait leur élever des statues, ne fût-ce que pour encourager le public; et d'ailleurs j'en réclame une.

MADAME DE GUISE. Vous fidez!

RICHÉLIEU. Il suffit de vous voir pour le devenir.

MADAME DE GUISE. Je ne me crois pas capable d'opérer de tels miracles.

RICHÉLIEU. C'est que vous seule ignorez le pouvoir de vos charmes; et vous ne voulez pas me croire lorsque je vous jure que vous êtes la plus aimable et la plus jolie femme de Paris.

MADAME DE GUISE. Et supposez que je voulusse le croire...

RICHÉLIEU. Ah! si vous en étiez bien persuadée, vous me auriez quelque gré de vous l'avoir fait observer. Mille autres, je le sais, ont déjà dû vous le dire; mais personne ne l'a senti comme moi, personne ne vous aime jamais autant que je vous aime.

MADAME DE GUISE, souriant. Comment! à moi une déclaration! Peut-être est-ce sans le vouloir; vous avez tellement contracté l'habitude d'en faire.

RICHÉLIEU. Je le vois, vous doutez de mon amour; mais exigez des preuves, des sacrifices...

MADAME DE GUISE. Quoi! c'est sérieusement! Eh bien! puisque votre tendresse est si vive, je demande le temps de l'éprouver.

RICHÉLIEU. Quel temps demandez-vous?

MADAME DE GUISE. Oh! seulement quatre années.

RICHÉLIEU. Madame, en quoi ai-je mérité une raillerie aussi cruelle? Quatre années!

MADAME DE GUISE. Qui songe ici à railler? Si votre ardeur est sincère, pourquoi ne durerait-elle pas ce temps-là?

RICHÉLIEU. Vous aimer en vain quatre années, croyez-vous qu'on le puisse sans mourir?

MADAME DE GUISE. Dès que je vous verrai en danger de mort, je promets d'advenir ma sévérité, et même d'abréger le temps de l'épreuve.

RICHÉLIEU. En danger de mort! oh! s'il ne s'agit que d'exposer sa vie, parlez; quels ennemis faut-il combattre?

MADAME DE GUISE. D'outre! nous ne sommes plus au temps des paladins, et l'on ne brise plus de lance en l'honneur des dames. J'entends par danger de mort une bonne consommation, fruit d'une trop longue attente.

RICHÉLIEU. Madame, on ne parle pas de ces choses-là en badinant.

MADAME DE GUISE. Aussi parlé-je fort sérieusement; et pour vous prouver que je suis compatissante, je vous laisse la liberté de commencer des aujourd'hui votre noviciat.

RICHÉLIEU, avec dépit. Vous ne persisterez point dans cette ridicule résolution.

MADAME DE GUISE, piquée. Ridicule!

RICHÉLIEU, vivement. Oui, Madame, ridicule et injuste.

MADAME DE GUISE. A présent, Monsieur, terminons la conversation. Je ne souffre pas patiemment qu'on m'importune.

RICHÉLIEU. Savez-vous, Madame, que le vainqueur s'est quelquefois repenti d'avoir fait au vaincu des conditions trop rigoureuses?

MADAME DE GUISE. Cela peut être.

RICHÉLIEU. Savez-vous que, d'esclave opprimé, je suis plus d'une fois devenu le maître à mon tour?

MADAME DE GUISE. Qui en doute? Mais soyez sûr que cette révolution n'aura jamais lieu entre M. de Richélieu et moi.

RICHÉLIEU. Vous le croyez, Madame? Eh bien! d'honneur, vous vous trompez; voulez-vous faire avec moi le pari que je parviens à vous réduire, et cela bientôt? Tenez-vous la gageure?

MADAME DE GUISE. Est-ce une plaisanterie? ou votre intention est-elle de me le faire?

RICHÉLIEU. Non, Madame, ce n'est point une plaisanterie; et vous perdrez, je vous en avertis. D'autres vous demanderaient du temps, quatre années peut-être; moi, je ne veux qu'un instant, et demain vous m'épouserez. Qu'est-ce que je dis, épouser? le beau mérite! tous les jours on épouse sans amour; mais demain vous m'épouserez, vous m'aimerez; et si vous dites un mot, je vous condamne à m'adorer.

MADAME DE GUISE, outrée. Vous ne vous doutez point du bon office que vous me rendez, et je dois vous en remercier! Je ne vous aime pas! *(Vivement.)* Non, certainement, je ne vous aime pas encore; mais peut-être aurais-je eu la faiblesse de vous aimer. Je rougisais déjà de ce que cela ne me semblait plus impossible. Mais, grâce à vous, je viens d'ouvrir les yeux, et vous n'êtes plus pour moi que le plus indifférent de tous les hommes.

RICHÉLIEU, gaiement. Indifférent! ah! d'honneur, vous ne le pensez pas, ni moi non plus.

MADAME DE GUISE. Ah! c'en est trop. Je vous prie, Monsieur, de ne plus vous présenter chez moi. Et comme, dans ce moment, je ne puis vous empêcher d'attendre ici

mon ocle, vous trouvez bon que j'abandonne la place jusqu'à ce que vous l'ayez quittée. (*Madame de Guise sort par la porte à gauche.*)

SCENE VI.

RICHÉLIEU, DUBOIS.

RICHÉLIEU, se promenant avec agitation. Ah! vous me défiez! Vous allez coustûtre Richélieu. Allons, redevenons moi. Un moyen... prompt... victorieux... (*Frapant du pied.*) Non, ce n'est pas cela; trop simple. Et pourquoi? en pareille occasion, le plus simple est toujours le meilleur; on ne s'en défie pas; d'ailleurs, mon étoile n'est-elle pas là? (*Il prend des tablettes et écrit.*) Dubois!

DUBOIS, sortant de la porte à droite, à moitié endormi, en apportant une redingote. Monseigneur demande-t-il sa voiture?

RICHÉLIEU, écrivant. Ce trait-là manquait à ma gloire. DUBOIS. Lisette n'y est plus, et je m'endormais.

RICHÉLIEU, écrivant. En garde, Dubois, l'ennemi est là, de l'honneur à acquiescer.

DUBOIS. Vous m'éveillez.

RICHÉLIEU. De l'argent à gagner.

DUBOIS, jetant la redingote sur une chaise. Vive Dieu! je ne dors plus.

RICHÉLIEU. Ce billet pour toi.

DUBOIS. Bien!

RICHÉLIEU. Cette bourse aussi.

DUBOIS. Mieux cela.

RICHÉLIEU. Tu liras la billet.

DUBOIS. C'est dit.

RICHÉLIEU. Tu garderas la bourse.

DUBOIS. C'est fait.

RICHÉLIEU. Pars, ma lettre explique tout: songes-y, la plus profond silence, pas un mot à Lisette, rien qui puisse compromettre madame de Guise auprès de ses gens. Il y va de ta tête; quand mes ordres seront exécutés, reviens là, sous cette fenêtre. Un signal quelconque. Tu frapperas. (*Voyant qu'il veut emporter la redingote.*) Non, laisse; elle me sera nécessaire.

SCENE VII.

LE MARÉCHAL, RICHÉLIEU.

LE MARÉCHAL. J'ai vu rentrer Julie; elle était bien émus. Je n'ai pas osé l'interroger.

RICHÉLIEU, en confidence. Elle vient de me faire une déclaration.

LE MARÉCHAL. Comment! une déclaration d'amour?

RICHÉLIEU. Non, de guerre. Elle me hait, me déteste, et me défend de reparaitre devant ses yeux.

LE MARÉCHAL, étonné. Ah! tu as obtenu tout cela?

RICHÉLIEU. Ce n'est pas tout; elle est dans une colère épouvantable.

LE MARÉCHAL. Tout pis.

RICHÉLIEU. Tant mieux. Je crains moins la haine d'une femme que son indifférence.

LE MARÉCHAL. Mais qu'as-tu fait pour irriter ainsi Julie contre toi?

RICHÉLIEU, froidement. Presque rien. C'est une gageure que je lui proposais. J'ai parié avec elle que demain elle m'aimerait, m'adorerait, et m'épouserait.

LE MARÉCHAL. Elle en a ri.

RICHÉLIEU. Elle s'est fâchée, parce qu'elle a bien vu que je gagnais, et que c'était peu délicat à moi de parler à coup sûr; je me suis fâché aussi, et nous nous sommes séparés.

LE MARÉCHAL. Et la gageure tient-elle?

RICHÉLIEU. Plus que jamais. Et je vous en avertis pour que vous ayez soin de tout préparer pour demain. Mon cher ocle, tous ces apprêts de noces, les billets de part, les publications, que sais-je? tout cela vous regarde: je vous couvrai; et grâce à vos soins, vous aurez tous les embarras du mariage; nous n'en aurons que les plaisirs.

LE MARÉCHAL. Mais, mon cher ami, tu es fou.

RICHÉLIEU, vivement. Oui, je suis fou de joie, de bonheur. Ce soir l'aveu, demain le contrat; vous y signez, vous vous donnez la moitié de votre fortune.

LE MARÉCHAL. Comment! comment!

RICHÉLIEU, toujours très-vivement. Eh! sans doute, vous avez cinquante ans; supposez que vous aillez jusqu'à cent, vous voilà à la moitié de votre carrière; vous n'avez plus besoin que de la moitié de votre bien.

LE MARÉCHAL. Mais permettez...

RICHÉLIEU. Quoi! je vous donne jusqu'à cent, et vous n'êtes pas content! Ah çà! vous danserez à la noce?

LE MARÉCHAL. Mais, écoutez-moi donc!

RICHÉLIEU. Etiez-vous fâché de danser?

LE MARÉCHAL. Au contraire, mon ami; mais avant d'être de la noce, veux-tu me permettre d'être de la gageure? Mille louis que tu ne réussis pas.

RICHÉLIEU. Je les tiens. Mais c'est peu que la victoire soit décisive, il faut qu'elle soit prompte, et je ne vous demande qu'une demi-heure.

LE MARÉCHAL. Qu'une demi-heure! et par quel moyen?

RICHÉLIEU. Il est peut-être un peu extraordinaire; mais soyez sûr qu'il est conforme à l'honneur, sinon Richélieu ne l'emploierait pas.

LE MARÉCHAL. Je demeure stupéfait. Ah çà! répète-moi donc un peu... Comment! aujourd'hui même, malgré sa colère!

RICHÉLIEU. Elle m'aimera; et dans une demi-heure vous en aurez la preuve.

LE MARÉCHAL. Eh! quelle preuve encore?

RICHÉLIEU. Parbleu! toutes celles que vous voudrez.

Voulez-vous qu'elle même elle m'accorde un baiser?

LE MARÉCHAL. Un baiser!

RICHÉLIEU. Eh! pourquoi pas? à un époux... Et puis vous serez là.

LE MARÉCHAL. Comment, je serai là!

RICHÉLIEU. Sans cela, pouvez-vous croire que je me permettrai... Il faut que tout se passe sous vos yeux; est-ce qu'un mariage peut se faire sans témoin? (*La pendule sonne minuit.*)

DUO.

RICHÉLIEU.

* Regardez bien, voilà minuit.

(*Il lui montre la pendule.*)

Lorsque sonnera le drapeau,

Deux de l'air rendez-vous sous le toit.

LE MARÉCHAL.

Attens, c'est une rillerie.

RICHÉLIEU, froidement.

Vous le voyez.

LE MARÉCHAL.

Je le vois.

RICHÉLIEU, posément.

Vous le voyez, je gagnai.

Tout cède à mon empire;

Comme César je pourrai dire :

Je suis vain.

J'en va, j'en va.

LE MARÉCHAL.

Mais son sang-froid fait par moi confondre,

En... dans c'est sport-vent!

RICHÉLIEU.

Vous vous rendez à secourant.

LE MARÉCHAL.

Ma foi, je ne suis que répondre.

Honneur le s'ignorat,

Recevez mon compliment.

RICHÉLIEU.

Tout cède à mon empire, etc.

LE MARÉCHAL.

Pois-je confier à ma suite

Qu'à son pari je m'intéresse?

RICHÉLIEU.

En mer, que tout reste entre nous :

Cachons-nous nos intelligences,

Une pareille confidence

Accréditer avec son cocon.

LE MARÉCHAL.

Mais j'ai-je la même peur chez elle,

Et lui soulever le bonnet?

RICHÉLIEU.
Mais surtout, à nos lous d'été,
Ne les laissez sans surveillance;
Et quand vous aurez dit bonsoir,
Vou, j'ajoute votre bonsoir.

LE MARÉCHAL.
Je regretterai ma dévouance...

RICHÉLIEU.
Et puis, dans une demi-heure...

LE MARÉCHAL.
Et puis, dans une demi-heure...

RICHÉLIEU.
Ici, dans cet appartement...

LE MARÉCHAL.
Ici dans cet appartement...

RICHÉLIEU.
Vous vous rendez secrètement.

LE MARÉCHAL.
Je me rendrai secrètement.

ROSE ELIS.
RICHÉLIEU.
Je repais votre complaisance.

LE MARÉCHAL.
Mentir le compariant.

RICHÉLIEU.
Recevez-en mon complaisance.

LE MARÉCHAL.
(Le maréchal entre chez madame de Guise.)

SCENE VIII.

RICHÉLIEU, ensuite DUBOIS.

RICHÉLIEU, seul. Eh, vite ! Pourvu que Dubois soit à son poste. Il est adroit, intelligent. Ma lettre lui a tout expliqué. Il a dû se pourvoir d'une échelle. *(On frappe en dehors.)* Bon, j'entends le signal ! Bien ! Dubois, je suis content de toi. Allons, à ta toilette ; prends ma redingote, mets mon chapeau, mon épée : notre taille est la même ; ou s'y trompera.

DUBOIS. Mais, Monseigneur, que veut dire...

RICHÉLIEU. Ecoute, à présent : on t'a déjà vu sortir, on te croit dehors ; tous les domestiques dorment ou jouent aux cartes.

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHÉLIEU. Le visage caché par ton mouchoir, tu traverses le salon de compagnie, l'appartement du maréchal...

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHÉLIEU. L'escalier, le vestibule ; tu demandes le corridor.

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHÉLIEU. Si on te découvre, ce sont des coups de bâton qui te reviennent.

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHÉLIEU. Mais on ne le découvrira pas.

DUBOIS. Oui, Monseigneur.

RICHÉLIEU. Tu fermes la porte cochère fort, très-fort, et tu montes dans ma voiture. L'effleur est prévenu, n'est-ce pas ? *(Le rappe/ant.)* Beaucoup de bruit dans la rue, mes chevaux au grand galop. *(Du même.)* Ah ! demain, de bon matin, cours chez ma marchand de modes, commande la corbeille de noires la plus élégante. Va. *(Dubois sort, et Richelieu se suit des yeux.)* Eh ! non, pas ainsi, trop pesamment ; une tournure plus lesté, un air plus fat, un air de qualité : tu représentes Richelieu ; mieux, beaucoup de mieux.

SCENE IX.

RICHÉLIEU, seul. Il est un peu hardi, mon projet, un peu fou. Qu'importe ! l'amour ne doit-il pas excuser les extravagances qu'il fait commettre ?

ROSE ELIS.
Dées de Cythère,
Si tant de fois
J'ai, sous les loix,
Ne reviens ni plus,
Si tes vœux
A de mes vœux
Orne le cœur,
A ma prière,
Viens, donc parer
D'un bout d'oreille
Une oreille

Pour s'endormir
Et tous aimer
En dépit d'elle,
Grand rebelle
Et de ses coups
Que les vœux
Me venge d'elle
En ma faveur
Touche le cœur
De la oreille.
Viens, ta le dois
Sa résignation
D'être à la fois
Et la puissance
Et son empire
Dées de Cythère,
Si tant de fois
J'ai, sous les loix,
Ne reviens ni plus,
Si tes vœux
A de mes vœux
Orne le cœur,
A ma prière,
Viens, donc parer
D'un bout d'oreille
Une oreille
Tous les
Respire le silence.
Dées de Cythère,
Si tant de fois
J'ai, sous les loix,
Ne reviens ni plus,
Si tes vœux
A de mes vœux
Orne le cœur,
A ma prière,
Viens, donc parer
D'un bout d'oreille
Une oreille
Tous les
Respire le silence.
Dées de Cythère, etc.

LE MARÉCHAL, MADAME DE GUISE, RICHÉLIEU, caché dans le cabinet.

(Dans toute cette scène, madame de Guise doit avoir un ton de dépit bien marqué.)

MADAME DE GUISE, parlant à la cantonade. Lisette, vous direz à mes femmes que je n'ai pas besoin ce soir de leurs services ; que tout le monde se retire, que le suisse ferme toutes les portes de l'hôtel, et qu'il monte les clés chez mon oncle.

LE MARÉCHAL, étonné. Comment ! M. de Richelieu est sorti ?

MADAME DE GUISE. Eh ! sans doute. Voilà deux fois que vous me faites cette question. Il me semble qu'il est assez tard pour se retirer. Ne voulez-vous pas qu'il passe toute la nuit ici ?

LE MARÉCHAL, d part. Ma foi, je m'y perds. Il est parti.

MADAME DE GUISE. Eh ! oui, Lisette lui a vu traverser l'antichambre, descendre l'escalier ; on a fermé la porte sur lui, et vous venez d'entendre partir sa voiture. Mais que vous importe, après tout ?

LE MARÉCHAL. Oh ! rien. *(Regardant la pendule.)* Déjà dix minutes de passées !

MADAME DE GUISE. En effet, il est plus de minuit ; et vous ne vous couchez pas ordinairement si tard.

LE MARÉCHAL. Je m'en vais. Les-mot, tu détestes donc Richelieu ?

MADAME DE GUISE. Je ne le verrai ni ne lui parlerai de ma vie.

LE MARÉCHAL. Tu feras bien. Mais es-tu bien sûr qu'il n'obtiendra rien de toi ?

MADAME DE GUISE. Il n'obtiendra jamais que le plus froid dédain ; *(Avec dépit.)* et je consens bien volontiers à l'épouser, si je lui accorde la moindre faveur, la moindre préférence.

LE MARÉCHAL. Tant mieux, tant mieux ; il est impossible qu'il gagne. Tu n'es donc pas femme à changer de résolution en une demi-heure ?

MADAME DE GUISE, avec dignité. En une demi-heure ! Mais en vérité, mon oncle, vous me faites d'étranges questions ! Tout ce que j'entends est bien extraordinaire. Il semble qu'on prenne plaisir à me tâcher ; et je ne vous ai jamais vu d'une pareille humeur.

LE MARCHEL. Mais c'est que toi-même je ne t'ai jamais vue si si. Un rien t'irrite, tu paraîs agitée, émue.

MADAME DE GUISE, avec agitation. Émue! moi, je suis émue! Mais où voyez-vous cela? pourquoi le serais-je? qui aurait fait naître cette émotion? J'en suis fâchée pour votre discernement; mais jamais je n'ai été plus calme, plus tranquille.

LE MARCHEL. Pardon, pardon; j'ai tort! (Regardant la pendule.) Le quart dans l'instant! Il faut qu'il ait redonné... ou qu'il ait perdu la tête: jamais je n'eus eu tant de curiosité. Mais patience; dans un quart d'heure... Bonsoir, ma chère Julie, bonsoir. (Il l'embrasse et sort.)

SCENE XI.

MADAME DE GUISE, RICHELIEU, *caché*.

MADAME DE GUISE. Je ne sais ce qu'il a aujourd'hui. (Elle s'assied en face d'une toilette.) Il paraît fort occupé de M. de Richelieu.

RICHELIEU, entr'ouvrant la porte. Mandite serrure! on ne peut rien voir. Qu'elle est bien dans ce négligé! C'est charmant d'assister à la toilette d'une jolie femme!

MADAME DE GUISE. C'est un impertinent, un bien mauvais sujet.

RICHELIEU. Comme elle s'occupe de moi!

MADAME DE GUISE. C'est qu'aussi les femmes le gâtent.

RICHELIEU. Ma... pas toutes.

MADAME DE GUISE. Voilà donc l'homme qu'un moment j'aurais été tentée d'aimer. Je l'avoue, j'avais été séduite par ses brillantes qualités! Mais que de présomption! que de fatuité! que de défauts, dont il est impossible qu'il se corrige! (Avec douceur.) Impossible! pourquoi donc? S'il m'aimait réellement, ne pourrait-il pas le ramener à la vertu? lui faire sentir que les plaisirs ne sont pas le bonheur? qu'une femme qui nous aime vaut mieux que cent qui nous trompent? Mais, après tout, que m'importe? Je pourrais le rendre parfait, que je m'en soucierais aussi peu! Allons, je n'ai plus rien à dire... (Réfléchissant.) Je serais cependant curieuse de savoir par quels moyens il croit... Bon! c'est une plaisanterie que, dans son dépit... Non; il partait sérieusement; et on le dit si téméraire! (Revenant à elle.) Eh bien! voilà que j'y pense encore.

Mon Dieu! est-ce qu'il suffirait d'être impertinent avec nous pour fixer notre attention? Est-ce qu'il espérerait gagner son insolent par? (Souriant.) Pourquoi pas? Malgré moi, je puis bien l'aimer, puisque malgré moi j'y pense déjà. Allons, chassons ces folles idées. Jamais Richelieu ne troublera ma tranquillité. Je ne sais ce que j'ai ce soir; il me serait impossible de repouser. Voilà ma guitare; essayons ma nouvelle romanesque.

ROMANQUE.

PREMIER COUPLET.

L'Amour l'enfant; dans Cythre
Va le chercher en tout pays
Garde, Paphos, Mars, Adonis,
Elle vous quitte pour son fils.
Ce petit leurre
A lui ne lui
Où peut-on être
Digne de lui.

DEUXIÈME COUPLET.

Sage Ménélas, dans la cour
N'aurait-il pas reçu l'Amour?
Ménélas dit: Sage-moi, Amour
N'hésite pas même à le fuir;

Venez à sa suite,
Il est d'effroi.
Où peut-on être
Digne de lui.

TROISIÈME COUPLET.

Lors chez l'Hymen se rend Cypris:
L'Amour est-il dans ce logis?
Non, dit l'Hymen... moi seul j'y suis;
En vain, hélas! attends ton fils.
Chez moi le trépas
Plus ne se voit:
Où peut-on être

RICHELIEU, permission,
Aspire de lui.

MADAME DE GUISE.
Ciel! que venez-vous d'entendre!

BUG.

RICHELIEU.

Calme votre courroux,
C'est l'amour le plus tendre
Qui tombe à vos genoux.

MADAME DE GUISE.

Téméraire,
Sortez;
Redonnez-moi votre
Etz grand-vous,
Entrez mon courroux.

Je vous le répète: Sortez, Monsieur, on je vais appeler mes gens.

RICHELIEU. Ils ne vous entendront pas; vous venez de les envoyer coucher.

MADAME DE GUISE. J'appellerai mon oncle.

RICHELIEU. Votre oncle? (A part.) Trompons-la. (Haut.) Je l'ai enfermé dans sa chambre. Mais pourquoi vous effrayer? Vous ne voyez-ici qu'un amant timide et respectueux, auquel la crainte de mourir d'amour a fait hasarder une démarche désespérée. Ainsi pourquoi me méprisez? Ne sortez pas vos impris qui m'ont fait recourir à ce moyen téméraire? Je vous le demande, en quoi les avais-je mérités?

MADAME DE GUISE. En quoi? Monsieur. En quoi? Vous me le demandez, quand vous êtes encore vous présenter devant moi!

RICHELIEU. Vous m'aviez benoî, je le sais; mais je perdais trop, si je ne voyais plus cette figure céleste, à laquelle la colère donne de nouveaux charmes. (Gaisment.) Est-il bien vrai, Madame, que vous me haïssez autant que vous me le dites?

MADAME DE GUISE. Plus que je ne puis l'exprimer. Et voilà pourquoi je vous prie de sortir à l'instant.

RICHELIEU. Je vous aime trop pour cela. La porte est fermée; les clés sont chez votre oncle; et j'irais réveiller vos gens! causer une émeute, vous compromettre! Moi, compromettre une femme! J'en suis incapable.

MADAME DE GUISE. Me compromettre! Quand je raconterai hautement par quelle trahison...

RICHELIEU. Et qui perdra de vous? Moi seul avec vous, la nuit, dans cet appartement! Que ne dire-t-on pas? Le rhipside des courtesures est si délicat! Cependant, si vous le voulez absolument, quoi qu'il en puisse arriver, je suis votre obéi.

MADAME DE GUISE, se rappelant d'une voix faible. Monsieur...

RICHELIEU. Eh bien! est-ce décidé? Je reste.

MADAME DE GUISE. Non, certainement! — Mais tenez, cette croisée n'est pas bien haute, on pourrait sans bruit...

RICHELIEU. Ah! y pensez-vous? Du mystère! une croisée! C'est là le chemin de l'amour favorisé! L'amant dédaigné, méprisé, sorti par la grande porte, et c'est le passage que je choisis. Adieu. (Il va pour sortir.)

MADAME DE GUISE, avec dépit. Monsieur!

RICHELIEU. Que m'en voulez-vous?

MADAME DE GUISE. Vous savez trop bien qu'il faut que je vous fasse rester (Les larmes aux yeux.) Voilà donc en quoi consiste votre ascendant sur notre sexe? C'est donc la votre secret pour captiver le cœur des femmes! il est merveilleux, et vous fait honneur! Convient-il à un homme de se débiter d'employer la violence, quand la vertu lui résiste?

RICHELIEU. J'ai pu employer l'adresse, quelquefois même la surprise; mais avoir recours à la violence!! Et moi qui le pourrais! L'homme le plus audacieux n'est plus au-dessus de vous qu'un esclave timide. Ne m'avez-vous pas vu cent fois tremblant, interdit à vos côtés? Du moment que je vous ai vue, nommez-moi une autre femme que j'aie honorée d'un regard. Si je n'ai pas rampé aussi servilement que beaucoup d'autres, pouvez-vous m'en faire un repro-

che? Devais-je avilir l'amant de Julie, et ce noble feu que la nature a mis dans mon cœur? Mais perles; quel autre vous aime mieux que moi? quel autre eût pour vous plus d'amour, plus de respect?

MADAME DE GUISE. Du respect! En effet! Croyez-vous que j'aie oublié l'insolent part que vous avez osé me proposer?

RICHELIEU. Oui, Madame, je vous aimerais tant qu'enfin vous seriez touchée de mon amour; voilà le sens de ma rigueur.

MADAME DE GUISE. Eh bien! s'il est vrai que Julie vous soit chère, que vous ambitionniez son estime, accordez-lui ce qu'elle vous demande avec prière.

RICHELIEU. Que demandez-vous?

MADAME DE GUISE. Je vous l'ai déjà dit, que vous sortiez à l'instant.

RICHELIEU. Qu'exigez-vous de moi? Puis-je renoncer à toutes mes espérances? sacrifier en un instant ce qui m'a tant coûté? Dois-je me livrer volontairement à votre colère et à votre froideur, peut-être à vos tailleries?

MADAME DE GUISE. Non, je sais pardonner, oublier.

RICHELIEU. tendrement. Moi, je jure de ne vous oublier jamais; mais puisque vous l'exigez, soit. Je veux vous prouver combien mon amour est sincère; je veux vous faire un sacrifice que je ne ferais à personne; mais ce sera, Madame, à deux conditions.

MADAME DE GUISE. Qui sont?

RICHELIEU. Promettez-moi de les accomplir.

MADAME DE GUISE. Je croyais vous avoir prouvé que la feinte m'était inconnue.

RICHELIEU. très-ému. Ainsi vous promettez?

MADAME DE GUISE. Que demandez-vous?

RICHELIEU. Je demande que vous me permettiez de vous revoir, que vous me donniez l'espérance d'être mieux accueilli: le promettez-vous?

MADAME DE GUISE, doucement. Et votre seconde condition?

RICHELIEU. Donnez avant tout votre consentement à la première. Voulez-vous que je la répète?

MADAME DE GUISE. Il n'est pas nécessaire. Le brillant Richelieu connaît trop bien son empire sur notre sexe pour ne pas donner à tout silence une interprétation favorable.

RICHELIEU. Julie! adorable Julie! (Il veut lui prendre la main.)

MADAME DE GUISE, retirant sa main, mais sans colère. Point de nouvelle offense! Votre seconde condition?

RICHELIEU. Ma seconde condition est une bagatelle pour vous, mais un trésor de bonheur pour moi. Je demande un baiser pour gage de votre parole, un seul baiser.

MADAME DE GUISE. Non, je n'accorderai point volontairement ce que j'ai vu refuser à la témérité.

RICHELIEU. Et pourtant vous me permettez d'espérer?

MADAME DE GUISE. D'espérer, mais non pas d'obtenir.

RICHELIEU, tendrement. Le baiser...; de fait que le baiser de réconciliation.

MADAME DE GUISE. Ne mettez-vous pas pour troisième condition, que je vous le porterai moi-même?

RICHELIEU. Non! le prendre est aussi un bonheur. (Il l'embrasse, et tombe à genoux.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE MARÉCHAL, sortant du cabinet, un bouquet et une montre à la main.

LE MARÉCHAL. La demi-heure à ma montre! (La demi-heure sonne à la pendule, et Richelieu embrasse madame de Guise: le maréchal étonné reste dans le fond.)

RICHELIEU, à genoux. Je ne quitte plus cette attitude. Que sais-je! cette bonté que vous daignez me montrer. Vous m'avez si souvent répété que vous me haïssiez, que le dernier des mortels vous plairait plus que moi: je suis au

désespoir, si un mot de votre bouche ne me rend pas la vie.

MADAME DE GUISE, se retirant. Ne me rend pas la vie. Levez-vous, hypocrite!

RICHELIEU, tendrement. Est-ce une amie qui me pardonne?

MADAME DE GUISE, soupirant. Si c'est une amie, je crains bien qu'elle ne se soit trompée. Qui peut se fier à vous?

RICHELIEU. Je ne vous ferai point de serment; je sais un garant plus sûr de ma constance, c'est vous-même. Oui, pour m'enchainer à jamais, recevez mon cœur et ma main. Je n'étais qu'égare. Soyez mon guide, mon amie, et j'abjure toutes mes folles erreurs. Aimer Julie, n'est-ce pas déjà aimer la vertu?

LE MARÉCHAL, riant. Ah! ah! ah! « Je consens à l'épouser, si jamais je lui accorde la moindre préférence. »

MADAME DE GUISE. Ciel! moo oncle!

LE MARÉCHAL. Fort bien, ma nièce; j'approuve la prudence: tu dédaignes les amants, et tu leur donnes audience jusque dans ton appartement.

MADAME DE GUISE. De grâce, écoutez-moi. Sachez...

LE MARÉCHAL. Je sais tout.

MADAME DE GUISE. Mais vous verrez...

LE MARÉCHAL. Par bien, j'ai tout vu; et je trouve que l'heure est très-bien choisie pour recevoir un amant.

MADAME DE GUISE. Mais Monsieur n'est pas un amant; c'est un époux.

LE MARÉCHAL. Un époux!

RICHELIEU. O bonheur!

MADAME DE GUISE. Que voulez-vous? malgré moi, Richelieu a vu que je l'aimais. (Avec angoisse.) Cette découverte lui serait trop dangereuse avec un amant. Et malheureusement il a trop obtenu pour ne pas tout obtenir.

LE MARÉCHAL. A la bonne heure. Voilà parler. Soyez donc, mes enfants; à demain le contrat. J'y signerai; je danserai à la noce, et j'épouserai la corbeille de mariage.

RICHELIEU, bas, au maréchal. J'en étais sûr; je l'avais communiqué d'avance.

LE MARÉCHAL. Incorrigible!

(CHŒUR.)

O devoirs cruels!

Heureux de nous!

Faisons } se tendre

Il obtient } et se main.

VAUDEVILLE.

LE MARÉCHAL.

Monsieur, tout ça, dans la chambre,

Pour rien ou se bien le soudain:

Pour rien ou s'agréer davantage,

Puis un bonde noir et malin.

N'en va point cette trève méthode;

Si dans la jour on vient à se ficher,

Qu'Amour le surprenant dans son mode

Dans la chambre à coucher.

RICHELIEU.

Dans chaque hôtel, on dit que l'insolence

N'est dans le legs du parleur;

La personne et la médante

Dans l'antichambre et l'exciter;

Dans le bonheur qui la conquiert;

Dans la suite l'amour veut nous chercher;

Mais le bonheur nous brève en répit

Dans la chambre à coucher.

MADAME DE GUISE.

Dans tous les temps on craint le porteur;

Heureux qui présente l'œil-yeux!

Notre titre, un peu souvenir,

N'est-ce que trop à blâmer.

Pour nous, ce sont que l'indolence veille!

Que la critique, au lieu de se ficher,

Soit parous l'acte qui se souille

Dans la chambre à coucher!

FIN DE LA CHAMBRE À COUCHER.





LESTOCQ.

CHATELAIN DE LA BASTILLE.

Deposité à la Bibliothèque de Paris

Antoine de la Roche





LESTOCQ

OU

L'INTRIGUE ET L'AMOUR

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES



Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 24 mai 1834.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

ÉLISABETH, fille de Pierre le Grand.
LESTOCQ, son médecin.
GOLOFKIN, ministre de la police.
EUDOXIE, sa femme.
STROLOF, serf de Golofkin, et maître de la poste.

CATHERINE, serve de Golofkin.
DIMITRI LAPOUKIN, jeune officier au régiment de Novogorod.
SAMOIEF, officier du même régiment.
VOREF, aide-de-camp de Golofkin.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour d'une maison de poste. Au fond, la campagne. A gauche du spectateur, la porte de la maison. A droite, l'entrée d'un grand hangar.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Strolof est assis sur une chaise, la tête penchée sur sa poitrine. Samoief et plusieurs officiers paraissent au fond, en éperons et le fouet à la main.)

INTRODUCTION.

CHŒUR D'OFFICIERS.

Des chevaux! des chevaux!
Postillons que Dieu confonde,
A ma voix que l'on réponde,
Des chevaux! des chevaux!
Les meilleurs et les plus beaux,
Des chevaux! des chevaux!

SAMOIEF, à Strolof.
Le maître de la poste, où donc est-il?

STROLOF.

Hélas!

C'est moi! serf et vassal de cette seigneurie!

TOUS.

Il nous faut des chevaux, tu nous en donneras!

STROLOF.

Je ne le puis, je n'en ai pas!

SAMOIEF.

Il en a, mes amis, j'ai vu son écurie,
Et nombreuse et bien garnie!

STROLOF.

Ça n'y fait rien, je n'en ai pas.

SAMOIEF.

Serf et vassal, obéis au plus vite,
Ou nous allons t'assommer, entends-tu?

STROLOF, froidement.

Soit! frappez! le Moscovite
Est fait pour être battu!

ENSEMBLE.

Des chevaux! des chevaux!
Vassal, que le ciel confonde,
Qu'à nos ordres l'on réponde,
Des chevaux! des chevaux!
Les meilleurs et les plus beaux,
Des chevaux! des chevaux!

STROLOF.

Des chevaux! des chevaux!
Eh! que le ciel vous confonde!
Que veut-on que je réponde?
Je n'ai pas de chevaux,
Dussiez-vous meurtir mon dos,
Je n'ai pas de chevaux!

(Ils entourent Strolof qu'ils menacent de leur fouet.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DIMITRI.

DIMITRI.

Amis, que faites-vous? frapper ce pauvre diable!
Je le défends!

(À Strolof.)

Allons, deviens traitable!
De notre garnison, sombre et triste séjour,
Un ordre de la cour aujourd'hui nous délivre!
Avant le régiment qui bientôt va nous suivre,
Nous voulons à Saint-Pétersbourg
Arriver aujourd'hui! Que ton zèle s'empresse,
Nous paierons!

STROLOF.

C'est parler! j'ai des chevaux très-bons!

DIMITRI.

Tu vas nous les donner!

STROLOF.

Non!

DIMITRI.

Pour quelles raisons?

STROLOF.

On les a retenus!

DIMITRI.

Pour qui?

STROLOF.

Pour la princesse

Élisabeth, qui doit aussi se rendre
Ce soir à Pétersbourg.

DIMITRI.

Qui vient de te l'apprendre ?

STROLOF.

Ce billet que m'écrit Lestocq, son médecin !

RAMOIEF.

Ce médecin français !

DIMITRI, après l'avoir lu.

Où, c'est bien de sa main !

Pour la princesse et pour ses équipages,
Tout est payé d'avance !

CHŒUR DE JEUNES OFFICIERS, à demi-voix, et avec respect.

Amis, c'est différent !

La fille de Pierre le Grand

A droit à nos respects ainsi qu'à nos hommages !

RAMOIEF.

Jusqu'à ce soir nous attendrons.

DIMITRI.

Ici, Messieurs, nous dînerons.

ENSEMBLE.

Pour prendre patience,
Pour attendre galement,
Amis, faisons bombance,
C'est un moyen charmant !
Au milieu de la foule
Qu'anime le festin,
Galement le temps s'écoule
Comme les flots de vin.

DIMITRI.

Je me charge, Messieurs, d'ordonner le repas,
Dussé-je renverser tout du haut jusqu'au bas !

CHŒUR.

Pour prendre patience,
Pour attendre galement, etc.

(Ils sortent tous par le fond ou par la porte à droite.)

SCÈNE III.

DIMITRI, STROLOF.

DIMITRI. A nous deux, maintenant. Occupons-nous de notre dîner, ce qui est bien ennuyeux ; moi qui devrais être à Saint-Petersbourg, où l'amour m'attend.

STROLOF. Vous êtes bien heureux !

DIMITRI. Je crois bien ! depuis deux ans que mon régiment est exilé à Novogorod, depuis deux ans séparé d'elle, et pas un mot de ses nouvelles. Eh bien, voyons notre dîner ; qu'est-ce que tu nous donneras ? Qu'est-ce que tu as ?

STROLOF. Adressez-vous à l'intendant de Monseigneur, car, pour moi, je n'ai rien.

DIMITRI. Comment, rien !

STROLOF. Est-ce ma faute à moi si je suis un serf ! un esclave ! si tout ce que je gagne appartient à mon maître, au comte Golofkin, seigneur de ce domaine ?

DIMITRI. Adressez-le ministre de la police ! Celui qui, avec Munich et Osterman, forme le conseil de la régence ?

STROLOF. Lui-même ! un rude seigneur !

PREMIER COUPLET.

Sur nous siffle sans cesse
Le fouet retentissant ;
L'âge, bi la faiblesse,
N'échappe au châtimant.
Qu'let nul ne raisonne,
Et quand le maître ordonne,
Qu'on obéisse en tout,
Ou sur-le-champ le knout,

Le knout !

Jusqu'à la mort le knout !

DEUXIÈME COUPLET.

Plus d'hymen, de tendresse,
Sans l'ordre d'un tyran ;
Pour nous plus de maîtresse,
Un maître nous les prend...
Et pour dernier supplice,
Il faut qu'on le chérisse
Et qu'on l'aime avant tout,
Ou sur-le-champ le knout,
Le knout !
Jusqu'à la mort le knout !

DIMITRI. Ce n'est pas possible ! et ja ne puis croire que le comte Golofkin...

STROLOF. Ah ! vous ne le croyez pas ? Me voilà pourtant, moi, Strolof, paysan russe, fils de paysan, qui allais épouser Catherine, ma cousine, esclave comme moi ; et le matin de la nocce, l'intendant l'a enlevée et envoyée à Saint-Petersbourg pour être femme de chambre de la comtesse, ou peut-être du comte ; que sais-je ? et parce que ma mère et moi nous avons réclamé, nous avons voulu élever la voix, il nous a fait donner trente coups de knout ! Moi ! à la bonne heure, je suis fort, je ne suis bon qu'à être battu ; mais ma mère, une pauvre femme de soixante ans, elle en serait morte, sans M. Lestocq, le médecin de la princesse, qui venait de Saint-Petersbourg, et qui l'a soignée, qui lui a sauvé la vie. Aussi, ce M. Lestocq, ce n'est pas un Moscovite celui-là, c'est un Français, et si vous le connaissez...

DIMITRI. Je la connais, je l'ai vu quelquefois quand nous allions faire notre cour à la princesse Élisabeth, exilée comme nous à Novogorod. C'est un singulier caractère, un original, qui, du reste, ne manque pas de mérite.

STROLOF. Je crois bien ! Je donnerais pour lui, sur-le-champ, le peu de jours qui me restent à être battu... Ah ! mon Dieu, une voiture.

DIMITRI. Celle d'Élisabeth ?

STROLOF, la regardant avec effroi. Non pas, non pas...

DIMITRI. Qu'es-tu donc à trembler ainsi ?

STROLOF. Dieu me soit en aide ! c'est le comte Golofkin lui-même qui descend chez nous. Il y aura d'ici à ce soir bien des coups de knout de distribués.

DIMITRI. Golofkin ! je ne l'aime pas plus que toi, et ne me soucie guère de faire sa connaissance. Je vais trouver l'intendant et m'entendre avec lui pour notre dîner. (Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

STROLOF, GOLOFKIN, DEUX COSAQUES ET VOREF.

GOLOFKIN, entrant en causant avec Voref. Quoi ! ces jeunes officiers ont devancé leur régiment ?

VOREF. Oui, excellence !

GOLOFKIN. Ils ont donc grande hâte de se trouver à Saint-Petersbourg ? Vous leur signifierez qu'ils n'y resteront qu'un jour ; le temps de faire reposer leurs soldats, et de là, on les dirigera sur Smolensk. Qu'ils partent sur-le-champ !

VOREF. Ils ne le peuvent. Tous les chevaux ont été, dit-on, retenus par la princesse Élisabeth.

GOLOFKIN. Qui a osé à cet ordre ?

VOREF, montrant Strolof. Lui.

GOLOFKIN. Il ne sait donc pas que moi seul ici ai le droit de commander ?.. Pour qu'il s'en souvienne désormais... allez !..

STROLOF, à part. Je m'y attendais. O grand saint Nicolas, un quart d'heure de vengeance, et je le tiens quitte de tout ce que j'ai reçu. (Il sort avec les deux Cosaques.)

GOLOFKIN, à Voref. Voyez quel est ce bruit ?

VOYER. La princesse qui descend de voiture.

GOLOFINK. Courons à sa rencontre.

VOYER, regardant toujours vers le fond. Madame Golofink vous a prévenu; ces dames viennent de ce côté.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISABETH, EUDOXIE, LESTOCQ;
CHŒUR DE PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Hou! hou! hou! hou!

C'est elle;

La voilà!

Qu'elle est grasse et belle!

Des cœurs c'est le noble sang,

Le sang de Pierre le Grand!

C'est elle, la voilà!

Hou! hou! hou!

GOLOFINK, avec colère. Assez! vos cris fatiguent son altesse.

ÉLISABETH. Nullement, comte Golofink, l'amitié qu'un inspire ne fatigue jamais. Merci, mes amis. *(Les paysans sortent par le fond. — Pressant les mains d'Eudoxie.)* Ma chère Eudoxie! que je suis heureuse de vous voir et de vous embrasser, moi, qui ne savais même pas votre mariage! *(Se retournant vers Golofink.)* Je vous remercie, comte Golofink, d'être venu au-devant de moi jusqu'à trois lieues de Saint-Petersbourg. Tant d'honneur à une princesse déçue, c'est bien beau pour un courlisou. Ce qui l'est plus encore, c'est de m'avoir amené votre femme, autrefois ma fille d'honneur. *(Lui prenant la main.)* et toujours mon amie, n'est-il pas vrai?

EUDOXIE. Ah! j'ai voulu accompagner M. le comte; j'ai voulu être la première à présenter mes hommages à votre altesse, et à savoir si le voyage ne l'avait pas bien fatigué.

ÉLISABETH. Mais non; je ne crois pas! je me porte à merveille. N'est-il pas vrai, Lestocq? car, c'est lui qui cela regarde, je ne m'en mêle pas; il me trouve souvent des vapeurs ou des migraines auxquelles, sans lui, je n'aurais jamais songé. Oh! c'est un homme de talent!

GOLOFINK. Et de plus, un fidèle serviteur...

ÉLISABETH. Que vous avez placé auprès de moi, et vous avez bien fait; car sans lui le séjour de Novogorod eût été si triste, je me serais tant ennuyée dans cette maison de plaisance! Mais enfin me voilà de retour à Saint-Petersbourg dont les bals sont, dit-on, très-amusants cette année, et j'aurai, j'espère, le temps de me débarrasser.

GOLOFINK. Je ne le pense pas; car, s'il faut vous l'avouer, Madame, je viens de la part de S. A. Anne de Courlande, régente de l'empire pendant la minorité du prince Ivan, son fils, notre jeune empereur... je viens...

ÉLISABETH. Eh bien! achève.

GOLOFINK. Je viens vous dire que son altesse, ainsi que le conseil de régence, dont j'ai l'honneur de faire partie, ont été péniblement surpris de votre départ de Novogorod, dont vous n'avez pas daigné les prévenir.

ÉLISABETH. Et à quoi bon? un voyage d'agrément pour ma santé; le changement d'air. N'est-ce pas, Lestocq?

LESTOCQ, s'inclinant. Oui, Madame.

GOLOFINK, d'un air doux-sec. A cela nous n'avons rien à objecter; mais nous ne pensons pas que l'air de Saint-Petersbourg convienne à votre altesse, et je viens vous conseiller de vouloir bien ne pas entrer dans la capitale.

LESTOCQ, à part. Quelle audace!

ÉLISABETH, avec fermeté. Comte Golofink, est-ce un ordre que l'on m'inflige?

GOLOFINK, respectueusement. Non, sans doute; mais une prière qu'il ne serait peut-être pas prudent à vous de repousser. Votre présence à Saint-Petersbourg pourrait enhardir, encourager certains partis qui conspirent dans

l'ombre, et qui deviendraient plus audacieux s'ils concevaient le fol espoir de vous voir à leur tête.

ÉLISABETH. J'entends; ce qui donnerait peut-être un peu de moi au ministre de la police. Cela vous regarde, comte Golofink, et je ne puis pas vous priver d'une occasion de faire briller vos rares talents; et parce que le sénat m'a exclue du trône, parce qu'il a décidé que le prince Ivan, neveu de Pierre I^{er}, serait préféré à moi, Élisabeth, qui suis sa fille, je ne pourrai plus échanger de résidence, voyager pour mon plaisir, aller au bal à Saint-Petersbourg sans faire naître des soupçons, exciter des soupçons, et troubler le sommeil des ministres! C'est trop compter sur ma patience, et je ne répondrai qu'un mot: je ne conspire pas, je ne conspirerai jamais; et si cela m'arrive, vous pouvez faire tomber ma tête; j'y consens d'avance; mais je veux aller à Saint-Petersbourg; j'irai, j'y resterai tant que cela me plaira, et je m'y plairai beaucoup. *(Avec ironie.)* La cour y est si aimable! Dites-le bien à la régente, dites-le à Munich et à Osterman, vos dignes collègues, et nous verrons si l'on arrachera des murs de la capitale, si l'on chassera de force la fille de Pierre le Grand. Voyez, comte Golofink, préparez tout pour mon départ, je retournerai avec vous à Saint-Petersbourg; je vous permets de m'y accompagner. Adieu, Eudoxie: à bientôt; nous nous reverrons! *(Eudoxie fait la révérence, Golofink s'incline respectueusement et sort avec Vort.)*

SCENE VI.

ÉLISABETH, LESTOCQ.

ÉLISABETH, d'abord, et regardant autour d'elle. Je ne l'aperçois pas! et cependant il me semble qu'il devrait de s'être arrivé, qu'il devrait m'avoir précédé.

LESTOCQ, s'approchant d'Élisabeth. C'est bien, Madame.

ÉLISABETH, d'un air triomphant. N'est-ce pas! surtout pour moi, qui suis faible et qui n'ai jamais pu avoir de caractère; mais une fois que je suis piquée!... et je l'étais beaucoup de ne pouvoir assister à cette fête brillante qu'on doit donner demain, dit-on, à l'Ermitage.

LESTOCQ. Que dites-vous?

ÉLISABETH. Une fête pour laquelle, depuis deux mois, l'on fait des préparatifs.

LESTOCQ. Quoi! c'est là la véritable motif qui vous attire à Saint-Petersbourg? Vous n'en avez pas d'autre?

ÉLISABETH. Non, certainement, aucun!

LESTOCQ, toujours d'un air triomphant. Et peu vous importe de recevoir les ordres, quand vous devriez en donner; d'entrer comme simple sujet dans ce palais des cœurs où vous devriez régner en impératrice?

ÉLISABETH. Ah! vous allez encore ramener cet éternel sujet de conversation. Ordonnez, Lestocq, je ne me sens pas bien aujourd'hui; je suis souffrante; je suis malade.

LESTOCQ. Oui, vous êtes habitué à un air plus élevé, l'air du trône! celui-là seul vous est bon. *(Avec force.)* Et si j'étais à votre place...

ÉLISABETH. Certainement; si vous y étiez. Mais entre vous et moi, mon cher docteur, il y a grande différence.

LESTOCQ. Je le sais, Madame, et j'ose dire qu'elle est tout à mon avantage. Né de parents français, simple frater dans un misérable village, n'ayant d'autre bien que ma jeunesse et ma lanquette, je n'ai désespéré ni de moi ni de mon avenir. Nul n'est prophète dans son pays; j'ai cherché fortune à l'étranger, et tout audace, talent, intrigue, comme vous voudrez, tout est bon pour arriver, et j'y suis parvenu; j'ai été accueilli à la cour de Russie, je suis premier médecin de la princesse Élisabeth, de la fille des cœurs. De rien que j'étais, voilà où je me suis élevé, voilà ce que j'ai fait. Et vous, Madame, née sur les degrés du trône, trinitaire respectueuse de la couronne impériale, vous êtes descendue jusqu'au rang de princesse

sans crédit, sans pouvoir, soumise aux caprices de la régence, aux ordres de Golofkin ou de Munich...

ELISABETH. Lestocq, vous ne voulez pas me fâcher ?

LESTOCQ. Et plutôt au ciel que je vous fâsse sortir de cette innocence, de cette apathie qui forme le fond de votre caractère ! Pâti au ciel que je fâsse passer dans vos veines cette fièvre, ce désir de gloire qui me dévore ! dès demain je vous verrais assis sur la trône de Pierre le Grand, votre père, je verrais briller sur votre front ce bandeau des czars qui vous irait si bien ! Ah ! que vous seriez belle !

ELISABETH, avec complaisance. Vous croyez ? (Se reprenant.) Non, non !

RÉCITATIF.

J'ai là d'autres projets plus séduisants pour moi,
Mais que je ne puis dire à personne !

LESTOCQ.

Et pourquoi ?

DUO.

ELISABETH.

Heureux qui peut passer sa vie
Loin des grandeurs, loin de la cour !
Heureux qui la voit embellie
Par les plaisirs et par l'amour !

LESTOCQ.

Heureux qui peut passer sa vie
Sur le trône et dans la grandeur !
Heureux qui la voit embellie
Et par le gloire et par l'honneur !

ELISABETH.

Moi, faible femme !, on veut que je conspire !

LESTOCQ.

Monrir pour vous sont mes seuls vœux

ELISABETH.

C'est à la mort que tu veux me conduire...

LESTOCQ.

C'est au trône de vos aïeux !

(La regardant.)

Je le vois, dans son âme
J'ai ranimé l'honneur !
Et l'ardeur qui m'enflamme
A passé dans son cœur.

ELISABETH.

Je sens naître en mon âme
Le dépit et l'honneur,
Et l'ardeur qui l'enflamme
A passé dans mon cœur.

Eh bien ! vous le voulez, au repos je renonce.

LESTOCQ.

Vous consentez...

ELISABETH.

Pas encore, je ne peux ;

Mais tantôt, dans ces lieux, vous aurez ma réponse.

LESTOCQ., à part.

Elle est à nous, le sort comble nos vœux !

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

Je le vois, dans son âme
J'ai ranimé l'honneur !
Et l'ardeur qui m'enflamme
A passé dans son cœur.

ELISABETH.

Je sens naître en mon âme
Et la honte et l'honneur !
Et l'ardeur qui l'enflamme
A passé dans mon cœur.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LESTOCQ, puis STROLOF.

LESTOCQ. Oui, je la forcerais bien de conspirer. Oui, je la ferais impératrice malgré elle, car jamais on n'a été moins princesse. Il n'y a dans cette femme-là qu'une femme et pas autre chose ; des futilités, des plaisirs, des rêves d'amour, voilà tout ce qu'il lui faut. Eh bien ! permets à elle, mais quand elle sera sur le trône, et on lui permettra alors d'être la voluptueuse Elisabeth ; c'est ainsi qu'ils l'appellent. (Apercevant Strolof.) C'est Strolof ; comme le voilà sombre et rêveur ! (Strolof va à lui, met un genou en terre et lui baise la main.) Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, depuis mon dernier voyage ; mais j'ai pensé à toi. Relève-toi, mon garçon ; comment va ta mère ?

STROLOF. Elle va bien, monseigneur le médecin, et moi aussi : je viens encore d'être battu.

LESTOCQ. Ociel !

STROLOF. Par l'ordre de Golofkin ; eussai, j'ai la rage dans le cœur quand je pense qu'il sent toujours recevoir et se faire.

LESTOCQ. Pourquoi donc ? On peut rendre à son tour, et si quelque jour tu trouvais le moyen de donner le knout à Golofkin...

STROLOF. Lui ! mon maître ! oh ! non, jamais. (Avec une joie concentrée.) Je le tuerais bien, par exemple ; mais le better, je n'oserais pas.

LESTOCQ, froidement. Eh ! mais, dans le monde, tout est possible. Pour commencer, je t'ai racheté à l'intendant de Golofkin.

STROLOF. Ociel ! dites-vous vrai ? Vous êtes mon maître.

LESTOCQ. Je t'emmènerai à Saint-Petersbourg, tu verras Catherine, ta fiancée ; ja te la ferai épouser, et je vous donnerai à tous deux votre liberté.

STROLOF. Ah ! monseigneur Lestocq, je vous appartiens corps et âme, et s'il ne faut que se faire tuer pour vous, dites-moi : va, et j'irai.

LESTOCQ, avec chaleur, et à demi-voix. Bien ! mon garçon, bien ! tu partageras mes dangers, j'aurai besoin de ton courage et de ton bras. Tu sauras pourquoi.

STROLOF, froidement. Ce n'est pas la peine.

LESTOCQ. Bravo ! voilà une réponse digne d'un soldat russe. Il y a du plaisir à conspirer avec des gens comme ceux-là ; ce n'est pas comme en France où ils veulent toujours savoir... Eh ! mais, quel est ce bruit ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DIMITRI.

DIMITRI, entrant avec colère. Oui, j'en fais serment, il me mourra que de ma main.

LESTOCQ. Eh qui donc, mon officier ? est-ce un malade que vous voulez me recommander ? un oncle à succession ? me voilà.

DIMITRI. Ah ! c'est vous, Lestocq, vous me voyez furieux !

LESTOCQ. Et contre qui ?

DIMITRI. Contre cet indigne, cet infâme Golofkin.

STROLOF. Prenez garde ; s'il entendait...

LESTOCQ. Il est ici !

DIMITRI. Je le sais bien ! et peu m'importe ! il ne m'enverra pas en Sibérie. Mais il a fait plus encore ; on vient de nous signifier de sa part que notre régiment n'avait qu'un jour à rester dans la capitale.

LESTOCQ. Vraiment !

DIMITRI. Après deux ans d'absence ; et l'infamie, docteur, c'est que j'allais me trouver près de celle que j'aime ; et repartir encore pour Smolensk. Non, morbleu ! plutôt donner ma démission, plutôt briser mon épée.

LESTOCQ. Modérez-vous !

DIMITRI. Jamais. C'est une atrocité que je ne pardonnerai pas, et que Golofkin me pèlera dans ce monde ou dans l'autre. Ne pas le voir, être séparé d'elle; concevez-vous, docteur? et pourquoi? parce qu'il dit que pas soldats, que le régiment de Novogorod est animé d'un mauvais esprit.

LESTOCQ. avec joie. Vraiment; je le savais déjà!

DIMITRI. Eh bien! morbleu, ils ont raison, ils font bien; et moi, qui jamais de ma vie ne me suis mêlé de rien, si je savais qu'il y eût quelques bonnes conspirations, quelques projets de soulèvement, je serais trop heureux d'en être.

LESTOCQ. Est-il possible?

DIMITRI. A une seule condition; c'est qu'on me permette de tuer Golofkin moi-même.

STROLOF, bas, à Lestocq. Je l'avais retenu!

LESTOCQ, à Strolof. Tais-toi!

DIMITRI. Mais, par malheur, il n'y a rien, personne ne pense à conspirer. Les Russes se laisseraient tous apprimer sans jamais lever la tête.

LESTOCQ. Qu'en savez-vous?

DIMITRI. Hein! que dites-vous là?

LESTOCQ. S'il y avait des cœurs généreux qui s'entendissent avec le vôtre, qui réclamaient les secours de votre épée et de vos soldats; pourraient-ils compter sur vous?

DIMITRI. Oui, morbleu, toujours. *(Le regardant avec étonnement.)* Ah ça! dites donc, docteur, c'est donc sérieux? Il y a donc quelque chose? moi je parlais là sans y penser, mais je ne m'en dédis pas; je n'ai jamais conspiré de ma vie, c'est du nouveau.

LESTOCQ. Etourdi!

DIMITRI. Voyons un peu, parlez; vous voulez donc renverser Golofkin? c'est bien; le tuer, nous verrons; c'est peut-être un peu vil pour la première fois!

LESTOCQ, regardant dans la coulisse à gauche. Taissez-vous donc; on vient. *(A part.)* Madame Golofkin!

DIMITRI, s'avançant et regardant dans la coulisse à gauche. Ah! mon Dieu! est-il possible? quelle rencontre!

LESTOCQ, à Dimitri. Ce n'est pas le moment de vous expliquer; plus tard vous saurez tout. Viens, Strolof!

STROLOF. Oui, maître. *(Ils sortent par la droite.)*

SCENE IX.

DIMITRI, puis EUDOXIE.

DIMITRI, regardant vers la coulisse à gauche. C'est bien elle! elle approche; et moi qui courais à Saint-Petersbourg pour la revoir, pour l'épouser. *(Courant à elle.)* Eudoxie!

EUDOXIE. Dieu! qu'ai-je vu? vous, Dimitri, vous dans ces lieux?

DIMITRI. Oui, après deux ans d'absence et de tourments...

EUDOXIE. Silence!

DIMITRI. Oh! je ne crains rien. Je suis libre; mon oncle ne m'a ni tenu ses richesses, qui sont à vous puisqu'elles m'appartiennent; plus de refus, plus d'obstacles...

EUDOXIE. Le plus grand de tous, le plus cruel pour vous, Dimitri; mais le salut de mon père l'exigeait; on allait le traîner en Sibérie, et le seul moyen de le sauver! c'était d'y pousser celui-là même qui le persécutait.

DIMITRI. Et vous y avez consenti?

EUDOXIE. Grâce! grâce! ne m'accusez pas, et plaignez-moi! car mon amour était à vous.

DIMITRI. Et j'ai tout perdu!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

EUDOXIE.

Adieu, je pars;
Soyez l'honneur de la patrie!
Alliez, suivez nos étendards!
Soyez heureux! une autre amie

Pourra vous consacrer sa vie,
Et moi, je pars!

DEUXIÈME COUPLET.

DIMITRI.

Adieu, je pars,
Et c'est en vain qu'en ma misère
J'implore au seul de vos regards.
Cette faveur est bien légère,
Pour moi ce sera la dernière,
Demain je pars!

DUO.

EUDOXIE.

Ah! laissez-moi!

DIMITRI.

Écoute-moi!
Je meurs d'amour.

EUDOXIE.

Je meurs d'effroi.

DIMITRI.

O toi que j'aime!

EUDOXIE.

O trouble extrême!

ENSEMBLE.

DIMITRI.

Je n'ai qu'un vœu, qu'un seul désir,
Vivre pour toi, pour toi mourir.

EUDOXIE.

Je n'ai qu'un vœu, qu'un seul désir,
L'honneur commande, il faut vous fuir.

DIMITRI.

Je devais croire à la constance.

EUDOXIE.

Hélas! je ne m'appartiens plus.

DIMITRI.

Et ces serments de notre enfance?

EUDOXIE.

Et ceux que le ciel a reçus!

DIMITRI.

Ta tendresse me fut ravie,
Rends-moi le seul bien que j'aimais;
Une heure... un instant, je l'en prie,
Te voir, et puis mourir après!

EUDOXIE, avec émotion.

Ah! laissez-moi!

DIMITRI.

Écoute-moi, etc., etc.

DIMITRI.

Ainsi vous repoussez mes vœux!
Eh bien, sachez que l'on conspire,
Qu'un complot se trame en ces lieux,
J'y prendrai part, et si j'expire,
Vous l'aurez voulu.

EUDOXIE.

Moi, grands dieux!
Oublier ce projet funeste.

DIMITRI.

Non, non, je l'ai juré... je vous,
Risquant des jours que je déteste,

Immoler Golofkin!

EUDOXIE.

O ciel! que dites-vous?

Immoler Golofkin!

(Le voyant venir.)

C'est lui, c'est mon époux!

DIMITRI.

Son époux!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GOLOPKIN.

TRIO.

DIMITRI.

Dieu! que viens-je de faire?
Qu'ai-je dit, malheureux!
J'excite le colère
D'un tyran soupçonneux.

ET EUDOXIE.

O ciel! que dois-je faire?
Quel complot odieux!
Faut-il à sa coté
Livrer un malheureux!

GOLOPKIN, à part, entrant en courant.

Il est, dans le mystère,
Des complots odieux
Qui ne pourront, j'espère,
Échapper à mes yeux.

(Apercevant Dimitri.)

Ah! c'est vous, capitaine;
On vous a prévenu que dans Saint-Petersbourg
Vous ne devez rester qu'un jour.

DIMITRI.

Oui, l'on nous a transmis votre loi souveraine;
Tout un jour... c'est beaucoup, et nous devons bénir
La main qui nous accorde une faveur si grande!

GOLOPKIN, à Eudoxie.

Venez... Élisabeth... vous veut et vous demande.

DIMITRI, bas, à Eudoxie.

Mon sort est dans vos mains, faut-il vivre ou mourir?

ENSEMBLE.

DIMITRI.

Dieu! que viens-je de faire?
Qu'ai-je dit, malheureux! etc., etc.

EUDOXIE.

O ciel! que dois-je faire?
Quel complot odieux! etc., etc.

GOLOPKIN.

Dans l'ombre et le mystère
Des complots odieux! etc., etc.

(Goloïkin entre avec Eudoxie dans la maison à gauche.)

SCÈNE XI.

DIMITRI, LES OFFICIERS venant du dehors. STROLOF, ET QUELQUES MOSCOÏTES, pendant le chœur suivant, placent la table et servent le dîner.

CHŒUR.

Il faut s'amuser, rire et boire,
Asses tôt viendra le trépas!
Courir des plaisirs à la gloire,
C'est la devise des soldats!

SAMOÏEF.

De bien dîner que l'on s'empresse,
Moi, je me charge des apprêts.

(Il va au fond, et aide à mettre la couvert.)

LESTOCQ, à part.

De ce repas le désordre et l'ivresse
Pourraient bien servir nos projets.

SAMOÏEF.

A ce banquet militaire
Le docteur veut-il prendre part?

(Aux autres officiers.)

Il faut le ménager, car à la moindre affaire,
Nous avons besoin de son art.

DIMITRI, à part.

N'importe, du mari je brave la vengeance.

LESTOCQ, lui serrant la main.

A table!

DIMITRI, à part.

Cachons leur ma rage et mon dépit!

LESTOCQ, à Samoïef.

J'accepte avec plaisir comme avec appétit.

DIMITRI, sur le devant du théâtre, bas, à Lestocq.

La diète, je le vois, n'est pas dans l'ordonnance,
Un conspirateur dîne.

LESTOCQ, de même.

Il conspire en dînant!

(Ils se mettent tous à table.)

CHŒUR.

Il faut s'amuser, rire et boire,
Asses tôt viendra le trépas!
Courir des plaisirs à la gloire,
C'est la devise des soldats!

DIMITRI, élevant son verre.

A la santé du docteur!

LESTOCQ, de même.

A la vôtre!

DIMITRI, de même.

Pour second toast buvons tous, mes amis,
A nos amours!

LESTOCQ.

Moi j'en propose un autre;
Buvons au bonheur du pays.

SAMOÏEF, d'un air triste.

Mélas! son bonheur n'est qu'un rêve,
Quand les tyrans règnent sur nous.

LESTOCQ, secouant la tête.

Si vous vouliez...

TOUS.

Que dites-vous?

LESTOCQ, lentement.

Que vous êtes soldats, que c'est avec le glaive
Que l'on fait et défait les rois.

DIMITRI, vivement.

Il a raison.

SAMOÏEF, froidement.

Il a tort, si je crois

Qu'out affaires d'Etat nous devons faire trêve :

Chantons plutôt : à vous, docteur,

Commencez.

LESTOCQ.

Volentiers.

DIMITRI.

Nous redirons en chœur.

LESTOCQ.

PREMIER COUPLET.

C'est le plaisir qui vous invite,
Venez à ce banquet joyeux,
Répétez ce chant moscovite
Si cher à vos nobles aïeux :
Saint Nicolas, patron de la Russie,
Veille sur nous, et donne en tous les temps
La gloire à notre patrie,
Et la mort à ses tyrans!

DIMITRI ET LE CHŒUR, s'animant par degrés.

Gloire à notre patrie,

Et la mort à ses tyrans!

LESTOCQ.

DEUXIÈME COUPLET.

Le Moscovite est misérable,
Des maîtres enchaînés son bras,
Mais dans les maux dont on l'accable,
Il suit attendre, et dit tout bas :
Saint Nicolas, patron de la Russie,
Veille sur nous, et donne en tous les temps
La gloire à notre patrie,
Et la mort à ses tyrans!

CHŒUR.

Gloire à notre patrie,
Et mort à ses tyrans!

(Ils se défont tous.)

LESTOCQ.

TROISIÈME COUPLET.

Et vous dont le cœur doit m'entendre,
Lorsqu'à la honte on vous conduit,
Est-il besoin de vous attendre?
C'est l'honneur qui parle et vous dit :
Braves soldats, soutiens de la Russie,
Votre valeur peut donner en tout temps
La gloire à votre patrie,
Et la mort à ses tyrans!

CHŒUR.

Gloire à notre patrie,
Et mort à ses tyrans!

(S'animant, entourant Lestocq, et se défont tous la main.)

Où, mes amis, où, nous le jurons tous,
Nos ennemis tomberont sous nos coups!

ENSEMBLE.

LESTOCQ, à part, les regardant.

Courage! courage!
Mon triomphe est certain;
Achevons notre ouvrage
Les armes à la main.

CHŒUR D'OFFICIERS.

Courage! courage!
Le triomphe est certain,
Et sortons d'esclavage
Les armes à la main.

DIMITRI.

Courage! courage!
J'admire son dessein,
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main.

SAMOIEF, à demi-voix, les rassemblant autour de lui.
Quel sera notre chef? qui mettra sur le trône?

LESTOCQ.

Celle à qui tous les vœux décernent la couronne,
La fille de Pierre le Grand!
Élisabeth!

TOUS.

Élisabeth!

SAMOIEF.

Où, par droit de naissance.

LESTOCQ.

Et vous connaissez tous ses vertus, sa clémence.

DIMITRI.

Pour elle, s'il le faut, je donnerais mon sang.

TOUS.

Et nous de même; vive Élisabeth!

SAMOIEF, les arrêtant, et à demi-voix.

Avant

De nous sacrifier pour elle,
Sommes-nous sûrs de son consentement?

Qui nous en répond?

LESTOCQ.

Moi!

SAMOIEF.

Sur les jours!

LESTOCQ.

À l'instant

J'ai reçu sa promesse; elle y sera fidèle!
Et tout à l'heure ici, pour mieux vous l'attester,
Je l'attends elle-même.

DIMITRI.

Et nous mourrons pour elle,
Il n'est plus permis d'hésiter.

ENSEMBLE.

LESTOCQ, à part.

Courage! courage!
Mon triomphe est certain.
Achevons mon ouvrage
Les armes à la main.

CHŒUR DE JEUNES OFFICIERS.

Courage! courage!
Le triomphe est certain,
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main.

DIMITRI.

Courage! courage!
J'admire son dessein.
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main.

SCÈNE XII.

LES PAÏCÉRENTS; ÉLISABETH, EUDOXIE, GOLOFKIN,
sortant de la porte à gauche. PATSIANE ET PATSIANNE,
entrant par le fond.

LESTOCQ.

Taisons-nous; la voilà, Golofkin est près d'elle.

ÉLISABETH.

Eh bien! tout est-il prêt, et pouvons-nous partir?

(Golofkin s'incline et fait signe que oui.)

ÉLISABETH, à Eudoxie.

La fête de demain doit donc être bien belle!
De m'y voir près de toi je me fais un plaisir...
(Apercevant Dimitri et les jeunes officiers.)
Eh mais! à surprise nouvelle!

Nos jeunes officiers...

(A Eudoxie.)

Des chevaliers galants.

Au jour de la disgrâce ils m'ont prouvé leur zèle,
Et dans Novgorod c'étaient mes courtisans
Quand tout m'abandonnait...

(Apercevant Lestocq.)

Ah! vous voilà! de grâce,

Un mot, Lestocq.

(Elle l'emmène sur le devant du théâtre.)

LESTOCQ, à demi-voix.

Eh bien! Madame?

ÉLISABETH, à demi-voix.

Votre audace

De soulever me fait encore trembler
Plus de complot, de sceptre, ni d'empire;
Je ne veux plus en entendre parler.

LESTOCQ, à part.

O ciel! à peine je respire.

ÉLISABETH, à haute voix.

Ne songeons qu'à ce bal où j'espère briller.

Vous y viendrez, j'y compte.

(Elle le salue de la main, et retourne près d'Eudoxie et de Golofkin.)

LESTOCQ, à part.

O faiblesse de femme!

DIMITRI ET LES OFFICIERS, s'approchant de Lestocq qu'ils entourent.

Eh bien?

LESTOCQ, après un instant de silence, et d'un ton résolu.

Elle consent à tout, elle est à nous;

Mais il faut se hâter, son salut le réclame.

DIMITRI ET LES OFFICIERS.

Nous sommes prêts... Nous vous le jurons tous.

ENSEMBLE.

LESTOCQ, à part.

Rien n'égale ma rage,
Le péril est certain.
Mourons avec courage
Les armes à la main.

DIMITRI ET LES OFFICIERS.

Du courage! du courage!
Le triomphe est certain.
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main.

ELISABETH.

Que mes jours sans usages
Restent purs et sereins;
Que jamais les orages
Ne troublent mes destins.

AUDOXIE.

Déjà, songeons mon courage!
Il faut, c'est mon destin,
(Regardant Dimitri.)

Où désarmer sa rage,
Où trahir son dessein.

GOLOFKIN, regardant Elisabeth.

Si ce nouveau voyage
Cache quelques desseins,
Sa vie est un otage
Qui reste dans nos mains.

CHŒUR DES PAYSANS.

Que nos vœux, notre hommage, etc.

(Golofkin offre la main à Elisabeth, Dimitri à Eudoxie,
et ils sortent par la porte du fond, tandis que Lestocq, au milieu des jeunes officiers, leur montre
Elisabeth, et menace Golofkin. — La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un appartement du palais d'été à l'Ermitage. Pavillon riche et élégant. Porte au fond. Deux portes latérales. A gauche, une harpe; à droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, seule, un papier de musique à la main, et étudiant un air.

« Gentille... gentille Moscovite,
« Sur ce traîneau... traîneau léger,
« Nous voyons... à ta suite,
« Les amours... les amours voltiger. »
(Froissant le papier dans ses mains.)

Ah! c'est en vain que j'étudie,
Je ne pourrai jamais apprendre la partie.
(Litant.)

« Les amours... les amours voltiger. »
Madame Golofkin, ma très-chère maîtresse,
Chante dans un concert, ainsi que la princesse,
Et l'on m'ordonne aussi de chanter... il le faut.
(Chantant.)

La, la, la, c'est trop bas... la, la, la, c'est trop haut.
« Gentille Moscovite,
« Sur ce traîneau léger,
« Nous voyons à ta suite
« Les amours voltiger;
« Mais, crutelle Nadje,
« Pourquoi, pour mon malheur,
« Blanche comme la neige,
« En as-tu la froideur? »

(Jetant le papier.)

Ah! c'est trop ennuyeux,
Et pour moi, j'aime mieux
Ces airs de danse qu'au village
Sans les apprendre je savaux,
Et qu'en revenant de l'ouvrage,
Auprès de Strolof je chantais.

PREMIER COUPLET.

Le pauvre Ivan, pendant le jour,
Travaille et pense à son amour.
La nuit arrive, et tout content,
Le pauvre Ivan s'en va chantant:
Quand pour moi l'ouvrage
Le soir est fini,
Revenant au village
De froid tout transi,
Du foyer qui brille
J'aime la lueur,
Du feu qui pétile
J'aime la chaleur.
Mais j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;
Mais j'aime bien mieux
Son regard amoureux.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est le dimanche, et tout joyeux,
Buvent ce vin qui rend heureux,
Le pauvre Ivan oublie, hélas!
Peine et chagrin, et dit tout bas:
Pendant l'équilibre,
L'esclave, en huant,
Rêve qu'il est libre,
Et l'est un instant.
D'une erreur si douce
J'aime le bonheur,
De ce vin qui mousse
J'aime la saveur.
Mais j'aime bien mieux, etc.
STROLUF, en dehors.
Oui, j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;
Oui, j'aime bien mieux
Un regard de ses yeux.

CATHERINE.

Ah! quelle voix!

(Courant à la fenêtre.)

Ciel! Strolof en ces lieux!

ENSEMBLE.

CATHERINE, sur le théâtre.

Oui, j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;
Oui, j'aime bien mieux
Son regard amoureux.

STROLUF, en dehors.

Oui, j'aime encore mieux
Mon amie,
Si jolie;
Oui, j'aime encore mieux
Son regard amoureux.

SCÈNE II.

CATHERINE, LESTOCQ.

CATHERINE, se retirant vivement de la fenêtre. Dieu!
l'on vient! c'est le médecin de la princesse!

LESTOCQ. Eh mais! ma chère enfant, qu'avez-vous donc?

CATHERINE. Rien, monsieur le docteur, rien, un étourdissement, un éblouissement.

LESTOCQ. Cela se trouve à merveille, me voyez. Je vois en effet dans vos yeux que vous êtes très-malade.

CATHERINE, à part. Comme il s'y connaît!

LESTOCQ. Maladie que nous nommons inclination contractée et à laquelle sont sujettes les princesses comme leurs femmes de chambre.

CATHERINE. Ah! mon Dieu!

LESTOCQ, la regardant toujours. Attendez donc; un cousin à vous, un pauvre diable, que vous alliez épouser. CATHERINE. Comment, vous voyez cela?

LESTOCQ. Et bien d'autres choses encore, je vous dirais même son nom : Strolf, je crois.

CATHERINE, vivement. Oui, monsieur le docteur! un paysan de M. le comte qui est bien loin d'ici.

LESTOCQ. Du tout; je vois là qu'il est ici, à Saint-Pétersbourg.

CATHERINE, à part. Dieu! que c'est dangereux! il sait tout, ce médecin-là.

PREMIER COUPLET.

Ne nous trahissez pas tous deux...
Longtemps nous fûmes malheureux
Ensemble.

Mon cœur en est encore ému,
Que de fois pour moi je l'ai vu
Battu!

Ah! dans mes rêves qu'il partageait,
Son amitié me consolait.
Sans lui dire que je l'aimais,
Il le savait comme moi, mais
Je tremble

De vous ouvrir ainsi mon cœur,
Et devant un si grand docteur
J'ai peur.

DEUXIÈME COUPLET.

LESTOCQ.
Et pourquoi donc trembler ainsi?
Pour moi Strolf est un ami
Fidèle.

D'un hymen qui l'enchanterait
J'ai conçu pour lui le projet
Secret.

(Geste de colère de Catherine.)

Ah! réprimés ce grand courroux,
Celle dont il sera l'époux,
Elle est près de moi; la voilà.
Approuvez-vous ce projet-là,

Ma belle,

Et l'ordonnance du docteur
Calme-t-elle de votre cœur
La peur?

TROISIÈME COUPLET.

CATHERINE.
Ah! pardon, monsieur le docteur,
Pour mériter un tel bonheur,
Que faire?

LESTOCQ.
Il faut m'obéir désormais;
Il faut secondar en tout mes
Projets.

CATHERINE.
Ah! si Strolf le veut ainsi.

LESTOCQ.
C'est lui qui vous l'ordonne ici;
Autour de vous observer bien,
Tout me dira et ne jamais rien
Me faire,

C'est son ordre; car, sans frayeur,
On doit ouvrir à son docteur
Son cœur.

CATHERINE.

J'obéis, monsieur le docteur,
Vous avez banni de mon cœur
La peur.

LESTOCQ. C'est bien! vous voilà donc comme Strolf à mon service, et pour commencer... Golofkin est-il sorti ce matin?

CATHERINE. Non, Monsieur.

LESTOCQ. Il est encore ici!

CATHERINE. Là, dans ce salon, auprès de sa femme et de la princesse Elisabeth.

LESTOCQ. Ne pas quitter sa femme... est-ce qu'il en serait jaloux?

CATHERINE. Non, Monsieur.

LESTOCQ, à part. Tant pis; ça l'occuperait! il faudra y songer; et qu'est-ce que Golofkin, qu'est-ce que ces dames disaient dans le salon?

CATHERINE. Il était question de la fête de ce soir dans les jardins de l'Ermitage.

LESTOCQ. Après?

CATHERINE. On disait que la régente, que toute la cour devait y assister.

LESTOCQ. Après?

CATHERINE. Qu'il y aurait concert d'abord, et puis ensuite un bal; et l'on a discuté sur le costume que devaient mettre ces dames. Ma maîtresse voulait une paysanne française, et la princesse une bergère russe.

LESTOCQ. O folies de femmes! c'est pourtant à cela qu'elle pense, dans un pareil moment!

CATHERINE. Et un jeune officier qui était là, le capitaine Dimitri, un fort joli garçon, a proposé d'apporter à ces dames des dessins nouveaux qu'il allait chercher.

LESTOCQ. Et lui aussi! et voilà des gens qui se mêlent de conspirer (Haut, à Catherine.) Va dans le salon, et dis tout bas à la princesse que je voudrais lui parler au sujet de la fête qui se prépare.

CATHERINE. Je n'oserais pas; ces dames essaient les morceaux de musique; moi aussi; ce qui est bien ennuyeux, et si vous vouliez me faire répéter...

LESTOCQ. Il s'agit bien de cela! (À part.) Un concert! de la musique, quand nous jouons pour elle notre existence; quand tout marche, tout s'organise; quand cette nuit peut-être le sang va couler. Mais nos conjures dont le nombre augmente veulent absolument ou sa présence, ou un mot de sa main; et cette proclamation que j'ai promis de lui faire signer, par quel moyen l'y décider?

CATHERINE, regardant la porte qui s'ouvre. Voici la princesse!

LESTOCQ. Dieu soit loué!... mais elle n'est pas seule.

SCÈNE III.

LESTOCQ, CATHERINE; ÉLISABETH ET EUDOXIE, un papier de musique à la main, et se disputant. GOLOFKIN, qui entre derrière elles.

QUINTETTI.

ÉLISABETH.

Je soutiens que c'est un soi-disé.

EUDOXIE.

Soi naturel... c'est bien écrit...

ÉLISABETH.

On s'est trompé, ne vous déplaie;

(À Golofkin.)

Al-je raison?

GOLOFKIN.

Sans contredit.

(À part.)

Comment, d'une pareille femme,
Pourrions-nous érauler les projets?

LESTOCQ, à Elisabeth.

Je voudrais vous parler, Madame.

ELISABETH.

Dans ce moment je ne pourrais.
Nous sommes accablés et de soins et d'ouvrage ;
N'avons-nous pas, ce soir, à l'Ermitage,
Bai et concert, et puis ce qu'on a
Que nous ne savons pas, et qu'avec Eudoxie
Il nous faut répéter...

LESTOCQ, qui pendant ce temps s'est approché d'Elisabeth.

Mais je vous en supplie,
Une affaire importante, et qui me touche fort.

ELISABETH.

Les affaires plus tard, et les plaisirs d'abord.

LESTOCQ.

Mais, Madame, songez...

ELISABETH.

Songez au quatuor.

LESTOCQ, avec impatience.

Eh ! vous n'êtes que trois !

ELISABETH.

C'est vrai, c'est difficile ;

Mais jadis vous chantiez, et vous pouvez encore...

LESTOCQ, avec impatience.

Du tout !

ELISABETH.

Vous êtes trop habile

Pour ne pas tout connaître...

GOLOFKIN, riant.

Oh ! c'est votre devoir.

LESTOCQ.

A la première vue, et sans aucune étude ?

ELISABETH.

Bah ! vous autres docteurs, vous avez l'habitude

De réussir sans le savoir.

LESTOCQ, à Elisabeth.

Mais, Madame !

ELISABETH.

Charles, ou je n'écoute rien.

(Lui donnant un papier.)

Voici votre morceau,

(À Eudoxie et à Catherine.)

Les vôtres et le mien.

(Golofkin approche un fauteuil à Elisabeth. Lestocq
est debout à sa gauche, Eudoxie à sa droite. Catherine,
qui a pris un cousin, vient se mettre aux
pieds de la princesse. Golofkin, assis à gauche du
théâtre, contemple ce groupe.)

ELISABETH, CATHERINE, EUDOXIE, LESTOCQ.

Geoffile Moscovite,

Sur ce traineau léger,

Nous voyons à la suite

Les amours volageurs ;

Mais, cruelle Nadye,

Pourquoi, pour mon malheur,

Blanche comme la neige,

En as-tu la froideur ?

Oni, quand de cette neige

Vous avez la blancheur,

Pourquoi, belle Nadye,

En avoir la froideur ?

ENSEMBLE.

GOLOFKIN.

Bravo ! bravo ! c'est enchanteur !

LES TROIS FEMMES, applaudissant.

Bravo ! bravo ! mon cher docteur !

LESTOCQ, à part.

Ah ! rien n'égale ma fureur.

ELISABETH. Maintenant, docteur, je suis à vous, et je

serais même enchantée de vous consulter...

LESTOCQ, vivement et avec émotion. Vraiment !

ELISABETH. Sur mon costume ; le capitaine Dimitri va

nous apporter des dessins sur lesquels vous nous donnerez votre avis.

LESTOCQ. Moi, Madame !

ELISABETH. Ah ! vous êtes de fort bon conseil ; pas tous les jours. (À Golofkin.) N'est-il pas vrai ?

GOLOFKIN. Certainement. Pardon, Madame, je me rends au conseil où la régente m'a fait demander.

EUDOXIE. Moi, si Votre Altesse veut me le permettre, j'ai m'occuper de ma toilette de ce soir.

ELISABETH. Fort bien ! vous me laissez seule... Eh bien ! docteur, me voilà, je suis à vous.

LESTOCQ, qui depuis quelques instants s'est assis près de la table. Faute de mieux ! c'est bien heureux ! (Bas, à Catherine.) Reste en sentinelle et avertis-moi des que Golofkin sortira du conseil.

CATHERINE. Je vous le promets.

ELISABETH, à Golofkin. Adieu, monsieur le comte ; adieu, Eudoxie, à ce soir. (Golofkin sort par le fond, Eudoxie et Catherine par la gauche.)

SCENE IV.

LESTOCQ, assis près de la table à droite et dessinant à la plume ; ELISABETH, qui a reconduit Eudoxie, redescend le théâtre et s'approche de Lestocq.

ELISABETH. Il y avait longtemps que je n'avais eu de
matinée aussi occupée ; tant d'affaires à la fois me fati-
guent, et je suis sûre, docteur, que vous êtes inquiet sur
ma santé ; c'est pour cela sans doute que vous voulez...
Ah ! vous dessinez.

LESTOCQ. En attendant audience.

ELISABETH, regardant par-dessus son épaule. Mais
c'est fort bien ce que je vois là ; un trône d'un côté, un
trône superbe, et de l'autre... (Poussant un cri.) Ah !
mon Dieu ! quelle horreur ! un échafaud !

LESTOCQ, lui montrant froidement le papier. Choisissez !
car maintenant, Madame, il ne vous reste plus d'autre
alternative que l'un ou l'autre.

ELISABETH, effrayée. Qu'est-ce que cela signifie, et que
voulez-vous dire ?

LESTOCQ. Que je n'ai pas tenu compte d'un refus qui
vous perdait et nous aussi. J'ai agi en votre nom, j'ai
rassemblé, j'ai armé vos amis, toujours en votre nom, car
je leur ai répondu de vous.

ELISABETH. Sans mon aveu, sans mon consentement !

LESTOCQ. J'étais sûr que vous le donneriez quand vous
sauriez qu'en ce moment votre perte est certaine. Apprenez
que depuis longtemps toutes vos démarches sont surveil-
lées, que moi-même j'ai été placé près de vous pour épier
vos actions et en rendre compte, et qu'enfin dans ce
conseil où se rend Golofkin, on va décider de votre liberté ou
de vos jours.

ELISABETH. Quand je prouverai que je ne suis point
coupable...

LESTOCQ. Vous l'êtes.

ELISABETH. Et comment, s'il vous plaît ?

LESTOCQ. Par les droits seuls que vous avez au trône :
c'est là un crime qui ne se pardonne pas, et dont il faut
vous punir ; je le ferais à leur place. Oui, Madame, ils
vous condamneront, que vous ayez ou non pris part à nos
projets, vous voyez bien que vous ne risquez rien à conspi-
rer ; en contraire.

ELISABETH. Moi ! y pensez-vous ? des complots, des tour-
nements, des angoisses, du sang à répandre peut-être, et
j'en serais cause ! oh ! non, je ne le veux pas ! Je sais
encore hier l'histoire de Marie Stuart. Songez donc, doc-
teur, une prison, des juges, un arrêt ; c'est affreux ! et
c'est comme cela que finissent toutes les conspirations.

LESTOCQ. Quand on ne réussit pas ! mais nous réussis-
rons. Jamais l'instant ne fut plus favorable : le peuple
est las de la rigence et las d'être gouverné au nom d'un
enfant, il murmure, il vous appelle ; le régiment de No-

vogorod est pour vous, et n'attend pour se lever qu'un ordre, une proclamation d'Elisabeth... (*Geste d'Elisabeth.*) Rassurez-vous, je l'apporte! vous n'aurez qu'à la signer; restent donc les grenadiers Prébogatinski. Ce soir, nous nous rendrons à leur caserne, vous vous montrerez, je parlerai, je leur dirai! Voici la fille de Pierre le Grand; ils répondront: Vive l'impératrice, et demain Votre Majesté est sur le trône; signes! (*Il lui présente le papier.*)

ELISABETH. Non! non! cent fois non! vous réussiriez que je n'accepterais point le trône, je n'en veux pas; j'ai d'autres pensées, d'autres d'es; un seul du moins qui remplit mon cœur et suffit au bonheur de ma vie. Il est un secret que je voulais enlever au monde entier, même à vous, mon confident et mon fidèle ami; mais puisqu'il faut vous l'avouer, sachez qu'il est quelqu'un que je préfère à tout, que j'aime...

LESTOCQ. O ciel!

ELISABETH. Je maudissais déjà le rang qui nous séparerait; et quand je voudrais pouvoir descendre jusqu'à lui, vous me parlez d'un trône qui m'en éloigne encore plus!

LESTOCQ. d part. Malediction! si je m'attendais à cela!.. (*Haut.*) Et connaît-il cet amour!

ELISABETH. Il ne s'en doute même pas! le voir! l'aimer sans le lui dire est déjà un si grand bonheur; de là vient ce brusque départ, cette arrivée à Saint-Petersbourg qui a trompé tout le monde, vous le premier; c'était pour le rejoindre!

LESTOCQ. Que dites-vous?

ELISABETH. Silence!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, DIMITRI.

TRIO.

LESTOCQ. regardant Elisabeth avec étonnement.

D'un trouble inconnu

Son cœur est ému.

Pourquoi,

Près de moi,

Cet effroi?

Elle a tressailli,

Son front a pâli:

Voyons, observons tout d'ici.

ELISABETH, regardant Dimitri.

D'un trouble inconnu

Mou cœur est ému;

Je tremble malgré moi

D'effroi.

Aux yeux d'un ami,

Cachons au oird'hui

Un sentiment dont je rougis.

DIMITRI, tenant à la main un album sur lequel il dessine et regardant l'appareillement de madame Golofkin.

A mon cœur ému

L'espoir est rendu.

L'amour veille sur moi,

Je croi.

Oui, j'espère ainsi,

Pendant l'absence du mari...

(S'approchant d'Elisabeth.)

Voici, Madame, à vos ordres soumis,

Ces costumes nouveaux...

ELISABETH, cherchant sous un air singulier à cacher son trouble aux yeux de Lestocq, qui l'examine.

Que vous avez choisis

Et copiés.

DIMITRI.

Pour votre altesse.

ELISABETH, toujours de même.

C'est bien... et cet autre dessin...

DIMITRI.

Est pour madame Golofkin,
A qui je vais le porter... (*A part.*) Quelle ivresse!

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

D'un trouble inconnu, etc.

ELISABETH.

D'un trouble inconnu, etc.

DIMITRI.

A mon cœur ému, etc.

ELISABETH, examinant le dessin.

Oui, ce costume de bergère

Est assez gracieux, qu'en pensez-vous, docteur?

LESTOCQ.

Il me paraît charmant, puisqu'il a so vous plaire.

ELISABETH.

Et vous croyez qu'il m'ira bien?

DIMITRI.

D'honneur,

Voire altesse en doit être une fois plus jolie,

Si du moins c'est possible...

ELISABETH.

Ah! c'est bien, je le prends.

DIMITRI.

Mais, pardoe... l'on m'attend

ELISABETH.

Faites, je vous en prie.

DIMITRI, d part.

Ah! courons et sachons profiter des instants.

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

D'un trouble inconnu, etc.

ELISABETH.

D'un trouble inconnu, etc.

DIMITRI.

D'un trouble inconnu, etc.

(Dimitri salue respectueusement Elisabeth, et sort par la porte à gauche.)

SCENE VI.

LESTOCQ, ELISABETH.

LESTOCQ. D'où vient le trouble où je vois votre altesse?

ELISABETH. Moi, je n'en ai aucun; mais quand ce serait, il me semble que la conversation que nous avions tout à l'heure...

LESTOCQ. Vous aviez beaucoup moins émue que la personne qui est venue l'interrompre.

ELISABETH, vivement. Que dites-vous?

LESTOCQ, après avoir regardé autour de lui. Que c'est lui que vous aimez!

ELISABETH, avec effroi. Silence! (*A demi-voix.*) Eh bien! oui, docteur, pourquoi feindre plus longtemps? et dussiez-vous me blâmer...

LESTOCQ, avec joie. Mais! et pourquoi donc? n'est-il pas brave, aimable, spirituel; n'est-ce pas un des chefs de notre conspiration?

ELISABETH. Qu'entends-je? lui, Dimitri!..

LESTOCQ. Oui, Madame, il n'a pas hésité un instant à risquer son avenir, sa fortune, son existence, pour replacer Elisabeth sur le trône de ses aïeux; après cela vous lui devez moins de reconnaissance qu'à tout autre, car ce que nous faisons par dévouement, il le fait par amour, et s'il s'expose, c'est pour celle qu'il aime!

ELISABETH, avec joie. Ah! dites-vous vrai? ne me trompez-vous pas?

LESTOCQ. Je le tiens de lui-même qui, hier encore, furieux, éperdu, ne pouvait me cacher son amour ni son désespoir; il voulait tuer ce Golofkin qui l'éloignait de Saint-Petersbourg, et il ne conspire, en un mot, que pour vous voir, pour ne pas vous quitter.

ELISABETH. Ah! que je suis heureuse!
LESTOCQ. Et ce qu'il fait en ce moment, hésitez-vous à le faire? serez-vous moins généreuse? refuserez-vous d'enfermer dans une conspiration où lui-même n'agit et ne combat que pour vous?

ELISABETH. Non, non, je ne balance plus! quels que soient ses dangers, je les partagerai, pour lui, non pour le trône...

LESTOCQ, à part. Pen nous importe. (Haut.) Et pourvu que vous signiez seulement cette proclamation...

ELISABETH, vivement et la prenant. Oui, certainement; mais, je la signerais... mais... (Avec embarras.) Vous croyez qu'il m'aime... et si vous vous trompiez, si vous vous abusiez: car enfin il ne me l'a jamais dit!

LESTOCQ, vivement. Il vous le dira, je vous le jure, je vous en réponds, et alors...

ELISABETH, de même. Alors, je remets entre vos mains toute ma destinée; je signe cette proclamation, et j'emarche à votre tête, près de lui, à la mort.

LESTOCQ. A la gloire!

ELISABETH, à demi-voix. Adieu! adieu, Lestocq!

LESTOCQ, d'un ton chapeau. Adieu, impératrice! (Elisabeth sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

LESTOCQ, seul.

PREMIER COUPLET.

Voilà bien comme sont les femmes,
Et sans desirs et sans espoir.
Rien ne saurait toucher leurs âmes,
Rien ne semble les étonner.
Soudain l'amour arrive,
Bientôt il les captive :
Grands politesses, à genoux!
Malgré notre science,
L'amour, sans qu'il y pense,
Est encore plus adroit que nous.

DEUXIÈME COUPLET.

Dieu d'intrigue, qu'en ma détresse,
En vain j'importais aujourd'hui;
Où vient d'échouer mon adresse,
Un jeune amant a réussi!
C'est lui, lui seul qui donne
L'empire et la couronne,
Et devant lui nous tremblons tous.
Malgré notre science,
L'amour, sans qu'il y pense,
Est encore plus adroit que nous.

Oui, encore quelques instants et elle aura signé cette proclamation qu'ils attendent tous pour agir... C'est Dimitri.

SCÈNE VIII.

LESTOCQ; DIMITRI, sortant de la porte à gauche.

LESTOCQ. O destinée des empires! c'est pourtant de lui maintenant, de lui et de son amour, que dépend le sort de la Russie et le nôtre... A quoi pousse-t-il?

DIMITRI, à part. Refuser de me voir en l'absence de son mari; ne pas me recevoir; tout est fini! elle m'a ouïlié; son cœur est à un autre, et je n'ai plus qu'à mourir!

LESTOCQ. Mon capitaine!

DIMITRI. Ah! c'est vous, docteur.

LESTOCQ. A qui pensiez-vous là?

DIMITRI. A me faire tuer, et c'est le ciel qui vous envoie. Lestocq. Pour vous guérir et vous consoler. Etes-vous toujours amoureux?

DIMITRI, avec colère. Eh! moi bleu! oui; et j'ai grand tort.

LESTOCQ, vivement. Du tout; c'est bien, jeune homme, très-bien; c'est ce qu'il faut; une parfaite constance vous fait honneur!

DIMITRI. Bel honneur et beau profit! quand un tel amour n'est qu'une folie, une extravagance; quand on aime sans espoir...

LESTOCQ. Et s'il y en avait; si celle que vous aimez, toute grande dame qu'elle est, partageait votre amour...

DIMITRI, lui sautant au cou. Ah! docteur, s'il était vrai, tout mon sang serait à vous; mais qui vous l'a dit! quelle preuve? quel témoin?

LESTOCQ, à demi-voix. Elle me l'a avoué à moi-même.

DIMITRI. A vous, tandis qu'avec moi cette froideur, cette indifférence; elle me trahissait donc?

LESTOCQ. Eh! oui, sans doute; n'a-t-elle pas tout à craindre? et quand vous l'accusez d'indifférence, c'est elle au contraire qui donne de votre tendresse, qui en exige des preuves.

DIMITRI. Parlez; tout ce qu'elle voudra. Tout m'est possible si je suis aimé d'Eudoxie.

LESTOCQ, stupéfait. Hein! que dites-vous là? quel nom?

DIMITRI, vivement. Eudoxie, madame Golofkin, comme vous voudrez! Parlez, docteur... Qu'avez-vous donc?

LESTOCQ. Rien! (A part.) C'est moi de nom!

DIMITRI. Est-ce que vous ne trouvez pas? vous faut-il un médecin?

LESTOCQ, cherchant à se remettre. Eh! non, vraiment; ne faites pas attention... (Cherchant à sourire.) Nous parlions donc de votre amour; vous dites que vous aimez madame Golofkin.

DIMITRI, à haute voix. Depuis que je me connais; depuis mon enfance, je n'ai jamais aimé, je n'aimerais jamais qu'elle.

LESTOCQ, tout en tremblant. Silence! il ne faut pas dire cela, il ne faut jamais en parler, lui criait.

DIMITRI. Vous avez raison, à cause de son mari; et encore, puisqu'elle m'aime, puisqu'elle vous l'a dit, je me moque maintenant du mari, et si je puis trouver une occasion de me rencontrer seul avec elle...

LESTOCQ, avec effroi. Y pensez-vous!

DIMITRI. Certainement! Mais vous parlez tout à l'heure des preuves de tendresse qu'elle exigeait de moi, quelles sont-elles?

LESTOCQ, avec embarras. M'y voici! En me faisant un tel aveu, en me permettant de vous en faire part, elle a droit de compter sur votre discrétion et votre dévouement...

DIMITRI. Ma vie entière est à elle.

LESTOCQ. Eh bien! pour la rassurer, c'est cela qu'il faut lui écrire.

DIMITRI, se mettant à la table. Avec mon sang, s'il le faut. (Écrivant.) « Mon Eudoxie, ma bien-aimée... »

LESTOCQ. Y pensez-vous! est-ce que dans un pareil billet il faut jamais nommer personne?

DIMITRI, déchirant le billet. Vous avez raison. (En déchirant un autre.) « Je jure à madame Golofkin... »

LESTOCQ. C'est encore pire.

DIMITRI, déchirant le billet. Dieu! que c'est impatientant! dictiez-vous-même.

LESTOCQ, dictant à Dimitri qui écrit. « Madame, je viens de voir le docteur; son amitié a trahi un secret que je ne puis payer qu'au prix de tout mon sang et de tout mon amour! parlez, ordonnez en souveraine, c'est le plus ardent de mes vœux. Obéissance et fidélité à toute épreuve. » DIMITRI. «

DIMITRI. Pas autre chose?

LESTOCQ. Non; je crois qu'elle sera satisfaite, et qu'il n'en faut pas davantage.

DIMITRI, à part. Pour elle, mais pour moi, il me faut un rendez-vous.

LESTOCQ, se retournant et apercevant Catherine. Ah! C'est Catherine.

DIMITRI, pendant que Lestocq remonte le théâtre, écrit

à la hâte. « *Post-scriptum*. Avant ce soir, un moment
« d'entretien, ou je meurs. »

LESTOCQ, à Catherine. Qu'y a-t-il?

CATHERINE. M. Golofkin sort du conseil et sera ici dans
l'instant.

LESTOCQ, à Dimitri. C'est bien, cachez bien vite ce billet,
et surmontez point d'adresse.

DIMITRI. Cela va sans dire! me prenez-vous pour un
étourdi? (À Catherine.) Tiens, petite, prends cette lettre,
et porte-la sur-le-champ... Dieu! Golofkin!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GOLOPKIN.

TRIO.

GOLOPKIN, passant entre Dimitri et Catherine, qui tient
déjà la lettre.

Une lettre en ses mains! et pour qui, je vous prie?

DIMITRI.

Eh! mais, c'est mon secret; je voudrais, en honneur,
Pouvoir en faire part à votre seigneurie,
Mais cela ne se peut, demandez au docteur.

GOLOPKIN.

Pardon d'une demande indiscrette, peut-être...

Ah! le docteur est votre confident!

DIMITRI, à Golofkin.

(À Catherine.)

Oui, sans doute, et lui seul le dira, mon enfant,
Ce qu'il faut faire de ma lettre.

(Il se rapproche de Golofkin, et pendant ce temps Les-
tocq dit à Catherine :)

LESTOCQ, à voix basse.

Va la remettre sur-le-champ

À la princesse Elisabeth... silence!

Tu m'entends?..

CATHERINE.

Oui, Monsieur.

LESTOCQ.

Ten hymen en dépend!

(Catherine sort par la porte du fond, et Golofkin s'ap-
proche de Lestocq, pendant que Dimitri, qui s'est
assis, regarde près de la table un cahier de gravures.)

GOLOPKIN, à demi-voix, à Lestocq.

Eh quoi! cet étourdi vous a fait confidence...

LESTOCQ.

D'un secret qu'entre nous je ne demandais pas.

GOLOPKIN, de même.

A qui destine-t-il ce billet?

LESTOCQ, hésitant.

Mais je pense...

GOLOPKIN, sévèrement.

Répondez, je le veux... à qui?

LESTOCQ.

Parlez plus bas...

À votre femme!

GOLOPKIN, étonné.

O trahison nouvelle!

LESTOCQ, à part.

C'est ce que je voulais, qu'il devienne jaloux.

Pendant qu'il veillera sur elle,
Il ne veillera pas sur nous.

ENSEMBLE.

GOLOPKIN.

D'une telle insolence

Je ne puis revenir.

Mais silence et prudence,

Je saurai le punir.

LESTOCQ.

Oui, cette confidence

Lui donne à réfléchir,

T. XIV.

Et l'audace est prudence
Quand il faut réussir.

DIMITRI.

Je me livre d'avance

Au plus doux avenir,

Et silence et prudence,

Tout doit nous réussir.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; STROLOF, s'ap'rochant de Lestocq, et
à voix basse.

STROLOF.

Je reviens, maître, à vos ordres fidèle,
Chercher l'écrit que vous m'avez promis.

LESTOCQ, de même.

Je l'attends.

STROLOF.

Hâtez-vous, car, parmi vos amis
On murmure, et plusieurs accusent votre zèle...

LESTOCQ, de même.

Tout à l'heure ils verront si je les ai trahis!

ENSEMBLE.

GOLOPKIN, regardant toujours Dimitri.

D'une telle insolence

Je ne puis revenir,

Mais silence et prudence,

Je saurai le punir.

DIMITRI, à part.

Je me livre d'avance

Au plus doux avenir,

Et silence et prudence,

Tout doit nous réussir.

STROLOF.

Oui, dans leur déliance,

Ils pourraient vous trahir;

Hâtez-vous, par prudence,

De combler leur désir.

LESTOCQ, de même.

Oui, de leur déliance,

Ils vont bientôt rougir,

Prudence et patience,

Nous feront réussir.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS; EUDOXIE, ÉLISABETH; CATHERINE,
sortant de la porte à gauche; elles tiennent à la main
chacune un papier de musique.

SEPTUOR.

DIMITRI, avec joie, et apercevant madame Golofkin.

C'est Eudoxie!

GOLOPKIN, à part, avec colère.

Ah! c'est ma femme!

(Haut.)

Quell déjà vous sortez, Madame? «

EUDOXIE.

Oui, ce matin, on nous fait inviter

Chez la régente, où l'on doit répéter

À grand orchestre.

ÉLISABETH.

Oh! c'est indispensable...

DIMITRI, regardant Eudoxie avec intention.

Car, pour être en mesure, il faut se concerter!

GOLOPKIN, observant tout à tour Dimitri et sa femme.

Réflexion admirable,

Et surtout pleine de raison!

ÉLISABETH, pendant ce temps, dit bas à Lestocq en lui
remettant un papier.

J'ai sa lettre, et voici la proclamation

Que j'ai signée...

ENSEMBLE.

LESTOCQ, *la saisissant avec joie.*

Enfin donc je la tiens !

(À part.)

C'est bien ! c'est bien !

DIMITRI, *regardant Eudoxie qui baisse toujours les yeux.*

Son regard évite le mien,

C'est bien ! c'est bien !

GOLOFKN, *qui pendant tout ce temps n'a observé que**Dimitri et sa femme.*

Je vois quel projet est le sien,

C'est bien ! c'est bien !

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

Enfin elle est en ma puissance,

Le ciel comble mon espérance ;

Rendrons au fond de mon cœur

Et mon triomphe et mon bonheur.

DIMITRI, *regardant Eudoxie.*

Enfin donc le ciel récompense

Et mon amour et ma constance.

Rendrons au fond de mon cœur

Et mon ivresse et mon bonheur.

ELISABETH, *regardant Dimitri.*

De son amour, de sa constance,

Je possède enfin l'assurance ;

Rendrons au fond de mon cœur

Et mon ivresse et mon bonheur.

GOLOFKN, *regardant Dimitri.*

Et ses regards et son silence

Ont confirmé ma défiance ;

Rendrons au fond de mon cœur

Et mes soupçons et ma fureur.

EUDOXIE.

Hélas ! je tremble en sa présence,

L'honneur défend qu'à lui je pense ;

Rendrons au fond de mon cœur

Et mes combats et ma douleur.

STROLOF ET CATHERINE, *se regardant et regardant Lestocq.*

Oui, c'est bien elle, } et sa présence

Oui, c'est Strolof, }

De notre hymen est l'assurance ;

Rendrons au fond de mon cœur

Et mon espoir et mon bonheur.

LESTOCQ, *s'approchant d'Elizabeth qui regarde toujours**Dimitri, lui dit à voix basse :*

Sur vous et sur lui prenez garde,

Craignez de lui parler surtout !

ELISABETH, *de même.*

Pourquoi cela ?

LESTOCQ, *de même.*

Golofkin observe et regarde.

ELISABETH, *à part, et montrant la lettre de Dimitri qu'elle tient.*

Pourtant n'attendez-vous qu'il demande... il l'aura,

Oui, oui, je le jure, il l'aura.

DIMITRI, *regardant Golofkin, qui est toujours entre lui et Eudoxie.*

Et ce mari qui reste toujours là !

TOUS, *à part.*

Sous un joyeux sourire

Cachons bien nos projets ;

(Haut.)

Qu'en ces lieux tout respire

Le bonheur et la paix.

GOLOFKN, *bais, à Catherine.*

Il faut que je te parle, et moi que ta maîtresse

En sache rien.

CATHERINE, *étonnée.*

Quoi ! Monsieur... ?

GOLOFKN.

Tais-toi,

Il y va de tes jours.

LESTOCQ, *de l'autre côté, bas, à Strolof, en lui remettant la proclamation.*

Va, et de la princesse

Porte-leur cet écrit en gage de sa fol.

ENSEMBLE.

(Regardant Elizabeth.)

Oui, c'en est fait, elle est à moi !

DIMITRI, *regardant Eudoxie.*

Elle est à moi !

STROLOF, *regardant Catherine.*

Elle est à moi !

ELISABETH, *regardant Dimitri.*

Oui, son cœur est à moi !

TOUS, *à part.*

Sous un joyeux sourire

Cachons bien nos projets.

(Haut.)

Qu'en ces lieux tout respire

Le bonheur et la paix ;

Le bonheur est fidèle

A ce séjour charmant ;

La galté nous appelle,

Le plaisir nous attend.

Partons ! partons ! le plaisir nous attend.

(Les trois femmes sortent par la porte du fond, Golofkin va les suivre ; mais avant de partir, il jette un dernier regard sur Dimitri, qui, seul et immobile au milieu du théâtre, suit toujours des yeux Eudoxie. A gauche, Lestocq serre la main de Strolof, et lui renouvelle l'ordre de porter la proclamation aux conjurés. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un pavillon très-élégant dans les jardins de l'Ermitage. Une porte et des croisées au fond. A droite et à gauche, deux portes conduisant à des cabinets qui ont vue sur le spectateur. Le cabinet à droite a une seconde porte de sortie donnant sur le parc : des sièges, des sofas élégants, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE ; LESTOCQ, *entrant par le fond.*

CATHERINE. Ah ! c'est vous, monsieur le docteur, que je suis heureuse de vous rencontrer !

LESTOCQ. Parle vite, mon enfant, car je n'ai pas de temps à perdre. *(À part.)* La proclamation d'Elizabeth a ranimé l'ardeur de nos conjurés ; tout marche maintenant et je réponds du succès. *(À Catherine qui a remonté le théâtre.)* Eh bien ! qu'y a-t-il ?

CATHERINE. Il y a qu'en sortant de chez la régente, où nous venions de faire la répétition générale pour ce soir, Golofkin, mon maître, m'a dit à voix basse : Rends-toi au milieu des jardins de l'Ermitage, dans le pavillon, je t'y rejoins à l'instant.

LESTOCQ. Que peut-il te vouloir ? Ah ! mon Dieu ! si c'était pour le message de ce matin ! Dans ce cas-là ne dis pas un mot de moi, et même il vaudrait mieux lui soutenir hardiment... *(On frappe à la porte à droite.)*

CATHERINE. Silence ! c'est lui ; allez-vous-en ; je vous raconterai ce qu'il m'aura dit

LESTOCQ, à part. J'hime mieux l'entendre!.. (Pendant que Catherine va ouvrir la porte à droite, Lestocq entre sans être vu dans le cabinet à gauche.) D'ici je ne perdrai pas une parole, et en m'enfermant... (Il ferme la porte et disparaît.)

SCENE II.

CATHERINE, GOLOFKIN.

(Il entre dans le cabinet à droite qui a une porte sur le parc.)

GOLOFKIN, apercevant Catherine. Fidèle au rendez-vous, c'est bien. (Montrant la porte du fond.) Ferme cette porte. (Catherine va mettre le verrou.)

GOLOFKIN, lui montrant la porte à gauche. Celle-ci encore.

CATHERINE, poussant la porte. Elle est fermée en dedans.

GOLOFKIN. N'importe! mets le verrou de ce côté. Approche maintenant.

CATHERINE. Ah! mon Dieu! que j'ai peur!

DUO.

GOLOFKIN.

Prends garde et songe d'avance
Que je veux la vérité!
Ou bien crains de ma vengeance
Un châlliment mérité.

CATHERINE.

Je vous dois obéissance,
Je vous dois fidélité,
Et je jure ici d'avance
De dire la vérité.

GOLOFKIN.

Réponds donc! ce matin que t'a dit la maîtresse,
En recevant de toi ce billet fortuné?

CATHERINE.

Quel billet?

GOLOFKIN.

Ce billet si rempli de tendresse
Que ce jeune officier pour elle t'a donné.

CATHERINE.

Pour elle, nœud.

GOLOFKIN.

Ah! c'est une imposture,

Tu mens!

CATHERINE.

Nou, Monseigneur, c'est la vérité pure.

GOLOFKIN.

La lettre était pour elle.

CATHERINE.

Oh! non, je vous le jure!

GOLOFKIN.

Pour qui donc ce billet? à qui l'as-tu remis?

CATHERINE, (tremblante).

Je ne sais...

GOLOFKIN.

Pour qui donc?

CATHERINE, à part.

Dieu! que dire et que faire?

GOLOFKIN.

Réponds! réponds!

CATHERINE.

Je ne le puis!

GOLOFKIN.

D'un esclave qui veut à mes lois se soustraire,

Tu sais pourtant quel est le sort:

Le knout jusqu'à la mort.

ENSEMBLE.

CATHERINE.

Pour calmer sa colère,

Hélas! que dois-je faire?

Grâce! grâce pour moi!
Grâce! je meurs d'effroi.

GOLOFKIN.

Malheur au téméraire

Qui brave ma colère!

Obéis à ma loi!

A l'instant réponds-moi.

GOLOFKIN, appelant.

Hola! quelqu'un.

(Deux esclaves paraissent dans le cabinet à droite.)

GOLOFKIN, leur montrant Catherine.

Qu'on la saisisse.

CATHERINE, poussant un cri.

Ah! Monseigneur!

GOLOFKIN.

Que sous vos coups

A l'instant même elle périsse!

CATHERINE, se jetant à ses pieds.

Qu'ils ne me battent pas... j'embrasse vos genoux.

GOLOFKIN.

Alors, parle, ou sinon j'ordonne ton supplice.

CATHERINE, vivement.

Je dirai tout. (A part.) J'ai promis un docteur,

Mais comment tenir sa promesse,

Hélas! quand on se meurt de peur?

GOLOFKIN.

Eh bien! donc ce billet...

CATHERINE.

Etait pour la princesse

Élisabeth... j'en jure sur l'honneur.

GOLOFKIN, étonné.

Pour la princesse? et cette lettre,

Qui l'a dit de la lui remettre?

CATHERINE, hésitant.

Hélas!

GOLOFKIN, faisant un geste aux esclaves.

Réponds, ou bien...

CATHERINE, vivement.

C'est le docteur.

GOLOFKIN, surpris.

Eh lui-même m'a dit qu'elle était pour ma femme!

A quoi bon ce mensonge? Il faut donc, je le vois,

Qu'un de vous deux me trompe.

CATHERINE, vivement.

Ah! sur mon âme,

Mon doux maître, ce n'est pas moi,

Je le jure... ce n'est pas moi!

ENSEMBLE.

CATHERINE.

Pour calmer sa colère,

Hélas! que faut-il faire?

Grâce!... grâce pour moi!

Grâce!... je meurs d'effroi!

GOLOFKIN.

Malheur au téméraire

Qui brave ma colère!

Je ne sais si je dois

Me fier à sa foi.

(On frappe en ce moment à la porte du fond. Golofkin fait signe aux deux esclaves de sortir par la porte à droite.)

GOLOFKIN, à Catherine, lui montrant la porte du fond.

On vient... réponds.

CATHERINE, d'une voix tremblante.

Qui frappe ainsi?

DIMITRI, en dehors, parlant.

Moi, Dimitri.

CATHERINE, à part.

Le jeune capitaine!

GOLOFKIN, à part.

Serait-ce un rendez-vous! un rendez-vous ici!

Avec qui ? cette fois c'est le ciel qui l'amène ;

Je saurai tout !

(Montrant le cabinet à droite.)

De cet endroit secret

Je puis tout voir et tout entendre.

(À Catherine.)

Tout, pas un mot qui lui fasse comprendre

Que je suis là.

CATHERINE, tremblante.

Mon cœur vous le promet.

ENSEMBLE.

GOLOFINK, à demi-voix.

Ouvre-lui... dans ces lieux

Un hasard trop heureux

Près de moi le conduit.

Où, le sort me sourit,

Tu m'entends ; je l'ai dit,

Pas un mot, pas de bruit.

CATHERINE, de même.

Je voudrais dans ces lieux

Lui parler, je ne peux.

Tout me manque à la fois,

Et la force et la voix.

Ça suffit, tout est dit,

Pas un mot, pas de bruit.

(Golofink se cache dans le cabinet à droite dont la fenêtre le laisse en vue du spectateur. Catherine va ouvrir à Dimitri et revient toute tremblante se remettre près du cabinet à droite.)

SCÈNE III.

DIMITRI, CATHERINE, LESTOCQ, renfermé à gauche,
GOLOFINK, caché à droite.

DIMITRI, entrant vivement. Ou ouvre enfin, et c'est elle...
Dieu ! que vois-je ? Catherine. Qu'est-ce que tu fais ici ?
CATHERINE. Moi ? rien, Monsieur.

DIMITRI. Va-t'en ; tu me gênes ! (À part.) Moi qui attends sa maîtresse ! car elle va venir, elle me l'a écrit !
(Regardant un papier qu'il tient à la main.) « Dans le pavillon de l'Ermitage. » C'est bien cela... (Regardant Catherine qui est immobile et tremblante près du cabinet à droite.) Eh bien ! te voilà encore ! je t'ai dit de t'en aller.

CATHERINE, bas, à Golofink qui est dans le cabinet.
Le faut-il ?

GOLOFINK, de même. Sans doute.

CATHERINE, à part. Ah ! je ne demande pas mieux ! (Arrivée près de la porte du fond, elle fait de loin des gestes à Dimitri, en lui montrant le cabinet, pour lui indiquer qu'il y a quelqu'un, et qu'il faut se taire.)

DIMITRI, la regardant. Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc à gesticuler ! est-ce que tu joues la tragédie ?

CATHERINE, à part. Ah ! dame ! s'il ne comprend pas, ce n'est pas ma faute. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

DIMITRI, seul.

CAVATINE.

O doux moment dont mon âme est ravie,
Moment heureux d'un premier rendez-vous !
Mon Eudoxie... ô maîtresse chérie,
Viens, me crains rien, l'amour veille sur nous.
O doux moment dont mon âme est ravie,
Moment heureux d'un premier rendez-vous !
Où, mon cœur bat et d'amour et d'espoir...
Et tout me dit : je vais la voir.

On vient ; la porte s'ouvre ; c'est elle ; non, c'est la

princesse. Dieu ! quel contre-temps ! et qui diable peut l'amener ici, juste dans ce moment ?

SCÈNE V.

DIMITRI, ÉLISABETH ; GOLOFINK, dans le cabinet à droite.

TRIO.

ÉLISABETH, au fond du théâtre.

A chaque pas je sens mon cœur

Battre d'amour et de frayeur.

(Apercevant Dimitri.)

Ah ! le voilà, c'est lui-même,

O moment plein de douleur !

Mes dangers même et ma terreur,

Tout est plaisir, tout est bonheur.

DIMITRI, à part.

Quel contre-temps, hélas ! mon cœur

Bat de dépit et de frayeur.

Ah ! quand j'attends ce que j'aime,

Faut-il donc qu'un sort jaloux

Vienna troubler un sort si doux,

Et déranger mon rendez-vous !

ÉLISABETH, s'avancant vers Dimitri.

De trouble et de bonheur que mon âme est saisie !

DIMITRI, regardant autour de lui.

Ah ! que je crains de voir arriver Eudoxie !

(Il veut faire un pas pour sortir et se trouve près d'Élisabeth.)

ÉLISABETH, avec émotion.

Dimitri... dès longtemps je voulais vous parler.

DIMITRI, s'inclinant.

Madame... un tel bonheur...

ÉLISABETH, à part, et se soutenant à peine.

Ah ! je me sens trembler.

(Haut, à Dimitri.)

Asseyons-nous, de grâce.

DIMITRI, à part.

O contre-temps funeste !

GOLOFINK, à part, dans le cabinet.

Que va-t-elle lui dire ? Écoulons.

DIMITRI, avec désespoir.

Elle reste.

ENSEMBLE.

DIMITRI, à part.

O ciel ! elle ne s'en va pas.

Ah ! je me meurs d'impatience :

Où va venir, l'heure s'avance,

Tout redouble mon embarras.

A chaque instant je crois, hélas !

Entendre le bruit de ses pas.

ÉLISABETH.

Que j'aime ce doux embarras !

Où, par respect, en ma présence,

Il n'ose rompre le silence,

Il veut parler et n'ose pas.

Malgré moi je partage, hélas !

Et son trouble et son embarras.

GOLOFINK, à part.

Qui peut guider ici ses pas ?

Où, dans un tel lieu, sa présence

Doit exciter ma défiance.

Écoulons, et ne nous montrons pas.

A ma surveillance, à mon bras,

Les traîtres n'échapperont pas.

ÉLISABETH, regardant Dimitri qui s'est assis près d'elle.
(À part.) (Haut.)

Il se tait... c'est à moi de parler... et d'abord

Il faut qu'Élisabeth lui vous remercie

Du rôle qui vous fait exposer votre vie

Pour défendre sa cause et partager son sort.

DIMITRI, vivement.
De moi, de mes soldats je vous répons, Madame.
GOLOFKAÏN, à part.

Qu'entends-je?
DIMITRI, de même.
Dans l'ardeur qui pour vous les enflamme,
De la révolte attendant le signal,
Ils sont tous prêts.

GOLOFKAÏN, à part.
O complot infernal!
ÉLISABETH, souriant.
Oui, Lestocq me l'a dit.
GOLOFKAÏN, à part.
Lui, Lestocq! ah! le traître!

ÉLISABETH.
Il prétend qu'on peut croire à leur fidélité,
(Avec intention.)
A la vôtre surtout...
DIMITRI, vivement et avec chaleur.
Vous pourriez la connaître

Dès ce soir.
ÉLISABETH.
Ce soir!
DIMITRI, de même et rapidement.
Oui, le plan est arrêté.

Tous les principaux chefs, moi, Lestocq et vingt autres,
Nous devons à minuit nous rendre tous d'ici
Aux quartiers Prébajenski,
Harauguer les soldats qui déjà sont les nôtres.
Nous marchons à leur tête, et saisissons soudain
La régente, Munich et surtout GolofkaÏn.

GOLOFKAÏN, à part.
Grand merci! d'un tel soin la récompense est prête.

DIMITRI, se levant.
Si tels sont les projets que vous voulez savoir...
ÉLISABETH, le retenant.
Ce n'est pas tout encore!

DIMITRI, à part.
Ah! plus d'espoir,
C'est fini, j'en perdrai la tête.

ENSEMBLE.

DIMITRI, à part.
O ciel! elle ne s'en va pas,
Ah! je me meurs d'impatience.
On va venir, l'honneur s'avance,
Tout redouble mon embarras.
A chaque instant je crois, hélas,
Entendre le bruit de ses pas.

ÉLISABETH, à part.
Que j'aime ce doux embarras!
Oui, par respect, en ma présence,
Il craint de rompre le silence,
Il veut parler et n'ose pas.
Malgré moi je partage, hélas!
Et son trouble et son embarras.

GOLOFKAÏN, à part.
De leurs coupables attentats,
Grâce au ciel, j'ai donc connaissance,
Et je bénis leur imprudence
Qui vient les livrer à mon bras.
Dans l'ombre je suivrai leurs pas:
Les traîtres n'échapperont pas.

ÉLISABETH.
Je veux savoir encore...
DIMITRI, vivement.
Ah! je vous en conjure,
Parlez vite!

ÉLISABETH.
On prétend, c'est Lestocq qui l'assure,
Qu'à tous ces noirs projets de conspiration,

Vous vous êtes mêlé, non par ambition,
Mais par amour, par excès de tendresse?

DIMITRI.
Ce Lestocq est-il indiscret!
(Avec embarras.)
Oser ainsi parler à votre altesse...
ÉLISABETH, le regardant avec tendresse.
C'est une trahison! c'est bien mal eu effet.

DIMITRI, avec impatience et chaleur.
Eh bien! si vous savez pour qui mon cœur soupire,
Si vous savez par lui mes amours, mes projets,
A quoi bon feindre encore? et s'il faut tout vous dire,
Celle que j'aime et qu'ici j'attendais...
(On frappe violemment en dedans du cabinet à gauche
où est Lestocq. Dimitri et Elisabeth s'arrêtent étonnés.)

ÉLISABETH.
Du silence!
DIMITRI, à part.
O terreur mortelle!
ÉLISABETH, montrant le cabinet à gauche.
C'est là, de ce côté!
DIMITRI, à part.
Grand Dieu! si c'était elle!

(A Elisabeth.)
Qui que ce soit, fuyez des regards indiscrets.

ENSEMBLE.

DIMITRI, à Elisabeth.
On pourrait nous surprendre,
On pourrait nous entendre;
Il est trop dangereux
De rester en ces lieux.
Partez, partez, de grâce,
Le danger vous menace,
Mais comptez sur ma foi,
L'honneur m'en fait la loi.

ÉLISABETH.
Oui, l'on peut nous surprendre,
On pourrait nous entendre;
Il est trop dangereux.
De rester en ces lieux.
Partez, partez, de grâce,
Le danger vous menace.
Adieu, pensez à moi,
Et croyez à ma foi.

GOLOFKAÏN, à part.
Ce que je viens d'entendre,
Ce qu'il vient de m'apprendre
Peut suffire à mes vœux.
Quittons, quittons ces lieux.
O criminelle audace!
Point de pitié, de grâce;
Leurs secrets sont à moi,
Qu'ils pâliscent d'effroi!

(Elisabeth sort par la porte du fond, et GolofkaÏn sort
du cabinet à droite où il est, par la porte extérieure
qui donne sur le parc.)

SCENE VI.

DIMITRI, seul, puis LESTOCQ.

DIMITRI. Enfin je suis débarrassé! (Montrant le cabinet
à gauche.) Et cette pauvre Eudoxie qui était là, qui at-
tendait. (On continue à frapper.) Et qui s'impatiente,
je le crois bien. Conrons lui ouvrir! (Il tire le verrou
qui est en dehors, et Lestocq paraît.) Dieu! Lestocq.
Que diable venez-vous faire ici!

LESTOCQ, avec colère. Eh! morbleu! c'est ce que j'al-
lais vous dire.

DIMITRI. Me faire manquer mon rendez-vous!

LESTOCQ. Faire manquer nos projets! nous déshonorer!... nous perdre!

DIMITRI. Moi! étos-vous fœ?

LESTOCQ. Il y a de quel le devenir! (*Montrant le bâtiment à droite.*) Il était là; il y est peut-être encore. (*Portant la main à un peignard, et allant ouvrir la porte.*) Non, non, parti.

DIMITRI. Et qui donc?

LESTOCQ. Golofkin! qui vous écoutait.

DIMITRI, gñement. Vraiment! quel bonheur que sa femme ne soit pas venue! moi qui en étais désolé! il y a un Dieu pour les amants! nt après tout, puisqu'il est parti, bon voyage.

LESTOCQ, avec fureur. Part! avec tous nos secrets, dont vous venez de lui faire part!

DIMITRI. Comment cela?

LESTOCQ. Puisqu'il était là, il a dû vous entendre; car moi, qui étais plus loin; je n'ai pas perdu un mot de votre conversation, et si je n'avais pas frappé à cette porte, si je ne l'avais pas interrompu au plus beau moment, il allait tout renverser, il allait déclarer à la princesse...

DIMITRI. Que j'adora malame Golofkin, ou est le mal?

LESTOCQ, avec colère. Le mal!

DIMITRI. C'est juste; son mari qui était là; je n'y pensais plus. C'est vrai, docteur, c'est vrai; je suis un étourdi. Que voulez-vous, je l'aime tant que j'en perds la tête; dites-moi ce qu'il faut faire.

LESTOCQ, avec fureur. Part! rico! ne faites plus rien! ne vous mêlez de rien, voilà tout ce que je vous demande. Venez, venez, suivez-moi, et voyons s'il y a moyen de tout riparer... (*Il sort en entraînant Dimitri qui regarde du côté du cabinet à droite.*)

DIMITRI. C'est elle! je la voilà!

LESTOCQ, l'entraînant. Raison de plus! (*Ils sortent par le fond. Au même moment Golofkin, Eudoxie et Voref paraissent à la porte à droite.*)

SCENE VII.

GOLOFKIN, EUDOXIE, VOREF.

GOLOFKIN, entrant par la porte à droite au moment où Dimitri vient de sortir par le fond et le montrant du doigt à Voref. Tenes, venez le voyez, ce jeune homme qui s'étoigne dans les jardins avec Lestocq, le capitaine Dimitri, du régiment de Novogorod.

EUDOXIE, à part. Dimitri!

GOLOFKIN. Qu'on me rende compte de toutes leurs démarches. Je vous charge de les surveiller...

VOREF, à demi-voix. Pourquoi ne pas les arrêter sur-le-champ?

GOLOFKIN, de même. Parce que je n'en connais que deux encore! tandis qu'en attendant à ce soir, je saisirai d'un seul coup tous les conjurés. Va, te dis-je, et observe-le sans éveiller ses soupçons. (*Voref sort.*)

EUDOXIE. Eh! mon Dieu! Monsieur, quel air sombre et sonrieux! que se passe-t-il donc? et pourquoi m'empêcher d'aller à ce bal?

GOLOFKIN. Je dirai... j'ai déjà dit à plusieurs personnes que vous êtes indisposée! vous le serez; vous vous arrangez pour l'être.

EUDOXIE. Mais pourquoi? pour quelles raisons?

GOLOFKIN. Pour vous éloigner du danger. (*A demi-voix.*) Apprenez qu'une conspiration doit éclater cette nuit pendant le bal.

EUDOXIE. Est-il possible!

GOLOFKIN. Eh! oui, sans doute, ce Lestocq que j'avais acheté et qui m'a vendu; ce Dimitri, et d'autres encore que je connaîtrais, doivent, ce soir à minuit, se rendre aux casernes Prébajenski pour exécuter à la révéle des soldats qui déjà m'étaient suspects, et que l'en a remplacés par les chavaliers-gardes, qui nous sont dévoués. (*Se promenant.*) Oui, à minuit, ils se présenteront pour ha-

ranger la troupe, on les laissera entrer; la porte se refermera sur eux; tous pris, et un quart d'heure après, tous fusillés!

EUDOXIE, à part. Je me meurs! (*A Golofkin et en tremblant.*) Mais s'il y avait dans le nombre des gens plus imprudents que compables, qui, entraînés, égarés...

GOLOFKIN. Pourquoi se trouvent-ils là? car je vous jure bien que de tous ceux qui à minuit se présenteront aux casernes, pas un n'échappera.

EUDOXIE, à part. Oh! mon Dieu! comment le sauver? comment l'empêcher de s'y rendre?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE.

CATHERINE. Eh! mais, Madame, vos fleurs, votre parure, tout est prêt, et nous vous attendons.

EUDOXIE. C'est inutile; je ne m'habillerai pas; je n'irai pas au bal.

GOLOFKIN, lui prenant la main et à demi-voix. C'est bien, Madame, je vous remercie.

EUDOXIE. Viens, viens, Catherine, je m'espère qu'en toi. (*Elle sort avec Catherine.*)

SCENE IX.

GOLOFKIN, puis LESTOCQ.

GOLOFKIN. Ah! monseigneur Lestocq, vous qui êtes un si habile médecin, nous verrons si vous avez le talent de vous sauver... (*Se retournant et apercevant Lestocq.*) Eh! le voilà, ce cher docteur; je vous demandais.

LESTOCQ. Est-il vrai, Monseigneur? (*A part.*) Tâchons de savoir s'il a tout entendu...

GOLOFKIN. Oui, ma femme était un peu indisposée.

LESTOCQ. O ciel!

GOLOFKIN. Rassurez-vous, cela va mieux; seulement, je crains qu'elle ne puisse ce soir aller au bal.

LESTOCQ. C'est donc grave; et je cours auprès d'elle.

GOLOFKIN. Demain, si vous avez le temps, si vous le pouvez.

LESTOCQ, se promenant ainsi que Golofkin. Aura-t-on le plaisir de vous voir au bal?

GOLOFKIN. Certainement. Croyez-vous, docteur, que la fête soit belle?

LESTOCQ, froidement. Superbe!

GOLOFKIN, souriant. Vous espérez vous y amuser?

LESTOCQ. Mais oui, Et vous, excellente?

GOLOFKIN. Franchement, j'y compte; et à moins d'événements qu'on ne peut prévoir.

LESTOCQ, froidement. Je n'en vois guère, et je crois que tout se passera à merveille.

GOLOFKIN, cessant de se promener. Moi aussi! Dites donc, docteur, (*S'appuyant sur son épaule.*) j'ai observé ce jeune homme de ce matin, et vous aviez raison, je crois comme vous qu'il est amoureux de ma femme.

LESTOCQ, vivement. Je n'ai jamais dit que madame la comtesse...

GOLOFKIN. Je le sais bien, car j'ai fait encore une autre découverte: je soupçonne qu'il y a une dame, une grande dame...

LESTOCQ. Qui est éprise du jeune officier, je le savais. GOLOFKIN, riant. Et vous ne me le disiez pas; c'est mal. (*En confidence.*) Demain, docteur, demain nous causerons de cela.

LESTOCQ, à part. Est-ce qu'il ne saurait rien?

GOLOFKIN. Quand vous viendrez voir ma femme, et en même temps je vous demanderai pour moi une petite consultation.

LESTOCQ, lui prenant la main. Sur le-champ, je suis à vos ordres. (*Lui tâtant le pouls.*) Et si vous voulez permettre...

GOLOFKIN. Comment donc! dès que je suis entre vos mains, je suis tranquille.

LESTOCQ, à part, après avoir tâté le poulx. Dieu!... comme il bat avec violence! (Il regarde Golofkin en face bien attentivement. Golofkin détourne les yeux, et Lestocq, tenant toujours son poulx, dit à part.) Il sait tout! (Haut, et froidement.) Le poulx est bon; il est calme; un peu de malaise, de pleurésie; nous vous débarrasserons de tout cela.

GOLOFKIN, souriant. Je ne vous parle pas de ma reconnaissance.

LESTOCQ, de même. J'y compte et m'y attends. A ce soir, Monseigneur.

GOLOFKIN, sortant. A ce soir, docteur.

SCENE X.

LESTOCQ, regardant sortir Golofkin. Oui, il sait tout. (Montrant son poulx.) Sans le savoir il s'est trahi. Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas déjà fait tomber ma tête; c'est une faute! je tâcherai de la lui faire payer cher; il ne faut plus penser à nous rendre aux casernes Préobajenski, où sans doute Golofkin nous attendra. Mais pendant ce temps, si on s'emparait du conseil de régence, du jeune empereur surtout; mais il habite le palais dont les portes sont bien gardées! Une attaque de vive force, impossible; y pénétrer cette nuit par ruse ou par adresse, cela vaudrait mieux; mais comment? (Il marche d'un air agité, et remonte le théâtre.)

SCENE XI.

LESTOCQ; CATHERINE, sortant du cabinet à droite.

CATHERINE. J'ai beau courir, je ne l'aperçois pas.

LESTOCQ. C'est Catherine, il en veut-elle?

CATHERINE, jetant un cri de surprise. Ah! monsieur le docteur!

LESTOCQ. Ce n'est pas moi que vous cherchez?

CATHERINE. Non! c'est M. Dimitri; j'ai quelque chose à lui dire.

LESTOCQ. De votre part?

CATHERINE. Oh! mon Dieu, non!

LESTOCQ. De qui donc alors?

CATHERINE. Ne me le demandez pas, monsieur le docteur, parce que j'ai juré de ne pas en parler.

LESTOCQ, avec ironie. Et quand vous avez juré, vous tenez si bien vos serments!

CATHERINE. Que voulez-vous dire?

LESTOCQ. Est-ce que je ne sais pas tout ce qui se passe? est-ce que vous n'avez pas révélé tantôt, ici même, à Golofkin, ce que je vous avais recommandé de lui faire? et votre trahison...

CATHERINE. Ce n'est pas de la trahison, c'est de la peur! il voulait me tuer.

LESTOCQ. Et si je raconte à Strolof que vous avez manqué à vos serments, il vous abandonnera, il ne voudra plus vous épouser.

CATHERINE, effrayée. Eh bien! par exemple...

LESTOCQ, faisant un pas. Et je le lui dirai.

CATHERINE, se retenant. Ah! monsieur le docteur, je vous en prie, ne lui en parlez pas!

LESTOCQ. Soit, à condition que vous parlerez, que vous me direz tout!

CATHERINE. Ça ne vous regarde en rien.

LESTOCQ. N'importe; venez cherchez Dimitri.

CATHERINE. Pas pour moi.

LESTOCQ. Pour qui donc?

CATHERINE. De la part de ma maîtresse.

LESTOCQ. Madame Golofkin?

CATHERINE. Oui.

LESTOCQ, vivement. Et pourquoi faire? dans quel motif? que lui veut-elle?

CATHERINE. Attendez donc que je m'y reconnaisse; je suis entrée tout à l'heure avec Madame au palais impérial où elle demeure.

LESTOCQ, vivement. Au palais?

CATHERINE. Oui, dans son appartement; et au lieu de s'habiller pour le bal, elle se promenait d'un air agité, disant de temps en temps tout haut des mots que je ne comprenais pas.

LESTOCQ. C'est égal!

CATHERINE. Elle a répété plusieurs fois: caserne Préobajenski.

LESTOCQ. Et puis?

CATHERINE, imitant sa maîtresse. a Le malheureux! l'imprudent! s'il y va, il est mort. »

LESTOCQ. Et puis?

CATHERINE, imitant toujours sa maîtresse. a Minuit! minuit! comment l'empêcher? » Enfin, si ce n'était le respect qu'on doit à une grande dame, elle avait l'air d'être folle! et elle s'est mise à écrire en me disant: Tu vas porter cette lettre...

LESTOCQ, vivement. Une lettre; où est-elle?

CATHERINE. Elle l'a déchirée, en s'écriant: Non, non, c'est trop se compromettre; j'aime mieux, a-t-elle ajouté, me confier à toi, à ton attachement, à ta fidélité; et vous voyez, monsieur le docteur.

LESTOCQ. Est-ce que c'est y manquer? est-ce qu'en ne doit pas tout dire à son docteur? Eh bien! tu t'es donc chargée d'annoncer à Dimitri...

CATHERINE. Que Madame avait un important service à lui demander! un service d'où dépendait sa vie, et qu'elle le suppliait de se trouver ce soir à minuit à la porte du palais.

LESTOCQ. La grande porte?

CATHERINE. Non, celle qui donne sur les bords de la Néva, et je dois, seule et dans l'ombre, aller lui ouvrir, dès qu'il aura frappé trois coups; voilà tout ce qu'elle m'a dit; il n'y a pas un mot de plus; c'est l'exacte vérité.

LESTOCQ, avec impatience. C'est bien! c'est bien!

CATHERINE. Et maintenant qu'est-ce qu'il faut faire?

LESTOCQ. Remplir ton message auprès de Dimitri, sans parler à lui ni à ta maîtresse de ce que tu m'as confié.

CATHERINE, vivement. Oh! je vous le promets; d'autant que j'avais déjà promis... car je ne sais pas comment cela se fait, mais sans le vouloir je promets à tout le monde!

LESTOCQ. Qu'importe, si on est fidèle?

CATHERINE. Voilà! aussi vous le direz à Strolof, n'est-il pas vrai? parce qu'une fois marié il aura confiance...

LESTOCQ. Eh! parlez donc, morbleu! vous n'avez pas de temps à perdre. (Catherine s'enfuit.) Ni nous non plus! le ciel nous secorde; je sais maintenant comment pénétrer cette nuit au palais. (On entend en dehors et au loin un bruit de fanfare et d'harmonie.)

SCENE XII.

LESTOCQ; STROLOF, sortant de la porte à droite.

STROLOF, à demi-voix. La régente traverse les jardins de l'Ermitage et se rend à la salle de bal.

LESTOCQ. Un bal, des parures, des chants d'allégresse et dans quelques heures, la mitraille, la fusillade, des malheureux égorgés; et si nous succombons, moi ce n'est rien! mais Elisabeth, ma pauvre souveraine! (Montrant Strolof.) Et lui peut-être...

STROLOF. Qu'y a-t-il, maître?

LESTOCQ. Rien, une absurdité; je m'amuse à penser, quand il faut agir!

FINAL.

Entends-tu, la tête commence.

(Courant aux croisées du fond, qu'il ouvre toutes l'une après l'autre, et par lesquelles on aperçoit les jardins de l'Ermitage.)

Quelle foule joyeuse, immense!
 Vois-tu dans ces jardins comme ils se pressent tous!
 Et des orchestres de la danse
 Les sons harmonieux arrivent jusqu'à nous.
 LESTOCQ ET STROLOF, regardant au fond.
 O douce nuit, belle soirée!
 Instant d'où dépend notre sort!
 Quelle chance m'est préparée?
 Est-ce la vengeance ou la mort?
 Est-ce la victoire ou la mort?
 (Ils vont regarder aux croisées du fond. L'on voit plusieurs groupes traverser les jardins.)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; DIMITRI, entrant par la porte à droite, qui est restée ouverte.

DIMITRI.
 O douce nuit, belle soirée!
 Espérance plus douce encore!
 Maîtresse chérie, adorée,
 De toi va dépendre mon sort.
 (À part.)
 Oui, j'irai, mais minuit, c'est juste la même heure
 Que nos autres projets, et s'il faut que je meure,
 Que deviendrait, hélas! Eudoxie!..

(Après avoir Lestocq.)

Ah! c'est lui.
 Pourriez-vous retarder pour moi, pour un ami,
 La conspiration d'un quart d'heure?
 LESTOCQ, froidement.
 Eh! mais, oui!

Aux quartiers Préobajenski
 Nous n'irons point.

DIMITRI, avec joie.
 L'idée est bien meilleure,
 Et vous avez raison, car j'ai pour cette nuit
 Un rendez-vous...

LESTOCQ.
 Vraiment?
 DIMITRI, s'arrêtant.
 Mais jamais je ne cause.
 De votre appartement, ce soir, avant minuit,
 Permettez-vous, docteur, qu'un instant je dispose?
 LESTOCQ.

Et pourquoi?
 DIMITRI.
 Pour changer de costume et d'habit,
 Et prendre un long manteau...
 LESTOCQ.
 Favorable au mystère.

A vos ordres.
 DIMITRI.
 C'est bien.
 LESTOCQ, bas, à Strolof, lui montrant Dimitri.
 Toi, tu suivras ses pas,
 Et dès qu'il aura mis le pied chez moi...

STROLOF.
 Que faire?
 LESTOCQ, à voix basse.
 Sur-le-champ te l'enfermeras.
 Et restant prisonnier ainsi la nuit entière,
 Il ne pourra plus nuire à nos desseins, je croi.

STROLOF.
 Oui, mais son rendez-vous!
 LESTOCQ.
 Un autre ira.
 STROLOF.
 Qui?
 LESTOCQ.
 Moi!

ENSEMBLE.

LESTOCQ ET STROLOF.
 O douce nuit, belle soirée!
 Instant d'où dépend notre sort!
 Quelle chance m'est préparée?
 Est-ce la vengeance ou la mort?
 DIMITRI.
 O douce nuit, belle soirée!
 Espérance plus douce encore!
 Maîtresse chérie, adorée,
 C'est de toi que dépend mon sort.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; GOLOFKIN, ÉLISABETH, habillée en bergère du temps, ainsi que PLUSIEURS DAMES DE LA COUR; CATHERINE, GENS DE COUR, HOMMES ET FEMMES, en habits de caractère. Ils paraissent au fond dans le jardin, et plusieurs entrent dans le pavillon.

ÉLISABETH, montrant son costume.
 Voyez si j'ai les habits,
 Le ton d'une humble bergère,
 Voyez si j'ai bien appris
 Les airs naïfs du pays.

PREMIER COUPLET.

a Ah! qu'elle est belle
 « Celle
 a Qu'aime Monseigneur!
 « La jeune fille
 « Brille
 « D'un éclat vainqueur.
 a Esclave aux regards si doux,
 « Sans peine
 « On brise sa chaîne :
 « Un mot, un coup d'œil de vous,
 a Le maître est à vos genoux.

DEUXIÈME COUPLET.

a Il croyait être
 « Maître
 « Dans ce beau séjour,
 « Erreur extrême,
 « Il aime
 « Et tremble à son tour.
 a Esclave aux regards si doux,
 « Sans peine
 « On brise sa chaîne :
 a Un mot, un coup d'œil de vous,
 a Le maître est à vos genoux.

TROISIÈME COUPLET.

a La jeune esclave
 « Brave
 a Les lois de la cour.
 « Soudain noblesse
 a Cesse
 « Où règne l'amour.
 a Esclave aux regards si doux,
 « Sans peine
 « On brise sa chaîne :
 « Un mot, un coup d'œil de vous,
 « Le maître est à vos genoux. »

CHŒUR.

C'est divin, c'est charmant! ses accents enchanteurs
 Ont séduit à la fois et nos sens et nos cœurs.

GOLOFKIN, à Elisabeth.
 Déjà pour le bal tout s'appareille
 Et la régente espère à cette fête
 Voir votre altesse...

ÉLISABETH.

A l'instant je m'y rends.

(A Lestocq.)

Vous y venez, docteur?

LESTOCQ, s'inclinant.

Pour vous y voir paraître.

(Bas, à Strolof.)

Va trouver nos amis...

ÉLISABETH, à Golofkin.

Ces jardins sont charmants!

LESTOCQ.

Mais y rester trop tard est imprudent, peut-être.

DIMITRI, étourdi.

Le docteur a raison, je pars avant minuit...

LESTOCQ.

Moi de même.

CATHERINE, regardant Dimitri, et GOLOVKIN, regardant Lestocq et Dimitri.

J'entends.

GOLOVKIN, à part.

Traîtres, mon œil vous suit!

ÉLISABETH, bas, à Lestocq.

Quoi! minuit... c'est l'instant du complot... Je frissonne...

Et que faire?

LESTOCQ, à demi-voix.

Danser, la prudence l'ordonne.

(Bas, à Strolof.)

Et nous, à minuit!

STROLOF, regardant Lestocq.

C'est dit!

CATHERINE, à Dimitri, à demi-voix.

Minuit!

DIMITRI, de même.

Minuit!

GOLOVKIN, les regardant à part, avec joie.

Minuit!

ÉLISABETH, tremblante.

Minuit!

ENSEMBLE.

DIMITRI.

O douce nuit, belle soirée,

Espérance plus douce encore!

ÉLISABETH ET LE CHOEUR.

O douce nuit, belle soirée,

Espérance plus douce encore!

GOLOVKIN.

O douce nuit, belle soirée!

Pour moi bientôt plus douce encore!

LESTOCQ ET STROLOF.

O douce nuit, belle soirée,

Instant d'où dépend notre sort!

CATHERINE.

O douce nuit, belle soirée,

Dont il faut se priver encore!

DERNIÈRE STRETTE.

Oui, l'orchestre joyeux

Résonne en ces lieux,

Sous ce riant feuillage,

Le plaisir nous engage;

Les grâces et l'amour

Ici tiennent leur cour.

A l'appel du plaisir

Hâtons-nous d'accourir.

(Ils sortent tous en désordre, et se perdent dans les jardins.)

ACTE QUATRIÈME.

Un appartement du palais. De grandes fenêtres au fond,

donnent sur la place publique. Porte au fond, et deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUDOXIE, seule.

RÉCITATIF.

EUDOXIE.

Voici bientôt minuit... au rendez-vous fidèle,

Il va venir, et moi je ne le verrai pas;

Mais en ces lieux où l'amitié l'appelle,

Loin des bourreux, du moins, je retiendrai ses pas.

CANTABILE.

Celui qui m'adore

M'attend et m'implore,

Une fois encore

Je pourrai le voir!

Dieu qui nous console,

Sois ma seule idole.

Que par toi j'immole

L'amour au devoir.

CAVATINE.

Oui, d'espérance et de plaisir,

Ce seul espoir me fait frémir;

Il est sauvé... que dans mon cœur

Rentrent la joie et le bonheur.

Mon sèle

Fidèle

Sur lui veille toujours;

Heureux,

Joyeux,

J'aurai sauvé ses jours.

SCÈNE II.

EUDOXIE, CATHERINE.

CATHERINE. Voici minuit; je vais l'attendre où il m'a promis de se trouver.

EUDOXIE. Tu m'es bien comprise?

CATHERINE. Oui, Madame. Dès qu'il viendra, dès que j'entendrai le signal...

EUDOXIE. Tu ouvriras la porte du palais qui donne sur la Nèva, et tu le conduiras, là, dans ce cabinet, où tu l'enfermeras.

CATHERINE. Tout seul?

EUDOXIE. Sans doute.

CATHERINE. Et vous ne le verrez pas?

EUDOXIE. Non; je rentre chez moi, dans mon appartement, d'où je ne sortirai pas.

CATHERINE, à part. Eh bien! par exemple! donner un rendez-vous à un esclave pour l'enfermer tout seul, eulant valait le laisser chez lui. Ces grandes dames ont des idées... (Haut.) J'y vais, Madame.

EUDOXIE. Et de la discrétion.

CATHERINE. Oui, Madame. (A part, en sortant.) Pourvu jeune homme!

EUDOXIE. Au mot, en le forçant de passer la nuit ici, au palais, il n'ira pas ce soir aux casernes Prochajenski; c'est tout ce que je veux. (Regardant la porte à gauche.) Ne restons pas ici... Qui vient là? serait-ce mon mari? non, la princesse.

SCÈNE III.

EUDOXIE; ÉLISABETH, UN DOMESTIQUE lui suit et reste dans l'antichambre.

EUDOXIE. Vous, Madame, que je croyais au bal, à cette fête, dans les jardins de l'Ermitage!

ÉLISABETH. Je n'y suis pas restée longtemps; je n'ai pas attendu minuit, et sachant de M. Golofkin que vous étiez seule et souffrante, j'ai voulu vous voir avant de me retirer.

EUDOXIE. Que de hontes!

ÉLISABETH. Et puis, j'ai appris tant de choses... (*À part.*) Ce Lestrange vient de me faire part de son nouveau plan, d'une attaque sur le palais. Il parle de tout tuer, de tout renverser. C'est horrible; comme si on ne pouvait pas faire de révolutions sans faire de mal à personne!

EUDOXIE, qui pendant ce temps a écouté pris de la porte, à part, vivement. J'ai cru entendre... (*Haut, à Elisabeth.*) Venez, Madame, passons chez moi!

ÉLISABETH. Mais non, au contraire, je voulais vous décider à me suivre, à venir auprès de moi. (*À part.*) Là, du moins, elle sera en sûreté.

EUDOXIE. Quitter ces lieux, cette nuit; et pourquoi?

ÉLISABETH. Ne me le demandez pas, je ne pourrais vous le dire; mais vous savez, Eudoxie, que vous avez été autrefois pour moi une compagne, une amie, et il y a ici, à la cour, si peu de gens qui nous aiment, que ceux-là, il faut veiller sur eux, les sauver...

EUDOXIE. Les sauver! il y a donc du danger?

ÉLISABETH. Je ne dis pas cela; avec, sans doute; mais vous savez que Golofkin, votre mari, est assez généralement détesté... (*Se représentant.*) Non, non, je veux dire qu'il n'est pas aimé de beaucoup de monde, pas même de vous, peut-être. (*Vivement.*) C'est tout naturel, ça ne me regarde pas; mais dans ces temps de trouble... (*Avec embarras.*) il se pourrait que l'on s'en prit d'abord à lui, et vous pourriez vous-même, confondue dans le désordre et l'horreur d'une scène pareille...

EUDOXIE. Ah! vous me faites trembler! On va donc attaquer le palais!

ÉLISABETH. C'est possible; je n'en suis rien.

EUDOXIE, à part. Et Dimitri que dans ce moment je fais venir... Dieu! c'est Catherine!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; CATHERINE, sortant de la porte à gauche, qu'elle referme, et dont elle prend la clé.

TRIO.

CATHERINE, à Eudoxie, sans voir Elisabeth.

Il est là... tout a réussi.

(*Montrant la porte à gauche.*)

Je viens de l'enfermer ici.

(*Montrant la clé qu'elle vient d'ôter de la porte et qu'elle tient à la main.*)

Voici la clé.

(*Appréhendant Elisabeth.*)

Dieu! son altesse!

EUDOXIE, bas, à Catherine.

Qu'as-tu fait?

CATHERINE, à part.

Quelle maladroite!

ÉLISABETH, regardant en souriant Eudoxie et Catherine.

D'où vient donc ce trouble? et quel est

La personne qu'avec mystère

Vous tenez ainsi prisonnière?

EUDOXIE.

O ciel! votre altesse croirait...

ÉLISABETH, la regardant toujours en riant.

Mais si, comme je la soupçonne,

Il s'agit d'un tendre secret,

D'avance, je vous le pardonne.

EUDOXIE, vivement.

Madame...

ÉLISABETH.

Je sais ce que c'est.

Et, loin de vouloir vous trahir,

Que ne puis-je ici vous servir!

(*À Eudoxie.*)

Parlez, je voudrais vous servir.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Allons, belle dame,

Mon cœur le réclame,

Ouvrez-moi votre âme,

Parlez sans détours.

Parlez sans détours.

Croyez ma tendresse,

Oui, quoique princesse,

Moi, je m'intéresse

Toujours aux amours.

CATHERINE.

Allons donc, Madame,

Son cœur le réclame;

Ouvrez-lui votre âme,

Parlez sans détours.

Croyez sa tendresse,

Oui, quoique princesse,

Elle s'intéresse

Toujours aux amours.

EUDOXIE.

En vain, dans mon âme,

Contre cette flamme

Le devoir réclame!

Mon cœur, dans ce jour,

Tout à la tendresse,

Cède à sa faiblesse.

Et comment sans cesse

Combattre l'amour?

CATHERINE, bas, à Eudoxie.

Lorsque autrement l'on ne peut faire,

Il vaut mieux parler franchement.

(*Passant près d'Elisabeth.*)

Oui, c'est un jeune militaire

Que nous faisons venir en secret...

ÉLISABETH, avec gaieté.

C'est charmant!

CATHERINE.

Mais dans un bon motif.

EUDOXIE, lui faisant signe de se taire.

(*À la princesse.*)

Oui, Madame,

Je voulais préserver ses jours d'un sort fatal;

Mais je ne l'aime pas, j'en jure sur mon âme.

ENSEMBLE.

ÉLISABETH, riant, et à demi-voix.

Allons, belle dame,

Mon cœur le réclame,

Ouvrez-moi votre âme,

Parlez sans détours.

J'aime la tendresse,

Et, quoique princesse,

Mon cœur s'intéresse

Toujours aux amours.

CATHERINE.

Allons donc, Madame,

Son cœur le réclame,

Ouvrez-lui votre âme,

Parlez sans détours.

Croyez sa tendresse,

Oui, quoique princesse

Son cœur s'intéresse

Toujours aux amours.

EUDOXIE.

En vain, dans mon âme,

Contre cette flamme

Le devoir réclame.

Mon cœur sans détour,

Tout à la tendresse,
Cède à sa faiblesse;
Et comment sans cesse
Combattre l'amour?

ÉLISABETH.

Et cet amant vaut-il que l'on s'expose ainsi
Pour le sauver?

CATHERINE, à qui sa maîtresse fait un vain signe de se taire.

Sans doute, il adore Madame,
Et c'est un cavalier si brave et si gentil!
Vous l'avez vu.

ÉLISABETH, gaiement.

Vraiment!..

CATHERINE, à demi-voix.

Le jenne Dimitri.

ÉLISABETH, stupéfaite, et toute tremblante d'émotion.
Dimitri! qu'as-tu dit! lui que l'amour enflamme
Pour la maîtresse?

CATHERINE.

Eh! vraiment oui.

ÉLISABETH.

Qui pour un rendez-vous, pour la voir, vient ici!

CATHERINE.

Oui, vraiment.

(Montrant le cabinet à gauche et la clé qu'elle tient à la main.)

Il est là, je l'ai conduit moi-même!

ÉLISABETH, lui arrachant la clé.

Ah! c'en est trop..

CATHERINE et EUDOXIE.

D'où vient ce trouble extrême?

ÉLISABETH, à part, et douloureusement.

Ah! moi qui l'aimais tant!..

(Avec colère.)

Et ce Lestocq... et lui...

M'abuser, me trahir et me jouer ainsi!

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Oui, la haine succède
À l'amour, au bonheur.
Oui, c'en est fait, je cède
À ma juste fureur.
D'un pareil artifice,
D'un détour si honteux,
Je veux avoir justice,
Ils périront tous deux!

EUDOXIE et CATHERINE, regardant Élisabeth.

À sa bonté succède
La haine et la fureur,
Mon Dieu, sois-nous en aide,
Je tremble de frayer.
Ah! s'il faut qu'il périsse,
Si quelque'un d'aoz ces lieux
Mérite le supplice,
Ne punis que nous deux.

ÉLISABETH, se mettant à la table, et écrivant d'un air agité.

Golofkin saura tout!.. malheur à qui m'offense!

EUDOXIE, effrayée.

O ciel!

ÉLISABETH, écrivant toujours.

Oui, leur trépas assure ma vengeance.

(A Eudoxie.)

Mais vous, ne craignez rien, pour vous aucun danger,
Car ce n'est pas de vous que je veux me venger.

(Appelant le domestique qui l'accompagnait à la deuxième scène.)

Tiens, pars..

(Lui remettant le billet qu'elle vient d'écrire.)

A Golofkin!..

(Le domestique sort.)

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Oui, la haine succède
À l'amour, au bonheur!
Oui, c'en est fait, je cède
À ma juste fureur!

EUDOXIE et CATHERINE.

À sa bonté succède
La haine et la fureur.
Mon Dieu, sois-nous en aide,
Je tremble de frayer.

(Eudoxie et Catherine, sur un geste de la princesse, sortent par une des portes à gauche.)

SCENE V.

ÉLISABETH, seule. Je serai vengée! c'est ce que je voulais. Golofkin est instruit maintenant de tous les projets que l'on tramait en mon nom. Lestocq les paiera de sa tête, et quant à Dimitri, je me charge moi-même de punir. (Montrant la porte à gauche.) Il est là! que je le voie, ce perfide, que je jouisse de son trouble et de sa confusion! Ah! ma main tremble, et je puis à peine tourner cette clé. (La porte s'ouvre.) Paraissent, capitaine, paraissent, Dimitri.

SCENE VI.

ÉLISABETH; LESTOCQ, enveloppé d'un manteau.

ÉLISABETH. Vengez, c'est maintenant qu'il faut me rendre compte de toutes les trahisons dont vous et Lestocq vous êtes rendus coupables envers moi.

LESTOCQ, jetant son manteau. Moi, coupable!

ÉLISABETH. Dieu! Lestocq!

LESTOCQ, souriant. Coupable de vous aimer, de vous servir, de se dévouer pour vous. Si ce sont là les crimes dont votre altesse m'accuse, j'ai, grâce au ciel, beaucoup de complices.

ÉLISABETH. Je vous accuse de vous être joué de ma confiance et des sentiments qui m'étaient les plus chers, de m'avoir dit que Dimitri m'aimait.

LESTOCQ. Je le soutiens!

ÉLISABETH. Et vous me trompez encore. Vous savez aussi bien que moi qu'il aime Eudoxie, qu'il en est aimé.

LESTOCQ, à part. Grand Dieu!

ÉLISABETH. Que cette nuit même il en a reçu un rendez-vous, et tout à l'heure, j'ai trouvé ici madame Golofkin qui, inquiète et tremblante, m'a tout confié. Ah! vous ne comptez pas sur un tel aveu, et confondez maintenant, vous ne savez que répondre.

LESTOCQ, froidement. Cela ne m'embarrasse pas un moment.

ÉLISABETH. Quoi! vous me soutiendriez qu'elle n'attendait pas ici même Dimitri?

LESTOCQ. C'est possible! mais en tout cas, elle l'aurait attendu longtemps; car il était bien décidé à en pas venir.

ÉLISABETH. Que dites-vous?

LESTOCQ. Qu'il est aimé de madame Golofkin, c'est vrai. Ce n'est pas sa faute, tout le monde l'aime, ce jeune homme, il ne peut pas empêcher cela; mais tous les sentiments qu'on éprouve pour lui, il n'est pas obligé de les partager, dans ce moment surtout où il a beaucoup d'autres choses en tête, et surtout dans le cœur. Oui, Madame, oui, je vous le répète, c'est vous seule qu'il aime; et quand il a reçu tantôt ce message de madame Golofkin, j'étais là, près de lui, et il s'est écrié: c'est impossible! je n'ai pas! c'est été son premier mot. Puis, en galant homme, et se rappelant les égards que l'on doit à une femme, même qu'on n'aime pas, il m'a dit: Docteur, allez-y à ma place; faites-lui entendre raison, calmez son désespoir, mais dites-lui la vérité, dites-lui que j'aime mieux. Oui, Ma-

dame, et il le prouve en ce moment les armes à la main, en combattant pour vous.

ELISABETH. Grand Dieu !

LESTOCQ. Il est à la tête des conjurés, il expose sa vie pour défendre celle qui l'accuse et qui doute de son amour.

ELISABETH. Ah ! je n'en doute plus, et c'est moi qui suis bien malheureuse, bien coupable ; c'est moi qui l'ai trahi, qui vous ai trahis tous.

LESTOCQ. Que dites-vous ?

ELISABETH. N'écoutez que ma colère, ma jalousie, que voulez-vous ! peu m'importait le complot, son amour était tout pour moi ; je ne voyais que lui, et me croyant trahie, ne rêvais que la vengeance, je viens d'écrire, de tout révéler à Golofkin ..

LESTOCQ. Malédiction !

ELISABETH. Vos projets sur Munich, Osterman ; et je lui ai même recommandé d'éloigner le prince Ivan de ce palais.

LESTOCQ. *se frappant la tête.* Voir tout renverser au moment du succès ! jeter à ses pieds une couronne, et tout cela par amour !

ELISABETH. *Lestocq ! Lestocq ! pardonnez-moi !*

LESTOCQ. *froidement.* Que voulez-vous, Madame ? tout est fini, tout est perdu. Il faut savoir mourir, et je tiendrai de m'enfuir le moins mal possible. O France ! ô mon pays ! je ne te verrai plus ; pourquoi aussi t'avoir abandonné ? *(Après un instant de réflexion.)* Pourquoi ? pour faire fortune ou me faire tuer. Eh bien ! de quel ai-je à me plaindre ? m'y voilà, je suis arrivé au but.

ELISABETH. Ah ! que ne puis-je mourir pour réparer ma faute !

LESTOCQ. *vivement et lui prenant la main.* Dites-vous vrai ?

ELISABETH. Oui, pour sauver vos jours, ceux de Dimitri et de vos amis, je donnerais les miens.

LESTOCQ. *avec ferveur.* C'est bien ! voilà la première fois d'aujourd'hui que vous parlez en impératrice. Eh bien ! Elisabeth ..

ELISABETH. *avec résolution.* Il faut mourir.

LESTOCQ. Non, mais régner ! courir vous réfugier au milieu du régiment de Novogorod, vous n'avez pas d'autre asile en ce moment ; et qui sait l'effet que produira sur eux, sur la multitude, une femme jeune et belle, la fille de Pierre le Grand qui vient tout demander la couronne ? Ou je m'y connais mal, ou il a souvent fallu moins que cela pour exciter l'enthousiasme, gage du succès. Enfin, qu'ils résistent, qu'ils maintiennent, qu'ils amassent la révolte, c'est tout ce que je demande, moi, pendant ce temps ..

ELISABETH. Que voulez-vous tenter ?

LESTOCQ. Une résolution dernière, désespérée. Puisque ma tête est livrée, il faudra qu'elle vienne à la prendre, car je ne la leur porterai pas, et je la défendrai le plus longtemps possible. Partez, Madame, nous ne nous reverrons plus maintenant que sur le trône, ou, comme je vous le disais hier soir ..

ELISABETH. *vivement.* Non, ne dites pas cela ! *(Prêts à partir, d'un air suppléant.)* Lestocq ! Lestocq ! quel qu'il arrive, dites que vous me pardonnez, et embrassez-moi ! *(Elle se jette dans ses bras.)*

LESTOCQ. *se dégageant et essayant une larme.* Allons, allons, il ne s'agit pas de s'attendrir ; partez, sortez de ce palais pendant qu'on vous le permet encore. *(Elisabeth sort.)*

SCÈNE VII.

LESTOCQ, seul, puis STROLOF ET SES COMPAGNONS.

LESTOCQ. Moi, j'y reste ! on ce palais, il m'appartient ; je m'en empare, et malgré les dangers qui m'y environnent, si Strolof et ses amis sont exilés ou rendus-vous... *(Il va ouvrir la fenêtre du fond. On aperçoit en dehors Strolof et une douzaine de conjurés qui sautent de la fenêtre dans l'intérieur de l'appartement.)*

CHŒUR.

Dans l'ombre et le silence,
L'heure de la vengeance
Va-t-elle enfin venir ?

(A Lestocq.)

Que ton bras intrépide
Nous dirige et nous guide ;
Il faut vaincre ou mourir.

LESTOCQ. *au milieu des conjurés.*

Amis, vos cœurs sont-ils au-dessus de la crainte ?
A braver le trépas êtes-vous résolus ?

CHŒUR.

Oui, tous !

LESTOCQ.

Alors, on peut parler sans feinte.
On nous a dénoyés, nos projets sont connus.

Tous.

O ciel !

LESTOCQ.

Eh bien ! nous sommes tous perdus,
Je le sais, et pour fuir la mort qui nous menace,
Quel péril peut alors arrêter notre audace ?
Je connais un moyen, désespéré, hardi,
Mais qui peut tout sauver.

Tous.

Ordonnez, nous voici.

CHŒUR.

Sur notre obéissance
Tu peux compter d'avance ;
Nous saurons le servir.
Que ton bras intrépide
Nous dirige et nous guide ;
Il faut vaincre ou mourir !

LESTOCQ. *les rassemblant autour de lui.* Il ne faut plus songer à nous emparer de Munich et de Golofkin, ils sont évertis, et sans doute sur leurs gardes. Il faut renoncer à nous saisir du prince Ivan, il n'est plus au palais.

Tous. O ciel !

LESTOCQ. Mais sa mère, la régente, Anne de Courlande, y est encore ; elle sort du bal et vient de rentrer dans ses appartements qui sont de ce côté ; voici la porte qui conduit chez elle ..

STROLOF. Eh bien ?

LESTOCQ. Il faut y pénétrer ; vous la trouverez, on déjà endormie, ou entourée de ses femmes. A votre seul aspect, elle s'effraiera aisément, et, de gré ou de force, il faut qu'elle signe l'ordre d'arrêter Golofkin, Munich et Osterman, et qu'elle me charge, moi, d'exécuter cet ordre ; le reste me regarde. Je connais le soldat russe et son obéissance passive ; je commanderai aux troupes mêmes de Golofkin, au nom de la régente, et aux nôtres, au nom d'Elisabeth ; mais il faut qu'elle signe. *(A Strolof.)* Il le faut, tu m'entends ?

STROLOF. Si elle résiste ?

LESTOCQ. *souriant.* A la vue d'un poignard, c'est impossible ; elle est femme et je la connais.

STROLOF. Et si l'on vient à son secours, si les gardes du palais attirés par ses cris ..

LESTOCQ. *avec étonnement.* Alors, comme je vous disais tout à l'heure, cela revient au même ; nous sommes perdus si nous ne risquons pas davantage à tenter l'entreprise. *(Avec force.)* Du reste, si l'on accourt à son aide, on n'arrivera à vous qu'après m'avoir tué ; car je reste ici à cette porte, dont je désindrai l'entrée. Vous, mes amis, vous m'avez compris.

CHŒUR.

Sur notre obéissance
Tu peux compter d'avance,
Nous saurons le servir.
Oui, ta voix intrépide

Nous dirige et nous guide;
Il faut vaincre ou mourir
(Ils entrent tous par la porte à deux battants qui est à droite, et Lestocq reste debout devant la porte, un pistolet dans chaque main.)

SCÈNE VIII.

LESTOCQ, puis DIMITRI.

DIMITRI, paraissant à la croisée du fond qui est restée ouverte. N'importe comment, j'y arriverai!

LESTOCQ, regardant. Qui monte par cette croisée? qui va là? répondez!

DIMITRI. Dieu! le docteur!

LESTOCQ, à part. Dimitri! qui diable nous l'amène?

DIMITRI. Ah! traître, je te trouve enfin! et tu me rends raison d'un pareil ourrage.

LESTOCQ, froidement. Et lequel?

DIMITRI. Me faire manquer un rendez-vous avec madame Golofkin. Me faire enfermer à double tour dans ta chambre, où je serais encore sans les draps de ton lit qui m'ont servi à me glisser dans la rue.

LESTOCQ. Une belle idée.

DIMITRI. Et tu m'expliqueras maintenant pourquoi tu me retenais prisonnier; c'était à dessein, avec intention; car tu ne fais rien sans réfléchir.

LESTOCQ, froidement. C'est la différence qu'il y a entre nous!

DIMITRI. Je t'ai retrouvé, tu ne m'échapperas pas; et puisque tu connais les détours de ce palais, tu vas me conduire à l'instant chez madame Golofkin.

LESTOCQ, avec colère. Moi! au diable vos amours! qui, depuis ce matin, m'ont donné plus de mal, d'loqui-todes et de tourments que Munich, Golofkin et tous nos ennemis.

DIMITRI. Vous m'y conduirez!

LESTOCQ, avec inquiétude et regardant toujours du côté de la porte à droite. Non!

DIMITRI. Ou vous vous battez avec moi.

LESTOCQ, avec mépris. Me battre! c'est bon pour vous qui ne risquez que votre tête, qui ne risquez rien.

DIMITRI, avec colère. Monsieur, si vous n'êtes un lâche...

LESTOCQ, sans l'écouter et regardant à droite. Tout ce que vous voudrez!

DIMITRI. Un infâme!

LESTOCQ, de même. Comme il vous plaira... *(Lui prenant la main.)* Mais silence! pas de bruit, *(Lui montrant le pistolet.)* ou je vous brûle la cervelle.

DIMITRI, avec indignation. Ah! c'est là votre réponse.

LESTOCQ. Maintenant! et plus tard je verrai si vous en méritez une autre... *(Apercevant Strolof qui sort de l'appartement à droite, il pousse un cri et court au-devant de lui.)* Ah! te voilà... *(A Dimitri.)* Attendez-moi, je suis à vous... *(A Strolof.)* Eh bien! quelles nouvelles?

STROLOF, lui remettant un papier. L'ordre est signé et sans résistance, car elle tremblait de tous ses membres.

LESTOCQ, prenant le papier. C'est bien... que, renfermée dans l'endroit le plus écarté, elle n'en puisse sortir; que nos conjurés veillent près d'elle et se fassent tuer plutôt que de le laisser délivrer; quatre suffisent.

STROLOF, froidement. En serai-je?

LESTOCQ. Non, je te réserve pour d'autres dangers.

DIMITRI, avec impatience et se promenant au fond du théâtre. Eh bien! Monsieur?

LESTOCQ, à Dimitri. Dans l'instant. *(A Strolof.)* Partez... *(Strolof sort.)* Ou vient; il était temps!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; VOREF ET PLUSIEURS SOLDATS paraissent à la porte du fond.

LESTOCQ, aux soldats, à haute voix. Que voulez-vous? qui va là?

VOREF. Service du palais! officier des gardes; mais vous-même, de quel droit...

LESTOCQ. De celui que vient de me confier la régente, S. A. I. Anne de Courlande, dont vous connaissez la signature. *(Il lui montre un papier.)*

DIMITRI, à part, pendant que Voref lit le papier. Ah! le traître! lui qui conspirait pour Elisabeth, est maintenant aux gages de ses ennemis.

VOREF, étant son chapeau, à Lestocq. C'est différent, excellence!

LESTOCQ, montrant Dimitri. Assurez-vous d'abord de Monsieur, et jusqu'à nouvel ordre retenez-le prisonnier?

DIMITRI. Ah! par exemple!

LESTOCQ, à part. Il n'y a que ce moyen-là pour que la conspiration puisse marcher.

VOREF, s'approchant de Dimitri. Votre épée, Monsieur.

DIMITRI, étant son épée et regardant Lestocq; à l'officier. Voici mon épée. *(Avec colère et montrant Lestocq qui le regarde en souriant.)* Mais ce traître, son sang-froid me fait horreur!

LESTOCQ. Et votre colère me ferait rire, si j'en avais le temps. *(A part.)* Allons rejoindre nos amis. *(Il sort.)*

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, hors LESTOCQ ET STROLOF.

FINAL.

VOREF.

Allons, mon officier, il faut suivre nos pas.

DIMITRI.

C'est juste! j'obéis et ne vous en veux pas;

Mais ce docteur... ce traître, avec son doux langage, moi qui n'y pensais pas, dans un complot m'engage.

L'OFFICIER.

C'est donc vrai?

DIMITRI, vivement.

Qu'ai-je dit?

(Se reprenant.)

Non, je puis le jurer,

(A part.)

Ah! si l'on me rattrape encore à conspirer!

ENSEMBLE.

L'OFFICIER ET LE CHOEUR.

Allons, partons, il faut nous suivre;

Il faut obéir au devoir.

Le sort qui dans nos mains le livre,

Pour lui nous laisse peu d'espoir.

DIMITRI.

Allons, je suis prêt à vous suivre.

(A part.)

O toi! mon bonheur, mon espoir!

Lorsque je vais cesser de vivre,

Que ne puis-je encore te voir?

(Les soldats vont emmener Dimitri.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; EUDOXIE, sortant de l'appartement à gauche.

EUDOXIE.

D'où vient ce bruit?

DIMITRI, l'apercevant.

C'est elle, ah! le ciel m'entendait.

EUDOXIE, aux soldats.

Où donc l'emmenez-vous?

DIMITRI, d'un air indifférent.

Eh! mais, je le suppose,

A la mort!

EUDOXIE.

Grand Dieu! qu'a-t-il fait?

DIMITRI, gaiement.

Je n'en sais rien!

(Tendrement.)

Mais qu'importe la cause

De ma mort... je vous vois, et je suis trop heureux!

L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

Allons, partons!

DIMITRI, les priant.

Un seul instant encore.

(A Eudoxie, devant les soldats.)

O vous, qui connaissez la beauté que j'adore,

Daignez pour moi lui faire mes adieux.

(A l'officier qui fait un mouvement.)

Ah! vous le permettez!

(A Eudoxie.)

Dites-lui que, sans elle,

La vie était sans prix et sans charme à mes yeux,

Et que toujours fidèle

A son doux souvenir,

Mon cœur haltera pour elle

Jusqu'à son dernier soupir.

ENSEMBLE.

L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

Allons, partons, il faut nous suivre;

Il faut obéir au devoir.

Le sort qui dans nos mains le livre,

Pour lui nous laisse peu d'espoir.

DIMITRI, regardant Eudoxie.

Doux objet dont l'aspect m'enivre,

Bonheur qui comble mon espoir,

Qu'à présent je cesse de vivre,

Le ciel m'a permis de le voir.

EUDOXIE.

O ciel! il va cesser de vivre,

Et je ne dois plus le revoir.

Ah! s'il meurt je saurai le suivre,

De mon cœur c'est le seul espoir.

(Les soldats vont emmener Dimitri. Un grand bruit se fait entendre au dehors sur la place publique, où donnent les fenêtres du palais.)

EUDOXIE.

Écoutez, écoutez!

DIMITRI.

J'entends le bruit des armes!

L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

Les cris des combattants.

EUDOXIE.

Tous mes sens sont glacés.

(On entend crier en dehors.)

« Mort! mort à Golofkin! »

EUDOXIE.

O mortelles alarmes,

De mon époux les jours sont menacés.

Je cours à ses côtés.

(Elle sort par le fond.)

DIMITRI, aux soldats qui le retiennent.

Ah! je vous en supplie,

Près d'elle laissez-moi mourir.

LES SOLDATS.

Non, non, tu resteras.

(Le bruit redouble en dehors.)

Entendez-vous mugir

Les flots tumultueux de ce peuple en furie?

Les portes du palais ont tombé sous leurs coups,

Et leurs chants de victoire arrivent jusqu'à nous.

(En ce moment, le peuple se précipite sur le théâtre, mêlé aux soldats. Les fenêtres du fond sont ouvertes. On voit en dehors, à la lueur des torches, une des places principales de Saint-Petersbourg.)

CHŒUR.

Vive l'impératrice

Que proclament nos vœux;

Que chacun obéisse

A son nom glorieux!

Vive l'impératrice

Que proclament nos vœux!

(Paraît Elisabeth, appuyée sur le bras de Lestocq, et entourée de tous les conjurés.)

DIMITRI.

Que vois-je! Elisabeth?

LESTOCQ.

Que le peuple couronne,

Et qui voit à ses pieds ses ennemis vaincus.

ELISABETH.

Grâce pour eux, qu'on leur pardonne.

Grâce pour Golofkin.

(A Strolof.)

Cours vite!

STROLOF, froidement.

Il n'est plus.

DIMITRI, à part, avec joie.

Ciel! il n'existe plus!

LESTOCQ, à Strolof.

En es-tu l'assurance?

STROLOF, froidement.

Je m'en étais chargé; je l'avais retenu:

Un seul jour à payé vingt-cinq ans de vengeance.

ELISABETH.

Je vous dois tout, Lestocq,

(Montrant les autres conjurés.)

Ainsi qu'à leur vaillance.

(Apercevant Dimitri, elle fait un geste d'émotion, et s'avance vers lui.)

Et vous... vous dont le ciel a mon cœur est comblé,

Que puis-je faire tel pour votre récompense?

DIMITRI.

J'en veux une.

ELISABETH, tendrement.

Parlez.

DIMITRI, hésitant.

C'est... non pas maintenant.

Mais plus tard... de daigner... me protégeant vous-même,

Vous employer pour moi près de celle que j'aime,

Près d'Eudoxie...

ELISABETH, chancelant, et s'appuyant sur Lestocq.

O ciel!

(A Lestocq, avec un regard douloureux.)

Vous m'avez trompée!

LESTOCQ.

Où!

Pour voir sur votre front briller le diadème!

(Lui montrant les soldats qui lui portent les armes.)

Votre règne commence.

ELISABETH, à part, regardant Dimitri, et se voyant une lame.

Et les chagrins aussi!

CHŒUR.

Vive à jamais, vive l'impératrice

Que sur le trône appellent tous nos vœux!

Hura! hura! que chacun obéisse,

Et que tout cède à son nom glorieux!

Vive l'impératrice

Que proclament nos vœux!

(Les tambours battent aux champs, les trompettes sonnent, les cloches se font entendre, le peuple agite ses chapeaux, ses mouchoirs, et les soldats leurs drapeaux. — La toile tombe.)

FIN DE LESTOCQ.





ISELLA.

ELLE DÉTACHE L'ES.



Dep. 1870. B. de la Bibliothèque à Paris.

Le 10 Mars 1870.



9.







LES TREIZE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 45 avril 1839.

En société avec M. PAUL DUPONT.

MUSIQUE DE M. F. HALÉVY.

Personnages.

HECTOR, colonel d'un régiment de lanciers napolitains.
ODOARD, feld-maréchal autrichien.
GENNAIO, fils de l'aubergiste.
ISELLA, couturière napolitaine.

MATÉO, vigneron.
LE GREFFIER DU MARQUIS.
VOITURINA.
PAVANS.
ONZE JEUNES SEIGNEURS.

La scène se passe dans l'auberge du père de Gennaio, aux environs de Naples.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Naples. Le fond, que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir des treilles qui forment berceau. Au fond, à gauche, un bâtiment dépendant de l'auberge. Portes latérales sur le premier plan. (Nota : On peut jouer cet acte dans le décor du second.)

SCENE PREMIERE.

GENNAIO, MATÉO, BEUVEURS, JOUEURS.

(Au lever de la toile, à droite, plusieurs voiturins napolitains qui boient; à gauche, d'autres qui jouent aux dés ou à la massa; au milieu, quelques-uns, les coudes appuyés sur la table, ont l'air de causer à voix basse. Gennaio sort les groupes de droite et de gauche, et de temps en temps s'arrête pour écouter ce qui se dit dans le groupe du milieu.)

INTRODUCTION.

CHŒUR DE BEUVEURS ET DE JOUEURS.

Vive le { vin, } mes seuls amours!
jeu,
Buveurs { ancor, } buveurs
Joueurs { jouons } toujours!
Par saint Janvier, par tous les saints,
Lui seul embellit nos destins!
Boire à plein verre
Et ne rien faire,
D'un voiturin
Napolitain
C'est la devise et le destin!

REPRISE DU CHŒUR.

Vive le { vin, } mes seuls amours! etc.
jeu,

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, ODOARD.

ODOARD.

Eh! les garçons! l'hôtellerie!

GENNAIO, s'avançant.

Me voilà, monsieur le marquis!

ODOARD.

Tu me connais!

GENNAIO.

Qui denc en ce pays

Ne connaît point sa seigneurie?

Monsieur Odoard, marquis de Rosenthal!

En Autriche feld-maréchal,

Venu pour hériter ici du beau château.

Qu'on voit là-bas sur le coteau.

ODOARD, à Gennaio.

Les voiturins de Naples, ici, dans cette auberge,

Ne s'arrêtent-ils pas?

GENNAIO.

C'est moi qui les héberge.

ODOARD.

Bien! je veux pour ce soir un superbe souper;

Treize convités!

GENNAIO.

Où va s'en occuper.

ODOARD.

Et de plus il me faut, écoute,

Une chambre...

GENNAIO.

Où va vous l'offrir.

ODOARD.

Qui donne sur la grande route.

(A part.)

C'est par là qu'elle doit venir.

CHŒUR DES CAUSEURS.

Ah! c'est affreux! c'est une horreur!

C'est à vous glacer de terreur.

GENNAIO, allant à saur.

Silence, amis! que l'on se taise!

ODOARD, se retournant.
Qu'est-ce donc ?

GENNAIO.
Rien, rien, Monseigneur;
Ils racontaient, et ça leur faisait peur,
Sur la société des Treize
Des histoires !

ODOARD, souriant.
Les Treize ! Eh bien ! qu'en disait-on ?
GENNAIO.

Vous ne le savez pas ?

ODOARD, riant.
Quoi, moi ? non, mon garçon.
GENNAIO, après avoir regardé autour de lui avec mystère.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Il est dans Naples, la jolie,
Treize seigneurs beaux et galants,
Menant, dit-on, joyeuse vie,
Francs buveurs, tendres conquérants ;
A l'amitié toujours fidèles,
Mais redoutables près des belles ;
Et chacun dit en les voyant :
C'est un des Treize !
Soyez prudent ;
C'est un des Treize !
Tremblez, amant,
Que votre belle ne leur plaise !
C'est un des Treize,
Tremblez, amant !

DEUXIÈME COUPLET.

Si vous voyez fille naïve
Ploquée en un chagrin profond ;
Si vous voyez, d'humeur pensive,
Un époux se frotter le front ;
Entre amants s'il gronde un orage,
S'il s'arrivent du bruit en ménage,
Qui l'a causé ? Tous vous diront !
C'est un des Treize !
Tremblez, jaloux !
C'est un des Treize !
Tremblez, époux,
Que votre femme ne leur plaise !
C'est un des Treize !
Tremblez, époux !

ODOARD, riant.
Moi, je crois vos frayeurs assez peu légitimes.
GENNAIO.

Ah ! vous doutez encore !

(Montrant Matéo.)
Tenez, tenez, voici

Une preuve vivante, une de leurs victimes,
Matéo, vigneron, qui, l'autre vendredi,
Devait se marier avec sa prétendue,
A Naples... et le matin...

ODOARD.
Eh bien donc ?
GENNAIO.

Disparue !

Enlevée !

ODOARD.

Et par qui ?

GENNAIO.
Par l'un de ces Treize !..
MATÉO, pleurant.

Ah !

ODOARD.

Eh quoi ! vraiment ?
MATÉO, de même.
Ah !

ODOARD.
Ta jeune femme ?
MATÉO, de même.
Ah !

ODOARD.
Par un de ces Treize ?
MATÉO, de même.
Ah !

ODOARD.
J'y suis... c'est-ce pas une
Petite blonde ?..

MATÉO, de même.
Ah ! ah !..

GENNAIO.
Non ! non, c'est une brune !
ODOARD.

C'est différent.
MATÉO, de même.
Ah ! ah !
GENNAIO.

Rien de le consolera.
ODOARD, lui donnant une bourse.
Tiens, mon garçon...
MATÉO, riant.

Ah ! ah !
ODOARD.

Ces dix ducats ?..
MATÉO, de même.
Ah ! ah !
GENNAIO.

Quoi ! c'est de l'or !..
MATÉO, de même.

Ah ! ah !
(Les vœuturins témoignent leur admiration pour la
générosité d'Odourd.)

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Enfin { ma sa } douleur cesse ;
Pour { moi lui } plus de tristesse,
D'une telle largesse
Me { voilà confondu !
Le bonheur { m' l' } accompagne ;
Si je perds ma { } compagne,
Et s'il perd sa { } gagne
En un seul jour { je il }
Plus que je n'ai perdu.

Tout, accepté Odoard.
Vive, vive, mes amis,
Vive monseigneur le marquis !
ODOARD, distribuant de l'argent.
Tenez, tenez, mes chers amis !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Vive, vive, mes amis,
Vive monseigneur le marquis !
(Matéo et tous les vœuturins sortent enchantés.)

SCÈNE III.

ODOARD, GENNAIO.

ODOARD, à part. Eh bien ! qu'on nous accuse encore...
Voilà un pauvre diable qui se trouvera en bénéfice du côté
de sa bourse... et de sa femme donc !..
GENNAIO, s'avançant. C'est bien de l'honneur pour mon
père qui est absent, et pour moi qui le représente, de re-

cevoir chez nous monsieur le marquis, et je ne comprends pas ce qui a pu procurer un tel honneur à notre hôtellerie!

ODOARO. Ne sais-tu pas que notre roi se marie? et qu'aujourd'hui ou demain l'on attend la princesse qu'il épouse?

GENNAIO. Certainement!

ODOARO. Eh bien! mon garçon, c'est moi qui commande l'escorte d'honneur chargée de conduire à Naples la nouvelle reine... J'attends qu'elle arrive!

GENNAIO. Ce n'est pas par toi que l'ordre doit passer... la grande route est à plus d'une lieue.

ODOARO. Je le sais bien... et l'escorte est là!.. Mais moi j'aime mieux attendre ici... j'ai mes raisons.

GENNAIO. C'est différent!

ODOARO, riant. Et si cela ne te gêne pas?..

GENNAIO. Au contraire, Monseigneur! car j'aurais justement une grâce à vous demander!..

ODOARO. Toi? Parle, mon garçon! de quoi s'agit-il?.. Conte-moi ça pendant qu'on va me préparer une tasse de chocolat que j'irai prendre sur la terrasse... (À part, pendant que Gennaio va donner un ordre à la cantonade.)

parce que de la je pourrai inspecter les carriages ou voitures qui se rendent à Tarente. (Haut.) Allons! parle!

GENNAIO, respectueusement. Voilà, Monseigneur! Luigi, votre cocher, vient de me dire que le colonel des lanciers était de vos amis!..

ODOARO. Le comte Hector!.. Oui, sans doute... il est de la société des Treize, dont tu parlais tout à l'heure!

GENNAIO. Est-il bien possible? Parmi ces mauvais sujets-là il y a des colonels de lanciers?..

ODOARO. Il y a de tout... pourvu qu'on soit aimable et joli garçon... Il y aura bientôt une place vacante, un déserteur, un faux-frère qui va se marier... Est-ce que tu veux le remplacer et le faire recevoir dans les Treize?..

GENNAIO. Non, Monsieur... mais dans les lanciers... C'est une belle arme... Je suis allé l'autre jour m'y faire cugger; mais il paraît que, pour se faire tuer dans ce corps-là, il faut des protections...

ODOARO. Ah çà! mais pourquoi diable veux-tu te faire tuer? Est-ce la pauvreté?..

GENNAIO. Au contraire! je ne suis que trop riche... voilà mon malheur... parce que mon père, le maître de cette auberge, qui n'a que moi d'héritier, a des idées d'ambition... Il veut que la jeune fille que j'épouserai ait une dot... et justement celle que j'aime n'en a pas!

ODOARO. De dot?

GENNAIO. Bien entendu! C'est la seule chose qui lui manque... et c'est tout simple... une orpheline qui n'a jamais connu de parents... mais, du reste, la plus jolie fille...

ODOARO, à part. Diable! c'est bon à connaître! (Haut.) Et qui est-elle?

GENNAIO. Une couturière.

ODOARO. Cela n'empêche pas!.. au contraire... nous aimons et nous protégeons beaucoup les couturières... Sade-meur?..

GENNAIO. Rue Tolède.

ODOARO, étonné. Hein!.. et son nom?..

GENNAIO. Joli comme elle... Isella?..

ODOARO, à part. Dieu! la même!.. la grisette que nous poursuivons!

GENNAIO. Monseigneur la connaît?

ODOARO. Du tout!.. mais j'ai entendu dire que le comte Hector dont tu parlais avait des vœux sur elle.

GENNAIO. Mon colonel?

ODOARO. Qu'il avait même fait à ce sujet un pari avec l'un de ses amis, un de ses confrères qui la lui disputait... un joli cavalier...

GENNAIO. Eh bien! tous deux perdront leur temps... Je ne le crains pas... car c'est celle-là qui est sage et honnête... la vertu même...

ODOARO, à part. C'est ce qu'il faudra voir!..

GENNAIO. Et si vous l'entendiez parler?... un esprit... une éducation!..

T. XIV.

ODOARO. Vraiment! elle en a?

GENNAIO. Les dimanches et fêtes... parce qu'elle les passe à lire des romans... ce qui lui a donné des sentiments et des principes... Enfin, croiriez-vous que, quand je lui ai avoué, l'autre jour, que mon père s'opposait à votre mariage... elle a eu tout de suite une attaque de nerfs!.. Hein!.. c'est affectueux... et elle m'a mis à la porte, en me défendant de venir chez elle. Aussi, mon parti est pris... et quoique votre ami le colonel ne me plaise plus guère... si vous pouvez me faire entrer dans les lanciers... ou dans un autre régiment!..

ODOARO, vivement. Oui, dans un autre... plus estimable... et surtout plus nombreux... Je m'occuperai de ça... je vais y rêver sur la terrasse en prenant mon chocolat...

GENNAIO. Rien reconnaissant de ce que vous voulez faire pour moi...

ODOARO. Laisse donc! tu es te doutes pas du plaisir que j'y trouverai... (Il sort.)

SCENE IV.

GENNAIO, seul. A la bonne heure! un coup de tête, un engagemement. Je le dirai à mon père, pas plus tard que demain, quand il reviendra de Pouzoles où il est allé aux provisions. Et peut-être que ça lui fera peur. Ah! il lui faut des belles filles de mille piastres! il a la tyrannie de vouloir que je sois riche, que je sois à mon aise... Eh ben! non! je serai soldat! je coucherai sur la dure, à la belle étoile; je mangerai du pain noir! ça sera ma punition!.. et peut-être ben qu'il reculera la-devant... Je l'espère du moins; et quoique Isella n'ait pas les mille piastres qu'il demande, il aimera mieux me voir marié que soldat. (Ecoutant.) Encore une voiture, un carrossin! quelque artiste! ils voyagent tous ainsi. (Regardant à la cantonade.) Voilà le cocher qui descend!

SCENE V.

GENNAIO, puis HECTOR.

(On entend chanter dans la coulisse sur la ritournelle de l'air suivant: Tra, la, la!)

GENNAIO. Que vois-je!.. Eh oui! le comte Hector, mon futur colonel, déguisé en volturin... Qu'est-ce que cela veut dire?..

AIR

HECTOR, entrant un fouet à la main.

Le beau métier, le beau destin

Que le métier de volturin!

Je suis Pietro le volturin;

Je pars demain, de grand matin,

Pour Bologne ou Florence,

Pour Turin, pour la France.

Mes chevaux sont fringants, bien dressés, bien nourris;

Messieurs, dans quinze jours je vous mène à Paris.

Venez à moi, jeunes fillette;

De moi vous serez satisfaite.

Etes-vous près d'un jeune amant;

Bien doucement, et sur la terre,

Je roule, roule mollement.

Jamais une fâcheuse ornière

N'a dérangé le sentiment.

Le beau métier, le beau destin

Que le métier de volturin!

Mais êtes-vous avec votre maman,

Près d'un timide et tendre soupirant,

Mou fier coursier qui trotte, trotte, trotte,

Sur le pavé rudement vous cahote,

Et rapproche le sentiment.

Voies, voies, ma rapide caëche;

Clic! clic! clic! clic! pour vous favoriser

Mon fouet bruyant souvent empêché
D'entendre le bruit d'un baiser.
Le beau métier, le beau desin
Que la mêtier du volierin!

(Se retournant vers Gennais qui le regarde toujours.)

Allons! garçon, à boire au volierin!

Allons! allons! à boire au volierin!

GENNAIS, sortant en le regardant. On y va, Monsieur.

HECTOR, seul, continuant l'air.

Vrai Dieu! son erreur est complète,

Et ce joyeux déguisement

Livre ma nouvelle conquête

Au piège amoureux qui l'attend.

CANTABILE.

Que ma jeune conquête est fraîche et séduisante!

Quelle douce caresse, quelle grâce charmante!

Son cœur naît encor s'ouvre à peine au désir.

Rose des champs! heureux qui pourra te cueillir!

GENNAIS, rentrant, tenant une bouteille et un verre.

Voilà, Monsieur, d'excellent vin.

HECTOR, apercevant Gennais, reprend le ton et les

manières d'un volierin.

L'excellent vin! mon cher ami,

(Buvant.)

Oui, c'est du lacryma-christi,

Par saint Janvier, l'excellent vin!

Il est parfait! Il est divin!

A Livourne, à Florence,

A Milan, même en France

Il n'a pas son pareil; il est vraiment exquis!

Non vraiment, non vraiment, non pas même à Paris!

Le beau métier, le beau desin

Que le métier de volierin!

GENNAIS, le regardant pendant qu'il boit. Il est amusant. Comme membre de la société des Treize, c'est quelque nouveau tour qu'il aura joué avec ce déguisement-là... quelque jeune fille qu'il enivre de bonne volonté... celle qu'il a menée dans son carrosse... c'est cela même! C'est drôle... (Regardant du côté par lequel Hector est entré.) Ah! mon Dieu! Isella! ma bonne amie! Quelle bourse!

HECTOR. Ah ça! l'em! une chambre tout de suite, et la plus belle... Toi y feras porter un dîner pour deux!...

GENNAIS. Pour deux!... (A part.) Est-ce qu'ils seraient déjà d'intelligence?...

HECTOR. Un bon volierin ne doit jamais quitter ses pratiques... aussi, nous dinons ensemble, c'est mon usage... Il nous faut du malinois, et du meilleur... Je ne regarderai pas au prix, pourvu que la bourgeoise soit contente.

GENNAIS, à part. C'est ça! pour voir si elle a le vin tendre!

HECTOR. Justement la voilà... Allons, en avant! dégourdis-toi!

GENNAIS. Fy vais, f'y vais... (A part.) Mais je ne les perds pas de vue...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ISELLA.

ISELLA, entrant avec une fille d'auberge qui porte ses cartons. Doucement! priver donc garde... Cahoter ainsi des échantillons de tuile et de grès!... Vous ne savez donc pas que c'est notre réputation... ça se chiffonne d'un rien!

HECTOR, montrant la chambre à la serrante. Par là! par là! Mam'selle. (A Isella.) Dame c'est votre faute, la bourgeoise... Vous avez voulu vous arrêter dans cette auberge en lieu de pousser encore six lieues, jusqu'à la première couchée!...

ISELLA. Eh bien! volierin, en faisant prix avec vous, en consentant à prendre votre carrosse, qui n'est autre qu'une

véritable patache, est-ce que je n'ai pas mis pour condition que ja m'arrêterais où je voudrais?... (A part, regardant autour d'elle.) C'est drôle! je ne vois pas Gennais, et il me semble pourtant bien que c'est ici l'auberge de son père... (Haut, à Hector qui s'approche.) Est-ce que je ne puis pas avoir des comptes à régler ici?... Sachez, volierin, qu'on a conturité qui a de la délicatesse ne s'expatrie pas sans mettre ordre auparavant à toutes ses affaires... (A part.) même celles de cœur!

GENNAIS, ouvrant la porte du cabinet. J'entendrai mieux comme ça!

ISELLA. Au surplus, mon cher!...

GENNAIS, à part. Son cher!

ISELLA. Vous vous rappelez ce qui s'est passé entre nous.

GENNAIS, à part. O ciel!

ISELLA. Si je vous ai donné la préférence sur les autres, vos concurrents, c'est parce que vous m'avez juré d'être toujours complaisant avec moi et d'obéir à mes moindres fantaisies...

GENNAIS, à part. C'est ça! elle s'est fait ses conditions!

ISELLA. Aussi, vous n'avez pas à vous plaindre de moi, j'ai l'espère... J'ai consenti à toutes vos demandes...

GENNAIS, à part, en refermant la porte. Perdue Isella!

ISELLA, très-ému. Ah! mon Dieu!

HECTOR. Quoi donc?

ISELLA. Rien! rien... (A part.) J'ai cru entendre mon

nom!

HECTOR. Qu'est-ce que vous avez?...

ISELLA. Une palpitation.

HECTOR. Vous y êtes sujette?

ISELLA. Quelquefois.

HECTOR. Ne faut pas rester là, Mam'selle!

ISELLA, à part. C'est étonnant! j'aurais parié que c'était là sa voix, qu'il m'appelait... C'est vrai! quand on a quelque chose dans l'idée...

HECTOR. Ne faut pas rester là, Mam'selle... Venez-vous que je vous conduise dans votre chambre?

ISELLA. Oui... oui... volontiers!

HECTOR. Allons! donnez-moi le bras... appuyez-vous ferme! Pauvre petite mère! c'est qu'elle est toute tremblante... (Il entre avec elle dans la soutenance par la taille.)

SCÈNE VII.

GENNAIS, ensuite ODOARD.

GENNAIS, sortant du cabinet. Ensemble!... dans le même chambre!... Quelle horreur!... Il n'y a plus moyen d'en douter.

ODOARD, à part, en entrant. Il vient d'entrer un volierin dans la cour; il me dira s'il a rencontré la petite.

GENNAIS. Ah! monsieur le marquis!...

ODOARD. Quel donc?

GENNAIS. Celle dont je vous parlais tantôt... Isella... elle est ici!

ODOARD. Ici!... (A part.) Quel bonheur! me voilà certain d'avoir l'avance sur Hector!...

GENNAIS. Et c'est maintenant que j'ai recours à vous... Votre ami... le colonel...

ODOARD. Ah! oui... cet engagement... nous verrons!

GENNAIS. Du tout!... je n'en veux plus!... j'aimerais mieux ne me faire tuer de ma vie que de lui en avoir l'obligation... on séducteur qui s'est emparé de celle que j'aime!...

ODOARD. Hein!... plait-il?

GENNAIS. Oui, Monsieur... je l'ai bien reconnu, quoi qu'il soit déguisé en volierin.

ODOARD. En volierin?... quelle ruse infernale!... (A part.)

Ah! si j'y avais pensé!...

GENNAIS. Et il l'enlève!

ODOARD. De force?

GENNAIS. Pitié en ciel! ça serait une consolation... mais le pire, c'est qu'ils sont d'accord.

ODOARD. Déjà !... Comment ! cette vertu si sévère qui t'avait mis à la porte ?...

GENNAIO. C'est peut-être pour ça... elle aura épuisé avec moi toute sa résistance.

ODOARD. C'est indigne ! c'est affreux !... Où sont-ils ?

GENNAIO. Là... dans cette chambre... seule... en tête-à-tête !

ODOARD. En tête-à-tête !... quelle horreur !... Il faut les séparer tout de suite, et à tout prix !

GENNAIO. A-t-il bon cœur !

ODOARD, étonné. Oh ! si je pouvais me débarrasser... (Se reprenant.) le débarrasser d'Heclor... l'éloigner seulement dix minutes d'Isella !...

GENNAIO. Et pourquoi ?

ODOARD. Pour la prévenir des dangers qui l'environnent, la ramener à la vertu.

GENNAIO. En dix minutes !... Et quand l'autre reviendrait, elle serait sauvée ?

ODOARD. Oui, sauvée !... (A part.) avec moi.

GENNAIO. Des ! l'honnête femme ! le brave seigneur !... Si je peux vous aider !...

ODOARD. Tais-toi ! le voilà qui sort. Laisse-nous, et songe à ce que je t'ai dit.

GENNAIO. J'en viendrai à bout, et tenez-moi pour une bête si je ne trouve pas quelque moyen de vous procurer un tête-à-tête avec ma maîtresse.

ODOARD. Bien ! c'est ce qu'il faut. (Gennaio sort.)

SCENE VIII.

HECTOR, ODOARD.

HECTOR, à la cantonade. C'est bon, c'est bon, Mam'selle, on y va. (A part.) Que diable peut-elle vouloir au fils de l'aubergiste !... peut-être un ancien compte...

ODOARD. Me trompé-je ?... Heclor !...

HECTOR, à part. Odoard !... as diable !... (Haut.) Enchanté !...

ODOARD. Comment êtes-vous ici, mon cher ?

HECTOR. Et vous qui parlez, qui vous y amène ? N'êtes-vous pas de l'escorte qui attend la jeune ruine ?

ODOARD. Ah ! vous le savez ?

HECTOR, s'inclinant. Je n'ai pas été étranger à un choix aussi honorable !

ODOARD, avec dépit. Qui me fera rester loin de Naples deux jours, et peut-être plus.

HECTOR, souriant. J'avais probablement mes raisons... et dans votre intérêt je vous engage à ne pas rester ici...

La reine peut arriver d'un instant à l'autre...

ODOARD. Vous êtes trop bon ! mais rassurez-vous, je serai prévenu.

HECTOR. Et comment ?

ODOARD. Deux ou trois piqueurs échelonnés sur la route... et le dernier, qui est à quelques cents pas d'ici, m'avertira sur son cor de chasse... vous savez ? cette fanfare brillante...

HECTOR. Que l'autre jour nous exécutions ensemble ?

ODOARD. Vous surtout ! avec tant de succès !...

HECTOR. Vous m'avez fait rougir !

ODOARD. Pourquoi donc ?... vous avez tous les talents distingués... celui de piqueur... celui de cocher... et ce costume de volturin...

HECTOR. Un habit d'étude... pour m'exercer à conduire... c'est grand genre...

ODOARD. Allons donc !

HECTOR. Genre anglais !

ODOARD. Allons donc ! vous dis-je ! je sais tout.

HECTOR. Vraité ! Eh bien ! alors, j'y mettrai de la confiance... Une idée admirable... diabolique... une idée digne de vous...

Hier, après notre séance, je m'en retournais à mon hôtel, rêvant à notre pari et à cette jeune beauté que vous me disputiez, lorsqu'en traversant la Châtaignier j'aperçois

sur la place notre jolie couturière entourée de maîtres, de volturins qui se la disputaient. J'approche, et je l'entends conclure son marché avec l'un d'eux pour aller jusqu'à Taranto...

ODOARD. Je le savais !

HECTOR. Où elle doit se rendre...

ODOARD. En passant par là... Voilà pourquoi je l'attendais.

HECTOR. J'ai fait mieux !

ODOARD. Vous êtes parti avec elle ?

HECTOR. Justement !... J'accrois le volturin, et sans marchander, costume, voiture, équipage, je lui achète tout en bloc, y compris la voyageuse, si ce matin je me présente en son lieu et place à ma nouvelle acquisition.

ODOARD. Et elle vous a pris pour lui ?

HECTOR. A peine si elle l'avait regardé... et je me suis annoncé si naturellement comme celui avec qui elle avait traité la veille, que, grâce à cet aplomb, à cette candeur d'effronterie qui nous est prescrite par l'article trois de notre règlement...

ODOARD. Que vous possédez à merveille !

HECTOR. Et vous donc !... je l'ai entendue dire à ses compagnes en leur faisant ses adieux : C'est singulier ! il ne m'avait pas semblé si bien hier...

ODOARD. Elle a dit cela ?

HECTOR. C'était de bon augure, et la suite a répondu à cette heureuse entrée en campagne.

ODOARD. Quel ! vous vous êtes déclaré ?

HECTOR. Je m'en serais bien gardé... quand j'ai vu les avantages de ma position... On ne se défie pas d'un volturin... c'est sans conséquence... on est là, près de lui... on cause... un cabot rapproche les distances... et, grâce au ciel et au gouvernement, les routes sont si mauvaises !...

Et quand il faut descendre de voiture, il n'y a pas de marchepied... c'est gênant !... Je suis obligé de la recevoir, de l'enlever dans mes bras... Et quand elle remonte en voiture... c'est bien mieux encore... une jambe charmante...

ODOARD, avec Aumour. C'est trop fort ! et je ne la laisserai pas exposée plus longtemps à un pareil danger... Je la sauverai !

HECTOR. Comment cela ?

ODOARD. En lui disant qui vous êtes... en la prévenant des pièges que vous lui tendez !

HECTOR. Avez-vous-en ! et de mon côté je l'avertis de se défier de vous !

ODOARD. Je dénoncerai vos projets !

HECTOR. Moi les vôtres !

ODOARD. Elle sera perdue pour vous !

HECTOR. Et vous ne l'aurez pas gagnée !

ODOARD. Au fait, ça ne servirait qu'à nous annuler l'un par l'autre ; et c'est d'autant plus honteux que j'avais invité pour ce soir tous nos compagnons... vous le premier... la lettre doit être à votre hôtel.

HECTOR. Vraiment !

ODOARD. Eh ! oui... me croyant sûr du succès, j'ai commandé ici un souper de treize couverts, afin que nos amis fussent témoins de mon triomphe.

HECTOR. Ils le seront du mien.

ODOARD. Non pas !

HECTOR. C'est ce que nous verrons !

ODOARD. Plutôt et renoncerez-vous donc !

HECTOR. Eh bien ! eh bien ! ne nous fâchons pas ! mettons dans nos trahisons toute la loyauté possible, et faisons de franc-jeu une convention...

ODOARD. Laquelle ?

HECTOR. Quelque stratagème, quelque mensonge que puisse inventer l'un de nous d'extrême, l'autre ne le démentira pas... quitte à enchevêtrer en ripostant par quelque chose de plus fort.

ODOARD. Sotté !... une assurance mutuelle !...

HECTOR. Pour tromper avec publicité et concurrence. Et pour commencer, vous ne direz pas que je suis.

ODOARD. Je le jure sur l'honneur !
 HECTOR. J'ai l'avantage, et je le garde !
 ODOARD. Jusqu'à ce que je vous l'enlève.
 HECTOR. Ce qui vous sera difficile, car je ne quitte pas la petite d'un instant.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; GENNAIO ET UN GREFFIER.

GENNAIO, à Hector. Eh vite ! eh vite ! Monsieur, dépêchez-vous ; on vous prie de vouloir bien passer...
 HECTOR. Où donc ?
 GENNAIO. Chez le barigel, la première autorité du village... Voilà son greffier qui vient vous chercher.
 HECTOR. Je n'ai pas affaire à lui !
 GENNAIO. Oui... mais il a affaire à vous !.. On vous a dénoncé comme un faux voiturin... un muletier de contrebande... (Bas, à Odoard.) C'est moi qui l'ai dénoncé.
 ODOARD, bas, à Gennaio. Bravo !.. à merveille !..
 HECTOR. Que peut-on trouver à redire ? Est-ce que je n'ai pas une voiture solide et en bon état ?
 GENNAIO. Une voiture !.. si vous croyez que ça suffit pour être voiturin... du tout !.. c'est ce qu'il y a de moins nécessaire... La première chose c'est d'avoir une patente !
 HECTOR, à part. Ah ! diable !
 ODOARD, gravement. Ecoutez donc, mon cher, si vous n'avez pas de patente... c'est très-mal !..
 GENNAIO, bas, à Hector. Le barigel, qui est tétu comme une mule, vient de faire saisir les vôtres, que l'on a conduites au greffe !..
 HECTOR. Mes mules au greffe !..
 ODOARD. Ne craignez rien pour elles... il paraît qu'elles seront en bonne compagnie !..
 GENNAIO. Et on pourrait vous arrêter.
 HECTOR. M'arrêter !.. Et mes pratiques qui resteraient ici !..
 ODOARD. Ne vous en inquiétez pas, je les conduirai dans ma voiture...
 HECTOR, vivement. Non pas ! non pas !.. Je cours parler à ce barigel... (A part.) Et comme il ne serait pas prudent de laisser ici trop longtemps l'ennemi en mon absence... je vais chercher quelque moyen pour le faire remonter à cheval, et l'éloigner au plus vite... (Haut, au greffier.) Allons, Monsieur, allons chez le barigel... (Il sort vivement le premier.)

SCENE X.

GENNAIO, ODOARD, LE GREFFIER.

GENNAIO, se frottant les mains, à Odoard. Je vous avais bien dit que je l'éloignerais... Quand je me mêle d'une chose !..
 ODOARD. Cela ne suffit pas !.. (Au greffier, qui s'apprête à suivre Hector.) Un instant, Monsieur... cet homme m'est suspect... Dites au barigel de le retenir ; c'est moi qui l'y engage, moi, le feld-marchal Odoard, commandant l'escorte d'honneur de la reine !..
 LE GREFFIER. Cela suffit !.. on l'arrêtera !..
 ODOARD. D'abord !.. et avant tout !
 LE GREFFIER. Et s'il n'y avait rien sur son compte ?
 ODOARD. On a le temps de le savoir après !
 LE GREFFIER. C'est juste !.. (Il sort.)

SCENE XI.

ODOARD, GENNAIO, puis ISELLA.

ODOARD, à Gennaio. Eh bien ! qu'en dis-tu ?
 GENNAIO. Vous êtes mon sauveur !..
 ODOARD. Maintenant, à Isella !.

GENNAIO. Oui... entrez dans sa chambre... dites-lui la vérité... elle vous croira plutôt que moi !..
 ISELLA, sortant de sa chambre. Et ce voiturin qui me m'envoie pas Gennaio !.. (Elle l'aperçoit.) Ah ! c'est lui !..

FINAL.

ENSEMBLE.

ISELLA.
 Trouble extrême !
 Il est là,
 Lui que j'aime,
 Et déjà,
 A sa vue
 Attendue,
 De frayer
 Bat mon cœur !
 GENNAIO.
 Trouble extrême
 La voilà !
 Moi qui l'aime,
 Je sens là,
 A sa vue
 Imprévue,
 La frayeur
 Dans mon cœur !
 ODOARD.
 Joie extrême !
 Isella,
 Oui, j'aime !
 Je sens là,
 A ta vue
 Attendue,
 Le bonheur
 D'un vainqueur !
 ISELLA, à part.
 Quoi ! je suis en sa présence
 Sans qu'il cherche à me parler !
 ODOARD, bas, à Gennaio.
 Va-t'en donc ! la violence
 Ne ferait que nous troubler.
 GENNAIO, bas, à Odoard.
 En vous seul j'ai confiance,
 Hâtez-vous de lui parler !
 ISELLA, à demi-voix.
 Si ! si ! si !
 GENNAIO.
 Je crois qu'elle m'appelle !
 (Il fait un pas vers elle.)
 ODOARD, le retenant.
 Du tout ! du tout !
 GENNAIO.
 Si fait !
 ODOARD.
 Non ! non !
 ISELLA, à part, d'un ton très-sentimental.
 Il ne vient pas, quand c'est moi qui l'appelle !
 (Par une transition brusque, et du ton dont on appelle un garçon en retard.)
 Voilà ! garçon !
 GENNAIO, courant vivement.
 Mademoiselle !
 ISELLA.
 Arrivez donc !
 PLUSIEURS VOIX, hors du théâtre, à grands cris.
 Eh ! Gennaio !
 ODOARD, bas, à Gennaio.
 Tiens, là-bas on t'appelle !
 GENNAIO.
 Du tout ! du tout !
 ODOARD.
 Si fait !

GENNAIO.

Non!

ODOARD.

Si!

GENNAIO.

Non! non!

ODOARD, bas.

L'asse-moi seul sermonner l'infidèle.

ISABELLA, très-impatiente.

Eh bien! garçon.

GENNAIO.

Mademoiselle!

ENSEMBLE.

ISABELLA.

Arrives donc?

GENNAIO.

Pardon! pardon!

ODOARD.

Va donc! va donc!

ISABELLA, avec dépit, à Gennajo qui est arrivé près d'elle.

Pour vous parler la peine est assez grande

ODOARD, se plaçant entre eux deux.

C'est qu'en bas on le demande!

ISABELLA.

Eh bien! qu'en bas on attende!

GENNAIO, à qui Odoard fait des signes pour qu'il s'en aille.

Non, avant tout le devoir;

Mais Monsieur pourra vous dire...

Il va vous faire savoir...

Car lui, la vertu l'inspire.

voix au dehors, plus forte que la première.

Gennajo! Gennajo!

GENNAIO.

L'on y va! l'on y va!

ENSEMBLE.

GENNAIO.

Trouble extrême!

Fuyons-la! etc., etc.

ISABELLA.

Trouble extrême!

Il s'en va! etc., etc.

ODOARD.

Jolie extrême!

Isella, etc., etc.

(Gennajo sort.)

ODOARD, avec joie.

Je triomphe!.. il s'en va!..

A moi seul Isella!..

(Tout à coup on entend au dehors, et dans le lointain, un cor de chasse sonner une fanfare. Odoard s'arrête et écoute.)

ODOARD.

Cette fanfare! ô ciel! quelle disgrâce!

La reine arrive! Eh! oui, c'est le signal!

Il faut partir! Il faut céder la place...

Quand j'étais seul, et vainqueur d'un rival.

GENNAIO, rentrant, à des paysans qui arrivent de tous côtés.

Savez-vous, mes amis, pourquoi cette fanfare?

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE GREFFIER, suivi de quelques gens de justice.

LE GREFFIER, à Odoard qui va sortir.

Comme témoin auprès du barigelle

Vous êtes prié de passer.

ODOARD.

Près de la reine, où le devoir m'appelle,

Je cours! mais Gennajo pourra me remplacer;

Il dira tout... à lui vous pouvez vous fier.

ENSEMBLE.

ISABELLA.

O contre-temps barbare

Qui de lui me sépare!

Je n'y comprends plus rien.

Quel est donc son dessein?

Je réfléchis en vain.

Dieu! voilà qu'on l'emmeno;

Ah! pour moi quelle peine!

Sans le voir, quoi! partir!

C'est vraiment trop souffrir!

GENNAIO.

O contre-temps barbare

Qui d'elle me sépare!

Loin d'elle il faut partir;

Ah! c'est par trop souffrir!

Malgré moi l'on m'entraîne;

Quel ennui! quelle peine!

Loin d'elle il faut partir;

C'est vraiment trop souffrir!

ODOARD.

Forcé de m'éloigner, du moins je les sépare!

Ah! je suis en défaut,

Mais un temps de galop

Et j'y serai bientôt.

Quelle peine!

Quoi! déjà c'est la récoi!

La voilà! sa venue

Imprévue

Mut mon cœur

En fureur!

LE GREFFIER ET LE CHOEUR, à Gennajo.

Allons donc! qu'on l'entraîne!

Faut-il donc tant de peine

Pour le faire obéir?

Il faut partir!

(Le greffier et les gens de justice emmènent Gennajo. Odoard voudrait rester encore, mais les sons deviennent plus forts et plus pressants. Furieux il s'enfuit sans pouvoir parler à Isella, qui, demeurée seule, va s'asseoir sur la chaise près de la table, en témoignant son étonnement de tout ce qui vient de se passer.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle de l'anberge. Portes latérales. À gauche, une table; des chaises au fond.

SCENE PREMIERE.

HECTOR, toujours habillé en coiturin, entrant par le fond. Ce n'est pas bien pas sans peine que je lui ai fait entendre raison... Ce maudit barigelle agissant avec une obstination qui lui venait d'ordre supérieur. C'est ce cher Odoard qui m'avait fait mettre sous clef... Croyez donc aux amis... Après tout, c'est un des Treize... un rival... et c'était de bonne guerre. Oui, mais, pour me tirer de là, il a fallu absolument me faire connaître, décliner mon nom et mes titres, ce que je ne voulais pas, parce que ce barigelle est obligé d'envoyer son rapport au ministre de la police à Naples... et cela va produire un éclat qui sera cause qu'on se moquera de moi si je ne réussis pas. Mais je réussirai... et déjà, pour commencer, ce vient cor de chasse que j'ai aperçu chez le barigelle... Ma foi, l'occasion était trop belle... et la brillante fanfare que j'ai envoyée aux échos a fait monter à cheval mon concurrent!.. Deux heures

à faire pour aller présenter sa main à la jeune reine qu'il ne trouvera pas!... mais il est capable de revenir ici ventre à terre... et, avant son retour, hâtons-nous de partir, et d'emmener avec moi ma conquête!

SCÈNE II.

HECTOR, ISELLA, sortant de la chambre à gauche.

HECTOR, reprenant le ton de valet. Ah çà! ma petite bourgeoise, est-ce que nous ne partons pas? Mes mules sont reposées et ne demandent qu'à se mettre en route... et moi aussi. On s'accorde ordinairement qu'une demi-heure aux voyageurs, et voilà plus d'une grande heure!...

ISELLA. Ce n'est pas ma faute! je suis prête... j'ai diné... un repas superbe, qui avait l'air d'être pour deux!...

HECTOR, à part. Et qu'elle aura mangé seule... pendant que j'étais là-bas, sous les verrous... Ah! mon ami Odoard, je vous revaudrai cela!... (Haut.) Nous pouvons donc partir?

ISELLA. Quand vous voudrez!

HECTOR, vivement et à part. J'aime mieux cela!... parce qu'une fois dans ma voiture... elle est chez moi, elle est à moi... et fouette cocher!... (Haut, à Isella.) Je vais atteler!... (Il sort par la fond.)

SCÈNE III.

ISELLA, seule. Certainement! que je partirai!... et je voudrais déjà être loin d'ici... Conçoli-on ce Gennaio? C'est pour le voir, pour lui parler, que je m'arrête dans cette auberge, et il évite ma présence! et quand enfin je l'aperçois, quand je l'appelle, il s'en va!... Eh bien! moi aussi, je m'en irai... On a de l'amour-propre, de la fierté... et si ce n'étaient mes principes...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Pauvre eculière,
Mais bonnette et fière,
J'aime, et je ne veux
Qu'un seni amoureux.
J'ai fait la promesse
De l'aimer sans cesse!
Et probablement
Tiendrai mon serment.
Mais... mais... pourtant, hélas!
Ne vous y fiez pas.

Parfois la vengeance
Pent nous entraîner,
Et peut nous mener
Plus loin qu'on ne pense.
Gennaio, prends garde!
Cela te regarde;
Plus d'un grand seigneur
Peut m'offrir son cœur.

DEUXIÈME COUPLET.

Sans être coquette,
Nouvelle conquête
Peut m'offrir encor
Des titres, de l'or.
Mais de ces aïeuses
Et de leurs richesses
Toujours je rirai!
Car je l'ai juré!
Mais... mais... pourtant, hélas!
Ne vous y fiez pas! etc., etc.

SCÈNE IV.

ISELLA, ODOARD.

ODOARD, entrant par la fond, à part. C'est elle!... elle n'est pas partie!... ah! mon ami Hector, vous paierez

cher cette course-là... Décidément la reine n'arrive que demain, et j'ai devant moi toute une soirée qui vous sera fatale!

ISELLA. Allons! partons! *

ODOARD, à part. Diable! pas de temps à perdre!... les grands moyens!... (Haut et criant vers la cantonade.) Les imbéciles! les butors!... adressez-vous donc à eux!

ISELLA, se retournant. L'officier de ce matin!... A qui en avez-vous donc, Monsieur?

ODOARD. Aux garçons de cette auberge... à Gennaio!

ISELLA, s'approchant. Gennaio?

ODOARD. Il ne sait rien!

ISELLA. C'est bien vrai!

ODOARD. Un petit niais!

ISELLA. Quelquefois!

ODOARD. Lui qui va tous les jours à Naples... ne pouvoir m'indiquer dans la rue Tolède la personne que je cherche.

ISELLA. La rue Tolède?... Pardon, Monsieur, j'y demeure moi-même... et, vu que j'y connais beaucoup de monde, je serais peut-être susceptible de vous indiquer... si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion à demander à Monsieur le motif...

ODOARD. Comment donc, il n'y a pas de mystère... Vous saurez, Mademoiselle, que j'habite avec ma tante un château du voisinage.

ISELLA, à part. Un château! je m'en doutais à sa physionomie!

ODOARD. Nous attendons une parente qui va se marier... des parures, des robes de nocé à faire... et ma tante a voulu parler avec tant d'éloges d'une jeune artiste en couture qu'elle en veut pas employer d'autre, et me fait faire six lieues pour aller lui offrir de passer trois mois chez nous, à raison de mille piastres...

ISELLA, à part. Mille piastres! Juste ce qu'il me faudrait pour ma dot! Elle est bien heureuse, celle-là! (Haut.) Et son nom, Monsieur, son nom à cette artiste?

ODOARD. Un nom fort agréable... Is... Is... la...

ISELLA, vivement. Isella, peut-être? près la fontaine, n° 5, à l'entresol, les volets verts?

ODOARD. Justement!

ISELLA. Dieu! quelle rencontre!

ODOARD. Elle vous serait connue? alors, je vous demanderai si elle mérite en effet tout le bien qu'on en dit?

ISELLA. A cet égard-là, Monsieur, je suis trop modeste; comme c'est moi-même!

ODOARD. Vous, Mademoiselle? allons donc!

ISELLA. Comment! allons!

ODOARD. Vous me pardonnerez de vous dire que ma tante est trop rigide pour que je lui amène ainsi la première venue...

ISELLA. Mais, Monsieur, il n'y a pas de première venue, puisque je vous dis que c'est moi!

ODOARD. Vous le dites; vous le dites... il faut des preuves... parce que ce qui nous a déclarés en faveur de mademoiselle Isella, c'est qu'elle jouit d'une réputation...

ISELLA. Intacte! Précisément, Monsieur... c'est bien moi, connue, j'ose le dire, pour la solidité des principes et des poils arrière...

ODOARD. Permettez! il n'est pas aisé de m'en faire accroire... j'ai des renseignements... D'abord, une très-jolie personne.

ISELLA, les yeux baissés. Dame! Monsieur...

ODOARD. Je conviens que jusque-là le signallement est exact... On ajoute qu'elle a la main la plus blanche...

ISELLA, avançant sa main. Si ce n'est que cela?

ODOARD, après lui avoir pris la main. Parfaitement conforme!... et des yeux, surtout!...

ISELLA. Je ne les cache pas!

ODOARD. C'est juste! c'est très-juste! On disait même... (Il va pour lui prendre la taille.)

ISELLA, avec impatience. Ah! dame! s'il faut un signallement si minutieux, il n'y a pas moyen de se reconnaître!

ODOARD. Non, Mademoiselle, non, cela suffit!... D'ail-

leurs je me fie à vous; vous ne voudriez pas me tromper, abuser de ma crédulité...

ISELLA. J'en suis incapable.

ODOARD. Il n'y a plus qu'un obstacle, c'est que nous ne pouvons pas attendre... et vous devez être si courues... avoir une si nombreuse clientèle!

ISELLA. Il est sûr que, Dieu merci, ce n'est pas l'ouvrage qui me manque, et qu'il m'en tombe de tous les côtés... Mais dans ce moment-ci je n'ai rien à faire... J'attends à Tarente, pour au moins qu'on peut remettre plus tard.

ODOARD. Est-ce heureux! Et vous vous mettriez à ma disposition?

ISELLA. Quand vous voudrez.

ODOARD. Pour me suivre dans ce beau château, qu'on voit là-bas sur la colline?

ISELLA. Je n'ai point de préjugés contre les châteaux.

ODOARD. à part. A merveille! Une fois qu'elle y sera, je débile bien Hector!.. (Haut.) Allons! allons... Mademoiselle!

ISELLA. Le temps de prendre là-dessus mes cartons.

ODOARD. Impossible! Je suis trop pressé de satisfaire l'impatience de ma respectable tante!

ISELLA. Mais, Monsieur...

ODOARD. On enverra tout chercher demain matin, et pour vous rassurer, voici un à-compte... cent ducats d'or, que je vous prie de recevoir d'avance, à condition que nous ne perdrons pas une minute... (Il lui donne une bourse.)

ISELLA, prenant la bourse, à part. Cent ducats d'or! Il y met des procédés... (Haut.) Allons, par égard pour madame votre tante...

ODOARD. Qui vous en remerciera dans un quart d'heure... Venez, Mademoiselle, ma calèche est attelée. (Ils vont pour sortir; la porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, HECTOR.

HECTOR, entrant, le fouet à la main. Eh bien! eh bien! dites donc, ma belle demoiselle... où donc est-ce que vous allez comme ça?... moi qui viens vous dire que les mules sont attelées!

ISELLA. Ah! c'est vrai! mon cher, dans la précipitation, je vous avais oublié!

HECTOR. Comment! oublié?... Qu'est-ce que ça signifie?

ISELLA. Ça signifie que Monsieur m'emmena avec lui!

HECTOR, à part. Comment diable s'y est-il pris?... (Haut.) Fi! Mademoiselle, fi!

ISELLA. Comment, fi?

HECTOR, à Isella. Oui... un inconnu... qui viendra me déboucher mes pratiques!

ISELLA. Déboucher! ah! que c'est volturin!.. D'abord, quant à inconnu, il ne l'est pas... Il s'est fait connaître, il a un château où je l'accompagne.

ODOARD. Volontairement, et sans effort, Mademoiselle vous le dira!..

ISELLA. Sans doute! et dans sa calèche... une calèche! Ainsi, volturin, on ne va pas sur vos brisées... ce n'est plus le même genre!

HECTOR. Je me soucie bien de sa calèche, moi! On ne veut pas comme ça le pauvre monde... et ma voiture que vous avez louée, les trois places que vous avez retenues pour être seule?

ISELLA. C'est juste! on ne veut pas vous faire du tort; je vas vous les payer, vos places!

ODOARD. Du tout, Mademoiselle, c'est moi que cela regarde... Que vous faut-il, mon cher?

HECTOR, bas. Laissez-moi donc tranquille! (Haut.) Non, Mademoiselle, ça ne se passera pas ainsi... vous m'avez pris pour un voyage, il faut que vous voyagiez; je ne connais que ça!

ISELLA. Ah çà! a-t-il la tête dure! c'est pis que ses bêtes... Puisqu'on vous dédommage.

HECTOR, vivement, et avec sa voix naturelle. Est-ce que c'est possible!.. Et le plaisir d'être avec vous, de vous contempler, de vous admirer... qui m'en dédommagera?

ISELLA, étonnée. Hein! plait-il! Quel langage!

HECTOR, à part. Dieu! je m'oublie! (Haut.) Je veux dire, petite mère, que nous autres, ce n'est pas tant l'argent, mais l'honneur de la chose... *corpo di Bacco!*

ISELLA, s'écriant. Ah! oui, das juroos! c'est trop tard! il y a un mystère là-dessous... il s'estompé... Vous n'êtes pas un volturin... ce n'est pas un volturin!..

ODOARD, bas, à Hector. Ce n'est pas moi qui vous ai trahi!

HECTOR, à Isella. Comment! pas un volturin! Qu'est-ce que je suis donc, alors?

ISELLA. C'est moi qui vous le demande; car enfin, ma réputation compromise devant Monsieur... qui pourrait supposer...

ODOARD, à Isella. Ah! Mademoiselle...

ISELLA, à Hector. Répondez, inconnu équivoque... répondez!.. Pourquoi ce costume? seriez-vous un amoureux déguisé; par hasard?

HECTOR. Un amoureux... moi!

ISELLA. Dame! j'en ai tant lu dans les romans!..

ODOARD. Pour moi, je ne dis rien!

ISELLA, à part. Il se trouble!.. c'est un amoureux!.. Quelle horreur! et la police souffre ça! (Haut, à Hector.) Qui êtes-vous, Monsieur? quel était votre projet?... Vous espériez donc me séduire?

ODOARD, d'un air de componction. Oh! je ne puis le croire. (Bas, à Hector.) Si vous vous tenez de là, mon cher ami...

HECTOR, d'un ton hypocrite. Hélas! Mademoiselle, quelle erreur est la vôtre! et si vous me connaissiez mieux, combien vous vous reprocheriez vos soupçons!

ISELLA. Tout ça, c'est des phrases! il me faut du positif.

HECTOR. Eh bien! il n'est plus temps de feindre ni de se taire, et dès que nous allons être seuls et sans témoins...

ISELLA. Seuls! Quelle avance!..

ODOARD. Il lui donna de rien!

ISELLA. Moi, seule avec vous! mais ça serait un tête-à-tête!..

ODOARD. Pas autre chose.

HECTOR. Il le faut pour mon bonheur!

ISELLA. C'est ça... c'est bien?

ODOARD. L'honneur de Mademoiselle...

HECTOR. Ne court aucun risque... mais je dois me justifier à ses yeux... je dois repousser une injuste prévention... et pour lui déclarer la vérité tout entière, pour obtenir son estime et sa confiance, je ne lui demande que dix minutes!..

ODOARD, à part. Quel diable de mensonge veut-il lui faire?

ISELLA. Dix minutes!

ODOARD. Pas davantage.

ISELLA. C'est pour me parler d'amour?

HECTOR. Non, Mademoiselle.

ISELLA. Je suis sûre que si!

HECTOR. Je vous jure le contraire!

ISELLA. Ah! je voudrais bien le voir!.. D'abord, si vous m'en dites un mot, j'appelle tout de suite Monsieur... (Montrant Odoard.) qui est sage, lui... qui n'a que de bonnes intentions!..

ODOARD. Certainement!.. mais ma tante qui nous attend! Notre voyage qui est pressé...

ISELLA. Rien que dix minutes!

ODOARD. Mais votre sagesse?

ISELLA. Oh! en dix minutes!.. C'est pour le confondre... A son embarras seul je gage qu'il meurt... C'est un amoureux!.. Il va me faire une déclaration, c'est sûr!

ODOARD. Raison de plus pour le fuir!

ISELLA. Pourquoi donc? Vous serez là... tout près...

ODOARD. N'importe! s'il osait!..

ISELLA. Soyez tranquille... je crierai!.. Oh! vous ne me connaissez pas... je crierai!..

ODOARD, à part. Allons, c'est une garantie!.. (Haut, et

tirant sa montre.) Nous disons donc dix minutes... (*A part, en sortant.*) Au fait, en si peu de temps... (*A Hector.*) C'est convenu... allons, je m'en vais...

SCÈNE VI.

HECTOR, ISELLA.

ISELLA, *à part, pendant qu'Hector ferme la porte sur Odoard.* Ce qui m'amuse, c'est de voir les détours et les phrases respectueuses qu'il va employer, car ma vue seule lui impose...

DUO.

HECTOR, *redescendant vers Isella d'un air exalté.* Enfin, nous sommes seuls!.. viens donc, viens dans mes

ISELLA, *effrayée et reculant.* [bras!..

Qu'a-t-il donc! quelle frénésie!..

HECTOR, *de même.*

Viens, te dis-je!..

ISELLA.

Finissez, Monsieur, ou bien je crie!

HECTOR, *d'un ton de reproche.*

Quoi! ton cœur ne le dit rien?..

ISELLA.

Rien du tout!

HECTOR, *avec douleur.*

Hélas!

La voix du sang est donc une chimère?

Elle ne peut reconnaître son frère

ISELLA, *interdit.*

Lui, mon frère!

HECTOR.

Tais-toi!

ISELLA.

Mon frère!.. se peut-il?..

HECTOR, *rapidement, avec chaleur et désordre.*

Le voilà ce secret qu'entre les mains je livre!

Proscrit et fugitif, le malheur et l'exil

Loin de Naples longtemps nous a forcés de vivre.

Par nous abandonnée à des mains étrangères,

Dans un état obscur...

ISELLA.

Oui, dans les couturiers...

HECTOR, *de même.*

Mais le roi nous rappelle... il nous rend notre honneur!

Nos titres, nos trésors... et bien plus, une sœur...

Et c'est vous!..

ISELLA.

Moi!

HECTOR.

Vous!

ISELLA.

Moi?

HECTOR.

Ma sœur!

ISELLA.

Sa sœur...

HECTOR.

Ma sœur!

HECTOR.

ENSEMBLE.

O nature! ô sympathie!

O secret pressentiment

Par qui l'âme est avertie

Du bonheur qui nous attend!

Est-ce erreur? est-ce imposture?

Non, non, c'est la voix du sang!

C'est l'accès de la nature!

C'est le cri du sentiment!

HECTOR.

Eh quoi! rien encor jusqu'ici

Ne t'avait révélé ce frère, cet ami

Donné par la nature?

ISELLA.

Non; et pourtant de moi vous teniez si près?
Que dans plus d'un cahot, et comme un fait exprès,
Votre joue a touché la mienne...

HECTOR.

La nature!..

ISELLA.

Et puis, pour monter en voiture,

Ou pour en descendre, parfois

Vous me serriez la taille à m'étouffer, je crois!..

HECTOR.

La nature! la nature!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ISELLA.

Oui, c'est mon frère que j'entends!

Mais pour moi, qui jamais n'ai connu mes parents,
Je voudrais bien savoir le nom de ma famille.

HECTOR.

Ah! tu veux le savoir?

ISELLA.

Ça me fera plaisir!

HECTOR.

N'as-tu pas mainte fois entendu retentir

Un grand nom, qui dans Naples brûle,

Celui d'Hector Fiera-Mosca?

ISELLA.

Fiera-Mosca!.. j'ai tu quelque part ce nom-là.

HECTOR.

C'est le nôtre, ma sœur, et notre maison compte

Princes, ducs et marquis... mais c'est du dernier comble

Que nous descendons tous les deux!

ISELLA, *avec admiration.*

Un comte!..

HECTOR, *jetant le manteau qui le couvre et paraissant en costume élégant.*

Et j'en reprends le costume à tes yeux!

ISELLA, *avec joie.*

Un comte! moi comtesse! Ah! quel bonheur soudain!

Et quel bonheur pour notre magasin!

HECTOR, *avec tendresse et expression.*

Longtemps, sur la rive étrangère,

Me berçant d'un espoir flatteur,

Je rêvais à ce jour prospère

Qui devait me rendre ma sœur.

Je disais, pour calmer ma peine:

Ce jour-là ma sœur laissera

Ma main presser la sienne...

ISELLA.

Je n'empêche pas; la voilà.

HECTOR, *la pressant contre lui.*

Son cœur battra contre le mien.

ISELLA.

Le voulez-vous? je le veux bien.

HECTOR.

Et surtout cette sœur si chère

Ne me dira plus vous!

ISELLA.

Plus vous.

HECTOR.

Ah! c'est si mal avec un frère!

ISELLA.

Dam! si tu veux...

HECTOR.

C'est bien plus dona!

ISELLA, *vivement.*

Mais, bien sûr, je suis comtesse?

HECTOR.

Pena-tu douter de ta noblesse?

Et pour dernière preuve, prande

Cette bague de notre mère.

Elle est à toi, ma chère.

ISELLA.
Dieu! les beaux diamants!
Trois cents piastres?..

RECTOR.
Au moins.

ISELLA.
Ah! les beaux diamants!

ENSEMBLE.
Quoi! je suis comtesse!
J'en perdrai l'esprit!
Monneur et richesse,
Pouvoir et crédit,
J'ose à peine y croire.
Dans aucun roman
Je n'ai lu d'histoire
Ni d'événement
Plus invraisemblable
Et plus étonnant.
Ah! c'est admirable!
C'est vraiment charmant!

RECTOR, à part.
Oui, par mon adresse
Son cœur est séduit.
Audace et finesse,
Et l'on réussit.
Sans m'en faire accroire
Je dis franchement
Que rien à ma gloire
Ne manque à présent.
Grâce à cette fable,
Je suis triomphant.
Ah! c'est admirable!
C'est vraiment charmant.

ISELLA.
A tout le monde ici je vais le dire.

RECTOR.
Au contraire, il nous faut le plus profond secret.

ISELLA.
Et pourquoi donc?

RECTOR.
Cela mourait
A de vastes projets dont je saurai l'instruire.
Attendons que tu sois présentée à la cour.

ISELLA, avec explosion.
A la cour!.. est-il vrai?... moi! j'irais à la cour?
J'irais en robe à queue?

RECTOR.
Oui, vraiment.

ISELLA.

A men tour
Je pourrais en porter!.. moi qui jusqu'à ce jour
En faisais... Quel bonheur!

RECTOR.
Mais silence; il le faut.

ISELLA.
Ah! je en dirai pas un mot.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ISELLA, avec volubilité.
Ah! je suis comtesse! etc.
Des laquais et des pages,
Et de beaux équipages...
Quoi! j'irais à la cour!
Quel plaisir! quel beau jour!

RECTOR.
Oui, par mon adresse, etc.

ISELLA.
O mon frère!

RECTOR.
O ma sœur!

ISELLA.
O délire!

RECTOR.
O bonheur!

ENSEMBLE.
O délire! ô bonheur!
(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent. Paraissent Odoard et Gennaio.)

SCENE VII.

LES PRECEDENTS, ODOARD, GENNAIO, entrant chacun par une porte opposée.

ODOARD. Que vois-je!
GENNAIO. Ah! mon Dieu!
RECTOR, tirant sa montre. Les dix minutes! je suis en règle!

ODOARD. Comment, Mademoiselle!..

ISELLA. Ah! dame!

RECTOR, faisant un signe à Isella. Silence...

GENNAIO. On ne vous a donc pas dit que c'était un colonel de lanciers!..

ISELLA. Si vraiment!

GENNAIO. Le comte Hector?

ISELLA, avec dignité. De Flara-Mosca!..

RECTOR, avec calme. Elle sait tout.

ODOARD, à part. Et ne pas connaître quelle ruse il m'emploie!

RECTOR, à Isella. Je vais faire préparer une voiture... Nous partirons ensemble... sur-le-champ, n'est-ce pas?

ISELLA. Tout ce qu'il te plaira!

ODOARD. Elle le tintait!

GENNAIO, qui est resté comme abasourdi. Je voudrais être sourd! (Il se bouche les oreilles.)

RECTOR, la reconduisant vers sa chambre. C'est bien... En attendant, retourne dans ta chambre, prends tes cartons et partons à l'instant!.. (Arrivé près de la porte.) Ah! encore une fois dans mes bras!..

ISELLA, s'y jetant. De tout mon cœur!

ODOARD. Elle se laisse faire!

GENNAIO, stupéfait. Je voudrais être aveugle! (Il se cache les yeux avec ses mains.)

ISELLA, rentrant et faisant un coup d'œil sur Gennaio, à part. Pauvre Gennaio! (Elle sort.)

RECTOR, bas, à Odoard, en s'en allant. Maintenant, mon cher ami, si vous vous tirez de là, j'en serai charmé... et je ne vous en empêcherai pas... vous le voyez!.. (Il sort.)

ODOARD, à part. Mordieu! je suis battu!.. J'y renonce... Du diable si j'atteinds nos amis... Il ne me reste qu'à prendre mon manteau et à partir! (Il sort.)

SCENE VIII.

GENNAIO, puis ISELLA.

GENNAIO, seul. Je suis stupide!.. j'ai la cauchemur... J'ai beau l'avoir vu et entendu, je ne puis croire encore...

ISELLA, entr'ouvrant sa porte, et à part. Il est seul; faut le consoler... On a beau dire grande dame... ça n'empêche pas d'être sensible... au contraire... (S'approchant.) Gennaio!

GENNAIO. Encore elle!.. Laissez-moi, je vous déteste!..

ISELLA. Ingrat!.. Moi qui ce matin avais quitté Naples en pensant à lui... moi qui avais voulu passer par ce village, m'arrêter dans cette auberge, exprès pour le voir un instant!

GENNAIO, avec transport. Pas possible!.. Ah! pardon! Et je l'accusais!.. Ah! ce n'est plus de l'amour que j'ai, c'est de l'ivresse, de l'adoration... (Se ravisant et avec explosion.) c'est de la bêtise... car enfin, l'autre?..

ISELLA. Ah! dame!.. on part sans penser à rien... mais s'il arrive des circonstances...

GENNAIO. Ah! elle appelle ça des circonstances!.. un mauvais sujet... qui se permet des choses... que moi seul...

ISELLA, vivement, lui mettant la main sur la bouche.

Chut! oublie ça!.. Maintenant que je suis une grande dame...

GENNAIO. Toi?

ISELLA. Dieu! ça m'est échappé!.. Mais c'est égal, je te connais... tu es discret... tu n'en parles à personne! GENNAIO. Laisse-moi donc tranquille... Ce grand seigneur, ce comte Hector ne te prendra jamais pour sa femme.

ISELLA. Je crois bien... est-ce que ça se peut!

GENNAIO. Tu ne seras que sa maîtresse.

ISELLA, avec dignité. Pour qui me prenez-vous, Gennaio?.. On voit bien que vous ignorez quel sang coule dans mes veines... et si ce n'était pas un secret, je n'aurais qu'un mot à dire pour vous faire tomber à mes pieds.

GENNAIO. D'un mot?.. Je t'en défie!

ISELLA. Tu m'en défies?.. Eh bien! au fait... ton estime en dépend... je tiens à ton estime... Apprends donc...

GENNAIO. Quoi?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ODOARD.

ODOARD, rentrant avec son manteau, à part. Allons!

ISELLA. Que je suis sa sœur!

GENNAIO. Sa sœur?

ODOARD. Sa sœur!..

ISELLA, apercevant Odoard. Allons, l'autre!.. v'là que tout le monde va le savoir.

ODOARD, à part. Sa sœur!.. Ah! par exemple, je n'aurais pas deviné celle-là!.. (Haut.) Comment, Mademoiselle, vous auriez pour frère le comte Hector?..

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HECTOR.

HECTOR. De Fiera-Mosca... Oui, Monsieur... Je voulais le cacher... mais puisque les titres sont connus, permettez que je vous présente ma sœur... la comtesse ma sœur!

ODOARD, saluant profondément. Mademoiselle...

ISELLA, faisant une grande révérence. Monsieur!..

GENNAIO. Allons donc! ce n'est pas possible!

ODOARD. Si fait, mon garçon, si fait... Quoi! mon cher Hector, Mademoiselle est cette jeune personne égarée dans nos révolutions... et dont je vous ai si souvent entendu regretter la perte?

HECTOR. Oui, mon cher Odoard... (Bas.) C'est très-bien... c'est loyal... vous le prouvez comme il faut.

ODOARD. Que je suis heureux de la voir dans les bras de son vénérable frère!.. d'autant mieux que j'en y trouve encore plus d'intérêt que lui-même.

HECTOR. Hein!.. plaît-il?..

ISELLA. Qu'est-ce que cela veut dire?

ODOARD. C'est ce qu'il me sera facile de vous expliquer par un récit suraigu et véridique.

HECTOR, à part. Est-ce qu'il se flatterait d'imaginer un mensonge plus fort que le mien!..

ODOARD. Vous vous rappelez, mon cher comte, que nos deux maisons se tenaient par les liens de l'amitié et de la politique... Pour les resserrer encore, elles résolurent, à la naissance de Mademoiselle, de profiter d'un privilège accordé aux grandes familles... .

HECTOR, à part. Où veut-il en venir?

ODOARD. On obtint une dispense de Rome, une autorisation de la cour... on nous conduisit en grande pompe dans une chapelle magnifiquement décorée... je crois y être encore... Mademoiselle était dans son berceau... on posa sa jeune main dans la mienne... Je n'avais que cinq ans alors... je n'étais pas encore au état d'apprécier, comme aujourd'hui, mon bonheur... mais enfin la cérémonie n'en fut pas moins célébrée avec toutes les formalités nécessaires... et maintenant, vous le voyez, Mademoiselle m'appartient... elle est ma femme!

HECTOR, à part. Sa femme!..

ISELLA. Moi, mariée!..

GENNAIO, à part. Il ne me manquait plus que ça! ODOARD. J'en prends à témoin monsieur le comte, votre frère... Qu'il parle... qu'il rende hommage à la vérité... Je suis sûr qu'il ne me démentira pas!.. J'y compte!

HECTOR, à part. Oh! notre convention!.. (Haut.) Certes!..

ODOARD. Vous entendez?... il en convient!

HECTOR. Mais event tout, permettez... Il faudrait au moins savoir où est le contrat de mariage qui prouve que ma sœur est votre femme?

ODOARD. Où il est?.. à côté de l'extrait de baptême qui prouve que ma femme est votre sœur!

HECTOR. C'est juste!

ODOARD. Et maintenant, marquise de Rosenthal, suivez votre époux.

FINAL.

GENNAIO, stupéfait.

O ciel!

ISELLA.

Quoi! me voilà mariée?

A chaque instant redouble ma surprise.

HECTOR.

Un mot, pourtant, marquis, un seul...

ODOARD.

Je le permets.

HECTOR.

Vos droits, comme mari, sont, je le reconnais, Aussi sacrés que les miens comme frère.

ODOARD.

C'est la vérité tout entière.

HECTOR.

Mais vous comprenez bien que le rang de ma sœur, Les usages du monde et surtout sa pudeur...

Car, avant tout, c'est par là qu'elle brille...

ODOARD, avec impatience.

Eh bien?

HECTOR, gravement.

Eh bien! ce n'est qu'au sein de ma famille

Que je puis en vos bras la remettre.

ODOARD.

Très-bien.

Juste-à, c'est le droit, je reste son gardien; Et dans sept ou huit jours peut-être...

ODOARD, à part.

Huit jours! il sera temps...

(Haut.)

Non, Monsieur, Dieu merci!

C'est à moi d'ordonner.

HECTOR.

C'est moi qui suis le maître.

ODOARD, prenant la main d'Iella.

Une femme avant tout doit suivre son mari.

HECTOR, prenant l'autre main.

Un frère a sur sa sœur une entière puissance.

ODOARD.

Au nom de la morale...

HECTOR.

Au nom de la décence...

ODOARD, s'échauffant.

Je défendrai mes droits!

HECTOR.

Je défendrai les miens!

ODOARD.

C'est moi qu'elle suivra!

HECTOR.

C'est moi, je le soutiens

TOUS DEUX, se menaçant.

C'est moi! c'est moi! c'est moi!

ISELLA, effrayée, s'élançant entre eux deux.

Grands dieux ! entre beaux-frères !
Arrêtez, suspendez ces combats sanglants !

HECTOR ET ODOARD.

Non, non, qu'elle prononce, ou mon bras furieux...

ISELLA, allant de l'un à l'autre.

Mon frère!... mon mari!..

(A part.)

Je tremble...

(Haut.)

Eh bien ! donc, je suivrai...

HECTOR.

Lequel de nous ?

ISELLA.

Tous deux.

(Geste de colère de Gennaio, d'Hector et d'Odoad.)

Tous trois nous partirons ensemble.

ENSEMBLE.

ISELLA.

O terrible chance !

On peut en tout temps

Choisir, je le pense,

Entre deux amants ;

Mais comment donc faire

Quand il faut ici

Choisir entre un frère

Où bien un mari ?

HECTOR ET ODOARD, à part.

O la belle avance !

Entre deux amants

Choisir, par décence,

Deux en même temps !

Et que peut-on faire

Quand on est ainsi

Placé entre un frère

Où bien un mari ?

GENNAIO.

Ah ! quelle souffrance !

Quel affreux tourment !

Non, plus d'espérance

Pour un pauvre amant.

O destin contraire,

Qui m'a tant ravi !

Ah ! c'est trop d'un frère

Et trop d'un mari !

HECTOR, faisant la moue.

Partir tous trois, c'est sans doute agréable.

ODOARD, de même.

Mais il fait nuit.

HECTOR.

Le temps est détestable.

GENNAIO.

Et les brigands par ici sont nombreux.

ISELLA.

Des brigands!.. ah ! je tremble..

(Regardant Gennaio.)

Et peut-être en ces lieux

On pourrait s'arrêter jusqu'à demain ?..

ODOARD, vivement.

Sans doute.

HECTOR, de même.

Attendons à demain pour nous remettre en route.

ISELLA, à part, et regardant Gennaio.

A Gennaio, du moins, je ferai mes adieux.

HECTOR.

Et cette nuit l'on peut, dans cette hôtellerie...

GENNAIO, vivement.

Vous loger très-commodément.

ODOARD.

A merveille!.. Un appartement,

(Montrant Hector.)

Là, pour monsieur le comte.

HECTOR, à Gennaio.

Un autre, je t'en prie,

Pour monsieur le marquis.

ISELLA.

Et puis moi ?

ODOARD.

Dieu merci !

Une femme, avant tout, doit suivre son mari.

HECTOR.

Un frère a sur sa sœur une entière puissance.

ODOARD.

Au nom de la morale...

HECTOR.

Au nom de la décence...

ODOARD.

Je défendrai mes droits !

HECTOR.

Je défendrai les miens !

ODOARD.

C'est moi qu'elle suivra !

HECTOR.

C'est moi, je le soutiens.

Tous deux.

C'est moi ! c'est moi ! c'est moi ! je le soutiens !

Eh bien ! qu'elle prononce, ou mon bras furieux...

ISELLA.

Eh bien ! je vais encore me prononcer.

LES TROIS HOMMES, avec émotion.

Grands dieux !

ISELLA.

Je choisis de loger seule.

GENNAIO, à part.

Ah ! que c'est heureux !

ENSEMBLE.

ISELLA.

O terrible chance !

On peut en tout temps

Choisir, je le pense,

Entre deux amants ;

Mais comment donc faire

Quand il faut ici

Choisir entre un frère

Où bien un mari ?

GENNAIO.

O douce espérance

Pour un pauvre amant !

Ah ! dans ma souffrance

Je gagne un instant.

Mais comment donc faire ?..

Que ne puis-je ici,

Remplacer un frère

Où bien un mari ?

HECTOR ET ODOARD

Ah ! la belle avance !

Ce choix trop prévent

Prive d'espérance

L'un et l'autre amant.

O destin contraire !

Comment faire ici ?

Ah ! c'est trop d'un frère

Où trop d'un mari.

GENNAIO.

Cela se rencontre à merveille.

(A Odoad et à Hector.)

Voilà d'abord ici deux chambres pour vous deux.

(A Isella.)

Vous, c'est au fond du cloître, une chambre pareille.

(A part.)

Numéro quatre. Elle sera loin d'eux.

(Haut.)

Ainsi chacun sera content.

HECTOR ET ODOARD, à part, de mauvaise humeur.

Oui, joliment! joliment!

ENSEMBLE, à demi-voix et à part.

LES TROIS HOMMES.

Voici la nuit;

Allons, sans bruit,

Cher soi que chacun se retire.

Comment revoir

Avant ce soir

La beauté pour qui je soupire?

Pour m'inspirer quelque moyen,

Sois, amour, mon ange gardien;

Pour m'inspirer quelques moyens,

Viens, amour, viens, viens, viens.

ISELLA.

Voici la nuit;

Allons, sans bruit,

Cher soi que chacun se retire.

Adieu, bonsoir;

(A part.)

Un doux espoir

Et me berce et vient me sourire.

Honneur! ô toi, mon seul soutien,

Sois toujours mon ange gardien,

Sois toujours mon ange gardien!

Sois mon ange gardien!

(Gennais donne un flambeau à Isella qui sort par le fond; Hector entre dans la chambre à gauche, et Odoard dans celle de droite. Gennais reste le dernier et donne un tour de clé à la serrure d'Odoard, puis à celle d'Hector, et sort par le fond.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un ancien cloître qui est dépendant de l'auberge et où sont plusieurs chambres de voyageurs. Au fond, un escalier conduisant à une galerie qui règne dans toute la largeur du théâtre; sur cette galerie donnent les portes de plusieurs chambres qui sont face au spectateur. À droite de la galerie, une fenêtre donnant sur la campagne. Sur les premiers plans, portes latérales, et au fond, sous la galerie, une porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISELLA, tenant un bougeoir, et entrant par la porte à droite. Dans l'ancien cloître, m'a-t-il dit... chambre numéro 4... Voilà-t-il des cours et des corridors que je traverse!... Il paraît que Gennais m'a placée presque à l'entre-bout de la maison... (Regardant les numéros des chambres.) 2, 3, 4... C'est là-haut! (Montrant la chambre dont la porte donne sur la galerie.) Ce n'est pas trop beau pour une comtesse!... mais il y a des moments où il faut oublier son rang... oui, son rang... car enfin il n'y a plus de doute.

RONDEAU.

Oui, je suis une grande dame;
Mon sort est fixé sans retour,
Et ma famille me réclame
Pour aller briller à la cour.
Quel sort brillant et sans ouages
Sans la douleur de Gennais!
Mais calme-toi; mon sort nouveau,
Je veux qu'il te le partage;

Console-toi, mon Gennais.

De mes bienfaits, oui, je t'accable,

Et veux te voir brillant, aimable,

Avec l'habit fashionable,

Des diamants

Et des gants blancs.

Car je suis une grande dame, etc.

Dans ma riche voiture

Quand chacun me verra

Brillante de parure,

Comme mon cœur battra!

Pour voir mon équipage

On court de toutes parts;

Chevaux, laquais et pages,

Étonnent les regards.

Je vais, je le parie,

Et dès le premier jour,

Faire mourir d'envie

Les dames de la cour.

Je danserai toujours,

La danse est mes amours.

Cher moi, les soirs de grand gala,

Toute la ville arrivera;

Des étrangers, Russes, Anglais,

Belges, Prussiens, surtout Français,

Car j'aime beaucoup les Français.

Ils me verront,

Me lorgneront,

M'admireront,

Et me feront

Des compliments

Vifs et galants.

Puis, quand du bal

Part le signal :

« Madame la duchesse,

Ah! Madame, je voudrais

Danser avec votre altesse. »

Moi, je réponds : « Mon altesse

Aime beaucoup les Français. »

Je crois d'ici voir ce Français.

« Madame, on n'a pas plus de grâce!

— Monsieur me flatte et m'embarrasse!

— D'honneur, vous dansez à ravir,

Et je crois voir une sylphide.

— Monsieur, ce discours m'intimide;

Vous allez me faire rougir.

— Pour vous, Madame, on perd la tête!

— Monsieur, vous êtes bien bonnette. »

Et puis, avec un Allemand,

Je veux valser légèrement.

Ah! quel contraste! un Allemand,

Comme il tourne avec sentiment!

Je valserai,

Je tournerai,

Je passerai,

Et lui dirai :

(Imitant une danseuse qui a des vertiges.)

« Presque moins fort;

« Dans cet effort

« Mon cœur s'en va!

« Arrêtez là!

« Je n'y vois plus,

« Tout est confus;

« Je ne sens rien,

« Tenex-moi bien.

Mais je n'oublierai point les airs de ma patrie;

Notre tarentelle chérie

Viendra, par ses piquants attrails,

Mettre le comble à mes sorces.

Ah! vraiment, vit-on jamais

Plus d'entrain, plus de folie?

Je les vois tous stupéfaits

S'écrier : « Qu'elle est jolie ! »
C'est à qui m'applaudira.
Ces vœux, ce bruyant délire,
Gennaio les entendra.
Et tout bas pourra se dire :
« Chacun vise à sa faveur ;
« Moi seul j'ai su la séduire ;
« Oui, je suis son seul vainqueur. »
Hein ! quel bonheur !
Que c'est flatteur !
Combien son cœur,
Son tendre cœur,
Sera content de mon bonheur !
Où, je suis une grande dame ;
Mon sort est fixé sans retour,
Et ma famille me réclame
Pour aller briller à la cour.

(On entend ouvrir la porte du fond.)

Hein ! qui vient là ? qui ouvre ainsi chez moi ?

SCENE II.

ISELLA, GENNAIO.

GENNAIO. Pardon, Mam'selle... (Se reprenant.) madame la comtesse, je veux dire... J'ai eu peur que vous ne puissiez pas trouver votre chambre... et je venais vous conduire...

ISELLA. Vous êtes bien bon !

GENNAIO. Vous pourriez avoir peur dans ce côté de la maison, dans ce vieux cloître qui est désert, et vous trouveriez là-haut ma tante que j'ai priée d'aller passer la nuit près de vous !..

ISELLA. Je vous remercie d'avoir pensé à ma sûreté !..

GENNAIO. Ce n'est pas à la vôtre... c'est à la mienne... parce que, malgré moi, il me semble encore que... Ah ! tenez... j'en mourrai !..

ISELLA. Quoi ! tu pleures ?

GENNAIO. C'est plus fort que moi... je ne me consolerais jamais de vous voir comtesse.

ISELLA. Ça ne te fait pas plaisir ?

GENNAIO. Ça me fait enlever !

ISELLA. D'avoir été aimé d'une grande dame ?

GENNAIO. Qui ne m'aime plus !

ISELLA. Si vraiment !.. et si je peux te rendre bien riche !

GENNAIO. Je ne te veux pas !

ISELLA. Si je peux t'emmenner avec moi dans mon palais !..

GENNAIO. Et comment !.. vous avez un frère, vous avez un mari !.. Toutes les places sont prises... Il n'y en aurait plus qu'une... (D'un ton insinuant.) pour quelqu'un qui vous aimerait bien !

ISELLA. Ce n'est pas possible !

GENNAIO. Pas même celle-là !.. à cause !..

ISELLA. A cause de mon rang ! Je voudrais pour la moitié de ma fortune être née comme toi dans l'état le plus humble, le plus roturier !..

GENNAIO. Ah ! que vous êtes bonne !

ISELLA. Dieu ! que je le voudrais !.. Mais la tyrannie de la noblesse et de la naissance !

GENNAIO. Ce n'est pas votre faute !

ISELLA. On n'est pas maîtresse de son sort !

GENNAIO. Aussi, je vous passerais encore votre frère... mais ce que je ne vous pardonne pas... c'est l'autre... votre mari... Est-ce que vous l'épouserez tout à fait... et pour de vrai ?..

ISELLA. Il faudra bien !

GENNAIO, avec colère. Ah ! voilà ce qui me désespère et me met en fureur !.. Vous ne penserez plus à moi ?

ISELLA. Si vraiment !.. de temps en temps !..

GENNAIO. Vous ne m'aimerez plus du tout !..

ISELLA. Un petit peu !.. si c'est possible ! et sans qu'on le sache !..

GENNAIO, avec joie. Bien vrai ?..

ISELLA. Aïe ! calme-toi, console-toi !

GENNAIO. Me consoler !.. quand demain je vais vous perdre !.. Ah ! si j'osais ! mais je n'ose pas... une comtesse !

ISELLA. Dis toujours.

GENNAIO. Eh bien ! un petit baiser, un seul !

ISELLA, hésitant. Ecoute donc... je ne sais pas si avec mon rang c'est permis.

GENNAIO, vivement. Oui, Mam'selle !

ISELLA, avec dignité. Et si les grandes dames !..

GENNAIO. Oui, Mam'selle !.. D'ailleurs, ce baiser-là, c'est à Isella que je le demande !

ISELLA. Alors, dépêche-toi ! et que la comtesse n'en sache rien !

GENNAIO, l'embrassant. Isella !

ISELLA, se dégageant de ses bras. Laissez-moi ! laissez-moi !.. laissez-moi, Gennaio... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je fais ! je le intoie... C'est étonnant comme on s'oublie ! (Reprenant le bougeoir sur la table et montant l'escalier du fond.) Bonsoir ! bonsoir !

GENNAIO. Et, quel qu'il arrive, vous n'ouvrirez à personne ?

ISELLA. Je te le promets !.. Bonsoir ! à demain ! (Elle entre dans la chambre qui est au premier étage, en face du spectateur, n° 4. Le théâtre n'est plus éclairé.)

SCENE III.

GENNAIO, seul, et regardant Isella entrer dans sa chambre. Oui, demain, la quitter pour jamais ! O insupportable des rangs ! C'est égal, ce baiser de tout à l'heure a pour un instant rapproché les distances, et il me semble que maintenant je suis moins malheureux ! Allons, retirons-nous, et allons dormir... si je le peux !.. J'ai enfermé chez eux les deux autres ; c'est tranquillisant... Malgré cela, et pour plus de sûreté, j'ai bien envie d'enfermer aussi Isella... Trois précautions valent mieux qu'une ! (Il monte doucement l'escalier.)

SCENE IV.

GENNAIO, sur l'escalier ; ODOARD, entrant par la porte à gauche.

ODOARD. Conceit-on cet Hector ! avoir l'audace de m'enfermer dans mon appartement !.. J'ais beau frapper et briser toutes les sonnettes, personne ne venait à mon aide, et si je n'ais eu l'idée de démonter moi-même la serrure, je restais prisonnier toute la nuit !.. (Dans ce moment Gennaio retire de la porte d'Isella la clé qu'il met dans sa poche.) Hein !.. j'ai cru entendre... Non... Dans l'ancien cloître, lui a dit Gennaio, la chambre n° 4. Moi qui ai si souvent logé dans cette auberge, je connais le local... c'est ici !.. Et maintenant il n'y a plus de temps à perdre ; les amis que j'ai invités peuvent arriver d'un instant à l'autre !..

DUETTO.

ODOARD.

En bon militaire
Moi qui fis la guerre,
Avec audace
Contre la plume
Tentons soudain
Un coup de main.

GENNAIO, qui descend l'escalier, écoute.

Hein ?

ODOARD.

Où, d'un pas alerte,
A la découverte
Marchons sans crainte !
Par cette feinte
Que le plus fin
L'emporte enfin !

GENNAIO, *écoutant toujours et descendant l'escalier.*

Hein?

ODOARD.
Pendant que la belle,
A l'amour rebelle,
Ici sommeille,
Moi je veille.
Heureux destin !
Bonheur certain !

GENNAIO.

Hein ?

ODOARD.

Oui, voilà sa porte ;
L'amour, qui m'escorte,
Saura sans peine
Tourner le péon.
Le diu malin
Guide ma main

GENNAIO

Hein ?

(Pendant qu'Odoard va à tâtons vers l'escalier du fond, Gennatio, sur la ritournelle, descend la scène à pas de loup et chanté à son tour.)

Sans savoir la guerre,
Je pourrai, l'espère,
Mettre en fuite
Tout de suite
Ce vaurien ;
Tenons-nous bien.

(Odoard pendant ce temps a monté l'escalier et s'est approché de la porte d'Isella, qu'il a trouvée fermée.)

ODOARD.

Hein ?

GENNAIO.

Ici je protège
Le fort qu'on assiège,
Et puis j'empêche
Toute breche ;
Par ce moyen
Il n'aura rien.
ODOARD, écoutant.

Hein ?

(Odoard redescend et rencontre Gennatio au bas de l'escalier.)

ODOARD.

Eh quoi ! c'est toi ?

GENNAIO, à part.

Le mari ! le mari !

ODOARD.

Eh mais ! la clé ?

GENNAIO.

Elle n'est pas ici.

ODOARD, vivement.

L'aurait-on prise ?

GENNAIO.

Eh ! oui, ce grand seigneur.

ODOARD.

Hector ?

GENNAIO, affirmativement.

Hector.

ODOARD, avec solèrs.

Et tu l'as laissé faire ?

GENNAIO.

Le grand mal ! N'est-ce pas un frère ?

ODOARD.

Son frère ? Eh ! non... et c'est là son erreur !
C'est une ruse.

GENNAIO.

Ciell ! c'est un faux frère !

ODOARD.

Eh ! oui.

Reste là ; veille bien sur lui.
Empêche-le d'entrer.

GENNAIO.

Soyez tranquille.

ODOARD.

Je prends un flambeau.

GENNAIO.

Bien.

ODOARD.

Et puis, à domicile,

S'il le faut, je m'installe ici toute la nuit.

GENNAIO.

C'est dit.

GENNAIO.

ODOARD.

En bon militaire
Moi qui fis la guerre,
Je saurai vite
Le mettre en fuite.
Oui, je revien,
Observons bien,
Bien.

Ici je protège

Le fort qu'on assiège.

Oui, je l'empêche
De battre en brèche ;
Par ce moyen
Il n'aura rien,
Rien.

GENNAIO.

Sans avoir la guerre,
Par mon savoir-faire
J'espère vite
Le mettre en fuite ;
Contre un vaurien
Tenons-nous bien,
Bien.

Ici je protège

Le fort qu'on assiège,

Je les empêche
De battre en brèche
Par ce moyen
Il n'aurait rien,
Rien.

(Odoard sort par la porte de droite sur le premier plan.)

SCENE V.

GENNAIO, puis HECTOR.

GENNAIO, regardant Odoard s'éloigner. Voyez-vous !.. sans la précaution que j'avais prise, en voilà un qui... *(Entendant du bruit, et voyant par la fenêtre du fond à droite Hector, qui enjambe sur la galerie.)* Ah ! man ! voilà l'autre !

HECTOR, sur la galerie. Voyez-vous cette ruse d'Odoard ! M'enfermer dans une chambre, et croire qu'un pareil obstacle m'arrêterait !.. J'ai sauté par ma fenêtre, et j'arrive par celle-ci... voilà les chemins que j'aime... Nous disons, le vieux cloître... ce doit être ici... n° 4... c'est difficile à voir sans lumière... Mais on peut frapper... *(Il frappe successivement aux portes de la galerie.)* On ne répond pas !..

GENNAIO, à part. Elle m'a promis de ne pas répondre.

HECTOR.

PREMIER COUPLÉ.

Ouvre-moi.

Quoi ! ta porte est fermée ?

Quand je suis près de toi

Ne sois pas alarmée !

O ma sœur bien-aimée,
Ouvre-moi.

(*Parlé.*) C'est plus bas sans doute! (Il redescend l'escalier et frappe à la porte de droite.)

DEUXIÈME COUPLET.

Ouvre-moi
Ce réduit solitaire!
D'où provient ton effroi
Quand c'est la voix d'un frère
Qui dit avec mystère :
Ouvre-moi!

HECTOR, *tôtant la porte.* Et de clés nulle part!.. Cela m'est suspect... et quand je devrais appeler... (Il s'avance vers la porte du fond, et rencontrant Gennaio qui cherche à s'en aller, le ramène par l'oreille.) Qui va là?

GENNAIO. Moi... Gennaio!

HECTOR. D'où viens-tu?

GENNAIO. Je ne viens pas... J'étais là... je dormais dans ce fauteuil.

HECTOR. Toi qui dois avoir toutes les clés de la maison, vite, colle du n° 4!

GENNAIO, *interdit.* Comment?

HECTOR. La clé de la chambre où est ma sœur... J'ai à lui parler... Cette clé, tu dis-je!

GENNAIO. Je ne l'ai plus... ce n'est pas moi qui l'ai.

HECTOR. Et quid donc?

GENNAIO, *trouillé.* Qui donc!.. monsieur le marquis... Il me l'a demandée tout à l'heure, et l'a mise dans sa poche.

HECTOR. Et tu l'as soulevé?

GENNAIO. D'abord! il n'y avait rien à dire... un mari!

HECTOR. Un mari!.. il ne l'est pas plus que toi... C'est un séducteur... un des Treize!

GENNAIO. Lui aussi! quelle horreur!.. (A part.) Non, quel bonheur! ce n'est pas le mari!

HECTOR. Et s'il l'a pris cette clé, ce n'est pas sans dessein... il va sans doute revenir sans bruit, au milieu de la nuit... Mais je reste ici... je ne quitte pas ta place!

GENNAIO. Vous ferez bien.

HECTOR. Et pour mieux éclairer ses projets ténébreux va chercher de la lumière... va vite!

GENNAIO. Oui, Monsieur!.. (A part.) Avoir cette clé et ne pouvoir s'en servir!.. et ne pouvoir instruire Itella du complet qui la menace et moi aussi!

HECTOR, *renvoyant Gennaio.* Mais va donc!.. dépêche-toi!

GENNAIO. Je m'en vas. (Il sort par la porte du fond.)

SCENE VI.

HECTOR, *seul.* C'est que maintenant il ne s'agit plus de vaincre, mais de vaincre promptement... Onze heures viennent de sonner... nos compagnons invités par Odoard vont arriver pour être témoins d'un triomphe... et s'ils l'étaient d'une défaite!.. si je n'étais pas vainqueur... ou, ce qui est encore pire, si Odoard l'était!.. (A part.) On vient!.. écoutez. (Il s'approche de la porte à droite qui s'ouvre; Odoard paraît tenant à la main un flambeau. Le théâtre devient éclairé.)

SCENE VII.

ODOARD, HECTOR.

FINAL.

ODOARD.

Hector!

HECTOR.

Odoard! je respire...

J'ai cru que l'on fermait cette porte... mais non. Il est encore là!

ODOARD.

Pourrait-on

Savoir tel qui vous attire?

HECTOR.

Moi! je ne puis dormir!

ODOARD.

Ni moi non plus.

HECTOR.

Que je serai mieux là, dans ce fauteuil.

ODOARD.

Je croi

Et moi

Je pense comme vous.

(Ils vont s'asseoir aux deux côtés opposés du théâtre.)

DUO.

TOUS DEUX, à haute voix.

Bonsoir, donc! bonsoir

Pas de mauvais rêves.

(A part.)

Pour peu qu'il se lève

Je pourrai le voir

(Haut, de la voix des gens qui s'endorment.)

Bonsoir!

(Chacun d'eux levant la tête, à part.)

Dort-il?

Où il bien!

(Ils essaient de se lever, s'entendent et se disent en même temps :)

Plût-il?

Moi? rien.

HECTOR.

Si pour nous s'endormir nous chantions un refrain!

(Il chante.)

Pêcheur napolitain,

Déjà l'aube s'éclaircit!

Sur ta barque légère

Flance-toi soudain.

(A Odoard.)

Répétez avec moi.

ODOARD.

Non, je vous remercie.

Mais faisons mieux!

HECTOR.

Quoi donc?

ODOARD.

Une partie

De quinze!

HECTOR.

Volentiers! rien n'est plus ennuyeux,

Et l'on s'endort quand on s'ennuie.

Et les dés?

ODOARD.

Cette table en est, je crois, garnie.

(Odoard prend les dés, les agite dans son cornet, et au moment de les rouler sur la table, il s'arrête et dit froidement à Hector :)

Mon cher Hector!

HECTOR, de même.

Mon très-cher Odoard!

ODOARD.

Savez-vous, à parler sans détour et sans fard,

Qu'à nos propres dépens tout notre talentaille,

A garder la vertu de cette jeune fille,

HECTOR.

Et que nous sommes des niais.

ODOARD.

Ah! j'allais vous le dire.

HECTOR.

Et moi, je le pensais.

ENSEMBLE.

Contre tout projet téméraire
Nous la défendons tous les deux,
Et la disengne la plus sévère
Ne la protégerait pas mieux.

O la bonne folie !
Quelle plaisanterie !
Garder fille jolie
Et tuteurs amoureux !
S'ils avaient connaissance
De notre extravagance,
Nos confrères, je pense,
Riraient bien de nous deux.

HECTOR.

Allons ! craignons la raillerie !
C'est trop longtemps être dopes tous deux !
Raisonnons-nous, faisons un seul heureux !

ODOARD.

C'est bien ! voilà de la philosophie !
HECTOR, d'un air malin, regardant Odoard.
L'un de nous deux a la clé, je le croi.

ODOARD, de même.

Vous le savez tout aussi bien que moi.

HECTOR.

Trésor tout à fait nul...

ODOARD.

Inutile avantage...

HECTOR.

Si l'un empêche ici l'autre d'en faire usage.

ODOARD, vivement.

C'est très-vrai ! très-bien calculé !

HECTOR.

Voici des dés... jouons la clé !

ODOARD.

C'est dit ! le plus haut point la gagnera.

HECTOR.

Au vainqueur elle appartiendra !

(Tous deux se sont assis et agitent leurs dés.)

HECTOR.

Amour, que nos débats par toi soient décidés !

ODOARD.

Amour, guide ma main et dirige les dés !

HECTOR, jouant.

Je commence...

ODOARD, regardant.

À vous, cinq et quatre !

Ce n'est pas mal !

HECTOR.

O destin fortuné !

ODOARD.

Mais je suis loin de me laisser abattre...

À moi !

(Jouant.)

Double cinq !... j'ai gagné.

HECTOR.

C'est juste, et je serai fidèle à ma promesse...

Et, quoiqu'on se soit désolé,

Le champ d'honneur est à vous... je vous laisse...

(Il va pour sortir.)

ODOARD, le retenant.

Un instant, mon cher... et la clé ?

HECTOR.

Servez-vous-en, je l'abandonne !

ODOARD.

Mais pour que je m'en serve, il faut qu'on me la donne !

HECTOR.

De l'ironie alors qu'on est vainqueur !

C'est abuser de son bonheur !

ODOARD.

Trêve, Monsieur, à cette raillerie !

HECTOR.

C'est vous, Monsieur, qui vous raillez de moi !

ODOARD.

De mauvais goût est la plaisanterie !

HECTOR.

Monsieur !

ODOARD.

Monsieur ! quelle mauvaise foi !

ENSEMBLE.

De cette trahison

Vous me rendrez raison.

(On entend en dehors une ritournelle de sérénade. Ils s'arrêtent et écoutent.)

(À voix basse.)

Silence ! taisons-nous !

Silence ! entendez-vous ?

ENSEMBLE.

CHŒUR, en dehors.

Honneur au galant séducteur !

Chantons, célébrons son bonheur !

Digne de nous ! digne des Treize !

Pour qu'il séduise et pour qu'il plaise,

Il paraît et ravient vainqueur !

Célébrons, chantons le vainqueur !

ODOARD ET HECTOR, à part, avec dépit.

Ce sont nos amis... Quel honneur !

Ils viennent chanter mon bonheur !

Ah ! quel affront ! quel déshonneur !

HECTOR.

Ils viennent fêter le vainqueur !

ODOARD.

Ce n'est pas moi.

HECTOR.

Ni moi ! n'importe !

N'en convenons jamais pour nous, pour notre honneur.

ODOARD.

Proclamons hardiment qu'un de nous est vainqueur.

HECTOR.

Mieux que ça... tous les deux !

ENSEMBLE.

(À demi-voix.)

A leur joyeuse escorte

Nous pouvons maintenant, sans crainte, ouvrir la porte.
(Il vont doucement ouvrir la porte du fond au moment où GENNAIO entre au-dessus de leurs têtes, par la croisée du fond à droite.)

GENNAIO.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, GENNAIO, sur l'escalier au fond.

GENNAIO.

Pour instruire Isella d'un complot infernal

(Montrant la croisée.)

Je prends le chemin même ouvert par mon rival !

(Il ouvre la porte d'Isella et ressort aussitôt en la ramenant sur le balcon. Il lui explique par pantomime tout ce qui vient de se passer. Hector et Odoard amènent sur le théâtre leurs amis, auxquels ils viennent d'ouvrir la grande porte du fond.)

SCÈNE IX.

HECTOR, ODOARD, ONZE OFFICIERS, en brillant uniforme, qui entrent ; ensuite GENNAIO ET ISELLA.

LE CHŒUR.

Honneur au galant séducteur !

Chantons, célébrons son bonheur !

Digne de nous, digne des Treize !

Pour qu'il séduise et pour qu'il plaise,

Il parait et revient vainqueur
Chantons, célébrons le vainqueur!

ODOARD ET HECTOR, s'inclinant.

Messieurs, Messieurs, c'est trop d'honneur!

HECTOR, apercevant Gennaio et Isella qui descendent.
Qu'ai-je vu?... Gennaio!

ODOARD, de même.

Grands dieux! c'est Isella!

CHOEUR, à part.

Qu'ont-ils donc?

ISELLA.

Nous allons vous expliquer cela.

A l'instant on vient de m'apprendre

Que je perds à la fois mon frère et mon époux!

Et je venais vous rendre

Tout ce qu'hélas! j'avais reçu de vous.

Tous, à Hector et à Odoard.

Qu'est-ce donc?..

HECTOR.

Rien!..

(À Isella.)

Gardez cette dot, taisez-vous!

Soyez cois, au nom d'un frère!

ODOARD.

Et d'un époux!

LE CHOEUR.

Mais dites-nous au moins qui de vous l'emporta,
Et quel est le vainqueur?

HECTOR ET ODOARD, montrant Gennaio.

Le vainqueur? le veill!

CHOEUR DES TREIZE ET PAYSANS, qui paraissent en
dehors pendant la fin de cette scène, tenant des
torches à la main.

Honneur au galant séducteur!

Chacuns, célébrons, etc., etc.

(Gennaio et Isella, se tenant par-dessous le bras, vont
faire la révérence à Hector et à Odoard; puis au mi-
lieu du théâtre ils se donnent la main, tandis qu'Hec-
ter et Odoard étendent les leurs pour les bénir.)

VIN DE LES TREIZE.



LA REINE D'UN JOUR

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 19 septembre 1839

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-REPARAT

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

Personnages.

LE COMTE D'ELVAS, seigneur portugais.
MARCEL, mistelot de marine marchande.
TRIM TRUMBELL, tavernier à Brighton, oncle de Simonne.
LADY PEKINBROOK, noble dame de Brighton, attachée aux Stuarts.

FRANCINE, marchande de modes française.
SIMONNE, cabaretière.
UN SHERIF.
SOLDATS DE COCKWELL, SOLDATS ROYALISTES, MAJELUTS, MARCHANDES DE MODES, UN CONSTABLE, SEIGNEURS ET DAMES DU COMTE.

La scène se passe dans le mois de mai 1660. Le premier acte, à Calais, le deuxième et le troisième, à Brighton.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un quai de la ville de Calais. À droite du spectateur, la boutique d'une marchande de modes. À gauche, celle d'un cabaretier.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCINE, en habit de voyage; D'ELVAS, costume d'officier de marine.

D'ELVAS, donnant le bras à Francine. Sur la place, m'aviez-vous dit?.. Nous y voilà... D'ici vous apercevrez le port et la jetée.

FRANCINE. Mon Dieu, Monsieur, je ne sais comment vous remercier de votre galanterie... moi qui suis étrangère, qui ne connais personne en ce pays... et qui arrive en tremblant...

D'ELVAS. Ah! vous n'êtes jamais venue dans la ville de Calais?

FRANCINE. Je descends à l'hôtel de la voiture publique, et j'ignore qui a pu m'attirer vos regards et vos offres de service...

D'ELVAS. Vous êtes trop modeste... D'autres vous diraient qu'il a suffi de vous voir... moi, qui suis marin et la franchise même, je vous avouerai que, dans la cour où j'étais à me promener, la seule chose qui ait fixé mon attention, c'est votre nom... On a appelé parmi les voyageuses Francine Camusat!... A cette dénomination j'ai levé les yeux, et j'ai vu sortir de la voiture un pied charmant, une jambe fine et gracieuse!..

FRANCINE. Monsieur!..

D'ELVAS. Appartenant à une fort jolie personne qui, d'un air timide, demandait aux habitants de Calais : Pourriez-vous m'indiquer madame Benjamin, marchande de modes, sur la place... Je me suis avancé, j'ai offert mon bras, que vous avez accepté... Et vous voici à votre destination,

car j'ai eu distinguer sur cette enseigne : Madame Benjamin, marchande de modes, Aux Nouveaux Galants.

FRANCINE. Aux Nouveaux Galants... c'est bien cela!.. Je vais occuper chez elle la place de première demoiselle de boutique. Francine Camusat!..

D'ELVAS. Je connais!..

FRANCINE. Marchande de modes, qui a fait ses études à Paris et à Rome.

D'ELVAS. Et qui ne peut manquer de briller au premier rang dans la ville de Calais.

FRANCINE. La boutique est encore fermée... Il est de si bon matin!.. Mais je vais frapper...

D'ELVAS. Je vous éviterai cette peine. (Il frappe plusieurs fois.)

FRANCINE. On ne répond pas; c'est étonnant!.. On pourrait s'adresser, pour savoir, à quelque voisin ou à quelque voisine... ce serait plus sûr... En voici justement une qui rentre dans sa boutique... Je vais lui demander... (Appelant Simonne qui traverse le théâtre.) Mademoiselle!..

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONNE.

SIMONNE, prêts à rentrer chez elle et s'arrêtant. Ah! des étrangers à la porte de madame Benjamin... (S'avançant.) Monsieur et Madame voudraient entrer?... Monsieur désirerait quelque parure pour Madame?... C'est d'un bon mari!..

FRANCINE. Monsieur n'est pas mon mari!..

SIMONNE, vivement. Vous n'êtes pas mariée?... C'est égal!.. cela n'empêche pas...

FRANCINE, avec impatience. Eh! non, ma chère... Première demoiselle de boutique chez madame Benjamin...

SIMONNE. C'est vrai!.. ces dames en attendaient une... et vous serez la bien reçue.

FRANCINE. Ça n'en a pas trop l'air, puisqu'en nous laisse à la porte!





Repr



1
2
3

1

Le :

Le ths
du
A g

FRA

D'E
m'av
port
FRA
remet
qui ne
blant.
D'E
Calais
FRA
et j'ig
servic
D'E
qu'il
chise
à me
c'est
cine
j'ai vi
fine e
FRA
D'E
sir li
vous
sur li
que v



Imp. "L'Union" 11, rue de la Harpe, Paris

Le 10 Mars 1871





SIMONNE. C'est juste!.. La boutique n'ouvre jamais avant neuf heures... c'est grand gosse... Vous y serez à merveille... Les marchandes comme il faut se lèvent tard, comme les grandes dames leu s pratiquent... Ce n'est pas comme nous... Simonne, la servante de ce cabaret, à la Grande Pinte, ou l'on reçoit le meilleur société de Calais, en matelots et soldats de marine... Je n'ose pas vous proposer d'entrer...

FRANCINE. Vous êtes trop bonne.

SIMONNE. Vous ne feriez peut-être pas mal... car ici vous risquez d'attendre... Il y avait bal hier soir... ces demoiselles dansent beaucoup!..

FRANCINE, vivement. Il y avait bal?

SIMONNE. Et ce soir encore... trois jours de suite; c'est fête en mémoire du siège de Calais... par Eustache de Saint-Pierre... non, à cause de saint Eustache... Vous devez connaître cette histoire-là?... une histoire nationale, comme ils disent... Tant il y a que madame Benjamin et ses demoiselles ont dansé hier, par esprit national, une partie de la nuit, et qu'elles se lèveront encore plus tard que d'ordinaire, pour se reposer et recommencer ce soir... Mais, pardoe!.. je rentre du marché... et on m'attend chez nous.

FRANCINE. Que nous ne vous retenions pas!

SIMONNE. Fais bien l'honneur de saluer Monsieur et Madame... (À part.) Elle est gentille la petite marchande de modes!.. Et puis, cet officier-là n'est pas un Français, c'est quelque étranger... Je comprends!.. Du reste, ça ne me regarde pas! (Haut.) Monsieur et Madame!.. (Elle salve encore et rentre dans sa boutique.)

SCENE III.

D'ELVAS, FRANCINE.

FRANCINE. Eh bien! je vois demeurer en face d'une femme bavarde!.. Je ne conçois pas qu'il y ait des femmes qui causent ainsi de leurs affaires avec le premier venu... et si je l'en crois, j'ai encore une bonne heure à attendre... C'est gai!.. à huit heures du matin au milieu de la rue...

D'ELVAS. Heureusement il ne passe encore personne!..

FRANCINE, allant s'asseoir sur une chaise, près du cabaret. C'est gai!.. une femme seule... car je n'ose féliciter Monsieur plus longtemps!..

D'ELVAS, à part. C'est-à-dire qu'il faut que je reste... (S'assurant auprès d'elle; haut.) Ne suis-je pas votre chevalier reconnu?.. Je suis pas à vos ordres?.. Et à moins que mon bonheur n'excite quelques jalousies...

FRANCINE. En aucune façon, Monsieur; je n'ai de peine à rendre à personne... Je suis libre, ou à peu près.

D'ELVAS. A peu près?

FRANCINE. Oui, Monsieur. C'est une existence si singulière que la mienne!.. Je n'ai jamais connu les odeurs de mes jours; ce qui a fait qu'à Rouen, parmi ces demoiselles de coiffeur, on s'est permis de pressurer que j'étais bâtarde... (Vivement.) Reprehensible, Monsieur, je vous prie de le croire... Donc, j'étais à Rouen, ville marchande, capitale de la Normandie, élevée dans le commerce, dans la rue Grand-Pont, un magasin qui fait le coin, où j'avais des amoureux, je puis le dire, distingués et nombreux... mais des principes plus nombreux encore; car j'ai refusé toutes les propositions.

D'ELVAS. Même de mariage?

FRANCINE. Oui, Monsieur; non par fierté, par indifférence... mais par raison. Celui que j'aimais, ou que j'aurais aimé, n'avait rien... ni moi non plus.

D'ELVAS. Je comprends.

FRANCINE. Moi, j'ai des idées de grandeur et d'ambition; je rêvais encore cette nuit, en voiture, que j'étais grande dame et millionnaire... pour lui, Monsieur, toujours pour lui; car nous nous sommes promis mutuellement de faire fortune... et moi, j'ai l'habitude de tenir toutes mes promesses...

D'ELVAS. C'est admirable!

FRANCINE. Pour lors, et dans ce moment-là, vint un jeune homme un milady, une Anglaise, la duchesse de Salisbury...

D'ELVAS. De Salisbury?

FRANCINE. Vous la connaissez?

D'ELVAS. Fort peu.

FRANCINE. Qui, charmée de mon goût, de mon intelligence dans la manière de composer les nœuds et les pous, me dit: à Petite, je t'emmène avec moi en Hollande... J'acceptai dans l'espoir d'une fortune et me croyant déjà dame de compagnie de la duchesse... Point du tout, Monsieur, femme de chambre, pas davantage; et de plus une maîtresse si bizarre! toujours des secrets, des mystères... pas pour des amoureux! Madame n'en avait pas; mais de vieux seigneurs, des Anglais qui arrivaient en cabrette et repartaient de même; et il ne fallait rien dire!

D'ELVAS, souriant. On devait alors vous payer double.

FRANCINE. Non, Monsieur; ce qu'il y a de bien plus terrible, Madame défendait qu'en écrivît, et j'ai appris plus tard qu'elle avait supprimé toutes mes lettres...

D'ELVAS. Pour être plus sûre de votre discrétion.

FRANCINE. Probablement!.. Mais moi qui avais, comme je vous l'ai dit, une inclination, qu'aurait-il pensé de ma constance?... C'est très-désagréable! Aussi je n'ai pas voulu rester plus longtemps dans une pareille maison; j'ai demandé à retourner en France, et Milady, qui me voyait partir avec regret, me dit: « Allez à Calais, chez madame Benjamin, marchande de modes, qui à me recommandation vous donnera une place chez elle; vous y resterez jusqu'à ce que se présente à vous un monsieur de mes amis intimes, ce qui vous pourra avoir toute confiance; vous le reconnaîtrez à ce florin de Hollande brisé par la moitié... en voici l'une et il vous montrera l'autre. » Je l'ai pris, et j'arrive et j'attends... C'est bien étonnant, n'est-ce pas?... Aussi je ne erois pas que ce monsieur se présente.

D'ELVAS, lui présentant le florin brisé. Si vraiment; car voici l'autre moitié.

FRANCINE, stupéfaite. Ah! mon Dieu! l'autre moitié!... Qu'est-ce que cela veut dire?

D'ELVAS. Que la voisine Simonne aura en face d'elle une jeune personne qui cause avec une grande facilité et un charme extrême.

FRANCINE. Quoi, Monsieur, c'est vous?

ELVAS. Heureusement! car ce que vous m'avez dit à moi qu'elle avait, vous pourriez également l'apprendre à tout autre... Cela ne vous arrivera plus, j'en suis persuadé. Mais vous pensez bien que nous aurons à parler ensemble...

FRANCINE, voyant une modeste ouvrir les volets de madame Benjamin. Pardon, Monsieur, la boutique s'ouvre.

D'ELVAS. Je ne veux pas vous empêcher de vous présenter à madame Benjamin... A quelle heure oserai-je aujourd'hui vous demander un instant d'entretien?

FRANCINE. Mais, à deux heures, après le dîner; c'est d'ordinaire, dans le commerce, le moment où l'on est libre.

D'ELVAS. Je serai exact ou rendez-vous. (Il salue Francine respectueusement.)

FRANCINE, à part. Par exemple! voilà une aventure!.. et à moins que ce ne soit... Mais non! ce n'est pas possible... (Haut.) Monsieur, je suis bien votre servante. (Elle entre dans la boutique.)

SCENE IV

D'ELVAS, seul. C'est bien cela: jeune, gentille, agréable... de plus, belle parleur, un amour au cœur... et des idées de fortune en tête, le désir de parvenir. C'est justement ce qu'il nous faut, et nous ne pouvions mieux trouver... Reste à savoir maintenant si je pourrai... (Regardant au fond, à gauche.) Mais qui vient de ce côté?..

des matelots... Laissons-leur la place, et retournons vers les miens pour tout disposer. (Il sort.)

SCÈNE V.

MARCEL ET LES MATELOTS.

LE CHŒUR.

Au cabaret, marins joyeux,
Allons, allons choquer le verre;
C'est bien assez de l'onde amère
Quand on est entre elle et les cieux!
Mais sur la terre
Le matelot
Toujours préfère
Un autre flot.
C'est celui qui coule,
Qui roule
Et s'écoule,
C'est celui qui coule
Dans le goblet
Du cabaret!

MARCEL, aux matelots.

Compagnons, avec vous de nouveau je m'engage!
Et, quoique mon temps soit fini,
Je redeviens marin, et dans votre équipage
Vous comptes de plus no ami!

TOUS.

Vive Marcel!.. notre nouvel ami!
Il va payer sa bienvenue.

MARCEL, leur montrant le cabaret.
Allez, allez... c'est chose convenue!

TOUS.

Nous boirons tous en ton honneur
Et du plus vieux et du meilleur!..

(Reprise, à Marcel.)

A ta santé!.. Marins joyeux,
Allons, allons choquer le verre;
C'est bien assez de l'onde amère, etc.
(Ils entrent dans le cabaret de Simonne.)

SCÈNE VI.

MARCEL, seul.

AIR.

Les braves gens, qu'ils sont heureux!
Le bon vin est leur bien suprême;
Que je voudrais l'almirer de même
Et tout oublier avec eux!
Mais, hélas! et malgré mes vœux...

CABALETTA.

Une douce image
Toujours me poursuit,
Et comme un usage
M'approche et me fuît!
Et pourtant la belle
Que j'adore ainsi
N'est qu'une infidèle
Par qui je suis trahi!
On m'avait dit : c'est dans l'ivresse
Qu'on peut oublier tous ses maux!
La bouteille est une maîtresse
Qui ne trouble pas le repos!
A ce remède un jour fidèle,
Je fis un repas merveilleux!
Puis je dormis et rêvai d'elle
Pour m'éveiller plus amoureux!
Mais c'en est fait, puisque dans cette vie
D'un tel amour rien ne me guérira,
Puis-je être une baïe concubine
Me rendra ce service-là!

Ouvrons la voile;
Courons en mer,
Comme une étoile
Traversant l'air.
Mais le flot s'ouvre,
Et tout d'abord
Mon ail découvre
Un sombre bord,
A l'abordage!
C'est l'ennemi!
Sang et cornage!
Tout a frémi!
L'airain résonne,
Le tambour bat,
Le canon tonne!
C'est le combat!

C'est le combat, terme de ma souffrance.
Je l'attends... Grâce à lui tous mes maux vont finir.
Pourquoi vivre sans espérance
Quand avec gloire on peut mourir!

SCÈNE VII.

MARCEL, SIMONNE, sortant du cabaret.

SIMONNE, à part. Qu'est-ce que je viens d'apprendre, monsieur Marcel?... qu'est-ce que ça signifie? Ces matelots, qui sont là à boire, prétendent que vous allez vous engager de nouveau et partir avec eux comme militaire.

MARCEL. Eh bien! quand ça serait?

SIMONNE. Vous qui depuis dix ans servez dans la marine marchande, vous qui voulez vous retirer... aller se battre... s'exposer à être tué!

MARCEL. Je ne suis bon qu'à ça.

SIMONNE. Pas du tout! vous êtes très-aimable et très-gentil!

MARCEL. Non, Mam'selle... Je me connais... je suis gauche, embarrassé et ne sachant rien à terre... Sur mon bord, c'est autre chose... Mais sorti de là, je ne suis plus à mon aise ni avec vous, ni avec personne... C'est-à-dire... si... il y en avait une...

SIMONNE, vivement. Il y avait une personne?

MARCEL. Qui n'était que trop jolie... et que j'ai connue...

SIMONNE, de même. Ici?

MARCEL. Non... à Rouen, où j'allais tous les mois sur nos vaisseaux marchands porter ou prendre des chargements.

SIMONNE. Et vous l'aimiez?

MARCEL. Solidement! J'avais là sur le cœur un poids...

SIMONNE. Et elle?

MARCEL. Légère comme le vent!

SIMONNE. Elle ne vous aimait pas?

MARCEL. Si fait!.. elle le disait... mais pendant que je lui parlais de mon amour, je la voyais souvent qui ne m'écoutait plus... elle suivait des yeux un bel équipage qui venait de passer... ou bien quand je lui demandais : Quand donc que nous nous marierons?... elle s'écriait : « Ah! le joli collier, les belles boucles d'oreilles! » Et elle était devant la boutique d'un joaillier à admirer des bijoux avec lesquels, par malheur, je n'avais aucun rapport.

SIMONNE. Pauvre garçon!

MARCEL. Ah! ce n'est rien encore... Un jour nous venions de Bordeaux à Rouen avec le roi d'Yvetot, un vaisseau chargé de vin de Médoc... A peine débarqué, je cours rue Grand-Pont, sur un magasin où d'ordinaire elle était contre les carreaux à contempler les passants plutôt que son ouvrage... Je ne la vois plus... Partie!.. disparue en mon absence!

SIMONNE. Ah! mon Dieu!

MARCEL. Pour la Hollande, à ce qu'on m'a dit.

SIMONNE. Voyez-vous ça!

MARCEL. Avec quelque séducteur, sans doute.

SIMONNE. C'est affreux!

MARCEL. Car depuis elle ne m'a pas écrit une seule fois... Un oubli total.

SIMONNE. Tant mieux! une pareille femme n'était pas

digne de vous... et c'est ce qui pouvait vous arriver de plus heureux.

MARCEL. C'est vrai... et pourtant rien ne peut me consoler de ce bonheur-là... Je suis venu ici, avec la *Ville de Rouen*, un trois-mâts chargé de mercerie, roquenneries et bonnets de coton pour les bourgeois de Calais.

SIMONNE. Qui en usent beaucoup.

MARCEL. C'est ce qu'il m'a semblé... La ville me paraissait bonne; on y dort tranquille... et je voulais m'y fixer...

SIMONNE. Et renoncer dédaigneusement à l'eau.

MARCEL. Aussi je venais tous les jours dans votre cabaret. SIMONNE. Depuis quinze jours, avec une assiduité qui m'eût donné des idées.

MARCEL. C'était pour tâcher d'oublier l'autre.

SIMONNE. J'ai cru que c'était pour penser à une nouvelle?

MARCEL. vicieusement. Ah! je le voudrais!... Je voudrais rencontrer quelqu'un qui fût seulement attention à moi; mais de ce côté-là il n'y a pas de chance, et se faire tuer, voyez-vous, est encore le meilleur moyen de se consoler.

SIMONNE. Il y en a un autre.

MARCEL. Vraiment?... Contez-moi donc ça?

SIMONNE. Tenez, monsieur Marcel, moi, je suis franche. Lisez cette lettre, elle vous dira tout!

MARCEL. Une lettre!

SIMONNE. De Trim Trambelli, un oncle que j'ai en Angleterre; il a été autrefois dans les têtes-roudes, dans les soldats de Cromwell, mais maintenant il est honnête homme et tient une taverne à Brighton... Lisez ce qu'il m'a écrit... une lettre bien singulière, qui vous étonnera d'abord...

MARCEL, tenant la lettre à la main, regarde du côté de la maison à droite, et voit Francine qui ouvre un volet. Il pousse un cri. Ah! mon Dieu!

SIMONNE, le regardant. Eh bien! ça commence déjà?... et vous n'avez la que l'adresse?... Achetez, achetez; je reviendrais tout à l'heure savoir votre réponse... (Le regardant.) Pauvre garçon! il faut qu'il se doute de quelque chose, car il a déjà un air tout ému et tout bouleversé... Adieu, monsieur Marcel; je vous laisse le temps... Lisez, et réfléchissez! (Elle entre dans le cabaret.)

SCENE VIII.

MARCEL, seul; puis FRANCINE.

MARCEL, serrant la lettre dans sa poche sans la lire. Ce n'est pas possible!... c'est une vision qui m'est apparue à cette fenêtre!... Allons! je perds la tête... (Voyant sortir Francine de la maison.) Non!... non!

RECITATIF.

MARCEL.

Je ne m'abuse pas... C'est elle, je la voi,
Cette infidèle!...

FRANCINE, surprise.

Infidèle!... qui?... moi?...

DUO.

MARCEL.

J'avais juré de la maudire,
De l'aigrir à son retour.
Je la vois... me colère expire...
Et tout s'oublie, hors mon amour!
Dis-moi, pourquoi donc cette absence?...

FRANCINE.

Pour assurer notre bonheur
On m'offrait de quitter la France...

MARCEL.

Ah! c'était quelque séducteur!...

FRANCINE.

Une dame... une grande dame!

MARCEL.

Ce n'était pas un amoureux!...

FRANCINE.

Non vraiment! fol d'honnête femme!...

MARCEL.

J'en erois ton cœur, j'en erois tes yeux!
Nos cœurs pensent toujours de même,
Nous pourrions nous unir tous deux!

FRANCINE.

Un instant... car j'ai mon système
Qui fait les ménages heureux!
Avant de parler mariage,
Dis-moi, ton sort e-t-il changé?...

MARCEL.

Je n'ai rien!...

FRANCINE.

Moi, pas davantage!

MARCEL.

Qu'importe? avec l'amour que j'ai!...
Pour moi le luxe et la parure
Ne valent pas franche amitié...
Souvent l'ennui roule en voiture
Et les amours s'en vont à pié!

FRANCINE.

Crois-moi, le luxe et la parure
Ne nuisent pas à l'amitié;
On peut bien s'aimer en voiture,
Souvent l'on se dispute à pié!

MARCEL.

Eh quoi, l'amour et son ivresse...

FRANCINE.

Ne durent, dit-on, qu'un matin.

MARCEL.

Et lorsque l'on vit de tendresse...

FRANCINE.

On peut souvent mourir de faim!

ENSEMBLE.

FRANCINE.

L'amour et la richesse
Donnent seuls de beaux jours!
Quand paraît la détresse,
S'envoient les amours!

MARCEL.

C'est la seule tendresse
Qui donne les beaux jours!
Pour braver la détresse,
Il suffit des amours!

FRANCINE.

Toujours fidèle et vertueuse,
Je n'aime et n'aimerais que toi!...
Mais ici-bas, pour être heureux...

MARCEL.

Que te faut-il?...

FRANCINE.

Ecoute-moi.

CAVATINE.

PREMIER COUPLET.

Il me sent les cheveux,
Les jockets les pins beaux!
Des bijoux, des dentelles
Et des robes nouvelles!
C'est l'éclat, c'est le bruit,
Qui me plaît, me séduit.
« Faites donc approcher
Mes laquais, mon cocher! »
Où, voilà pour mon cœur,
Voilà le vrai bonheur!

DEUXIÈME COUPLET.

La gêne et la détresse
D'effroi me font pâlir!
Il faut vivre en duchesse

On bien il faut mourir!..
J'ai l'âme ambitieuse
Pour toi, mon seul amour!
Car, si j'étais heureuse,
Ah! je t'aimerais tant!
Oui, l'éclat, l'opulence,
Redoublent ma constance...
Mais sans ça, vois-tu bien,
Je ne réponds de rien!..
Il me faut les chevaux,
Les jockeys les plus beaux!
Des bijoux, des dentelles, etc.

MARCEL, *tristement*.

Mais moi qui n'ai ni chevaux ni cocher,
Cela me dit assez...

FRANCINE.

Qu'il faut te dépêcher.
Le premier de nous deux qui fera sa fortune
Préviendra l'autre, et puis l'épousera.

MARCEL.

Non pas.

Je vois la vérité! dites plutôt, hélas!
Que mon amour vous importune.

FRANCINE.

Qui? moi!

MARCEL.

Vous préférez quelque grand seigneur.

FRANCINE.

Moi!

MARCEL.

Vous l'aimez.

FRANCINE.

Quelle horreur!

MARCEL.

Vous l'aimez, je le vois.

FRANCINE.

Vous le mériteriez, vous.

MARCEL.

Moi!

FRANCINE.

Vous.

MARCEL.

Moi!

ENSEMBLE.

MARCEL, avec colère.
J'apprends à connaître
Ce cœur faux et traître
Qui rêve peut-être
A d'autres amours.
Parjure! traîtresse!
C'est trop de faiblesse;
Non, plus de tendresse,
Adieu, pour toujours!

FRANCINE, avec dépit.

Vous êtes le maître!
Et pour moi, peut-être,
Bientôt vont renaître
De plus heureux jours.
C'est trop de faiblesse;
Non, plus de tendresse;
Puisqu'il me délaisse,
Adieu, pour toujours!

FRANCINE.

Qu'ai-je dit?... Vous la voyez bien,
Ni vous ni moi nous n'avons rien,
Et déjà, dans notre ménage,
Voyez quel bruit et quel tapage!
Des richards ne feraient pas mieux.

MARCEL.

J'ai le droit d'être furieux!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MARCEL.

J'apprends à connaître, etc.

FRANCINE.

Vous êtes le maître, etc.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONNE, sortant du cabinet.

SIMONNE, s'approchant de Marcel. Eh bien!.. (Après-
tant Francine.) Êtes-vous installée? Êtes-vous contente?

MARCEL, bas, à Simonne. Vous la connaissez?
SIMONNE. Beaucoup!.. une marchande de modes... Ici en
face... arrivée avec un officier de marine qui ne la quitte
pas!

MARCEL, d part, avec dépit. Là, quand je le disais!
SIMONNE. Un officier étranger, écharpe blanche et verte.

(A Marcel.) Avez-vous lu?

MARCEL. Quoi donc?

SIMONNE. Cette lettre?

MARCEL. La lettre de votre oncle?

SIMONNE. Et qu'est-ce que vous en dites?

MARCEL. Que c'est très-bien!.. très-bien à votre oncle.

SIMONNE. J'étais sûre que ça vous conviendrait... et je
cours l'en prévenir; car, ainsi qu'il l'annonçait dans sa
lettre, il vient d'arriver par le paquebot d'aujourd'hui!

MARCEL. Votre oncle?

SIMONNE. Oui! il vient nous chercher, et je vais au-de-
vant de lui! (Elle sort en courant.)

SCÈNE X.

FRANCINE, MARCEL.

MARCEL, stupéfait. Comment! il vient nous chercher!
Qu'est-ce que ça veut dire?

FRANCINE. Je vois que Monsieur est admis dans les se-
crets de cette jeune fille!

MARCEL. J'ai lu une lettre que son oncle lui écrit.

FRANCINE. Monsieur connaît la famille?

MARCEL. Certainement!.. (A part.) Je vais me dépêcher
de faire connaissance... (Il lit.) J'ai l'agrément d'être veuf et le chagrin de ne pas avoir
d'enfants... J'ai la plus belle laverne de Brighton, et per-
sonne pour la tenir, ce qui me cause un notable dommage,
Et alors, dans ma tendresse, j'ai pensé à toi. a

FRANCINE, d'un ton railleur. C'est d'un bon oncle!

MARCEL, continuant. « Quoique ta mère Brigitte Trum-
bell ait épousé un Français, tu n'en es pas moins de mon
sang, et mon intention est de te donner ma fortune après
moi, et un mari sur-le-champ... vu que ça me sera très-
utile dans mon commerce. »

FRANCINE, de même. C'est touchant.

MARCEL, continuant. « Je vais donc t'en chercher de
mon côté, mais je ne t'empêche pas d'en choisir un de
tien.. Fût-ce même en France, si tu crois que dans ce
pays-là ils soient d'une meilleure qualité qu'en Angle-
terre... Tu me parles dans ta dernière d'un marin nommé
Marcel... » (A part, regardant Francine qui affecte
d'être tranquille.) Ça ne lui fait rien!.. (Continuant.) « Si
ça te convient et à lui aussi, j'ai un petit voyage à faire à
Calais... J'y serai par le paquebot de samedi... » (Regar-
dant Francine.) Aujourd'hui! (A part.) Elle ne dit mot!..
(Isant.) « J'irai vous chercher toi et ton prétendu... »

FRANCINE, vivement, et d part. Ton prétendu?

MARCEL, continuant. « Et vous ramènerai avec moi à
Brighton, avec le paquebot de retour... » (A Francine,
lui montrant la lettre.) Vous voyez, Mam'selle, que si
en voulait... »

FRANCINE, avec dépit. On ne vous en empêche pas!

MARCEL. Ah! vous m'y engagez?

FRANCINE, avec ironie. Certainement !.. neveu d'un caharretier à Brighton ?.. c'est beau, c'est enivrant !.. et je vais chercher de mon côté de trouver quelque parti aussi élevé !

MARCEL. Ce n'est pas ça qui vous embarrasse ! et votre choix est déjà fait !

FRANCINE. Pas encore !.. mais, ne fût-ce que par vengeance...

MARCEL, apercevant d'Eivas, à part. C'est lui !.. le voilà... Un officier... un seigneur portugais !

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, D'ELVAS.

D'ELVAS, à Francine. Me voici exact au rendez-vous !.. MARCEL, avec colère. Au rendez-vous !.. et j'hésiterais encore !.. Adieu, Mademoiselle... mon parti est pris... je vais où l'on m'attend !

FRANCINE, vivement. Si vous vous en rendez... si vous sortez...

MARCEL. A l'instant même, car je ne veux pas vous gêner... Adieu, Mademoiselle ! (Il sort.)

SCENE XII.

D'ELVAS, FRANCINE.

D'ELVAS, étonné. Eh ! mais qu'y a-t-il donc ?

FRANCINE. Ce qu'il y a, Monsieur ?.. celui dont je vous parlais ce matin, que j'ai retrouvé ici à Calais !

D'ELVAS. Cet amoureux que vous ne vouliez pas épouser par excès d'amour et par manque de fortune ?

FRANCINE. Lui-même ! et je ne vous cache pas qu'il est furieux, qu'il a des idées contre vent !..

D'ELVAS, froidement. Contre moi ?.. Il a grand tort.

FRANCINE. Comment ! il a grand tort !..

D'ELVAS. Et la preuve, c'est que je suis enchanté qu'il vous aime et que vous l'aimez... Cela ne s'oppose nullement à mes vœux.

FRANCINE, vivement. Vous avez donc des vœux ?..

D'ELVAS, froidement. Oui, Mademoiselle, j'en ai.

FRANCINE. Et lesquels ?..

D'ELVAS. De vous marier avec lui... J'ignore son nom, ce qui n'est pas nécessaire... du moins pour moi !..

FRANCINE. Et comment cela, s'il vous plaît ?

D'ELVAS. En vous donnant une dot de soixante mille livres tournois.

FRANCINE, avec étonnement. A moi ! Francine Camus !..

D'ELVAS. Même plus... c'est possible !..

FRANCINE. O ciel !.. Archez, Monsieur... expliquez-vous... car je crains de vous colandre... et les vœux dont vous parlez tout à l'heure...

D'ELVAS. Sont les plus innocentes du monde.

FRANCINE. Mais cette dot ?

D'ELVAS. Sera le prix de la discrétion et de la vertu.

FRANCINE. Est-il possible !.. il s'agit donc ?..

D'ELVAS. De vous embarquer aujourd'hui avec moi sans en rien dire à personne.

FRANCINE, vivement. Eh bien ! par exemple... et mes principes ?..

D'ELVAS. Vos principes ?.. Je les embarque avec vous ! Je suis le comte d'Eivas, seigneur portugais commandant le vaisseau de guerre le San-Carlos, que d'ici vous voyez en rade.

FRANCINE, avec frayeur. Un grand seigneur ! raison de plus, Monsieur ; cela ressemble tout à fait à un enlèvement.

D'ELVAS, gravement. Un enlèvement de fiancée, et vous pourriez en avoir en moi !

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Que d'autres vous rendant les armes,

Brûlent pour vous de mille feux,

Moi je promets à tant de charmes
De fermer mon cœur et mes yeux.
Oui, d'une âme déceinte et pure,
Contemplant vos chastes appas,
(Avec une expression très-tendre.)
Par l'amour, par vos yeux, je jure
Que... je ne vous aime pas !

DEUXIÈME COUPLET.

En sentinelle, la sagesse
Sur mon bord viendra vous garder ;
S'il le faut, je fais la promesse
De ne jamais vous regarder.
Oui, quand je devrais foire injure
Aux amours qui suivent vos pas...
(La regardant avec tendresse.)
Même en ce moment je vous jure
Que je ne vous aime pas.

Et il en sera de même pendant les cinq ou six heures que durera notre voyage... c'est-à-dire jusqu'à ce soir, où nous toucherons la côte d'Angleterre.

FRANCINE. Ah ! nous allons en Angleterre.

D'ELVAS. Oui, Mademoiselle.

FRANCINE. Et dans quel endroit débarquons-nous ? C'est important !..

D'ELVAS. Où vous voudrez...

FRANCINE, étonnée. Comment ! où je voudrai ?

D'ELVAS. Cela m'est tout à fait indifférent... Donvres, Brighton, Portsmouth...

FRANCINE, vivement. Brighton, justement !.. (A part.) C'est ce nom-là... (Haut.) Je préfère Brighton.

D'ELVAS. A vos ordres !.. Vous voyez qu'il est impossible...

FRANCINE. D'être plus galant... et je ne vous adresserai plus qu'une demande : qu'allions-nous faire, vous et moi, en Angleterre ?

D'ELVAS. Je ne puis vous le dire en France.

FRANCINE. Et pourquoi ?

D'ELVAS. Je croyais vous avoir confié qu'il y avait dans cette affaire deux points indispensables.

FRANCINE, vivement. La vertu ?..

D'ELVAS. Et la discrétion.

FRANCINE, à part. C'est par là que je brille !.. et la mienne...

D'ELVAS, froidement. Pourrait s'estimer, à un florin près... ou à un demi-florin... (En tirant un de ses poches et le lui montrant.) Et cette confidence que vous m'avez faite ici, ce matin, à moi que vous voyiez pour la première fois !

FRANCINE, avec embarras. Il y a comme ça des jours... c'est dans le temps... c'est dans l'air.

D'ELVAS. Oui... l'air de France est mauvais pour les secrets... il est trop vif, trop léger... voilà pourquoi je préfère celui d'Angleterre, qui est plus épais, plus sombre... Ainsi, Mademoiselle, voyez et réfléchissez !.. Confiance et silence absolus jusqu'à demain, si cela est possible... Si vous acceptez, je reviens vous prendre dans ma chaloupe et vous mener au San-Carlos, qui va mettre à la voile... Dans une demi-heure le départ, ce soir en Angleterre... demain les soixante mille livres tournois !

FRANCINE. Et le respect ?..

D'ELVAS. Toujours... cela va sans dire (Il salue et sort. Francine le suit quelque temps des yeux, puis revient au bord du théâtre, pouvant à peine contenir sa joie.)

SCENE XIII.

FRANCINE, seule, avec joie.

FINAL.

Il l'a dit ! il l'a dit ! soixante mille livres !

A chaque instant ma surprise s'accroît.

De tes faveurs, fortune, tu m'enivres,

Et tu fais bien, c'est à bon dreil ;

Car la fortune est femme; entre femmes l'on doit
S'entraider, et je puis, écoutant ma tendresse,
De Marcel a présent récompenser l'amour;
Je prétends l'épouser aussitôt mon retour;
Et je veux qu'ici même il en ait la promesse
Avant que je m'éloigne...

(Écoulant.)

Car

J'entends les matelots et le chant du départ.

(*Francine va prendre chez maître Benjamin tout ce qu'il faut pour écrire, et vient faire sa lettre sur la table qui est près du cabaret, pendant qu'on entend en dehors, en venant du port, des chants lointains.*)

CHOEUR.

La voile est préparée;
La brise désirée
Vient sillonner les flots.
O la belle soirée!
Sur la plaine ambrée
Voguons, bons matelots!

(*Francine pendant ce temps a écrit sa lettre: elle se lève au moment où entrent en dansant des grisettes et de jeunes ouvrières, puis après entrent des hommes, leurs cavaliers.*)

CHOEUR

Que la soirée est belle!
Le plaisir nous appelle;
Ouvrière fidèle,
Voici ta fin du jour.
La-bas, sous le feuillage,
Le soir après l'ouvrage,
Nous attendent l'ombrage,
Et la danse et l'amour.

UNE JEUNE FILLE, s'avançant vers Francine.

Venez-vous, la belle étrangère!
Nous avons, et ça peut vous plaire,
Non loin du port un bal charmant,
De très-bon ton et très-décent.

FRANCINE.

Je ne puis, mes chères amies.

LA JEUNE FILLE.

Madame est faite, apparemment,
A de plus hautes compagnies.

FRANCINE.

Non pas; mais je pars à l'instant.
Daignez remettre, je vous prie,
Ce billet...

LA JEUNE FILLE.

A qui donc, s'il vous plaît?
FRANCINE.

A Marcel.

LA JEUNE FILLE.

Celui qui se marie
A l'hôtessse du cabaret?

TOUTES.

C'est très-bien, c'est charmant!
Comptes sur notre dévouement.

ENSEMBLE.

LES JEUNES FILLES, à part.

L'aventure est nouvelle,
L'occasion est belle.

(Montrant le cabaret de Simonne.)

Et l'on pourra sur elle
S'égayer en ce jour!

(Haut.)

Le plaisir nous engage;
La-bas, après l'ouvrage,
On trouve sous l'ombrage
Et la danse et l'amour.

FRANCINE, à part

Hélas! l'heure m'appelle;
Au rendez-vous fidèle,
Il faut montrer du zèle,
Voici la fin du jour.
Mais, vertueuse et sage,
A rien je ne m'engage;
Et pour ce mariage
Je serai de retour.

(*A la fin de ce chœur Francine dit adieu à ses compagnes, et sort par la droite, au moment où Marcel paraît de l'autre côté.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; MARCEL, entrant et rêvant.

VOUS, d demi-voix.

Silence! c'est Marcel. Ah! pour un fiancé,
Quel air mélancolique et quel maintien glacé!

MARCEL, à part, et sans voir personne.

Ah! la coquette! ah! l'infidèle!
Malgré moi j'y pense toujours;
Et je soupire encor pour elle
Même en formant d'autres amours.

LA JEUNE FILLE, s'approchant.

Monsieur Marcel.

MARCEL, brusquement.

Ah! laissez-moi,

LA JEUNE FILLE.

Une lettre...

MARCEL, avec humeur.

C'est bien.

LA JEUNE FILLE, la lui montrant.

Une lettre...

MARCEL, la prenant vivement.

Ah! c'est d'elle,

Et ma main tremble et d'amour et d'effroi.

(*Il lit la lettre tout bas, et pendant ce temps les jeunes filles le montrent du doigt, et causent entre elles à demi-voix, en l'observant.*)

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

Regarde donc! Vois-tu? vois-tu?..

DEUXIÈME PARTIE.

Comme il a l'air troublé!

PREMIÈRE PARTIE.

Joyeux!

DEUXIÈME PARTIE.

Éma!

TOUS, entre eux.

Vois-tu? vois-tu?

ENSEMBLE.

MARCEL, après avoir lu.

Ah! quelle ivresse!
De sa tendresse
J'ai la promesse!
Plus de frayeur!
De sa constance
J'ai l'assurance,
Et l'espérance
Rentre en mon cœur.

LE CHOEUR.

Son chagrin cesse!
Oui, du maître
Et de tendresse
Change son cœur.
Plus de souffrance!
Par l'inconstance,
Pour lui commence
Le vrai bonheur.

(Marcel, dans son transport, relit encore la lettre à demi-voix, et toutes les jeunes filles s'approchant pour écouter par derrière lui.)

MARCEL, lisant.

« J'ai dit que je t'épouserais
« Dès que j'aurais de la fortune :
« Je suis sur le point d'en faire une ;
« Romps l'hymen que la projetais.
« Attends-moi ! fidele et sensible,
« Je reviens le plus tôt possible
« Avec mon amour, mes vertus,
« Et de plus,
« Une dot de vingt mille écus. »
Son amour !

TOUTES.

Et vingt mille écus !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MARCEL, avec transport.

Ah ! quelle ivresse, etc.

LE CHŒUR.

Son chagrin cesse, etc.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONNE.

SIMONNE.

Ah ! quelle horreur ! quelle infamie !
Pour elle j'en rougis, hélas !

LES OUVRIÈRES.

Qui donc ?

SIMONNE.

Votre nouvelle amie ;

Je l'ai vue, et je n'y crois pas.

MARCEL, à Simonne, avec émotion.

Cette étrangère si jolie ?

SIMONNE.

A l'instant le comte d'Elvas
L'enlève.

MARCEL, vivement.

De force ?

SIMONNE.

Non pas !

Tous deux, gaiement, le vent en poupe,
S'éloignent dans une chaloupe

Vers un brick portugais ... D'ici voyez plutôt !

De loin entendez-vous le chant du matelot ?

*(Tous rangés sur une seule ligne regardent vers la gauche.
On entend dans la lointain le chœur des matelots,
accompagné par les chœurs qui sont en scène.)*

ENSEMBLE.

MARCEL, à demi-voix.

Ah ! mon âme à se vue
De fureur est émue :
Renfermons en mon cœur
Mon dépit, ma douleur.

(Avec force.)

Plus de tendresse !
Mon amour cesse,
Ame traîtresse,
Cœur imposteur !
L'indifférence
Venge d'avance
Ton inconstance
Et mon malheur.

CHŒUR, dans la lointain.

La voile est préparée ;
La brise désirée
A sillonné les flots.
O la belle soirée !

Sur la pluie ambrée
Voguez, bons matelots !

CHŒUR DES GRISETTES, à demi-voix, regardant Marcel.

Pour la belle inconnue,
Où, son âme est émue ;
Il renferme en son cœur
Son dépit, sa fureur.

Ah ! quelle ivresse !

D'une maîtresse

Fausse et traîtresse,

Il perd le cœur !

Plus de souffrance !

Vivent d'avance

Et l'inconstance

Et le bonheur !

SIMONNE, à Marcel.

Que vous fait ce départ ?

MARCEL, prenant un air indifférent.

Moi ? rien.

(A part.)

Que rien à ses yeux ne m'accuse !

SIMONNE, à Marcel.

C'est amusant !

MARCEL, s'efforçant de rire.

Sans doute ; ça m'amuse.

SIMONNE.

Allons au bal !

MARCEL, de même.

Je le veux bien !

SIMONNE.

Et demain...

MARCEL.

Volontiers !

SIMONNE.

Des demain nous partons

Avec mon oncle en Angleterre !

MARCEL.

Très-volontiers !

SIMONNE, gaiement.

Nous nous y marierons !

MARCEL.

Sur-le-champ !

SIMONNE.

Quel sort prospère !

MARCEL, répétant.

Quel sort prospère,

SIMONNE, riant.

Lorsque nous serons mariés...

MARCEL, froidement.

Lorsque nous serons mariés...

SIMONNE.

Mais vous ne riez pas !

MARCEL, s'efforçant de rire.

Si vraiment !.. voyez !.. voyez !..

CHŒUR GÉNÉRAL.

Le plaisir nous appelle !

Que la soirée est belle !

A la danse fidele,

Guétons la fin du jour !

La-bas, sous le feuillage,

Quelque discrète et sage,

On trouve sous l'ombrage

Et la danse et l'amour !

MARCEL, à part, pleurant.

O crainte cruelle !

Fraude ! ah ! l'infidèle !

Ah ! je n'aimerais qu'elle !

Je l'aimerais toujours !

Où, dans ce mariage,

Il le faut, je m'engage !
Mais, après cet outrage,
Je renonce aux amours !

(*Ils sortent tous en dansant, et entraînant malgré lui Marcel.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la taverne de Trim Trumbell. Portes à droite et à gauche ; trois portes au fond donnant dans une grande salle.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIN ANGLAIS, BUTANT et entourant MARCEL qui les salue ; SIMONNE leur verse à boire.

INTRODUCTION.

LE CHŒUR.

Honneur aux taverniers fameux
Qui nous apportent de la France
Gâté, plaisirs, fête, bombance,
Bon visage et vin savoureux !

SIMONNE, d'un air sûr.

Mon oncle Trim nous cède sa taverne.

CHŒUR.

Il n'a jamais rien fait de mieux !
Notre hôte est de si beaux yeux !

SIMONNE, à Marcel.

Mais soyez donc gentil !..

MARCEL.

C'est toi que ça concerne !

Chez un futur mari, c'est du luxe !

SIMONNE.

C'est bon !

L'en usera, Monsieur, de la leçon !

CHŒUR.

Voyons, Marcel, dis-nous, châtun t'en prie,
Quelque chanson de ta patrie !

MARCEL, à part.

Chanter ! quand j'ai la mort au cœur !

SIMONNE, à Marcel.

Chantez donc, ça fait trouver le vin meilleur !
C'est tout profit !..

LE CHŒUR.

Buyons, et répétons en chœur.

MARCEL.

RONDEAU.

PREMIER COUPLET.

Tra, la, tra, la, tra, la, la, la,
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la,
Pour chercher le richesse
Antonin s'embarquait.
Et Mina, sa maîtresse,
Au matelot disait :
Que le flot qui t'entraîne
Veille bien sur ton sort,
Et que Dieu me ramène
Mes amours à bon port !
Puis, sa voix au lointain
Constat son refrain..

Tra, la, tra, la, tra, la, la, la,

♫ Tra, la, tra, la, tra, la, la, la,

DEUXIÈME COUPLET.

Mais un jour se balance,
Au milieu des bois bleus,

Un vaissseau qui s'éloce
Comme venait des cieux !
Pour Mina plus de peine,
Car, veillant sur son sort,
Le bon Dieu lui ramène
Ses amours à bon port !
Et sa voix au lointain
Répétait son refrain..

Tra, la, tra, la, tra, la, la, la,

Tra, la, tra, la, tra, la, la, la,

LE CHŒUR.

Bravo ! bravo !.. C'est ravissant !..

Vraiment, Marcel est un garçon charmant !

Grâce à son chant, grâce à son vin,

Aupres de lui point de chagrin.

(*Marcel sort avec le chœur.*)

SCÈNE II.

SIMONNE, TRUMBELL, entrant mystérieusement par la porte de côté.

TRUMBELL, à part. Grâce au ciel !.. les voilà partis !.. (À Simonne.) Viens ici, mon enfant, m'aider à avoir une idée.

SIMONNE. Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle !

TRUMBELL. C'est ce qui m'arrive assez volontiers quand j'ai peur.

SIMONNE. Vous ! un ancien cromwelliste, une tête-ronde, un enragé puritain !..

TRUMBELL. C'est pour cela.

SIMONNE. Qui autrefois, dit-on, ne respirait que le guerre et le pillage..

TRUMBELL. Parce qu'alors je n'avais rien ; mais aujourd'hui que j'ai du vin dans ma cave et des guinées dans ma poche, je suis pour l'ordre établi.. Et puis ce dont il s'agit : hier, dans la nuit, deux voyageurs sont arrivés dans cette taverne avec une suite nombreuse.. Tu étais déjà endormie.. c'est moi qui les ai reçus. Ils ont demandé deux chambres séparées, les meilleures, qu'ils ont payées d'avance..

SIMONNE. Jusqu'ici, je ne vois rien d'effrayant.

TRUMBELL. Attends donc !.. Ce matin, je buvais avec un de leurs domestiques, parce que, moi, je ne suis pas fier, je bois avec tout le monde ; et ce garçon, qui n'est pas habitué à notre porter, s'est mis à jaser.. à jaser sur ses maîtres, comme de juste, et m'a avoué à l'oreille que la personne, la jeune dame logée là, était la femme du prétendant, du roi Charles II.

SIMONNE. Une reine !

TRUMBELL. Une reine.. si on veut.. mais nous ne voyons pas !.. Il n'y a pas de Stuart.. J'ai juré fidélité à Cromwell, mon général, et à son fils Richard, qui lui succède ; et Trim Trumbell n'a jamais manqué à ses serments ni à ses principes !

SIMONNE. Eh bien ! alors, que voulez-vous faire ?

TRUMBELL. Ce que je veux faire ? Par le mordieu ! c'est déjà fait !.. Il y a un ancien bill qui condamne à mort les Stuart et tous ceux qui leur donneraient asile..

SIMONNE. Eh bien ! eet asile, vous ne le donnez pas.. vous le faites payer.

TRUMBELL. Je le sais bien.. et c'est ce qui me sauve.. Mais c'est égal ; j'ai voulu, malgré cela, me mettre en règle, et s'il est vrai que j'aie chez moi quelque personne de la famille royale..

SIMONNE. Ici, dans une taverne ! Ce n'est guère probable.

TRUMBELL. Tu crois !

SIMONNE. Et sur le rapport d'un domestique ivre, vous allez vous effrayer !..

TRUMBELL, à part. C'est vrai ! j'ai peut-être eu tort.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LADY PÉKINBROOK.

TRUMBELL, allant au-devant d'elle. Que vois-je ?.. Lady

Pekimbroke, la plus grande dame du comté... le plus beau château du pays, dans mon auberge.

LADY PEKIMBROKE. Tu dis vrai ; cette obscure taverne ne devait pas s'attendre à un pareil honneur ni à un autre plus grand encore.

TRUMBELL. Que dites-vous ?

LADY PEKIMBROKE. Silence, Trim Trumbell. Il y va de l'illustration de la maison, de son ennoblement peut-être, et à coup sûr de ta fortune...

TRUMBELL. Serait-ce possible ?

LADY PEKIMBROKE. C'est moi qui te le garantis... moi, Arabella Pekimbroke, ancienne dame d'honneur de la jeune reine... moi qui, depuis onze ans privée de mes honneurs et prérogatives, suis obligée, du fond de cette province, de dévorer en silence mes humiliations et les vingt mille livres sterling de rente qui me sont restées. Mais l'heure approche où le malheur et la fidélité vont enfin recevoir leur juste récompense !... N'est-il pas arrivé cette nuit, mystérieusement, dans ton auberge une jeune dame et sa suite ?

TRUMBELL. Oui, Minkie !

LADY PEKIMBROKE, à Trumbell et à Simonne. Ah ! souvenez-vous !... (Vivement.) N'ont-ils pas seulement pas conduites-moi à ses pieds.

TRUMBELL. Elle n'est pas levée.

LADY PEKIMBROKE. C'est différent... je ne puis, je n'oserais... l'époussette avant tout... et ce n'est pas moi qui voudrais y manquer... s'agit-il du salut de la monarchie !... Mais dès qu'on aura pu, dès qu'on aura sonné, que quelqu'un vienne me prévenir, m'avertir, dans mon château les pères.

TRUMBELL, montrant Simonne. Ma nièce.

LADY PEKIMBROKE. Ah ! cette jeune fille, c'est ta nièce !... Bien... que cela ne sorte pas de la famille... Et toi, Trim, tu remettras cette lettre à Sa Majesté... non, au chambellan, au maréchal, à la première dame d'honneur.

TRUMBELL. Comment ! est-ce que vraiment ce serait ?

LADY PEKIMBROKE. Tais-toi, tais-toi ! Puisqu'elle a choisi ta maison, je ne doute pas de la pureté de ses sentiments... malgré la mauvaise réputation de Cromwelliste.

TRUMBELL. Moi !

LADY PEKIMBROKE, vivement. Tant mieux... c'est ce qu'il faut... On dit d'une manière et l'on pense d'une autre ; c'est le seul moyen à présent d'être fidèle... Je n'ai pas besoin de vous recommander les soins, le dévouement, le respect... Voici d'abord une centaine de guinées, sans compter le reste.

SIMONNE, à Trumbell. C'est donc vrai ? c'est donc là-dessus ?

LADY PEKIMBROKE, à demi-voix. Oui, mes amis... oui, la princesse de Portugal, la jeune épouse de Charles II, qui vient à travers les périls rejoindre son royal époux.

TRUMBELL, avec embarras et hésitation. Ah ça ! vous croyez donc que tout ça réussira ?

LADY PEKIMBROKE. Il n'y a pas de doute... L'Angleterre est lasse du protectorat... il lui faut une cour, une famille royale, des levers, des réceptions, des plaques et des cordons... c'est indispensable à son bonheur... La mort de Cromwell laisse le pouvoir aux mains de Richard, son fils, dont on ne soupçonne guère... et l'on dit de plus que le chef de l'armée, que Monk est pour nous et qu'il trahit par dévouement.

TRUMBELL, avec hésitation. Ça se peut donc ? Et il ne lui arrivera rien, il ne lui sera rien fait ?

LADY PEKIMBROKE. Il sera fait duc et pair !

TRUMBELL, à part. Ah ! mon Dieu !

LADY PEKIMBROKE. Ce que je vous recommande, c'est de ne laisser parler la reine, avant moi, à aucun noble du pays... Il est tout des prétentions si exagérées, si ridicules... Ce n'est pas comme moi... le cœur, le dévouement, le royalisme purs.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Nos destins vont changer, si sous ce règne anguste

Nous serons tous placés, nous serons tous heureux ;
Je fais d'abord nommer mon époux, c'est trop juste,
Mes trois fils, mes cousins, mes oncles, mes neveux.
On rétablit pour nous et la gloire et la gloire...
Quoi profit nous malheurs nous auront rapporté !

Ah ! qu'il est doux d'être victime

De la fidélité...

DEUXIÈME COUPLET.

Où, la loi, qui punit la révolte illégale,
De ceux qui n'ont rien fait pour payer les travaux !
Hélas ! sur les Stuart et la race royale
Nous avons tant pleuré... car ils dans nos châteaux !
Sans avoir rien perdu, ce dévouement sublime
Dont nous rendra riches, honneurs et dignité !.

Ah ! qu'il est doux d'être victime

De la fidélité !

(A Simonne et à Trumbell.) Silence, dévouement, et votre fortune est faite ! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE IV.

TRUMBELL, SIMONNE, puis MARCEL.

TRUMBELL, se frottant la front. Diable ! diable ! il paraît que c'est la reine et que son parti va réussir.

SIMONNE. Tant mieux, mon oncle, parce qu'alors, comme disait cette grande dame, notre fortune est assurée.

TRUMBELL. J'en suis bien... mais alors, par fidélité à mes principes... à mes anciens principes... Je crains bien d'avoir fait une fameuse bêtise.

SIMONNE. Comment ? Qu'avez-vous donc ? quel air soucieux !

TRUMBELL. Rien ! rien ! (Appelant.) Marcel ! Marcel !

MARCEL, accourant. Eh bien ! quel que vous me voulez ?

TRUMBELL. Ecoute, mon garçon. Tu vas courir chez le shérif, qui demeure à deux milles d'ici... Tu entends ?

MARCEL. Très-bien !

TRUMBELL. Magistrat du pays et médecin de campagne, il est possible qu'il n'aient pas rentré et qu'on ne lui ait pas remis une lettre apportée par maître Trim Trumbell... Alors tu la ramèneras... Tu comprends ?

MARCEL. Très-bien !

TRUMBELL. Peut-être même est-elle encore sur la table où je l'ai mise... Rapporte-la-moi sur-le-champ, et nous sommes sauvés.

MARCEL, étonné. Comment cela ?

TRUMBELL. Cours, et ne réfléchis pas. Attends ! attends ! de la vivacité... (Marcel sort.) Toi, ma nièce... (Voyant la première porte à droite s'ouvrir.) La porte s'ouvre ! Sa Majesté est levée... la reine va paraître.

SIMONNE, avec joie. Quel plaisir !

TRUMBELL. Ah bien ! oui, il ne s'agit pas de s'amuser... mais d'aller avertir lady Pekimbroke... Dis-lui que sa seigneurie peut se présenter.

SIMONNE. Oui, mon oncle.

TRUMBELL, la mettant à la porte. Ehi va donc ! On ne dirait jamais que ces gens-là arrivent de France... Ils ne savent pas se remuer... tandis que moi... Dieu ! voici déjà le maréchal, le chambellan, le chevalier d'honneur, et la reine... la reine elle-même... Moi qui sous Cromwell n'avais pas l'habitude d'en voir... (Il se tient courbé respectueusement.)

SCÈNE V.

D'ELVAS, FRANGINE, TRUMBELL.

D'ELVAS, s'avançant en donnant la main à Frangine, et apercevant Trumbell à moitié prosterné. Qu'est-ce donc, maître Trumbell ? et que veut dire cette posture ?

TRUMBELL. C'est la seule qui me convienne... Je sais, Monseigneur, je sais tout.

D'ELVAS. Alors, du silence !

TRUMBELL. Aussi, je me tais... Mais ma maison, ma famille, mes gens, je viens tout offrir à Madame.

FRANCINE, étouffée. A moi ?
D'ELVAS, bas, à Francine. Acceptez sans parler... (Francine fait un geste.) C'est bien !

FRANCINE. De plus, une lettre de la comtesse Pekinbrook, la plus noble dame du pays, qui est déjà venue attendre le lever de...

D'ELVAS. Il suffit, remettez cette lettre. (Trumbell passe près de Francine, met un genou en terre et lui présente la lettre.)

D'ELVAS, bas, à Francine, qui reste stupéfaite. Prenez et lisez.

FRANCINE, lisant. « On ne paraît pas de peur de vous compromettre, mais vous êtes reconnue ; un signe, et l'on est à vos pieds ; un mot, et vingt mille, trente mille guinées sont à votre disposition ; on sollicite l'honneur de vous les apporter... » (Bas, à D'Elvas.) Je déclare que si j'y comprends quelque chose...

D'ELVAS, bas. Ce n'est pas nécessaire... (Haut, à Trumbell.) Madame recevra Milady... Laissez-les.

FRANCINE. Encore une faveur !... la plus grande de toutes, la permission de baiser la bas de votre robe.

D'ELVAS. Mieux que cela !... La main que Madame vous offre... (Bas, à Francine.) Offrez-la donc !... (Francine la présente à Trumbell, qui l'embrasse.) Quelconque a touché cette main est aubain... Releve-toi, premier maître d'hôtel du palais, baron de Berigoul !

FRANCINE, à part. Moi !... baron !... O Cromwell !... si tu me voyais ! (À haute voix.) Vive la reine !

D'ELVAS. Tais-toi, tais-toi, et laisse-les. (Trumbell sort après avoir salué respectueusement.)

SCÈNE VI.

FRANCINE, D'ELVAS.

FRANCINE, regardant avec étonnement autour d'elle. Qu'est-ce que tout ça signifie ?

D'ELVAS. J'ai tenu mes promesses, et depuis le moment où nous sommes embarqués, j'espère que mon respect...

FRANCINE. C'est juste ! deux chambres séparées, et pas un mot d'amour ou de galanterie. Je ne le croyais pas... Mais vous m'avez promis de tout me dire en Angleterre, et nous y sommes.

D'ELVAS. Tu as raison ; écoute-moi donc et tâche de ne rien oublier... (Voyant qu'elle est debout près de lui.) Ah ! assieds-toi ; c'est plus convenable, si quelqu'un venait... (Francine va s'asseoir.) Sais-tu d'abord, qu'il y a quelques années l'Angleterre avait du roi qu'on appelait Charles I^{er} ?

FRANCINE. Ma foi, non, mais il avait là un beau pays, et il devait être bien heureux !

D'ELVAS. Au contraire ; il fut condamné à mort, et sa famille est exilée depuis onze ans.

FRANCINE, étonnée. Ah ! bah ! vous en êtes bien sûr !

D'ELVAS. Tellement sûr, que son fils, qu'on nomme Charles II, est débarqué depuis un mois en Angleterre, pour reconquérir son royaume.

FRANCINE, naïvement. Je ne demande pas mieux... Mais qu'est-ce que ça peut me faire à moi ?

D'ELVAS. Tu vas le savoir... Il y a une jeune femme, une princesse de Portugal, ma souveraine, à moi !...

FRANCINE. C'est vrai ! vous m'avez dit que vous étiez un seigneur portugais.

D'ELVAS. Cette reine ne veut pas rester plus longtemps séparée de son mari... Malgré nos conseils, qui lui prescrivaient d'attendre en France ou en Hollande, elle a voulu absolument rejoindre le roi et partager son sort et ses dangers.

FRANCINE. C'est bien à elle... c'est une brave femme !... Mais moi, en quel ça me regarde-t-il ?

D'ELVAS. Nous y voici... Il fallait tromper la surveillance des croisières anglaises, et une fois débarqués, donner le change aux espions de Richard et du parlement... Alors, et sur un bâtiment français, un modeste bateau pé-

cheur, la reine aborde en Écosse, pendant que toi, sur un superbe vaisseau portugais, tu descends sur les côtes d'Angleterre avec assez d'adresse pour que la ville de Brighton et toutes les environs s'aperçoivent que la princesse de Portugal, la femme de Charles II, est cachée dans une taverne de cette ville.

FRANCINE, après un moment de silence. Eh bien ?...

D'ELVAS. Eh bien ! toutes les forces, tous les constables, toute la police du royaume se concentrent de ce côté... ce qui assure le voyage de la vraie reine et lui permet de rejoindre son époux.

FRANCINE. Et si pendant ce temps on nous arrête ?

D'ELVAS. Je l'espère bien... si je m'arrange pour cela !

FRANCINE, d'un air inquiet. Oui, mais moi, ça ne m'arrange pas, et je voudrais savoir ce qui m'arrivera.

D'ELVAS. Il t'arrivera d'être conduite à Londres à petites journées... avec les plus grands égards... dans une belle voiture à quatre chevaux... Toi qui simes à aller en voiture...

FRANCINE, avec joie. Quatre chevaux !...

D'ELVAS. Peut-être huit... avec de belles glaces et de beaux cavaliers à chaque portière...

FRANCINE. Et puis ?...

D'ELVAS. Et puis, quand nous aurons gagné par là le temps nécessaire, ou même plus tôt, si les événements le permettent... je dirai la vérité... La reine d'Angleterre deviendra Francine Camusat... Et comme on n'a jamais été au pouvoir sans qu'il en reste quelque chose... sa royauté lui vandra, ainsi que je le lui ai promis, une soixantaine de mille livres pour sa cassette !

FRANCINE, avec joie. Vraiment ?

D'ELVAS. Toutes les reines ont une cassette.

FRANCINE. C'est gentil !... Et qu'est-ce que j'aurai à faire ?

D'ELVAS. Tu l'as déjà vu... être censée, adonnée, recevoir des hommages... et prodiguer en échange des éloges et des remerciements... donner libéralement sa main à baiser... distribuer, sans les compter, les sourires à ceux qui regardent... les promesses à ceux qui demandent, et les cordons à tout le monde !... Dans les restaurations ça ne coûte rien et ça rapporte... Surtout, silence absolu, même avec nos plus zélés partisans... Ces nobles familles, dont les prétentions, l'indiscrétion et les exigences ont toujours compromis la cause qu'ils voulaient servir... (Voyant entrer lady Pekinbrook.) Oh vint !... ça commence déjà !... (Haut.) Milady, comtesse de Pekinbrook, que j'ai l'honneur de présenter à Sa Majesté. (À Francine.) Un sourire gracieux !... (Francine fait un sourire à lady Pekinbrook.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LADY PEKINBROOK.

LADY PEKINBROOK, très-émue. Ah ! Madame ! ah ! Votre Majesté !... La surprise, la joie, l'attendrissement... J'avais là-dessus trois ou quatre phrases qu'il m'est impossible d'achever... L'émotion m'a rendue muette !...

D'ELVAS. C'est un genre d'éloquence qui a bien son prix... et que Sa Majesté préfère... (À lady Pekinbrook, qui est prête à se trouver mal.) Eh bien ! que faites-vous donc, Milady ?... Vous trouver mal devant la reine !...

LADY PEKINBROOK, avec une transition brusquée. C'est juste !... l'étiquette !... C'est, je crois, monsieur le comte d'Elvas que j'ai l'honneur de revoir... marquis de Villareal et parent de la nouvelle reine !

D'ELVAS. Moi-même, qui, l'année dernière, ai vu à Bréda, près du roi Charles II, monsieur le comte et madame la comtesse de Pekinbrook !...

LADY PEKINBROOK, à Francine. Sa Majesté n'avait pas encore quitté le Portugal !...

D'ELVAS. A peine mariée... c'est la première fois qu'elle daigne se montrer à ses fidèles sujets d'Angleterre !...

LADY PEKINBROOK. Aussi je tenais ardemment à lui jurer la première serment de fidélité... car tous les nobles des

environs étaient aux aguets pour me revir cet honneur... et ils s'échieraient de jalousie s'ils avaient seulement touché les choses aimables et gracieuses que Sa Majesté a daigné m'adresser!..

FRANCINE, bas, à d'Elvas. Je n'ai encore rien dit!
D'ELVAS, bas. C'est ce qu'il faut... Continuons de même!
LADY PEKINBROOK. Ah! j'en garderai un éternel souvenir!.. Nous le méritons, j'ose le dire, par l'infiniment aimable que nous avons montré à la dynastie déchue... Lord Pekinbrook, mon époux, a toujours gardé sous l'empire un silence obstiné et séducteur... Il est toujours resté dans ses terres et ne s'est jamais montré. Aussi, j'ose espérer que ces onze ans de dévouement et de services ne seront pas stériles... et que Sa Majesté daignera se le rappeler pour le premier gouvernement vacant!.. Moi, autrefois, dame d'atours, je ne demande rien pour moi-même que mon rang, avec les droits attachés à l'ancienneté...
D'ELVAS, avec un signe approbatif. Comment donc!
LADY PEKINBROOK, continuant. Mais je demanderai, en revanche, un régiment pour mon fils aîné, l'ordre de Saint-André pour les deux autres... Et quant à mes trois derniers, dont je garantis le jeune dévouement, je les présente avec confiance comme pages de Votre Majesté!

FRANCINE, à lady Pekinbrook. Vous n'avez pas d'autres parents?
LADY PEKINBROOK, avec effusion. Ah! Madame!.. Je sens tout ce que cette demande a de gracieux, de généreux, de vraiment royal!..

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TRUMBELL, puis SIMONNE.

TRUMBELL, accourant. Madame!.. Madame!
LADY PEKINBROOK. Qu'est-ce donc?
D'ELVAS, à part, avec joie. Viendrait-on nous arrêter!
TRUMBELL. Tous les nobles du pays qui arrivent!..
D'ELVAS, tristement, à part. Ah! que cela...
TRUMBELL. Je les ai tous reconnus... ils sont là dans le salon de cent courtisans à attendre Sa Majesté.

LADY PEKINBROOK, bas, à Trumbell. Maladroit!.. Vous les avez donc prévus?
TRUMBELL, de même. Eh! non... ils sont venus tout seuls!..

LADY PEKINBROOK. Preuve, comme je le disais, que nos affaires vont à merveille!.. Aussi Sa Majesté va être accablée de baraganes et de demandes auxquelles je vendrais la soustraire.

D'ELVAS. Impossible!.. Il faut que la reine repôse.
FRANCINE, à demi-voix. Vous croyez?... Et que leur dire?
D'ELVAS, de même. Toujours la même chose.

FRANCINE, de même. Ce n'est pas difficile... (Haut.) Mais recevoir ainsi, en costume de voyage... l'on dirait plutôt d'une grisette que d'une majesté, tant la mienne est chiffonnée... (D'Elvas lui fait un signe; elle lui dit à demi-voix.) Chiffonnée... ça se dit!..

LADY PEKINBROOK. N'est-ce que cela?... J'ai tout prévu... j'avais chargé la jeune fille qui est venue m'annoncer votre arrivée...

TRUMBELL, avec fierté. Ma nièce!
LADY PEKINBROOK, continuant. D'apporter à Votre Majesté quelque robe de cour... (A Simonne, qui vient de la droite, portant plusieurs cartons.) Dépensez cela dans l'appartement de la reine... (A Francine.) J'y ai joint quelques coiffures à moi...

FRANCINE, à part. Qui ne m'iront jamais!
LADY PEKINBROOK, à Simonne qui est au fond du théâtre. Laissez ce carton... (Simonne laisse un carton et porte les autres dans l'appartement à droite, et rentre un instant après.) C'est ce qu'il y a de plus nouveau... cela vient de France.

FRANCINE, vivement. Ah! voyons!.. Je vous dirai tout de suite si c'est d'un bon genre... s'il y a du style... Il faudrait d'abord savoir de quel magasin... (Un regard

de d'Elvas l'arrête.) De quel magasin ça vient? (Pendant ce temps Simonne est rentrée, a ouvert le carton et présente une toque à lady Pekinbrook.)

QUINETTE.

LADY PEKINBROOK, à Francine, lui montrant sa coiffure. Cette toque plaît-elle à Votre Majesté?

FRANCINE, l'examinant. Mais oui, c'est fort gentil!..

(A part, regardant lady Pekinbrook.) Pour une tête anglaise, Ce n'est pas trop mal ajusté.

LADY PEKINBROOK, à Simonne. Approchez, mon enfant!.. Cette jeune Française Va m'aider à vous la poser!

FRANCINE. Je la mettrai mieux seule...
D'ELVAS, arrêtant Francine. On ne peut refuser Des services offerts avec autant de grâce.

FRANCINE, bas, à d'Elvas. Elles vont me coiffer de travers!

D'ELVAS, bas. Dans la place On est toujours fort bien!

LADY PEKINBROOK, plaçant la toque sur la tête de Francine. C'est cela, m'y voici!..

(A Simonne.) Mets des épingles par ici!..

SIMONNE, s'approchant. Quel honneur! coiffer une reine!

FRANCINE, sous la regarder. Tâchez au moins que cela tienne!

(Jetant un cri.) Maladroit!.. vous me piquez!..

SIMONNE, confuse. C'est le trochis!..

LADY PEKINBROOK. Vous répliquez!..

TRUMBELL, à Simonne. Vous osez répliquer à votre souveraine?

SIMONNE, levant les yeux et reconnaissant Francine. Pardon!.. Dix! qu'ai-je vu?... Non! non!.. j'y crois à peine?

C'est vous, qui... c'est vous, que...
D'ELVAS ET FRANCINE, la reconnaissant. Simonne!.. quel malheur!

FRANCINE, à part. Elle va renverser mon trône et ma grandeur!

ENSEMBLE. Étrange surprise!

SIMONNE. Et que croire ici? C'est une méprise Qui m'abuse ainsi.

Je la quitte à peine Dans son magasin!

Et la voici reine! Dix! quel beau chemin!

LADY PEKINBROOK ET TRUMBELL. D'où vient la surprise? Qui l'agit ici?

C'est quelque méprise Qui la trouble ainsi. Je respire à peine!

Cela peut enfin Offenser la reine! Pour nous quel chagrin!

FRANCINE ET D'ELVAS, à part. Fatale surprise! Elle sent ainsi, D'un mot, à sa guise,

Tout changer ici...
Et, quoi qu'il advienne,
Renvoyer soudain
Une noble reine
Dans son magasin!
TRUMBELL, à SIMONNE.
Allons, qu'as-tu?... réponds!
LADY FRANKENBERG,
Connais-tu la princesse?...
SIMONNE, troublée.
Moi! non!... oui!... non!...
LADY FRANKENBERG,
Où l'as-tu vue, enfin?
A sa cour?...
SIMONNE.
Ah! bien, oui!...
LADY FRANKENBERG.
Voyez quelle hardiesse!
SIMONNE.
Je la vis!...
LADY FRANKENBERG.
Où cela?...
SIMONNE.
Mais dans un magasin
De modes...
LADY FRANKENBERG.
Quelle folie!...
Une reine modeste!
TRUMBELL.
Ah! c'est invraisemblable!
LADY FRANKENBERG.
Pis quo cela!... c'est une indigence!...
N'ELVAS.
Vous vous trompez... car c'est la vérité!
TOUS.
Quo dit-il?... quel mystère!
Est-ce la vérité?
FRANCINE, à part.
Ciel! que dire!... et quo faire!
Adieu Ma Majesté!
N'ELVAS.
Sachez ici tout le mystère!
TOUS.
Voyons, écoutons le mystère!
N'ELVAS.
Dans les murs de Calais, chantant son noble rang
Sous le modeste habit d'une simple ouvrière,
Ma noble souveraine attendait le moment
De s'embarquer pour l'Angleterre!
FRANCINE, à part.
Le comte ment fort gentiment!
LADY FRANKENBERG.
J'en étais sûre... Une simple ouvrière
N'aurait pas cet air imposant!...
FRANCINE, à part.
La vieille s'y connaît vraiment!...
TRUMBELL, à FRANCINE.
Daignez lui pardonner ce tort!
FRANCINE, avec dignité.
Je lui pardonne... Et d'ailleurs j'aime fort
Les modestes... Aussi, je veux en souveraine
Encourager cet art, où brillent de tous temps
La constance, les mœurs, les vertus, les talents!
SIMONNE.
FRANCINE, à part.
Je l'échappe belle
Pour ma dignité!
Le sort est bête
A Ma Majesté!
Mais de la grisette,
Avec vérité

Combien je regrette
La franche gaieté!
N'ELVAS, à part.
Nous l'échappons belle
Pour sa dignité!
Le sort m'est bête.
Mais, en vérité,
De notre grisette
La vive gaieté
Porc sans l'agrolle
De Sa Majesté!
LES AUTRES.
Mon Dieu! qu'elle est belle!
Quel air de fierté!
Ah! quel cœur rebelle
Aurait résisté?
Quelle erreur complète,
D'avoir hésité
Entre une grisette
Et Sa Majesté!
N'ELVAS, à SIMONNE, après avoir parlé bas à FRANCINE.
Pour vous prouver sa royale indulgence,
Sa Majesté vous fait une faveur!
SIMONNE ET TRUMBELL.
Une faveur!... Quelle douce espérance!
N'ELVAS.
On daigne vous nommer demoiselle d'honneur.
LADY FRANKENBERG, stupéfaite.
Demoiselle d'honneur!...
SIMONNE.
Cet état-là, je pense,
N'est pas aisé!...
TRUMBELL.
Quelle reconnaissance!
FRANCINE, bas, à N'ELVAS.
Mais ça ne lui va pas du tout!
TRUMBELL.
Vous verrez son futur... c'est un garçon de goût!
Nous vous l'amènerons...
FRANCINE.
Son futur!
(A part.)
Je n'ose
Lui demander son nom... Si c'était...
SIMONNE, à FRANCINE.
C'est Marcel
Que vous connaissez bien!
FRANCINE, effrayée.
Marcel!... Ah! je m'oppose
A cet hymen!... Je le défends!...
TRUMBELL ET SIMONNE.
O ciel!
N'ELVAS, surpris.
Pourquoi cela?
FRANCINE, bas, à N'ELVAS.
Mais c'est celui que j'aime...
Et, je vous le déclare ici,
Trône, faveurs, richesses, honneur suprême,
Je vous rends tout... je ne garde que lui!
N'ELVAS, bas, à FRANCINE.
Mais tais-toi donc!
(Haut, à Trumbell.)
La reine pense
Qu'il faut à votre noble alliance,
Un duc, un comte, un grand seigneur!
TRUMBELL.
Cela me semble juste, avec notre grandeur!
(A Simonne.)
Qu'en dis-tu?...
SIMONNE.
S'il faut être sincère,
Je dis qu'un grand seigneur serait assez l'affaire
D'une demoiselle d'honneur!

FRANCINE, à part.

Pauvre Marcel!.. va! l'on ne t'aime guère!

D'ELVAS, bas, à Francine.

Tu vois que, grâce à moi, tu garies en ce jour
Et ta couronne et ton amour!..

(Haut, et montrant la porte du fond.)

Mais la noblesse attend....

LADY PEKINBROOK.

La royale toilette

De Sa Majesté n'est pas faite!

FRANCINE.

Si monne, suivez-moi... car dès ce moment-ci
Je vous attache à moi...

(A part.)

Pour l'éloigner de lui!..

ENSEMBLE.

FRANCINE, à part.

Je l'échappe belle, etc.

D'ELVAS.

Nous l'échappons belle, etc.

LES AUTRES.

Mon Dieu! qu'elle est belle, etc.

(D'Elvas, comme chevalier d'honneur, présente l'avant-bras à Francine, qui sort en s'appuyant sur lui et en faisant de l'autre main un salut de protection à Trumbell. Elle donne quelques ordres à lady Pekinbrook, qui répond par une révérence; puis elle entre avec d'Elvas dans les appartements à droite. Stimonne les suit.)

SCENE IX.

TRUMBELL, LADY PEKINBROOK.

TRUMBELL, avec enthousiasme. Sa Majesté est charmante!.. nommer ma nièce demoiselle d'honneur!

LADY PEKINBROOK, à part. Nomination que nous rectifions!.. (Haut.) Je vais, de la part de la reine, près de la noblesse qui est là, dis-lui...

TRUMBELL, montrant la porte du fond. Dans le salon de cent courtois.

LADY PEKINBROOK. Les prévenir que Sa Majesté va recevoir leurs hommages... Mais pendant qu'ils sont tous à attendre la réussite, sans rien oser, sans rien hasarder... si à nous deux nous devançons les événements...

TRUMBELL. Comment cela?

LADY PEKINBROOK. Dans cette petite ville, qui est toute royale et où il n'y a pas un soldat prussien, nous pouvons, sans rien craindre, risquer une manifestation contraire qui nous fera un honneur infini... Fais sonner les cloches de la paroisse.

TRUMBELL. Moi!

LADY PEKINBROOK. Et, par ordre du comte d'Elvas, je vais faire tirer l'artillerie du vaisseau le *San-Carlos*.

TRUMBELL. Prenez garde!.. prenez garde!.. Ne nous pressons pas! Il peut y avoir du danger.

LADY PEKINBROOK. Aucun!.. un seul shérif à deux milles d'ici... Comme médecin, il est toujours en route... Il faudrait donc que quelqu'un se fût chargé exprès de l'avertir chez lui...

TRUMBELL, à part. Ah! mon Dieu!

LADY PEKINBROOK. Pour qu'il aille lui-même au cantonnement voisin requérir des soldats... Et qui nous aurait dénoncés?

TRUMBELL, tremblant. Qui?

LADY PEKINBROOK. Ce n'est pas moi!

TRUMBELL, de même. Ni moi non plus!.. (A part.) Mais cette maudite lettre... si je pouvais la ravoir!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, MARCEL, accourant.

MARCEL. Mon oncle, mon oncle! me v'la!.. j'ai joliment couru... Votre lettre que vous rapporte!

TRUMBELL, la saisissant vivement et la cachant dans sa poche. Vive le roi!.. ou plutôt vive la reine! (A Marcel qui veut lui parler.) Tais-toi!

LADY PEKINBROOK. Qu'est-ce donc?

TRUMBELL. Rien!.. c'est-à-dire rien... d'excellentes nouvelles... Le ciel se déclare pour la bonne cause... Faisons tirer le canon! faisons sonner les cloches! rendons à notre souveraine tous les honneurs dus à son rang... De plus, je veux et j'entends qu'ici, dans ma maison, tout mon monde soit sous les armes!

LADY PEKINBROOK. C'est juste!.. c'est juste! Il faut à Sa Majesté une garde d'honneur!

TRUMBELL, à Marcel, lui donnant une carabine. Prends ma carabine!

MARCEL, étonné. Moi!

TRUMBELL. N'ais pas peur... elle n'est pas chargée... elle ne t'est jamais.

LADY PEKINBROOK, à Marcel. Toi... en faction à cette porte!.. Ta consigne est de rester ici... de présenter les armes à Sa Majesté... de ne laisser entrer personne sans son ordre ou le mien... et surtout de ne pas quitter ton poste... si tu n'as passé au conseil de guerre... Présentez armes!.. c'est bien! (Marcel porte les armes à lady Pekinbrook, qui sort par le fond.)

SCENE XI.

MARCEL, en faction; TRUMBELL, causant avec lui.

TRUMBELL. Eh bien! mon garçon!.. voilà de fameux événements!

MARCEL, s'avançant vers lui. Bien vrai?

TRUMBELL. Reste donc à ton poste!.. (Marcel se remet en faction.) Oui, mon enfant! je l'ai vue, cette grande reine, qui s'asseyait elle-même ici, sur cette chaise!

MARCEL. Diab! je voudrais bien la voir aussi!

TRUMBELL. Ça ne tardera pas! car elle est là, dans cet appartement, à sa toilette, avec ma nièce, qu'elle a nommée demoiselle d'honneur.

MARCEL, s'avançant. Pas possible!..

TRUMBELL. Reste donc à ton poste! (Même jeu.) Et moi, maître d'hôtel du palais, baron de Borigoul!

MARCEL, étonné. Vous?

TRUMBELL. Comme tu vois! et je n'en suis pas plus fier!.. A propos de ça, mon pauvre garçon, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer!.. tu ne peux plus épouser ma nièce!

MARCEL. Pour quelles raisons?

TRUMBELL. La reine ne le veut pas, ai nous non plus.

MARCEL. A cause?

TRUMBELL. A cause de l'élévation de notre rang et de la bassesse du tien!..

MARCEL. Vous!.. un partisan de Cromwell... un partisan qui voulez l'égalité!

TRUMBELL. C'est vrai!.. je veux que tout le monde soit riche et grand seigneur!.. voilà comme j'entends l'égalité, et comme tu n'as pas de celles-là...

MARCEL, avec colère. Eh bien! par exemple!.. (Se reprenant.) Ce n'est pas tant pour la chose... car ça m'est égal d'être maré ou garçon... mais dire qu'en France et en Angleterre personne ne veut de moi à cause de ma fortune... il y a de quoi la prendre en haine!

TRUMBELL. Et elle est capable de te le rendre... Mais console-toi! la reine est excellente, et si tu lui demandes quelque chose, la moindre chose... d'être chevalier ou marquis, je suis sûr qu'elle te l'accordera!

MARCEL. Je verrai.

TRUMBELL. Et alors, sur-le-champ nous consentirons.

MARCEL. Vous êtes bien bon... je vous remercie.

TRUMBELL. C'est moi qui te remercie de la course de tout à l'heure, et de la lettre que tu m'as apportée.

MARCEL. Il n'y a pas de quoi!.. La vieille gouvernante du shérif ne voulait pas me la rendre... mais moi j'ai dit: Il me la faut! mon oncle Trim Trumbell veut la ravoir... ou sinon!

TEUNELLE. C'est bien!

MARCEL. Ne vous fâchez pas, qu'elle m'a alors répondu... j'ai vu M. le shérif la mettre là, dans son tiroir... Elle l'en a retirée et me l'a donnée!

TEUNELLE, avec effort. Comment!.. la shérif était donc rentrée?..

MARCEL. Oui, sans doute!

TEUNELLE. Il l'aura lue?..

MARCEL. Apparemment!

TEUNELLE, fouillant dans sa poche, et en retirant la lettre. En effet!.. elle a été décahette! elle a été ouverte...

MARCEL. Qu'est-ce que ça vous fait?.. puisque vous l'avez.

TEUNELLE. Ce qu'il m'importe!.. ah! mon Dieu!.. que devenir?.. Dis-moi, mon garçon...

MARCEL. Je ne peux pas... je vais à men peste... N'entendez-vous pas!..

TEUNELLE, avec frayeur. Miséricorde! Qu'est-ce qu'il va arriver? (On entend sonner les cloches. On tira le canon. On bat le tambour. Les portes de l'appartement de droite s'ouvrent ainsi que celles du fond. Marcel, qui s'est remis en faction, présente les armes à Francine, qui paraît en grande toilette de cour, se dirigeant vers la salle du fond en donnant la main à d'Elvas. Lady Pekinbrook vient d'ouvrir les portes du fond et paraît en tête de la noblesse. Tout cela sur une ritournelle très-brillante.)

SCENE XII.

LADY PEKINBROOK, annonçant. La reine, Mesdames!.. (Au moment où Francine passe devant Marcel, il jette un cri, et son arme lui tombe des mains. Il fait un mouvement pour courir vers elle; mais d'Elvas, qui s'en aperçoit, entraîne Francine, et les portes du fond se referment vivement sur eux et sur leur suite.)

SCENE XIII.

MARCEL, seul, vivement ému.

Ah! qu'al-je vu, grands dieux!

En croirai-je men cœur! en croirai-je mes yeux!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Est-ce elle?... est-ce un songe, un prodige
Qui vient de m'apparaître ici?
Elle en ces lieux! ô deux prestige!
Ah! pourquoi si vite as-tu fui!
Mais cette parure si belle,
Cette pompe, cette grandeur.
Et puis cet air plein de froideur....

(Avec tristesse.)

Je me trompais, ce n'est pas elle!
C'était un rêve de men cœur!

DEUXIEME COUPLET.

Est-ce elle qui, superbe et fière,
Passerait devant son ami,
Lorsque mon âme tout enfièvre
Rien qu'à son approche a frémi!
Pourtant, j'ai vu sous le dentelle
Son trouble, et, je crois, sa rougeur...
Et puis son regard enchanteur!

(Avec passion.)

Ah! jamais pour une autre qu'elle
N'aurait ainsi battu men cœur!..

(Voyant les portes du fond s'ouvrir.) On approche... la porte s'ouvre... Ah! mon Dieu!.. (Il se remet vivement à son poste.)

SCENE XIV.

MARCEL, en faction, FRANCINE, parlant au fond aux nobles dames qui sont entrées avec elle.

Je demande quelques instants de repos... Lady Pekin-

brook voudra bien me remplacer... (A part, et redescendant la scène.) Enfin, j'ai pu me soustraire à la surveillance de M. le comte qui ne me quittait pas des yeux... et pendant qu'il allait donner des ordres pour le banquet... C'est très-fatigant, mon état, surtout quand en n'en a pas l'habitude!.. Ils sont tous à me demander des audiences particulières... (Apercevant Marcel qui lui présente les armes.) en voilà un qui n'en demande pas et qui en a peut-être grande envie!..

DUO.

MARCEL, en faction.

Je n'ose!

FRANCINE, à part.

Il hésite!..

MARCEL.

Ah! je tremble!

FRANCINE, de même.

Il a peur!

MARCEL.

Quel tourment!

FRANCINE.

Il s'approche!

MARCEL, inquiet, s'arrêtant.

Halte-là!

FRANCINE.

Quel malheur!

ENSEMBLE.

Comme men cœur palpite!

Serait-ce le frayer!

Non... non... ce qui l'agite

Est plutôt du bonheur!

MARCEL, à part.

Quitter le poste que l'on garde,

Je le sais, est fort dangereux.

FRANCINE, à part.

Il ne vient pas...

(Se détournant.)

Mais il regarde...

MARCEL, courant à elle.

O ciel! voilà ses jolis yeux!

FRANCINE, d'un ton de princesse.

Que me voit cette sentinelle?..

MARCEL, stupéfait.

Je me trompais... ce n'est pas elle!

Francine m'aurait reconnu!

FRANCINE, à part.

Parbleu! Marcel! qu'il est ému!

Eh bien! il retourne à sa place!

(Avec dignité.)

Approchez, men garçon... Peut-être voulez-vous

Obtenir de moi quelque grâce!

MARCEL, à part, avec joie.

Ah! voilà ses accents si doux!

FRANCINE, avec coquetterie.

Vous feriez je peur!..

MARCEL, venant à elle.

Au contraire...

C'est que... c'est que... malgré votre air sévère...

FRANCINE.

Eh bien!..

MARCEL.

Je crois voir!

FRANCINE.

Quoi donc?..

MARCEL, vivement.

Une coquette!.. une ingratitude!..

(S'arrêtant.)

Ah! parden!

Mais Votre Majesté possède sa figure!

FRANCINE, feignant la surprise.

Moi!..

MARCEL.
Ses regards et sa tournure!

Vraiment!..

MARCEL.
Sa taille et ses attraits!

Vous riez?

MARCEL.
Enfin, daos vos traits
Chacun reconnaîtrait l'image...

De quoi!..

MARCEL.
De son doux et charmant visage!

Ah! vous croyez?..

MARCEL, avec passion.
Eh! tocos, maintenant,
Je trouve qu'en vous regardant...
C'est toi!.. c'est vous!..

FRANCINE, sévèrement.
Arrêtez, insolent!..

ENSEMBLE.

MARCEL, à part.
Ah! je respire à peine!
Est-on plus fon que moi?
Aller prendre une reine
Pour l'objet de sa foi!

FRANCINE, à part.
Je gémis de sa peine!
Qu'il a d'amour pour moi!
Ah! que l'état de reine
Est un pécible emploi!

MARCEL, avec expression.
Pardonnez-moi, pardonnez-moi, Madame;
J'ai grand tort... mais à votre aspect
Malgré moi j'éprouve en mon âme
Bien plus d'amour que de respect!
A vos genoux chacun implore
Votre rang, votre dignité!
Moi, c'est une autre que j'adore
Aux pieds de Votre Majesté.

ENSEMBLE.

MARCEL.
Ah! je respire à peine, etc.

FRANCINE.
Je gémis de sa peine, etc.

FRANCINE, s'oubliant peu à peu.
Vous l'aimez donc bien!

MARCEL, avec chaleur.
Si je l'aime!..

Ah! comme l'on n'aime jamais!

FRANCINE.
Mais qui sait... peut-être elle-même
Partage-t-elle vos regrets?

MARCEL.
Oh! non, non, c'est une volage!

FRANCINE.
Qui vous l'a dit?..

MARCEL.
Hélas! mon cœur.

FRANCINE, vivement.
Vous vous trompez!

MARCEL.
Elle a, je gage,
D'autres amants!

FRANCINE.
C'est une horreur!

T. XIV.

ENSEMBLE.

MARCEL, surprise, à part.
Mon Dieu! quel délire
Agite son cœur!
Le mien y croit lire
Son ancien bonheur!
Chaque mot m'enflamme;
Quel doux souvenir!
Et je sens mon âme
Renaitre et mourir.

FRANCINE, à part.
Que viens-je de dire?
Quel trouble en son cœur!
Le mien y croit lire
Notre ancien bonheur!
Chaque mot m'enflamme;
Quel doux souvenir!
Ah! je sens mon âme
Renaitre et mourir.

FRANCINE, à part, avec agitation.
Je n'y tiens plus!.. Quand il m'accuse,
Adieu le trône et la grandeur.

MARCEL, de même.
Est-ce mon amour qui m'abuse?
Est-ce encore une triste erreur?
FRANCINE, s'oubliant.

Marcel! pauvre Marcel!..

(S'arrêtant.)

Ciel! que viens-je de faire?

MARCEL, hors de lui.

Ah! voilà sa voir d'autrefois.

FRANCINE, à part.
Ici, tout est perdu!.. ma dot et le mystère!

MARCEL, avec agitation.
Vous m'avez appelé?

FRANCINE, hésitant.
Tout à l'heure, je crois,
Le maître de ces lieux te nomma.

MARCEL, avec transport, tombant à genoux.
Celle fois,
Non! je ne rêve plus! c'est toi que je revois!

ENSEMBLE.

MARCEL.
Mon Dieu! quel délire, etc.

FRANCINE.

Que viens-je de dire, etc.

(Au moment où Marcel tombe aux pieds de Francine et lui prend la main, les portes du fond s'ouvrent, et d'Elvas, lady Pekinbrook, Simonne, Trumbell, les seigneurs et les dames de Brighton, les gens de la taverne, entrent à la fois, et tous s'arrêtent stupéfaits à cette vue.)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, D'ELVAS, LADY PEKINBROOK, SIMONNE, TRUMBELL, SEIGNEURS, DAMES, VALETS ET GENS DE LA TAVERNE.

FINAL.

TOUS, avec surprise.
Ciel! un homme aux pieds de la reine!
SIMONNE ET TRUMBELL.

C'est Marcel!
D'ELVAS, courant à Francine, et bas.
Qu'as-tu fait?

(Haut.)
Je devine sans peine.
Cet homme de quelque faveur
Rendait grâce à sa souveraine.
FRANCINE, souriant.

Oui, sans doute...

7

(A part.

D'un favori
Que j'allais faire de bon cœur.
n'ELVAS, bas, à Francine.
Songe à la dot... suis plus bête.

TRUMELL.
Attendez! attendez! j'y suis...
Peut-être on le nommait marquis?
n'ELVAS.

C'est cela!

FRANCINE.
Laissez donc... marquis! la belle affaire!
Je veux le nommer duc!

TOUS.
Ah! pour lui quel honneur!
MARCEL, tristement et la regardant.
Mon Dieu! c'était donc une erreur!

TRUMELL, à Marcel.
Ab! puisqu'ainsi que nous le voilà grand seigneur,
Plus d'obstacle à ton mariage.

FRANCINE, à d'Elvas.
Comment! que dit-il donc?
TRUMELL, à Marcel.

Ma nièce est à toi.
FRANCINE, avec un dépit concentré.
Mais du tout!

TRUMELL.
Leur bonheur est le votre ouvrage.
FRANCINE, à part.

Qu'entends-je?..
(A d'Elvas.)
De cotiser j'enrage.
A moi seul il promit sa foi.

LE CHŒUR, montrant Francine.

Ab! qu'elle est bonne! ah! qu'elle est belle!
A chaque instant un doux bienfait
Rémunère un ami fidèle
Et lui gagne un nouveau sujet!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, UN SHÉRIF, suivi de SOLDATS.

LE SHÉRIF, aux soldats.
Emparez-vous de cette porte!
Au nom du Parlement,
Que personne ne sorte!

TOUS, avec effroi.
Ab! grand Dieu! quel événement!
n'ELVAS, à part, avec joie.

A la bonne heure donc!.. il s'est bien fait attendre!
Mais il vient à propos.

LE SHÉRIF, à Francine.
Que Votre Majesté
Ici daigne m'entendre...

n'ELVAS, avec dignité.
Non, Monsieur!.. pas un mot!.. à votre autorité
Il faut malgré nous satisfaire!
Qu'exigez-vous de nous?

LE SHÉRIF.
Au château de Brighton
Vous nous suivrez tous deux.

TOUS, consternés.
Notre reine en prison!..
FRANCINE, avec fermeté.

Je n'obéirai pas à cet ordre sévère!
TOUS, avec chaleur.
Comptes sur nous!.. nous vous protégerons!
Pour vous défendre nous mourrions!
Justice! vengeance
Contre nos tyrans!
C'est trop de souffrance!

C'est trop de tourments!
Pour notre princesse,
Fidèles sujets,
Tous nos bras sans cesse
Ici seront prêts!
FRANCINE, d'un mouvement spontané.
C'en est trop!.. calmez votre peine;
Apprenez tout... je ne suis pas la reine...
vous, avec étonnement.

Que dit-elle?
FRANCINE, montrant d'Elvas.
Et monsieur le comte d'Elvas
Vous le certifiera!..

n'ELVAS, avec hypocrisie.
Certes! je n'ose pas
Vous démentir, Madame... Ordonnez!.. je vais dire
Tout ce que vous voudrez!..

FRANCINE, à d'Elvas, avec colère.
Mais c'est mille fois pire!..
TOUS, montrant d'Elvas.
Le maladroit!..

LE SHÉRIF, à Francine.
Pour cacher votre rang
Il est trop tard!

FRANCINE, à part.
Dieu! que faire à présent!
(Regardant Marcel et Simonne.)
En prison!.. et l'on va les marier peut-être!
LE SHÉRIF, à Francine.
Daignez me suivre!..

(Aux seigneurs.)
Et pas de violence!..
n'ELVAS, de même.
La reine vous défend de faire résistance!
Mais vous la vengerez plus tard!..
TOUS.

Nous le jurons!
n'ELVAS, à Francine.
Allons, Madame... obéissons!..
CHŒUR GÉNÉRAL.

Ab! quel désespoir!.. notre reine
Est ainsi ravie à nos yeux!..
Mais pour vous, noble souveraine,
Nos cœurs feront plus que des vœux!
FRANCINE, à d'Elvas, à part, avec colère.
En prison!.. c'est une infamie!
Me laisser reine malgré moi!
n'ELVAS, bas, à Francine.
Tu dois avoir, ma chère amie,
Toutes les charges de l'emploi!

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Ab! quel désespoir!.. notre reine
Est ainsi ravie à nos yeux!
Mais pour vous, noble souveraine,
Nos cœurs feront plus que des vœux!
FRANCINE, à part, regardant Marcel.
Que je suis lasse d'être reine!
Et que je voudrais, à ses yeux,
Cesser l'état de souveraine,
Et combler ici tous ses vœux!

MARCEL, à part.
Je doute eneur si c'est la reine!
Car, hélas! mon cœur amoureux
Ne sait plus, dans sa vive peine,
A qui son cœur offre ses vœux!
(D'Elvas donne la main à Francine, que précède le
shérif et qu'entourent les soldats. Lady Pakenbrook
se précipite vers Francine, et baise avec transport
le bas de sa robe. Francine jette un regard d'adieu

à Marcel. Tous agitent leurs chapeaux en l'air, en s'écriant :)
Vive la reine!..

ACTE TROISIÈME.

Un appartement royal. Alcôve au fond, avec rideaux de velours; porte à droite et fenêtre à gauche, avec des rideaux pareils; portes à droite et à gauche de l'alcôve.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCINE, seule.

AIR.

Captive en ce palais!

Ah! quels ennuis! ah! quels regrets!..

Mes deux pays, ma belle France!

Toujours vers toi vole mon cœur!

Je l'ai laissé mon espérance,

Et mon repos et mon bonheur!

Pauvre reine de circonstance,

Je n'ai ni grandeur ni puissance,

Et ne connais que la douleur!

Mais quand lei tout m'abandonne,

Quand je gémis du poids d'une couronne

Doit le fardeau pèse sur moi,

Un seul ami me reste encore!

Et dans ton tendre cœur qui pour toujours m'adore,

Men bon Marcel, le mien a fait!

Ami doux et tendre,

Qui fus tout pour moi,

Si tu peux m'entendre,

Et jusques à toi

Si ma voix s'élance,

Elle te dira

Que ta souvenance

Reste toujours ta!

SCÈNE II.

FRANCINE, D'ELVAS.

D'ELVAS, entrant par la gauche. Eh bien! tu dois être content!.. Te voilà traitée avec tous les égards dus à ton rang... te voilà installée dans le château royal de Brighton..

FRANCINE. D'où nous ne pouvons pas sortir..

D'ELVAS. Qu'importe?... tu as de beaux meubles et des appartements dorés.

FRANCINE. La belle avance, quand on est en prison!

D'ELVAS. Plus ou moins toutes les reines en sont là... et tu as comme elles un entourage, une cour, des gens pour te servir.. tu vas t'asseoir à une table royale qui ne te déplaît pas... car tu es geurmande... j'ai vu ça!..

FRANCINE. La première fois, je ne dis pas!.. mais dîner seule... c'est ennuyeux... ça ôterait l'appétit..

D'ELVAS. Ta dignité royale le veut.

FRANCINE, avec impatience. Est-ce que cette dignité-là ne va pas bientôt finir?

D'ELVAS. Je l'ignore... Enfermé comme toi, je n'ai pas de nouvelles.. Tout ce que je sais... c'est que les autorités de Brighton sont plus embarrassées que nous... elles ne savent que faire de nos personnes et attendent des ordres supérieurs qui n'arrivent pas.

FRANCINE, d'un ton décidé. Qu'ils s'arrangent... je n'attends pas davantage... et aujourd'hui même j'abdique!..

D'ELVAS. Tu crois ça?... Tu aurais beau dire maintenant,

tu ne persuaderais personne... et que tu le veuilles ou non, il faut que tu sois reine.

FRANCINE, avec colère. C'est une indignité! c'est une trahison!.. car enfin, si pendant ce temps-là Marcel se marie... qu'est-ce que je ferai de ma fortune?

D'ELVAS. Silence!.. Voici peut-être des nouvelles qui nous arrivent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TRUMBELL.

D'ELVAS, voyant entrer Trumbell. Eh! c'est notre fidèle serviteur!.. notre ami, notre allié, le baron Trumbell de Berigou!

TRUMBELL. Taisez-vous den!.. Je ne suis plus noble!..

D'ELVAS, riant. Déjà?

TRUMBELL. Je suis presbytérien, puritaine, tête-ronde, tout ce qu'on voudra; pour vous sauver et moi aussi.

D'ELVAS. Comment cela?

TRUMBELL. Un mon-dévoement reconnu, ils m'ont nommé président du conseil qui se tient tous les jours...

D'ELVAS. Et qu'avez-vous décidé?

TRUMBELL. Rien encore... ils font tous des motions... c'est à ne s'y pas reconnaître... Ces gaillards-là, mes anciens compagnons, tous soldats de Cromwell, ont si mauvais ton, de si mauvaises manières!.. pour moi surtout, qui suis fait maintenant à celles de la cour... ils ne parlent que de piller et de tuer!..

FRANCINE, effrayée. Ah! mon Dieu!

TRUMBELL. Comme autrefois... mais ils ont beau crier: « Mort aux tyrans! et vivent nous!.. personne ne leur dit le contraire... personne ne répond... et ça leur fait peur...

Aussi, en attendant qu'il leur arrive de Londres un parti à prendre, ils ont décidé que nous vous ferons subir un interrogatoire.

D'ELVAS. Ça ne peut pas faire de mal!

TRUMBELL. Oui, mais, comme président du conseil, c'est moi qui dois vous interroger... et, je vous le demande, qu'est-ce que je vais vous demander?... et qu'est-ce que vous allez me répondre?..

D'ELVAS. Nous verrons, quand nous y serons, à faire de notre mieux.

TRUMBELL. On va venir vous chercher pour vous traîner devant le grand conseil, et je suis accouru vous prévenir.

D'ELVAS. Je le remercie.

TRUMBELL. Pour que vous ne disiez rien qui puisse me compromettre.

D'ELVAS. Et que pena-tu errandre... toi qui as toujours été dans les puritains et les têtes-rondes?

TRUMBELL, tremblant. J'ai été dans les têtes-rondes, c'est vrai... mais je n'ai jamais été dans les têtes fortes... (À voir basse, lui montrant les soldats qui paraissent.) Les voici... prenez garde!.. (Haut, aux soldats.) Qu'on emmène ce traître!.. (Bas, à d'Elvas.) Je vous demande bien pardon!..

D'ELVAS, riant. Il n'y a pas de quoi!.. (Aux soldats.) Je suis à vous... (Il sort par le fond, à gauche, avec les soldats.)

SCÈNE IV.

TRUMBELL, FRANCINE.

TRUMBELL, respectueusement. En attendant, et comme mes fonctions de magistrat n'empêchent point celles de maître d'hôtel, je viens savoir si Votre Majesté veut dîner.

FRANCINE. Moi?

TRUMBELL. Ça écoute toujours quelques instants de la royauté, et je vais...

FRANCINE. Un moment.

TRUMBELL. Comme Votre Majesté vendra; mais le pudding sera froid, et cela fait du tort à un cuisinier.

FRANCINE, avec impatience. Eh! qu'importe!.. (Avec embarras.) Dites-moi, depuis que je suis dans cette belle prison, Marcel, ce François, a-t-il épousé votre neveu?

TRUMBELL. Pas encore... (Francine fait un geste de joie.) Les événements politiques ont suspendu ce mariage, dont le prétendu ne veut plus entendre parler en ce moment.

FRANCINE. C'est bien!.. Et votre niece?

TRUMBELL. Est décidée à se marier avec lui en avec d'autres; car les partis ne manquent pas. Par ma position

dans les deux opinions... Il m'en arrive de toutes les couleurs.

FRANCINE. Et Simonne, pourrais-je au moins la voir ?

TRUMBELL. Je le voudrais de grand cœur ; mais ça n'est pas permis.

FRANCINE. Je ne peux donc voir personne ?

TRUMBELL. Si vraiment !... Le conseil a décidé que les premières dames de la ville feraient le service auprès de Votre Majesté : les comtesses d'Elhel et de Winchester, et lady Pekinbrook.

FRANCINE. Dieu ! que celle-là m'ennuie !

TRUMBELL. On a décidé aussi que jusqu'à votre départ pour Londres...

FRANCINE, vivement. Nous partons donc ? Et quel jour ?

TRUMBELL. On l'ignore ; mais jusque-là Votre Majesté ne sortira pas de cet appartement.

FRANCINE, à part. Mais c'est pire que la mort !... et au prix du ma fortune je renonce à la royauté.

TRUMBELL, à voix haute, et à la cantonade. Le dîner de Sa Majesté !

FRANCINE. Eh ! non ; ce n'est pas cela dont il s'agit ! Trumbell, vous êtes un dévoué et fidèle serviteur.

TRUMBELL. Tout le monde vous le dira.

FRANCINE. Eh bien !... allez déclarer au conseil la vérité tout entière.

TRUMBELL. Parlez ! Quelle est-elle ?

FRANCINE. Je vous jure, je vous atteste que je ne suis pas la reine.

TRUMBELL, secouant la tête. Mauvais moyen, Madame... que je n'oserais même conseiller à Votre Majesté.

FRANCINE. Quand je vous répète...

TRUMBELL. Je le disai si vous le voulez ; mais ça ne réussira pas... Le comte d'Elvas a tout avoué ; la ville entière vous a reconnue... D'ailleurs, tout vous trahit : ces airs de noblesse et de grandeur... (*Voyant les portes s'ouvrir.*)

Voici le dîner de Sa Majesté.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LADY PEKINBROOK, PLUSIEURS DAMES NOBLES de Brighton, VALETS, apportant une grande table au milieu de laquelle est placé un seul couvert.

(*Lady Pekinbrook et les dames sont debout près d'elle. Des soldats puritains ont escorté le dîner et restent au fond. Trumbell prend les plats des mains des valets qui les apportent, et, comme maître d'hôtel, les met sur la table.*)

FRANCINE, à elle-même, sur le devant du théâtre. Quel ennui ! seule à cette grande table, et tout le monde qui vous regarde... Moi, d'abord, je ne peux rien faire quand on me regarde... (*La symphonie qu'on exécute à l'orchestre depuis le commencement de cette scène se termine quelques instants après que Francine a dit s'asseoir à la table.*) Et la musique maintenant !... Toujours des dièses en musique ! (*Francine va prendre place à table.*)

LADY PEKINBROOK, s'apprêtant à servir Francine. Servir-je à Votre Majesté de cette gelée ?

FRANCINE. Non.

LADY PEKINBROOK. De ce faisan doré ?

FRANCINE. Non.

TRUMBELL. Ou de ces puddings ? car je me flatte que rien n'y manque !

FRANCINE. Rien que l'appétit !... (*A part.*) Ah ! quand j'étais grisette, que je n'avais pas le goût de déjeuner... pas même pour un... et que nous étions deux... Quel plaisir !... c'était là le bon temps !... Et ce pauvre Marcel... (*Elle s'aperçoit qu'elle apporte un plat qu'il pose sur la table.*) Pourquoi c'est lui ! (*Elle se lève vivement.*)

TRUMBELL. Votre Majesté a fini ?

FRANCINE, avec humeur. Eh ! non ; je n'ai pas commencé... (*Elle se rassoit et regarde Marcel. A part.*)

Comme ils l'ont affublé ! Le voilà en écuier tranchant, et c'est lui qui met sur table... (*A Trumbell, lui désignant quelques plats qu'on vient d'apporter.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

TRUMBELL. Le second service.

FRANCINE. Faites-moi le plaisir de me laisser tranquille ! (*Trumbell s'incline.*) Qu'il a l'air malheureux !... et ne pouvoir seulement ouvrir la bouche pour lui parler ! (*Elle se met à manger vivement et avec dépit.*)

MARCEL, bas, à lady Pekinbrook. Un homme déguisé vient d'arriver, apportant pour le comte d'Elvas un message important qui concerne sans doute la reine... Il ne savait comment le lui faire parvenir ; je m'en suis chargé... et le voici. (*Il le lui glisse dans la main.*)

LADY PEKINBROOK, bas, à Marcel. C'est bien !... va-t'en.

FRANCINE, se levant vivement. Il s'en va !

TRUMBELL. Qu'est-ce donc ?

FRANCINE. Je n'ai plus faim.

TRUMBELL, faisant signe aux valets de desservir. Sa Majesté n'a plus faim.

FRANCINE, vivement. Je veux dîner seule.

LADY PEKINBROOK. Que tout le monde se retire !... (*Tout le monde s'éloigne et l'on reforme les portes.*)

FRANCINE, à part, regardant lady Pekinbrook qui lui fait des signes d'intelligence. Qu'est-ce qu'elle me veut donc avec ses signes ?

SCENE VI.

FRANCINE, LADY PEKINBROOK.

LADY PEKINBROOK, avec mystère. Madame !... Madame !

FRANCINE. Qu'est-ce donc ?

LADY PEKINBROOK. Une lettre de Marcel !

FRANCINE, vivement. De Marcel ! donnez vite.

LADY PEKINBROOK. Une lettre pour le comte d'Elvas et Votre Majesté, un message des plus importants !

FRANCINE, froidement. Ah ! c'est bien !... lisez !... Que me dites-vous donc de Marcel ?

LADY PEKINBROOK. Qu'il s'est exposé pour vous la faire parvenir.

FRANCINE, à part. Ce pauvre garçon !... Ah ! si j'étais reine pour de vrai !... (*Haut.*) Eh bien ! Milady... avez-vous lu ?

LADY PEKINBROOK. Je n'oserais... une lettre particulière et secrète qui ne regarde sans doute que Votre Majesté...

FRANCINE. N'importe !... lisez.

LADY PEKINBROOK. Confiance honorable dont je sens tout le prix ; mais je voudrais en profiter que je ne le pourrais pas.

FRANCINE. Et pourquoi ?

LADY PEKINBROOK, avec embarras. Votre Majesté doit le deviner.

FRANCINE, à part. Non, ma foi !... et à moins que ce ne soit une duchesse qui ne sache pas lire... ça serait drôle !... (*Haut.*) Donnez donc, Milady.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE SHÉRIF, TRUMBELL, et plusieurs soldats puritains qui sont entrés pendant la fin de la scène précédente. Le shérif s'est avancé doucement entre les deux femmes qui ne l'ont pas vu, malgré les gestes que faisait Trumbell pour les prévenir.

LE SHÉRIF, s'avançant et prenant la lettre. Non, Madame.

LADY PEKINBROOK ET FRANCINE, stupéfaites. O ciel !

LE SHÉRIF. J'en demande pardon à Votre Majesté... mais je dois avant tout prouver connaissance des complots qui se trament contre nous.

LADY PEKINBROOK, à part. Il ne veut savoir !...

TRUMBELL, à part. Tout est perdu!

LE SHERIF, jetant les yeux sur la lettre. O ciel!.. impossible d'y rien reconnaître... c'est en espagnol ou en portugais.

LADY PEKINBROOK. C'est ce que je me disais!

FRANCINE, à part. C'est dans cela!

LE SHERIF. Nous espérons, Madame, que Votre Majesté daignera nous expliquer elle-même ce que contient cette lettre.

FRANCINE, avec dignité. Me! Monsieur? vous ne me connaissez pas... je n'en dirai pas un mot, pas un seul.

LADY PEKINBROOK, avec enthousiasme. Noble fermeté, noble courage!

LE SHERIF. C'est nous avouer alors que ce temple menace la sûreté de la nation... qu'il peut-être l'en va tout mettre à feu et à sang!.. que c'est sans doute contre nous tous un arrêt de proscription!.. Songez-y bien, Madame; votre obstination à vous taire peut compromettre votre sûreté et celle de tous les vôtres.

LADY PEKINBROOK, avec instance, à Francine. Parlez, Madame, parlez! de pitié les brutes sont capables de tout.

FRANCINE, avec fermeté. J'ai dit que je ne lirais pas cette lettre pour des raisons qui subsistent toujours... mais je permets au comte d'Elvas de vous en donner connaissance... (A part.) Par ce moyen, du moins, il saura ce qu'elle renferme, et moi aussi... (D'un ton d'autorité.) Allez!

LE SHERIF. J'y vais moi-même... (Montrant lady Pekinbrook aux soldats.) Qu'on éloigne cette femme... (Mouvement d'effroi de lady Pekinbrook; à Francine.) Et vous, Madame, veuillez rentrer dans votre appartement.

FRANCINE, bas et vivement, à Trumbell. Je serai là... l'oreille au guet... (Francine rentre dans son appartement, à droite.)

LE SHERIF, à Trumbell. Trumbell!.. veillez sur elle!.. (Aux soldats.) Vous autres, attendez-moi... je reviens. (Le shérif sort emportant la lettre. On emmène lady Pekinbrook par le fond à gauche.)

SCENE VIII.

TRUMBELL et LES SOLDATS, se regardant entre eux et se consultant à demi-voix.

LES SOLDATS.

Attendre en ces lieux, nous!

Amis, qu'en dites-vous?

(Apercevant la table qui est restée dressée, et s'y précipitant avec explosion.)

CHEUR.

Ma foi! le verre en main,

Asseyons-nous soudain

A ce royal festin;

Amis, c'est notre vin!

Nos sabres sont nos leis,

Moi, je connais mes droits;

Sans façon je m'assois

A la table des rois.

TOUS.

C'est à Richard qu'il nous faut boire...

TRUMBELL.

Je n'ai pas soif.

TOUS.

Au Protecteur!

TRUMBELL, voulant les calmer.

Messieurs, Messieurs!

TOUS.

A sa victoire, à sa grandeur!

TRUMBELL, de même.

Messieurs, Messieurs!

(A part.)

Je meurs de peur.

TOUS, à Trumbell.

Tu ne bois pas?

TRUMBELL.

Je n'ai pas soif.

(A part.)

Je tremble, hélas!

Que Sa Majesté ne m'entende!

TOUS.

Alors, pour toi nous boirons tous.

TRUMBELL.

Grand merci!

TOUS.

Chante alors pour nous.

TRUMBELL, tremblant.

Qui? moi, Messieurs?

TOUS.

L'en te demande

Une chanson... ce chant qui court le pays,

Quand Cromwell eut rasé tous ces Stuarts maudits.

TRUMBELL, hésitant.

TOUS.

Chante, c'est cela même.

TRUMBELL, tremblant.

Avec plaisir.

(A part.)

O trouble extrême!

La République et le trône en ces lieux...

Comment rester l'ami de tous les deux?

CHANT NATIONAL.

Premier couplet.

Le vaillant puritan,

Défenseur de l'Eglise,

Ne connaît qu'un refrain,

Quand son fer il aiguise,

Pour combattre soudain :

(Baisant la voix.)

Enfants de l'Angleterre,

Chassons les grands et les puissants!

Le peuple est roi sur terre...

Vivent les saints! mort aux tyrans!

CHEUR, à Trumbell, avec colère.

Chanter si mal un chant si beau!

Ah! certes, voilà du nouveau!

ENSEMBLE.

LE CHEUR, avec ferveur.

Enfants de l'Angleterre,

Chassons les grands et les puissants!

Le peuple est roi sur terre...

Vivent les saints! mort aux tyrans!

TRUMBELL, à part.

Je tremble... Leur colère

Me compromet... Quels maudits chants!

Je voudrais à cent pieds sous terre

Me cacher à ces mécréants.

UN SOLDAT, à Trumbell.

Voyez l'autre couplet... Mais surtout celui-là,

Qu'en l'entende de loin!

TRUMBELL, à part.

C'est justement cela

Que je veux éviter.

CHEUR, remplissant leurs verres.

Chante donc!

TRUMBELL.

M'y voilà.

DEUXIÈME COUPLET.

Le vaillant perrilain
Peut pecher à son aise ;
Car du bon Dieu soudain
Tout le courroux s'apaise
Au chant de son refrain :
(*Baisant la voix.*)
Enfants de l'Angleterre...

CHOEUR.

Plus fort!

TRUMBELL, *de même.*

Chassons les grands et les puissants...

CHOEUR.

Plus fort!

TRUMBELL, *un peu plus haut.*

Le peuple est roi sur terre...

CHOEUR, *avec colère.*

Plus fort! plus fort!

TRUMBELL, *à tue-tête, en tremblant.*

Vivent les saints!

(A part.)

Mort aux tyrans!

ENSEMBLE.

LE CHOEUR.

Enfants de l'Angleterre, etc.

TRUMBELL.

Je tremble! Leur colère, etc.

CHOEUR.

Chanter si moi ne chant si beau!

Ah! certes, voilà du nouveau!

ENSEMBLE.

CHOEUR, *avec force.*

Enfants de l'Angleterre, etc.

TRUMBELL, *à part.*

Je tremble! Leur colère, etc.

UN SOLDAT, *aux autres.*

A Londres, et sous bonne escorte,
Nous conduirons la reine, et voilà le danger;
Si sa cause triomphe et devient la plus forte,
Elle pourra de nous tous se venger...
Il voudrait mieux...

CHOEUR.

Quoi donc?

UN SOLDAT.

Qu'elle fût morte!

CHOEUR, *avec force*; TRUMBELL, *à part, tremblant.*

Morte!

(Ils boivent.)

LE SOLDAT, *à demi-voix.*

Ce soir, à la nuit,

Sans bruit...

CHOEUR, *répétant.*

Ce soir, à la nuit,

Sans bruit...

LE SOLDAT.

Lorsque viendra l'ombre
Sombre...

CHOEUR.

Lorsque viendra l'ombre
Sombre...

LE SOLDAT.

Et l'heure du couvre-feu,
Morbien!

CHOEUR.

Et l'heure du couvre-feu,
Morbien!

LE SOLDAT.

Nous introduisant sans peine
Ici!LE SOLDAT, *avec force.*

CHOEUR.

Nous introduisant sans peine
Ici!

Saisissons la reine!

Et pas de merci!

CHOEUR, *de même.*

Saisissons la reine!

Et pas de merci!

TRUMBELL, *à part, pendant qu'ils boivent.*

Je tremble, je tremble!

Je suis mort de peur!

Tout cela me sembla

Un rêve d'horreur!

CHOEUR, *tringuant.*

A Richard! à tous nos projets

A la patrie! aux vrais Anglais!

ENSEMBLE.

CHOEUR, *reprenant le chant national.*

Enfants de l'Angleterre,

Chassons les grands, etc.

TRUMBELL, *à part.*

Grand Dieu! quel projet sanguinaire!

Les scélérats quels maudits chants!

(Un peu avant la fin de cette scène, des valets sont entrés et ont emporté la table par le fond à gauche; ils sortent tous, en emmenant Trumbell et en adressant des gestes de menaces vers l'appartement occupé par Francine. La nuit commence à venir.)

SCENE IX.

FRANCINE, seule, sortant de sa chambre, pâle et tremblante. Je suis morte de peur!.. A peine si j'ai eu la force de les écouter jusqu'au bout... Quelle horreur et quel effreux complot!.. C'est qu'il ne s'agit pas moins que de me tuer!.. Me tuer!.. Régner pour une autre, passe encore! quoique ça ne soit guère amusant... mais mourir pour elle... li fent me sauver!.. mais per où... Ce vilain châteaueu dont je connais à peine les étres!.. (On entend fermer les verrous des portes. Francine, avec un cri d'effroi.) Ah! mon Dieu!.. ils m'enferment à présent... C'en est fait!.. ils ne veulent pas que j'en réchappe!.. Bientôt ils vont revenir à l'heure du couvre-feu. C'est leur signal... Ils l'ont dit... (Avec un trouble croissant.) Et je suis seule!.. Personne pour me défendre!.. Et cette affreuse obscurité qui augmente encore ma terreur!.. Je crois à chaque instant les voir paraître. (On entend frapper aux carreaux de la croisée.) O ciel!.. les voilà... je suis perdue!!!

SCENE X.

FRANCINE, MARCEL.

MARCEL, *en dehors.* C'est moi, Marcel!..FRANCINE, *avec agitation, courant ouvrir la fenêtre.* Marcel! toi!.. mon seul ami!.. qui vient à mon secours!..MARCEL, *avec chaleur et jetant par terre un paquet qu'il tient à la main.* Oui... oui... je viens pour te sauver!..

DUO.

FRANCINE, avec une vive expression.

Ah! mon ami! que je te remercie!

MARCEL, avec âme.

Quand je devrais donner ma vie,
Je saurai t'arracher à cet horrible sort!

FRANCINE.

Sais-tu qu'il s'agit de la mort?

MARCEL.

Raison de plus... Allons! courage!

FRANCINE.

Je n'en ai plus!

MARCEL.

Moi, guerre d'avantage!

Mais veill les moyens de fuir!

(Montrant le paquet qu'il a jeté près de la croisée.)

Je vous apporte une toilette!

FRANCINE, vivement.

Une toilette!

MARCEL.

De grisette...

Avec ces beaux atours, impossible de fuir!

FRANCINE.

Puisse le ciel en ce jour te bénir!

ENSEMBLE.

MARCEL.

Écoute, ô ma reine chérie,

Ce que me dicte mon effroi...

Dépêchons-nous, je t'en supplie!

Si ta m'aimes, viens avec moi!

FRANCINE.

Ah! combien je te remercie!

Je sens calmer tout mon effroi...

Lui seul songeait à son amie!

Lui seul est fidèle à sa foi!

FRANCINE.

Il faut donc, pour cacher ma fuite...

MARCEL.

Quitter d'abord ces beaux habits!...

FRANCINE, avec embarras.

Mais devais-tu je ne le puis...

Je n'ose pas...

MARCEL, avec anxiété.

Doux!... elle hésite!

Quand il s'agit de son trépas!

FRANCINE, vivement.

Non... non... mais ne regardes pas!...

(Elle va prendre le paquet contre la croisée et s'élance vers l'alcôve, dont elle ferme les rideaux.)

Bien sûr! vous ne regarda pas!...

(Elle disparaît.)

MARCEL, avec impatience.

Eh! non... je ne regarde pas!

(S'avançant au bord du théâtre.)

Pour sauver ma gentille amie

Je voudrais donner mes jours!

Ou reine, ou grisette jolie,

A toi seule mes amours!

La couronne

Qu'on te donne

Est pour moi!

Bien moins que toi!

Pour sauver ma gentille amie

Je voudrais donner mes jours!

Ou reine, ou grisette jolie,

A toi seule mes amours!

(S'avançant près de l'alcôve.)

Eh bien! enfin... cette toilette!...

FRANCINE, derrière les rideaux.

Ah! Monsieur, ne regardes pas...

Dans un instant je serai prête!

MARCEL, écoutant près de la porte.

Je croyais entendre leurs pas!

FRANCINE, sortant de l'alcôve habillée en grisette.

Eh bien! me voici!...

MARCEL, étonné.

C'est bien elle...

Comme autrefois... ah! qu'elle est belle!...

FRANCINE, à Marcel qui l'admire.

Eh! Monsieur, ne regardes pas!

Et partons!

MARCEL.

Parlons!... oui, sans doute...

Par ce balcon...

(Montrant la fenêtre par laquelle il est venu.)

FRANCINE, avec crainte.

Par cette route?...

MARCEL.

Il le faut bien!

FRANCINE.

Je ne pourrai jamais!

Trente pieds, pour le moins!

MARCEL.

Oui, mais cet arbre, auprès...

(Montrant l'arbre qui étend ses branches sur le balcon.)

Eu se laissant glisser...

FRANCINE.

Voilà... un marin peut-être!

Mais moi, mais une femme!...

MARCEL.

Ah! de cette fenêtre...

En ôtant les rideaux!...

FRANCINE, effrayée.

Oh! non pas!

J'aurais trop peur!...

MARCEL, écoutant.

Tais-toi! silence!

Sur l'escalier j'entends leurs pas!

(On entend sonner le couvre-feu.)

Le couvre-feu... plus d'espérance!

FRANCINE, au comble de la frayeur.

Ils nous apportent le trépas!...

ENSEMBLE.

MARCEL, avec expression.

Viens sur mon cœur, ô mon amie!

Malgré leurs sinistres desseins,

Mon bras saura sauver ta vie

Et t'arracher aux assassins!

FRANCINE, avec abandon.

De ton amour dépend ma vie!

Toi seul peux braver leurs desseins!

Préserve-moi de leur fureur

Et sauve-moi des assassins!

(Marcel et Francine, dans le dernier trouble, cherchent à se sauver par la porte à droite, des soldats puritains leur barrent le passage avec des gestes menaçants; ils vont pour se réfugier vers la croisée à gauche, quand paraissent également de ce côté des soldats dans la même attitude. Au même instant les portes du fond s'ouvrent tout à coup; des flots de lumière éclairent le théâtre devenu sombre pendant la scène précédente, et l'on voit paraître d'Elvas entouré de puritains, chapelains, bas, et suivi de lady Pekinbrook, des seigneurs et dames nobles de Whigton, de Trumbell, du shérif et des valets.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, D'ELVAS, LADY PEKINBROOK, SERGENTS ET DAMES NOBLES DE SREXTON, THUMBELL, LE SHERIF, VALETS ET SOLDATS PURITAINS.

D'ELVAS, aux soldats puritains.
Arrêtez tous!.. que faites-vous?..

(Au shérif.)

La dépêche importante

Que vous m'avez forcé de vous lire à l'instant
M'annonce que de roi la cause est triomphante!
Ses droits sont reconnus par votre parlement!
Charles Deux, entouré de sa cour souveraine,
Entre à Londres à l'instant avec la jeune reine
Ses épouse!

tous, stupéfaits, montrant Francine.

Comment, la reine?... la voici!..

D'ELVAS, riant.

Chacun reprend son rang, et cette reine-ci,
Francine Camusat, la reine des modistes!

tous, avec étonnement.

Est-il vrai?..

FRANCINE, riant

J'abdique! Dieu merci!

MARCEL, la pressant sur son cœur.
Et nous n'en sommes pas plus tristes!..

LADY PEKINBROOK, furieuse.

Quel affront pour ma dignité!

D'ELVAS, à lady Pekinbrook.

Vous n'en avez pas moins servi Sa Majesté

Sans le savoir... et je vais le lui dire..

FRANCINE.

Je ne suis plus rien... je respire!..

D'ELVAS, lui remettant un portefeuille.

Si fait!.. tu seras riche... et ta dot, la voilà!..

FRANCINE, avec transport, montrant sa dot.

Ah! quel plaisir!.. Avec cela,

Pour jamais consacrant un règne

A qui je dois le bonheur et l'amour,

J'achète un magasin... et je prends pour enseigne

A la Reine d'uo jour!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive à jamais ce joli règne

Qui finit par un doux amour!

Puisse chacun, attiré par l'enseigne,

Aller voir la reine d'un jour!

FIN DE LA REINE D'UN JOUR.



134.

o, ot







LE CHALET

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 25 septembre 1834.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLÉVILLE.

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

Personnages.

DANIEL, jeune fermier.
MAX, soldat suisse.
BETTY, sœur de Max.

CHŒUR DE SOLDATS.

CHŒUR DE PATRONS ET PATSANNES.

La scène se passe en Suisse, dans le canton d'Appenzel.

Le théâtre représente l'intérieur d'un chalet. Deux portes latérales, une au fond, qui s'ouvre sur la campagne, et laisse voir, dans le lointain, les montagnes d'Appenzel.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES JEUNES FILLES ET DES JEUNES GARÇONS DU CANTON,
portant des hottes en bois blanc, remplies de lait.

CHŒUR.

Déjà dans la plaine,
Le soleil ramène
Filles et garçons,
Et laitière } agile,
Et d'un pas }
Partons pour la ville,
Quittons nos vallons.

LES JEUNES FILLES, *appelant.*

Betty! Betty! comment n'est-elle pas ici?

Nous venions la chercher pour partir avec elle.

LES GARÇONS, *à mi-voix, et regardant autour d'eux.*

Au rendez-vous Daniel n'est pas fidèle,

Nous qui voulions rire de lui.

LES JEUNES FILLES.

Sans voir l'effet de notre ruse,

Il faut partir, il est grand jour.

LES GARÇONS.

Mais du faux hymen qui l'abuse,

Ce soir nous rirons au retour.

ENSEMBLE.

Déjà dans la plaine, etc.

(Au moment où ils vont partir, Daniel paraît sur la montagne.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DANIEL.

LES JEUNES FILLES.

C'est lui, le voici, c'est Daniel,

Le plus beau garçon d'Appenzel.

LES GARÇONS, *entre eux, à mi-voix.*

Qu'il a l'air fier et satisfait!

Il a reçu notre billet.

DANIEL.

AIR.

Elle est à moi, c'est ma compagne;

Elle est à moi, j'obtiens sa main.

Tous nos amis de la montagne
Seront jaloux de mon destin.

Longtemps insensible et cruelle,

Betty repoussa mon amour;

Mais je reçois ce billet d'elle,

Et je l'épouse dans ce jour.

Elle est à moi, c'est ma compagne.

Elle est à moi, j'obtiens sa main.

Tous les garçons de la montagne

Seront jaloux de mon destin.

O bonheur extrême!

Enfin elle m'aime;

Je veux qu'ici même

Chacun soit heureux.

Que tout le village,

Qu'aujourd'hui j'épouse

Pour mon mariage,

Accoure en ces lieux.

Que ce soir au cadence,

Et les jeux et la danse

Animent nos coteaux;

Que le hantbois résonne;

Venez tous, je vous donne

Le vin de mes tonneaux.

O bonheur extrême!

Enfin elle m'aime;

Je veux qu'ici même

Chacun soit heureux, etc.

Je suis riche, et ce que renferme

Mon cellier, ma grange ou ma ferme,

Prenez, prenez, tout est à vous,

Que tout soit commun entre nous.

ENSEMBLE.

LES JEUNES GENS, *à part.*

Comme il est digne, ah! c'est charmant.

LES JEUNES FILLES, *à part.*

C'est pauvre garçon est si content,

Il me fait d'la peine, vraiment.

TOUTS.

A ce soir! à ce soir!

DANIEL.

A ce soir, quel moment!



ENSEMBLE.

CHŒUR, à part.

Ah ! combien il l'aime !

Je ris en moi-même

De l'erreur extrême

Qui trompe ses vœux.

(Haut.)

Oui, tout le village,

Que Daniel engage

Pour son mariage,

Viendra dans ces lieux.

DANIEL.

O bonheur extrême !

Enfin elle m'aime,

Je veux qu'elle même

Chaque soit heureux.

Que tout le village,

Qu'aujourd'hui j'engage

Pour mon mariage,

Accoure en ces lieux.

(Ils sortent tous par la porte du fond en regardant Daniel, et en se moquant de lui.)

SCÈNE III.

DANIEL, seul et lisant. J'ai lu sa lettre, j'ai sa promesse. Monsieur Daniel, je vous aime, et aujourd'hui je serai votre femme. J'avoue que ça m'a étonné, parce que jamais mademoiselle Betty ne m'avait donné d'espérance ; au contraire ; mais on dit que les jolies filles ont des caprices, et à ce titre-là elle a le droit d'en avoir ; ce n'est pas moi qui lui en voudrais ! Je lui en veux seulement d'être sortie de si bonne heure ; elle devait bien se douter que j'accourrais sur-le-champ ! et Dieu sait si je me suis essouffé à graver la montagne ! Après tout, elle a bien fait de se décider. Il y a si longtemps que je l'aime ! et puis, comme on dit, les années arrivent pour tout le monde, et elle aurait été tout étonnée, un de ces matins, de se trouver une vieille fille ! un lieu que ça fera une jeune femme ! la plus jolie ! la plus gracieuse ! (Regardant.) Oh ! la voilà ! la voilà ! c'est elle !

SCÈNE IV.

DANIEL, BETTILY.

BETTILY. Tiens ! c'est vous, monsieur Daniel ? comment êtes-vous ici ?

DANIEL. C'est question ! C'est moi, mademoiselle Betty, qui vous demanderai comment n'y êtes-vous pas ?

BETTILY. Parce que le percepteur m'avait fait dire, hier, qu'il y avait une lettre pour moi ; ça ne pouvait être que de mon frère Max. Alors, dans mon impatience, je n'ai pas pu attendre. J'ai été la chercher ! la voilà !

DANIEL, avec embarras. Il se porte bien, M. Max ? il n'a pas été tué ?

BETTILY. Puisqu'il écrit...

DANIEL. C'est vrai ! c'est que les soldats, ça leur arrive souvent ; lui surtout qui se bat depuis si longtemps !

BETTILY. Vous qu'en avez-vous ? qu'il nous a quittés ! J'étais bien jeune ; mais je me rappelle encore le jour de son départ ; quand, le sac sur le dos, il faisait ses adieux à mon père et à ma mère, qui vivaient alors ! et que moi ! il me prit sur ses genoux en me disant : Adieu, petite sœur ; si je ne suis pas tué, je reviendrai danser à ta noce.

DANIEL. Ça se trouve bien !

BETTILY. Comment cela ?

DANIEL. C'est à dire, non. Ça se trouve mal ! parce que, quoique je sois à faire la connaissance de M. Max, je ne me soucie pas d'attendre son retour pour notre mariage...

BETTILY. Notre mariage ! d'où le viennent ces idées-là ?

DANIEL. Pardi ! de vous, Mam'selle... Car, moi aussi, (Deroulant sa lettre.) j'ai reçu une lettre, une lettre bien

aimable, qui ne me vient pas d'un frère, mais d'une personne que je chéris plus que tout au monde, plus que moi-même !

BETTILY, avec surprise. Eh bien ?

DANIEL, déconcerté. Eh bien ! vous me regardez là d'un air étonné. Vous savez bien que ce billet où l'on promet de m'épouser est signé de vous ?

BETTILY, présentant la lettre. De moi ? ça n'est pas possible ! et pour de bonnes raisons... D'abord je ne sais ni lire ni écrire, c'est-à-dire je signe mon nom, et très-gentiment ; mais ça n'est pas comme ça.

DANIEL. Est-il possible ! Cet amour, ce mariage, tout ce bonheur qu'il y avait là-dedans, vous ne l'avez pas promis ? vous ne l'avez pas pensé ?

BETTILY. Non vraiment.

DANIEL. Je suis donc fou ! je perds donc la raison ! Qu'est-ce que ça signifie ?

BETTILY. Ça signifie, mon pauvre garçon, que les jeunes filles ou les jeunes gens du village se sont moqués de toi et de moi !

DANIEL. Quelle perfidie ! quelle trahison ! Je n'ai plus qu'à m'aller jeter dans le lac...

BETTILY, le retenant. Y pensez-vous ?

DANIEL. Savez-vous bien, Mam'selle, que je les ai tous invités à ma noce pour ce soir ; que j'ai commandé les viols, que j'ai commandé le repas ?

BETTILY. O ciel !

DANIEL. J'ai défoncé tous mes tonneaux ; j'ai tué un bœuf, deux montons, étranglé tous mes canards ! Que voulez-vous, j'étais si heureux ; je voulais que tout le monde s'en ressentît ! je n'y étais plus ; je ne me connaissais plus ; et ce n'est rien encore ! j'ai fait bien pis que cela, j'ai couru chez le notaire.

BETTILY, effrayée. Et tu l'as étranglé aussi ?

DANIEL. Non, Mam'selle ; mais je l'ai obligé sur-le-champ à me faire un contrat de mariage où je vous donne tout ce que je possède. Car je suis le plus riche du pays ; j'ai trois cents vaches à la montagne, me fabrique et deux moutures. Et tout ça était à vous, ainsi que moi, par-dessus le marché. Je l'avais signé, le voilà ; et au lieu de cela, je suis perdu, déshonoré dans le canton ! Ils vont me montrer au doigt.

BETTILY. Et moi donc ! m'exposer, me compromettre à ce point ! A-t-on jamais vu une parvité extravagance ? sans réfléchir, sans me consulter, croire à une pareille lettre !

DANIEL, timidement. Dame ! on croit si vite au bonheur ! Et puis, tous ces gens-là qui vont se railler et se moquer de moi. Il nous serait si facile, si vous le vouliez, de nous moquer d'eux !

BETTILY. Comment cela ?

DANIEL. En mettant seulement votre nom au bas de cette page...

BETTILY. Y pensez-vous ? tout serait fini, nous serions mariés.

DANIEL. C'est justement ce que je veux !

BETTILY. Et moi, je ne la veux pas ; tu le sais bien. Je ne veux pas entendre parler de mariage, je l'ai juré.

DANIEL. Et pourquoi cela ?

BETTILY. Pourquoi ?

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Dans ce modeste et simple asile,
Nol ne peut commander que moi.
Je suis libre, benreuse et tranquille,
Je puis courir partout, je croi,
Sans qu'un mari gendre après moi,
Ou si quelque amoureux,
Souspçonneux,
Veut faire les gros yeux,
Moi, j'en ris,

Et toi dis :
Liberté chérie,
Seul bien de la vie,
Liberté chérie,
(*Mettant la main sur son cœur.*)

Règne toujours là !
Tra, la, la, la, tra, la, la, la,
Tant pis pour qui s'en fâchera.

DEUXIÈME COUPLET.

J'irais, quand je suis malade,
Me donner un maître!... oui da!
Pour qu'à la dame où l'on s'empresse,
Quand un gâlot m'enviendra,
Mon mari dise : restes là!

Un époux en fureur
Me fait peur
C'est alors que mon cœur
Me dirait
En secret :
Liberté chérie,
Seul bien de la vie, etc., etc.

DANIEL. Tra la la! tra la la! ce n'est pas des raisons.
Dieu! si j'avais assez d'esprit pour en trouver, comme je
vous prouverais...

RETTY. Quoi?

DANIEL. Qu'il faut prendre un mari!

RETTY. Et à quoi ça me servira-t-il?

DANIEL. A quoi? Vous me faites là une drôle de ques-
tion! Ça servirait à vous aimer; n'est-ce donc rien?

RETTY. Si vraiment! mais tu vois bien que tu m'aimes
sans cela, que je puis compter sur ton amitié.

DANIEL. Oh! oui, Mam'selle.

RETTY. Comme toi sur la mienne! Car vois-tu bien,
Daniel, je rends justice à tes bonnes qualités. Tu es un
brave garçon, un excellent cœur, et si j'épousais quel-
qu'un, c'est toi que je choiserais.

DANIEL, avec chaleur. Vraiment?

RETTY. Mais certainement! je n'épouserai personne! c'est
plus fort que moi; ainsi ne m'en parle plus, ne m'en parle
jamais! et, pour n'y plus songer, tiens, rends-moi un
service.

DANIEL. Un service? parles, Mam'selle. Où faut-il aller?
que faut-il faire?

RETTY. Seulement me lire cette lettre de mon frère,
parce que moi, comme je te l'ai dit, je ne suis pas bien
forte! je ne suis pas comme toi.

DANIEL. Qui a appris à lire, écrire et calculer au collège
de Zurich; la belle avance! On a bien raison de dire que
l'éducation ne fait pas le bonheur. (Se reprenant vivement.)
Si fait, si fait; dans ce moment-ci! puisque je
peux vous rendre service. Voyons un peu. (*Lisant.*) « Au
camp impérial du prince Charles, ce 1^{er} juin. » Et nous
sommes au milieu de juillet! il paraît que la lettre est
restée longtemps en route!

RETTY. Ce n'est pas étonnant; l'armée du prince Charles
et celle de Souwaroff hantent, dit-on, en retraite devant
les soldats de Masséna, qui interceptent toutes les com-
munications.

DANIEL. Je comprends. (*Lisant.*) « Rien de nouveau,
« ma chère Betty, sinon que je me bats toujours ainsi
« que mon régiment, au service de l'Autriche, ce dont
« nous avons assez. J'espère na congé pour aller l'em-
« brasser... »

RETTY. Après quatre ans d'absence! quel bonheur!
mon pauvre frère!

DANIEL, lisant. « Mais il paraît qu'il n'y faut plus com-
« ter. Ce qui me fâche, ma chère sœur, c'est qu'à mon
« retour, je dois trouver chez toi un régiment de
« nièces et de neveux, et je vois par la dernière que tu
« n'as pas encore commenté! Il serait cependant bien-
« tôt temps de s'y mettre; une fille de ton âge ne peut
« pas rester inutile... » Ça, c'est hico vrai!

RETTY, avec colère. Daniel...

DANIEL, pliant la lettre. Si cela vous déplaît, je n'en
lirai pas davantage.

RETTY. Eh! non vraiment; achève!

DANIEL, continuant à lire. « Pourquoi n'épouses-tu
« pas un brave garçon du pays dont j'ai reçu une demande
« en mariage?... »

RETTY. Eh! qui donc a osé lui écrire?

DANIEL, confus. Moi, Mam'selle; il y a deux mois.

RETTY. Sans mon avis?

DANIEL. Aussi c'était le sien seulement que je demon-
strais! il me semble que quand on aime légitimement, c'est
d'abord à la famille qu'on doit s'adresser. Faut-il con-
tinuer?

RETTY. Sans doute.

DANIEL, lisant. « Ça me paraît un bon parti: il est d'une
« honorable famille, il est riche, il l'aime éperdument... »
(S'arrêtant.) Le bon frère; vous l'entendez! (*Continuant.*) « Il a l'air un peu bête... »

RETTY, d'un air triomphant. Tu l'entends!

DANIEL, appuyant. « Mais ce n'est pas une raison pour
« le refuser, au contraire! Je prendrai, du reste, des in-
« formations, et si ça te convient, il faudra bien, mil-
« lions! que tu l'épouses... »

RETTY, arrachant la lettre. C'en est trop! mon frère
lui-même n'a pas le droit de me contraindre, et il suffit
qu'il l'exige pour que mon indifférence devienne de la
haine.

DANIEL. Mais, Mam'selle...

RETTY. Finissons, je vais au marché.

DANIEL, voulant l'aider à mettre sa hotte. Je ne peux
pas vous aider?

RETTY. C'est inutile!

DANIEL. Si au moins je vous accompagnais...

RETTY. Je ne le veux pas! et je te déclare en outre
qu'on ne voit que toi ici toute la journée, que cela peut me
faire du tort et me compromettre. Les filles du pays sont
si mauvaises langues! Ainsi, à dater d'aujourd'hui, je ne
veux plus que tu viennes chez moi. Me contraindre! Ah!
bien oui! Je l'ai dit; tu m'entends; arrange-toi! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

DANIEL, seul, s'appuyant sur la table. C'est fini! c'est
le coup de grâce! (*Après un instant de silence.*) Je
cherche seulement lequel sera pour moi le plus avan-
tageux de me jeter du haut de la montagne ou de me lan-
cer dans le lac! Je n'ai plus d'autre parti à prendre; ce
qu'il y a d'ennuyeux c'est de se priver soi-même. D'abord
notre pasteur dit que ce n'est pas bien; et puis c'est désa-
gréable! et si j'avais quelque ami pour me rendre ce
service-là... (*On entend une marche militaire.*) Qu'est-
ce que c'est que ça? (*Regardant.*) Des militaires qui gra-
visent la montagne. Serait-ce des Français, des Au-
trichiens ou des Russes? Nout des compatriotes, des sol-
dats du pays; voilà ce qu'il me faut; qu'ils m'emmènent
avec eux, qu'ils m'engagent; il y aura bien du gâloin si
quelque bolet ne me rend pas le service que je deman-
dais tout à l'heure, et au moins je n'aurai pas ma mort à
me reprocher. (*Leur faisant des signes.*) Par ici, Mes-
sieurs, par ici. Si mam'selle Betty était là, elle leur ferait
les honneurs; je vais la remplacer. (*Il entre dans la
chambre à droite, après avoir introduit Max.*)

SCÈNE VI.

MAX ET UNE DOZAINES DE SOLDATS de sa compagnie.

MAX, à ses soldats.

RÉCITATIF.

Arrêtons-nous un peu... L'aspect de nos montagnes,
D'yresse et de bonheur fait tressaillir mon cœur!
Un instant de repos dans ces vertes campagnes
Nous rendra sur-le-champ notre première ardeur.

AIR.

Vallons de l'Helvétie,
Objet de notre amour,
Salut, terre chérie,
Où j'ai reçu le jour!
A l'étranger un pacte imple
Vendait et men sang et ma foi;
Mais à présent, ô ma patrie!
Je pourrai donc mourir pour toi!
Vallons de l'Helvétie,
Objet de notre amour,
Salut, terre chérie,
Où j'ai reçu la jour!

(Il écoute et entend dans le lointain un air de vaches.)

Écoutez!.. écoutez... entendez-vous
Ces airs si touchants et si doux?

Chant de vos montagnes
Qui fait tressaillir,
Toi, de nos campagnes
Vivant souvenir!
Ta douce harmonie,
Tes sons eucharistiques
Rendent la patrie
Présente à nos cœurs.
Auprès d'autres maitres
Qu'il nous faut servir,
Si tes sons champêtres
Viennent retentir,
La douleur nous gagne,
Il nous faut mourir,
Ou vers la montagne
Il faut revenir.
Chant de nos montagnes
Qui fait tressaillir,
Tel, de nos campagnes
Vivant souvenir!
Ta douce harmonie,
Tes sons eucharistiques
Rendent la patrie
Présente à nos cœurs.

(A ses soldats qui sont groupés au fond.)

Mes enfants, reposez-vous là quelques instants pour
laisser passer la chaleur! surtout qu'en observe la disci-
pline; neus ne sommes plus ici en pays ennemi, et le
premier qui s'adresserait à une poule ou à un lapin, sans
ma permission, aurait affaire à moi; vous le savez!

TOUS. Oui, sergent. (Ils se groupent en dehors dans
le fond et laissent seuls en scène Max et Daniel.)

SCENE VII.

MAX; DANIEL, revenant deux bouteilles à la main.

MAX. Diable m'emporte si je reconnais ma route! en
leur faisant faire un détour j'ai peur de m'être perdu dans
nos montagnes. (Apercevant Daniel.) Ah! d'is-moi, men
garçon, sommes-nous lein d'Hérisan, où doit se réunir
demain tout le régiment?

DANIEL, après lui avoir versé à boire. Vous n'avez
pas besoin de vous presser! en trois heures de marche
vous y serez, et si vous voulez, vous et votre compagnie,
vous arrêter à ma ferme qui est là-bas sur votre chemin,
et y passer la nuit, rien ne vous manquera; venez chez
moi, Daniel Birman.

MAX, vivement. Daniel Birman, du canton d'Appenzel?

DANIEL. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça!

MAX, lui donnant une poignée de main. On m'a parlé
de toi dans le pays, et je suis enchanté de te rencontrer et
de faire ta connaissance.

DANIEL. Il ne tiendra qu'à vous, sergent; car je voulais
vous prier de m'engarder.

MAX, étonné. Toi! alors ce n'est plus ça.

DANIEL. Si vraiment, c'est justement ça; je pars demain
matin avec vous, le sac sur le dos, si vous y consentez,
parce qu'il faut que ça finisse; je suis trop malheureux!

MAX. Quel malheur! voyons.

DANIEL. Le plus grand de tous, sergent. Je suis amen-
teux d'une fille qui ne veut pas de moi.

MAX. Et qui donc?

DANIEL. Betty Stern.

MAX, à part. Betty!

DANIEL. La plus belle fille du pays. Elle a un frère qui
est dans le militaire et que vous avez peut-être connu?

MAX. C'est possible.

DANIEL. Le caporal Max Stern, qui, peut-être, revien-
dra bientôt?

MAX. Le caporal Max, je ne crois pas.

DANIEL. Ça revient au même, car, depuis qu'il a écrit
à sa sœur de m'épouser, elle ne veut plus entendre parler
de moi; elle ne veut plus me voir, elle me renvoie! et moi,
qui ce matin lui avais donné toute ma fortune par contrat
de mariage, je vais être obligé de la lui laisser par testa-
ment; car je suis décidé à me faire tuer, et voilà pourquoi
je m'adresse à vous.

MAX. Que diable ça veut-il dire! et qu'est-ce que c'est
qu'une tête pareille? Viens ici, men garçon; Betty n'aime
donc pas son frère?

DANIEL. Si vraiment!

MAX. Alors c'est donc toi qu'elle n'aime pas?

DANIEL. Mais si; elle me le disait encore ce matin, elle
me préférait tout le monde; mais c'est le mariage qu'elle
n'aime pas; elle veut toujours rester fille, c'est son goût,
son idée; elle prétend qu'elle peut se passer de tout le
monde, qu'elle n'a besoin de personne!

MAX. C'est une folle; une femme à son âge a besoin
d'un appui, d'un défenseur, et le meilleur de tous c'est un
mari.

DANIEL. C'est ce que je lui dis toute la journée!

MAX. Et qu'est-ce qu'elle répond?

DANIEL. Qu'elle ne voit pas la nécessité de se marier
Elle me le répétait encore tout à l'heure, ici, chez elle.

MAX, avec jote. Chez elle, je suis chez elle?

DANIEL. Elle a voulu, à la mort de son père, la maison
qu'il avait dans la plaine, et elle a acheté ce chalet.

MAX, préoccupé. C'est bien! Alors va-t'en!

DANIEL. Où ça?

MAX. Chez toi! chercher tes papiers, ton acte de nais-
sance; il faut ça pour s'engager. N'est-ce pas là ce que tu
demandais?..

DANIEL. Certainement! mais c'est que... C'est égal, ser-
gent, je ne vous en remercie pas moins, des bonnes idées
que vous avez eues! Je vas revenir.

MAX. A la bonne heure! Laisse-moi.

DANIEL. Et demain, je pars avec vous, quoique vous
m'ayez donné là un moment d'espoir qui m'a ramené
le chagrin que j'avais déjà.

MAX, brusquement. Eh bien! t'en iras-tu, mille canons!

DANIEL. Oui, monsieur le sergent. (A part.) C'est si rude
et brutal, ces soldats! voilà pourtant comme je serai de-
main! (Rencontrant un regard de Max.) Je m'en vas, je
m'en vas; vous le voyez bien. (Il sort.)

SCENE VIII.

MAX, puis LES SOLDATS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(Sur la rétrospective du morceau suivant, Max va regar-
der au fond du théâtre.)

MAX.

Par cet étroit sentier qui conduit au village,
Qui vient là-bas?... C'est elle! ah! si je m'en croyais,
Comme ici je l'embrasserais!

(S'arrêtant.)

Mais non, point de faiblesse, oui, montrons du courage.
(Aux soldats, qui accourent sur un signe de lui.)
Jus mes ordres par vous soient suivis à l'instant.

LE CHOEUR.

Parles, que faut-il faire ?

MAX.

Amis, il faut galement
Ici mettre tout au pillage.

LE CHOEUR.

O ciel ! y penses-tu, sergent ?

Vous qui prêchez toujours sur un tou si sévère
La discipline militaire.

MAX.

Je vous répons de tout, commencez hardiment ;
Je paierai, s'il le faut.

TOUS LES SOLDATS, entre eux et à mi-voix.

Amis, c'est différent.

Tous, avec force.

Du vin ! du rhum ! du rack !

Partout faisons main basse ;

Il faut que tout y passe !

Il faut avec audace

Garnir le bavr-sac,

Ainsi que l'estomac.

Du vin ! du rhum ! du rack !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BETTLY.

(Elle entre au milieu du bruit, et voit tous les soldats
qui parcourent sa chaumière. Les uns ont déterré
une poêle, les autres des broches ; d'autres prennent
des œufs, du beurre, et jurent de tous côtés.)

BETTLY, effrayée.

Ah ! grand Dieu ! qu'ai-je vu ? Messieurs, que voulez-vous ?

MAX.

Nous voulons à diner. Allez, belle aux yeux doux,
Il faut à nous aider que votre talent brille.

BETTLY.

Mais, Messieurs, de quel droit ?

MAX, à un soldat.

Elle est vraiment gentille !

J'aime ces traits charmants par la crainte altérés.

BETTLY.

Que me demandez-vous ?

MAX, d'un air galant.

Tout ce que vous aimez.

BETTLY.

Mais je n'ai rien.

MAX.

Pas possible, inhumaine.

PLUSIEURS SOLDATS, entrant avec des volailles.

Voici pour les enfants de Mars :

C'est ma conquête.

D'AUTRES, tenant des lapins.

Et moi, voici la mienne.

MAX.

A nous et lapins et canards !

BETTLY.

Toute ma basse-cour ! n'en pareille audace !..

MAX, à Bettly.

Et les clés du la cave.

BETTLY.

Ah ! c'est aussi trop fort,

Vous ne les aurez pas.

D'AUTRES SOLDATS, entrant avec un panier de vin.

Par bonheur en s'en passe ;

J'ai forcé le cellier !

BETTLY, courant de l'un à l'autre.

Ah ! c'est bien pis encore.

LE CHOEUR, sautant sur les bouteilles.

Du vin ! du rhum ! du rack !

Partout faisons main basse.

Il faut que tout y passe,

Il faut avec audace

Garnir le bavr-sac,

Ainsi que l'estomac.

Du vin ! du rhum ! du rack !

BETTLY.

Mon meilleur vin, celui que pour mes frères
J'avais gardé.

MAX.

Rassure-toi, ma chère,

(Buvant.)

C'est tout comme s'il le buvait.

PLUSIEURS SOLDATS, de même.

A la santé de notre aimable hôtesse ;

Et pour fêter sa poitrine,

Un seul baiser...

MAX, les repoussant.

Non, s'il vous plaît,

Je ne permets pas ça.

LES SOLDATS, entre eux.

Je comprends, le sergent

Vient la garder pour lui.

MAX.

Probablement.

BETTLY, effrayée.

O ciel !

(Voyant des soldats qui se mettent à différentes tables,
à fumer, pendant que d'autres préparent toujours le
dîner.)

Et qu'est-ce que je vois !

Les voilà donc maîtres chez moi !

(A Max.)

Aux magistrats je vais porter ma plainte.

(Des soldats prennent un banc pour jouer, dont ils barrent la porte.)

MAX.

Dès demain nous serons loin d'eux.

Mais calmez-vous, soyez sans crainte :

Pendant quinze jours... c'est heureux,

Vous aurez des soldats aimables et joyeux,

Car tant le régiment doit passer en ces lieux.

BETTLY, se laissant tomber sur la chaise à gauche.

Ah ! c'est horrible, c'est affreux !

Que vais-je devenir, hélas ! au milieu d'eux ?

MAX.

PREMIER COUPLET.

Dans le service de l'Autriche,

Le militaire n'est pas riche,

Chacun sait ça ;

Mais si sa paie est trop légère

On s'en console : c'est la guerre

Qui le paiera !

Ainsi, morbleu ! que de tout l'on s'empare,

Jeune beauté, vieux flacons et cigare...

Vivent le vin, l'amour et le tabac,

Veilà le refrain du bivouac !

DEUXIÈME COUPLET.

(S'approchant de Bettly.)

Dans les beaux yeux d'une inhumaine,

De sa défaite on lit sans peine

Le pronostic.

Nulles rigueurs ne nous retiennent !

De droit les belles appartiennent

Au kaizerliche !

Se divertir fut toujours mon principe :
Tout est fumée, et la gloire et la pipe.
Vivent le vin, l'amour et le tabac,
Voilà le refrain du bivouac !

ENSEMBLE.

BETTY.

Malgré moi je frissonne
Et de crainte et d'horreur.
Hélas ! tout m'abandonne,
Et je me meurs de peur.

MAX.

De crainte elle frissonne ;
J'en ris au fond du cœur.
Que l'amitié pardonne
Cet instant de frayeur.

LE CHŒUR.

Notre sergent l'ordonne,
Bovons avec ardeur.
Oui, la consigne est bonne,
J'obéis de grand cœur.

(*À la fin de cet ensemble, un des soldats se présente à la porte à gauche, sans habit, avec un tablier de cuisinier.*)

LE SOLDAT.

Le dîner vous attend.

MAX.

O nouvelle agréable !
Allons, courons nous mettre à table,
Et jusqu'à demain, sans façons,
Mes amis, nous y resterons.

ENSEMBLE.

BETTY.

Malgré moi je frissonne
Et de crainte et d'horreur.
Hélas ! tout m'abandonne,
Et je me meurs de peur.

MAX.

De crainte elle frissonne ;
J'en ris au fond du cœur.
Que l'amitié pardonne
Cet instant de frayeur.

LE CHŒUR.

Notre sergent l'ordonne,
Bovons avec ardeur.
Oui, la consigne est bonne,
J'obéis de grand cœur.

(*Max et les soldats entrent par la porte à gauche.*)

SCENE X.

BETTY, seule. Comment ! ils vont loger chez moi jusqu'à demain ! toute la soirée ! (*Avec effroi.*) et la nuit aussi ! et pendant quinze jours, tout le régiment. Quelle perspective ! et le moyen de les renvoyer ou de les rendre honnêtes et polis ? il vaut mieux m'en aller. Mais où me réfugier ? Mon plus proche voisin est Daniel, et je ne peux pas aller lui demander asile, surtout pendant quinze jours, lui qui n'est ni mon frère, ni mon cousin, et qui n'a pas de femme ! Et puis, si je quitte mon chalet, ils y mettront le feu ! je le retrouverai en cendres ; ils sont capables de tout !..

SCENE XI.

BETTY ; DANIEL, avec un paquet au bout d'un long sabre, et entr'ouvrant la porte au fond.

BETTY. Qui vient là ? encore quelque ennemi ? Ah ! c'est Daniel !

DANIEL. Ne vous fâchez pas, Mam'selle, si c'est moi...

BETTY. d'un ton caressant. Je ne me fâche pas, monsieur Daniel.

DANIEL. Ce n'est pas pour vous que je viens ! c'est-à-dire ce n'est pas pour vous contrarier ; mais pour retrouver un militaire qui m'a doué rendez-vous ici, un sergent, un bien brave homme !

BETTY. Un brave homme !

DANIEL. Oui, Mam'selle, lui et ses camarades ! aussi, dès demain, je serai comme eux ; je serai des leurs !

BETTY. Y penses-tu ?

DANIEL. C'est un parti pris ; je lui ai donné ma parole ; je me fais soldat. Vous voyez que j'ai déjà le principal, j'ai un sabre ! un fameux sabre, qui depuis cent ans s'est accroché à notre cheminée, et qui a servi autrefois à la bataille de Sempach ! Mais il me manquait des papiers ; je les ai là, dans mon paquet, et je les apporte au sergent.

BETTY. Il est à table avec ses compagnons, qui ont mis ici tout sens dessus dessous.

DANIEL. Ces pauvres gens ! je leur avais demandé que ce fût chez moi. Ils vous ont donné la préférence ; j'en aurais bien fait autant !

BETTY. Eh bien ! par exemple !

DANIEL. Dame ! je ne vois que le plaisir d'être auprès de vous. Et à propos de ça, et puisqu'il faut que je m'en aille, (*Dénouant le paquet qu'il a mis sur la table.*) j'ai un papier à vous remettre. (*Tirant plusieurs papiers.*) Non, ce n'est pas ça, c'est mon acte de naissance, et peut-être soit le jour où il a été paraphé ! Et ça ? (*Le regardant.*) ah ! ce malheureux contrat de mariage, qui était tout prêt et que vous n'avez pas voulu signer ! (*Le remettant dans le paquet.*) il a maintenant le temps d'attendre ! (*Prenant un autre papier qu'il lui présente.*) Voilà !

BETTY. Qu'est-ce que c'est que ça ?

DANIEL. Mon testament, que je vous prie de garder.

BETTY. Quelle idée !

DANIEL. C'est un service que je vous prie de me rendre, et qui ne vous oblige à rien de mon vivant ! vous l'ouvrirez seulement quand je serai mort, et je tiendrai que ça ne soit pas long !

BETTY. Monsieur Daniel !

DANIEL. Ça commence déjà ; car je n'en peux plus, je tombe de fatigue et de sommeil ; trois nuits sans dormir ! des courses dans la montagne ! et puis hier et ce matin, tout le mal que je me suis donné pour c'être prétendue noce ! (*Geste de Betty.*) Je n'en parlerai plus, et je m'en vais ; car en restant ici, je vous contrarie.

BETTY. Mais du tout. (*À part.*) Il va me laisser seule dans la maison avec tous ces gens-là !

DUO.

Prêt à quitter ceux que l'on aime,
Doit-on partir si brusquement ?
Et vous pouvez bien le même
Vous reposer un seul instant.

DANIEL.

Dieu ! qu'entends-je ? ô surprise extrême !
Tantôt vous m'avez dit d' partir,
Et maintenant, quel c'est vous-même,
Vous qui daignez me retenir !

BETTY.

D'un ami l'on peut bien, je pense,
Recevoir les derniers adieux.

DANIEL.

Non, je sens que votre présence
Me rend encore plus malheureux.
Et puisque votre ordre crues
M'a hanni, je m'en vas...

(*Il a repris son paquet et son sabre et va pour sortir.*)

BETTY.

Daniel !

ENSEMBLE.

BETTY.

Encore, encore
Un seul instant.

De vous j'implore
Ce seul moment.

(*A part.*)

D'effroi saisie,

Je tremble, hélas!

(*A Daniel, d'un air suppliant.*)

Je vous en prie,

Ne partez pas.

DANIEL, avec joie.

Encore, encore

Un seul instant;

Elle m'implore,

Moi, son amant

Douce magie,

Où suis-je, hélas!

Sa voix chérie

Retient mes pas...

BETTY.

Vous restez donc auprès de moi?

DANIEL.

Ah! j'y consens!.. Mais vous ne voudrez pas...

BETTY.

Pourquoi?

DANIEL.

Vous ne voudrez pas le permettre,

Car voici le jour qui s'entuit,

Et si je reste ici la nuit,

C'est bien pis que le jour, et vous me l'avez dit,

Co serait là vous compromettre!

BETTY, avec embarras et baissant les yeux.

C'est vrai.

DANIEL.

Vous voyez bien, ainsi tout est fini.

BETTY, à part, avec effroi.

Ah! mon Dieu! rester seule ici!

(*A Daniel, avec embarras.*)

Adieu, donc.

DANIEL, près de la porte.

Adieu!

BETTY, le retenant au moment où il va sortir.

Mun ami!

ENSEMBLE.

BETTY.

Encore, encore

Un seul instant.

De vous j'implore

Ce seul moment.

D'effroi saisie,

Je tremble, hélas!

Je vous en prie,

Ne partez pas.

DANIEL, revenant vivement.

Encore, encore

Un seul instant;

Elle m'implore,

Moi, son amant.

Douce magie,

Où suis-je, hélas!

Sa voix chérie

Retient mes pas.

BETTY, avec un sourire timide.

Eh mais!.. vous pourriez bien, sans qu'on puisse en médire,

Rester dans la chambre à côté

Jusqu'à demain...

DANIEL.

O ciel! c'est bien la vérité.

Vous le voulez...

BETTY.

Sans doute.

DANIEL, avec joie.

A peine je respire.

BETTY.

Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

DANIEL, avec joie.

Vraiment!

(*Montrant la porte à droite.*)

C'est là... près d'elle, ah! que mon sort est doux!

(*Il prend son sabre, son paquet, et entre dans la*

chambre à droite, toujours en regardant Betty.)

BETTY, demeurant seule un instant.

Sa présence a calmé la frayeur qui me glace.

(*Bruit et cris confus à gauche.*)

BETTY, effrayée, s'élançant vers la porte à droite en ap-
pelant.)

Daniel! Daniel!

DANIEL, sortant vivement de la chambre à droite.

Qu'est-ce donc?

BETTY.

Ah! de grâce,

Restes ici, je t'aime mieux.

DANIEL, avec ravissement.

Est-il possible?

BETTY.

Eh! oui, je t'aime mieux!

Là-bas sur ce fauteuil... moi je rentre en ces lieux.

DANIEL.

Bonsoir.

BETTY.

Bonsoir.

Vous restez là?

DANIEL.

Pour mon cœur quel espoir!

ENSEMBLE.

DANIEL, assis dans un fauteuil à gauche.

O surprise nouvelle,

Jamais je n'obtiens d'elle

Aussi douce faveur.

Mon Dieu, si c'est un rêve,

Permettez qu'il s'achève,

Laissez-moi mon bonheur.

BETTY, près de la porte à droite.

Dans ma crainte mortelle

Sa présence et son zèle

Calment un peu mon cœur.

Que mon tourment s'achève,

O mon Dieu! faites trêve

A ma juste terreur.

BETTY, de loin.

Il ne s'endort pas, je l'espère.

DANIEL, les yeux un peu appesantis.

Quel avenir! et quel bonheur!

Mais je sens... déjà... ma poitrine...

(*D'une voix plus affaiblie*)

Je suis près d'elle... ah! quel bonheur!

BETTY.

Parlez-moi... je veux vous entendre.

DANIEL, à moitié endormi et prononçant à peine.

Ah! combien je béais mon sort.

BETTY, écoutant.

Que dit-il?

(*Se rapprochant de lui.*)

De si loin... l'on ne saurait comprendre,

Mais vraiment je crois qu'il s'endort.

ENSEMBLE.

BETTY.

Dans ma crainte mortelle,

Sa présence fidèle

Rassure un peu mon cœur.

Que mon tourment s'achève,

O mon Dieu! faites trêve

A ma juste terreur;

Loins de lui j'ai trop peur.

DANIEL, s'endormant peu à peu.

Quelle ivresse nouvelle,
Jamais je n'obtiens d'elle
Aussi douce faveur.
Mon Dieu! si c'est un rêve,
Pormettez qu'il s'achève,
Laissez-moi mon bonheur.

Oui, oui, je rêve le bonheur.
(Elle finit par prendre une chaise et s'asseoir à côté de lui.)

SCENE XII.

MAX, sortant de la porte à droite; BETTLY, assise près de Daniel; DANIEL, dormant sur le fauteuil à droite.

MAX, d part, apercevant Daniel. Ah! notre jeune fermier! oïlà t'a fait roster! Tres-bien! (Il s'avance et se place entre Bettly et Daniel.)

BETTLY, se levant effrayée. Dieu! ce soldat!

MAX. Moi-même, ma belle enfant. (Affectant un peu d'écresse.) Vivent l'amour et la bagatelle! Voyez-vous, j'ai servi en Allemagne, et les Allemands sont toujours aimables, après dinor! Or la vôtre était excellent; il faut donc, pour être juste, que l'amabilité soit en rapport avec le diner!

BETTLY, d part. Et ce Daniel qui ne s'éveille pas!

MAX. Nous convenons donc, ma jolte hôtesse, qu'il me faut ne point baisser.

BETTLY. Une pareille audace!..

MAX. C'est de la reconnaissance! c'est une galanterie soldatesque et décente que ne peut offenser personne! et ton mari lui-même le permettrait; (Montrant Daniel.) je vais lui demander.

BETTLY, piquée. Ce n'est point mon mari...

MAX. Excusez! comme il dormait là près de toi, j'avais cru tout naturellement...

BETTLY, avec fureur. Vous vous trompez! je n'ai pas de mari; je vous prie de le croire.

MAX, gaiement. Tu n'as pas de mari! alors ne serais plus rien! ça ne fait du tort à personne, et puisque tu es libre, puisque tu es ta maîtresse...

BETTLY, effrayée. Monsieur le soldat...

MAX, la poursuivant. Vivent l'amour et la bagatelle!

BETTLY. A moi! au secours!

MAX, l'embrassant au moment où Daniel s'éveille. Tu auras beau faire!

DANIEL, s'éveillant. Qu'est-ce que je vois là?

MAX, tenant toujours Bettly, qui se débat. Le triomphe du sentiment!

DANIEL. Moi qui étais dans un si joli rêve! (S'élançant entre Max et Bettly, qu'il sépare.) Voulez-vous bien fuir?

MAX, avec colère. Eh! de quoi te mêles-tu?

DANIEL. Je me mêle, que ces manières-là me déplaisent, entendez-vous, sergent?

MAX, de même, et affectant plus d'écresse. Et de quel droit ça te déplaît-il? est-ce ta sœur?

DANIEL. Non vraiment!

MAX. Est-ce ta femme?

DANIEL. Hélas! non.

MAX. Est-ce ta niece, ta cousine, ta grand'tante?

DANIEL. Non, sans doute; mais cependant, sergent...

MAX, avec hauteur. Mais cependant, morbleu! c'est à moi alors que ça déplaît; et, puisque tu n'as aucun droit légal s't légitime de m'enrayer s'ci, fais-moi le plaisir de battre en retraite sur-le-champ et vivement.

BETTLY. O ciel!

MAX. Je te l'ordonne!

DANIEL. Et moi, ça m'est égal; je resterai.

MAX, le menaçant. Comment! blanc-bec...

DANIEL, tremblant et se réfugiant près de Bettly. Oui, oui, je resterai; j'en ai le droit; c'est mam'selle Bettly

qui me l'a dit. N'est-ce pas, Mam'selle, vous m'en avez prêté, vous me l'avez demandé?

BETTLY, tremblante. Certainement, je le veux. (Lui prenant le bras.) Je veux que vous ne me quittiez pas!

DANIEL. Vous l'entendez; je ne le lui fais pas dire. Vous n'avez que faire ici; n'est-il pas vrai? (Regardant Max qui se croise les bras.) Eh bien! je vous demande pour-quoi il reste là! Dites-lui donc, Mam'selle, dites-lui donc de s'en aller.

MAX. Non, morbleu! je ne m'en irai pas! car j'y vois clair enfin. Tu es son amant! tu l'aimes!

DANIEL. Pour ce qui est de ça, c'est vrai!

MAX. Et moi aussi!

DANIEL. Est-il possible?

MAX, le menaçant. Et tu renonceras à l'aimer...

DANIEL, de même. Jamais!

MAX, de même. Ou sinon...

BETTLY. Montrez le sergent, au nom du ciel...

MAX, froidement. Ça ne vous regarde pas, la belle! c'est une affaire entre nous, une explication s'a l'amiable qui réclame impérieusement l'absence du sexe! Ainsi, vous comprenez, vaquez aux travaux du ménage, et nous, ça ne sera pas long. (Durement, et lui montrant la porte à droite.) M'entendez-vous?

DANIEL. Oui, mam'selle Bettly, retirez-vous un instant.

BETTLY, d part, montrant la porte à droite. Ah! je n'irai pas loin. (Bas.) Monsieur Daniel!

DANIEL. Mam'selle Bettly.

BETTLY, à demi-voix. Ah! mon Dieu, que j'ai peur!

DANIEL, de même. Et moi donc! (Bettly le regarde et, sur un geste de Max, sort par la porte à droite.)

SCENE XIII.

MAX. DANIEL.

DDO.

MAX.

Il faut me céder ta maîtresse,
Et renoncer à ton amour.

DANIEL.

Moi! renoncer à ma tendresse,
J'aimerais mieux perdre le jour!

MAX.

C'est alors, suivant le costume,
Le sabre qui décidera.

DANIEL, effrayé.

Que dites-vous?

MAX, froidement.

Et je présume

Qu'un de nous deux y périra.

DANIEL, tremblant.

Ah! grand Dieu! mais la perdre est encore plus terrible.

MAX.

Eh bieo?

DANIEL, tremblant, mais avec un peu plus de résolution.

Eh bien... s'est dit ..

MAX, lui prenant la main.

Touche donc là!

(Voyant qu'il tremble.)

Potiron...

Te main tremble...

DANIEL.

C'est bien possible.

MAX.

Tu frémis...

DANIEL.

Je ne dis pas non.

ENSEMBLE.

DANIEL, d part.

Je sens comme un froid glacial;
Mais c'est égal... oui, c'est égal.

Bon gré, mal gré, je me battraï;
Je me battraï, je l'ai juré.

MAX, *souriant*.
Que j'aime son air martial!
Il est tremblant, mais c'est égal.
Il se battra, bon gré, mal gré;
Il veut se battre, il l'a juré.

MAX.
Ainsi, le sabre en main... tu le veux?
DANIEL, *fermant les yeux*.
Je le veux.

MAX, *avec ironie*.
Il est brave.

DANIEL.
Non pas! mais je suis amoureux.

MAX.
Et de frayeur ton cœur palpite.
DANIEL.
Je n'en ai que plus de mérite;
Se faire tuer, c'est votre état.
Mais moi qui ne suis pas soldat...

ENSEMBLE.
DANIEL.
Je sens comme un froid glacial;
Mais c'est égal... oui, c'est égal.
Bon gré, mal gré, je me battraï;
Je me battraï, je l'ai juré.

MAX.
Je ris de son air martial;
Il est tremblant, mais c'est égal.
Il se battra, bon gré, mal gré;
Il veut se battre, il l'a juré.

(*Apercevant Betty qui, pendant le commencement de ce morceau, a de temps en temps entr'ouvert la porte à droite.*)

MAX, *à part*.
C'est elle; elle doit nous entendre.
(*À Daniel.*)
C'est bien... là-bas je vais t'attendre.

CANTABLE.

MAX.
Dans ce bois de sapins, sous cette voûte sombre
Qui couvre la montagne et s'étend près de nous,
Nous n'aurons pour témoins que le silence et l'ombre;
Mais ne va pas manquer à notre rendez-vous.

DANIEL, *levant les yeux au ciel*.
Dieu, soutiens mon courage, et chasse comme une ombre
Du bien que j'ai perdu le souvenir si doux.

ALLEGRO.

MAX.
Lorsqu'un clocher voisin sonnera la demie...

DANIEL.
De s'apprêter encor faut-il le temps.

MAX.
Je te donne un quart d'heure.

DANIEL.
On veut en remercie.
MAX.

Je serai là!
DANIEL, *se donnant du courage*.
J'irai... j'irai.

MAX.
Bien, je t'attends.

ENSEMBLE.

DANIEL.
Que l'ameur et la gloire
Bannissent ma frayeur.
Oui, je ne veux plus croire
Que la voix de l'honneur.

Z. XIV.

Pour défendre sa belle
On a toujours du cœur;
Et si je meurs pour elle,
C'est encor du bonheur.

MAX.
Que l'ameur et la gloire
Soutiennent la valeur!
En tout temps la victoire
Sourit aux gens de cœur.
Quand l'ameur nous appelle
Tous deux au champ d'honneur,
Expirer pour sa belle
Est encor du bonheur.

MAX.
Tu m'as compris...
DANIEL.
C'est entendu.

MAX.
Peur la gloire et pour ton amie...

DANIEL.
Pour la gloire et pour mon amie...

MAX.
Lorsque sonnera la demie!

DANIEL.
Lorsque sonnera la demie!

MAX.
Dans le bois de sapins...
DANIEL, *avec fermeté*.
C'est dit... c'est convenu.

ENSEMBLE.

DANIEL, *tout à fait décidé*.

Oui, l'ameur et la gloire
Ont banni ma frayeur,
Et je ne veux plus croire
Que la voix de l'honneur.
Pour défendre sa belle
On a toujours du cœur;
Et si je meurs pour elle,
C'est encor du bonheur.

MAX.
Que l'amour et la gloire
Soutiennent la valeur!
En tout temps la victoire
Sourit aux gens de cœur.
Quand l'amour nous appelle
Tous deux au champ d'honneur,
Expirer pour sa belle
Est encor du bonheur.
(*Max sort par la porte du fond.*)

SCENE XIV.

DANIEL; BETTY, *revenant*.

BETTY, *à part*. Je me soutiens à peine! Ce pauvre garçon!... (*Le regardant tendrement.*) Se battre avec une frayeur comme celle-là! Faut-il qu'il soit brave! (*Haut.*) Monsieur Daniel?

DANIEL, *sortant des réflexions où il était plongé*. Ah! c'est vous. Mam'selle.

BETTY. Eh bien?

DANIEL, *affectant un air riant*. Eh bien! ça s'est bien passé! Il a enfin entendu la raison, et, comme vous le voyez, il s'en est allé; vous en voilà délivrée! Et maintenant, puisque vous n'avez plus besoin de moi, je vais aussi vous quitter.

BETTY. Et où allez-vous?

DANIEL. Je vais reprendre mon paquet, mes papiers et mon sabre, que j'ai laissés là, dans votre chambre...

BETTY, *l'arrêtant*. Daniel...

DANIEL. Il faut que je parte. Je suis soldat; je vous l'ai dit! Mon sergent m'attend; nous avons à faire ensemble un voyage qui sera bien long peut-être! et si je ne revu-

mais pas, Mam'selle, il ne faut pas que cela vous fasse de la peine. Il faut vous dire, pour vous consoler, que je suis plus heureux comme ça qu'autrefois. (*La regardant.*) Quoi! vous pleurez?

BETTY. Oui, je ne puis vous dire ce que je sens là, ce que j'éprouve de crainte, de regrets!

DANIEL. Des regrets, est-il possible? Ah! si vous me regrettez, voilà plus de bonheur que je n'aurais osé l'espérer! et je puis partir maintenant!

BETTY, à part, en joignant les mains. Comment le retenir lui?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

DANIEL.

Adieu, vous que j'ai tant chérie;
Je pars pour un climat lointain.
Qu'une fois au moins d'une amie
Ma main puisse presser la main.
Qu'en sortant de cette demeure
J'emporte ce doux souvenir.

BETTY, à part.

Si je refuse li va partir...

(*Lui tendant la main qu'il embrasse.*)

Allons, il faut... lui faire oublier l'heure.

DEUXIÈME COUPLET.

DANIEL.

Adieu, Betty, vous que j'adore,
Vous, mes premiers, mes seuls amours!
Peut-être un destin que j'ignore
Va nous séparer pour toujours.
Loin de vous, s'il faut que je meure,
Un baiser avant de mourir.

BETTY.

Si je refuse li va partir.

(*On entend sonner la demie au clocher du village.*)

Betty penche vers lui sa joue, que Daniel embrasse.)

Allons, il faut... lui faire oublier l'heure.

ENSEMBLE.

BETTY.

Allons, il faut... lui faire oublier l'heure.

DANIEL, avec tristesse.

Mes jours entiers pour une pareille heure.

SCÈNE XV.

BETTY, MAX, DANIEL.

MAX, qui est entré à la fin de la scène précédente, sourit en les voyant, puis il vient brusquement se placer entre eux. Eh bien! l'amie, à quel diable vous amusez-vous là? il y a longtemps que la demie a sonné.

DANIEL. Vous croyez?

MAX, lui montrant le sabre qu'il tient à la main. Le camarade est là pour vous le dire! nous vous attendons! vous comprenez!

DANIEL. Oui, sergent, je vas chercher ce qu'il faut pour vous suivre; mais si vous aviez pu attendre encore un peu! (*A part.*) Se faire tuer dans un pareil moment! est-ce désagréable! (*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE XVI.

MAX, BETTY.

BETTY, qui a remonté le théâtre et suivi Daniel des yeux, court près de Max. Je connais votre dessein et ne le laisserai pas exécuter.

MAX. Qu'est-ce que ça signifie?

BETTY. Vous voulez vous battre avec lui; vous voulez le tuer! Oh! non, cela n'est pas possible; vous ne le tuerez pas! un si honnête homme, dont les jours sont si chers et si précieux.

MAX. Si précieux! et à quel?

BETTY. A ses amis, à sa famille.

MAX. Lui!.. il ne tient à rien au monde, il est garçon comme moi; et un garçon, à quoi ça sert-il? Ah! s'il était marié, je ne dis pas. Un homme marié est utile à sa femme et à tous les siens!

BETTY, vivement. Eh bien! Monsieur, si ce n'est que cela, je vous jure qu'il est marié.

MAX. Lui?

BETTY. Oui, sans doute!

SCÈNE XVII.

MAX, BETTY, DANIEL.

TRIO.

DANIEL, tenant sur l'épaule son grand sabre.

Soutiens mon bras, Dieu que j'implore,

Venge l'amour et l'amitié.

(*Regardant son sabre.*)

Ce fer qui va briller encore

Ne pouvait mieux être employé.

MAX.

Non, vraiment, différons encore;

Qu'entre nous tout soit oublié:

Toujours je respecte et j'honore

Les jours d'un homme marié.

DANIEL, étonné.

Qui, moi, sergent, moi... marié!

BETTY, bas, à Daniel.

Dites que oui; je vous l'ordonne.

DANIEL, vivement.

C'est vrai, c'est vrai; je l'avais oublié.

MAX, les regardant d'un air soupçonneux.

Et pourquoi le cachet ce mystère m'étonne.

BETTY, vivement.

Plus d'une raison l'y forçait...

Des raisons de famille autant que de fortune.

MAX.

C'est différent. Alors, dites-moi donc quelle est

Sa femme?

BETTY, embarrassée.

Quoi!.. sa femme!

MAX, brusquement.

Il faut qu'il en ait une.

Je tiens à la voir.

DANIEL.

Et pourquoi?

MAX.

Je veux la voir.

DANIEL, avec embarras.

Ma femme!..

BETTY.

Eh bien!.. c'est moi.

DANIEL.

Qu'entends-je, ô ciel!

BETTY.

Silence, et dites comme moi.

(*Bas, à Daniel.*)

Ah! c'est pour vous sauver la vie

Que je vous nomme mon époux.

Dites comme moi, je vous prie,

Mais c'est pour rire, entendez-vous!

Oui, c'est pour rire, entendez-vous.

ENSEMBLE.

DANIEL, à part, tristement.

Quoi! c'est pour me sauver la vie

Qu'elle me donne un nom si doux!

Mais ce n'est qu'une raillerie,

Et je ne suis pas son époux;

Je ne serai pas son époux.

MAX, à part.

Eh quoi! vraiment sa prudence

Se défend encore contre nous!

De résister je la défie ;
Il faudrait qu'il soit son époux,
Qu'il soit tout à fait son époux.

MAX, *les saluant tous deux.*
Salut alors à Monsieur, à Madame.

DANIEL, à Betty.
Répondez-lui.

MAX.
Quel est ce ton ?
Lorsque l'en est époux et femme
On se tutoie et sans façon.

DANIEL, effrayé.
Quoi ! la tutoyer !
BETTY, à demi-voix, l'y excitant.
Allons donc !

DANIEL.
Si... tu le veux.

BETTY.
Et pourquoi non ?

DANIEL.
C'est toi qui le veux... Toi ! ce mot charme mon âme.

MAX.
Mais quand on est époux et femme,
On peut embrasser son mari.

DANIEL, s'éloignant, avec effroi.
Ah ! c'est trop fort... oh ! que nenni !

MAX, avec colère, et portant la main à son sabre.
Qu'ai-je entendu ? de quelque trisme
Serais-je là daps aujourd'hui ?

BETTY, vivement.
Non, vraiment, et s'il faut vous le prouver ici...
(Elle s'approche de Daniel les yeux baissés, l'embrasse
et reprend à demi-voix.)

Ah ! c'est pour vous sauver la vie
Qu'il te vous traie en époux ;
Mais n'y croyez pas, je vous prie,
Car c'est pour rire, entendez-vous ;
Oui, c'est pour rire, entendez-vous.

ENSEMBLE.
DANIEL, tristement.
Quei ! c'est pour me sauver la vie
Qu'elle accorde un baiser à deux !
Mais ce n'est qu'une raillerie,
Et je ne suis pas son époux.

MAX, à part.
Eh quei ! vraiment sa pruderie
Se défend encor contre nous !
De résister je la défie ;
Il faudra qu'il soit son époux.

BETTY.
Et maintenant, je le suppose,
De cet hymen vous ne doutez pas.

MAX.
Oh ! si, vraiment ! et j'en juge autre chose.

O ciel !

MAX, montrant Daniel.
Il doit avoir des papiers, des contrats...
Que sais-je ?.. il me l'a dit.

DANIEL.
Rien n'est plus véritable.
(Montrant la chambre à droite.)
Je l'avais là..

MAX.
Je veux le voir.

(A Betty.)
Qu'en me l'apporte, alicé !
(Betty entre dans la chambre à droite.)
DANIEL, la regardant sortir.
Ah ! plus d'espoir !

MAX.
Je saurai bien s'il est valable !

DANIEL, à part.
Il ne l'est pas ! à tort infortuné !
C'est de moi seul qu'il s'agit ! il est signé.

MAX, criant à haute voix, et de manière à ce que Betty l'entende.

Je connaîtrai, morbleu ! si l'on m'abuse.

DANIEL, toujours à part.
En le voyant il va découvrir notre ruse !
(Rentre Betty, qui, les yeux baissés, présente à Max
un contrat qu'il prend de sa main.)

DANIEL, à part, regardant Max, qui examine le contrat.
Je n'ai plus qu'à mourir, pour moi tout est fini !
MAX, regardant au bas du contrat.
C'est bien : signé Daniel ; plus bas signé Betty.

DANIEL, avec joie.

O ciel !
BETTY, qui est près de lui, lui mettant la main sur la bouche.

Ah ! ce n'est qu'une ruse ;
Le contrat ne vaut rien... celui dont je dépends,
Mon frère, ne l'a pas encore signé...

MAX, qui pendant ce temps s'est approché de la table à droite, et a signé le contrat.

Tu mens !
(Le donnant à Daniel.)

Tenez, tenez, mes enfants.

DANIEL, haant.

Que vois-je ? Max, s'écrit !

BETTY.

Grands dieux !

MAX, lui ouvrant les bras.
C'est moi... ton frère !

DANIEL.

Lui !

MAX.

Qui vous trompait tous deux
Pour vous forcer d'être heureux.

ENSEMBLE.

DANIEL ET BETTY.
Ah ! n'est-ce pas une erreur qui m'abuse ?
C'est un frère qui nous chérit.
Oui, notre amour pardonne cette ruse
A l'amitié qui nous unit.

MAX.
Non, ce n'est pas une erreur qui l'abuse ;
C'est un frère qui te chérit.
Que votre amour pardonne cette ruse
A l'amitié qui vous unit.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS ; PATRANS ET PATRANES, venant de la
ville ; SOLDATS, entrant par la gauche.

DANIEL, courant à eux.
Mes amis, venez vite ;
Ici je vous invite,
Car je suis son époux.

Tous.

O ciel ! que veut-il dire ?

DANIEL.

De moi vous voulez rire,
Et je me ris de vous.

MAX, à ses soldats.

Et vous, mes camarades,
Venez ! buvez rasades,
Et reprenons souhien

Notre joyeux refrain.

Vivent le vin, l'amour et les combats !
Voilà le refrain des soldats !

CHŒUR.

Aments, guerriers, répétons tour à tour :
Vivent le vin, les combats et l'amour !

FIN DE LE CHALET.



ACTÉON

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 23 janvier 1836.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE PRINCE ALDOBRANDI.
LUCREZIA, sa femme.
ANGELA, sa sœur.
STÉPHANO, sigisbé de la princesse.

LÉONI.
FEMMES DE LA PRINCESSE.
DAMES ANJES DE LA PRINCESSE.

La scène se passe en Sicile, dans les jardins et le palais du prince Aldobrandi.

Le théâtre représente un salon élégant dont les portes du fond sont ouvertes, et dont sur de riches jardins, deux portes latérales à droite et à gauche; sur le devant du théâtre, des caisses contenant des arbustes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCREZIA, ANGELA, FEMMES.

(Au lever du rideau, Lucrezia, entourée de ses femmes, est assise devant un chevalet et s'occupe à peindre. Angela, sa sœur, est assise de l'autre côté, et joue de la mandoline.)

CHŒUR.

Beaux-arts! deux charme de la vie!
Plaisirs purs et toujours sercins!
Par vous le temps que l'en oublie
S'enfuit emportant nos ennuis!

ANGELA, se levant et regardant le tableau de sa sœur.

Ah! quelle grâce enchanteresse!
D'AUTRES FEMMES, regardant aussi.
L'Albane inspire votre attesse,
Et semble guider ses pinceaux!
LUCREZIA, regardant son tableau.
Oui, c'est bien le chaste Diane!..
Oui, c'est bien elle qu'un préfaux
Vient de surprendre au sein des eaux!

CHŒUR.

Beaux-arts, deux charme de la vie!
Plaisirs purs et toujours sercins!
Par vous le temps que l'en oublie
S'enfuit emportant nos chagrins!

LUCREZIA, se levant et poussant un soupir.

Peindre est un grand bonheur!

ANGELA.

Ce doit être le vôtre.

LUCREZIA.

Bonheur bien ennuyeux quand en n'en a pas d'autre.

Je ne sais d'où vient la tristesse

Qui m'accable, m'opresse,

Et me poursuit toujours.

Une sombre mélancolie

Du printemps de ma vie

Obscurcit les beaux jours!

En vain, pour moi, les parures brillantes

Éteignent de toutes parts;

Du bel jeu les danses séduisantes

En vain attirent mes regards;

Ces plaisirs, jadis mon bonheur,

Ne peuvent plus toucher mon cœur!

Je ne sais d'où vient la tristesse

Qui m'accable, m'opresse,

Et me poursuit toujours...

Etc., etc.

Beaux-arts que j'adore,

Vous, mes seuls amis,

C'est vous que j'implore

Contre mes ennuis!

Séduisante idole,

A qui j'ai recours,

Et qui neus console

Mieux que les amours!

Où, votre ivresse

Dure à jamais,

Et ne nous laisse

Aucun regret!

Beaux-arts que j'adore,

Vous, mes seuls amis,

C'est vous que j'implore

Contre mes ennuis!

Etc., etc.,

(À la fin de ce morceau, les femmes s'éteignent et Lucrezia reste seule en scène avec Angela.)

SCÈNE II.

LUCREZIA, ANGELA.

ANGELA. Savez-vous, ma sœur, que vous êtes bien heureuse... vous, maîtresse de ce beau palais et de ces jardins délicieux où je voudrais passer ma vie...

LUCREZIA. Oui, tu es raison! je serais comme toi et je ne voudrais jamais en sortir... si ce n'était un obstacle terrible...

ANGELA. Et lequel?

LUCREZIA. C'est qu'en m'ordonne d'y rester... *(Sempiternité.)* Et il y a, dit-on, à Naples de si beaux concerts et des bals si élégants...

ANGELA. C'est vrai! j'en arrive! et une chose qui m'étonne bien... lorsque le prince Aldobrandi, mon frère, m'annonça qu'il allait me donner une compagnie, une amie... qu'il allait épouser une de mes camarades de cevent, la belle Lucrezia, je me suis dit: Bon, nous irons ensemble dans les bals... dans les fêtes... parce que mon frère, qui est né d'un premier mariage et qui est bien plus





Repre

Le théâ

(Au lever
est a
Angé
la me

ANGELA,

LE
Peindre :

Bonheur

En v

Du t



Opéra de la Bastille / Paris





Âgé que moi... ne se soucie jamais de m'accompagner... tandis qu'avec une jeune belle-sœur...

LUCREZIA. Ah! bien oui... il a fallu quitter la ville et nous confiner dans cette solitude où nous ne voyons personne...

ANGELA. Excepté des femmes!...

LUCREZIA. Ah! des femmes! ça ne compte pas!

ANGELA. Comment, ça ne compte pas... toutes ces demoiselles... les pensionnaires du couvent della Pietà... dont vous êtes la protectrice... et qui sont venues passer dans ce château les fêtes de la Pentecôte...

LUCREZIA. C'est très-agréable pour moi... mais pour elles... toute la journée lire... se promener... causer... et médire entre nous... Si encore il y avait là des hommes, cela tomberait sur eux... mais impossible.

ANGELA. Pourquoi donc?

LUCREZIA. Le prince Aldobrandi, mon mari, ne veut qu'un cavalier pénétrer dans ces lieux.

ANGELA. Aucun... ah! mon Dieu! et s'il s'en présentait un... un seul... par hasard...

LUCREZIA. Il ne serait pas reçu!... et on lui fermerait au nez les portes de ce riche palais.

ANGELA. Voilà qui est bien terrible et bien injuste...

LUCREZIA. Qu'est-ce que cela te fait?

ANGELA. Oh! rien... ma sœur... mais je cherche seulement pourquoi mon frère a pu donner une pareille consigne.

LUCREZIA. Je vais te le dire, moi, et en confidence... c'est qu'il est jaloux!

ANGELA. Jaloux! lui qui vous aime tant...

LUCREZIA. Précisément! un jaloux est un égoïste... qui ne vous aime que pour lui... et pas pour les autres, ce qui est absurde...

ANGELA. Est-ce que tous les hommes sont ainsi?

LUCREZIA. Plus ou moins... mais chez le prince Aldobrandi, cela tient à des raisons particulières... il a d'abord un très-grand défaut.

ANGELA. Lequel?

LUCREZIA. Cinquante ans! seul défaut dont on ne se corrige pas avec le temps... au contraire... Alors, il est défiant, jaloux... sans raison... sans motif... tu le sais! Il a toujours l'idée qu'on veut le tromper... et cette idée-là, c'est contagieuse... ça se gagne... ce n'est pas ma faute... c'est la sienne.

ANGELA. C'est vrai!... Mais comme il s'avance d'un air préoccupé!

LUCREZIA. Qui donc?

ANGELA. Stéphane!... votre page!... le seul homme qui soit ici... il doit bien s'ennuyer au milieu de tant de femmes...

LUCREZIA. Peu m'importe!... il faut bien que j'aie un si-gisbé...

ANGELA. C'est trop juste! vous, la princesse Aldobrandi... vous ne pouvez pas vous en passer... quand toutes les bourgeoisies de Naples ou de Florence en ont un!

LUCREZIA. Pour le moins!

SCÈNE III.

STÉPHANO, LUCREZIA, ANGELA.

STÉPHANO, entrant en regardant et en tournant la dos à Lucrezia. J'ai beau regarder... je ne le vois plus... il sera parti...

LUCREZIA. Eh! qui donc, signor Stéphane?

STÉPHANO. Ah! c'est vous... Madame... pardon... (À demi-voix.) Mais c'est, je crois... un événement...

LUCREZIA. Un événement ici!... quel bonheur! en es-tu bien sûr?... dis-nous le vite...

STÉPHANO. Oui, Madame...

LUCREZIA, s'asseyant ainsi qu'Angela; Stéphane reste debout. Mets-toi là... entre nous deux... nous l'écouterons... un événement!... c'est très-aimable à toi!

STÉPHANO. Dame!... si je pouvais, il y en aurait tous les jours... j'aurais tous les jours quelque chose à vous dire...

mais quand on ne peut pas...

LUCREZIA. On ne l'a fait pas reproche... mais on te donne audience... Voyons ton événement.

STÉPHANO. J'étais dans le salon... à regarder cette tapisserie que vous avez commencée hier...

LUCREZIA. Belle occupation... pour un homme...

ANGELA. Si ça t'amuse...

STÉPHANO. Votre mari était dans un fauteuil qui dormait...

LUCREZIA. Ah!

STÉPHANO. Cela vous étonne!

LUCREZIA. Du tout!...

STÉPHANO. Est entré un beau domestique avec une riche livrée... bleu de ciel et argent... Une iattr, a-t-il dit, pour la princesse Aldobrandi, et Monseigneur, qui venait de se réveiller, a répondu brusquement : C'est moi... et il a ouvert la lettre.

LUCREZIA. C'est sans façon!

STÉPHANO. Il a froncé le sourcil... a réfléchi un instant, puis il a répondu : Vous direz au comte Léoni, votre maître...

ANGELA, vivement. Léoni!

LUCREZIA. Qu'est-ce donc?

ANGELA. Rien! il a dit : Léoni...

STÉPHANO. Certainement je l'ai dit...

ANGELA, chuchotant à sa remette de son trouble. Je croyais avoir mal entendu...

STÉPHANO. Dame!... je parle de mon mieux : dites au comte Léoni, votre maître, que je suis très-sensible à son invitation... mais ma femme est malade et ne peut aller ce soir à son bal...

LUCREZIA. Voyez-vous!... quelle trahison!

ANGELA. C'est épouvantable!

STÉPHANO. N'est-ce pas? Le domestique s'est incliné et a dit : « Mon maître hésitant ce matin à venir présenter ses respects à ces dames et à Monseigneur... mais maintenant... il n'aura garde d'y manquer, ne fût-ce que pour savoir des nouvelles de leurs seigneuries. »

ANGELA. C'est très-bien!

LUCREZIA. Très-convenable... Je ne connaissais pas encore le comte Léoni, notre nouveau voisin... mais voilà qui me donne de lui la meilleure idée, et puisqu'il va venir...

STÉPHANO. Du tout... il ne viendra pas!

ANGELA, se levant. Comment! il ne viendra pas!...

STÉPHANO. Vous ne me laissez pas achever... À peine le domestique était-il parti que Monseigneur a sonné... — Dit-s au concierge de ne laisser entrer personne... n'importe qui se présente ce matin... on répondra que je viens de partir pour Naples avec ces dames...

ANGELA. Mais ça n'a pas de nom... il ira à Naples...

LUCREZIA. Tu crois?

ANGELA. Il ne nous y trouvera pas... et il croira que je le suis... que je ne veux pas le voir... et ce serait si mal à moi... si ingrat!

LUCREZIA. Tu le connais donc?

ANGELA. Eh! mon Dieu! oui... c'est pour moi qu'il vient... je vous raconterai cela... (Regardant Stéphane.) À vous...

STÉPHANO. La signora se délire de moi...

LUCREZIA. Elle aurait tort... Stéphane est de notre parti... il est des nôtres... et quoique cousin de mon mari...

STÉPHANO. Mon devoir est de vous obéir...

LUCREZIA. En cavalier désintéressé...

STÉPHANO. Il le faut bien!

LUCREZIA, à Angela. Et tu pama parler sans crainte.

ANGELA. Eh bien! à Naples... et depuis votre mariage... je l'ai vu plusieurs fois au bal... toute la soirée il était mon cavalier... il dansait avec moi... il causait avec moi...

LUCREZIA, vivement. Enfin... il disait qu'il t'aimait!

ANGELA. Non, ma sœur, il ne disait rien.

seulement un médire... et si vous ne voulez pas... qu'en en fasse venir...

ALDOBRANDI. Jamais ! jamais d'homme chez moi... surtout des Actéons.

LUCREZIA. Mais encore une fois... pourquoi donc ?

ALDOBRANDI. Pourquoi ?

Il est des époux
Complaisants et doux,
Que l'on montre au doigt ;
Partout l'on en voit !

Moi, Madame, je veux
Ne pas être... comme eux !
Non, non, telle est ma loi !
Non, non, jamais, chez moi,
Les courtisanes
Et les galants

Ne viendront rire à mes dépens !
Il est des époux
Complaisants et doux,
Etc., etc.

Pour sauver la vertu des femmes,
Des amants pour rompre les trames,
Je connais un très-bon moyen,
Qui dans tout temps sera le mien !
(*Tirant un poignard.*)

Voyez-vous cette bonne lame,
De mon honneur c'est le gardien !
Sûr qu'on regarde une femme,
Zig, zag... vous me comprenez bien !
Pour elle qu'un amant s'enflamme,
Zig, zag, zig... vous entendez bien !
Est-ce un rendez-vous qu'on réclame ?
Zig, zag, zig, zag... c'est moins que rien !
C'est simple et d'un facile usage :
Pour un époux serein,
D'être tranquille en son ménage,
Voilà, voilà le bon moyen !

Il est des époux
Complaisants et doux,
Que l'on montre au doigt ;
Partout l'on en voit.

Par ce moyen, je veux
Ne pas être comme eux !

LUCREZIA. Et moi je dis, Monsieur, que je ne compose pas un raisonnement et un système pareils...

ALDOBRANDI. Chaque pays a le sien... je sais que ce n'est pas la coutume de Paris... c'est celle de Naples... Nous sommes ici quelques vieux gentilshommes qui tenons aux anciens usages et aux bonnes traditions, et quoique bien décidé, dans l'occasion, à me servir de ma recette, je désire en user le moins possible : voilà pourquoi j'ai résolu de ne recevoir aucun homme chez moi...

LUCREZIA. Vous y avez renoncé...
ALDOBRANDI. Pas tout à fait... dans les meilleurs systèmes, il se glisse toujours des abus... et il s'en est glissé un ici que je veux supprimer... c'est votre beau page !.

STEPHANO. O ciel !

LUCREZIA. Lui... votre cousin... votre proche parent !
ALDOBRANDI. En fait de parents, j'aime mieux les parents éloignés... Il vous fallait un sigisbé... et je l'ai souffert près de vous tant qu'il a eu dix ou douze ans, et s'il avait pu se maintenir ainsi... je ne dis pas ; mais à présent, c'est d'étranger... il s'en ira !

STEPHANO. Vous me chérez !

ALDOBRANDI. Du tout... je l'ai fait recevoir dans les pages du roi... tu partiras aujourd'hui.

LUCREZIA. Comment... vous voulez...

ALDOBRANDI. Dès ce soir.

STEPHANO, bas, à Lucrezia. Et vous le souffrirez !
LUCREZIA. Silence.

ANGELA. Si cela dure ainsi, j'en mourrai.

LUCREZIA. Du courage... et laissez-moi... je vais tâcher de parler pour vous... (*A part.*) Et il faudra bien que je l'emporte... (*Angela et Stephano sortent par la fond.*)

SCÈNE V.

ALDOBRANDI, LUCREZIA.

DUO.

LUCREZIA, s'approchant doucement d'Aldobrandi.

D'où vient ce front sombre et sévère ?
Pourquoi vos traits sont-ils troublés ?
Pourquoi vos yeux si bien me plaisent...
Aussitôt que vous le voulez !

ALDOBRANDI, avec humeur.
Je veux toujours !

LUCREZIA, d'un air agressant.
Alors, de grâce,

Daignes me prouver à mes yeux !

ALDOBRANDI.

Eh ! que faut-il donc que je fasse ?

LUCREZIA, de même.

Ah ! bien peu de chose !

ALDOBRANDI.

Tant mieux !

LUCREZIA, de même.

Eh bien ! à mes désirs obéissez.

Daignes recevoir aujourd'hui

Chez vous le comte Léoni !

ALDOBRANDI.

Le comte Léoni !

Eh ! ne voyez-vous pas tel

Que pour lui vos instances même

Sont une preuve qu'il vous aime !.

LUCREZIA.

Moi !

ALDOBRANDI.

Vous.

LUCREZIA.

Moi !

ALDOBRANDI.

Vous.

ENSEMBLE.

LUCREZIA.

O tyrannique !

O triste sort !

Sa jalousie

M'outrage encore !

Conduite affreuse,

Et qui me rend

Trop malheureuse

Près d'un tyran !

Où, où, vous êtes un tyran !

Où, craignez mon ressentiment !

ALDOBRANDI.

O triste vie !

Puente sort !

Qui se marie

A bien grand tort !

Quand pour ma tête

Je suis tremblant,

Elle me traite

Comme un tyran !

Non, non, dussé-je être un tyran,

Je renais un consentement !

ALDOBRANDI s'approche de Lucrezia, qui vient de s'asseoir à droite du théâtre en lui tournant le dos. Il veut prendre sa main, qu'elle retire.

Eh quoi ! votre main me repousse ?

Pourquoi vos traits sont-ils troublés ?

Vous êtes si bon et si doux,

Aussitôt que vous le voulez !

Le sort qui vient l'atteindre
Le laisse sans espoir.
Juges s'il est à plaindre,
Il ne peut plus vous voir.

Jeunes beautés, charmantes demoiselles,
Vous qui devez avoir de si doux yeux,
Soyez, hélas ! aussi bonnes que belles,
Prenez pitié d'un pauvre malheureux !

LUCRÉZIA ET SES FEMMES.

Que je te plains ! que sa peine est cruelle !
Prenez pitié d'un pauvre malheureux !

LEONI, s'adressant à Aldobrandi.

Jeune beauté, charmante demoiselle,
Prenez pitié d'un pauvre malheureux !

ALDOBRANDI.

Pour celui-là, je vois bien que ses yeux
Sont à jamais privés de la clarté des cieux !

LUCRÉZIA, lui donnant une bourse. Tenez... tenez...
c'est en men nem... et au nom de toutes ces dames... car
il n'y a ici que des dames...

LEONI, pesant la bourse. Je m'en aperçois bien ! grand
merci de vos bontés !

LUCRÉZIA. Vous devez être bien malheureux !

LEONI. Pas toujours... pas dans ce moment.

ALDOBRANDI. Quel est ton pays ?

LEONI. Florence.

LUCRÉZIA. Et de quoi vivez-vous ?

LEONI. De mes chansons... que je vais vendre dans les
campagnes.

ALDOBRANDI. C'est un Orphée en plein air...

LEONI, à Aldobrandi. Oui, ma bonne vieille ! et si vous
voulez des barcaroles, des tarentelles... prenez !... pre-
nez !... je ne les vends pas cher.

LUCRÉZIA. Sont-elles jolies ?

LEONI. Il ne tient qu'à vous de les essayer.

LUCRÉZIA. Voyons celle-ci...

ALDOBRANDI. J'écoute !

LUCRÉZIA. Ce sera un concert à votre bénéfice.

CANZONETTA.

Nina Julie et sage,
Et même un peu sauvage,
Gardait pour elle, hélas !
Son cœur et ses appas !
Un jour, sous un ormeau,
Pris d'un clair raisseau,
Se croyant seulatie,

Ninette
S'admirait,
Et se trouvait

Gentille et bien faite.
Quand soudain, se cachette...
Ah !... trembliez pour la pauvrette !
S'avance un beau seigneur,
Aimable et plein d'ardeur !

Qu'il eut grand'pitié, la jeune enfant !

Elle veut fuir... mais lui, la retenant...

Avec cet air qu'ils prennent tous,

Lui dit d'un ton si doux... si doux...

« Souvent un amant

« Meut,

« En offrant sa foi...

« Moi,

« Fidèle et amoureux,

« Je serai toujours :

« A toi j'appartiens.

« Tiens !

« Viens récruser sur moi... viens ! »

Et Nina...

Nina soupira !

Son cœur lui disait : oui ! sa raison

Disait : non !

Mais l'amour parla

(Montrant son cœur.)

LA !

Et Nina céda...

Ad ! ! !

ALDOBRANDI. C'est fort bien !... c'est très-joli. (Centre-
faisant Lucrécia.) Des oh ! oh !... et des ah ! ah ! mais si
tu n'as pas pour vivre d'autre fortune que tes chansons...

LEONI. Ah ! j'ai encore une autre ressource !

ALDOBRANDI. Et laquelle ?

LEONI. Ma figure !...

ALDOBRANDI. Ta figure !...

LEONI, à Aldobrandi. Oui, Madame !

ALDOBRANDI. Et comment cela ?

LEONI. Je la prête parfois à des artistes... à des peintres...

Dernièrement, à Rome, j'ai posé pour une tête de Bélisaire...

LUCRÉZIA, vivement. En vérité...

LEONI. Oui, Madame.

LUCRÉZIA. Ah ! la bonne idée !... il me servira de modèle
pour Actéon.

ALDOBRANDI. Y penser-vous ?

LUCRÉZIA. C'est le seul moyen de finir mon tableau, et
ce sera charmant... toutes ces dames groupées devant
moi... en nymphes de Diane, costume de rigueur.

ALDOBRANDI. Mais, Madame...

LUCRÉZIA. Aucun danger... un aveugle... et nous pour-
rons devant lui, et sans crainte, rester fidèles à la vérité...
ce qui est un grand avantage pour un peintre.

LEONI, vivement. Sans contredit !

LUCRÉZIA. Vous, Mesdames, allez vous préparer.

QUATUOR.

LEONI, à part.

Le destin comble mes vœux ;

Et, grâce à mon stratagème,

Je vais revoir ce que j'aime !

Les aveugles sont heureux !

ALDOBRANDI.

Il faut céder à ses vœux.

Il faut, changeant de système,

Fermer les yeux quand on aime !

Les aveugles sont heureux !

LUCRÉZIA ET LE CHŒUR.

Enfin, c'est bien heureux,

Malgré sa rigueur extrême,

Son } époux, aujourd'hui même,

Mon } Daigne céder à { ses } vœux.

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

{ mes }

{ ses }

LUCRESIA.

Vous, Monsieur ! l'on vous en fait défenses !
Car vous avez des yeux !

ALDOBRANDI.

J'en ai si peu !... si peu !

(*Stéphano, qui est à droite du théâtre, tire une lettre de son sein, et il la montre de loin à Lucresia. Comme il est à côté de Léoni, la lettre, par le mouvement qu'il vient de faire, se trouve presque devant les yeux de Léoni, qui reste immobile et ne fait aucun geste. Lucresia fait signe à Stéphano de ne pas commettre d'imprudence. Stéphano remet la lettre dans son sein. Aldobrandi, qui est à gauche du théâtre, n'a rien vu.*)

ENSEMBLE.

LÉONI.

Le destin comble mes vœux !
Observons bien, toi même,
Je vais voir celle que j'aime !
Les aveugles sont heureux !

ALDOBRANDI.

Il faut céder à ses vœux ;
Il faut, changeant de système,
Fermer les yeux quand on aime !
Les aveugles sont heureux !

LUCRESIA, regardant Stéphano.

Est-il donc audacieux !
Je crains pour lui, pour moi-même ;
Sur lui, dans mon trouble extrême,
Je n'ose lever les yeux !

STÉPHANO, montrant sa lettre.

Que ce billet amoureux
Lui dise combien j'ai l'âme,
Et réclame d'elle-même
Le prix de mes tendres feux.

(*Stéphano présente encore le billet devant Léoni, qui n'est censé rien voir. Lucresia s'avance pour prendre cette lettre ; mais Aldobrandi offre la main à sa femme, et s'éloigne avec elle. Alors Stéphano fait signe à Lucresia qu'il va jeter ce billet dans la caisse à droite qui contient un arbuste. — Il l'y jette en effet, et sur un geste d'effroi de Lucresia, il s'enfuit en courant. Tout ce manège a été observé par Léoni, qui est debout et immobile devant eux.*)

SCÈNE IX.

LÉONI, seul, les regardant s'éloigner. A merveille ! tout m'a réussi... eh ! seigneur Aldobrandi, vous fermez impoliment votre porte aux gens honnêtes qui se présentent les yeux ouverts... eh bien ! on y entrera les yeux fermés... et grâce aux renseignements que m'a donnés le concierge, me voilà pour quelques jours de la maison !... Mais prenons garde !... en amour comme en guerre, il faut tout observer quand on est en pays ennemi ! Et d'abord, quel est cet écrit que ce jeune page avait tant d'envie de remettre à la princesse ? (*Attant prendre la lettre dans la caisse et lisant.*) Oh ! je m'en doutais... Pauvre petit jeune homme ! il est obligé de renoncer à ses fonctions de sigisbe... ce qui le désole... Je crois bien ! Ici la place était bonne !... Il part ce soir pour Naples ; mais auparavant, et pendant que le prince Aldobrandi va faire le sieste... il demande à sa belle maîtresse un instant, un seul instant... pour lui faire ses adieux... et pour ses gages de sigisbe... pour ses gages arriérés, un seul baiser... ce n'est pas trop... Pauvre enfant ! me préserve le ciel de lui nuire dans ses amours... moi qui pour les miens ai besoin de protection. (*Relisant le billet.*) Mais si timide... si respectueux... tant pis ! seigneur Aldobrandi méritait mieux que cela !

SCÈNE X.

LÉONI, lisant toujours le billet, ANGELA arrive par le fond.

ANGELA. Voyons donc cet étranger dont toutes ces dames sont enchantées... ce pauvre aveugle ! (*Apercevant Léoni occupé à lire.*) O ciel !... ô prodige !... un aveugle qui lit un billet ! (*Remontant le théâtre et appelant.*) Mesdames... Mesdames... venez être témoins d'un miracle...

LÉONI, courant à elle. Imprudente !

ANGELA, le reconnaissant et poussant un cri. Ah ! grand Dieu !

DUO.

LÉONI.

C'est elle ! c'est elle !
Que ma voix appelle,
Qu'adora mon cœur !
Où, je l'ai revue,
Et mon âme émue
Reçoit au bonheur !

ANGELA.

Surprise nouvelle !
O terreur mortelle,
Qui glace mon cœur !
Dans mon âme émue,
Je tremble à sa vue
D'amour et de peur !

ANGELA.

Le comte Léoni sous ce déguisement !

LÉONI.

C'était le seul moyen de déjouer le haine
Du tyran soupçonneux qui vous tient sous sa chaîne.
Il me haïssait... il me défiait
L'accès de sa palais où le bonheur m'attend !

ENSEMBLE.

C'est elle ! c'est elle !
Que ma voix appelle,
Qu'adora mon cœur !
Où, je l'ai revue,
Et mon âme émue
Reçoit au bonheur !

ANGELA.

Surprise nouvelle !
O terreur mortelle,
Qui glace mon cœur !
Dans mon âme émue,
Je tremble à sa vue
D'amour et de peur !

LÉONI.

Il fallait bien apprendre de vous-même
Si vous m'aimiez autant que je vous aime !

ANGELA.

Vous le voyez, Monsieur, car je tremble...

LÉONI, avec joie, et toi prenant la main.

En effet.

ANGELA.

Dans sa fureur, dans sa vengeance,
Mon frère vous poignarderait !

LÉONI, souriant.

Vraiment !

ANGELA.

Sur lui, par prévoyance,
Il porte toujours un stylet !
Je l'ai vu tout à l'heure... et s'il vous découvrait !!!

ENSEMBLE.

Partez, de grâce ;
Fuyez le sort
Qui vous menace,
Fuyez la mort !

Il est terrible !
Il est jaloux !
Tout est possible
À son courroux !

LÉONI.
Je te rends grâce,
Dieu des amours !
Le sort menace
En vain mes jours !
Mon cœur paisible
Brave ses coups !
(À Angela.)
Tout m'est possible
Auprès de vous !

ANGELA.
Mais vous courez à votre perte
Si votre ruse est découverte ;
Je vous l'ai dit : il vous poignardera !

LÉONI, tendrement,
Mais d'ici là
Je vous verrai : j'aurai votre douce présence !

ANGELA.
Si j'étais seule à craindre sa vengeance,
Je vous dirais : Restez ! bravous ses coups !
Mais vous pour qui je tremble... vous !

ENSEMBLE.

Partes, de grâce ;
Fuyes le sort
Qui vous menace,
Fuyes la mort !
Il est terrible !
Il est jaloux !
Tout est possible
À son courroux !

LÉONI.
Je te rends grâce,
Dieu des amours !
Le sort menace
En vain mes jours !
Mon cœur paisible
Brave ses coups !
Tout m'est possible
Auprès de vous !

ANGELA.
On vient... parties ! parties !... écoutez la prudence !
LÉONI.

Seule, de mon secret vous avez connaissance.

ENSEMBLE.

Ne me trahissez pas !

ANGELA.
Oui, la moindre imprudence
Peut causer son trépas !
Silence ! silence !
Ne le trahissons pas.

LÉONI.
Silence ! silence !
Ne me trahissez pas !

SCÈNE XI.

LÉONI, ANGELA, les femmes de la princesse en nymphes chasseuses ;

LÉONI, à part.
Ce sont les nymphes de Diane,
Au costume léger, à l'air pailonné et fier !
ANGELA, à part, et les regardant.
O ciel !... en robe diaphane !...
(Voulant faire un pas vers elles.)

Comment les prévenir que l'aveugle y voit clair ?
LÉONI, l'arrêtant.

Prenez garde ! point d'imprudences !

ANGELA.
Baissez les yeux, Monsieur !
LÉONI.

Je le promets !
Et pendant toute la séance,
Je ne verrai que vous !

ANGELA.
Alors... je le permets !
(Léoni s'assied près d'Angela, pendant que les femmes, habillées en nymphes, forment des danses et des groupes gracieux.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; LUCREZIA paraît, tenant à la main sa palette et ses pinceaux.

LUCREZIA, s'approchant de la caisse de fleurs où Stéphanos a jeté sa lettre.
Quand je songe à son imprudence !...
(Elle met sa main dans le vase.)

Il a repris sa lettre !... il a raison !
Je ne l'aurais pas lue !
(À sa sœur et aux autres dames)
Eh bien ! cette séance !...

ANGELA.
On s'attend plus que vous !
LUCREZIA, regardant les dames qui l'entourent.
Ab ! tout autre Actéon

S'estimerait heureux !...
(Regardant Léoni avec compassion.)
Mais ce pauvre garçon !...

ANGELA, avec ironie.
Vraiment !... n'allez-vous pas le plaindre ?
LÉONI, à demi-voix.

Taisez-vous donc !
LUCREZIA.
Avant de commencer à peindre,
Formons d'abord le groupe principal !
(Aux femmes.)

Vous !... de cette onde pure admirant le cristal,
Et près de vous baigner assises sous l'ombrage !
(À Léoni, le conduisant près des arbustes à gauche.)
Puis d'un œil indiscret, entr'ouvrant le feuillage,
Actéon... est-ce bien ?

LÉONI, à part et regardant.
Ab ! c'est original !

ENSEMBLE.

LÉONI.
O moment plein de charmes !
O spectacle enchanteur,
Dont je puis sans alarmes
Savourer le charme !

LUCREZIA, se mettant à peindre.
Art divin, par tes charmes,
Ton pouvoir créateur,
Tu bannis les alarmes,
Tu nous rends le bonheur !

ANGELA, à part, regardant Léoni.
Son œil, de tant de charmes
Tranquille observateur,
Fait naître mes alarmes,
Mon dépit, ma fureur !

LUCREZIA, à Angela.

Et toi, ma sœur ?
ANGELA.
Te suis-je nécessaire ?

LUCREZIA
Sans doute ! j'ai besoin aussi de ton secours !
Tui la nymphe Eucharis, à Diane si chère !
Mais dépose d'abord ces habits de velours,
Pour une chasseuse inutile alors !

ANGELA, s'en défendant.

Eh mais ! ma sœur...

LUCREZIA,

Qu'as-tu donc ? je te prie,

ANGELA, montrant Léoni.

Et cet aveugle !

LUCREZIA,

Eh bien ! l'aveugle n'y voit pas !

ANGELA,

On prétend qu'il en est parfois !

LUCREZIA,

Quelle folie !

ANGELA,

Et si je vous disais...

LÉONI, s'approchant d'elle, et à voix basse.

Voulez-vous mon trépas ?

Au poignard d'un jaloux c'est exposer ma vie

Que de parler...

ANGELA, se laissant ôter sa robe de velours, que deux femmes viennent de retirer.

Alors, je ne dis rien !

(Elle paraît, comme les autres dames, vêtue en robe de gaze, et s'approche vivement de Léoni en lui disant :) Mais ne regardes pas !... je vous le défends bien !

ENSEMBLE.

LÉONI, allant se cacher derrière le feuillage à gauche.

O moment plein de charmes !

O spectacle enchanteur !

Son trouble et ses alarmes

Font palpiter mon cœur !

LUCREZIA, occupée à peindre.

Art divin, par tes charmes,

Ton pouvoir créateur,

Tu baonis les alarmes,

Tu nous rends le bonheur !

ANGELA,

Ah ! de trouble et d'alarmes,

De dépit, de douleur,

Je sens couler mes larmes ;

Cachons-leur ma fureur !

SCÈNE XIII.

LÉONI, à gauche, caché par les arbustes ; ANGELA ET LES FEMMES DE LA PRINCESSE placées en groupe ; LUCREZIA, à droite, assise devant son chevalet et occupée à peindre ; STÉPHANO, venant par la porte à droite et caché par les arbustes qui sont de ce côté.

STÉPHANO.

Le mari dort !... Voici l'instant du rendez-vous !

(Regardant.)

Ah ! mon Dieu ! que de monde !

(Apercevant Angela et le groupe des nymphes.)

O suave merveille !

O volupté des cieux à nulle autre pareille !

Tableau délicieux à mes regards si doux !

Sans qu'on me voie, observons !

(Il écarte les branches d'un arbuste et passe la tête.)

LÉONI, qui est à gauche, placé en face de lui, l'apercevant.

Prenez garde !

Prenez garde, Angela,

Un indiscret vous regarde !

TOUTES LES FEMMES, effrayées.

Où donc ?

LÉONI, montrant Stéphano.

Là !

(Lucresia, Angela et toutes les femmes se lèvent en désordre. Stéphano, surpris, retire sa tête, se glisse le long des arbustes, et veut s'enfuir par le fond ; mais, arrivé près des portes qui donnent sur le jardin, il rencontre Aldobrandi, qui, par curiosité, arrivait

mystérieusement et sur la pointe du pied. Aldobrandi saisit Stéphano par l'oreille, et le ramène sur le devant du théâtre.)

ENSEMBLE.

LUCREZIA, ANGELA ET LES FEMMES.

Quel est-il donc ce téméraire

Qui vient surprendre nos secrets ?

Qu'il redoute notre colère !

La mort est due à ses forfaits.

LÉONI.

Imprudent, que viens-tu de faire ?

Oui, dans mon transport indiscret,

En le livrant à leur colère,

Je viens de trahir mon secret

ALDOBRANDI.

Voici, voici le téméraire

Qui vient surprendre nos secrets.

Par un châtimement exemplaire,

Qu'il soit chassé de ce palais !

STÉPHANO.

Ne pouvait-il donc pas se taire ?

Maudit aveugle que je suis ;

Qu'il craigne ma juste colère,

Qu'il tremble aussi pour ses secrets !

STÉPHANO, se mettant à genoux devant Lucresia.

Sans nul mauvais dessein, j'étais, par aventure,

Entré dans ce salon, sans rien voir, je vous jure !

Lorsque j'ai par malheur été vu...

ALDOBRANDI.

Mais par qui ?

STÉPHANO, montrant Léoni.

Par l'aveugle !

LÉONI.

C'est faux

STÉPHANO.

Ah ! vous m'avez trahi.

Chacun son tour, je vous trahis aussi !

ALDOBRANDI, à part, regardant Léoni.

Encore un séducteur plus perfide qu'un autre !

(Tirant son poignard et s'approchant doucement de Léoni.)

De mon moyen voici l'instant de nous servir !

(Angela pousse un cri d'effroi ; mais Léoni, qui a suivi Aldobrandi du coin de l'œil, lui saisit la main au moment où il va le frapper, et lui arrache son poignard.)

LÉONI.

Tout beau, seigneur ! mon bras, plus ferme que le vôtre, Pourrait d'un tel essai vous faire repentir !

ENSEMBLE.

LUCREZIA ET LES FEMMES.

Quel est-il donc le téméraire

Qui vient surprendre nos secrets ?

Ah ! pour lui, dans notre colère,

Jamais de pardon ! non jamais !

LÉONI, regardant Aldobrandi.

Vraiment, je ris de sa colère !

Calmez ce transport indiscret.

Vous pardonneres, je l'espère,

Quand vous connaîtrez mon secret !

ALDOBRANDI.

L'audacieux ! le téméraire !

C'est un amant !... Je m'en doutais.

Et non pouvoir, dans ma colère,

Frapper ce tyran que je hais !

ANGELA.

Dois-je ici parler ou me taire ?

Et faut-il trahir son secret ?

(À sa sœur.)

Calmes !... calmes votre colère,

C'est l'amour seul qui le guidait.

STÉPHANO, regardant Léoni.

L'audacieux ! le téméraire !

Qui donc en ces lieux l'amenait ?

Et pour la beauté qui m'est chère,

Son cœur brûle-t-il en secret !

ALDOBRANDI, s'avancant près de Léoni d'un air menaçant. Au moins, je l'espère, nous saurons qui vous êtes.

LEONI. Qui je suis ?

ANGELA, se jetant entre eux. Le comte Léoni !

LUCRÉZIA. Quoi ! c'est vous, Monsieur ! (Riant.) Je conçois alors qu'il y voyait très-bien.

LEONI, la regardant, ainsi qu'Angela. Grâce au ciel, Madame...

STÉPHANO, avec dépit et jalousie. C'est d'une indiscretion !

LEONI. Non pas ! (Bas, à Stéphane.) Et voici la preuve que je sais garder un secret.

STÉPHANO, prenant la lettre qu'il lui remet. Ma lettre !... ah ! grand Dieu !

ALDOBRANDI, s'avancant. Qu'est-ce que c'est ?

LEONI. Une affaire entre nous deux ! Et quant à vous, seigneur, évitons, croyez-moi, le bruit et le scandale. Je ne venais point ici pour séduire votre femme, et pour vous le prouver d'un seul mot... donnez-moi votre sœur.

ALDOBRANDI, étonné. Ma sœur !

LUCRÉZIA, vivement. Par ce moyen, vous ne vous plaindrez plus que les amoureux viennent chez vous pour me faire la cour.

ALDOBRANDI. C'est juste !... Ils iront chez Monsieur... je consens...

LEONI. Et ce soir, au bal que je donne... vous viendrez vous et toutes ces dames...

LUCRÉZIA ET ANGELA. Nous acceptons !

STÉPHANO, bas, à Léoni. En serai-je ?

LEONI. Cela va sans dire !

STÉPHANO, à part. Quel bonheur ! j'aurai peut-être mon rendez-vous !

LUCRÉZIA. Et quant à ce malheureux tableau... je prévois maintenant qu'il ne sera jamais fini.

ALDOBRANDI. Pourquoi cela ?

LUCRÉZIA. Où trouver maintenant un Actéon ?

ALDOBRANDI. Cela me regarde !... vous en suez un, je vous le promets.

LUCRÉZIA. Et lequel ?

ALDOBRANDI. Moi.

CHŒUR FINAL.

LUCRÉZIA.

A Diane chasseresse

Rendons hommage en ce jour !

Et dans une double ivresse,

Ici chantons tour à tour

Et les beaux-arts et l'amour !

De l'amour,

Dans ce jour,

Chantons l'ivresse !

Chantons sans cesse

Les arts et l'amour !

(Au comte Léoni.)

Vous obtenez avec sa main

Sa tendresse.

N'oubliez pas votre refrain

De ce matin :

Souvent un amant

Ment

En offrant sa foi ;

Moi,

Fidèle en amours

Je serai toujours.

Tenez ce serment-là,

Le vrai bonheur est là,

Et jamais il ne s'en ira.

ENSEMBLE.

Tenez ce serment-là,

Le vrai bonheur est là,

Et jamais il ne s'en ira.

CONCERT A LA COUR

OU

LA DEBUTANTE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 5 mai 1834.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLSTVALL.

MUSIQUE DE M. AUER.

Personnages.

FRÉDÉRIC, prince allemand.
VICTOR, jeune peintre.
ADÈLE, cantatrice française.
ASTUCIO, surintendant de la musique.

CARLINE, sa femme.
SEIGNEURS DE LA COUR.
VALETS.

La scène se passe à Stuttgart

Le théâtre représente un riche salon; porte au fond et deux latérales. A gauche du spectateur une table ronde couverte d'un tapis vert et cinq sièges autour. A droite vers le fond, un piano.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, sortant de la porte à gauche. Ma foi, fesse antichambre qui voudra, pour moi j'y renonce; au bout de deux heures d'attente, m'annoncer qu'on est sorti! il fallait donc le dire de suite, j'en aurais fait autant, et de grand cœur; car si j'implore leur protection, si je sollicite leur faveur, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi, mon Adèle!

RÉCITATIF.

Orphelins et sans espérance,
Riche des seuls trésors que donnent les talents,
Elle eût dans sa noble indignité
Aux plus brillants parus prêté ses serments.

AIR.

Heureux celui
À ses larmes assés!
Plus heureux celui
Qu'elle a choisi!
Le sacrifice
De l'absence
Double mes vœux, je le croi,
Et mon cœur, mon Adèle, est toujours avec toi,
Des arts elle est le gloire;
Des secrets adoucisseurs,
Et son chant de victoire,
Vient à braver nos efforts.
Mais quand se sera plus tendre
Vient élever les amours,
Celui qui peut l'entendre
Jure d'aimer toujours.
Heureux celui, etc.

Mais, je le vois, il faudra, pour l'obtenir, chercher quelque autre moyen de fortune; car je renonce au métier de solliciteur. Dieu! que de peine pour arriver à un refus! Parlez au concierge, parlez à l'huissier, parlez au valet de chambre; il paraît qu'ici on parle à tout le monde, excepté aux gens dont on a besoin... Allons, sortons.

SCÈNE II.

VICTOR, CARLINE.

VICTOR. Quelle est cette jolie dame? serait-ce une compagne d'infortune? une solliciteuse?

CARLINE. En croirai-je mes yeux; monsieur Victor, ce jeune peintre!

VICTOR. L'aimable, la charmante Carline.

CARLINE. Un Français, un compatriote dans le palais de Stuttgart!

VICTOR. Jene m'attendais guère à vous rencontrer. Aussi a-t-on jamais vu partir de Paris sans prévenir ses amis, et surtout sans leur donner de ses nouvelles, à moi, le plus dévoué, le plus constant de vos adorateurs; car vous n'avez point oublié, Carline, que vous fîtes ma première inclination.

CARLINE. Eh! mon Dieu! Monsieur, taisez-vous donc, si mon mari vous entendait.

VICTOR. Quoi! vous êtes mariée?

CARLINE. Eh! mais sans doute! pourquoi pas? Pendant que nous étions à Paris à étudier, vous la peinture et moi la musique, je rencontrai dans un concert le signor Astucio, un Italien. Je chantais un grand air quand il me vit pour la première fois, et soudain,

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Comme il me lançait ses ondes,
Une évidence le charma;
Et ce fut par une coïncidence
Que tout à coup il s'effondra!
Il me parla de son mariage,
Jurai de m'aimer constamment;
Il fallut bien le laisser dire;
Pouvais-je, hélas! faire autrement?

DEUXIÈME COUPLET.

Il était riche, il était tendre;
Mon sévère et cruel pour lui,
Mon cœur se soulevait en colère
Que de la bouche d'un mari!
Alors, il m'offrit, pour me plaire,
Sa main, son cœur et son orgueil.
Par vertu je le laissai fuir;
Pouvais-je, hélas! faire autrement!

VICTOR. Je sens bien qu'il fallait accepter.

CARLINE. Sans doute. Pour une jeune personne, pour une artiste, un établissement sérieux... c'est si rare! Je vins donc me fixer ici avec le signor Astucio, mon mari,





I

vi
tiels
den:
huit
grat
cile
mot

Mal:
quel
tier
refu
vale
mot

v
pag



Tony Johannot del

Blanchard Sculp

ADÈLE.

AM MON DIEU! EST-CE QUE VOUS SERIEZ DU COMITÉ?

Imp. Collas & de la Rochette 1 Paris

Le Concert à la Cour St. VIII





qui occupe au palais une place distinguée : surintendant de la musique, rien que cela.

VICTOR. Ah! mon Dieu! s'il pouvait me protéger.

CARLINE. Mais très-volontiers; je vous offre son crédit et le mien. Croyez-vous donc parce qu'on est à la cour qu'on oublie ses anciens amis? non, Monsieur, on s'en souvient; on les aime encore, même quand ils sont ingrats; car vous l'avez été.

VICTOR. Moli!

CARLINE. Oui, oui, ne parlons plus de cela. En quoi puis-je vous être utile? Qui vous amène à la cour de Stuttgart?

VICTOR. Le désir de m'avancer, de me faire connaître, et d'obtenir celle que j'aime.

CARLINE. Comment, Monsieur, vous êtes amoureux, et depuis quand, s'il vous plaît?

VICTOR. Vite! vite. Depuis votre départ. Il fallait bien chercher des consolations; et puis, si vous la connaissiez...

CARLINE. Ah! je devine, toutes les perfections; c'est de rigueur; et celle tendre passion, où est-elle?

VICTOR. Hélas! pour des artistes, ce n'est pas tout que de s'aimer, il faut encore vivre, et pour tirer parti, elle de sa voix délicieuse, moi de mes modestes pinceaux, nous avons quitté la cour de France.

CARLINE. Ensemble?

VICTOR. J'eusse été trop heureux; mais elle ne l'a pas voulu, elle est partie pour l'Italie avec une de ses parentes; moi je parcoure l'Allemagne, elle le premier de nous deux qui aura fait fortune...

CARLINE. Doit-elle prévoir l'autre, n'est-il pas vrai?

VICTOR. Hélas! oui, mais jusqu'à présent, je n'ai pas encore reçu de ses nouvelles.

CARLINE. J'espère que bientôt c'est vous qui pourrez lui en envoyer d'excellentes. Le grand-duc Frédéric, notre jeune prince, adorateur des arts et des artistes; viif, aimable, gaillard, sa cour est une des plus brillantes de l'Europe.

VICTOR. Et qui me fera connaître à lui?

CARLINE. Qui? mon mari, le signor Astucio.

VICTOR. Vous croyez qu'il agira en ma faveur?

CARLINE. Certainement; on dit que les Italiens sont intriguants par intérêt; pure calomnie; mon mari, s'il le fallait, exercerait, en amateur, pour le seul plaisir de l'intrigue et pour les progrès de l'art. Moi qui vous parle je suis son élève, et je commence à me former; il est vrai que j'ai tant d'occasions, quand on est à la fois ici et au théâtre...

VICTOR. Quoi! vous seriez...

CARLINE. Cantatrice Italienne au grand Opéra, Astucio m'a fait recevoir; je tiens l'emploi seule et sans partage, d'abord parce que j'ai du talent, et puis mon mari empêche tous les débuts, et quand on est seule, on devient la meilleure; mais tenez, j'entends ce cher Astucio; je vais vous présenter.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, ASTUCIO.

ASTUCIO. Ze dis que c'est oune horreur, oune injustice, et qu'il n'y a que des intrigants capables per faire de pareilles suppositions.

CARLINE. Eh! mon Dieu, mon ami, qu'avez-vous donc?

ASTUCIO. Vi voilà, ma chère, se sont d'une colère! si jamais maintenant se rends service à quelqu'un!

CARLINE. A qui en avez-vous donc?

ASTUCIO. A notre chef d'orchestre, un malheureux que s'ai comblé de mes bontés, se l'al comblé; il me prie de solliciter pour lui auprès de son altesse une gratification de deux cents florins; moi s'y vas, perché se suis trop bon! Son altesse le refuse; se vis demande, est-ce ma faute?

CARLINE. Non, sans doute; et c'est pour cela qu'il est furieux?

ASTUCIO. Si, signora, et par une fatalité où se sous innocent, il se trouve que son altesse accorde, ce matin, cette malheureuse gratification, à qui?... à moi!, son serviteur umilissime, qui sous, par ma place, dans une position à ne pouvoir refuser; il m'a donc fallu accepter, et les voilà: se vous le demande, est-ce ma faute?

CARLINE. C'est bien, c'est bien; plus tard nous parlerons de cela.

TRIO.

Souffrez qu'en je vous présente
Un poète que j'ai vu en suite
Un Français, un ancien ami!

ASTUCIO, le saluant.

Monsieur, vous me venez voir.

VICTOR, saluant.

Monsieur, votre bonté m'honore.

ASTUCIO, à part, le regardant.

Il me paraît bien assez en suite,

Servir pour un ancien ami.

CARLINE, à Astucio.

J'espère qu'au prince, aujourd'hui,

Vous voudrez bien parler pour lui.

ASTUCIO.

Quel! non! toutes que se le serve?

CARLINE, d'un air enroué.

Eh! oui, vraiment! oui, mon ami!

ASTUCIO.

Qui? moi, que le ciel vous conserve!

Pour les prier de me tendre,

Vous des honneurs en réserve!

Une collection de petite souvenance!

CHOEUR.

VICTOR.

Est-ce ainsi qu'il m'a traité aujour!

Je suis à la mort de la mort!

Qu'il me soit, dans cette aventure

Chercher un autre protecteur.

CARLINE.

Qu'il vous serve de ce que!

Où, malgré sa mauvaise humeur,

Ne craignez rien, je vous le jure,

Il sera votre protecteur.

ASTUCIO.

C'est n'est d'un riche homme!

Qu'il m'est, pour en se servir!

Non pas! il peut bien, se le jure

Chercher un autre protecteur.

CARLINE, à Astucio.

A mes yeux, mon cher, vous accablez.

ASTUCIO, à Victor d'un air embarrassé.

Où, Monsieur, croyez que bientôt...

Enfin se sera mon possible.

CARLINE.

C'est pas si le ne qu'il me faut,

Être je connais votre manière.

Vous n'employez jamais se moi

Que quand vous se voyez mes fautes.

Ainsi vous parlez pour le?

ASTUCIO.

Ma, signora...

CARLINE.

Dés aujourd'hui?

ASTUCIO.

Me saurez donc...

CARLINE.

A l'instant même!

ASTUCIO.

Si vous servez...

CARLINE.

C'est entendu!

A son élève, qui vous aime,

Vous parlez, c'est monnaie,

(A voix basse.)

Où, je lui parlerai moi-même!

ASTUCIO, effrayé.

Vous-même! il suffit, il suffit!

Allons, n'oubliez pas votre

Oubliez, jusqu'à la fin!

Eh! que d'avez-vous à dire?

CHOEUR.

CARLINE.

Vous le voyez, j'en suis sûr!

Où, malgré sa mauvaise humeur,

Qu'il vous serve de ce que!

Il sera votre protecteur.

VICTOR.

Ceci n'est d'un meilleur augure ;
Où, malgré sa mauvaise humeur,
Votre ennemi, qui me rassure,
Me servira de protecteur.

ASTUCIO.

Ceci n'est d'un fléau augural
Qui ? moi, parler en sa faveur !
Il ne risque rien, so le jure,
S'il n'a pas d'autre protecteur.

CARLINE, à Victor. C'est une affaire arrangée, contre à votre hôtel, rapportées sous des dessins, des esquisses ; mon mari qui, quand il le veut, fait les choses de la meilleure grâce du monde, les mettra tantôt sous les yeux du prince, et comme son altesse s'y connaît, je suis tranquille, vous êtes sûr de réussir.

VICTOR. Ah ! je devrai tout à votre amitié ! (Il sort.)

SCÈNE IV.

ASTUCIO, CARLINE.

ASTUCIO. Ah çà, signora, parlons sérieusement : dit-on un poco d'ou vient que vi tonles que se sois sans cesse honnête et obligeant avec tout le monde, que vi me compromettre à chaque instant.

CARLINE. Je vous ai dit que c'était un ami à qui je voulais rendre service.

ASTUCIO. Ma vi savez bien qu'ici, ma chère, il n'y a point d'amis, point de services ; per celui-ci, se vi ai promis, se parlerai, (A part.) Mais bien bas. (Haut.) Eh ! per Dio ! que ce soit le dernier !

CARLINE. A la bonne heure ; il me semble cependant que quand on a du crédit, il faut s'en servir.

ASTUCIO. Vi êtes dans l'erreur, perché en s'en servant on peut l'user, et on n'en a jamais trop pour soi-même ! Savez-vous dans ce moment quel danger vous menace ? le chef d'orchestre, qui est devenu mon ennemi mortel, veut faire débiter dans votre emploi une cantatrice charmante, esprés per vi prendre votre place !

CARLINE. Me prendre ma place !

ASTUCIO. Oui, oui, une place de dix mille florins ! se vous dis que c'est une horreur ; ma vi êtes trop bonne.

CARLINE. Non pas, et je vous montrerai que je sais défendre mes intérêts. Quand doit débiter cette rivale ?

ASTUCIO. Jamais, si je le puis ; ma nos adversaires, qui ont remué ciel et terre, ont déjà obtenu qu'elle serait entendue par le comité.

CARLINE. Vous vous y êtes opposé, j'espère.

ASTUCIO. Ze m'en serais bien gardé ; il aurait toujours fallu en venir là. Alors s'ai brusqué les événements, et j'ai prévenu la jenne debutante que c'était ici, au palais, dans la salle des concerts, et aujourd'hui même, que l'examen aurait lieu.

CARLINE. Ah ! mon Dieu !

ASTUCIO. Pour désouer la calomnie et faire les choses régulièrement, s'ai convoqué tout le comité, qui, comme vi savez, est composé de cinq membres ayant voix délibérative. Z'ai envoyé une lettre aux deux chambellans du prince.

CARLINE. Eh ! mais, ils sont à la campagne.

ASTUCIO. Ze n'en sais rien, la lettre est envoyée ; une au maître de chapelle.

CARLINE. On dit qu'il est dangereusement malade.

ASTUCIO. Je l'ignore, le billet il est envoyé ; le quatrième il est pour moi qui suis le président, et le cinquième est toujours per le premier sujet du théâtre, la prima donna ; c'est donc à vous qu'il est adressé. Ainsi, voilà le comité légalement formé et convoqué, tant pis pour ceux qui ne viendront pas. Ze sois en règle.

CARLINE. Tiens, c'est drôle ; c'est donc devant nous deux qu'elle chantera.

ASTUCIO. Oui, signora, et c'est nous qui prononcerons. J'en suis désolé, mais il est des circonstances où l'homme honnête et tranquille est obligé de laisser per aller droit

son chemin. Tenez, voici deux heures : (Montrant les fauteuils.) vite à votre poste.

CARLINE. Mais, mon ami...

ASTUCIO. Ah çà, n'allez-vous pas répliquer ? songez à ce que je vous ai dit, et tâchez que votre bulletin soit fait en conscience.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; UN DOMESTIQUE EN NÉRÉ.

LE DOMESTIQUE. Une jeune dame qui vient de la part de M. le chef d'orchestre demande si le comité peut la recevoir.

ASTUCIO. Oui, sans doute. (Au domestique.) Rodolphe, ces trois messieurs sont-ils arrivés ?

LE DOMESTIQUE. Non, Monsieur.

ASTUCIO, regardant sa montre. Ces pauvres amis, ils sont bien en retard aujourd'hui. N'importe, l'heure est sonnée, la séance est ouverte. Faites entrer. (Rodolphe sort, Astucio se mettant près de la table qui est à gauche. Carline et lui s'asseyant.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; ADELÈ, tenant à la main plusieurs papiers de musique enroulés et noués par un ruban.

(Adèle s'avance timidement et leur fait deux profondes révérences ; ils se lèvent à la seconde, et la lui rassurent, ils se rassurent.)

ASTUCIO. Approches, approches, Madamigelle, et rassurez-vous ; le comité il est peu nombreux aujourd'hui, ainsi tout se passera ou famille et comme chez nous.

ADELÈ. Combien je vous remercie de votre bonté ! car je vous avoue que je suis toute tremblante.

ASTUCIO. Et perché dunque vi avez peur, se vi le demandu ? remettes-vous, ma zère ; nous ne voulons point que l'émotion puisse nuire à vos moyens, le comité il est trop juste pour cela. Vous êtes italienne ?

ADELÈ, hésitant. Mais, faut-il dire la vérité ?

ASTUCIO. Sans doute, et toujours.

ADELÈ. Je me présente comme cantatrice italienne, mais je suis Française.

ASTUCIO, secouant la tête. Ah, diavolo ! c'est fâcheux pour vous. Mais enfin c'est pas sa faute, cette pauvre petite. Votre nom ?

ADELÈ. J'ai pris celui de la signora Zerlina.

ASTUCIO. Zerlina... c'est très-bien.

ADELÈ. Quand vous voudrez, Monsieur, je suis à vos ordres. Voici plusieurs morceaux. (Elle lui donne sa musique.) ASTUCIO, la prenant. C'est bien, ma per que nous puissions mieux sager de votre beau talent que tout le monde il dit enchanteur, il faut prendre un air qui réunisse plusieurs genres.

ADELÈ. Celui-ci, Monsieur, c'est un air vénitien, une description du carnaval.

ASTUCIO, posant les papiers sur la table. C'est bien, vous pouvez commencer, nous sommes là pour applaudir.

RÉCITATIF.

ADELÈ.

Entendez-vous sa lée l'archet de la fête ?

Venez dans ses murs voir la foule accourir ;

Le raison elle-même en ce moment s'oublie ;

Le carnaval vient de se lever.

AIE.

Voyez, que cette marche est belle !

C'est l'air d'un des premiers de la main

A la séduction italienne,

Qui glissent lorgnant l'airain,

Puis vout Pierrot, pourrais-je Colombino ?

« M'amoroso-to, baciato d'oro ? »

« Qui ? moi, Pierrot, »

« Je l'aime trop ! »

Puis bien, le bon Léandre,

Le gaitero à la main,

Soupirant d'un air tendre

Un amoureux refrain.

Mais taisons-nous, faites silence ;
Je vois venir le noble châtelain ;
Surtout par la foule, il s'avance
En vendant ses chansons et son orgueil.
(Contrefaisant le charlatan.)

Peters
Signora
A des migrations ;
Peters
Signora
Gémit tout bas !
Ah ! ah ! ah ! ah !
J'ai peut-être
Des recettes certaines ;
Je suis sûr
Ce qui conviendrait !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Voulez-vous
Des bijoux,
Un cahemur ?
Voulez-vous
Des bijoux ?
De tout à vous !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Mais, je le vois, cela ne peut suffire,
Et votre cœur tout bas encore se réveille !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Voulez-vous
Un époux ?
Je vous vois rire :
Voulez-vous
Un époux
A vos genoux !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Vie un mari pour guérir cette honte ;
C'est un mari que veut Madamelle !
Ah ! ah ! ah ! ah !

CARLINE, se levant,
d'un air
d'un air ne peut mieux choisir.
ASTUCIO, le faisant reculer.
Tais-toi donc ! (Haut.) N'avez-vous donc pas honte.
Qu'en est-il au comité ! (Bas.) Le comte, il me pardonne.
Quelle est cette d'écouter !

ADÈLE, continuant l'air.
Voici venir sur leurs riches nuques
Les gaudilliers, qui dansent en chantant ;
Ils ont à bord gentilles pastourelles,
Dont les cheveux flottaient au gré du vent.
Mais j'entends courir
Le pas tourbeux
Courir, courir vite,
La dame vous invite.
Voyez deux leurs yeux
Quel tendre d'écouter !
Sur leurs fronts joyeux
La gaieté respire
Entendez-vous ? quel tintamarre !
La madelon et la guitare,
Du palanet le son bruyant,
Tous à la fois, ah ! c'est charmant.

ASTUCIO, à la fin de l'air, applaudissant légèrement.
Brava, brava ! les plus heureuses dispositions ; mais, nous
vous demandons la permission d'en délibérer et d'aller
vous voir. (Il se lève, et à l'air de parler bas à Carline.)

ADÈLE, à part. Ah ! mon Dieu ! voilà qu'ils se consultent ! que vont-ils décider ?

ASTUCIO, bas, à Carline, qui a l'air d'insister. Y pensez-vous ? Dio me pardonne, elle la recevrait !

ADÈLE, à part. Je ne sais, mais ce monsieur surtout m'a si bien accueilli, que j'ai bon espoir.

ASTUCIO, quittant Carline, et s'approchant d'Adèle.
Madamelle, l'avis unanime du comité est que vi donnez
les plus belles espérances, et que vi ferez un tour un talent distingué.

ADÈLE, à part, avec joie. Ah ! quel bonheur !

ASTUCIO, Ma, il faut que le temps et l'étude perfectionnent ces heureuses qualités ; oui, ma sœur amie, nous avons besoin d'étudier beaucoup, beaucoup, et la comité pense que vi devez point songer à vous produire avant deux ou trois ans.

ADÈLE. Comment ! vous me refusez donc ?

ASTUCIO. Per le moment, et dans votre intérêt ; mais par la suite, nous verrons, et vi trouverez toujours dans

L. XIV.

le comité le désir de vous être agréable et utile. Z'ai bien l'honneur de vous saluer. (A Carline, lui prenant la main.) Allons faire notre rapport. (Ils sortent.)

SCENE VII.

ADÈLE, seule. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel malheur ! me voilà refusée ! adieu toutes mes espérances. Étrangère dans ce pays, seule et sans protecteur... (Pleurant.) Ah ! je suis bien à plaindre !

SCENE VIII.

ADÈLE, FRÉDÉRIC, habillé fort simplement ; on aperçoit seulement sous son habit une large décoration.

FRÉDÉRIC, païement. Dieu soit loué ! le conseil est fini, je ne suis plus prince, et j'ai maintenant coegé pour toute la journée. A demain les affaires sérieuses ; aujourd'hui, tout aux plaisirs, pourvu que le ciel veuille bien m'en envoyer. Eh ! mais, que ven-je ? une jeune fille en ces lieux ! une jeune fille qui pleure, et que peut-être je peux consoler ! Allons, le ciel m'a entendu, et ma journée commence bien. (S'approchant d'Adèle.) Qu'avez-vous, ma belle enfant ?

ADÈLE. Ah ! mon Dieu, Monsieur, je vous demande pardon, je ne vous avais pas aperçu ; mais ce n'est pas de ma faute : j'avais tant de chagrin !

FRÉDÉRIC. Vous, des chagrins ! et quelle en peut être la cause ?

PREMIER COUPLET.

Pourquoi pleurer ?
Le malheur en vos traits respire ;
Les Grâces ont en vous parti ;
Et l'Amour semble vous sourire :
Pourquoi pleurer ?

DEUXIÈME COUPLET.

Pourquoi pleurer ?
Que ceux qui vont rendre les armes
A vos pieds viennent supplier ;
Mais vous ! vous qui causez leurs larmes,
Pourquoi pleurer ?

ADÈLE. Pourquoi, pourquoi ? ce serait trop long à vous raconter, et puis vous n'y pourriez rien.

FRÉDÉRIC. Bah ! qui sait ? Je ne dis pas que je fasse ici tout ce que je veux, mais quelquefois j'y ai du crédit.

ADÈLE. Ah, mon Dieu ! est-ce que vous sçavez du comité ?

FRÉDÉRIC. Quel comité ?

ADÈLE, à part. Il ne sait seulement pas ce que c'est. (Haut.) Le comité de réception préside par le signor Astucio. C'est devant lui qu'il faut se faire entendre quand on veut débiter au grand Opéra, mais le moyen de réussir quand on est étrangère, quand on est Française ?

FRÉDÉRIC. Comment, une cantatrice française ! le me semble que voilà des titres, surtout, mon enfant, lorsqu'on est, comme vous, jeune et gentille ; et puis, une débutante, c'est si intéressant ! moi, j'ai toujours aimé les débuts.

ADÈLE. Eh bien ! le signor Astucio n'est pas comme vous. (Pleurant.) Vrai, Monsieur, ce n'est pas par amour-propre ; mais je vous jure que je n'ai pas trop mal chanté, on vous le dira. Pourtant, on ne veut pas me recevoir, et on m'a ajournée à trois ans.

FRÉDÉRIC. Ne vous laissez débiter que dans trois ans, cela n'a pas le sens commun.

ADÈLE. N'est-ce pas, Monsieur ? Tandis que maintenant mon sort en dépendait, je ma disais : Si je puis paraître au grand Opéra, si le prince peut m'entendre, il cultivera les arts, il s'y connaît, il faut croire que lui ne se laissera pas influencer par l'intrigue.

FRÉDÉRIC. Ah ! vous disiez cela !

ADÈLE. Oui, Monsieur ; j'espérais qu'il me protégerait, qu'il me ferait recevoir. Moi, que ! ah ! que j'aurais été heureuse ! j'aurais mon existence et celle de ma pauvre vieille tante, (Baissant les yeux.) et puis encore d'autres idées, d'autres espérances dont il est inutile de vous parler ; mais c'était là qu'était tout mon bonheur.

VICTOR. Eh bien, mon enfant, rassurez-vous; j'ai l'idée que le prince s'intéressera à votre sort.

ADÈLE. Est-ce que cela se peut, puisque je suis refusée? (A part.) Car il ne m'a pas seulement comprise. (Haut.) Comment voulez-vous que le prince puisse me juger sans m'entendre?

FREDERIC. C'est juste; mais si l'on vous obtenait une lettre de recommandation?

ADÈLE. Il serait possible!

FREDERIC, écrivant sur ses tablettes. Holà, quelqu'un! (Un domestique paraît; à part.) Ce mot à Astuccio suffira: c'est un ordre de début qui va le contrarier un peu, mais il faudra bien qu'il obéisse sur-le-champ. (Au domestique.) Tenez, portez ce billet à Astuccio, qui est là. (Montrant la droite.) dans l'appartement voisin. (Le domestique sort.)

ADÈLE. Et vous croyez que, par ce moyen, je pourrai débiter ce soir?

FREDERIC. Je l'espère, du moins.

ADÈLE. Dans la Molinara?

FREDERIC. Dans la Molinara.

ADÈLE. Et le prince m'entendra?

FREDERIC. Probablement. Moi, d'abord, j'y assisterai, et je lui en rendrai compte.

ADÈLE. Ah! quel bonnet seigneur que ce monsieur-là! FREDERIC, à part. C'est qu'elle est charmante ma petite protégée, et je serais désolé qu'elle n'eût pas de talent; car, vrai, je crois que maintenant je m'intéresse autant qu'elle à son succès. Adieu, mon enfant; à ce soir. (Il sort.)

SCENE IX.

ADÈLE, seule. Ah! que je suis heureuse! courons vite prévenir ma tante du bonheur qui m'arrive. Ah! et ma musique que j'oubliais. (Elle va près de la table à gauche, et rassemble sa musique pour la remettre en rouleau.)

SCENE X.

ADÈLE, VICTOR, entrant par la droite.

VICTOR, à la cantonade, et sans voir Adèle. Ma foi, qu'ils s'en tirent comme ils pourront, je n'y suis pour rien. Je viens de laisser notre brave Italien méditant contre la débilité de ce soir la plus belle cabale: eh! mais, quelle est cette jeune fille!

ADÈLE, se retournant. On a parlé.

VICTOR, courant à elle. C'est Adèle!

ADÈLE. C'est Victor!

DUO.

ENSEMBLE.

O deux instants! bonheur suprême!
Du sort quelques secrets les rigueurs,
Je le revais, à toi que j'aime!
Je puis braver tous les malheurs.

VICTOR.

Mais que l'apprentis du ta bouche
Quel sort nous rince-t-il,

ADÈLE.

Tu le sçais; mais toujours toi!
Un sort plus impétueux ne touche;
Que Victor me réponds-tu?

Sous-je toujours celle qu'il aime?

VICTOR.

Je n'ai jamais aimé que toi.

ADÈLE.

Tu es sûr qu'il toujours le même?

VICTOR, lui mettant la main sur son cœur.

Ah! qu'il la réponde pour moi!

ENSEMBLE.

O deux instants! bonheur suprême!
Du sort quelques secrets les rigueurs,
Je son aime de ce que j'aime!
Je puis braver tous les malheurs.

ADÈLE.

Mais toi-même, dague m'apprendre
Par quel bonheur je te revais,

VICTOR.

Tu le sçais; en moi plus tendre
M'importe, hélas! malgré moi,
A tes tour tel réponde-moi.

REPRISE.

Ai-je retourné mon Adèle?

ADÈLE.

Je n'ai jamais pensé qu'il tel.

VICTOR.

Tu es sûr qu'il tel tel tel?

ADÈLE, lui mettant la main sur son cœur.

Ah! qu'il la réponde pour moi.

ENSEMBLE.

O deux instants! bonheur suprême!

Malgré la sort et ses rigueurs,
Je suis aimé de ce que j'aime!
Je puis braver tous les malheurs.

VICTOR. Chère Adèle! longtemps je n'ai rencontré que des obstacles, et je désespérais de la fortune lorsque enfin elle a daigné me sourire; j'ai trouvé ici quelques protections.

ADÈLE. Eh bien, mon ami, c'est comme moi! depuis notre séparation, j'ai parcouru l'Italie, mais sans succès. A peine si l'on daignait m'entendre; mais en Allemagne, c'est bien différent. Un seigneur de la cour que je ne connais pas, que je n'avais jamais vu, m'a donné une lettre de recommandation, et je débute ce soir.

VICTOR. Comment, que dites-vous?

ADÈLE. Jugez de mon bonheur, si je puis réussir! c'est moi, Victor, qui serai la plus riche; c'est moi qui serai la cause de notre mariage.

VICTOR. Dites-moi, Adèle, vous êtes bien sûre que c'est vous qui débutez ce soir; c'est qu'on m'avait pourtant parlé de la signora Zerlina.

ADÈLE. Précisément, c'est moi-même, c'est un nom italien qu'on m'a conseillé de prendre.

VICTOR. Grand Dieu!

ADÈLE. Qu'avez-vous donc?

VICTOR. C'est fait de vous, vous avez des ennemis qui ont juré votre perte.

ADÈLE. Moi, des ennemis... non, non, rassurez-vous; à qui ai-je fait du mal, et qui pourrait m'en vouloir?

VICTOR. Je vous dis qu'il y a un complot contre vous, j'en suis certain; tout à l'heure j'apportais au signor Astuccio des esquisses qu'il m'avait demandées, il m'a à peine écouté, tant il était furieux: il venait de recevoir pour la signora Zerlina un ordre de début, et pour ce soir même.

ADÈLE. C'est bien cela.

VICTOR. Alors, ne pouvant l'empêcher, il veut organiser contre vous une conspiration de main de maître; si vous le connaissiez, toute la salle est à lui.

ADÈLE. Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse! voilà encore notre mariage retardé.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

ADÈLE, apercevant Frédéric. Ah! Monsieur, vous voilà. Il y a de jolies nouvelles!

FRÉDÉRIC, souriant. N'est-il pas vrai? j'étais sûr que ma lettre produirait un bon effet.

ADÈLE. Ah! bien! oui, ça va plus mal qu'anparavant.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que vous me dites là?

ADÈLE. Oui, Monsieur, vous ne le croirez jamais, apprenez qu'il y a tel des cabales.

FRÉDÉRIC, souriant. Vraiment! eh bien! c'est ce que tout le monde dit, et pourtant je ne m'en suis jamais aperçu. Rassurez-vous, ma chère, on a voulu vous effrayer. Je voudrais bien voir qu'on se permit...

ADÈLE. Oui, on n'oserait pas! Victor lui-même en a la preuve.

FRÉDÉRIC. Hein! Victor, qu'est-ce que c'est que Victor? ADÈLE, laissant ses peurs. C'est lui dont je n'avais pas osé vous parler ce matin, et je ne sais pourquoi, car nous sommes du même pays; nous avons été élevés ensemble. C'est un artiste, un peintre distingué; il aurait droit plus que tout autre à la protection du prince.

FRÉDÉRIC, à part. Je comprends; c'est un amoureux!

et moi qui bonnement croyais... (Se reprenant.) Eh bien! qu'est-ce que j'ai fait donc? ne vais-je pas me fâcher du bonheur de M. Victor! Allons! allons, point d'intérêt personnel, obligeons-les en prince et sans faire payer mes services. (Enfinant.) Eh bien! voyons, mon enfant : nous disons que M. Victor a découvert quelque trame formée contre vous.

VICTOR. Oui, Monsieur, je puis vous l'attester.
FÉDÉRIC. Vous croyez qu'à nous trois, en nous entendant et en nous réunissant, nous ne pourrions pas jouter?
VICTOR. Oh! non, nous ne serions pas de force; songez donc que nous avons contre nous le seigneur Astucio, le surintendant de la musique.

FÉDÉRIC. Lui, Astucio! qui a un air de dénequer et de franchise! Je l'aurais cru le meilleur homme du monde. (A part.) Parbleu! s'il en est ainsi de tous ceux qui m'entourent, il paraît que je les connais bien. (Haut.) Nous verrons, et si vous voulez me secourir, je me sers le courage de luitier par-dessous main contre le seigneur Astucio lui-même. (A part, se frottant les mains.) Je ne suis pas fâché de cabaler, moi, cela m'amuse.

VICTOR. Eh! que voulez-vous faire? comment empêcher les gens de siffler quand ils l'ont résolu?

FÉDÉRIC. Que me dites-vous là?

VICTOR. Que ce seigneur Astucio doit remplir la salle d'ennemis intrépides et déterminés, et que le prince lui-même, quand il le voudrait, s'y pourrait rien.

FÉDÉRIC. C'est juste, c'est trop juste, il ne peut pas empêcher ses sujets de siffler, il est trop bon prince pour cela; mais si à notre tour nous avions recours à des auxiliaires bénévoles; si nous opposions une masse applaudissante!

ADÈLE, vivement. Et moi je n'en veux pas, ce serait voler un succès.

VICTOR. Elle a raison; c'est par son talent seul qu'elle doit réussir.

FÉDÉRIC, leur prenant la main. C'est bien, c'est très-bien! (A part.) Ce sont de braves jeunes gens, de vrais artistes... (Haut.) Pardos, mes amis, c'est moi qui ai tort. (Montrant Adèle.) Il faut qu'on l'entende, il faut, comme vous le disiez tout à l'heure, qu'elle doive tout à elle-même et rien à la faveur, et j'imagine un moyen permis et légitime qui pourra embarrasser le seigneur Astucio lui-même.

VICTOR. Quoi! vous espérez...

FÉDÉRIC. Je suis curieux de savoir comment il se tirera de là. Vous, ma chère enfant, allez repasser vos plus beaux morceaux et apportez votre musique.

ADÈLE, sortant. Ah! Monsieur, que vous êtes bon et généreux!

FÉDÉRIC, la regardant sortir. Généreux! (A part.) Oui, oui, et j'ai du mérite à l'être. Allons, allons, je vais m'occuper de notre grand projet, j'y mets de l'amour-propre, et je veux voir qui l'emportera de moi ou du seigneur Astucio. (Il sort par la porte à droite du spectateur.)

SCENE XII.

VICTOR, seul. Il a beau dire, sa confiance ne me rassure pas; j'ignore ce qu'il médite en notre faveur; mais je crains toujours les ruses de ce maudit Italien. Et quand je pense que j'ai pu être protégé par lui... Non, non, je ne veux plus de ses services, j'aime mieux lui chercher querelle et lui déclarer que s'il ose tenter le moindre complot, je le fais sauter par la fenêtre du palais. Oui, c'est là le meilleur moyen : j'estime le voler. Eh! mon Dieu! quel air sombre et sombreux!

SCENE XIII.

VICTOR; ASTUCIO, entrant par la droite.

ASTUCIO. Oimè! oimè! questo va malin. (D'un air indolent.) Ah! vi voilà, mon ser ami!

VICTOR. Eh! mais, qu'y a-t-il donc?

ASTUCIO. Le più grand malheur : tous nos presets ils sont dérangés.

VICTOR, nerve fofe. Il serait vrai.

ASTUCIO. Ze pouds dire cependani : Tout est perdu hors l'honneur; car vrai, il n'y a point de ma faulce; j'avais la cabale la mieux administrée, un vrai bijou; la petite ello aurait seulement pas pu ouvrir la bouche. Per più de sh-reté, j'avais choisi des étrangers, tous vos camarades, que j'avais été chercher à voire auberge de voire part.

VICTOR. Comment, morbleu!

ASTUCIO. Ne vous fâchez pas; puisque la zore il n'a pas lieu... Un hasard imprévu... Ze viens de recevoir les ordres du prince pour un grand concert à la cour. Eh! vite, eh! vite! à peine ai-je eu le temps de prévenir mes musiciens de ce qu'ils avaient à faire, et c'est dans ce concert que son altesse il veut entendre la zeune cantatrice.

VICTOR. Et cela vous déconcerte?

ASTUCIO. Eh! senza dubbio! comment voulez-vous que se fasse? à la cour on ne siffle ni on n'applaudit.

VICTOR. Je comprends, vous voilà réduit au silence... il faudra qu'on entende la débutante.

ASTUCIO, d'un air mystérieux. C'est-à-dire il faudra qu'on l'entende, (A part.) c'est si ce veux.

VICTOR. Quoi! est-ce que vous auriez encore quelque espérance?

ASTUCIO. Eh! ch! per Dio, nous verrons. (A part.) Il a bien fallu chercher autre soc, et ze crois même que cela vaut mieux.

VICTOR. Que voulez-vous dire? je prétends...

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, CARLINE.

CARLINE. Ah! mon cher Victor, que je suis contente! le premier chambellan vous prie de passer chez lui à l'instant même.

VICTOR. Moi qui lui suis inconnu!

CARLINE. C'est par l'ordre du prince : il a deux superbes tableaux à vous commander; j'étais bien sûr qu'avec la protection de mon mari... (Bas, à Victor.) Mais, mon ami, remerciez-le donc, cela se fait toujours.

VICTOR, à Astucio. Quoi! c'est à Monsieur que je devrais...

ASTUCIO. Oui, zeune homme, oui, oui, c'est à moi, qui l'ai parlé au sambellan. (A part.) Ze n'y comprends rien, se lui en ai pas dit un mot.

CARLINE. Allons, dépêchez-vous, on ne fait point attendre un chambellan.

VICTOR, à Astucio. Oui, mais j'aurais voulu savoir...

ASTUCIO. Nous nous reverrons au concert tout à l'heure.

VICTOR. C'est précisément à ce sujet.

CARLINE. Mais partez donc, on nous renonce à vous protéger; le chambellan se fâchera.

VICTOR. J'y vais, j'y vais. (A part.) Je ne sais, mais j'ai idée que ce maudit Italien trame encore quelque chose. Au surplus, je reviens dans l'instant, et j'aurai l'œil sur lui. (Il sort.)

SCENE XV.

CARLINE, ASTUCIO.

ASTUCIO, le regardant sortir. Ze ne sais pas ce qu'il a le zeune homme, il n'a point du tout l'air reconnaissant.

CARLINE. C'est la joie, la saisissement! mais qu'est-ce que cela signifie, il y a concert aujourd'hui? j'espère que j'y paraîtrai.

ASTUCIO. Du tout, c'est impossible, puisque vous êtes ce soir.

CARLINE. Comment! je joue!

ASTUCIO. Eh! oui, sans doute; in Molinara est sur l'affiche, et il faut que vous la jouiez à la place de la débutante, puisque c'est elle qui chante ce soir dans le concert.

CARLINE. Comment, c'est elle?

ASTUCIO. Soyez tranquille, elle n'est pas loin, se sous

là ; en attendant, soignes bien votre talent, perché velei l'époque du renouvellement des engagements.

CARLINE. C'est bien amusant, aller jouer la Melinara ! Neus étions couveurs que j'étais indisposée pour une huitaine.

ASTUCIO. Aliens, aliens, vi allez chanter comme un petit rossignol. (Tirant sa montre.) Diavole, dépêchez-vous donc ; l'heure il avance.

CARLINE. Ah ! men Dieu, je n'ai que le temps de m'habiller. Vous viendrez me donner des nouvelles. (Elle sort.)

ASTUCIO. Et de bonnes, j'espère. Ze seuis sûr de men fait, perché c'est moi qui l'il dirige l'orchestre ! Justement voiei nos conjurés.

SCÈNE XVI.

ASTUCIO, CHOEUR DE MUSICIENS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHOEUR DE MUSICIENS.

Exultez de Polyenne,

Gaiement nous accourez ;

Du dieu de l'harmonie

Nous suivons les leçons.

(A voix basse.)

Le devoir nous appelle,

Nous voici réunis ;

Comptez sur notre aide,

Nous suivrons vos avis !

ASTUCIO, de même.

C'est bien, mes chers amis,

Vous m'avez tous compris,

De suite et de l'adresse ;

Les yeux liés sur moi,

Vous me suivez sans cesse.

CHOEUR.

Nous suivons votre emploi :

Fidèles et vaillants,

Trumpettes et bassons,

Nous vous secondons.

ASTUCIO.

Talons-vous ! vous son alléss.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; LE PRINCE ET TOUTE LA COUR.

CHOEUR.

Exultez de Polyenne,

Célébrez par nos jeux

La poésinée chérie

Du maître de ces lieux !

(Pendant le refrain de ce chœur et la scène précédente, on a allumé les lustres du salon ; on a placé à gauche plusieurs fauteuils pour le prince et les personnes de sa cour. À droite, une banquette sur laquelle se placent ceux qui doivent chanter. Sur le reste du théâtre, en forme d'orchestre, les pupitres des musiciens ; sur le devant du salon et en face du prince, on apporte le piano qui reste ouvert. Un espace est réservé au milieu pour la cantatrice, ainsi que cela se pratique dans les soirées du Conservatoire.)

LE PRINCE, d'assurant.

C'est à merveille, prenez place.

(Montrant Adèle, qui entre par la porte du fond, et à qui Victor donne la main.)

Voici la déboulante.

(Aux courtisans qui sont derrière lui.)

Hé bien !

Ai-je en tout de visiter sa grâce ?

Voyez quel modèle maintien !

ADÈLE, arrivée au milieu du cercle, fait au prince une révérence, et puis tend les yeux sur lui.

Grands dieux !

LE PRINCE, à part.

Je ris de sa surprise extrême !

VICTOR, bas, à Adèle.

Qu'avez-vous donc ?

ADÈLE, de même, lui montrant le prince.

C'est notre protecteur !

VICTOR, le regardant.

O ciel ! c'est le prince lui-même.

ADÈLE.

Si rue a retardé mon cœur,

F'en conçois un espoir flatter,

Et cependant je crains encore

L'effet d'un compliment que j'ignore,

(Montrant Astucio.)

Mais j'aurai l'air de l'ennemi.

(Il se dresse sur la banquette à droite, qui est prise du pupitre d'Astucio.)

ASTUCIO, se plaçant devant son pupitre, qui est le premier et le plus près du spectateur.

Quel est le premier air ?

ADÈLE.

Celui

Que ce matin j'étais déjà choisi.

ASTUCIO, faisant signe à son orchestre, et regardant le prince.

Quand Monseigneur voudra.

LE PRINCE.

C'est bien ! nous y voici.

ADÈLE, chantant.

« Retendez-vous en bois l'archet de la folie ?

« Venez dans ses murs voir la foule accourir ;

« La raieuse elle-même en ce moment s'abîme ;

« Le carnaval vient de s'ouvrir. »

LE PRINCE.

C'est très-bien !

CHOEUR DES COURTISANS, derrière lui.

Monseigneur a raison ! c'est divin !

ADÈLE, continuant l'air.

« Voyez, que cette merle est belle !

« C'est Cassandra doucement la muse

« A la séduisante Isabelle. »

ASTUCIO, qui pendant les paroles précédentes a déjà commencé à accompagner l'orchestre, bas, aux musiciens.

Un changement de mouvement.

(Les orchestres grand un autre air.)

ADÈLE, continuant à se troubler.

« A la séduisante Isabelle ! »

(A part, à elle-même.)

Eh mais ! je n'y suis plus vaillant !

(Cherchant à rattraper l'air que joue l'orchestre.)

« Ici Pierrot et Colombine ! »

« Pierrot et Colombine... »

LE PRINCE, bas, aux courtisans.

Eh se trompe au peu, je m'égare.

« Ami, de même. »

« Mon cher Pierrot,

« Je t'aime trop. »

(A part.)

Hélas ! c'est trop bêt.

(Ici le désordre augmente dans l'orchestre.)

ENSEMBLE.

LE PRINCE ET LES COURTISANS.

Mais elle n'a pas tant d'adresse ;

Cela, je crois, n'est pas bon.

ASTUCIO, bas, aux musiciens.

« A merveille ! cela commence !

« Bientôt ils se comprendront eux. »

ADÈLE.

Ah ! rien n'égale me souffrant !

Hélas ! j'y renoue plus rien !

VICTOR, regardant Astucio.

Ah ! quel séduisant sa vengeance ;

Je vois quel projet est le sien.

LE PRINCE, à Adèle.

D'un premier trouble en se peut se débarrasser ;

Remettez-vous.

ADÈLE, continuant l'air.

« Plus loin la base Léandre,

« La guitare à la main, »

ASTUCIO, bas, aux musiciens.

« Presque ! presto !

(L'orchestre prend un mouvement plus vif.)

ADÈLE, continuant.

« Soudain d'un air tendre, »

ASTUCIO, bas, aux musiciens.

« Allégres ! allégres !

ADÈLE, de même.

« Surtout d'un air tendre. »

(Cherchant à rattraper l'orchestre qui est en avance.)

« Foyez signalez !

« Ah ! ah ! ah ! ah !

« Croit tant bas,

« Ah ! ah ! ah ! ah ! »

Ma tête et se perd et se trouble ;

Je me que me frayer redouble ;

Je ne vois je n'écoute plus rien.

LE PRINCE, bas, à ceux qui l'entourent.

J'en suis fier ! c'est grand danger !

Le pauvre enfant ne se peut bas.

CHOEUR DES COURTISANS.

Eh se fera jamais rien.

ASTUCIO, bas, aux musiciens.
C'est bien, c'est très-bien, du courage !
(Haut, frappant sur son poitrine, et ayant l'air de se donner beaucoup de mal.)

Une, deux ! soulevons, soulèvez !

A l'air si pign... ; ici ! tournes.

ADÈLE, ballottant et cherchant à retrouver des fragments de son air.

« Le gondolier et sa nacelle,

« Le tambourin que nous appelle... »

(Mettant la main sur son cœur.)

Je n'y suis plus, je vais me tresser mal.

VICTOR, hors de lui et menaçant Astucio.

A ma fureur rien n'est égal.

(Jet le bruit qui a été un crescendo, laisse tout à fait.)

INTERME.

LE PRINCE ET LES COURTIANS.

Bien ne peut conjurer l'orage,

Tous leurs efforts sont superflus ;

Quel bataillon ! ah ! quel tapage !

En vérité, je n'y tiens plus.

ASTUCIO.

C'est bien, réfléchissez du courage,

Tous leurs efforts sont superflus ;

Quel bataillon ! ah ! quel tapage !

Ah ! je le vois, ils n'y tiennent plus !

ADÈLE.

L'entends-je sur son grand l'orage,

Tous nos soins seront superflus ;

Je suis sans force et sans courage !

(Regardant Victor.)

C'en est fait, nos femmes perdus.

C'est un vain que grande l'orage ;

Leurs projets seront confondus !

Où, non n'est égal à ma rage !

Murble ! je ne me connais plus !

(Le prince et toute la cour se lèvent pour sortir.)

VICTOR, à Astucio.

Arrête !

ASTUCIO, étourdi.

Que lui ai-je ?

VICTOR, passant au milieu du théâtre.

Je reviens

La justice de Monseigneur,

Il existe une indigne trame

Dont je pourrais nommer l'auteur.

Ben talent seul doit la défendre !

Un seul instant depuis encore l'attendre.

(Le prince et tous se rasseyaient.)

(Victor se place au : l'attention.)

(A Adèle.)

Venez, Monseigneur y consent,

Du courage, cet air brillant

Que j'accompagne si souvent.

(Le prince fait signe à l'orchestre de s'arrêter. Adèle chante, accompagnée par Victor.)

ADÈLE, avec force et expression.

Appelle, dieu du jour, des aïes et du grève,

Du temple de la Gloire entre-tous les chemins ;

Ton carquois a des traits pour terrasser l'Enfer,

Et la lyre a des chants pour charmer les humains.

INTERME.

LE PRINCE, étourdi.

Quelle différence ! fort bien !

En honneur, je n'y comprends rien.

VOUS.

Ah ! c'est divin, brave ! fort bien !

En honneur, je n'y comprends rien.

ASTUCIO, à part.

Diable ! c'en beaucoup très bien.

Quel ! je n'y peux plus rien.

VICTOR. Vous le voyez, Monseigneur, (Montrant Astucio.) c'est le seigneur Astucio qui, pour empêcher qu'en entendi une cantatrice qu'il redoutait, a mis exprès le désordre dans l'orchestre.

LE PRINCE, rient. Une conspiration instrumentale ! en voilà une dont je n'aurais pas eu l'idée.

ASTUCIO. Quel ! votre altesse pourrait supposer... Ze sous connu ; d'ailleurs, on sait que jamais de ma vie se n'ai ourdi la moindre intrigue, la moindre cabale.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, CARLINE.

CARLINE, entrant en pleurant. C'est une indignité, une horreur ! j'en demanderai justice à son altesse.

ASTUCIO. Ma femme tout en pleurs ! qu'est-il donc arrivé ? Est-ce que la Melinora elle est déjà finie ?

CARLINE, toujours pleurant. Je crois bien ; je n'en ai pas chanté la moitié ; on ne me l'a pas laissé achever ; à chaque note un accompagnement.

ASTUCIO, avec colère. Il se pourrait !..

CARLINE. Oui, il y avait là une foule d'étrangers.

ASTUCIO. Dieu ! se ne les avais pas décommandés !

VICTOR, l'interrompant. Là, Monseigneur, vous l'entendez ?

ASTUCIO, à part. Dio ! quelle bêtise il vient de moi échapper !

LE PRINCE. Vous en convenez donc enfin, signer Astucio ? (A sa cour.) C'est à dire que moi, prince souverain, j'ai joué toute la journée contre ce damné d'italien, sans pouvoir l'emporter sur lui, et qu'il m'a été presque impossible de faire entendre une cantatrice que je protégeais, et dont il ne venait pas !

ASTUCIO. Si votre altesse elle savait dans quelles intentions ! dans quels motifs...

LE PRINCE, avec ironie. Je le devine ; c'est dans la crainte, n'est-ce pas, que je ne me laisse séduire par ses accents enchanteurs ?

ASTUCIO. Mon prince, se ne dis pas...

LE PRINCE. C'est bien. Pour te rassurer, c'est moi-même qui veux aujourd'hui marier cette aimable personne avec M. Victor, qui voudra bien, je l'espère, se fixer à ma cour.

VICTOR et ADÈLE. Ah ! Monseigneur, que de bontés !

LE PRINCE. Je vous disais bien ce matin qu'à nous trois, en nous entendant bien, nous finirions par l'emporter. Quant à vous, signor Astucio, je vous ordonne, pour punition, de ne plus jamais intriguer.

CARLINE. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il va devenir ?

ASTUCIO, à part. Mon état, il est perdu !

CHOEUR.

Cherchez dans le monde

Intrigue à la mode,

Et les meilleurs deus

Sont aux plus adroits.



ZANETTA

OU

JOUER AVEC LE FEU

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 18 mai 1840.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GERMAIN.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

CHARLES VI, roi des Deux-Siciles.
NUSIDA, princesse de Tarente.
RODOLPHE DE MONTEMAR, favori du roi.
LE BARON MATHANASIEUS DE WARENDORF, médecin et conseiller de l'électeur de Bavière.

ZANETTA, jardinière du château royal de Palerme.
DIONIGI, { seigneurs de la cour.
RUGGIERI, {
TCHIRCOSSHIRE, hôte du baron.
DAMES DE LA COUR.

La scène se passe en Sicile, à Palerme, de 1740 à 1744.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente des jardins élégants dans le château royal de Palerme. — A droite du spectateur, un bosquet; à gauche, une table richement servie.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, MATHANASIEUS, DIONIGI, RUGGIERI et plusieurs jeunes seigneurs achèvent de déjeuner au moment où finit l'ouverture. TCHIRCOSSHIRE est debout derrière Mathanasius et lui sert à boire.

CHOEUR.

A quoi bon s'affliger sur les maux de la vie?
A table, mes amis, gaiement en les oublie...
Et jusqu'au bord quand ma coupe est remplie
Je respire, je bois, et je nargue soudain
Le chagrin!

DIONIGI. Bravo!... mais assez de musique.

RUGGIERI. C'est juste, on ne s'entend pas; et avec vos tarentelles, vous n'avez pas permis à monsieur le docteur de placer un mot.

MATHANASIEUS, gravement. Nous autres Allemands, nous pensons beaucoup, mais nous parlons peu, surtout à table. (Au domestique qui lui verse à boire.) N'est-ce pas, Tchircosschire?

TCHIRCOSSHIRE. Ia.

RODOLPHE. Et moi, au risque d'être indiscret, je me permettrai d'adresser une question à M. le baron Mathanasius de Warendorf, médecin et conseiller intime de l'électeur de Bavière, ou plutôt de Sa Majesté impériale Charles VII, et je lui demanderai comment il est ici, en Sicile, au moment où son maître se fait proclamer, à Francfort, empereur d'Allemagne?

MATHANASIEUS, froilement. Je vais vous le dire, Messieurs. J'ai une prétention: c'est qu'en médecine, comme en toute autre chose, je ne me suis jamais trompé. (Tendant son verre à son domestique.) N'est-ce pas, Tchircosschire?

TCHIRCOSSHIRE. Ia.

RODOLPHE. Vous êtes bien heureux.

MATHANASIEUS. Or, il a paru en Espagne et en Sicile une

maladie qui, selon moi, menace d'envahir l'Europe... une fièvre...

RODOLPHE. D'ambition?

MATHANASIEUS. Non, une autre encore... une espèce de fièvre jaune!

RUGGIERI. La maladeïta qui a causé tant de ravages?

MATHANASIEUS. Fils brutal et sans égards, qui n'épargne ni les empereurs, ni les bourgeois! aussi, par ordre supérieur, et dans l'intérêt de la science, je suis venu ici pour étudier et observer.

RODOLPHE. S'il en était ainsi, vous n'auriez pas amené avec vous la jolie Mathilde de Warendorf, votre femme, pour l'exposer de vous-même au danger! Et il faut, monsieur le docteur, que quelque autre motif vous retienne depuis un mois auprès de notre jeune roi Charles VI.

MATHANASIEUS. Un grand souverain, Messieurs, j'en suis sûr, brave et galant! qui a conquis avec son épée le royaume de Naples!.. je bois à sa santé.

RODOLPHE. Monsieur le baron ne répond pas.

MATHANASIEUS, tenant son verre. Impossible; je bois au roi, Messieurs.

TOUS, se levant. Au roi!

RUGGIERI. Et maintenant à nos dames!

MATHANASIEUS. C'est trop juste!

RUGGIERI. Que chacun boive à celle dont il est le chevalier... moi d'abord à la comtesse Bianca!

DIONIGI. A la belle Zagonia... la divine chanteuse!

MATHANASIEUS. Moi, Messieurs, je bois à ma femme.

TOUS. C'est de droit.

DIONIGI. Et toi, Rodolphe?

RODOLPHE. Moi, Messieurs, je suis fort embarrassé.

RUGGIERI. En effet, je ne connais à Palerme ni à Naples aucune dame qui repousse ses hommages.

MATHANASIEUS. Me sera-t-il permis d'adresser à mon tour une question à M. le comte Rodolphe de Montemar, et de lui demander comment, lui, jeune, riche, de haute naissance, favori d'un roi, il n'a pas fait un choix parmi nos jeunes Siciliennes.

RODOLPHE. Beautés divines et piquantes... (Levant son verre.) A leurs attraits, Messieurs!

MATHANASIEUS. Monsieur le comte ne répond pas.

RODOLPHE, tenant son verre, et du même ton qu'il le baron. Impossible; je bois.





Repr



CHA
NISI
ROD
LE
D
de

Le théâ
royal
quet,

RODOLI
plus
mom
debot

A quoi l
A table,
Et jusqu
Je respi

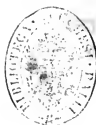
DION
RODOL
tarente!
de place
MATH
person
(Au do
Tchirco
TCHIR
RODOL
mettrai
suis de
teur d
Charlie
Sicile,
fort, et
MATH
sieurs.
en tou
dant s
cossini
TCHIR
RODOL
MATH



Imp. de la Presse, à Paris

L'année 1844, N. 11





RODOLPHE. Et tu nous la feras connaître ?
RODOLPHE. Des qu'elle existera... des que j'en aurai une.

REPRISE DU CHŒUR.

Buvons donc, mes amis, buvons à l'incennue !
Qu'un fortuné hasard la présente à nos yeux !
Qu'elle paraisse, et peut-être à sa vue
(Montrant Rodolphe.)

Nous allons comme lui brûler des mêmes feux.

(Ils sont tous debout et trinquant près de la table. Le roi paraît au fond du théâtre ; ils l'aperçoivent et quittent la table.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; LE ROI, paraissant au fond du théâtre.

MATHANASUS. Le roi, Messieurs !

LE ROI, gaiement. Ne vous dérangez pas.... nous ne sommes plus à Naples ; et dans cette maison de plaisance, point de cérémonial, point d'étiquette, le roi n'est pas ici... il n'y a que Charles, votre ami et votre camarade, qui regrette de n'être pas arrivé plus tôt pour prendre part à votre festin... Est-il temps encore ?

BUGGIERI. Toujours, sire.

LE ROI, Ruggieri, moi échanton, verse donc, et maintenant, Messieurs, à qui buvez-vous ?

BUGGIERI. A la passion de Rodolphe.

LE ROI, posant le verre. Ah !

MATHANASUS. A sa passion à venir... à celle qu'il aura.

LE ROI, avec amertume. Vraiment ! et vous, monsieur le baron, vous avez eu à ces souhaits ?

MATHANASUS. Certainement ; oserais-je demander à Votre Majesté pourquoi elle ne nous imite pas ?

LE ROI. Cela devient inutile, puisque vous avez déjà porté une pareille santé ; je bois alors à la vôtre, monsieur de Warendorf.

MATHANASUS. C'est bien de l'honneur pour moi.

LE ROI, buvant. Je le désire ! (S'adressant aux jeunes gens.) Messieurs, j'ai pensé à nos plaisirs de la journée. Ce soir, nous avons un bal, et ce matin une expédition navale.

MATHANASUS. Voilà un prince qui connaît le prix des instants...

LE ROI, à Ruggieri et aux autres seigneurs. Je vous ai compris dans la promenade en mer, et la partie de pêche que nous devons faire aujourd'hui avec ma sœur, la princesse de Tarente, et toutes les dames de la cour... Les yachtés sont commandés pour midi.

MATHANASUS. Votre Majesté me permettra-t-elle de l'accompagner ?

LE ROI, d'un air aimable. Certainement, ainsi que madame la baronne, votre femme.

RODOLPHE. Aurai-je l'honneur de suivre Votre Majesté ?

LE ROI, froidement. Rien na vous y oblige ; vous avez d'autres occupations, dont je serais désolé de vous distraire. (Rodolphe salue profondément et sort.)

MONSIEUR, pendant ce temps et à voix basse. Mais il est donc en disgrâce ?

BUGGIERI, à même. En disgrâce complète.

BORGHI, de même. Lui, le favori ! (Au roi, d'un air joyeux.) Ah ! sire, nous ne pouvons le croire.

BUGGIERI, au roi, du même air. Il est donc vrai que le comte Rodolphe...

LE ROI. Asses, asses, Messieurs !... (Avec dignité.) Voici le roi qui revient, laissez-nous !... (Tous saluent respectueusement et sortent. A Mathanasis, qui veut les suivre.) Vous, monsieur de Warendorf, demeurez, je vous prie.

SCÈNE III.

LE ROI, MATHANASUS.

LE ROI. Monsieur le baron, j'ai entendu dire que vous étiez

non-seulement un savant docteur, mais un homme fort plein de tact et de finesse.

MATHANASUS. Je l'ignore, sire ! mais j'ai la prétention de ne m'être jamais trompé.

LE ROI. C'est ce que l'un dit. On assure même que votre maître, l'électeur de Bavière, actuellement le puissant empereur Charles VII, vous emploie souvent dans des affaires importantes. (Mathanasis s'incline sans répondre.) dans des négociations délicates et secrètes, où, sans caractère officiel, vous lui rendez plus de services que bien des ambassadeurs reconnus et accrédités. (Mathanasis s'incline de nouveau.) J'ai cru même, je l'avouerai, qu'une mission de ce genre vous attirant à ma cour... et que la maladetta, cette fièvre terrible et contagieuse, que vous êtes venu observer en Sicile, n'était qu'un prétexte.

MATHANASUS. C'était l'exacte vérité.

LE ROI. Eh bien ! alors. (Hésitant.) Mais je crains de vous fâcher.

MATHANASUS. Un diplomate ne se fâche jamais.

LE ROI. Comment vous, si fin, si adroit, n'avez-vous pas deviné ce que j'ai découvert, moi, qui, par mon état de prince, ne dois jamais rien voir ? Comment n'avez-vous pas compris que ce jeune imprudent... ce Rodolphe, au mépris du respect que vous deviez trouver dans ma cour, ose en secret porter ses vœux sur une personne dont l'honneur est le vôtre ?

MATHANASUS, froidement. Eh qui donc ?

LE ROI, avec impatience. Votre femme, puisqu'il faut vous avertir du danger... votre femme, la baronne Mathilde, à qui il a fait, dès son arrivée, la cour la plus assidue...

MATHANASUS. D'accord... mais il a bien vu que cela ne me convenait pas, et il s'est bien gardé de continuer ses poursuites.

LE ROI, avec chaleur. Parce qu'ils s'entendent, parce qu'ils sont d'intelligence... et vous n'êtes ni ému, ni troublé ?

MATHANASUS. Un diplomate ne s'émeut jamais ! et si je ne craignais à mon tour de fâcher Votre Majesté...

LE ROI. De ce côté, vous n'avez rien à craindre.

MATHANASUS. Je lui dirais que je ne conçois pas qu'un prince si habile, si éclairé, n'ait pas déjà deviné ce que j'ai cru découvrir, moi, étranger à sa cour. (S'arrêtant.) Mais, pardon, si j'ose...

LE ROI, souriant. Achève, Monsieur, achève ! je ne crains rien... pas même la vérité.

MATHANASUS. C'est comme moi ! je la cherche toujours ! mon état est de la trouver.

LE ROI. Et le mien de l'entendre... j'ai peu de mérite dans cette occasion... car je ne sais pas comme vous ; je n'ai pas de femme !...

MATHANASUS, lentement. Mais vous avez une sœur ?

LE ROI, vivement. Monsieur...

MATHANASUS. Je puis me tromper, quoique ce ne soit pas mon habitude... mais ce Rodolphe, qui combattit à vos côtés, ce compagnon d'armes et de plaisirs, admis matin et soir dans l'intérieur du palais et de votre famille, n'aura peut-être pu voir sans danger la princesse de Tarente, dont on vante dans toute l'Europe la beauté, l'esprit, les talents ?

LE ROI. Qui vous le fait présumer ?

MATHANASUS. Ce jeune seigneur, si aimable et si brillant, n'adresse ses hommages à personne, et n'a point de passion reconnue... Votre Majesté comprend... ce qui fait supposer quelque sentiment profond et secret, qu'il a grand intérêt à cacher !

LE ROI, avec Anafeur. Et vous pourriez croire que c'est ma sœur ?

MATHANASUS, sautant. Votre Majesté possédait bien que c'était ma femme !

LE ROI. La sœur de son souverain, le sang de Philippe V ! non... non... ce n'est pas possible !... une pareille ingrati-

tude, un pareil crime, n'aurait pas de châtiement assez grand... et vous vous trompez, docteur... vous vous trompez!

MATHANASIOS. Ce serait donc la première fois.

LE ROI. C'est votre femme, vous dis-je! votre femme qu'il aime et dont il est aimé... Silence!... la princesse vient de ce côté, seule et rêveuse... pas un mot devant elle, et observez...

MATHANASIOS. Je ne demande pas mieux... comme mari et comme diplomate. *(Tous les deux s'éloignent, en se promenant, par le bosquet à droite.)*

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, seule.

AIR.

Plus doucement l'onde fuit et murmure,
Les fleurs semblent s'épaoûir!
O verts gazons, doux zéphyrs, onde pure,
Sauriez-vous donc qu'il va venir?
De cette cour qui m'environne
J'ai trompé les yeux surveillants;
Libre des soins de la couronne,
Me voilà seule! et je l'attends!..
Je l'attends!..

Plus doucement, etc.

CAVATINE.

Pauvre princesse,
Dans la tristesse
Il faut sans cesse
Passer ses jours!
Enuui suprême!
Le diadème
Nous défend même
Pensers d'amour.
Dans ces demeures,
Royaume séjour,
Toutes les heures
Sont tour à tour
À la fortune,
À la grandeur;
Et jamais une
Pour le bonheur!
Pauvre princesse, etc.
(Elle reste à gauche assise et absorbée dans ses réflexions.)

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, à gauche; LE ROI, MATHANASIOS, sortant du bosquet à droite.

TRIO.

MATHANASIOS, bas, au roi.
Où, si vous daigniez m'approuver,
Et croire à mon expérience,
Celle ruse peut vous prouver
Leur mutuelle intelligence.

LE ROI.

Soit, essayons!

LA PRINCESSE, levant les yeux et les apercevant, à part.
O fâcheux contre-temps!
Mon frère et ce docteur...

(Regardant autour d'elle.)

Lorsqu'il se l'attends!

Puisse-t-il à présent ne pas venir!

(Le roi salue sa sœur, et Mathanasios s'incline.)

MATHANASIOS, s'inclinant.

Madame!

(Tous les deux s'inclinent, et tournent le dos au bosquet, sous lequel Rodolphe paraît.)

LA PRINCESSE, à part, avec effroi, apercevant Rodolphe qui se trouve en face d'elle.
C'est lui!..

(Elle lui fait signe de la main de s'éloigner. Rodolphe disparaît vivement dans le bosquet.)

Déroberons-leur le trouble de mon âme!

(Avec gaieté, à Mathanasios.)

Salut à vous, savant docteur!

Pourquoi cet air mélancolique

Qui jette un voile de douleur

Sur votre front scientifique?

MATHANASIOS, bas, au roi.

Vous allez voir à l'enjouement

Succéder le pâleur mortelle!

(Haut.)

Hélas! un horrible accident,

Dont on nous apprend la nouvelle.

LA PRINCESSE.

Qu'est-ce donc?

MATHANASIOS.

Un infortuné,

Victime, hélas! de son audace,

Par un cheval fougueux, renversé, puis traîné...

Il est mort, dit-on, sur la place.

LA PRINCESSE.

Mais c'est horrible!... et dites-moi, de grâce, Qui donc?

MATHANASIOS, bas, au roi.

Regardez bien!

(S'adressant à la princesse.)

Rodolphe!

LA PRINCESSE tressaille, puis répond froidement :

Ah! c'est fâcheux.

(Au roi.)

Pour vous, sire! un ami! puis mourir à la chasse, Lui! qui causait si bien... l'accident est affreux!..

ENSEMBLE.

LE ROI.

Son maintien est le même,
Ni trouble, ni pâlir!
De votre stratagème,
Que dites-vous, docteur?

MATHANASIOS.

Ma surprise est extrême,
Ni trouble, ni pâlir,
Ce n'est pas lui qu'elle aime;
Où, j'étais dans l'erreur.

LA PRINCESSE.

Ah! c'est un stratagème,
Pour éprouver mon cœur?
Cachons-leur que je l'aime,
Conservons leur erreur.

LA PRINCESSE, à Mathanasios.

Et vous l'avez vu?

MATHANASIOS, troublé.

Non, vraiment!

On me l'a dit, et l'accident

N'est peut-être pas véritable!

LA PRINCESSE, froidement.

Il n'aurait rien d'in vraisemblable;
Rodolphe était de son vivant,
Étourdi, léger, imprudent!..

LE ROI, bas, à Mathanasios.

Grand diplomate... eh bien! qu'ai-je dit?

MATHANASIOS.

Quel soupçon...

LE ROI.

Vous le voyez, moi seul avais raison!

ENSEMBLE.

MATHANASIOS.

Dupe de ma ruse,

Je suis sans excuse;

Et de moi s'amuse

Un amant heureux.

Dans le fond de l'âme,
Le courroux m'enflamme;
Et c'est de ma femme
Qu'il est amoureux.

LE ROI.

Dupe de sa ruse,
Le docteur s'abuse,
Et de lui s'amuse
Un amant heureux.
Oui, en trait infâme,
De fureur m'enflamme,
Car c'est de sa femme
Qu'en est amoureux.

LA PRINCESSE.

L'amour qui m'excuse,
Ici, les abuse!
Oui, par cette ruse,
Trompons-les tous deux.
L'honneur le réclame,
Qu'au fond de mon âme,
Imprudente flamme
Se cache à leurs yeux.

LE ROI, bas, à Mathanastius.

Ainsi donc, votre expérience,
Savant docteur, vous a trahi!
Cette secrète intelligence,
N'est pas entre ma sœur et lui!

LA PRINCESSE, à part.

De le revoir plus d'espérance!
Ils ne s'en iront pas d'ici.

MATHANASTIUS, à part, avec douleur.

Il est donc vrai, le corps diplomatique,
Jusqu'à ce point peut s'abuser, hélas!

LA PRINCESSE, à Mathanastius.

On doit m'attendre au salon de musique,
J'y vais voir votre femme...

MATHANASTIUS.

Oserais-je, en ce cas,
De votre altesse, accompagner les pas?

ENSEMBLE.

MATHANASTIUS.

Dupe de ma ruse,
Je suis sans excuse, etc.

LE ROI.

Dupo de sa ruse,
Le docteur s'abuse, etc.

LA PRINCESSE.

L'amour qui m'excuse,
Ici, les abuse, etc.

(Mathanastius a offert sa main à la princesse; tous les deux sortent par la gauche.)

SCENE VI.

LE ROI, seul; puis RODOLPHE.

LE ROI. Oui, oui, ce n'était que trop vrai! je ne m'étais pas abusé! et c'est ce qui double mon dépit... (Avec froideur.) Ah! c'est vous, monsieur le comte?..

RODOLPHE. Moi-même, sire, qui viens prendre congé de Votre Majesté... Votre accueil de ce matin me dit assez que j'ai perdu vos bonnes grâces...

LE ROI, froidement. Est-ce à tort? et m'accuserez-vous d'injustice, quand notre amitié fut trahie par vous?

RODOLPHE, à part. C'est fait du moi! il sait tout!

LE ROI. Depuis l'Espagne, où nous avons été élevés ensemble, mes projets, mes peines, mes chagrins, ne vous ai-je pas tout confié?... et vous...

RODOLPHE. Grâce, sire, grâce!.. Je veux, je dois tout vous avouer...

LE ROI. Parlez donc!.. Je vous attends.

RODOLPHE, dans le plus grand trouble. Eh bien! oui, c'est de la folie, de la démente... une passion absurde,

impossible: mais croyez qu'au prix de ma vie... le plus grand mystère... le plus profond secret...

LE ROI. Il est trop tard, Monsieur! J'ai tout découvert... j'ai tout dit.

RODOLPHE. A qui donc?

LE ROI. A son mari.

RODOLPHE, stupéfait. Son mari!..

LE ROI. Oui, à lui-même.

RODOLPHE, à part. Qu'allais-je faire? nous n'y sommes plus.

LE ROI. C'est moi... votre ami... qui vous ai dénoncé... qui ai prévenu le baron de Warendorf... qui l'ai mis en garde contre vos projets coupables!

RODOLPHE. Mais, sire.

LE ROI. Quo vous ayez adressé vos hommages à toute autre personne, peu m'importait!.. mais séduire la femme d'un ambassadeur, sous mes yeux, à ma cour, malgré l'hospitalité, malgré le droit des gens... voilà ce que je ne pardonne pas, dans l'intérêt des mœurs et de ma couronne.

RODOLPHE. Et Votre Majesté a raison. Aussi ne lui répondrai-je qu'un seul mot: c'est que je n'aime et n'aimerais jamais la baronne.

LE ROI. Que di- tu?

RODOLPHE. Qu'elle m'est tout à fait indifférente.

LE ROI. Tu me trompes!

RODOLPHE. Je le jure par l'honneur... et si je compromettais un ami qui en fût épris, loin de le traiter en rival, j'offrais de le servir.

LE ROI, avec empressement. J'accepte.

RODOLPHE. Vous, sire?..

LE ROI, gaiement. Oui, je l'aimais sans le lui dire, et, te croyant préféré, j'étais furieux contre elle, jaloux contre toi... et, dans ma colère, j'ai été injuste... je t'ai trahi... Pardonne-moi, Rodolphe!

RODOLPHE. Ah! sire...

LE ROI. Non, c'est mal! J'ai fait cause commune avec un mari; ça ne se doit pas, et j'en serai puni... car, maintenant, j'ai éveillé ses soupçons; le voilà sur ses gardes. Il est fin, il est adroit... et réussir sera difficile...

RODOLPHE, souriant. Moins que vous ne croyez!..

LE ROI. Ah! s'il était vrai... dès aujourd'hui, je me déclarerais.

RODOLPHE. Je ne vois pas ce qui pourrait vous empêcher... (Riant.) à moins que ce ne soit le droit des gens?

LE ROI, de même. Tais-toi! tais-toi!.. je te tiendrai au courent. Tu viens d'abord avec nous à cette promenade en mer, à cette partie de pêche...

RODOLPHE. Je n'en suis donc plus exclu?

LE ROI, avec bonté. Est-ce que je peux te quitter et me passer de toi?.. Et ta passion, nous en causerons. Un amour, disais-tu, absurde, impossible. En quoi donc?.. cela dépend-il de moi?

RODOLPHE, avec émotion. Non, non... de mon père... de ma famille.

LE ROI. Une mésalliance?

RODOLPHE. Oui, justement. J'en ai honte, j'en rougis; n'en parlons jamais... je vous en prie.

LE ROI. Au contraire... et quels que soient les obstacles, Rodolphe, compte sur ton roi... et, mieux encore, sur ton ami. (Il sort.)

SCENE VII.

RODOLPHE, seul. Ah! c'est indigne à moi! Trahir mon maître, mon bienfaiteur... Hélas! j'avais perdu la raison; tout m'avait enivré: l'amour d'une princesse, l'éclat du rang suprême. Quel autre eût eu le courage de résister à tant de charmes... à tant d'illusions?... et si je suis coupable... oh bien! il y va de mes jours; la danger ennoblit tout... et, quoi qu'il arrive maintenant, il n'y a plus à se repentir; le sort en est jeté.

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, avec agitation. Vous encore!.. vous leifi!.. Dieu soit lué!.. Je sors du salon de musique. où mon frère vient d'entrer... et, toujours suivie de ces dames d'honneur, qui ne me quittent jamais, je me promenais dans ces jardins, lorsque j'ai aperçu de loin des fleurs que j'ai désirées... elles sont accourues à les cueillir.

RODOLPHE. Et je puis vous dire toutes mes craintes.

LA PRINCESSE, lui faisant signe de s'éloigner d'elle. N'approchez pas! On a des soupçons... le roi lui-même...

RODOLPHE. Il n'en a plus.

LA PRINCESSE. Mais ce docteur, ce baron de Warendorf... il fut, à ses yeux, aux yeux de toute la cour, disperser jusqu'au moindre doute.

RODOLPHE. Et comment faire?.. Mon Dieu! à peine si mes regards osent de loin rencontrer les vôtres. Et, du reste, dans cette cour nombreuse qui vous entoure, je ne parle à personne.

LA PRINCESSE. C'est là le mal. Cela est remarqué, et, dans notre intérêt même, il faudrait, avec quelque discrétion, s'occuper de toute autre.

RODOLPHE. Que dites-vous?

LA PRINCESSE. Oui, Monsieur... c'est moi qui vous le demande.

RODOLPHE. Jamais...

LA PRINCESSE. Il faut que l'on puisse vous croire amoureux. (Vivement.) Qu'il n'en soit rien, je vous en prie; mais qu'on le dise, qu'on le répète, qu'on le soit reconnu, que ce soit le bruit général... et, alors, nous sommes sauvés!

RODOLPHE. Moi, qui ne pense qu'à vous un monde, comment voulez-vous que j'adresse des hommages à une autre?

LA PRINCESSE. On prend sur soi... on fait son possible.

RODOLPHE. Et qui choisit? mon Dieu?..

LA PRINCESSE. La baronne de Warendorf... vous aviez commencé à vous occuper d'elle.

RODOLPHE. Par votre ordre!

LA PRINCESSE. C'était bien.

RODOLPHE. Vous me l'avez défendu.

LA PRINCESSE. C'est vrai; sa coquetterie m'effrayait... mais maintenant...

RODOLPHE. Maintenant, impossible... par ordre supérieur... Le roi...

LA PRINCESSE. Comment?

RODOLPHE, gaiement. Le roi lui-même en est épris.

LA PRINCESSE, de même. Bien, bien; n'en parlons plus... mais, alors, cela vous regarde... qui vous voudrez.

RODOLPHE. La duchesse de Buttura?..

LA PRINCESSE. Oh! non... elle est trop belle!.. Si vous veniez à l'aimer...

RODOLPHE. Eh bien! la comtesse de Veillet?.. une figure si insignifiante...

LA PRINCESSE. Oui... mais elle a tant d'esprit... Elle vous plairait... et, à la cour, il y en a tant d'autres...

RODOLPHE. Eh! mon Dieu! non... je n'y pense plus. J'ai déjà parlé au roi d'une passion romanesque et impossible... d'une mésalliance... Dans le trouble où j'étais, je ne savais que lui dire.

LA PRINCESSE. Silence!.. on vient.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ZANETTA.

ZANETTA, tenant une corbeille de fleurs, et faisant la révérence.

PREMIER COUPLET.

Voici la jardinière,
Qui choisit, pour vous plaire,
Ses plus jolis bouquets!

Ces fleurs, par moi chéries,
Que pour vous j'ai cueillies,
Madame, acceptez-les!
Prenez, noble princesse;
C'est la seule richesse
De l'humble Zanetta!
Son bouquet, le voilà,
Le voilà,
Là!

DEUXIÈME COUPLET.

Voyez, dans ma corbeille,
Pres la rose vermeille,
Le blanc camélia!
Voyez ces fleurs nouvelles,
Qui sont fraîches et belles
Comme vous, signora.
Prenez, noble princesse;
C'est la seule richesse
De l'humble Zanetta!
Son bouquet, le voilà,
Le voilà,
Là!

LA PRINCESSE. Eh mais!.. ce présent est très-gracieux, très-aimable... et vous aussi, ma belle enfant!.. Qui êtes-vous?..

ZANETTA. Zanetta... la jardinière du château. C'est mon père qui est le concierge... Pietro Thomasi... un ancien militaire... un br-gadier... un grand seigneur lui a fait avoir cette place, à cause de ses blessures.

LA PRINCESSE. Le grand seigneur a fort bien fait, et je l'approuve.

ZANETTA. J'ai aperçu des dames de votre suite qui, par vos ordres, cueillaient des fleurs. J'en demande pardon à votre altesse, mais toutes grandes dames qu'elles sont, elles ne s'y connaissent pas du tout... tandis que moi, j'ai choisi tout de suite ce qu'il y avait de mieux.

LA PRINCESSE. Je vous en remercie. (À Rodolphe.) Je ne l'avais pas encore vue.

RODOLPHE, la regardant à peine. Ni moi non plus.

ZANETTA. Je crois bien!.. quand la cour vient ici, vous ne sortez pas de vos appartements dorés, et vous ne descendez jamais dans nos jardins, qui en valent cependant à peine... je m'en vante!..

LA PRINCESSE. C'est un tort que je réprimerai... et, en attendant, ma chère Zanetta, je veux me charger de toi et de ton avenir.

ZANETTA. Ça se pourrait bien!

LA PRINCESSE, riant. Comment? cela se pourrait bien!.. je le dis que cela est.

ZANETTA. Eh bien! ça ne m'étonne pas, et je m'y attendais presque.

LA PRINCESSE, étonnée. Et pour quelles raisons?

ZANETTA. Je vais vous le dire: il y a, dans les environs de Palerme, une vieille sibylle qui, pour un demi-carolus apprend l'avenir à tout le monde.

LA PRINCESSE. Et tu l'as consultée?

ZANETTA. Pas plus tard qu'hier... et en regardant, avec sa lucette, dans ma main, elle m'a dit: « Voilà une ligne qui indique que vous ferez fortune... que vous aurez un ou deux seigneurs... peut-être plus, qui vous feront la cour... finalement, vous serez une grande dame... » Or, le sorcier dit toujours vrai quand on la paie comptant, et j'ai payé d'avance.

LA PRINCESSE. Alors, il n'y a pas de doutes possibles. ZANETTA. Aussi, vous voyez... ça commence déjà... voilà votre protection qui arrive, et peut-être d'autres encore...

LA PRINCESSE, souriant. En effet, cela ne m'étonnerait pas... Petite, tu viendras tous les matins renouveler les fleurs du pavillon. En attendant, arrange-moi, pour ce matin, un bouquet à la place de celui-ci (Montrant celui qu'elle détache de sa ceinture.) et un autre pour le bal de ce soir.

ZANETTA. Votre altesse a raison, cela vaudra toujours mieux. *(Montrant le bouquet que la princesse tient à la main.)* Que vos fleurs artificielles... quelques bolles qu'elles soient... *(Zanetta s'approche du bosquet, à droite, où est une table sur laquelle elle a placé sa corbeille. Elle y prend des fleurs qu'elle assortit, et dont elle forme un bouquet.)*

LA PRINCESSE, pendant ce temps, prenant Rodolphe à part. Écoutez-moi, Rodolphe : Vous voyez cette jeune fille... c'est d'elle dont il faut que vous soyez l'amoureux en titre.

RODOLPHE. Votre altesse n'y pense pas ?

LA PRINCESSE. Si vraiment !..

RODOLPHE. Mais, c'est d'une extravagance...

LA PRINCESSE. Tant mieux ! ee s'en occupera davantage... plus ce sera absurde et bizarre et plus cela fera de bruit à la cour ; c'est justement ce qu'il faut pour détourner de nous l'attention publique.

RODOLPHE. Permettez, cependant...

LA PRINCESSE. N'est ce pas d'ailleurs cette inclination romantique et impossible, cette mesalliance que vous avez promise à mon frère ?.. venez lui tenez parole.

RODOLPHE. Mais quelque envie que j'aie de vous plaire et de vous obéir, je ne pourrai jamais...

LA PRINCESSE, souriant. C'est ce que je veux.

RODOLPHE. Il me sera impossible d'être galant et assidue auprès de cette paysanne, de cette petite naïve.

LA PRINCESSE. Vous n'en aurez que plus de mérite. Tout dépend d'ailleurs de l'imagination : ce que vous lui direz, persuadez-vous que c'est à moi que vous l'adresserez.

RODOLPHE. Ah ! cruelle !.. vous me raillez encore ?

LA PRINCESSE. Non ! mais je le veux... je l'aspire... ou plutôt, j'ai tort de parler en princesse. *(Lui tendant la main.)* Men ami, je vous en prie. Et à mon tour, pour reconnaître un si beau dévouement... *(Lui présentant le bouquet de fleurs artificielles qu'elle tenait à la main.)* tenez... gardez ces fleurs, et quelque demande que vous m'adressiez un jour... je jure, ma parole royale, de vous l'accorder sur-le-champ... à la vue seule de ce bouquet...

RODOLPHE, avec transport. Ah ! Madame !..

LA PRINCESSE, retirant sa main. Imprudent !.. *(S'avançant vers Zanetta.)* Eh bien ! ee bouquet est-il prêt ?

ZANETTA. Oui, Madame... et digne d'une reine, comme probablement vous le serez un jour !

LA PRINCESSE, vivement. Non pas... je l'espère ! *(Bas, à Rodolphe.)* Je vous laisse... faites votre déclaration ; mais hâtez-vous, car je vais m'arranger pour vous envoyer des témoins. *(Elle sort en laissant son éventail sur la table du bosquet et en faisant signe à Rodolphe de faire la cour à Zanetta.)*

SCENE X.

RODOLPHE, ZANETTA.

DUO.

RODOLPHE, à part.

M'imposer un devoir semblable !

Ah ! pour moi, quel mortel ennui !

Et dans le dépit qui m'acrabie,

Que faire ?.. et que lui dire les ?..

ZANETTA, à part.

Qu'il est gentil, qu'il est aimable !

Et qu'il me paraît bien aisé !..

Mais, hélas ! quel chagrin l'acrabie,

Et dans ses traits quel sombre ennui !

Qui peut donc l'attrister ainsi ?

(S'approchant de lui timidement, après une révérence.)

Je voudrais bien, Monseigneur, mais je n'ose

Vous aborder !..

RODOLPHE.

Pourquoi pas ?.. tu le peux ?

ZANETTA, avec compassion.

Vous avez l'air si malheureux !

RODOLPHE, vivement.

Tu dis vrai !

ZANETTA.

C'est bien mal !.. Qui donc ainsi s'expose

A vous flâcher ?

RODOLPHE, à part.

La pauvre enfant

Me le demande ingénument !

Et ne sait pas, morbleu, qu'elle seule on est cause !

(Haut.)

Mais, à mon tour, Zanetta, je voudrais...

ZANETTA, vivement.

Quoi donc ?

RODOLPHE, s'approchant d'elle, avec embarras.

C'est que, vois-tu...

(A part et s'éloignant d'elle.)

Je ne pourrai jamais !

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Vous, qui brillez par vos conquêtes,

Apprenez-moi comment vous faîtes,

Pour exprimer sans embarras

L'ameur que vous n'éprouvez pas ?

Moi, je le veux... et ne peux pas !

J'essaye en vain, je ne peux pas ;

Non, non, je ne peux pas !

ZANETTA.

Quel détourner ainsi la tête,

Lorsqu'à l'écouter je m'apprête !..

Mais on ne doit peut-être pas

Aux grands seigneurs, parler, hélas !

Je n'ose plus faire un seul pas !

Je n'ose pas !

Non, non, je n'ose pas !

RODOLPHE, à part, et cherchant à se donner du courage.

A ma promesse, allons ! soyons fidèle...

Mais, avant de tomber aux genoux d'une belle,

Il faut lui dire au moins son nom !

(Haut.)

Ma belle enfant.

Savez-vous qui je suis ?

ZANETTA.

Depuis longtemps !

RODOLPHE, étonné.

Comment ?

ZANETTA.

Depuis plus de trois ans !.. c'était lors de la guerre...

Le comte Rodolphe, autrefois,

S'arrêta dans notre chaumière !

Il l'a sans doute oublié ?

RODOLPHE.

Neu !..

(A part, riant.)

Je suis

Que j'y suis enfin !

(Haut, avec chaleur.)

Non, ma chère !

J'en ai toujours gardé fidèle souvenir.

ZANETTA.

Serait-il vrai ?

RODOLPHE.

Rien n'a pu le bannir !

Et s'il faut que je vous apprenne

Ces noirs chagrins, cette secrète peine,

Sur lesquels votre cœur interrogeait le mien...

ZANETTA, avec émotion.

Eh bien ! Monseigneur ?..

RODOLPHE, hésitant.

Eh bien ! eh bien !..

ENSEMBLE.

RODOLPHE, *à part, s'éloignant d'elle.*
 Ah! dites-moi comment vous faites,
 Vous qui brillez par vos conquêtes;
 Comment peindre sans embarras
 L'amour que l'on n'éprouve pas?
 Moi, je le veux... et ne peux pas,
 J'essaye en vain, je ne peux pas,
 Non, non, je ne peux pas!

ZANETTA.

Quoi! détourner ainsi la tête,
 Lorsqu'à l'écouter je m'apprête,
 Mais c'est bien étonnant, hélas!
 Pourquoi donc ne parle-t-il pas?
 Oui... l'on dirait qu'il n'ose pas!
 Il n'ose pas.

RODOLPHE, *regardant du côté du bosquet.*

Dieu! le baron qui vient de ce côté!

Et que vers nous sans doute envoia la princesse.

Allons! allons! il le faut... le temps presse!

Et j'ai déjà trop longtemps hésité!..

(En ce moment paraît le baron dans le bosquet. Il aperçoit et prend sur la table l'éventail que la princesse y a laissé et qu'elle lui a envoyé chercher. Il va s'éloigner, lorsqu'il aperçoit Rodolphe en tête-à-tête avec Zanetta. Il fait un geste de surprise et de curiosité et se retire dans l'intérieur du bosquet en faisant signe qu'il va écouter.)

RODOLPHE, *qui, pendant ce temps, a suivi de l'œil le baron, s'adresse à haute voix et avec véhémence à Zanetta..*

Eh bien! à votre cœur, il faut faire connaître
 Ce secret dont le mien, enfin n'est plus le maître...

ZANETTA, *étonnée.*

Que dit-il?..

RODOLPHE.

Je voulais et vous fuir et bannir
 Un amour dont mon nom m'oblige de rougir;
 Mais malgré mes combats, malgré vous et moi-même,
 Il le faut... il le faut!.. Zanetta, je vous aime!
(Zanetta pousse un cri. Le baron avance sa tête dans le bosquet, fait un geste de joie et de surprise, et se retire en indiquant qu'il écoute toujours.)

STRETTE DU DUO.

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Non... non... non, c'est un songe

Qui se prolonge!

Et plus j'y songe,

Plus j'ai frayeur.

Que soudain cesse

Si douce ivresse,

Et disparaisse

Rêve enchanteur!

RODOLPHE, *à part et riant.*

Ah! l'heureux songe!

L'adroit mensonge!

Qu'amour prolonge

Sa douce erreur!

Feinte tendresse

Qui l'intéresse!

(Montrant le bosquet.)

Et dont l'adresse

Trompe un trompeur!

ZANETTA, *vivement et avec joie.*

Quoi! des longtemps?..

RODOLPHE.

Mon cœur soupire!

ZANETTA.

Et vous m'aimez?

RODOLPHE.

Sans te le dire!

Cherchant de loin à te revoir!

ZANETTA, *ingénument.*

C'est donc ça que parfois, le soir,

Sous ma fenêtre solitaire,

On s'avançait avec mystère.

RODOLPHE, *souriant.*

C'était moi!

ZANETTA.

Puis on fredonnait

Sur la guitare, un air discret...

RODOLPHE, *de même.*

C'était moi!

ZANETTA.

Que j'entends encor! tra, la, la, la.

RODOLPHE.

Justement! c'est bien celui-là.

ZANETTA, *redoublant l'air.*

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

RODOLPHE, *à part, en souriant, et pendant qu'elle chante.*

D'autres, si je crois m'y connaître,

Venaient alors inognito!

ZANETTA, *ingénument.*

Moi, qui n'ouvrais pas ma fenêtre,

Croyant que c'était Gennalo!

Et c'était vous!

RODOLPHE.

C'était moi-même!

ZANETTA, *avec expression.*

Ah! Monseigneur!.. si j'avais su!..

RODOLPHE, *sans l'écouter, avec passion.*

Silence!.. Je t'aime!.. Je t'aime!..

(A part, et regardant du côté du bosquet.)

J'espère au moins qu'il a tout entendu!

(A haute voix.)

Je t'aime!.. Je t'aime!..

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Non... non... non, c'est un songe

Qui se prolonge,

Et plus j'y songe,

Plus j'ai frayeur!

Que soudain cesse, etc.

RODOLPHE.

Ah! l'heureux songe!

L'adroit mensonge, etc.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

FINAL.

(A la fin de ce duo, le baron sort du bosquet et s'adresse à Zanetta qu'il salue.)

LE BARON.

A merveille, Mademoiselle!

RODOLPHE, *à part.*

Tout va bien!

ZANETTA, *effrayée et se réfugiant près de Rodolphe.*

O terreur mortelle!

ENSEMBLE.

(Mystérieusement et à demi-voix)

O ciel! il écoutait!

Il sait notre secret!

Que vas-tu devenir?

De honte, il faut mourir!

RODOLPHE, *à part, gaiement.*

Vivat!.. il écoutait!

Il sait notre secret!

Et pour mieux nous servir

Il va tout découvrir.

MATHANASUS, à part.
Ce bosquet indiscret t'
M'a livré leur secret...
Ah! pour moi, quel plaisir!
J'ai su le découvrir.

ZANETTA, allant au baron, d'un air suppliant.
Monsieur, vous me promettez bien
D'être discret...

MATHANASUS.
Ne craignes rien!
ZANETTA.

Vous le jurez?

MATHANASUS.
Eh! oui! sans doute!
C'est pour me laire que j'écoute!
RODOLPHE, bas, à Zanetta.
C'est le roi!... c'est sa sœur!

(Zanetta se retire à l'écart.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI, donnant la main à LA PRINCESSE.

(En apercevant la princesse, le baron va au-devant d'elle et lui présente son éventail, en lui indiquant qu'il a eu beaucoup de peine à le retrouver, et qu'il était là, dans le bosquet. Pendant que la princesse et Mathanasus sont à droite du spectateur, et Zanetta un peu au fond du théâtre au milieu, le roi prend Rodolphe à part, à gauche du spectateur.)

LE ROI, bas, à Rodolphe, avec joie.
Je me suis déclaré!

RODOLPHE, de même.
Fort bien!

LA ROI.
O sort prospère!
La charmante baronne a reçu sans colère
L'hommage de son prince et l'offre de son cœur!

RODOLPHE, bas.
Et son époux, l'habile diplomate?

LE ROI.

Ne sait rien!
MATHANASUS, passant mystérieusement près du roi et à voix basse.)

Je sais tout!
(Voyant l'étonnement du roi.)

Ou du moins, je m'en flatte!
Ma femme est innocente, et votre sœur aussi!

LE ROI.

Vraiment!

MATHANASUS, montrant Rodolphe.
Celle qu'il aime en secret... est ici!

LE ROI.

Eh! qui donc?

MATHANASUS, montrant Zanetta qui se tient à l'écart.
Regarde!

LE ROI, haussant les épaules.

Allons donc!

MATHANASUS.

Vraiment oui!

Je l'ai vu!

LE ROI.

Pas possible!

LA PRINCESSE.

Eh mais! chacun son goût.

LE ROI, réfléchissant, et prenant à part le baron et la princesse.

C'est donc ça que tantôt...

ZANETTA, les voyant tous trois en groupe, s'approche de Rodolphe, et lui dit avec dépit en montrant le baron.)

Allons, il leur dit tout!

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Par lui, chacun connaît
D-jà notre secret!
Que vais-je devenir?
De honte, il faut mourir!
LA ROI, à Rodolphe.
Quoi! c'est là ton secret?
(Regardant Zanetta.)
C'est fort bien en effet!
Et l'on peut sans rougir,
A ton choix applaudir.

MATHANASUS.

Ce bosquet indiscret,
M'a livré leur secret!
Ah! pour moi, quel plaisir,
Je l'ai su découvrir!

LA PRINCESSE.

Très-bien! il écoute!
Il connaît leur secret,
Et pour mieux nous servir,
Il va le découvrir.

RODOLPHE, au roi.

Oui! c'est la mon secret,
Votre cœur le connaît;
Et dussé-je en rougir,
Je prétends la chérir.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, SEIGNEURS ET DAMES de la cour.

CHOEUR.

Le temps est beau, la mer est belle,
Entendez-vous les matelots?
La tartane qui nous appelle,
Est prête à sillonner les flots!

RODOLPHE, pendant ce temps, s'approche de Nisida et lui dit à demi-voix et tendrement.

A mon serment, je suis fidèle!
D'un pareil dévouement vous me devez le prix!

LA PRINCESSE, à Rodolphe.

Prenez garde!

(Lui montrant Zanetta.)

Restez auprès de votre belle!

(Souriant.)

C'est le devoir d'un amant bien épris.

MATHANASUS, à Dionigi et à Ruggieri, avec qui il cause.

Voilà le fait! n'en dites rien!..

RUGGIERI, qui a causé avec d'autres seigneurs.

Voilà le fait! n'en dites rien!..

Du roi lui-même, je le tiens!

(Chacun se répète à voix basse la nouvelle qui circule dans tous les groupes en se montrant Zanetta.)

ZANETTA, à part, avec douleur, les regardant.

Encore! encore!

LA PRINCESSE ET RODOLPHE, à part, les regardant.

Très-bien! très-bien!

ENSEMBLE.

ZANETTA.

De nous ils semblent rire!
Ah! mon cœur se débride,
On vient de tout leur dire,
C'est affreux! c'est bien mal!
(Montrant Rodolphe.)
Il me maudit peut-être?...
(Montrant le baron.)
Et c'est lui! c'est ce traître
Qui leur a fait connaître
Ce mystère fatal!

CHOEUR.

C'est charmant! il faut rire
De son tendre martyre!

C'est vraiment du délire,
C'est trop original.
Daphnis va reparaitre,
Et cet amour champêtre,
A la cour fait resnaître
Le genre pastoral!

RODOLPHE.

Oui, Messieurs, l'on peut rire
De mon tendre délire,
De l'objet qui m'inspire
Un amour sans égal !..

RODOLPHE ET LA PRINCESSA, montrant le baron.

Oui, lui-même, ce traître
Ne peut s'y reconnaître;
Le bonheur va resnaître
Je brave un sort fatal.

ZANETTA, voyant tous les regards tournés vers elle.

Sur moi s'arrêtent tous les yeux!
Pourquoi?... pour un seul amoureux!
(Pleurant.)

On croirait que les grandes dames,
A la cour n'en ont jamais vu !..

RODOLPHE, allant à elle en souriant, et cherchant à la consoler.

Quoi ! tu pleures vraiment ?

ZANETTA.

Oui, je l'ai dans leurs âmes,
Ils vont tous m'acabler, et je l'ai bien prévu !
(Essuyant ses yeux.)

Avec ces dames si hautesaines,
Je ne troquerais pas mon sort !

RODOLPHE.

Et pourquoi ?

ZANETTA.

Leurs plaisirs sont moins doux que mes peines !
RODOLPHE, étonné.

Que dit-elle ?

LE ROI, prenant amicalement le bras de Rodolphe, qu'il emmène.

Allons, viens !

RUGGIERI, voyant Rodolphe à qui le roi donne le bras.

Il t'est donc pas encore

En disgrâce ?

LE ROI.

Partons !..

CHOEUR.

C'est charmant !.. Il faut rire
De son tendre martyre !
C'est vraiment du délire,
C'est trop original !
L'âge d'or va paraître,
Et cet amour champêtre,
A la cour fait resnaître
Le genre pastoral.

TOUS.

Le temps est beau, la mer est belle !

Voici les cris des matelots !

Partons ! le plaisir nous appelle,

Partons ! lançons-nous sur les flots !

(Le baron donne la main à la princesse. Le roi tient Rodolphe sous le bras, et cause avec lui. Le reste de la cour les suit. Zanetta, restée seule, les regarde s'éloigner.)

ACTE DEUXIÈME.

Un riche boudoir, dans le cabinet du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHANASIOS, LE ROI.

(Assis l'un près de l'autre, et causant intimement.)

LE ROI, à Mathanasios. Voilà donc enfin, monsieur le baron, le motif qui vous amenait à ma cour ?

MATHANASIOS. J'en reviens !

LE ROI. Et en sièvre épidémique... la maladetta... le fléau terrible...

MATHANASIOS. Un heureux prétexte dont je me suis servi pour déguiser ma mission.

LE ROI. Et pourquoi, depuis un mois, garder-vous un silence absolu sur cette mission, et ne m'en parlez-vous qu'aujourd'hui ?

MATHANASIOS. Je vais vous l'avouer avec franchise.

LE ROI. Laquelle ?

MATHANASIOS. Franchise définitive... la dernière... mon ultimatum. L'empereur, un matin que je lui tâtai le pouls, me dit : « Mathanasios, toi qui ne t'es jamais trompé... j'ai bien envie de t'envoyer à Naples. Il y a là « une princesse belle, spirituelle, savante, distinguée « dans les arts... possédant plusieurs langues ; enfin, une « princesse accomplie, comme toutes celles qui sont à « marier... mais dès qu'il s'agit de mariage, je tiens avant « tout à la pureté, à la rigidité des principes... et re que « je ne saurais point par un ambassadeur officiel, je puis « l'apprendre par toi... que je charge de tout observer. »

LE ROI. A merveille ! l'acquisition intérieure dans ma famille... espionnage !..

MATHANASIOS. Honorable... ce que nous appelons diplomatie intime. « Si les renseignements que tu donnes sont « fidèles et satisfaisants, continu l'empereur, ta fortune « est faite, mais si tu me trompes ou te laisses tromper, « je te fais jeter dans une forteresse pour le reste de tes « jours. »

LE ROI. J'en ferais autant à sa place.

MATHANASIOS. Vous comprenez alors avec quelle exactitude, avec quelle circonspection je m'avançais ! croyant deviner ou pressentir du côté de la princesse une nuance de préférence pour le comte Rodolphe... Je serais bien gardé d'avouer à Votre Majesté le but de ma mission... mais aujourd'hui que j'ai reconnu mon erreur, je puis enfin, comme j'y suis autorisé, remettre à Votre Majesté cette lettre autographe de mon auguste maître... et celle-ci, pour Son Altesse Royale la princesse de Tarente.

LE ROI. Je vais lui en donner communication.

MATHANASIOS. Des aujourd'hui ?

LE ROI. Des aujourd'hui. Silence, on vient !

MATHANASIOS. Le comte Rodolphe... c'est encore un secret pour lui !

LE ROI. Pour tout le monde.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE.

RODOLPHE, au roi. Je viens savoir des nouvelles de Votre Majesté.

MATHANASIOS, étonné. C'était aussi l'objet de ma visite.

RODOLPHE, au roi. Elle ne s'est pas ressentie de l'accident de ce matin ?

LE ROI. Pas le moins du monde.

MATHANASIOS. C'est la faute de ma femme !

LE ROI. C'est la mienne ; j'ai voulu retenir le bracelet que madame la baronne laissait tomber à la mer... un mouvement trop brusque m'a précipité moi-même... et sans ce pauvre Rodolphe.

MATHANASIOS. Qui m'a prévenu et s'est élané.

LE ROI. Sans savoir nager plus que moi.

RODOLPHE, souriant. Nous autres, grands seigneurs, on ne nous apprend rien. Aussi ai-je été bien heureux à mon tour de trouver ce brave marin qui m'a porté au rivaage... eh il est arrivé évanoué... je l'ai fait transporter dans mon palais, et si vous voulez, monsieur le docteur, me faire le plaisir de le visiter.

MATHANASIOS. C'est un devoir ! je m'y rends à l'instant... et j'ai hâte de rassurer ma femme qui est fort inquiète de Votre Majesté.

LE ROI, avec joie. En vérité !... j'espère que nous la verrons ce soir, au bal de la cour.

MATHANASIOS. J'irai avec elle.

LE ROI. Mais elle viendra auparavant au concert de ma sœur ?

MATHANASIOS. Je l'y accompagnerai.

LE ROI, d part, avec dépit. Toujours avec elle...

MATHANASIOS. De cette manière, je ne quitterai pas ce soir Votre Majesté ; et si elle a besoin de mon zèle et de mes talents...

LE ROI. Mon seul vœu serait de pouvoir les utiliser, car je porte grande envie à votre souverain... qui peut à son gré... à sa volonté... vous envoyer où il lui plaît.

MATHANASIOS. Votre Majesté est trop bonne, et je ne peux lui prouver ma reconnaissance... que par un attachement de tous les instants. (Il sort.)

SCÈNE III.

LE ROI, RODOLPHE.

LE ROI.

PREMIER COUPLET.

C'est vraiment un homme terrible,

Il ne sait point vous laisser,

On ne peut s'en débarrasser.

Soupponneux, susceptible,

Il tient à ses droites,

Et se montre à la cour jaloux comme un bourgeois

C'est vraiment un mari terrible

A qui donc nous adresser !

Qui pourra m'en débarrasser ?

C'est ton seul appel

Qui peut aujourd'hui

M'épargner l'ennui

D'un pareil mari.

RODOLPHE, riant.

Pour moi,

Si noble emploi !..

C'est trop d'honneur, mon roi !

LE ROI, gaîment.

Ton ami, ton roi

N'espère qu'en toi !

Soyons tous unis

Contre les maris.

DEUXIÈME COUPLET.

Que ce soit ton zèle s'applique

A ne pas l'en égarer !

Dans le parc cherche à l'égarer !

Parle-lui politique

Où bien gouvernement,

Pendant qu'à sa moitié je parle sentiment,

Où, pendant que la politique

Du mari va s'emparer,

Les amours vont nous égarer.

REPRISE.

C'est ton seul appel

Qui peut aujourd'hui, etc.

RODOLPHE. Mais la baronne... qui la prévient ?

LE ROI. C'est déjà fait : une lettre que je lui ai fait remettre, dans un bouquet, par cette petite Zanetta, qui ne s'en doutait pas.

RODOLPHE. Que dites-vous ?

LE ROI. Sais-tu, mon cher ami, qu'elle est charmante, délicieuse, originale ! Nos jeunes seigneurs, qui se monnaient d'abord de ton choix, te portent tous envie... ils en raffolent... et c'est à qui te l'embêtera.

RODOLPHE. En vérité !..

LE ROI. C'est à qui lui fera les offres les plus brillantes et je les conçois... Il est certain que c'est bien plus ph-

quant que toutes les beautés de la cour ; et moi-même, je te le jure !.. si pour le moment je n'en adrais pas une autre... et puis si ce n'était la maîtresse d'un ami... (Apercevant Zanetta qui passe la tête par la porte du fond.) Mais, tiens, tiens ! la voici qui le cherche sans doute. (A Zanetta.) N'is pas perdue, tu peux entrer. (A Rodolphe.) Je ne veux pas... moi, qui lui devrai un tête-à-tête, déranger les tiens... adieu ! adieu !.. tu vois que je suis bon prince. (Il sort en faisant le menton à Zanetta.)

SCÈNE IV.

RODOLPHE, ZANETTA.

ZANETTA. Ah ! vous voilà, Monsieur !.. on a assez de peine à vous trouver. Je ne vous ai pas revu depuis votre belle promenade en mer.

RODOLPHE. Et tu étais inquiète ?

ZANETTA. Du tout... j'ai su toi la première qu'il ne vous était rien arrivé.

RODOLPHE. La première ?.. et comment ?

ZANETTA. Par quelqu'un qui était... qui était là grâce au ciel ! près de vous... et qui m'a appris que vous étiez sauvé... sans cela !..

RODOLPHE, souriant. Sans cela ! qu'aurais-tu fait ?

ZANETTA, tranquillement. Tiens !.. c'est demande... il n'y avait plus rien à faire ! (Négligemment.) La mer est assez grande... il y a place pour tout le monde.

RODOLPHE. Que dis-tu ?

ZANETTA. C'est tout naturel... où vous restez, je reste... où vous allez... j'irai !

RODOLPHE. Toi ! Zanetta ?

ZANETTA. Ah !.. ce que je dis là... vous n'en auriez jamais rien su... si je vous en parle aujourd'hui, c'est parce que vous m'avez parlé le premier... parce que vous m'avez avoué ce matin que vous m'aimiez.

RODOLPHE. Et cet amour-là ne t'a pas étouffée ?

ZANETTA, tranquillement. Mais non !.. moi je vous aimais tant... il se sent bien que ça se gague !.. et depuis deux ans...

RODOLPHE... surpris. Deux ans ?..

ZANETTA. Dame !.. vous savez bien... depuis la chaudière.

RODOLPHE, avec embarras. Certainement... cette chaudière.

ZANETTA. Quand je vous vis apporter... tout pâle... et sans connaissance... un grand coup de sabre... là, à la poitrine !.. Ah ! la vilaine chose que la guerre !

RODOLPHE. Oui, oui... à la bataille de Bitonto ! je crois me rappeler.

ZANETTA. Pardieu ! un coup de sabre comme celui-là, ça ne s'oublie pas... j'étais assés pâle que vous... Et mon père qui disait : « Est-elle bête, elle a peur d'un bécasse. » Ce n'était pas de la peur que j'avais.

RODOLPHE. Oui... près de mon lit... une jeune fille qui me soignait... qui tenait ma main !..

ZANETTA. C'était moi !.. Vous m'avez donc vu ?..

RODOLPHE, étonné et lui serrant la main. Mais certainement !..

ZANETTA. Je ne le croyais pas... en le lendemain, quand votre père, le général, vint vous chercher... à peine avec vous repris connaissance... Mais il ne nous oublia pas... lui... Et cette place de conseiller, ici... dans ce château.

RODOLPHE. C'est mon père qui vous l'a fait obtenir... qui s'est chargé d'acquiescer ma dette.

ZANETTA. Juste ! et le battiment de cœur que j'ai eu la première fois que je vous ai aperçu dans les jardins, avec une foule de seigneurs... Ah ! je n'en voyais qu'un seul !.. mais je serais morte plutôt que de vous parler... Seulement, une fois... mais ça n'est pas bien... et je ne sais pas si je dois vous le dire...

RODOLPHE. Dis toujours !

ZANETTA.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Dans ces magnifiques jardins,
Où je me tiens sans qu'on me vole,
Un jour s'échappa de vos mains,
Un riche et beau mouchoir de soie;
Je m'approchai, bien lentement...
Je le ramassai doucement,
En tremblant...

Et tout ce qu'en mon trouble extrême,
J'éprouvai dans ce moment-là...

(Montrant le mouchoir qu'elle porte noué en écharpe
autour de son cou.)

Demandez-lui : (bis) mieux que moi-même,
Il vous le dira !

DEUXIÈME COUPLET.

C'était mal ! et je sentais bien,
Qu'à ma place, une bonne fille
Eût dû vous rendre votre bien...
Je le cachai sous ma mantille !
Tous les jours je le regardais...

Lui parlais !

Et tous les soirs, je lui disais
Mes secrets...

(Elle porte vivement le mouchoir à ses lèvres, sans que
le comte la voie.)

Et tout ce qu'en mon trouble extrême,
J'ai pensé depuis ce jour-là...

(Détranchant son mouchoir et le présentant au comte.)

Demandez-lui : (bis) mieux que moi-même,
Il vous le dira !

RODOLPHE, prenant le mouchoir. Merci, Zanetta ! merci !...
je le garderai... comme souvenir... de votre amitié... d'une
amitié que me rend plus coupable que je ne croyais.

ZANETTA. En quoi donc ?

RODOLPHE. Mais si, par exemple, il m'était impossible de
la reconnaître... eu ce moment du moins...

ZANETTA. Ah ! je ne suis pas pressée... maintenant que
vous m'aimez, j'ai de la patience... La sorcière dont je
vous parlais ce matin et que j'ai consultée en lui montrant
cette écharpe, m'a bien prédit que la personne de qui je
la tenais m'aimerait et m'épouserait.

RODOLPHE, vivement. Par exemple !

ZANETTA. C'est étonnant, n'est-ce pas ? Voilà déjà la moti-
té de la prédiction accomplie... le plus difficile... (Né-
gligemment.) Pour le reste... quand vous la vaudrez...
(Geste de Rodolphe.) Non... j'ai voulu dire : quand vous
le pourrez... peut-être jamais !... Qu'importe !... je vous
attendrai toute ma vie, s'il le faut.

RODOLPHE, vivement et faisant un geste vers elle. Za-
netta !

ZANETTA. Qu'avez-vous donc ?

RODOLPHE. Je t'ai fait peur !

ZANETTA. Non... mais au geste que vous avez fait, j'ai
crû que vous vouliez m'embrasser.

RODOLPHE. Et cela ne te fâchait pas ?

ZANETTA. Du tout ! un bonnet... (Rodolphe l'embrasse.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, MATHANASIUS.

MATHANASIUS. Pardon, si je vous dérange encore...

ZANETTA. Ah ! mon Dieu ! c'est comme un fait exprès...
celui-là arrive toujours au bon moment.

MATHANASIUS. Je viens de voir, par vos ordres, monsieur
le comte, ce brave homme... ce marin à qui vous devez la
vie.

RODOLPHE. Eh bien ?

MATHANASIUS. Il était déjà sur pied... ce ne sera rien... et

vous-même vous pourriez le remercier au palais, où il de-
meure.

RODOLPHE. Comment ?

MATHANASIUS. C'est le concierge du château.

RODOLPHE, à Zanetta. Ton père ?

ZANETTA. Que j'aime encore plus depuis qu'il vous a
sauvé...

RODOLPHE. Et tu ne me le disais pas...

ZANETTA. Tiens !... est-ce que vous parlez jamais des ser-
vices que vous rendez ?

RODOLPHE, à part, avec colère. Son père !... il est dit
que ces gens-là m'accableront de bienfaits... et moi, par
reconnaissance, j'ai été justement choisir sa fille pour la
tomper, l'abuser indignement... Ah ! si je l'avais su...
Mais il en est temps encore... (Haut.) Zanetta ! je m'ac-
quitterai envers ton père... et dussé-je partager avec lui
ma fortune...

ZANETTA. Ah ! ce n'est pas ce qu'il demande... il n'y tient
pas !... et il y a autre chose qui, feu suis sûre, lui ferait
bien plus de plaisir...

RODOLPHE. Parle, et je te le jure, par tout mon pouvoir,
par tout mon crédit près du roi...

ZANETTA. Voici ce que c'est : Mon père est un ancien sol-
dat, qui a reçu trois blessures sur le champ de bataille...
Ce n'est pas tout : l'année dernière encore, lorsque la prin-
cesse de Tarente fit ce voyage incognito dans la Calabre,
il faisait partie de l'escorte qui repoussa si vaillamment
les brigands... Aujourd'hui, en présence de M. le baron et
des autres seigneurs qui étaient dans la chaloupe royale,
il vous a sauvé la vie... à vous qui défendiez celle du roi...
Et maintenant, Paolo Thomasi, soldat... voudrait, non de
l'or, mais des titres de noblesse.

MATHANASIUS. La noblesse, à lui ?

RODOLPHE. Et à qui donc la réservez-vous, si ce n'est
aux nobles actions ?... Zanetta, ton père sera noble, je le
jure !... M. le baron et les autres seigneurs de te refuse-
ront pas une attestation, par écrit, de ce qu'ils ont vu re-
cevoir. Tu demanderas en même temps, à la princesse, un
mot de sa main sur ce qui est arrivé en Calabre... Tu
m'apporteras tout cela... aujourd'hui... le plus tôt pos-
sible ; je présenterai la demande et les pièces à l'appui,
au roi... à la chancellerie... et dès demain, ce sera une
affaire terminée.

ZANETTA. Ah ! Monseigneur, quelle reconnaissance. (Re-
gardant vers la porte du fond.) Voici le roi.

RODOLPHE, à Zanetta. Va vite écrire ta pétition.

ZANETTA. Ce ne sera pas long... et je reviens ! (Elle
sort par la porte du fond après avoir fait une révé-
rence au roi et à la princesse qui entrent.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; LE ROI, entrant en donnant la main
à LA PRINCESSE.

LE ROI, à demi-voix. Oui, ma sœur... ce mariage est
glorieux pour notre maison et utile à l'Etat... nous y don-
nons notre consentement.

LA PRINCESSE. O ciel !

LE ROI. Et vous comptez sur le vôtre... demain, vous
partirez avec le baron !

MATHANASIUS, bas, à la princesse. En attendant le re-
tour de Sa Majesté, je suis entré dans ce boudoir, où l'on
m'avait précédé. (À demi-voix, en souriant.) Le comte
en perd décidément l'esprit.

LA PRINCESSE, souriant. En vérité ?

MATHANASIUS. Je l'ai trouvé ici, en tête-à-tête, avec cette
jeune fille qu'il embrassait.

LA PRINCESSE, avec hauteur, en retournant vers Ro-
dolphe, qui est à sa gauche. Comment ?

RODOLPHE, avec embarras. Il l'a fallu... il nous regar-
dait.

LA PRINCESSE. N'importe ! c'était de trop... (Rapi-
dement.) Il faut que je vous parle aujourd'hui.

RODOLPHE, de même. Et comment?

LA PRINCESSE. Je vous le dirai...

LE ROI. Venez, mon cher héraut, j'ai une réponse à vous rendre.

MATHANASUS. Réponse que j'attends avec grande impatience.

LA PRINCESSE, bas, à Rodolphe, avec joie. Ils s'en vont!

LE ROI, à Rodolphe. Ne nous quittez pas, Rodolphe; j'ai auparavant à vous donner, pour ce soir, des ordres importants... vous savez...

RODOLPHE. Oui, sire; mais...

LE ROI. Venez, vous dis-je.

LA PRINCESSE, à part. Allons, impossible de se voir!
(*Le roi, Mathanasus et Rodolphe sortent.*)

SCENE VII.

LA PRINCESSE; ZANETTA, rentrant, un papier à la main.

DUO.

LA PRINCESSE, à part, s'asseyant.

Contre l'hymen qu'ordonne un frère,

Et dont l'aspect me fait trembler,

Seule, en ces lieux, que puis-je faire?

Comment le voir et lui parler?

ZANETTA, s'approchant de la princesse qui vient de s'asseoir.

La voilà seule!... et pour mon père,

C'est le moment de lui parler!

Pourtant, je ne sais comment faire;

Malgré moi, je me sens trembler!

(*S'avançant plus près de la princesse, qui a la tête appuyée sur sa main.*)

Madame!...

LA PRINCESSE.

Que voulez-vous?

ZANETTA.

Souvent, vous avez dit,

Qu'en Calabre, autrefois, lors de votre voyage...

Paolo Temassi...

LA PRINCESSE.

S'est bravement conduit!

ZANETTA, timidement.

C'est mon père!

LA PRINCESSE, avec indifférence.

Vraiment!

ZANETTA.

Pour ce trait de courage,

Lo comte Rodolphe...

LA PRINCESSE, vivement, et levant la tête.

Ah!

ZANETTA.

Voulait le présenter

Au roi... Mais il fallait d'abord le témoignage

De votre altesse...

LA PRINCESSE.

Ah! je dois attester...

ZANETTA, déployant sa pétition.

Oui, là... sur cet écrit, que je vais lui porter...

LA PRINCESSE, vivement.

A Rodolphe?...

ZANETTA.

Oui, vraiment!

LA PRINCESSE, de même.

A lui seul?

ZANETTA.

A l'instant.

LA PRINCESSE, à part.

O hasard prospère

Qui vient me servir!

Moyen téméraire,

Qui peut réussir!...

De ma messagère,

Empruntant le nom,

Par elle, j'espère

Tromper le soupçon!

(*Elle s'assied près de la table et se dispose à écrire.*)

ZANETTA, lui indiquant le bas de la page.

C'est là, Madame... au bis!

LA PRINCESSE, s'arrêtant.

Eh! dis-moi, sais-tu lire?

ZANETTA.

J'écris aussi...

(*Montrant le papier.*)

Voyez plutôt; très-couramment.

La langue du pays s'entend!

LA PRINCESSE, souriant.

Et l'espagnol? et l'allemand?

ZANETTA.

C'est différent!... mais j'espère m'instruire.

LA PRINCESSE, ayant achevé d'écrire, pis la pétition en

quatre, et la tenant toujours à la main.

Et tu pourras parler à Rodolphe?

ZANETTA.

Oui, vraiment?

LA PRINCESSE.

Il est avec le roi!

ZANETTA.

C'est égal, en sortant,

Chez lui, m'a-t-il dit, il m'attend!

LA PRINCESSE.

A lui seul?

ZANETTA.

Oui, vraiment!

ENSEMBLE.

A ton secours,

Quand j'ai recours,

Hasard heureux,

Comble mes vœux!

Ta main propice

Et protectrice

Veille toujours

Sur les amours!

ZANETTA, regardant le papier que vient de lui remettre la princesse.

Ah! c'est bien écrit de sa main.

C'est drôle, je n'y puis rien lire,

C'est donc du grec ou du latin.

(*Cherchant à lire.*)

Mein lieber, ich muss durchaus,

Sie diesen abend sehen.

Eh quoi, cela veut dire

De protéger mon père?...

LA PRINCESSE.

Eh! oui, vraiment!

ZANETTA.

Main lib... ich muss durchaus.

LA PRINCESSE.

Main lib...

ZANETTA.

Ab! c'est charmant!

ENSEMBLE.

ZANETTA, à la princesse.

Oui, ces mots écrits

De la main d'une altesse

Vont être remis

A leur adresse!

(*A part.*)

Billet

Discret,

Qui sert ma tendresse,

Et doit ici

Me rapprocher de lui.

O doux espoir ! heureux moments !

Il est un dieu pour les amants !

Habile messagère,

Ah ! je saurai me faire ;

Je comprends

Tout le sens

De ces mots importants,

Et je vois, jette et vive,

Porter cette missive ;

Talisman

D'en dépend

Le bonheur qui m'attend.

Où, ces mots écrits, etc.

LA PRINCESSE.

Que ces mots écrits

De la main d'une altesse,

Soient par toi remis

A leur adresse.

(A part.)

Billet

Discret,

Qui sert ma tendresse,

Et doit ici

Me rapprocher de lui !

O doux espoir ! heureux moments !

Il est un dieu pour les amants !

Habile messagère,

Il faut surtout se faire !

Tu comprends

Tout le sens

De ces mots importants.

A l'instant, jette et vive,

Perte cette missive ;

Talisman

D'en dépend

Le bonheur qui m'attend !

Où, ces mots écrits, etc.

LA PRINCESSE.

C'est dit, c'est convenu.

ZANETTA.

A Rodolphe, à lui-même !

LA PRINCESSE.

A lui-même !..

ZANETTA.

Je porte cet ordre suprême !

LA PRINCESSE.

A lui-même !..

ZANETTA.

Ne craignez rien... c'est entendu !

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Où, ces mots écrits

De la main, etc.

LA PRINCESSE.

Où, ces mots écrits

De la main, etc.

(La princesse sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

ZANETTA, seule ; puis MATHANASUS.

ZANETTA. Voilà une aimable princesse !. Courons vite... Ah ! voilà monsieur le baron, ce seigneur allemand... si j'osais, pendant que j'y suis... lui demander aussi une apostille... Mais je n'ose pas, il a l'air si occupé... (Elle tourne timidement autour de Mathanasus, qui vient de s'avancer au bord du théâtre.)

MATHANASUS, se frottant les mains. Ma fortune est assurée, car, grâce à moi, cette glorieuse alliance est enfin conclue... Je viens d'en expédier la nouvelle à ma cour, par un vaisseau fin voilier, qui s'éloigne du port à l'instant, et l'empereur, mon auguste maître, va me devoir une

épouse jeune, belle, et surtout vertueuse, je m'en vante... Ça m'a donné bien de la peine, mais aussi, je suis sûr de mon fait. (Se retournant et apercevant Zanetta qui a sa pétition à la main et n'ose l'aborder.) Qu'est-ce que c'est qu'y a-t-il ?..

ZANETTA. C'est cette pétition en faveur de mon père... que vous avez promis de signer.

MATHANASUS, gaîment. Très-volontiers, ma chère enfant... j'y suis tout disposé !

ZANETTA. La princesse a déjà daigné y mettre, de sa main, une apostille.

MATHANASUS. Et je vais faire de même... trop heureux de placer mon nom à côté de celui de très-noble, très-haute, très-vertueuse princesse. (Lisant.) Ah ! mon Dieu !

ZANETTA, à part. Qu'a-t-il donc ?

MATHANASUS. Ces mots écrits de sa main, et en allemand : (A part.) « Mon ami... Il faut absolument que je « vous voie ! Au lieu d'aller au bal, dites-vous malade, et, « ce soir, à dix heures... au pavillon de Diane... Je vous « attends. »

ZANETTA, à part. Eh bien ! il hésite !..

MATHANASUS. Non, non. (A part.) « Je vous attends ! « au pavillon de Diane. » Ce n'est pas possible, et je ne puis croire que la princesse...

ZANETTA. Vous en doutez ?.. c'est bien d'elle... c'est de sa main... elle l'a écrit tout à l'heure... ici, devant moi.

MATHANASUS. C'est que j'ai choisis pour impératrice. Ah ! si mes dépêches n'étaient pas parties... mais comment rejoindra ce vaisseau, qui est déjà en pleine mer ?.. Non, non ; c'est ici qu'est le danger, et pour préserver maintenant mon empereur et son auguste tête...

ZANETTA. Eh bien ! Monsieur, écrivez donc.

MATHANASUS, s'asseyant. M'y voilà. Je vais l'apostiller, te recommander. (A part.) Là, avant l'écriture de la princesse... il y a de la place. (Écrivant.) Et une ligne seulement. (Après avoir écrit.) Tiens, mon enfant... tiens, porte tout cela à celui que l'en t'a dit, que l'on t'a désigné.

ZANETTA. Je n'irai pas loin... le voici.

MATHANASUS, à part, avec colère. Rodolphe !.. Quand je le disais ce matin...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE, LE ROI, DIONIGI, RUGIERI et quelques COURTISSANS.

ZANETTA, courant à Rodolphe. Tout va à merveille... ma pétition... vous savez bien... j'ai la signature de la princesse... Tenez, tenez, et la recommandation de M. le baron.

RODOLPHE. C'est bien.

ZANETTA. Lisez tout de suite, et surtout ne me faites pas languir, comme il arrive toujours avec vous autres, Messieurs de la cour.

RODOLPHE, se levant. Sois tranquille, mon enfant... sois tranquille... (Zanetta sort.)

MATHANASUS. Monsieur le comte a l'air bien joyeux...

RODOLPHE, ouvrant la pétition. Oui, jamais je ne me suis senti plus dispos et mieux portant.

LE ROI, qui causait bas avec les courtisans, s'avancant au bord du théâtre. Oui, Messieurs, je vous annoncerai, demain, solennellement et officiellement, une importante nouvelle, qui convient fort à M. le baron.

MATHANASUS, à part, faisant la grimace. Joliment.

RODOLPHE, qui rit de lire. O quel... ce soir... à dix heures, feignons d'être malade !

MATHANASUS, l'observant. C'est bien pour lui.

LE ROI. Nouvelle qui vous plaît, j'en suis sûr ; car ce sont de nouveaux plaisirs qui nous arrivent... sans compter ceux d'aujourd'hui.

DIONIGI. Le concert sera charmant.

RUGIERI. Et le bal délicieux !

LE ROI. Quoique ma sœur ne puisse y paraître qu'aujourd'hui.

BOGGIERI ET DIONIGI. En vérité?

LE ROI. Elle sera obligée de se retirer de bonne heure.

MATHANASIOS, à part, avec colère. C'est bien cela... tout s'accorde!

LE ROI, bas, à Mathanasios. A cause du départ de demain et des préparatifs nécessaires... Vous savez?

MATHANASIOS, à part. Oui, je ne sais que trop bien.

LE ROI. Mais nous... nous y passerons guaiement toute la nuit... N'est-ce pas, Rodolphe?... (Le regardant.) Ah!... mon Dieu! qu'as-tu donc?

RODOLPHE. Rien, sire; je ne me sens pas bien... une douleur soudaine et rapide...

MATHANASIOS, à part. A merveille!... cela commence.

(Haut.) Vous qui, tout à l'heure encore, vous portiez si bien...

RODOLPHE. Oui, c'est inattendu... un frisson... une chaleur intérieure... une fièvre qui n'a rien d'apparent.

LE ROI. Eh mais! voilà monsieur le baron!... un docteur distingué... qui ne se trompe jamais. Il nous dira ce que c'est...

RODOLPHE, à part. Ah! diable... cela devient plus difficile...

MATHANASIOS, lui tâtant le pouls et secouant la tête. Hum! hum!

TOUS. Eh bien! eh bien!

MATHANASIOS. C'est grave... très-grave!

RODOLPHE, ne pouvant retenir un éclat de rire. En vérité!...

MATHANASIOS. Vous riez!... et vous avez tort; ce n'est pas risible... Vous êtes dans un état qui peut devenir très-dangereux.

RODOLPHE, à part. Ah! l'excellent docteur!... c'est charmant!

MATHANASIOS. Il y va de la vie... jeune homme!

LE ROI, vivement. Serait-il possible?

RODOLPHE. Il me seconde à merveille! (Feignant de souffrir.) Ah! je crains bien qu'il ne me soit impossible d'aller ce soir à ce spectacle, à ce bal!

MATHANASIOS. Comme docteur, je le défends!... Vous resterez ici, de peur d'aggraver le mal, qui n'est déjà que trop considérable; et, si de simples mesures de précaution ne suffisent pas, j'ai, de plus, une ordonnance d'un effet inmanquable, que je vais faire préparer... si vous voulez bien me le permettre.

LE ROI. Comment donc?

MATHANASIOS, faisant signe à son valet, qui est resté au fond, et lui parlant à part. Tchircossire, il me faut trouver trois lazzaronis armés de leur escopette, trois braves dont tu sois sûr.

TCHIRCOSSIÈRE. In!

MATHANASIOS. Qu'étaient dix heures du soir ils soient en embuscade dans le bouquet qui entoure le pavillon de Diane.

TCHIRCOSSIÈRE. In!

MATHANASIOS. Et s'ils voyaient un homme vouloir caresser le balcon...

TCHIRCOSSIÈRE. In!

MATHANASIOS, faisant le geste de tirer. Cinquante ducats à chacun!... ehn rentrera dans les fonds secrets de l'ambassade.

TCHIRCOSSIÈRE. In! (Il s'éloigne.)

RODOLPHE, pendant ce temps et bas, au roi. Je suis désolé, sire, de ce contre-temps... Vous qui comptiez sur moi pour retenir ce soir le docteur!

LE ROI, à demi-riant. Je n'en ai plus besoin; j'ai mieux que cela. Tu sauras tout demain matin.

RODOLPHE. Bonne chance à Votre Majesté!

LE ROI, sortant. Adieu, Rodolphe... adieu!

BOGGIERI, appartenant à la soirée. Adieu, mon cher. Je suis vraiment bien peiné; mais nous viendrons le tenir fidèle compagnie... nous viendrons tout à tour assidûment.

DIONIGI, bas, à Mathanasios. Ah ça! docteur, qu'est-ce qu'il a donc, décidément?

MATHANASIOS. Quoi! vous ne l'avez pas deviné?... Cette maladie terrible... contagieuse... qui ne fait pas de grâce... Boggieri, s'éloignant de Rodolphe. O ciel! la malade!

MATHANASIOS. Précisément... Je lui disais bien que, si l'y prenait garde, il y allait de sa vie.

DIONIGI, s'éloignant de Rodolphe avec frayeur. Adieu, Rodolphe, adieu!

BOGGIERI, de même. Adieu, mon cher, à bientôt!

DIONIGI. Certainement, à bientôt!

BOGGIERI. Adieu, adieu au plaisir! (Ils sortent tous.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, seul et riant. A merveille! l'effroi va se répandre, ainsi que la nouvelle. Ils s'éloignent rapidement, et j'entends derrière eux se fermer toutes les portes!... (Après un moment de silence.) A dix heures!... elle va m'attendre! Et, ce matin, elle m'a dit en me donnant ce bouquet, ce ruban : (Tirant lentement le bouquet de son sein.) Quelque prière... quelque demande que vous m'adressiez... (Souriant.) C'est clair!... (Regardant la pendule.) Huit heures, hé peine... Il y a loin encore, et, d'ici là, je crois que je puis être tranquille pour ma soirée; les visites ne m'importuneront pas, et personne ne se dérangera du bal pour venir ici s'exposer au terrible fléau. C'est une belle invention que la *maladeita*! admirable épreuve pour connaître et apprécier ses véritables amis!... Moi, qui en ai tant d'ordinaires!... moi, qui en suis accablé... (Regardant autour de lui.) Me voilà seul!... (Souriant.) C'est l'amitié réduite à sa plus simple expression!... et je peux, sans peine, compter ceux qui m'aiment. (Il se rassied dans son fauteuil.)

SCÈNE XI.

RODOLPHE, ZANETTA.

(Zanetta s'est avancée doucement au milieu de l'appartement. Elle jette un coup d'œil sur Rodolphe, qui est étendu dans le fauteuil, va tranquillement prendre une chaise et vient s'asseoir à côté de lui, sans rien dire. Après un instant de silence, Rodolphe lève la tête, la regarde et pousse un cri.)

RODOLPHE. Ah!

ZANETTA, froidement. Me voilà!...

RODOLPHE. Toi, Zanetta!

ZANETTA, de même. Oui, mon ami. Je ne faisais pas de bruit... j'ai cru que vous dormiez!

RODOLPHE, avec surprise et attendrissement. Comment!... tu sais donc?...

ZANETTA. Tous ces jeunes seigneurs, qui étaient ici, nous l'ont dit en s'en allant.

RODOLPHE, avec admiration. Et tu viens!

ZANETTA. Tiens... cette surprise!... (D'un ton de reproche.) Eh bien! par exemple! est-ce que vous ne m'attendiez pas?... Je suis votre fiancée... votre femme... c'est ici ma place, et m'y voilà!... (Négligemment.) Voyons, Monsieur, comment ça va-t-il?

RODOLPHE, hors de lui et occulé. Je n'en sais rien!... je ne peux le dire ce que j'éprouve.

ZANETTA. Allons! allons, du courage! ce ne sera rien! bien d'autres en sont revenus... Le docteur n-t-il ordonné quelque chose?... non!... tant mieux!... je m'y entends mieux que lui, et je ne veux qu'il l'ait pas!... c'est-à-dire jusqu'à ce soir... parce que mon père ne sait pas que je suis ici.

RODOLPHE. En vérité.

ZANETTA. Il me croit retirée dans ma chambre... il croit que je dors!... ah! bien oui!... Pendant qu'il fait, comme courrier du château, sa ronde ordinaire dans les jerriles, je me suis échappée, sans lui en parler... parce que, lorsqu'il est confiante en vous... de me voir ainsi venir toute seule... ici, vous soigner... il n'aurait peut-être pas voulu!... (Avec fermeté.) Et moi, je voulais!...

RODOLPHE. Que je te remercie!..

ZANETTA. A condition que je m'en irai de bonne heure.

RODOLPHE. Rassure-toi.. je te renverrai avant dix heures.

ZANETTA. Si tôt!.. et pourquoi?..

RODOLPHE. C'est convenable.

ZANETTA. Vous croyez?

RODOLPHE, rêvant. Et puis à dix heures... il faudra...

ZANETTA. Quoi donc?..

RODOLPHE. Rien... rien!.. une autre idée qui m'occupait... mais nous avons le temps d'ici là... *(Regardant la pendule.)* Une heure, au moins.

ZANETTA. Eh bien! comment vous trouvez-vous?..

RODOLPHE, la regardant. Ah!.. bien mieux... depuis que tu es là!

ZANETTA. J'en étais sûre!.. voilà pourquoi je suis venue. *(Lui passant la main sur le front et sur les lèvres.)* La peau est très-bonne... encore un peu sèche... un peu brûlée... *(Retirant vivement sa main que Rodolphe vient d'embrasser.)* Ah çà! Monsieur, voulez-vous être malade?... oui ou non?..

RODOLPHE. C'est ta faute, Zanetta! tu es une garde-malade si séduisante, si dangereuse... *(La repoussant de la main.)* Tiens, Zanetta... laisse-moi... éloigne-toi.

ZANETTA. Est-ce que ça va plus mal?... est-ce que vous souffrez?..

RODOLPHE. Oui, cela me fait mal... de parler.

ZANETTA. Oh! alors, taites-vous! je ne vous ferai plus causer... Voulez-vous que je vous lise quelque chose?

RODOLPHE. Si tu veux!

ZANETTA. Je ne lis pas trop bien!.. à moins que vous n'aimiez mieux que je chante?

RODOLPHE. Tu chantes donc?..

ZANETTA. Pas trop mal!.. nous autres Siciliennes, nous savons toutes chanter... et puis, si ça vous ennuit... si ça vous endort... ce sera toujours ça de gagné pour un malade. *(Rodolphe est assis dans un fauteuil sur l'avant-scène, et Zanetta est placée sur un tabouret près de lui.)*

RÉCITATIF.

Écoutez donc sans peur!.. je cesserai
Des que je vous endormirai!

CANTABLE.

Sur les rivages de Catane,
Et sous les beaux mûriers en fleurs,
Était gentille paysanne
Aux brunes et fraîches couleurs!
Le rossignol chatoit comme elle;
Chacun se disait: Qu'elle est belle!
Chacun lui faisait les yeux doux...

(S'arrêtant et regardant Rodolphe.)

Dormez-vous, Monseigneur? dormez-vous?

RODOLPHE.

Je n'ai garde! sals-tu que c'est fort bien chanter!
L'heure est encore loin: j'ai le temps d'écouter.

ZANETTA.

Mais du pays cette merveille
Tont à coup languit dans les pleurs;
Et cette rose si vermeille
Perd son éclat et ses couleurs!
Paisirs, amours, s'éloignent d'elle;
De cette voix, jadis si belle,
Le rossignol n'est plus jaloux.

(S'arrêtant.)

Dormez-vous, Monseigneur? dormez-vous?

RODOLPHE.

Impossible, ma chère!.. en t'écouter chanter.

(Regardant la pendule.)

Plus d'un quart d'heure s'écoule, j'ai le temps d'écouter.

CAVATINE.

Qu'avait-elle,
Cette belle?

Qui causait

Ce regret,

Ce chagrin

Si soudain?

Voulait-elle

Ou dentelle,

Ou brillant

Diamant?

Voulait-elle

Un amant?

Non, vraiment!..

Car elle en avait tant...

Et pourtant,

Quand on lui demandait
Les tourments qu'elle avait,
Francesca se taisait,

Soupirait

Et pleurait.

Ah! ah! ah! ah!

Vous ne pouvez croire

Une telle histoire?

Le fait est prouvé,

Il est arrivé!

Aoenn ne l'ignore,

Et moi, je sçus là

Que peut-être encore

Il arrivera!

Car j'ai eu,

J'ai connu

Quel état

Son secret!

Elle aimait,

Adorait...

— Eh! qui donc?

Un garçon

Du canton?..

— Mon Dieu! non.

— Ce sergent

Si vaillant?

Ce Beppo

Jeune et beau,

Qui portait

Un plumet

Élegant?

— Non, vraiment!

Elle aimait

En secret...

Le seigneur du pays,

Un séduisant marquis...

Et lui, ne voyait pas

La pauvre fille, hélas!

Qui pour lui languissait

Et pleurait...

Ah! ah! ah! ah!

Vous ne pouvez croire

Une telle histoire?

Le fait est prouvé,

Il est arrivé!

Aoenn ne l'ignore,

Et moi, je sçus là

Que peut-être encore

Il arrivera!

(A Rodolphe qui se lève.) Ah! ce n'est pas tout encore!

RODOLPHE. Tant mieux!

ZANETTA. Vous aillez voir comment ça finit, et comment elle fut payée de son amour, la pauvre fille!

Un jour le seigneur passe

Pour aller à la chasse;

Seigneurs l'accompagnaient

Les cors retentissaient!

Sur son chemin, il voi

S'avançer un convoi;

Filles de nos campagnes
Portaient, d'un pas tremblant,
Une de leurs compagnes
Ceinte d'un voile blanc !..
— Ah ! dit-il, quelle est-elle ?
— C'est Francesca, la belle,
Qui s'a vécu qu'un jour...
Et qui mourut d'amour !..
— Vraiment, dit-il... la pauvre enfant...
Mais à la chasse on nous attend... —
Le cor au loin retentissait...
Et le convoi passait !..
Vous ne pouvez croire
Une telle bistoire ?
Le fait est prouvé,
Il est arrivé !
Aucun ne l'ignore,
Et moi, je sens là
Que peut-être encore
Il arrivera !

RODOLPHE, *très-ému*.
Ta chanson est touchante !..

ZANETTA.
Et véritable, hélas !
RODOLPHE.

Du moins, elle est charmante !
(*Lui prenant la main.*)

Et toi bien plus encore.
ZANETTA, *retirant sa main*.
Y penses-vous, Monsieur ? un malade !
RODOLPHE.

Non pas,
Je suis guéri !..

ZANETTA, *gaiement*.
Alors donc, je m'en vas !
RODOLPHE, *la retenant*.
J'entends toujours ta voix et flexible et sonore !..
ZANETTA, *souriant*.
Dormez, Monsieur, n'écoutez pas !
RODOLPHE.

Je vois toujours ces traits et ces yeux que j'adore !
ZANETTA.
Dormez, et ne regardez pas !

DUO.

RODOLPHE, *la retenant*.
Eh quoi ! vouloir sans cesse
Partir !

ZANETTA.
Il faut que je vous laisse
Dormir.

RODOLPHE.
Lorsqu'en mon cœur s'élève
L'espoir !..

ZANETTA.
Bonne nuit et bon réveil..
Bonne nuit !

RODOLPHE.
Un seul instant, ma chère,
Encor !

ZANETTA.
Je vais près de mon père
Qui dort !

RODOLPHE.
Quand mes sens sont par elle
Charmés !..

ZANETTA.
A mes ordres fidèle,
Dormez !

ENSEMBLE.

ZANETTA, *que Rodolphe retient*.
Ne restons pas ensemble,

Il est tard, il me semble !
Je tressaille et je tremble,
Et d'amour et d'effroi !
Rodolphe, ô toi que j'aime !
O toi, mon bien suprême,
De ma tendresse extrême
Sauve-moi ! défends-moi !

RODOLPHE.

Restons encore ensemble,
L'heure est loin, il me semble !
Près de moi son cœur tremble,
Et d'amour et d'effroi !
Oui, je vois qu'elle m'aime,
Et la sagesse même,
En ce moment suprême,
Céderait comme moi !

(*Dans ce moment, on entend sonner au loin l'horloge de la ville.*)

RODOLPHE.

C'est dix heures... ô ciel ! ah ! revenons à nous !
ZANETTA, *regardant la pendule*.
Eh ! non ; c'en est bien assez !

RODOLPHE.

Onze heures ! que dit-elle ?

ZANETTA, *lui montrant le cadran*.

Voyez plutôt !
(*Prête à partir.*)

Bonsoir.

RODOLPHE, *qui a été regarder le cadran*.

Grand Dieu ! mon rendez-vous !

Il n'est plus temps !.. Quelle excuse ?.. laquelle ?
On m'attendait !..

(*Haut.*)

Et moi, sans m'être mêlé,
Près de toi j'ai tout oublié.

ZANETTA, *s'approchant de Rodolphe, qui vient de se jeter dans un fauteuil*.

Et moi de même ; il faut que je vous quitte ;
Il se fait tard, bien tard...
(*Gaiement.*)

Et vous êtes guéri !

Mon père doit avoir terminé sa visite,
Et tout serait perdu s'il me trouvait ici.

(*Elle gagne la porte à droite, et prête à sortir lui envoie un baiser.*)

Adieu donc ! bonne nuit !..

(*On entend en dehors fermer les verrous de la porte à droite, puis ceux de la porte à gauche.*)

Ah ! grand Dieu !

RODOLPHE.

Qu'avez-vous ?

ZANETTA.

Mon père, qui faisait sa ronde accoutumée,
De cette porte a tiré les verrous,
Et me voilà... près de vous enfermée.

RODOLPHE, *gaiement*.

Enfermés tous les deux par lui !

(*A part.*)

Du rendez-vous j'ai passé l'heure,
Et maintenant je vois qu'il

(*Haut.*)

Il faut bien, Zanetta, qu'avec toi, je demeure !

(*Lui prenant la main.*)

Eh quoi ! tu trembles ?

ZANETTA.

Où ?

Je ne puis dire, hélas ! le trouble extrême
Dont tous mes sens sont agités ;
Je crains la nuit, notre amour... et moi-même !
(*Lui montrant la croisée du fond.*)

Si vous m'aimez, Monsieur, partez !

RODOLPHE.

Moi, partie! quand jamais, à mes yeux enchanteés,
Tu ne parus plus belle...

ZANETTA.

O trouble extrême!
Si vous m'aimez, parlez! parlez!...

ENSEMBLE.

A sa voix, il me semble
Que j'hésite, et je tremble;
L'amour, qui nous rassemble,
Me défend malgré moi!

(Rodolphe serre Zanetta contre son cœur; elle glisse
entre ses bras et tombe à ses pieds.)

RODOLPHE.

Pauvre fille! elle m'aime!
Je dois, ô trouble éternel,
Partir à l'instant même!
L'honneur m'en fait la loi.

Où, que de l'honneur seul la voix soit écoutée!
Et pour être plus sûr de tenir mes serments,
(S'approchant du balcon du fond, dont il ouvre la fenê-
tre.)

Adieu, je pars!

(Il s'élançait dans les jardins et disparaît.)

ZANETTA, seule, à genoux sur le devant du théâtre.

Et moi! moi, qu'il a respectée,

Je l'aime plus encore!

(On entend dans les jardins plusieurs coups de feu; elle
pousse un cri.)

Ah! qu'est-ce que j'entends?

(Elle court au balcon du fond, et y tombe évanée.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un pavillon circulaire à l'italienne.
Une coupole soutenu par des colonnes, qui, de tous
les côtés, donnent du jour et laissent apercevoir les jardi-
ns. — Au fond, un grand escalier de marbre, par
lequel en descendant dans la pare. — Deux portes laté-
rales donnant dans d'autres appartements. — Dans les
entre-deux des croisées, des consoles en marbre sur
lesquelles sont des vases de fleurs.

SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau, toutes les dames d'honneur de la
princesse sont assises à travailler. La princesse entre
lentement sur la ritournelle de l'air qui suit. Les
dames se lèvent et la saluent avec respect, puis se
rasoient sur un signe de la princesse.)

LA PRINCESSE.

RÉCITATIF.

Pendant toute la nuit, mon attente fut vaine!..
Dans mon mortel effroi, je compte les instants.
Il ne vient pas... affront plus cruel qu'un pain!..
Moi, fille de roi, je l'aime et je l'attends!..

AIR.

Dans l'âme délaissée,
Que l'amour a blessée,

La douce paix ne renâtra jamais!

Cette mer irritée,

Que le vent soulevait,

Cesse d'être agitée,

Et le calme renâtra.

Mais dans l'âme effaiblie,

Que l'amour a blessée,

La douce paix ne renâtra jamais!..

(La princesse va s'asseoir devant son métier à tapis-
serie.)

SCENE II.

LES PARCEMENTS; MATHANASIS, montant par l'escalier
du fond.

UN PAGE, annonçant. M. le baron Mathanasius de Wa-
rendorf.

MATHANASIS, s'approchant de la princesse et la sa-
luant. Qui vient faire sa cour à votre altesse et s'infor-
mer de son auguste santé... Vous avez hier quitté le bal
de bien bonne heure.

LA PRINCESSE. Oui... j'étais indisposée...

MATHANASIS, avec intention. Je l'ai bien vu... Votre
altesse semblait absorber, et, contre son ordinaire, prêtait
peu d'attention aux nouvelles que je lui racontais.

LA PRINCESSE. Et que vous aviez peut-être composées
exprès pour moi... Je vous en demande pardon, et j'es-
père que ce matin vous m'avez délégué... Qu'y a-t-il
de neuf?... que dit-on à la cour?

MATHANASIS. Des choses fort extraordinaires... et qui
pourraient peut-être divertir vos dames.

LA PRINCESSE. Je ne demande pas mieux.

MATHANASIS. C'est une aventure piquante, mystérieuse
et tragique, arrivée cette nuit... une anecdote secrète et
inexplicable.

LA PRINCESSE. Un mot seulement... Est-elle vraie?..

MATHANASIS. Authentique... elle a, de reste, fait déjà
assez de bruit... et ces dames ont dû entendre hier, à mi-
nuït, dans les jardins, plusieurs coups de feu.

LA PRINCESSE, avec distraction. Oui... je crois me rap-
peler... j'étais déjà renfermée dans mon appartement.

MATHANASIS. C'était presque sous vos fenêtres... à deux
pas...

LA PRINCESSE. J'y ai fait peu d'attention, j'ai cru que
c'était le signal d'un feu d'artifice...

MATHANASIS. C'était mieux que cela... (L'examinant.)
Un homme, dit-on, descendant d'un balcon... ou essayait
d'y monter... c'est ce dont on n'a pu s'assurer... La vérité
est que c'était aux environs du pavillon de Diane...

LA PRINCESSE, à part, avec irritation. O ciel!

MATHANASIS. Et des gens fidèles... que l'on ne connaît
pas, que l'on n'a plus revus... mais que l'on suppose des
gardiens du château ou des jardins...

LA PRINCESSE. Eh bien! Monsieur...

MATHANASIS. Ont fait feu dans l'ombre...

LA PRINCESSE. Mais c'est affreux!.. Sans savoir qui ce
pouvait être?..

MATHANASIS. Un voleur... un malfaiteur... pas autre
chose... ou pire encore, un espionnage...

LA PRINCESSE. Qui vous l'a dit?

MATHANASIS. Je le présume... malheureusement rien ne
le prouve... car le coupable...

LA PRINCESSE, vivement. N'a pas été atteint?..

MATHANASIS. Si vraiment... on a vu ce matin quelques
gouttes de sang sur les marches de marbre du pavillon.

LA PRINCESSE, à part. Ah! le malheureux... je ne lui
en veux plus, je lui pardonne!

MATHANASIS. Et l'en prétend que le fugitif a été atteint
au bras...

LA PRINCESSE, vivement. Qu'en savez-vous?

MATHANASIS. On l'a dit... c'est une rumeur... un bruit...
comme tous les bruits qui courent... et il s'en répand sou-
vent de si singuliers... de si absurdes...

LA PRINCESSE. Lesquels?

MATHANASIS. On prétend... mais c'est de la dernière in-
vraisemblance, qu'un rendez-vous mystérieux... qu'un
amant d'une de ces dames... (Brouhaha parmi les dames
d'honneur.) Je vous ai dit que c'était absurde... Du reste,
si quelqu'un de la cour est le héros de cette aventure noc-
turne, il sera facile de le reconnaître...

LA PRINCESSE, avec émotion. Et comment?..

MATHANASIS. A la blessure qu'il a reçue... Le premier
bras en écharpe que nous verrons paraître...

LA PRINCESSE. O ciel !..

MATHANASUS. À moins que prudemment ce chevalier malencontreux ne reste chez lui et ne s'abstienne de se montrer... ce qui voudra dire exactement la même chose.

LA PRINCESSE, à part. Je suis perdue !..

UN PAGE, annonçant. M. le comte Rodolphe de Montemar...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE.

(Rodolphe entre vivement, salué de loin et avec respect la princesse et les dames qui l'entourent.)

LA PRINCESSE, avec émotion. C'est lui !.. (Tous les regards se tournent vers Rodolphe, qu'on examine curieusement. Rodolphe s'approche de Mathanasius et lui tend la main gauche, que celui-ci secoue vivement.)

MATHANASUS, à part, et regardant le bras de Rodolphe. C'est étonnant...

RODOLPHE, traversant et s'approchant de la princesse. Son alliance se porte-t-elle bien ?

LA PRINCESSE, avec émotion. Et vous, monsieur le comte, ou vous disait souffrant...

MATHANASUS. Oui... hier soir... cette attaque de fièvre si subite... nous avait tous effrayés.

RODOLPHE. Tout cela s'est dissipé... et ce matin, il n'en reste aucune trace...

MATHANASUS, vivement, en lui prenant la main droite qu'il secoue plus fortement que l'autre. J'en suis enchanté... (A part.) Rien !.. pas blessé...

LA PRINCESSE, stupéfaite, à part. Ah ! je reprends ma colère...

MATHANASUS. Que sont-ils donc venus me raconter ?..

LA PRINCESSE, à Rodolphe, lui montrant son métier de tapisserie. Que pensez-vous de ce dessin, monsieur le comte ?..

RODOLPHE, s'approchant. Délicieux !

LA PRINCESSE, à voix basse. Je vous ai attendu hier.

RODOLPHE, de même et avec embarras. Un obstacle terrible, imprévu... (Haut et ayant l'air d'examiner la tapisserie.) Ce bouquet me semble nuancé avec une délicatesse admirable...

LA PRINCESSE, à voix haute. Vous trouvez ?..

RODOLPHE, à voix basse. Une affaire diplomatique, dont le roi m'avait chargé. (Haut.) Ces couleurs-là sont un peu sombres peut-être...

LA PRINCESSE, avec intention. Oui... il faudrait éclaircir, si c'est possible... (Bas.) Le roi aurait-il des soupçons ?

RODOLPHE. Je le crains... car retenu hier et renfermé par lui... (Au baron qui s'approche, et lui montrant l'ouvrage de la princesse.) N'est-ce pas, monsieur le baron... il y a là un peu de confusion ?

LA PRINCESSE. Un peu d'obscurité...

MATHANASUS, examinant la broderie. Oui... oui... je suis de l'avis de votre altesse, tout cela me semble fort obscur... (A part.) Impossible d'y rien comprendre... et d'autant plus que j'ai vu de mes yeux... des taches de sang... Qui donc alors cela peut-il être ?

LA PRINCESSE, à part. Le roi, Messieurs ! (Tout le monde se lève.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; LE ROI, ayant le bras en écharpe.

LA PRINCESSE, courant à lui. Eh ! mon Dieu !.. qu'a donc Votre Majesté ?..

LE ROI. Rien, ma chère sœur... moins que rien... une égratignure... hier, en sortant du bal, où il faisait une chaleur étouffante... j'ai voulu prendre l'air... dans les jardins...

LA PRINCESSE. Et vous êtes tombé ?..

LE ROI. Non... je me promenais... tranquillement... du côté de l'appartement de ces dames et du vôtre... le pavillon de Diane...

MATHANASUS, à part. Les maléfrites !..

LE ROI, gaiement. Lorsque tout à coup... j'ignore quel diable s'amusa à chasser dans mon parc à cette heure-là... plusieurs coups de feu perçus d'un bosquet...

RODOLPHE et LA PRINCESSE. Blessé... blessé...

LE ROI. Cela ne valait pas la peine d'en parler... Mais si je peux découvrir les braconniers à qui je dois cette surprise... je les ferai pendre...

MATHANASUS, à part, avec terreur. Ah ! mon Dieu !..

LE ROI. Non pour moi... mais pour ces dames, que cela pouvait effrayer...

RODOLPHE, bas. Quelle imprudence, sire !..

LE ROI, de même. Que veux-tu ?.. j'avais un rendez-vous de la baronne...

RODOLPHE, bas. Et tenter de gravir ce balcon...

LE ROI, de même, en riant. Du tout, je descendais...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; ZANETTA, tenant une corbeille de fleurs.

QUINTETTE.

LE ROI, à Rodolphe. Mais, tiens ! c'est Zanetta, c'est l'objet de la flamme ! (A Zanetta.)

Que cherches-tu, ma belle ? Est-ce lui ?

ZANETTA.

Vraiment, non !

Je viens, par l'ordre de Madame,

De fleurs garnir ce pavillon.

LA PRINCESSE, regardant Zanetta.

Des larmes dans tes yeux ?

ZANETTA, les essuyant vivement.

Qui ? moi ?

LA PRINCESSE.

Je le vois bien !

RODOLPHE, vivement et se retenant.

Quoi ! tu pleures ?

ZANETTA.

Non, ce n'est rien !

(Se remettant à pleurer.)

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Si je suis encore tout ému,
C'est que mon père m'a batus,
Et quand il bat, c'est de bon cœur !
Et pourquoi m'a-t-il châtigné ?
Pour avoir passé la soirée,
Hier, après de Monseigneur.

(Elle montre Rodolphe.)

LA PRINCESSE, à part. Avec lui ! la soie !..

ZANETTA, continuant.

Et mon cher père que j'adore,
Et que j'ai toujours révéré,
M'a dit : Corbleu ! je te batrai
Si jamais ça t'arrive encore !
Et j'ai grand-peur, car, d'après ça,
Il est bien sûr qu'il me battra !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

DEUXIÈME COUPLET.

C'est malgré moi, je vous l'atteste,
Mais où l'on est, il faut qu'on reste,
Quand on se trouve emprisonné ;
Il le serait encore, peut-être,

S'il n'eût sauté par la fenêtre,
Alors qu'onze heures ont sonné!

LA PRINCESSE, à part. Onze heures!..

ZANETTA, continuant.

Et mon cher père que j'honore,
Et que j'ai toujours révéré,
M'a dit : Corbleu! je te tûrai
Si jamais tu l'aimes encore!..
Et j'ai grand-peur, car, d'après ça,
Il est bien sûr qu'il me tûra!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE, à part.

L'on me trompe, l'on m'abuse!
C'est un mensonge, une ruse,
Que bientôt je connaîtrai,
Et qu'ici je déjouerai;
Je saurai tout... je le saurai!

MATHANASIEUS, à part.

On nous trompe, on nous abuse!
Tout ceci n'est qu'une ruse,
Que bientôt je connaîtrai,
Et qu'ici je déjouerai!
Je saurai tout... je le saurai!

ZANETTA.

Lorsque mon père m'accuse,
À ses yeux, jamais d'excuse;
Il l'a dit!.. il l'a juré!
Je te battra!.. je te battra!
Je te battra!.. je te tûrai!

LA ROI, à part, regardant Mathanasieus.

De son sang-froid je m'amuse;
Grâce au ciel de notre ruse
Il n'aura rien pénétré;
Notre amour est ignoré,
Oui, notre amour est ignoré!

RODOLPHE, à part, regardant la princesse.

Pour qu'à ses yeux je m'excuse,
Comment trouver quelle ruse?
Un moyen désespéré...

Non, jamais, je ne pourrai!

Non, non, jamais je ne pourrai!

LA ROI, à la princesse, qui voudrait interroger Zanetta.

Allons, venez, ma sœur;
Vous savez bien qu'avec monsieur l'ambassadeur
Nous devons, ce matin, causer.

LA PRINCESSE, à Rodolphe.

Monsieur le comte,

Mon évantail, mes gants?

(Bas, à Rodolphe, qui les lui présente.)

Que veut dire ce que j'apprends?

RODOLPHE, à voix basse et avec embarras.

Rien de plus simple... à quand vous saurez tout...

LA PRINCESSE, à voix basse.

J'y compte!
(Voyant la roi qui s'approche et lui présente la main,
elle dit à voix haute à Rodolphe, qui fait quelques
pas pour sortir.)

J'ai des ordres pour aujourd'hui

À vous donner!..

RODOLPHE, s'inclinant.

Je demeure!

LA PRINCESSE.

De chez le roi, quand tout à l'heure

Je sortirai, veuillez m'attendre ici!

MATHANASIEUS, à part.

Ici!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

L'on me trompe, l'on m'abuse, etc.

LE ROI.

De son sang-froid je m'amuse, etc.

MATHANASIEUS.

On nous trompe, on nous abuse, etc.

ZANETTA.

Lorsque mon père m'accuse, etc.

RODOLPHE.

Pour qu'à ses yeux je m'excuse, etc.

(Le roi, la princesse, Mathanasieus, sortent par la porte
à gauche, les dames d'honneur par la fond.)

SCÈNE VI.

RODOLPHE, sur le devant de la scène; ZANETTA,
mettant des fleurs dans les vases du pavillon.

RODOLPHE. Des ordres!.. des ordres!.. et que lui dire?
comment me justifier?... tromper et mentir encore... rougir à ses yeux!.. ah! quelle honte!.. quel esclavage!..
mieux vaut tout lui avouer... mais c'est exposer à sa colère
cette pauvre jeune fille, qui pour moi déjà n'a que
trop souffert... et son père, ce brave soldat, qui la croit
coupable!..

ZANETTA, avec un soupir de résignation. C'est là le
plus terrible... mais n'importe, c'est pour vous!..

RODOLPHE. Zanetta!

ZANETTA. Vous d'abord! vous toujours!

RODOLPHE. Ah! je suis un ingrat!.. je suis un ingrat!..
tant de générosité, tant de dévouement... pour moi qui
combats et qui bécote encore... Ecoutez, Zanetta, il faut
que je te l'avoue, il faut que tu saches la vérité... (Avec
passion) Je t'aime!

ZANETTA, en riant. Eh bien!.. cette nouvelle!.. je le
sais bien, et depuis longtemps.

RODOLPHE, avec entraînement. Non, tu ne sais pas ce
que j'ai ressenti depuis hier... jamais, jusqu'ici, je n'avais
éprouvé d'attachement pareil... d'amour véritable... c'est
ce qui fait que maintenant j'essaierais en vain de le cacher;
malgré mes efforts, on le verra, on s'en apercevra.

ZANETTA. Pardine! ce n'est pas un secret, tout le monde
le sait!.. et voilà pourquoi mon père veut me tuer... parce
que je vous ai aimé... « losence! m'a-t-il dit, ne vois-tu
« pas que ce grand seigneur veut t'abuser et te séduire? »
(Geste de Rodolphe.) Soyez tranquille, je vous ai défendu!..
Je lui ai dit qu'hier encore vous vouliez m'épouser...
que c'est moi qui n'avais pas voulu à cause de votre famille,
et du roi, et de la cour.

RODOLPHE, la regardant avec émotion. Pauvre fille!

ZANETTA. Mais ces vieux militaires, ça n'entend rien.
« Et s'il en est ainsi, a-t-il continué... porte-lui seulement
« la promesse que je vais t'écrire... » et moi j'ai refusé!
je n'ai pas besoin de promesse, votre parole vaut mieux
encore!

RODOLPHE, troublé. Ah! Zanetta!

ZANETTA. Mais alors il ne veut pas me laisser près de
vous, et nous allons partir aujourd'hui, dans un instant...
il prépare la barque qui doit nous emmener.

RODOLPHE, avec agitation. Partir!.. tu as raison! c'est
ce que je devrais faire!.. oui, je m'empêcherai... je quitterai
la cour... je partirai avec toi.

ZANETTA, vivement. Ça n'est pas possible, mon père ne
voudra jamais... ou il vous parlera encore d'engagement
et de promesse.

RODOLPHE, avec chaleur. Ah! s'il ne tenait qu'à moi...
si j'étais libre...

ZANETTA. Quoi! vraiment!

RODOLPHE. Je voudrais plus encore.

ZANETTA, avec joie. Non, non, pas davantage... Ça suffit
pour mon père.

RODOLPHE. Mais écoute-moi, Zanetta, écoute-moi... Dieu!
la princesse!..

ZANETTA. Qu'importe?

RODOLPHE, *troublé*. Devant elle, devant le roi, pas un mot, ou tout serait perdu.

ZANETTA. Je n'en parlerai qu'à mon père... car maintenant nous pouvons partir tous les trois... et dès que la barque sera prête, je viendrai vous le dire ici.

RODOLPHE, *très-agité*. Non ! qu'on ne te revoie plus.

ZANETTA. Eh bien ! alors, je chanterai au pied de ce pavillon... ça sera le signal.

RODOLPHE. Tout ce qu'il te plaira... mais va-t'en, va-t'en vite. *(Il la pousse vivement vers le fond et Zanetta sort.)*

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, RODOLPHE, *au fond du théâtre.*

LA PRINCESSE, *entrant avec agitation*. Ouh ! il n'y a que ce parti... il ne m'en reste pas d'autre... *(Apercevant Rodolphe qui redescend.)* Ah ! vous voilà, Monsieur... les instants sont précieux... et d'abord... ces explications que vous me devez...

RODOLPHE, *avec embarras*. Je l'ai dit à votre altesse... une conférence secrète dont le roi m'avait chargé avec l'ambassadeur de France.

LA PRINCESSE. Hier soir ?

RODOLPHE. Oui... Madame.

LA PRINCESSE, *avec ironie*. L'ambassadeur était parti hier matin.

RODOLPHE, *à part*. O ciel ! *(Haut et vivement.)* Pour tout le monde, mais pas pour nous... c'est à l'issue de cette conférence, en effet, comme je vous l'ai dit, prisonnier dans ce pavillon, je serais encore sous les verrous, sans la fille du concierge qui hier soir m'a enfin délivré.

LA PRINCESSE. Comment cela ?

RODOLPHE. En m'ouvrant une persienne qui donnait sur les jardins, et par laquelle, pour vous rejoindre, je suis sorti, mais trop tard, d'une prison que je devais, je le crains bien, à la défection du roi.

LA PRINCESSE, *vivement*. Vous le croyez ?

RODOLPHE, *de même*. J'en suis sûr !... car lui, pendant ce temps, rôdait à ma place, on se sentait, sous votre balcon...

LA PRINCESSE. Ouh... ouh... il avait des soupçons... et d'après ce mariage qu'ils ont résolu.

RODOLPHE. Que dites-vous ?

LA PRINCESSE. Eh oui ! Monsieur... ce baron Mathannsius, qui nous épiait... est un envoyé de l'archiduc du Bavière ; il venait demander ma main, que mon frère a accordée...

RODOLPHE. Il serait vrai ?

LA PRINCESSE. Voilà depuis hier ce que je venais vous dire... mais ne pouvant ni vous voir, ni m'entendre avec vous... il m'a fallu me confier à l'une de mes dames d'honneur, la comtesse Bianca, pour les préparatifs.

RODOLPHE. Lesquels ?

LA PRINCESSE, *avec expression*. Vous me le demandez ?

DUO.

A cet hymen pour me soustraire,
Je n'avais plus qu'un seul espoir !
Loin de la cour et de mon frère,
C'est de fuir avec vous, ce soir !
(A Rodolphe qui tremble.)

Quoi ! vous tremblez !

RODOLPHE.

Pour vous, Madame !

Sur les desseins par vous formés !
Lorsque le trône vous réclame !..

LA PRINCESSE, *avec amour et exaltation*.

Que m'importe !.. si vous m'aimez !

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Oui, le sceptre et l'empire
Ne sont rien pour mon cœur !

Et l'amour qui m'inspire
Suffit à mon bonheur !

RODOLPHE, *à part*.

Que répondra-t-elle, que diront

Infidèle et trompé,

Le remords me déchire

Et vient briser mon cœur !

LA PRINCESSE.

Venez ! partons !.. voici l'instant !

(On entend dans la coulisse, à gauche, Zanetta chanter l'air qui sert de signal pour le départ.)

Tra la, la, la, la, la, la, la !

RODOLPHE, *à part et avec trouble*.

Grand Dieu ! Zanetta !.. c'est elle !

LA PRINCESSE.

Partons !

RODOLPHE, *montrant la princesse*.

ici, l'honneur m'appelle.

(Montrant à gauche Zanetta.)

Et là... c'est l'amour qui m'attend !

LA PRINCESSE, *au bord du théâtre et à demi-voix, pendant qu'en dehors on entend toujours à haute voix la chanson de Zanetta*.

La route encore n'est ouverte !..

RODOLPHE, *de même*.

Pour moi, je crains peu le danger,

Mais c'est courir à votre perte !

LA PRINCESSE, *de même*.

Non, l'amour doit nous protéger.

RODOLPHE, *de même*.

Ah ! pour vous, bravant le supplice,

Je puis accepter le trépas,

Mais non ce noble sacrifice,

Qu'hélas ! je ne mérite pas !

LA PRINCESSE, *étonnée et le regardant avec jalousie*.

Quo dit-il ?..

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE, *le regardant*.

Quel trouble l'agite ?

Il tremble... il hésite !

Moi-même, interdite,

Je me sens frémir !

Le doute me lasso !

Quel sort nous menace ?

Ah ! parlez, de grâce !

Dussé-je en mourir.

RODOLPHE.

Je tremble... j'hésite,

Le remords agile

Mon âme interdite...

Ah ! quo devenez ?

La sort qui m'enlève

Partout me menace !

Tout mon sang se glace,

Je me sens mourir.

ZANETTA, *au dehors*.

Tra, la, la, la, la, la,

La, la, la, la, la, etc.

RODOLPHE, *troublé*.

Oui, Madame, ce nom et ce titre d'épouse...

LA PRINCESSE.

Dont vous êtes digne.

RODOLPHE, *hésitant*.

Oui, par mon dévouement, mais...

LA PRINCESSE, *avec une colère concentrée*.

Rodolphe, écoutez-moi !.. je ne suis pas jalouse,

Si jamais je l'étais...

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE, *le regardant*.

Quel trouble l'agite ? etc.

RODOLPHE.

Je tremble, j'hésite, etc.

ZANETTA, au dehors.

Tra, la, la, la, etc.

STASTIS DU NOUVEAU.

LA PRINCESSE.

Parlez!.. parlez!..

RODOLPHE.

Pillé pour un misérable!

LA PRINCESSE.

Non, non... que ses soufflets par moi soient châtiés.

RODOLPHE.

Grâce pour un coupable!

LA PRINCESSE, avec colère.

Mais, enfin, ce coupable,

Où donc est-il?..

RODOLPHE, tombant à genoux.

A vos pieds!

Cet amour qui pour nous d'abord ne fut qu'un jeu

Est maintenant plus fort que ma raison.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, MATHANASIUS, ZANETTA.

(Le roi et Mathanasius entrent par le fond, et Zanetta par la porte à gauche. A leur vue Rodolphe se relève vivement, mais le roi l'a aperçu. Tout cela s'est exécuté sur les dernières mesures du morceau précédent.)

LE ROI.

Grand Dieu!

(A Mathanasius.)

Punissons qui nous a trahi!

ZANETTA, avec effroi.

Le punir... lui!

LE ROI, à sa sœur, montrant Mathanasius.

La comtesse Bianca, dont on paga le zèle,

Nous a de vos projets fait un rapport fidèle.

LA PRINCESSE, à part.

C'est fait de moi!..

RODOLPHE, à demi-voix, à la princesse.

Non, tant que je vivrai!

LE ROI.

Et ces apprêts de départ... cette fuite...

J'en saurai le motif!

ZANETTA.

Ah! je vous le dirai!

Ne punissez que moi... moi seule!

LE ROI.

Parle vite.

(Sévèrement.)

Et ne m'abuse pas!.. ou sinon!..

ZANETTA, tremblante.

Oui, mon roi!

LE ROI.

Eh bien! ce départ qu'il médite?

ZANETTA.

C'était avec moi!

MATHANASIUS ET LE ROI.

Avec elle!..

ZANETTA.

Avec moi!

LE ROI, d'un air d'incrédulité.

Quoi! cet enlèvement, cette fuite?..

ZANETTA.

Avec moi!

LE ROI.

Et ce secret mariage?

ZANETTA.

Avec moi.

LE ROI.

Un mariage!.. avec toi!..

ZANETTA, timidement.

Pas encore!.. Mais du moins en voici la promesse, Qu'il allait me signer!..

(Elle remet le papier au roi.)

LA PRINCESSE, avec colère.

O ciel!

RODOLPHE, vivement, au roi, et lui montrant la princesse.

Oui, son alléa

Daignait nous protéger! et d'un cœur pénétré,

Je l'en remerciais... quand vous l'avez entré!

(Le roi s'est approché de Mathanasius, à qui il a montré le papier.)

LE ROI.

Qu'en dites-vous?

MATHANASIUS, à votre déesse.

Je n'ai rien à répondre!

Mais on nous trompe!..

LE ROI, de même.

Eh bien! je saurai les confondre.

(A voix haute et froidement.)

A cet hymen je consens de grand cœur!

(En ce moment, entrent le chancelier et plusieurs seigneurs de la cour, qui se placent à gauche, et des dames d'honneur de la princesse, qui se placent à droite.)

ZANETTA, sautant de joie.

Est-il possible!.. Non, c'est sans doute une erreur!

Moi, sans nom, sans naissance!..

LE ROI.

Eh bien! donc je te donne

Un nom, un titre, un rang!.. Releve-toi, baronne!

Et nous signerons tous! Moi, d'abord, puis ma sœur.

(Il fait signe au chancelier, qui est à la gauche du théâtre, de s'asseoir à la table, et d'écrire le contrat.)

LA PRINCESSE, bas, à Rodolphe.

Jamais!

RODOLPHE.

Au nom du ciel! pour vous, pour votre honneur!

LA PRINCESSE, à voix basse.

Plutôt nous perdre, vous et moi-même!

RODOLPHE, à part.

O terreur!

(Le roi, après avoir donné les ordres au chancelier, qui écrit, passe à droite, entre Rodolphe et sa sœur.)

ZANETTA, qui vient de causer avec Mathanasius.

Moi, baronne et comtesse!

(Prenant les bouquets qui sont restés dans la corbeille sur la table.)

Adieu, mes fleurs chéries!

Pour la dernière fois je vous aurai cueillies!

Mais avant d'abdiquer, laissez-moi, grâce à vous,

M'acquitter des bienfaits qu'ici je dois à tous!

(Présentant un premier bouquet à Mathanasius.)

PREMIER COUPLET.

A vous, Monseigneur

L'ambassadeur,

La jardinière

Vous offrira

Ce présent-là.

Pour vous, c'est bien peu;

Mais moi seul vain

Est de vous plaire.

Cette fleur-là

Vous le dira!

(Passant devant Rodolphe et s'adressant au roi.)

DEUXIÈME COUPLET.

Vous, mon roi, dont la puissance

M'a donné rang et naissance,

Et mieux encore, le droit heureux

(Montrant Rodolphe.)

De le chérir à tous les yeux.

Quand chacun blâmait
Et proservait
Mon mariage,
Cette main-là
Nous protégea !
A vous, dès ce jour,
Et mon amour
Et mon hommage...

(*Tenant un bouquet qu'elle va lui offrir.*)
Cette fleur-là
Vous le dira !

(*En ce moment, le chancelier fait signe au roi que tout est prêt ; le roi quitte Zanetta et passe près de la table à gauche.*)

ZANETTA, qui s'est approchée de la princesse, lui offre son dernier bouquet.

— Vous, fille de roi,
Daignez de moi
Prendre ce gage.

RODOLPHE, saisissant ce bouquet et lui donnant à la place le bouquet de fleurs artificielles qu'il vient de tirer de son sein. — A demi-voix.

Non pas !... mais celui-ci.

ZANETTA, étonnée et troublée, présente le bouquet à la princesse, en regardant toujours Rodolphe.
Daignez... recevoir... les fleurs... que voici !

LA PRINCESSE, apercevant et reconnaissant le bouquet du premier acte, qu'elle a donné à Rodolphe.

O ciel !... Je me perdais !... et pour lui !...

LE ROI, qui, après avoir signé à la table à gauche, passe à droite près de sa sœur.

Qu'as-tu donc ?

LA PRINCESSE, avec émotion.

Rien !... rien !...

(*Le roi lui fait signe d'aller signer. La princesse traverse le théâtre, s'approche de la table à gauche, hésite un instant, puis signe vivement, et dit avec ironie à Rodolphe et à Zanetta.*)

Noble hymen ! hymen auguste !...
Qui nous semble et digne et juste,
Nous l'approuvons de grand cœur.
(*Se retournant vers Mathanasius.*)
Partons !. monsieur l'ambassadeur !..
Partons !

ENSEMBLE.

LE ROI, à Mathanasius, lui montrant sa sœur.
Emmenez l'épouse chérie,
Pour votre roi, par vous échoisie !

LA PRINCESSE.

Oui, ma fierté, par lui trahie,
A retrouvé son énergie.

MATHANASIUS, tenant la main de la princesse, et se frappant le front.

C'est une aventure insouïe,
Qui confond ma diplomatie !
RODOLPHE, à la princesse.

A vous le sceptre qu'on envie !

(*A part, regardant Zanetta.*)

A moi !... le bonheur de la vie !..

ZANETTA, à la princesse.

A vous le sceptre qu'on envie !

(*A part, regardant Rodolphe.*)

A moi !... le bonheur de la vie !..

CHOEUR.

C'est une faveur inouïe !

Le roi lui-même les marie !

(*Mathanasius a présenté respectueusement sa main à la princesse, qui s'éloigne en jetant sur Rodolphe et Zanetta un regard de dédain. Les seigneurs et dames de la cour se sont rangés en haie pour les laisser passer. Le roi, en signe de réconciliation, tend la main à sa sœur, tandis que Rodolphe serre tendrement Zanetta contre son cœur. — La toile tombe.*)

FIN DE ZANETTA.



LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 31 octobre 1834.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. CASTEL-BLANC.

MUSIQUE DE MM. AUER, BATTON, BERTON, BLANGINI, BOIELDIEU, CARAFA, CHÉRUBINI, HÉROLD ET FAER.

L'OUVERTURE EST DE M. CARAFA.

Personnages.

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.
M. DE VERNILLAC, fermier général.
HORTENSE DE MONTMELIAN, sa femme.
ARTHUR DE SAINT-BRICE, amant d'Hortense.
MADELON, sœur de lait d'Hortense.
GALIFARD, intendant de la marquise.

M. DE COULANGE.
LE PREMIER DU ROI.
UN VALET DE M. DE VERNILLAC.
UN DOMESTIQUE DE LA MARQUISE.
CONVIVES ET AMIS.
QUATRE EXEMPTS.

Les deux premiers actes se passent à Versailles chez M. de Vernillac; le troisième à Paris, rue Neuve-Saint-Paul, dans l'hôtel de la marquise.

ACTE PREMIER.

Un salon dans une maison particulière à Versailles, au temps de Louis XIV. Des jardins en fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERNILLAC, HORTENSE, CONVIVES, MADELON,
HOMMES ET FEMMES DE LA MAISON.

(Au lever du rideau, Vernillac, à gauche, debout, en grand costume, tient Hortense par la main, habillée en mariée. Convives et amis du Vernillac, qui viennent pour son mariage. À droite, Madelon, et plusieurs hommes et femmes de la maison.)

INTRODUCTION.

(M. Chérubini.)

CHŒUR.

Que le chant d'hyménée
Retentisse en ces lieux!
Cette heureuse journée

Veut combler tous leurs vœux.

UN DOMESTIQUE en Hurée, annonçant.
Monsieur le marquis de Coulange,
Monsieur le duc de Villeroi.

VERNILLAC, allant à eux et saluant.
C'est pour nous un bonheur étrange...

LE DOMESTIQUE, annonçant.
Monsieur le Premier du roi.

VERNILLAC, avec joie.
Ils viennent pour mon mariage;
Dieu! quel bonheur que celui-là!
Oui, tout Versailles, je le gage,
À mes vœux assistera.

CHŒUR.

Que le chant d'hyménée
Retentisse en ces lieux!
Cette heureuse journée
Veut combler tous leurs vœux.

HORTENSE.

Vierge infatiguée
D'un devoir rigoureux,
Qu'un pareil hyménée
Pour mon cœur est affreux!

VERNILLAC.

Quelle douce journée!
Que mon cœur est joyeux!
Cet heureux hyménée
Veut combler tous mes vœux.

MADELON.

Dans un jour d'hyménée
Qu'elle a l'air malheureux!
Et, de fleurs couronnée,
Des pleurs sont dans ses yeux.

UN DES CONVIVES, bas, à un de ses voisins.

Sans biens, sans espérance aucune,
Hortense épouse un fermier général.

UN AUTRE CONVIVE.

À la marquise elle doit sa fortune.

UN AUTRE CONVIVE.

Ah! c'est pour elle un bonheur sans égal.
(Madelon, qui pendant ce temps s'est approchée d'Hortense, lui fait la révérence, en lui présentant un bouquet.)

MADELON.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Vous, que depuis mon jeune âge
Je chéris du fond du cœur,
J'arrive de not' village
Pour être témoin d'votr' bonheur.
Aux lieux où l'on vous adore,
D' temps en temps, rev'nez encore,
Et parfois pensez à nous,
Qui prirons toujours pour vous.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand de l'éclat dont il brille
Votr' sort éblouit nos yeux,
Hélas! d'une pauvre fille
Qu'importent les humbles vœux?
Mais au sein de la puissance



1

2

3



Les "Vendues" chez la Brocanteuse à Paris

— Catalogue de la vente —





D' la grandeur et de l'opulence,
Quelquefois penses à nous,
Qui prîrons toujours pour vous.

HORTENSE, avec émotion et prenant son bouquet.

Merci, merci, mon cœur est bien heureux ;

(A part.)

Cachons les pleurs qui coulent de mes yeux.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Que le chant d'hyménée
Retentisse en ces lieux !
Cette heureuse journée
Va combler tous leurs vœux.

MADELON.

Dans un jour d'hyménée
Qu'elle a l'air malheureux !
Et, de fleurs couronnée,
Des pleurs sont dans ses yeux.

HORTENSE.

Victime infortunée
D'un devoir rigoureux,
Qu'un pareil hyménée
Pour mon cœur est affreux !

VERVILLAC.

Quelle douce journée !
Que mon cœur est joyeux !
Cet heureux hyménée
Vaut combler tous mes vœux.

(Toutes les convives entrent dans le salon à gauche. Vervillac offre la main à Hortense ; mais elle lui fait signe qu'elle reste, et qu'elle veut parler à Madelon.)

SCENE II.

HORTENSE, MADELON.

HORTENSE. Reste, Madelon, il faut que je te remercie de ton bouquet ; et c'est bien le moins qu'à toi, ma sœur de lait, je te fasse mon présent de noces. (Lui présentant une petite boîte.) Le voici.

MADELON. Un collier, et une croix, et des boucles d'oreilles en or ! c'est trop beau, Mademoiselle.

HORTENSE. Et de plus, quand tu te marieras, je me charge de ta dot ; choisis seulement quelqu'un que tu aimes, que tu puisses aimer, et sois heureuse. Adieu.

MADELON. Eh bien ! vous me quittez ainsi ; et vous voilà tout en larmes !

HORTENSE. Ah ! je souffre tant ! et là, dans ce salon, obligée de se contraindre...

MADELON. Et qui vous chagrine donc ? Orpheline, et sans fortune, vous faites un mariage magnifique ; vous épousez, dit-on, un fermier général, qui n'est peut-être pas très-beau, mais qui a de l'or à pleines mains, et qui avec son or a tout ce qu'il veut, même de la noblesse ; car on dit qu'il vient d'en acheter, ainsi qu'une charge à la cour ; et quand on est marquise ou duchesse, qu'est-ce qu'on peut désirer ?

HORTENSE. Ah ! si j'avais ce que je sens là, ce que j'éprouve ! sans amis dans ce monde, il n'y a que toi à qui je puisse le dire ; et puis, c'est la dernière fois que j'en parlerai.

MADELON. Et de quoi doué ?

HORTENSE. D'une personne que j'aimais bien, que je ne veux plus aimer ; et c'est ce que me rend si malheureuse. Presque parents, et élevés ensemble, il était sans fortune, moi aussi ! Qu'importe ? jusqu'à ce jour, je n'y avais jamais pensé. Nous devions être l'un à l'autre, il ma l'avait juré du moins ; et depuis un an qu'il est parti à Nancy pour rejoindre son régiment, pas une lettre, pas un mot, pas un souvenir ; tandis que moi, tu sais, j'ai tenu mes promesses, je lui ai écrit.

MADELON. Quoi ! lorsque nous étions ensemble en Tou-

raine, ces lettres que tous les jours je portais à la poste...

HORTENSE. C'était pour lui.

MADELON. M. le comte Arthur de Saint-Brice ?

HORTENSE. Ah ! tu te rappelles ce nom-là ?

MADELON. Je l'ai lu assez de fois.

HORTENSE. Eh bien ! pas une seule réponse.

MADELON. Il a été malade, biehé peut-être.

HORTENSE. Je l'ai cru ; mais non, je m'abusais : j'ai reçu d'autres nouvelles. Pauvre autrefois, quoique d'une grande famille, il a perdu presque en même temps deux frères aînés, ce qui lui a donné un rang, des titres, une immense fortune ; et depuis ce moment, adressant ses vœux à d'autres femmes...

MADELON. En êtes-vous bien sûre ?

HORTENSE. On me l'a dit. Et après son silence et son oubli, est-il besoin d'autres preuves ?

MADELON. Ah ! que c'est mal à lui !

HORTENSE. Oui, n'est-ce pas, c'est bien mal ! moi qui l'aimais tant, et me forcer à ne plus l'estimer ! c'est là ce qui me fait le plus de chagrin. C'est alors que je suis venue à Versailles avec une de mes tantes ; et un jour que dans une société on avait prononcé mon nom, une femme qui était assise à côté de moi ne me quitta plus de la soirée, me prit en amitié, moi que tout le monde délaissait ; et je lui en sus d'autant plus de gré, que, veuve riche et brillante, tous les hommages l'estouraient.

MADELON. C'était une brave femme celle-là, et je voudrais la connaître.

HORTENSE. Tu l'as vue, elle était hier avec moi quand tu es arrivée.

MADELON. Cette jolie dame, cette marquise qui a une terre dans les environs, et qui fait, dit-on, tant de bien dans le pays ?

HORTENSE. Jamais je n'ai vu de personne plus séduisante. Sans m'interroger sur mes chagrins qu'elle semblait deviner, elle cherchait à m'en consoler, blâmait devant moi la folie d'aimer un infidèle ; bien mieux encore, s'occupant de mon avenir, elle ne cessait de me vanter à un de ses amis, M. de Vervillac, un fermier général, à qui elle a fait de moi un tel éloge, qu'il a fini par demander ma main.

MADELON. Est-il possible !

HORTENSE. Ah ! si j'avais osé refuser... Je le voulais d'abord ; mais ma tante, mais la marquise... mais tout le monde m'a tellement blâmée.

MADELON. Et si avaient raison ; surtout cette marquise, à qui vous devez votre bonheur, et qui mérite elle-même d'être heureuse. Aussi me voilà fâchée maintenant de ce que j'ai vu ce matin.

HORTENSE. Et quoi donc ?

MADELON. Je l'ai rencontrée dans le parc ; elle ne me voyait pas ; elle se promenait la tête baissée, respirant avec peine, marchant très-vite, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

HORTENSE. O ciel ! que me dis-tu là ? tais-toi, la voici.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE.

HORTENSE, allant à elle. C'est vous, Madame, vous qui arrivez la dernière.

LA MARQUISE. Oui, je suis en retard, ma toilette m'a retenu ; mais si j'ai été coquette aujourd'hui, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous, mon enfant, à qui je dois servir de mère, et j'ai voulu vous faire honneur.

MADELON. C'est trop juste, puisque c'est Madame qui a fait ce mariage.

LA MARQUISE. Mariage dont vous me remercierez un jour, car à présent vous n'en êtes pas ravie.

HORTENSE. Moi, Madame !

LA MARQUISE. Avec moi vous pouvez en convenir : votre tante n'est pas là, ni votre mari non plus ; et il y a sans doute à votre froideur, à votre indifférence, des raisons

que je ne demande pas à connaître. Vous me les direz plus tard, quand j'aurai votre confiance.

MORTENSE. Et vous la possédez.

LA MARQUISE. Non, car je vois à vos yeux que vous avez pleuré ce matin.

MORTENSE, avec douceur. Peut-être ne suis-je pas la seule...

LA MARQUISE. Que dites-vous ?

MORTENSE. Que vous êtes, vous, mon amie et ma bienfaitrice... vous êtes des chagrins, j'en suis sûre.

LA MARQUISE. Moi ! qui vous le fait présumer ?

MORTENSE. Quels changements dans vos traits !

LA MARQUISE. Hortense, ne parlons pas de moi, n'en parlons jamais. Dites-vous seulement, quel que malheureux que vous puissiez vous trouver, qu'il est des gens plus malheureux encore ; qu'il est des tourments que votre amitié ne peut calmer, ni concevoir, et que moi-même, il y a quelques années, je n'aurais pu comprendre. Mais il y a une destinée qui est là, qui vous pousse ; et quand on veut regarder en arrière, on retourne sur ses pas, il n'est plus temps.

MORTENSE. Quelle idole c'est vous, Madame, qui vous plaignez de votre sort ? Ah ! si vous pensiez à votre brillante position dans le monde ; si vous réfléchissiez...

LA MARQUISE. Réfléchir ! jamais ; il faut, au contraire, s'oublier et s'écrouler. Parlons de vous et de votre mariage ; il fait du bruit dans Versailles. Il en a été question à la cour. M. de Louvois, que j'ai vu hier, à la chapelle, m'a annoncé que le roi vous ferait l'honneur de signer son contrat.

MORTENSE. Madame...

LA MARQUISE. A vous, cela vous est peut-être fort égal. Mais M. de Vernillac y tient beaucoup, car il ne manque pas de vanité ; excellent homme d'ailleurs, qu'il faudra que je vous fasse connaître, puisqu'il doit être votre mari. Un peu fier, un peu orgueilleux, un peu dur, un peu égoïste ; tout cela tient à sa place de fermier général. En revanche, je ne lui connais qu'un défaut, c'est d'être déshant et jaloux à l'excès. D'après cela, c'est à vous... Eh ! mais, le voilà, ce cher Vernillac !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VERNILLAC.

LA MARQUISE, continuant. Hâtez-vous donc d'arriver, car je disais à votre femme bien du mal de vous.

VERNILLAC. Madame de Brinvilliers est trop bonne ; et je suis sûr que le portrait était flatté !

LA MARQUISE. Mais non, pas trop, car il était ressemblant. Tout est-il prêt ? tout le monde est-il venu ?

VERNILLAC. Nous n'attendons que le notaire pour signer le contrat, et il nous arrive un événement fort désagréable.

LA MARQUISE. Et lequel ?

VERNILLAC. M. le duc de Villars, qui m'avait fait l'honneur d'accepter mon invitation, et qui même devait danser ce soir le premier menuet avec madame de Vernillac, vient de recevoir l'ordre de se rendre sur-le-champ à Paris.

LA MARQUISE. C'est fâcheux ; et pourquoi donc ?

VERNILLAC. Il doit présider la Chambre Ardente que le roi vient de créer, et qui s'installe des aujourd'hui extraordinairement.

MORTENSE. Pour quelle raison ?

VERNILLAC. Pour joindre les affaires d'empoisonnement qui se multiplient à l'infini, et qui ont jeté la terreur dans toutes les familles.

LA MARQUISE. Vraiment !

MORTENSE. Oui, Madame, rien n'est plus réel, on ne parle plus que de cela. Ils ont des essences, des poudres mortelles.

VERNILLAC. Qu'en ce pays, où l'on rit de tout, on appelle poudres de succession.

MORTENSE. Et il suffit de respirer un flacon ou un sachet empoisonné pour expirer à l'instant.

LA MARQUISE. Je sais qu'on débite à ce sujet beaucoup de fables.

VERNILLAC. C'est un Italien nommé Esili qui a apporté en France ces dangereux talents auxquels il a initié beaucoup de monde, même beaucoup de personnes de haut rang ; et dernièrement, à la cour, la mort subite de Madame Henriette, sœur du roi, n'a donné à ces bruits que trop de consistance.

MORTENSE. Aussi l'effroi s'est répandu partout.

COUPLETS.

(M. Boileiden.)

PREMIER COUPLET.

C'est pire qu'une épidémie
Qui gagne, hélas ! les parents trop nombreux,
Et les oncles, sans maladie,
Font sur-le-champ hériter leurs neveux.
Ce fléau, l'on en a des preuves,
Semble surtout s'attaquer aux maris ;
Jamais on n'a vu tant de veuves ;
Voilà pourquoi l'on tremble dans Paris.
C'est vraiment
Bien effrayant.
Ah ! c'est vraiment
Bien effrayant.

DEUXIÈME COUPLET.

Où, la terreur est générale,
Et cet effroi qui gagne chaque mari
Est venu de la capitale
Jusqu'en province, où l'on s'en ressent aussi.
Craignant quelques funestes trames,
Les jeunes gens, par un commun avis,
Ne veulent plus prendre de femmes :
Voilà pourquoi l'on tremble en ce pays.
Ah ! c'est vraiment
Bien effrayant.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, sortant de l'appartement à gauche.

LE DOMESTIQUE. M. le notaire vient d'arriver.

VERNILLAC. A merveille, et de suite nous partons pour l'église, où le premier aumônier du roi veut bien officier lui-même. (A Mortense.) Venez, ma belle prétendue ; car on ne peut se passer de vous, pas plus que du marié ; c'est l'acteur nécessaire, indispensable.

LA MARQUISE, bas, à Vernillac, et souriant. Ce qui n'empêche pas que quelquefois, par la suite, il n'ait des doubles.

VERNILLAC, souriant avec confiance. Pas ici, je m'en flatte. Venez-vous, marquise ?

LA MARQUISE. Je vous suis.

LE DOMESTIQUE. Il y a quelqu'un qui arrive de Paris, et qui demande à parler à Madame.

LA MARQUISE. Qu'il attende ; nous verrons après la célébration.

LE DOMESTIQUE. Il dit qu'il est au service de Madame, et qu'on le nomme Galifard. (Le domestique sort.)

LA MARQUISE. Galifard ! ah ! oui, un serviteur qui n'est dévoué, et à qui j'ai des ordres à donner. (A Madelon.) Dites-lui d'entrer. (A Vernillac.) Vous permettez...

VERNILLAC. Je vous en prie, faites comme elles vous. (Vernillac a pris la main de Mortense, il entre dans l'appartement à gauche. Madelon est sorti par le fond.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, s'assoyant à droite ; GALIFARD, entrant un instant après par le fond : il est habillé

en noir, s'approche respectueusement, et salue deux ou trois fois.

LA MARQUISE. Approches, approches, mon cher.

GALIFARD. Madame la marquise est seule ?

LA MARQUISE. Eh ! oui, vous le voyez bien. (A part.) Ce pauvre Galifard n'a qu'un défaut, c'est qu'il est horriblement bête.

GALIFARD, s'approchant. Plait-il, madame la marquise ?

LA MARQUISE. Je parle d'un défaut que vous avez, et dont vous ne vous corrigez jamais.

GALIFARD, naïvement. C'est peut-être de naissances.

LA MARQUISE. Justement, et vous auriez tort de vous en plaindre ; car c'est pour cela que vous êtes à mon service, que vous êtes mon homme de confiance.

GALIFARD. C'est bien de l'honneur pour moi.

LA MARQUISE. Du reste, garçon intelligent et instruit, qui a même des connaissances.

GALIFARD. J'ai été, dans ma jeunesse, chimiste et pharmacien à Vézère.

LA MARQUISE. Ce que nous appelons ici apothicaire.

GALIFARD. On me nommait alors Galifard : c'est en venant en France que j'ai perdu ma terminaison. C'est mon premier maître qui m'a appelé Galifard. Vous savez bien, M. le chevalier de Sainte-Croix.

LA MARQUISE, se levant brusquement. C'est bien ; cela suffit.

GALIFARD. Un gentilhomme qui aimait bien Madame : un bon maître, dont le souvenir m'est bien cher.

LA MARQUISE, brusquement. Et à moi, il m'est odieux : je l'abhorre : sans lui, sans ses perfides conseils... (A part.) Mais jeune, sans expérience, et quand on a une fois manqué à ses devoirs... de là, à enfreindre tous les autres, il n'y a qu'un pas. (Haut, à Galifard.) N'en parlons plus. Son sort est accompli, et ce doit où il a succombé...

GALIFARD. Hélas ! oui, il est mort.

LA MARQUISE. Il est bien heureux, et je voudrais souvent être comme lui.

GALIFARD. J'oserais dire à Madame que c'est là une idée qui ne mène à rien.

LA MARQUISE. Oui, tu as raison, il vaut mieux vivre. (A part.) Pour se repentir, pour tout explorer ; et puisque, grâce au ciel, nulle preuve, nul témoin, nulles traces ne peuvent plus rappeler le passé, l'aveur du moins m'appartient encore ; recommençons ma vie, et cette estime qui m'environne, et que j'ai usurpée, tâchons désormais du la mériter.

GALIFARD. Madame est là, qui parle seule seule : a-t-elle des ordres à me donner ?

LA MARQUISE. C'est pour. Quelles nouvelles ?

GALIFARD. Des lettres de Paris.

LA MARQUISE, les ouvrant. De M. le président de Harlay, de M. le comte de... que de témoignages d'amitié, de considération ! (Prenant d'autres lettres.) Et celles-ci ? des vœux, des hommages. C'est bien ; il n'y a pas autre chose ?

GALIFARD. Non, Madame. Ah ! j'oubliais, une visite ; M. le comte Arthur de Saint-Herre.

LA MARQUISE, vivement. M. de Saint-Herre.

GALIFARD. Comme Madame est émue !

LA MARQUISE. Moi ! du tout... Il est à Paris, tu l'as vu ?

GALIFARD. Oui, vraiment. Il était venu à l'hôtel demander Madame qui était absente ; alors, il a laissé son nom ; et en lisant, Arthur de Saint-Herre, je me disais : je connais ce nom ; et en effet, c'était celui qui était sur toutes les lettres que nous avons interceptées cette année, et que j'apportais à Madame.

LA MARQUISE, avec effroi. Tais-toi, tais-toi, ici surtout. Je t'ai donné de l'or, je t'en donnerai plus encore, mais du silence.

GALIFARD. Madame peut être tranquille ; elle est généreuse, elle paie bien ; mais ce n'est pas de l'or que je vou-

drais, c'est la confiance de Madame, et je ne l'ai pas : je ne sais jamais rien que ce que je puis deviner.

LA MARQUISE, à part. O ciel ! (Haut.) Tu as raison, tu es un bon serviteur, pour qui j'aurais tort d'avoir des secrets ; d'ailleurs, tu es si trop malin, pour te cacher la vérité. Luce depuis longtemps avec la famille de M. de Saint-Herre, j'avais pour ce jeune homme quelque amitié, quelque affection.

GALIFARD. Ah ! mieux que cela ; Madame ne pouvait entendre prouvoier mon nom sans chausser de couleur, et souvent, après avoir lu ces lettres dont je parlais tout à l'heure, je voyais Madame au désespoir, et tout en larmes.

LA MARQUISE. Ah ! tu m'épiais ! Eh bien ! oui, le dépit, la jalousie, ont pu me porter à cette action, qui me ferait mourir de honte s'il en était instruit, car son estime avait tout, son estime du moins, à défaut de son amour ; car si tu savais ce que j'ai souffert, l'aimer ! n'aimer que lui, tout lui sacrifier ! et quand j'allais lui offrir ma main et ma fortune, apprendre qu'il en aimait une autre ! Ah ! il n'y a qu'un cœur de femme qui puisse concevoir du pareil tout-à-coup.

GALIFARD. Dans mon pays, une Italienne l'aurait tué.

LA MARQUISE. Cela m'aurait-il empêché de l'aimer ? en aurais-je été moins malheureuse ? Non, non, je n'ai point renoncé à l'espoir de le ramener à mes pieds ; et par tous les moyens possibles, j'y parviendrais, ou alors, ce n'est pas lui, c'est moi qui mourrais. Malheureusement, tu sais tout, tu connais mon secret, et je compte sur ton zèle.

GALIFARD. Certainement. Mais Madame qui a tant d'esprit doit savoir qu'il y a des demi-confidences qui, loin de gagner les gens, leur donnent au contraire des idées.

LA MARQUISE, étonnée. Qu'est-ce à dire ?

GALIFARD. Des idées de curiosité. Moi, je suis curieux, et je me dis souvent, ce peussait à ce que Madame vient de m'apprendre : il y a peut-être d'autres choses encore que Madame devrait me confier, dans son intérêt.

LA MARQUISE, sévèrement. Et comment cela ?

GALIFARD. Madame me dit : fais ceci, et je le fais ; va, et je vais, mais sans savoir pourquoi ; si je le savais, cela irait peut-être mieux, pour les desseins de Madame.

LA MARQUISE. Quels desseins ?

GALIFARD. Je l'ignore, et c'est pour cela que je le demande. Voilà, par exemple, M. de Saint-Herre que Madame protégeait beaucoup, et à qui, sans qu'il s'en doutât, elle a fait avoir un régiment, ce qui l'a fait partir pour Nancy.

LA MARQUISE. Galifard !

GALIFARD. C'est bien ! voilà pour son avancement. Mais ensuite, il était le cadet de sa famille. Il avait deux frères aînés qui possédaient les titres, la fortune, et il s'est trouvé tout à coup héritier de leur rang et de leurs richesses.

LA MARQUISE, avec angoisse. Il suffit.

GALIFARD. C'était fort heureux pour lui.

LA MARQUISE, du même. Assés, assez, encore une fois.

GALIFARD, d'un air respectueux. Ce que j'ai dit était pour prouver à Madame que je suis la fidélité, la discrétion même.

LA MARQUISE. C'est ce que nous verrons. Demain, à Paris, je vous parlerai.

GALIFARD, naïvement. Cela vaudrait mieux, car jusqu'à là je ne suis engagé à rien. Et comme je n'ai pas grand esprit, ce que je vous ai raconté là, je serais capable de le dire de même, et tout également, au premier venu ; à M. de Saint-Herre, par exemple.

LA MARQUISE, avec effroi. O ciel ! (Se reprenant.) C'est bien, Galifard, c'est bien. Retournez à Paris, à l'hôtel, sur-le-champ.

GALIFARD. Sur-le-champ ! cela plait à dire à Madame. Je suis parti à jeun, et je ne m'en retournerai pas de même, surtout dans une maison qui doit être bonne ; une cuisine de fermier général.

LA MARQUISE. Comme vous voudrez ; passez à l'office. Faites-vous bien traiter.

GALIFARD. Je vous promets de me soigner, et cette promesse-là je la tiendrai. Je prie Madame de ne pas oublier les sionnes. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, seule. Miel, qui ne m'en défais pas! il a des soupçons, cela est certain; peut-être même plus encore. Et venir un pareil homme pour confider, pour complaire, lorsque tout à l'heure encore j'espérais échapper à tous les souvenirs, et sortir enfin de cette atmosphère de crimes qui m'environne! Jamais, jamais je ne pourrai m'y soustraire. Et si près d'y parvenir, c'est un pareil obstacle qui m'arrêterait!... Qui vient là?

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, MADELON.

MADLON. Mademoiselle s'inquiétait de votre absence.

LA MARQUISE. Calmez-la, ce n'est rien. (*Montrant les lettres qu'elle tient à la main.*) Des lettres qui m'arrivent de Paris, et auxquelles je suis obligée de répondre sur-le-champ.

MADLON. Je vais lui dire...

LA MARQUISE. Attendez; un de mes gens est là, à l'effice. Il déjeune pendant que je fais mon courrier. Veillez à ce qu'il ne manque de rien.

MADLON. Madame peut être tranquille. Un jour de nosse tout le monde est bien traité. Je l'ai vu avec une bouteille de vin de Bordeaux et une aile de poulet; est-ce assez?

LA MARQUISE. C'est bien; jugez-y quelques friandises, quelques biscuits; ceux qui sont chos moi, sur ma cheminée.

MADLON. Oui, Madame... un ou deux.

LA MARQUISE. Comme vous l'entendez.

MADLON. Madame peut être tranquille. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, seule.

AIR.

(M. Pâre.)

Où, men repos l'exige, et men cœur qui balance
Ecoute trop longtemps des romords superflus;
Vers l'abîme fatal, où sans effroi j'avance,
Que m'importe un pas de plus?
Bien jeune encore, hélas! de la tendresse,
De la vertu, je connus les douceurs;
Plus tard, j'ai vu se défrir ma jeunesse
Par les conseils d'infâmes séducteurs.
Jours innocents! jours heureux! jours prospères!
Vous avez fui loin de moi sans retour!
Et maintenant, de mes vertus premières
Je n'ai gardé que mon premier amour.

O fatale ivresse!

O transports brûlants!

C'est vous qui, sans cesse,

Perdez dans mes sens

Ce feu qui rallume

Son seul souvenir,

Et qui me consume

Sans m'émouvoir.

Bientôt, peut-être, l'heure

Arrivera pour moi;

Je l'attends sans effroi.

Qu'importe que je meure,

Pourvu qu'il soit à moi!

O fatale ivresse, etc.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, SAINT-BRICE, entrant par le fond.

LA MARQUISE, l'apercevant. O ciel! M. de Saint-Brice!

Vous, mon ami, vous dans ces lieux! et qui vous amène?

SAINT-BRICE. L'impatience de vous voir. J'ai obtenu un congé; et en arrivant ce matin à Paris, j'ai couru d'abord à votre hôtel, rue Neuve-Saint-Paul. On m'a dit que vous étiez absente pour quelques jours, et que vous demeuriez à Versailles, chez M. de Vernillac, fermier général.

LA MARQUISE, vivement. Qui vous a dit cela?

SAINT-BRICE. Une espèce d'intendant à qui j'ai parlé.

LA MARQUISE, à part. Galifard! il ne m'en avait pas prévenu, lo traitre!

SAINT-BRICE. Par malheur, un rendez-vous que j'avais avec le ministre m'a pris une partie de ma matinée; mais libéré enfin de tout soin, j'accours auprès de vous, qui êtes ma protectrice et mon amie.

LA MARQUISE. Dites-vous vrai?

SAINT-BRICE. Jamais je n'eus plus besoin de votre amitié et de vos conseils.

LA MARQUISE. Ma fortune, ma vie, tout est à vous. Parlez de grâce, parlez.

TRIO.

(M. Battou.)

SAINT-BRICE.

J'espérais, hélas! par l'absence

Chasser un cruel souvenir;

Et ni le temps, ni la distance,

De mon cœur n'ont pu lo bannir.

LA MARQUISE, avec douleur.

Eh quoi! malgré son inconstance,

Vous conservez son souvenir!

(A part, en le regardant.)

Ah! ni lo temps, ni la distance,

De l'amour ne peuvent guérir.

SAINT-BRICE.

Où, je l'aime encor, l'infidèle.

LA MARQUISE.

Quel trouble régné dans mes sens!

SAINT-BRICE.

Et je ne puis vivre sans elle.

LA MARQUISE.

Ah! rien n'égale mes tourments!

ENSEMBLE.

SAINT-BRICE, à part.

Où, je rougis de mon délire;

Mais jo lo sens, et malgré moi,

Je brûle encore, et je soupire

Pour celle qui trahit ma foi.

LA MARQUISE, à part.

Cachons ma rage et mon délire.

Moi qui lui consacrais ma foi,

Il est malheureux... il soupire...

Et pour une autre que pour moi.

SAINT-BRICE.

Je vous nne fais dans ma vie

La voir encor.

LA MARQUISE, effrayée.

Dieu! quel projet!

SAINT-BRICE.

Lui reprocher sa perfidie,

Et puis m'éloigner pour jamais.

LA MARQUISE.

Croyez-en la veix d'une amie:

Quittez ces lieux, et pour jamais.

(Avec mystère.)

De l'abandon d'une infidèle

Vous y verriez bientôt, hélas!

La preuve certaine et cruelle...

SAINT-BRICE.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Ne m'interrogez pas.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, *à part*.
Cachons ma rage et mon délire ;
Moi qui lui consacrais ma foi,
Il est malheureux... il seure...
Et pour une autre que pour moi.

SAINT-BRICE, *à part*.
Oui, je rougis de mon délire,
Mais je le sens, et malgré moi,
Je brûle encore, et je soupire
Pour celle qui trahit ma foi.

LA MARQUISE.
Pour vous plus d'espérance !
Que l'oubli, que l'absence
Soit la seule vengeance
D'un amant malheureux ;
Aux conseils d'une amie,
Dont la voix vous supplie,
Rendez-vous, je vous prie,
Abandonnez ces lieux.

SAINT-BRICE.
Pour moi plus d'espérance ;
Mais de son inconstance
Je veux avoir vengeance :
Je suis trop malheureux !
En vain, dans ma folie,
Je voudrais d'une amie
Suivre la voix chérie ;
Hélas ! je ne le peux.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, VERNILLAC.

VERNILLAC, *à la marquise*.
Venez, Madame... enfin tout semble men alléger.
Vous seule nous manquez. Venez.

LA MARQUISE.

Oui, me voici.

VERNILLAC, *apercevant Saint-Brice*.
Quel est Monsieur ?

LA MARQUISE.

Souffrez que je vous le présente :
Monsieur de Saint-Brice, un ami.

VERNILLAC.

Il doit alors être le nôtre.

(Bas.)

Ne dois-je pas le convier ?

LA MARQUISE, *de même*.

Gardez-vous-en... de lui, plus que tout autre,
Il faut vous défier.

VERNILLAC.

Pour quel motif ?

LA MARQUISE.

Plus tard je me ferai comprendre.
(De l'autre côté, bas, à Saint-Brice.)

Demain, à mon hôtel...

SAINT-BRICE.

Vous daignerez m'attendre ?

LA MARQUISE.

Je l'ai dit... mais partez. A demain.

SAINT-BRICE.

A demain.

LA MARQUISE, *à Vernillac*.

Et vous, mon cher, venez ma main.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, *à part*.

Pour lui plus d'espérance,
Et, servant ma vengeance,
L'objet de sa constance
Va former d'autres vœux.

(A Saint-Brice.)

Aux conseils d'une amie,

T. XIV.

Dont la voix vous supplie,
Rendez-vous, je vous prie,
Abandonnez ces lieux.

SAINT-BRICE, *à part*.

Pour moi plus d'espérance ;
Mais de son inconstance
Je veux avoir vengeance :
Je suis trop malheureux !
En vain, dans ma folie,
Je voudrais d'une amie
Suivre la voix chérie ;
Hélas ! je ne le peux.

VERNILLAC, *à part*.

Où, malgré moi, d'avance,
A trembler je commences ;
Cherchons avec prudence
Qui l'amène en ces lieux.
Croyez-en une amie
Qui doit être chérie ;
De lui je me méfie :
Ayons sur lui les yeux.

(Vernillac sort avec la marquise.)

SCENE XII.

SAINT-BRICE, MADELON.

SAINT-BRICE. Allons, puisqu'elle le veut absolument, puisque je l'ai promis, attendons à demain, et retournons à Paris. Aussi bien, si j'en juge par les apprêts que je vois, par l'air de fête qui règne en cette maison, il y a sans doute ici quelque grande cérémonie, quelque joyeux événement... Eh ! mais, quel tapage dans la rue ! et quel bruit de voitures !

MADLON, *entrant et regardant*. Les voilà qui partent ; quelle file de carrosses ! tout cela pour aller à l'église qui est à deux pas. Il n'y a qu'une chose qui me fasse peine, c'est ma pauvre maîtresse, si triste et si pâle, au milieu de tous ces beaux messieurs qui lui adressent des compliments... *(Apercevant Saint-Brice.)* Eh bien ! en voilà un qui est en retard. Dépêchez-vous donc, Monsieur, ils sont partis !

SAINT-BRICE. Qui donc ?

MADLON. Les mariés. La cérémonie doit déjà être commencée ; car il y avait longtemps que M. l'unionniste les attendait.

SAINT-BRICE. Pardon. Il y a donc ici un mariage ?

MADLON. Oui, vraiment.

SAINT-BRICE. J'aurais dû m'en douter.

MADLON. Est-ce que Monsieur n'est pas de la noce ?

SAINT-BRICE. Non, ma chère.

MADLON. Monsieur voudrait parler à M. de Vernillac ?

SAINT-BRICE. Du tout.

MADLON, *un peu déconcertée*. Eh bien ! alors, que demandez-vous ? et qui êtes-vous donc ? car, dans ce temps-ci, on aime à savoir à qui on a affaire.

SAINT-BRICE. N'ayez pas peur ; je suis un ami de la marquise, M. le comte de Saint-Brice.

MADLON, *avec surprise*. Ah ! men Dieu !

SAINT-BRICE. Qu'a-t-elle donc ?

MADLON. M. le comte Arthur de Saint-Brice ?

SAINT-BRICE. Précisément.

MADLON. Dont le régiment est depuis un an en garnison à Nancy ?

SAINT-BRICE. C'est cela même.

MADLON. Et vous arrivez ici aujourd'hui ? c'est indigne à vous.

SAINT-BRICE. Et pourquoi donc ?

MADLON. Je n'ai pas besoin de vous le dire. Mais il y a quelque'un au monde à qui vous pouvez vous vanter d'avoir fait bien du chagrin.

SAINT-BRICE. Moi, mon enfant ?

MADLON. Oui, vous. Je ne souhaite de mal à personne,

11

mais si vous êtes jamais aussi malheureux qu'elle, ce sera bien fait; et cela prouvera qu'il y a une justice.

SAINT-BRICE. Et de qui veux-tu donc parler?

MADÉLON. Pardi! de ma pauvre maîtresse, mademoiselle Hortense de Montmélan.

SAINT-BRICE. Celle qui m'a trahi!

MADÉLON. C'est bien plutôt vous! Monsieur; si! l'horreur! vous qu'elle aimait tant, ne lui avoir pas écrit une seule fois! avoir laissé toutes ses lettres sans réponse!

SAINT-BRICE. Que me dis-tu là? Je n'ai rien reçu d'elle; je te l'atteste.

MADÉLON. Ce n'est pas à moi que vous le ferez accroire; moi qui, en Touraine, au château d'Amboise, portais tous les jours moi-même les lettres à la poste.

SAINT-BRICE. O ciel! Et tu dis qu'elle me regrette, qu'elle est malheureuse?

MADÉLON. Si malheureuse, que c'est malgré elle, que c'est par désespoir qu'elle se marie.

SAINT-BRICE, hors de lui. Se marier! et qui donc?

MADÉLON. Hortense.

SAINT-BRICE. Et à qui?

MADÉLON. A M. de Vernillac.

SAINT-BRICE. Et quand donc?

MADÉLON. Maintenant, dans l'instant.

SAINT-BRICE. Ah! ma raison s'égare! courons.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; VERNILLAC, HORTENSE, LA MARQUISE, CHŒUR DES GENS DE LA NOCE

FINAL.

(M. Batten.)

CHŒUR.

Ils sont unis... ah! quelle ivresse!

L'hymen couronne leur tendresse!

Amis, célébrons tout à tour

La beauté, l'hymen et l'amour.

HORTENSE, conduite par son mari, va remercier tous les conviés. Arrivée près de Saint-Brice, elle lève les yeux et le reconnaît.

Que vois-je? Arthur!

SAINT-BRICE, à part.

Ah! c'est bien elle.

(Avec douleur.)

C'en est donc fait! mon malheur est romblé.

VERNILLAC, s'adressant à Hortense.

Qu'avez-vous donc? quelle pâleur mortelle!

(Regardant Saint-Brice.)

Et lui, cet étranger, comme il a l'air troublé!

LA MARQUISE, bas, à Vernillac.

Je vous l'avais bien dit: silence!

(Bas, de l'autre côté, à Saint-Brice.)

Et vous, en sa présence,

Par prudence, modérez-vous,

(Montrant Vernillac.)

Songez que c'est là son époux.

SAINT-BRICE, avec rage.

Son époux!

ENSEMBLE.

SAINT-BRICE ET HORTENSE, à part.

O destin qui m'accable!

O funeste avenir!

Pour jamais misérable,

Je n'ai plus qu'à mourir.

LA MARQUISE, à part.

Cet hymen qui l'accable

Vient de les désunir,

Et le sort favorable

Ne peut plus me trahir.

VERNILLAC, à part.

O rencontre incroyable!

Tous deux semblent frémir;
Et d'un trouble semblable
Je ne puis revenir.

CHŒUR.

Près d'une femme aimable

Ses jours vont s'embellir:

Quel destin agréable!

Quel heureux avenir!

LA MARQUISE, regardant Saint-Brice.

Je l'emporte; il n'est plus d'obstacle

Pour s'opposer à mes projets.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GALIFARD.

GALIFARD, entrant par le fond, et s'adressant à Vernillac.

Monsieur est servi.

LA MARQUISE, étonnée et à part.

Quel miracle!

C'est Galifard! j'espérais

(Haut.)

En être délivrée. Eh quoi! c'est vous!

GALIFARD, appuyant sur les mots.

Moi-même...

Trais... dispos... et bien portant.

LA MARQUISE, à part.

Quand j'y pense, c'est étonnant!

VERNILLAC, lui frappant sur l'épaule.

A-t-on eu soin de vous, mon ami?

GALIFARD.

Mais, vraiment,

J'ai bien bu, j'ai mangé de même.

(A la marquise.)

Et de votre obligeance extrême
Votre humble serviteur sera reconnaissant.

ENSEMBLE.

SAINT-BRICE ET HORTENSE.

O destin qui m'accable!

O funeste avenir!

Pour jamais misérable,

Je n'ai plus qu'à mourir.

VERNILLAC.

O rencontre incroyable!

Tous deux semblent frémir;

Et d'un trouble semblable

Je ne puis revenir.

LA MARQUISE.

O hasard qui m'accable!

Je n'en puis revenir:

Le destin favorable

Voudrait-il me trahir?

GALIFARD.

C'est vraiment fort aimable,

Je dois m'en applaudir;

Et d'un bienfait semblable

Gardons le souvenir.

CHŒUR.

Ils sont unis... ah! quelle ivresse!

L'hymen couronne leur tendresse!

Amis, célébrons tout à tour

La beauté, l'hymen et l'amour.

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre à coucher élégante. A droite, une table sur laquelle est déposée la corbeille de la mariée. Deux portes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-BRICE, seul.

CHOEUR, que l'on entend au dehors.

(M. Biangini.)

Vive le vin! vive la danse!
 A tous les plaisirs livrons-nous;
 Buvons à leur douce alliance,
 Buvons à ces heureux époux.

SAINT-BRICE, entrant par la porte du fond à droite.

RÉCITATIF.

De ces lieux que j'abhorre, en vain j'ai voulu fuir;
 Un pouvoir inconnu malgré moi m'y ramène.

(Regardant autour de lui.)

Où, cette chambre est la sienne,
 Et nul œil indiscret ne m'y vit parvenir.

AIR.

O Dieu puissant! toi que j'implore,
 Toi qui sais mes tourments affreux,
 Qu'une fois je la voie encore,
 Et ce sont là mes derniers vœux!
 Oui, du moins, qu'elle apprenne
 Que l'envie et le haine
 Ont désuni nos jours;
 Et que, toujours fidèle,
 Je vais mourir loin d'elle,
 En l'adorant toujours.

(En ce moment la chœur reprend avec plus de force.)

(Il écoute.)

Mais l'heure s'avance;
 Du bal qui commence
 L'on entend la danse...
 O rage! ô fureur!
 Des chants d'allégresse
 Et des cris d'ivresse,
 Lorsque la tristesse
 Règne dans mon cœur!
 Dans cette demeure,
 Où moi seul je pleure,
 Où je maudis l'heure
 Qui trompa mes vœux;
 Leur destin prospère
 Double ma misère,
 Et moi seul sur terre
 Suis donc malheureux!

CHOEUR, en dehors.

Vive le vin! vive la danse!
 A tous les plaisirs livrons-nous;
 Buvons à leur douce alliance!
 Buvons à ces heureux époux!

SAINT-BRICE.

Où, l'heure s'avance;
 Du bal qui commence
 L'on entend la danse...
 O rage! ô fureur!
 Ces chants d'allégresse,
 Et ces cris d'ivresse
 Que j'entends sans cesse,
 Déchirent mon cœur.

SAINT-BRICE. On vient; et si quelqu'un de la maison me découvre ici, dans son appartement! où me cacher! Dieu! c'est elle! et elle est seule. Voilà le premier bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

SCÈNE II.

SAINT-BRICE, HORTENSE, entrant par une porte du fond, sans voir Arthur.

HORTENSE, se jetant sur un fauteuil. Je n'y tiens plus.

Les larmes me suffoquent. J'ai pu m'échapper. Je peux donc pleurer seule au instant.

SAINT-BRICE, à part, et s'avancant doucement. Ah! elle est aussi malheureuse que moi!.. (A demi-voix.) Hortense, je vous voyais enfin; mais dans quel moment! HORTENSE, se levant vivement. M. de Saint-Brice! (Avec dignité.) Vous, Monsieur, vous dans ces lieux! qui vous a donné ce droit?

SAINT-BRICE. Mes droits! je les ai tous perdus; je n'en ai plus d'autres que votre compassion, quoique pitié. HORTENSE. Laissez-moi; je ne dois plus vous voir.

DUO.

(M. Biangini.)

SAINT-BRICE, la retenant par la main.

Un mot, encore un mot, Madame;
 C'est, avant de quitter ces lieux,
 La seule faveur que réclame
 Des amants le plus malheureux.

HORTENSE, avec ironie.

Vous malheureux!
 Lorsqu'en vos serments infidèles,
 Bravant mon trop juste courroux,
 Vous trahissez pour d'autres belles
 Un cœur qui ne pensait qu'à vous.

SAINT-BRICE, vivement.

Que dites-vous?

Hélas! par une indigne trame,
 Tous les deux on nous abusait.
 Toujours constant, c'est vous, Madame,
 Que mon amour accusait.

ENSEMBLE.

O trahison! ô perfidie!
 Et pénétrer de tels secrets,
 Lorsque le serment qui { vous } lie
 Nous sépare, hélas! pour jamais!

SAINT-BRICE.

Comme moi, vous aimiez encore?

HORTENSE.

Où, pour mon malheur, je le crois,
 Car de cet hymen que j'abhorre
 Je saurai respecter les droits...
 Il faut partir, je vous l'ordonne.

SAINT-BRICE.

Quoi! vous auriez cette rigueur!

HORTENSE.

Arthur! lorsque tout m'abandonne,
 Qu'au moins il me reste l'honneur.

SAINT-BRICE.

Vous perdrez, c'est perdre la vie.

HORTENSE.

Ah! partez, je vous en supplie.

SAINT-BRICE.

Et vous m'aimez?

HORTENSE.

Plus que jamais!

SAINT-BRICE, avec joie.

Je pars, je pars, je le promets.

ENSEMBLE.

Il faut le fuir encore,
 O toi, mes seuls amours!
 Adieu! toi que j'adore,
 Adieu donc, pour toujours!

(Saint-Brice est hors de lui, baise ses mains, et ne peut se décider à la quitter.)

HORTENSE. On vient; vous me perdez.

SAINT-BRICE. C'est fait de nous.... Non! grâce au ciel, c'est la marquise.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à part*. Ici, ensemble! tous les deux. (*Allant avec colère à Saint-Brice.*) Eh quoi! Arthur, vous osez...

SAINT-BRICE. Qu'avez-vous? vous êtes tremblante?

LA MARQUISE, *cherchant à se remettre*. Oui, d'effroi pour vous! imprudent que vous êtes, la compromettre ainsi!

SAINT-BRICE. Ah! vous avez raison.

LA MARQUISE. Versailles a des soupçons, il se doute que vous êtes son rival; on le lui a dit, on il l'a deviné, je ne sais comment. Mais il cherchait Hortense, il la demandait. Il peut monter en cet appartement.

SAINT-BRICE. Qu'il vienne; c'est à lui de trembler. Qu'il redoute mon désespoir, ma vengeance!

HORTENSE. O ciel!

LA MARQUISE. Arthur, y pensez-vous? songer à sa position, à la vôtre. Soyez prudent. Heureusement, je suis avec vous, et il n'y a plus rien à craindre. Mais tout à l'heure, là, en tête-à-tête... (*À part.*) J'ai peine à me contenir. (*À Saint-Brice.*) Pardon, c'est plus fort que moi; je suis si émue...

SAINT-BRICE. Autant que nous, en effet. (*Lui prenant la main.*) Notre amie!

HORTENSE. Notre seule amie!

LA MARQUISE. Rentrer au salon, où il ne faut pas que votre absence se prolonge plus longtemps.

HORTENSE. Oui, Madame. (*À Saint-Brice.*) Adieu, Arthur, adieu pour jamais.

SAINT-BRICE, *lui prenant la main, qu'il ne peut quitter*. Adieu.

LA MARQUISE, *à part*. Et devant moi! Ah! je me sens mourir. (*À Saint-Brice.*) Eloignez-vous, il le faut.

SAINT-BRICE, *regardant Hortense, qui vient de sortir*. Ah! maintenant je vous le promets.

LA MARQUISE. Et pour en être plus sûre, c'est avec moi que vous partirez. Je vous en prie.

SAINT-BRICE. Vous le voulez, et je vous en remercie. Votre présence, votre amitié peuvent seules adoucir mes peines.

LA MARQUISE. Demandez mes chevaux, ma voiture, et revenez me donner la main.

SAINT-BRICE. Oui, Madame, oui; ah! je suis bien malheureux! (*Il sort.*)

LA MARQUISE. Et moi donc!... mais, grâce au ciel, mes tourments finiront. (*Avec satisfaction.*) Séparés maintenant, séparés pour jamais! et bientôt peut-être... (*Avec joie.*) Ah! oui. Qui pourrait s'y opposer... (*Se retournant vers le fond.*) Ah! c'est ce Galifard!

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, GALIFARD.

GALIFARD. Je vous cherchais; je viens prendre vos ordres, Madame. Madame n'a-t-elle quelque chose à me commander pour Paris?

LA MARQUISE. C'est inutile, car j'y retourne moi-même, dès ce soir.

GALIFARD, *avec intérêt*. Et Madame y retourne seule, à une pareille heure?

LA MARQUISE. Je vous remercie de vos craintes pour moi... Mais rassurez-vous, M. de Saint-Brice m'accompagnera.

GALIFARD. Quoi! ce jeune homme, avec Madame, dans sa voiture; ça ne se peut pas.

LA MARQUISE. Et pourquoi donc?

GALIFARD, *froidement*. Parce que ce ne serait pas convenable.

LA MARQUISE, *étonnée*. Par exemple!

GALIFARD, *ingénument*. Madame une réprouvera à cela qu'elle est libre, qu'elle est veuve, et que peut-être même déjà elle le regarda comme un futur époux.

LA MARQUISE. Et quand il serait vrai? je vous trouve bien hardi...

GALIFARD. Ce que j'en dis n'est pas pour moi, à qui cela est parfaitement égal; mais c'est dans l'intérêt de Madame.

LA MARQUISE. Et comment cela?

GALIFARD, *avec ironie*. Un jeune homme qui est la candeur, la douceur, la bonté même, cela ne peut pas convenir à Madame.

LA MARQUISE. Quelle insolence!

GALIFARD, *levant la tête avec fierté*. C'est possible; j'ai changé de défaut. Ce matin, j'avais celui d'être bête; je m'en suis corrigé.

LA MARQUISE. Quel changement! et qui donc êtes-vous?

GALIFARD, *représentant son air simple*. Je vous l'ai dit: Galifard, un simple garçon pharmacien, élève, comme vous, du chevalier de Sainte-Croix, votre maître, qui a, comme vous, quelques connaissances en chimie, et qui, mettant jusqu'à présent sa science au service de la vôtre, vous a secondée dans toutes vos entreprises, sans rien voir, sans rien dire...

LA MARQUISE, *à part*. O ciel!

GALIFARD. Et qui, content du sort que vous lui faisiez, n'aurait peut-être rien exigé davantage, sans ce déjeuner de ce matin, qui, par une attention délicate, devait être mon dernier repas.

LA MARQUISE. Vous pourriez supposer?

GALIFARD, *trébuchant*. Mais, aussi habile que vous, j'avais les moyens de rendre nulla votre générosité. Je vous conseille donc à l'avenir de ramener à me faire des présents, c'est du bien perdu. Comme cette tabatière en or, dont vous m'avez gratifié en sortant de table. (*La tirant de sa poche.*) Elle contient un macoubac, terrible peut-être pour tout autre amateur, que Dieu benisse; mais pour moi tout à fait innocent. Ainsi, vous le voyez, nous pouvons nous dire mutuellement ce que disait l'autre pour le chevalier de Grammont à un joueur aussi adroit que lui: « Nous ne nous ferons rien, payons les cartes. »

LA MARQUISE. Moutier!...

GALIFARD. Après cela, vous les paieriez peut-être un peu cher; c'est votre faute. Mais voici mes conditions: vous n'épouserez pas M. de Saint-Brice.

LA MARQUISE. Que dites-vous?

GALIFARD. Parce que je vous destine un autre parti.

LA MARQUISE. Quel est-il?

GALIFARD. Moi.

LA MARQUISE. Une telle infamie...

GALIFARD. Ne doit pas vous étonner. Vous avez une immense fortune; je n'ai rien que mes talents, et entre associés...

LA MARQUISE. Jamais, jamais; plutôt mourir. Et quand vous connaîssiez mon amour; quand vous savez qu'il était le but de toutes mes actions, et le seul espoir de ma vie...

GALIFARD, *souriant*. Oui, cela change un peu vos plans. (*Sévérement.*) Mais il le faut; je le veux, ou j'ai là les moyens de vous perdre. (*Tirant son portefeuille.*) Ces ordres que vous m'avez donnés par écrit, et dont le sens, quoique détourné, serait aisément compris ou expliqué; ces lettres de vous que j'ai gardées...

LA MARQUISE. Ah! traître que tu es! c'est là ce qui fait ta force. Eh bien! livre-moi, tu le peux, tu en es le maître.

GALIFARD, *froidement*. A quoi bon? et qu'y gagnerais-je? vous me supposez des intentions que je n'ai pas. Je ne demande rien, je vous l'ai dit, que ce mariage, secret si vous voulez, qui aura lieu en Italie, en pays étranger, où cela vous conviendra. Mais vous m'appartenez, votre fortune du moins. Après cela, et quoique Italien, je ne suis ni exigeant, ni jaloux; et une fois marié, je ne serai pas ridicule; vous n'aurez à craindre de moi ni infidélité, ni indiscrétion; et pour encourager votre confiance, je commencerai, je vous donnerai l'exemple. Je m'en rapporte à votre bonne foi et à votre générosité. (*Lui tendant le portefeuille.*) Voici vos lettres.

LA MARQUISE. Est-il possible !
GALIFARD. Elles y sont toutes ; vous pouvez les examiner à loisir. (Voyant la marquise qui se hâte de serrer la portefeuille.) Mais pour cela, vous n'en êtes pas maîtres en mon pouvoir ; vous reverrez M. de Saint-Brice ; il retournera à Paris, seul et sans vous.

LA MARQUISE. M'imposer de telles conditions !
GALIFARD. Vous les tiendrez, s'il vous est cher ; car à la moindre infraction à nos traités, je me venge sur lui par les mêmes moyens que vous m'avez enseignés.

LA MARQUISE, tremblante et s'appuyant sur un fauteuil. C'est fait de moi !

GALIFARD, l'examinant et avec joie. Ah ! vous l'aimez bien ! car je vous ai fait trembler ; je ne me croyais pas tant de pouvoir. Alors, pensez à lui, car le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-BRICE, MADELON.

MADELON. La voiture de Madame est à ses ordres. (À Saint-Brice.) Et puisque vous partez avec elle...

SAINT-BRICE. Oui, je suis prêt à l'accompagner.

LA MARQUISE, cherchant à cacher son trouble. C'est bien... pas encore... tout à l'heure... je suis à vous.

GALIFARD, bas. Ce n'est pas là ce dont nous sommes convenus.

SAINT-BRICE. Adieu, vous diffère votre départ ?

LA MARQUISE. Oui, pour quelques instants. (Galifard tire de sa poche la tabatière d'or et frappe légèrement dessus avant de l'ouvrir ; la marquise voit ce geste.)

LA MARQUISE. O ciel ! (À Saint-Brice.) Il faut d'abord que je vous voie, que je vous parle.

SAINT-BRICE, vivement. Disposez de moi. (Madelon pendant ce temps, range tout dans l'appartement, prend la corbeille qui est sur une chaise, la met sur la table et regarde ce que contient le bouquet, etc.)

LA MARQUISE, le regardant avec crainte et tendresse. Oui, je reste auprès de vous ; je ne vous quitterai pas. Il le faut, je le dois ; je dois veiller sur vous.

GALIFARD, qui a ouvert froidement la tabatière, la présente à Saint-Brice. Monsieur le comte veut-il me faire l'honneur... (Saint-Brice, sans lui répondre, ôte son gant et se dispose à prendre dans la tabatière. Mais avant que ses doigts y aient touché, la marquise se jette entre lui et Galifard.)

LA MARQUISE, vivement. Partez, partez sur-le-champ. SAINT-BRICE, étonné. Comment... et ce que vous me dites tout à l'heure ?

LA MARQUISE, cherchant à se remettre. Certainement ; moi je reste, j'ai des motifs, qui jusqu'à demain me retiennent ici. Mais vous, c'est différent ; vous savez bien, et c'était convenu, qu'il faut vous éloigner à l'instant. Nous nous reverrons plus tard.

GALIFARD, froidement et jouant toujours avec la boîte. C'est bien !

LA MARQUISE. Mais il y va de ce que j'ai de plus cher ; partez sans moi ; je le veux, je l'exige.

SAINT-BRICE. J'obéis ; mais auparavant...

LA MARQUISE. Non, sortez de ces lieux, tout de suite ; je le demande. Adieu. (Saint-Brice s'incline.)

GALIFARD, remettant la tabatière dans sa poche. À la bonne heure ! (La marquise veut encore se rapprocher de Saint-Brice, mais elle rencontre un regard de Galifard qui la force à s'éloigner.)

SCÈNE VI.

SAINT-BRICE, MADELON.

MADELON. C'est une véritable amie que vous avez là, et elle a bien raison ; il faut partir.

SAINT-BRICE. Oui, je le sens comme elle ; mais m'éloigner sans apprendre à Hortense les motifs de ce départ !

MADELON, l'entraînant. Il le faut.

SAINT-BRICE, apercevant l'écritier, qui est sur la table à sa droite, y court et s'assied. Ah !

MADELON. Eh bien que faites-vous ?

SAINT-BRICE. Rien qu'un mot, un seul mot !... (Écrivant.) Qu'elle sache que c'est pour son repos, pour son bonheur que je m'arrache des lieux qu'elle habite !

MADELON, avec crainte et regardant autour d'elle. Et si l'on vous surprenait dans cette chambre qui est la sienne ?

SAINT-BRICE, sans regarder. Non, personne ! (Écrivant toujours.) Elle saura que le temps ni l'absence ne peuvent nous désunir ; et ce serment que je signe d'être toujours à elle, je le tiendrai jusqu'à la mort ! (Slevant, et à Madelon.) Tenez, ramenez-lui ce billet.

MADELON. Y pensez-vous ?

SAINT-BRICE. Une lettre tout ouverte ! ce sont mes adieux, mes derniers adieux ; qu'elle les lise, et je pars moins malheureux. (La marquise paraît en ce moment à la galerie du fond ; elle voudrait parler à Saint-Brice, mais le voyant avec Madelon, elle s'arrête.)

MADELON. Impossible, aujourd'hui, d'approcher de Madame, Monsieur ou la quitter pas un instant.

SAINT-BRICE. Eh bien ! ce soir, demain ! je l'en conjure, il y va de ma vie !

MADELON, prenant la lettre. Pauvre jeune homme ! Mais moi-même je n'oserais jamais. (Apercevant la corbeille qui est sur la table.) Ah ! une idée. (Elle va à la corbeille, y prend un bouquet de roses, y cache la lettre et remet le bouquet dans la corbeille.) Comme cela, cela vaut mieux. J'avertirai Madame de la prendre.

SAINT-BRICE. À merveille !

MADELON. Si toutefois M. de Vernillac me permet de lui parler ; car les maris, c'est terrible ! surtout les nouveaux. (Geste de colère de Saint-Brice.) Mais partez, Monsieur, partez.

SAINT-BRICE. Un instant encore...

MADELON, le poussant et l'entraînant avec elle. Non, non, je ne vous quitte pas que je ne vous aie vu dehors. (Ils sortent par la porte à droite du spectateur ; la marquise entre par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, seule, vivement. Un billet, là, dans cette corbeille, pour Hortense. (Elle va à la corbeille et prend le bouquet de roses.) Lisons vite ! Quand il y a à peine une heure qu'il l'a quittée. Que peut-il avoir à lui dire ? (Tenant la lettre.) Ma main tremble malgré moi. (Lisant avec émotion et dépit.) Ah ! que d'amour ! (Avec douleur.) Tout ce que j'éprouve, il l'a écrit, et c'est à elle ! (Lisant à haute voix et distinctement la lettre.) « Oui, e Hortense, je vous ai aimée et vous aimerai toujours ! la trahison a pu nous séparer, mais non nous dénouer. Vos « nouveaux serments ne me déignent pas des miens ; j'y « resterai fidèle, je resterai libre ; et tant que vous vivrez, « aucune union, aucun hymen n'engagera ma foi ; je vous « le jure, et j'en signe la promesse. » Qu'ai-je là ! Ainsi se dissipe mon seul espoir ! (Elle replie la lettre qu'elle remet dans le bouquet.) Après tant d'efforts pour l'unir à moi après tant d'obstacles détruits, il en reste encore ! Ce Galifard ! cette Hortense qui est perdue pour lui, où diable le souvenir vient encore se placer entre nous ! Ah ! que un puis-je renverser tout ce qui nous sépare ! me défaire à la fois de tous mes ennemis ! (Elle se rapproche de la corbeille, reprend le bouquet de roses et la lettre, et joue de l'autre main avec un flacon de cristal attaché à sa ceinture.) Oui, c'est bien là de l'amour, de l'amour passionné, insurmontable. Tant qu'elle vivra... Et quand je pense qu'une goutte de ce flacon peut me délivrer à jamais de l'ennemie la plus redoutable pour moi ! (S'arrêtant et détournant la tête.) Ah ! une pauvre fille qui ne m'a jamais offensée... (Reprenant avec colère.) Jamais offensée ! mais l'âme, il l'aimera toujours ! unis ou séparés, il sera

toujours à elle; il lui appartiendra, et tant qu'elle vivra!
(*tout rage.*) Tant qu'elle vivra!.. (Par un mouvement convulsif et presque involontaire, elle jette sur la bouquet quelques gouttes du flacon.) Dieu! l'on vient! (Elle remet le bouquet dans la corbeille, et s'en éloigne.)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, VERNILLAC, HORTENSE, MADELON,
HOMMES ET FEMMES DE LA NOCE, venant assister au coucher de la mariée.

FINAL.

(M. Garate.)

CHŒUR.

Dans le mystère et le silence
Conduisons ces heureux époux;
Oui, voici la nuit qui s'avance,
Voilà minuit, retirons-nous.

(Ici l'on entend dans le lointain un air de danse.)

VERNILLAC.

J'en ai les raines les plus grandes,
Ce bal-là n'en finira pas;
Entendez-vous enrouler là-bas
Les menuets, les sarabandes?

LA MARQUISE, à Vernillac, s'efforçant de sourire.

Adieu, moi, je retourne à Paris à l'instant.

VERNILLAC, à la marquise.

Si les autres, du moins, pouvaient en faire autant!

Moi, que le bal n'amuse guère,
Je voulais m'échapper sans bruit;
Et les messieurs, avec mystère,
Jusqu'ici m'ont tous reconduit.

CHŒUR.

Dans le mystère et le silence
Conduisons ces heureux époux;
Oui, voici la nuit qui s'avance,
Voilà minuit, retirons-nous.

HORTENSE, à part, à droite du théâtre.

Que désormais l'honneur seul me conseille!

MADELON, s'approchant d'Hortense, lui dit à demi-voix.

Une lettre de lui!

HORTENSE, vivement.

Je dois la refuser.

MADELON, montrant la table à gauche.

Dans du bouquet de fleurs, là! dans cette corbeille!..

VERNILLAC, qui les voit causer à voix basse, s'approche et entend ces derniers mots :

« Là! dans cette corbeille!.. »

(A part.)

Que veut dire cela? voudrait-on m'abuser?

CHŒUR.

Dans le mystère et le silence
Conduisons ces heureux époux;
Oui, voici la nuit qui s'avance,
Voilà minuit, retirons-nous.

(Tous les gens de la noce partent. Vernillac ferme les portes.)

SCENE IX.

HORTENSE, VERNILLAC.

(Hortense s'est jetée à droite sur un fauteuil, du côté opposé à celui où est la corbeille de noce. Elle reste la tête appuyée sur sa main, et plongée dans ses réflexions. Vernillac, après avoir regardé attentivement autour de lui, s'approche d'elle lentement.)

VERNILLAC.

Lorsque l'hymen qui nous engage
Tous deux nous enchaîne à jamais,
Dans votre cœur ce mariage
Ne laisse-t-il aucun regrets?

HORTENSE.

Somnise au nœud qui nous engage,
Et toujours fidèle à l'honneur,
Vous obéir dans mon ménage,
Vous plaire sera mon bonheur.

VERNILLAC, la regardant avec défiance.

Ainsi donc, il n'est dans votre âme

Rien dont je puisse être jaloux?

Eh! mais... vous vous taisez, Madame?

HORTENSE, tremblante et baissant les yeux.

Je n'aimerais que mon époux.

VERNILLAC, la regardant.

Et jamais dans votre pensée

Vous n'avez de serret pour lui?

HORTENSE, à part.

De terreur mon âme est glacée.

VERNILLAC, insistant d'une voix sévère.

Jamais de secrets!

HORTENSE, pouvant à peine parler.

Oui, jamais!

VERNILLAC, d'un air menaçant, et montrant la corbeille.

Pas même ici?

Parmi ces fleurs...

(A part.)

O ciel! elle s'effrite.

ENSEMBLE.

HORTENSE, à part.

La force m'abandonne,
Hélas! et malgré moi,
Dans mon cœur je frissonne
Et de trouble et d'effroi.

VERNILLAC, à part.

Malgré moi, je soupçonne
Son trouble et son effroi;
La prudence l'ordonne;
Soyons maître de moi.

VERNILLAC, à Hortense.

Ce trouble, je le vois, cache quelque mystère

Que je veux pénétrer...

(Il s'élance vers la corbeille.)

Il n'importe à quel prix!

HORTENSE.

Arrêtez! qu'allez-vous faire?

VERNILLAC, avec colère.

Vous savez donc...

HORTENSE, d'un air suppléant.

Monsieur!

VERNILLAC.

Arbiter.

HORTENSE.

Je ne puis.

VERNILLAC, lui prenant la main.

Parlez.

HORTENSE, hors d'elle-même.

Ed bien, je ne puis m'en défendre!
Là, dans ces fleurs... du moins on vient de me l'apprendre,
Car moi, je l'ignorais...

VERNILLAC, avec impatience.

Eh bien?

HORTENSE, baissant les yeux.

Est un billet

VERNILLAC, avec colère.

Eh de qui?

HORTENSE, tremblante.

De quelqu'un qui des longtemps m'aimait.

VERNILLAC.

O fureur!

HORTENSE, vivement, et les mains jointes.

De quelqu'un dont l'image est bannie,
Que je ne verrai plus, que pour jamais j'oublie.

VERNILLAC, *allant à la table.*

Je veux voir cet écrit.

- HORTENSE, *le retenant.*

Monsieur, au nom du ciel!
VERNILLAC.

Je veux le voir.

HORTENSE.

Ah! par pitié! par grâce!.

VERNILLAC, *la repoussant.*

Et quoi! votre cœur criminel

De m'implorer à l'audace!

(Courant à la corbeille, et saisissant le bouquet.

Non, point de pitié, point de grâce!

(Il veut regarder le bouquet, en respire la vapeur empuisonnée, et tombe sur le fauteuil qui est près de la table; puis, se soulevant avec peine, il retombe en s'écriant :)

Hortense! Ah! je me meurs.

HORTENSE.

Monsieur!.. Il n'entend plus; ô comble de terreurs!

(Lui prenant la main.)

Quel froid mortel!.. et seule ici... personne!

(Écoulant au fond.)

Personne autour de moi, quand l'air au loin résonne
De tamoule du bal et de ses sons joyeux.

(Elle court à plusieurs sonnettes, qu'elle tire avec violence.)

Au secours! au secours!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, MADELOIN, *entrant la première; puis plusieurs personnes de la noce; les portes du fond restent ouvertes, et l'on entend, pendant la fin de cet acte, un bruit lointain de bal.*

MADLOIN.

Qu'avez-vous?

(Apercevant Vernillac.)

Ah! grands dieux!

(Les gens de la noce se pressent autour de lui, et cherchent à le faire revivre.)

ENSEMBLE.

HORTENSE ET MADELOIN.

La force m'abandonne,

Hélas! c'est fait de moi;

Je tremble, je frissonne

Et d'horreur et d'effroi.

CHŒUR, *autour de Vernillac.*

Le trépas l'environne,

Et qu'est-ce que je vois?

Je tremble, je frissonne

Et d'horreur et d'effroi.

CHŒUR, *à Madelon, à demi-voix.*

Il n'est plus!

MADLOIN.

Mort!.. mort!.. ah! grands dieux!

HORTENSE, *essuyant s'avancer.*

Que dites-vous?

MADLOIN, *l'empêchant d'approcher.*

Eloignez de ses yeux

Ce spectacle affreux.

CHŒUR.

Sortons, éloignons de ces lieux

Ce spectacle affreux.

(Les gens du bal ont formé des groupes autour de Vernillac, et masquent sa vue à Hortense, que Madelon entraîne. Pendant ce temps, le bruit du bal continue toujours dans le lointain. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe à Paris, rue Neuve-Saint-Paul, dans l'hôtel de la marquise. Un salon. Porte au fond : deux latérales. A gauche du spectateur, une cheminée.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *assise près de la cheminée, et deux domestiques debout, recevant ses ordres. Vingt personnes à dîner, vous entendez. A côté de moi M. de Souhise et M. de Danseau. Nous dînerons tard, très-tard, à deux heures! M. de Dangeau est obligé d'aller ce matin à la cour; et c'est pour se rendre à mon invitation qu'il reviendra exprès de Versailles. (Réfléchissant.) De Versailles! il nous en rapportera des nouvelles... (Aux deux domestiques.) Je déjeunerai seule, ici, au coin du feu; une tasse de thé, pas autre chose; pour l'instant, que l'on n'épargne rien, et que tout soit convenable. (Ils vont pour sortir.) Un mot encore; je ne reçois personne ce matin que M. de Saint-Brice, si par hasard il se présentait, et mon intendant Galfard, qui doit venir. Allez, qu'on me laisse. (Les domestiques sortent.)*

SCENE II.

LA MARQUISE, *seule. Oh! il viendra! il m'enra garde d'y manquer; il m'a fait demander un moment d'entretien, et lui-même à dix heures. C'est fini, nous trinquons d'égal à égal! patience! nous verrons que des deux l'emportera. Commençons par examiner ces lettres que mon imprudence avait laissées entre ses mains, et qu'il m'a rendues, pour donner, disait-il, l'exemple de la générosité. (Ouvrant une des lettres.) Générosité qui lui coûte peu; car ces lettres, il ne pouvait guère en faire usage contre la personne qui les a écrites, sans compromettre celle qui les avait reçues. (Après avoir lu.) Oui, voilà quelques phrases douteuses, que l'on pouvait tourner contre moi. (Prenant d'autres lettres.) Ces deux autres aussi. (Réfléchissant.) surtout à cause des événements qui les ont suivies. (Parcourant d'autres lettres.) J'ai eu tort, grand tort. (Froidement.) Je n'écrirai plus! Brûlons tout cela. (Elle jette l'une après l'autre toutes les lettres au feu.) Me voilà tranquille! Ne reste-t-il plus rien dans ce portefeuille? (Le secouant.) Non. (L'examinant avec attention.) Cependant, et quoique rien ne soit apparent, il me semble à la forme que ce doit être un de ces portefeuilles à secret, inventés par cet Italien, et je crois me rappeler qu'un pressant un des coins de la monture... (Elle pousse un ressort.) Oui, vraiment, c'est bien cela. (Elle retire quelques papiers qu'elle parcourt.) Des formules, des récépissés; il est vraiment plus habile que je ne pensais, et ce papier rouge plié... (L'ouvrant.) Ah! ah! un antidote certain : je comprends maintenant. (Souriant.) C'est à l'aide de ce préservatif infailible qu'il a déjoué hier matin mes combinaisons. (Elle jette au feu la poudre que renfermait ce papier.) Ennemis difficile à surprendre! et s'il s'apercevait... (Avec joie et saisissant une idée qui lui vient.) Il ne s'en apercevra pas! (Lentement et réfléchissant.) Et si l'on remplace ce moyen de défense par un autre tout contraire; si plus tard, trahi lui-même par ses propres précautions... (Sortant brusquement de sa rêverie.) Qui vient là?*

SCENE III.

LA MARQUISE, un domestique, *rentrant.*

LE DOMESTIQUE, *annonçant. M. Galfard, qui demande à parler à madame la marquise.*

LA MARQUISE, *se levant. Galfard! (Froidement.) C'est bien; je suis à lui. Faites-le entrer dans ce salon, et qu'il*

attende : je vais revenir. *(Elle prend le papier rouge et le portefeuille qu'elle emporte, et entre dans l'appartement à gauche.)*

LES DOMESTIQUES, s'inclinant. Oui, Madame. *(Allant à la porte du fond, et s'adressant à Galfard, qu'il fait entrer.)* Entrez, Madame est occupée, et elle ne peut vous donner audience que dans un instant. Attendez là, camarade. *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

GALFARD, seul, le regardant sortir. Camarade ! En voilà un que je mettrai à la porte, et dès demain. *(Regardant autour de lui.)* C'est agréable d'être chez soi ! Bel appartement, bel hôtel ! et quand je pense que bientôt, que dès à présent tout cela m'appartient. *(Souriant.)* Mais cela devait finir ainsi : avec de l'ordre et de l'intelligence, on prospère toujours.

COUPLETS.

(M. Berton.)

Gens sans caractère
Et sans dignité,
Qui, dans la misère
Et la probité,
Végètent sans cesse,
Et qui, mal vêtus,
Vante la sagesse,
L'honneur, les vertus :
Sots, sots que vous êtes,
Changez tous d'emploi ;
Car les plus honnêtes
Sont les plus adroits.
Sans peur, sans reproches,
De gros fourisseurs,
En vidant vos poches,
Remplissent les leurs.
Quand ils ont voiture,
Laquais et bon vin,
La probité pure
A pied mesur de faim...
Sots, sots que vous êtes,
Changez tous d'emploi ;
Car les plus honnêtes
Sont les plus adroits.

Ah ! *(A part.)* C'est mon épouse !

SCÈNE V.

GALFARD, LA MARQUISE

LA MARQUISE, le saluant de la main. Venez-êtes de parole...

GALFARD. Toujours, madame la marquise.

LA MARQUISE. J'ai trouvé en effet toutes les lettres que vous aviez reçues de moi.

GALFARD. Le compte y était bien, n'est-il pas vrai ? et il n'en manquait aucune ?

LA MARQUISE, lui rendant le portefeuille. Aucune.

GALFARD, examinant le portefeuille et voyant qu'il est intact. La régularité dans mes comptes, c'est une habitude que j'ai prise dans mon état d'indigent. *(Mettant le portefeuille dans sa poche.)* Et puis, les lettres de Madame m'étaient trop chères pour ne pas les conserver toutes avec soin ; trésor précieux, qui maintenant, je m'en doute, n'existe plus.

LA MARQUISE. Je viens de les brûler.

GALFARD. C'est aussi ce que j'aurais fait à la place de Madame ; et maintenant, grâce au ciel, il n'y a plus entre nous d'autres rapports que ceux de la bonne foi, et d'une inclination mutuelle. On ne pourra plus dire que c'est un mariage d'intérêt.

LA MARQUISE, avec un mouvement de colère qu'elle réprime soudain. Un mariage ? Vous y tenez donc toujours ?

GALFARD. Plus que jamais : c'est une idée fixe.

LA MARQUISE. Et vous n'avez pas pensé à ce qu'on en dirait dans le monde ?

GALFARD. Tout pis pour ceux qui en médieraient. *(Froidement.)* Nous savons, vous et moi, comment les faire taire...

LA MARQUISE, avec hauteur. Galfard !

GALFARD. Après cela, je conviens qu'en France, à Paris, dans vos brillantes sociétés de la place Royale, cela pourrait avoir quelque inconvénient. Mais dans mon pays, en Italie, où je ne suis plus connu, rien ne vous empêche d'épouser le sieur Galfard, ou même le prince Galfard ; car en Italie nous sommes tous princes.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; DEUX DOMESTIQUES, apportant du thé sur un guéridon qu'ils placent près de la marquise.

LA MARQUISE. Ah ! c'est bien. C'est mon déjeuner. *(Aux domestiques.)* Retirez-vous... *(A Galfard.)* Vous permettez, monsieur Galfard ?

GALFARD. Comment donc, Madame !..

LA MARQUISE. Oserais-je vous offrir une tasse de thé ?

GALFARD. Certainement, Madame. Aux termes où nous en sommes... c'est un honneur que tout autre que moi serait peut-être bien téméraire d'ambitionner. Mais, comme je vous le disais hier, je ne crains rien ; j'ai confiance, j'accepte.

LA MARQUISE, d'un air aimable. Et vous avez raison.

Prenez un siège ; mettez-vous là, et parlons d'affaires...

GALFARD, s'asseyant. Parlons-en de bonne amitié.

DUO.

(M. Auber.)

ENSEMBLE.

Douce amitié ! par ta puissance
Tout ici-bas est oublié,
Et qu'entre nous règnent d'évence
La confiance et l'amitié.

GALFARD.

Ainsi donc et pour l'Italie
Tous deux nous partons dès demain.

LA MARQUISE, faisant le thé.

Nous partirons pour l'Italie,
Puisque tel est votre dessein.

GALFARD, le regardant.

C'est là que d'une tendre amie
L'amour me destine la main.

LA MARQUISE, préparant toujours le thé.

Ah ! c'est là qu'une tendre amie
Doit en votre sein son destin.

GALFARD.

Destin glorieux qui m'honore !

LA MARQUISE, souriant.

Ah ! nous n'y sommes pas encore.

(Versant du thé, d'abord dans sa tasse, puis ensuite dans celle de Galfard.)

Déjeunons, mon futur époux.

GALFARD.

C'est juste.

(La marquise met du sucre dans sa tasse et boit. Pendant ce temps, Galfard, qui a pris son portefeuille, en ouvre le ressort, prend le papier rouge, et jette dans sa tasse une pincée de la poudre qui s'y trouve renfermée.)

LA MARQUISE, le regardant faire.

Eh ! mais, que faites-vous ?

GALFARD, froidement, et d'un air détaché.

Rien : c'est mon régime ordinaire !

Une espèce de vulnérinaire

Qui rend le thé très-stomacal,

(Souriant.)

Et l'empêche de faire mal.

LA MARQUISE, *souriant*.
Une semblable inquiétude
Entre amis!

GALIFARD, *souriant aussi*.
C'est égal,
On peut, sans le vouloir, se tromper... l'habitude...
LA MARQUISE, *pendant qu'il boit*.
Oh! je ne dis plus rien.

C'est bien.

GALIFARD.
N'est-il pas vrai?

LA MARQUISE.
Très-bien, très-bien, très-bien.
ENSEMBLE.

Douce amitié! par ta puissance
Tout ici-bas est oublié,
Et qu'entre nous règne d'avance
La confiance et l'amitié.

LA MARQUISE, *avec gaieté*.
Nous partons donc pour l'Italie!
Et nous partirons dès demain?

GALIFARD.
Ah! combien l'hymen qui nous lie
Nous promet un heureux destin!

LA MARQUISE.
Et quel bonheur sera le nôtre!

GALIFARD.
Point de contrainte, de façons.

LA MARQUISE.
Jamais de secrets l'un pour l'autre.

GALIFARD.
Quel bon ménage nous ferons!

ENSEMBLE.
L'hymen qui nous rassemble
N'aura que de beaux jours;
Buvoons, buvoons ensemble
À l'hymen, aux amours.

GALIFARD, *à part*.
Ah! pour moi quelle ivresse!
J'ai su, par mon adresse,
Partager sa richesse
Et l'engager à moi.
Ah! quel bonheur extrême!
Malgré celui qu'elle aime,
Je la force elle-même
À me donner sa foi.

LA MARQUISE, *à part*.
Ah! pour moi quelle ivresse!
Sa haine vengeresse
D'une telle promesse
A dégagé ma foi.
Oui, par ce stratagème,
C'est son adresse même
Qui vient aujourd'hui même
De le livrer à moi.

ENSEMBLE.
L'hymen qui nous rassemble
N'aura que de beaux jours;
Buvoons, buvoons ensemble
À l'hymen, aux amours.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-BRICE, *entrant par la porte à droite, et regardant encore dans l'appartement par lequel il entre*.

GALIFARD. Qui vient nous déranger? On ne peut pas être seul un moment dans son ménage.

LA MARQUISE. Monsieur de Saint-Brice.

SAINT-BRICE, *pâle et agité entrant brusquement*. Ah! Madame! je viens à vous; si vous sachiez... (*Apercevant Galifard.*) Mais pardon, vous étiez en affaires; j'attendrai.

LA MARQUISE, *d'un air de prière*. Galifard!
GALIFARD. Je comprends! je m'en vais, mais il ne faut pas qu'il s'y accoutume. Faites-lui vos adieux, et demain en Italie.

LA MARQUISE, *gaiement*. Soit, je m'y résigne; il faut bien se faire une raison, et de... ah! ce soir même, je l'espère, ces idées-là n'auront plus rien qui m'effraie.

GALIFARD. A la bonne heure; nous serons unis, je le jure. Adieu, signora. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, SAINT-BRICE, *qui s'est jeté dans un fauteuil, et qui y reste la tête appuyée dans les mains*.

LA MARQUISE, *regardant sortir Galifard avec joie*. Adieu, et cette fois, pour jamais; avant une heure je serai sûre de son silence; et libre maintenant de ma main et de mon cœur... (*Elle s'approche de Saint-Brice, qui est toujours assis dans le fauteuil.*) Qu'avez-vous, mon ami? Que voulez-vous m'apprendre? parlez, vous savez si je vous suis dévouée.

SAINT-BRICE. Je connais votre amitié, et j'en viens réclamer une grande preuve. Un événement horrible est arrivé.

LA MARQUISE, *à part*. Anrait-il appris déjà?

SAINT-BRICE. Hier soir à Versailles...

LA MARQUISE, *à part*. Il sait tout.

SAINT-BRICE. Concevez-vous un malheur pareil? le soir même de leurs noces, à peine les avions-nous quittés.

LA MARQUISE. Eh bien! achevez.

SAINT-BRICE. Expiré sur-le-champ, comme frappé de la foudre.

LA MARQUISE. O ciel! celle que vous aimiez tant! cette pauvre Hortense!..

SAINT-BRICE, *vivement*. Non, Madame, ce n'est pas elle. LA MARQUISE, *stupéfaite*. Et qui donc?

SAINT-BRICE, *de même*. Son mari!

LA MARQUISE, *atterrée*. Ah! grand Dieu! mais ce n'est pas possible; c'est épouvantable!

SAINT-BRICE. La nouvelle n'en est que trop certaine; et vous sentez que l'honneur, la délicatesse, me forment seuls à contraindre des sentiments que maintenant je serais maître de laisser céder; car enfin elle est libre, moi aussi; nous nous aimons tous deux, et rien ne peut nous empêcher plus tard d'être unis.

LA MARQUISE, *à part*. Tant de périls, tant de crimes, pour en arriver là!

SAINT-BRICE, *continuant avec chaleur*. Mais d'ici à ce qu'il me soit permis de réaliser un tel projet, jusqu'à ce que je puisse lui rendre publiquement mes soins et mes hommages, c'est près de vous que je lui ai conseillé de chercher un asile, près de vous qui seule nous avez témoigné de l'intérêt; et dans ce moment elle doit être ici, chez vous.

LA MARQUISE, *troublée*. Chez moi! je ne puis... craignez de me la confier.

SAINT-BRICE. Et pourquoi?

LA MARQUISE. Je ne sais, mais les convenances et votre présence ébranlent moi...

SAINT-BRICE. Je m'éloignerai. Je sais qu'elle est là; daignez l'accueillir; convenez avec elle du temps, de l'époque où je pourrai me présenter devant elle, je me soumetts à tout; et même aujourd'hui, avant mon départ, je ne lui ferai mes adieux qu'autant qu'elle et vous daignerez y consentir.

LA MARQUISE. C'est bien: laissez-nous.

SAINT-BRICE, *lui baisant la main*. Ah! que vous êtes bonne! (*Il sort par la fond.*)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, HORTENSE.

LA MARQUISE, *à part*. Les laisser se voir, s'aimer! Je ne

Je pourrais pas! Que faire cependant? elle ne serait plus, qu'il l'aimerait encore; ils s'aimeraient donc toujours! oh! non... non. (*Haut, à Hortense qui s'avance lentement et les yeux baissés.*) Approchez, mon enfant.

M. de Saint-Brice vous quitte?
LA MARQUISE, d'un air distrait. Oui; et je suis encore toute tremblante de ce qu'il vient de m'apprendre.

M. de Saint-Brice, n'est-ce pas, Madame, et qui m'aurait dit hier... Eh! mais, vous ne m'écoutez pas?

LA MARQUISE. Non, une autre idée m'occupe; pardon.
M. de Saint-Brice. Conçoit-on un événement pareil! aussi prompt, aussi effroyable?

LA MARQUISE. Il n'était que trop à craindre: ses menaces d'hier m'avaient fait frémir; et la jeunesse, l'amour, le désespoir...

M. de Saint-Brice. Que dites-vous?
LA MARQUISE, avec égarement et sans l'écouter. Qui ne l'excuserait? Quand il faut renoncer à ce qu'on aime, et plus encore, la voir dans les bras d'un autre! (*Avec exaltation.*) Ah! je conçois tout, je comprends tout ce que la passion peut faire entreprendre et peut faire oublier.

M. de Saint-Brice. Madame, au nom du ciel, vous me glacez de terreur.

LA MARQUISE, sortant de son égarement. Qu'ai-je dit? qu'avez-vous entendu?

M. de Saint-Brice. Tremblante. Je ne sais. Mais M. de Saint-Brice, qui à l'instant même vous quittait...

LA MARQUISE, avec effroi et lui mettant la main devant la bouche. Taisez-vous, taisez-vous; je ne sais rien, je ne dois rien savoir, ni vous non plus! ce serait nous perdre tous. (*Avec force.*) Voulez-vous le perdre?

M. de Saint-Brice, poussant un cri. Ah!
LA MARQUISE. Qu'avez-vous, mon enfant?

M. de Saint-Brice, se jetant dans ses bras en sanglotant. Ah! Madame! ah! ma protectrice!...

LA MARQUISE. Calmez-vous, de grâce.
M. de Saint-Brice. Je ne le pourrai plus, ni lui, ni personne; je renonce au monde, et m'enfonce dans un couvent...

LA MARQUISE. Silence, on vient. Cachez votre effroi, vos larmes! pour vous, et je n'ose le dire, pour notre ami.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS.

FINAL.

(M. Hérold.)

CHŒUR.

Quand l'amitié nous appelle,
Nous accourons à sa voix,
Certains de trouver près d'elle
Tous les plaisirs à la fois.

LA MARQUISE, allant à eux.
Pardons, Messieurs, pardon du trouble où je me voi.
En voulant aujourd'hui vous réunir chez moi,
J'étais loin de m'attendre au coup qui nous accable!
Une fête aujourd'hui serait peu convenable.

Quand je viens de perdre un ami,
Vernillat!

CHŒUR.

Ah! grand Dieu!

LA MARQUISE, montrant Hortense.

Donc la veuve est là.

CHŒUR, regardant Hortense.

Eh quoi! si jeune encore!

A peine à son aurore

Connaître le malheur!

Respectons sa douleur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE, à la marquise.

Eh bien! vous l'avez vue, et puis-je devant elle
Me présenter?

LA MARQUISE.

Pas à présent, plus tard.

SAINT-BRICE, avec surprise.

Elle refuse!

LA MARQUISE.

Oui, sa douleur mortelle,
Ainsi que son devoir, veulent votre départ.

SAINT-BRICE, s'approchant d'Hortense.

Dois-je le croire? est-ce bien vous, Hortense,
Qui d'un ami redoutez la présence?

M. de Saint-Brice, avec émotion, et baissant les yeux.
Je ne dois plus, je ne veux plus vous voir.

SAINT-BRICE.

Et pourquoi donc?

M. de Saint-Brice.

Vous devez le savoir.

SAINT-BRICE.

Qui, moi?

M. de Saint-Brice.

Partez, vous devez me comprendre;
Dans un couvent demain je vais me rendre.

SAINT-BRICE.

Et pour quel temps?

M. de Saint-Brice.

Pour toujours.

SAINT-BRICE.

Ah! grands dieux!

Écoutez-moi.

M. de Saint-Brice.

Jamais! je ne le peux.

ENSEMBLE.

M. de Saint-Brice.

Dans mon âme éperdue,
Je frémis à sa vue;
Une secrète horreur
S'empare de mon cœur.

SAINT-BRICE.

Quelle crainte inconnue
Fait redouter ma vue?
D'une horrible terreur
Je sens battre mon cœur.

CHŒUR, regardant Hortense.

Elle tremble à sa vue!
Son âme trop émue
Succombe à son malheur;
Respectons sa douleur.

LA MARQUISE, à Saint-Brice.

Venez, fuyez sa vue;
Son âme trop émue
Succombe à son malheur;
Respectez sa douleur.

SAINT-BRICE, à Hortense.

Vous le voulez, je me retire!
Mais qu'un seul mot calme mon cœur,
Qu'au moins mon aspect vous inspire
De la pitié!

M. de Saint-Brice, s'éloignant.

C'est de l'horreur!

SAINT-BRICE.

Ah! c'en est trop! un tel outrage
De l'amitié rompt tous les nœuds

LA MARQUISE, l'entraînant.

Venez, venez, quittons ces lieux.

SAINT-BRICE.

Où, je veux fuir... oui, j'aurai le courage
De briser des nœuds détestés.

LA MARQUISE, l'entraînant, et prêts à sortir.
Il est à moi, je triomphe!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, GALIFARD, pâle, mourant, et entouré
de gens de justice.

GALIFARD, montrant du doigt la marquise, et parlant
avec effort.

Arrêtez!

Cette fois votre adresse a déjourné la mienne,
Mais j'ai pris ma revanche; avant ma fin prochaine,
J'ai tout dit.

LA MARQUISE, à part.

Ah! c'est fait de moi!

GALIFARD, aux gens de justice.

Saisissez-la, Messieurs, au nom du roi.

SAINT-BRICE, aux exempts qui s'avancent.
De quel droit?

GALIFARD, essayant de sourire.

Oh! j'ai plus d'une preuve.

(Montrant Hortense.)

C'est par elle d'abord que Madame fut veuve.

HORTENSE ET SAINT-BRICE, se tenant l'un contre l'autre.
O ciel! est-il possible?

GALIFARD, souriant avec ironie.

Et bien d'autres encore.

HORTENSE, à demi-voix, à Saint-Brice.
Pardon, pardon! d'horreur, ah! mon âme est glacée.

GALIFARD, s'approchant de la marquise.

Je vous l'avalais bien dit; nous aurons même sort,
Même destin. Venez, ma noble fiancée,
Vous savez comme moi quel aulx nous attend.

ENSEMBLE.

CHŒUR des exempts.

Allons, qu'on nous suive à l'instant!

Et sur sa tête criminelle

Qu'enfin la justice éternelle

Fasse tomber le châtiment!

SAINT-BRICE, HORTENSE ET LE CHŒUR.

Dieu tutélaire! ô Dieu puissant!

Gloire à ta justice éternelle

Contre une trame criminelle,

Elle a protégé l'innocent.

(Saint-Brice et Hortense sont à droite, l'un près de
l'autre. Des exempts ont entouré la marquise. Galifard
veut les suivre; mais il chancelle et tombe expi-
rant. La marquise, que l'on entraîne, jette sur lui
des regards de triomphe et de vengeance.)

FIN DE LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.



LA VIEILLE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 14 mars 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. D. SÉLIVIER.

MUSIQUE DE M. PÉTIS.

Personnages.

LA COMTESSE DE XÉNIA.

ÉMILE DE VERCIGNY, jeune officier.

LEONARD, artiste.

PÉTÉROFF, régisseur.

La scène se passe aux environs de Wilna.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond, deux latérales. A droite, une table; à gauche une psyché, une toilette, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

(Pétéroff est assis devant une table, et écrit : plusieurs esclaves et paysans russes arrivent par groupes. Ils se consultent entre eux, puis vont s'adresser à Pétéroff qu'ils entourent.)

CHŒUR.

Voici l'heure de l'ouvrage :
Nous venons, suivant l'usage,
Nous venons prendre humblement
Les ordres de l'intendant.

Parlez, parlez, monsieur l'intendant.

PÉTÉROFF.

Silence ! et qu'on me laisse.

CHŒUR.

Taisons-nous, de peur
De fâcher monseigneur,
Monseigneur la régisseur.

UN DES PAYSANS, s'approchant.

C'est que madame la comtesse

Nous avait dit...

PÉTÉROFF.

Elle est notre maîtresse,
J'en veux bien convenir; mais vu ses soixante ans,
Elle me fait ici la grâce

De se fier en tant à mes soins prévoyants.

Je me commande alors ce qu'il faut que je fasse,
Et tout n'en va que mieux : car mon raisonnement
Est qu'il faut unité dans le gouvernement.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, en Nérée.

PÉTÉROFF.

Eh mais, qui vient encore ?

LE DOMESTIQUE.

Un Français qui demande
Le prisonnier blessé, l'officier étranger
Qui demeure en ces lieux.

PÉTÉROFF.

Au jardin qu'il attende :
Il dort encore, et rien ne doit le déranger :

(Aux autres esclaves.) (Le domestique sort.)

Parlez tous, j'ai moi-même
Vous porter mon ordre suprême.

CHŒUR.

Voici l'heure de l'ouvrage :
Nous allons, suivant l'usage,
Attendre bien humblement
Les ordres de l'intendant.

Honneur, bonneur à monsieur l'intendant.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

PÉTÉROFF, seul, puis ÉMILE.

PÉTÉROFF. Ab bien oui ! réveiller notre jeune officier ;
ma maîtresse gronderait joliment ! un prisonnier blessé,
que nous avons reçu avec les égards dus au courage mal-
heureux, parce que le malheur et le courage ont toujours
été accablés dans notre châteaueu. Ab ! voici monsieur
Émile. Bonjour, mon officier ; comment vous va ce matin ?
ÉMILE. A merveille ! je te remercie ; ma blessure est
presque guérie, et je crois qu'aujourd'hui je pourrai com-
mencer à sortir.

PÉTÉROFF. Et comment avez-vous dormi ?

ÉMILE. Fort bien : madame la comtesse avait reçu hier
une lettre de l'armée qui m'a fait passer une excellente
nuit.

PÉTÉROFF. Il y a donc de bonnes nouvelles ?

ÉMILE. Oui, il paraît qu'on a frotté vos Cosaques ; c'est m'a
fait plaisir.

PÉTÉROFF. Mais pas à eux ; et vous m'annoncez cela avec
une joie...

ÉMILE. Écoute donc : parce que je suis prisonnier en
Russie, crois-tu que je sois devenu Russe ? Du reste, tout
fait croire à une paix prochaine, et j'en suis enchanté.

PÉTÉROFF. Moi aussi, attendu que les Français n'ont
qu'à reprendre Wilna, voilà notre châteaueu qui est exposé.

ÉMILE. Ne crains rien, c'est moi qui à mon tour vous pro-
tègerai ; et plutôt au ciel que j'en trouvasse jamais l'occasion !
car ta maîtresse est si bonne, si généreuse, je dois tant à
ses bienfaits !

PÉTÉROFF. Ab ! mon Dieu ! j'oubliais de vous dire qu'il
y a en bas un Français qui demande à vous parler.

ÉMILE. Et l'on ne m'a pas prévenu !

PÉTÉROFF. Ne voulant pas vous réveiller, j'ai pris sur
moi de le faire attendre dans le jardin.

ÉMILE. Quelle manie as-tu donc de toujours prendre sur
toi ?.. Va vite le prévenir.

PÉTÉROFF. Mais, Monsieur, s'il a eu froid, il sera entré
dans les appartements.

ÉMILE. Eh ! va donc !





Rep



Le thi

(Prière
excl
se co
raff

Fen ve

De se fi
Je me i
Et tout
Est qu'i

Li

Eh mal

Le pris
Qui den

Il dort
(A)



Imp. "Relier, Rue de la Bastille à Paris"

(Le Fable 36 XV)





PÉTEROFF. Entres, entres, Mennieur, on peut vous recevoir. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONARD.

ÉMILE.

Que vois-je ? mon cher Léonard !

LÉONARD.

Mon cher Émile !

(Ils courent dans les bras l'un de l'autre.)

DUO.

ÉMILE ET LÉONARD.

ENSEMBLE.

Doux souvenir de la patrie,
Que ton pouvoir est séduisant !
Oui, tous mes maux, je les oublie,
Je les oublie en ce moment.

LÉONARD.

Dieu ! quel bonheur j'éprouve !
Nous voilà réunis !

ÉMILE.

C'est toi que je retrouve
Aussi loin de Paris !

LÉONARD.

Au collège et des notre aurore
Nous étions déjà bons amis.

ÉMILE.

Tiens, tiens, de grâce, embrassons-nous encore :
Je te reveis, je reveis mon pays.

ÉMILE ET LÉONARD.

ENSEMBLE.

Doux souvenir de la patrie,
Que ton pouvoir est séduisant !
Oui, tous mes maux, je les oublie,
Je les oublie en ce moment.

ÉMILE.

Quel destin, quel dieu tutélaire,
Ici l'ouvois à mon secours ?

LÉONARD.

Comment aux périls de la guerre
As-tu donc dérobé les jours ?

ÉMILE ET LÉONARD.

ENSEMBLE.

Doux souvenir de la patrie,
Que ton pouvoir est séduisant !
Oui, tous mes maux, je les oublie,
Je les oublie en ce moment.

ÉMILE. Comment, tu es encore en Russie ?

LÉONARD. J'y étais, tu le sais, bien longtemps avant la guerre, comme artiste. En France nous avons trop de grands hommes : voilà pourquoi les talents meurent de faim : aussi c'est pour éviter la foule que je suis venu chercher fortune à Saint-Petersbourg.

ÉMILE. Et tu as trouvé là un peu de différence ?

LÉONARD. Pas tant que tu crois. Sais-tu que Saint-Petersbourg est une colonie parisienne ? on n'y parle que français ; on n'y adopte que les modes de France ; on y joue toutes les pièces françaises, drames, opéras-comiques et vaudevilles. Les élégants n'y sont pas plus ridicules, les maris n'y sont pas plus sévères, les femmes n'y sont pas plus froides ; on intrigue, on se trompe, on s'amuse tout comme à Paris ; on y dine aussi bien, et les glaces de la Néva valent celles de Torton.

ÉMILE. C'est fini, tu n'as plus d'esprit national ; tu n'es plus qu'un bourgeois russe et un badaud de Saint-Petersbourg.

LÉONARD. Tu es dans l'erreur : dans quelques années je compte bien retourner en France ; je me ferai ambassadeur comme premier peintre de l'empereur de Russie : mes

compatriotes me prendront pour un étranger, et ma fortune est faite.

ÉMILE. Mais, en attendant, l'as-tu un peu commencée ?
LÉONARD. Oui, vraiment, le portrait donne beaucoup, et c'est ce qui rapporte le plus. J'ai peint des grands-ducs, des princes, des chambellans, et surtout beaucoup de jolies femmes ; aussi je sois à la mode dans la capitale : mais je n'aurais jamais cru que ma renommée s'étendit jusque dans les provinces de l'empire russe, lorsqu'il y a trois semaines on banquise se présente chez moi : « N'êtes-vous pas M. Léonard, un peintre français, qui avez fait vos classes à Paris, au lycée Charlemagne ? — Oui, Monsieur. »

ÉMILE, à part. Ah ! mon Dieu !

LÉONARD. « Eh bien ! continue le banquier, si vous voulez vous rendre sur-le-champ par delà Smolensk et Witepsk, au château de la comtesse de Xénia, pour faire son portrait, voici d'avance quatre mille roubles. »

ÉMILE. J'y suis : c'est moi qui l'ai valu cette bonne fortune.

LÉONARD. Que dis-tu ?

ÉMILE. C'est encore une galanterie de ma vieille comtesse. Je ne peux pas former un souhait que sur-le-champ il ne se trouve réalisé. Il y a quelques jours je lui parlais de toi, et je m'écriais que je donnerais tout au monde pour te revoir et t'embrasser, ce qu'hélas ! je croyais impossible ; mais, comme une fée bienfaisante, elle a donné un coup de baguette, et le voilà.

LÉONARD. Et quelle est donc cette comtesse de Xénia ? Comment as-tu fait sa connaissance ?

ÉMILE. De la façon la plus singulière. Lors de notre retraite, et dans un des derniers combats qu'il fallut livrer, nos soldats s'étaient emparés des bagages d'une division ennemie ; dans un landau d'assez belle apparence, j'aperçus une femme infirme et âgée : je pensais à ma mère, et quand elle me cria en français : « Monsieur, protégez-moi ! » je courus à elle, échanton de rendre service à une compatriote : « Si c'est à ce titre, me dit-elle, je ne veux pas vous tromper, je suis la veuve d'un officier russe. » Tu devines ma réponse ; je regarde alors ma nouvelle conquête. Elle n'était pas jeune, il s'en faut ; elle n'était pas jolie, au contraire ; et cependant il était facile de voir que jadis elle avait été fort bien. Des manières nobles et distinguées, une conversation charmante ; enfin elle avait dû faire les beaux jours de la cour de Catherine II en de Pierre III, et je me rappelai en effet avoir entendu parler d'une comtesse de Xénia qui avait été la Ninon de ce temps-là, aux mœurs près, s'entend ; car la mienne a dû être la vertu et la sagesse même.

LÉONARD. Ah ! tu réponds même du passé !

ÉMILE. Oui, sans doute ; malgré ses soixante-dix ans, je suis son chevalier, et quand tu la connaîtras, tu verras qu'il est impossible de ne pas l'aimer. Cependant notre marche continuait ; chaque instant voyait tomber un de nos soldats : nous n'étions plus qu'une douzaine autour de la voiture, lorsqu'un hourra nous apprit l'arrivée de l'ennemi : c'était de ces maraudeurs qui n'étaient ni Russes ni Français, et qui suivaient les deux armées, non pour combattre, mais pour piller. « Fuyez, me criaient mes gens, fuyons, mon officier, ils sont vingt contre un : laissez la cette femme : — Mes amis, leur dis-je, je suis son chevalier, et je ne la quitterai pas ; vous anirez, conservez-vous pour vos jeunes maîtresses, partez si vous voulez. »

LÉONARD. Et ils l'ont laissée ?

ÉMILE. Me laisser ! nos soldats ne laissent pas leurs officiers dans le danger, et en un instant je les vois tous debout rangés autour de moi. Leurs doigts engourdis ne pouvaient plus armer leurs fusils, et trois fois nous soufflâmes à la balonnette la charge de l'ennemi ; mais enfin une balle m'atteignit, et je perdis connaissance. Je tombai sur cette terre étrangère, en pensant à la France et à ma pauvre mère que je ne devais plus revoir !

LÉONARD. Cher Émile !

ÉMILE. Quand je revies à moi, me croyant mort, ils m'avaient tous abandonné, tous, excepté ma pauvre vieille qui ne me quitta pas d'un instant. Par ses soins, je fus amené dans ce château qu'elle venait d'acheter; et tu n'as jamais vu de garde-malade plus active, plus dévouée, plus intelligente : la jour, la nuit, elle était toujours là; et depuis que je suis entré en convalescence, tous les matins elle vient s'établir dans ma chambre, apporte sa tapisserie, cause avec moi en me fait des lectures. Elle lit si bien ! sa voix est encore si douce et si touchante !

LÉONARD. Ah çà, prends garde, tu vas en devenir amoureux.

ÉMILE. Eh ! eh ! ne plaisante pas, cela m'arrive quelquefois quand je ferme les yeux.

LÉONARD. Cela me rassure.

ÉMILE. Il est de fait que si elle avait seulement quarante ans de moins, je ne répandrais de rien : souvent, quand elle n'était pas là, je me la figurais telle qu'elle devait être à dix-huit ans; je la voyais jeune; et ravi du portrait que je venais de créer, je l'adorais d'imagination et de souvenir !

LÉONARD. Tu plaisantes ?

ÉMILE. Non, vraiment; par exemple, la vne de l'original me rappelait sur-le-champ à des sentiments modérés ; mais, tues, c'est elle, je l'entends; tu vas en juger par toi-même.

LÉONARD. J'avoue que tu as piqué ma curiosité. (Émile va au-devant de la comtesse et lui donne le bras.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ÉMILE, LÉONARD.

TRIO.

LÉONARD, à part.

Où, chez elle le pelds des ans
A rendu ses pas charaçants;
Mais ee voit qu'elle fut jellie.

ÉMILE.

Laissez-mel vous servir d'appui,
Acceptez la main d'un ami.

LA COMTESSE.

Heureux qui, cherchant un appui,
Rencontre la main d'un ami !

(Apercevant Léonard.)

Un étranger, c'est là, je le parie,
Votre ami Léonard, cet artiste fament !

ÉMILE.

Où ! comme par magie il arrive en ces lieux :
Les lois de la nature à ses lois sont soumises.

LA COMTESSE.

J'ai l'esprit romanesque et suis pour les surprises.

De celle-ci que dites-vous ?

LÉONARD ET ÉMILE.

De vos bienfaits c'est le plus doux.

COUPLETS.

LA COMTESSE.

O beau pays de France,
Séjour charmant, par les arts embelli,
Tous deux jadis vous passiez votre enfance,
Et j'ai voulu, vous rendant tu ami,
Pour un instant vous rendre encore lei
Ce beau pays de France.

ÉMILE, à la comtesse.

Au doux pays de France
Tout est soumis aux lois de la beauté;
Mais dans ces lieux et malgré la distance,
Lorsque l'en voit tant d'esprit, de bonté,
Et tant de grâce, en se croit transporté
Au doux pays de France.

LA COMTESSE. Mais voyons; que feriez-vous ce matin pour égayer le convalescent?.. Je veux appierai là un cahier assez curieux; ce sont des aventures et anecdotes sur la dernière campagne de Russie. Tous les événements singuliers dont en m'a fait le récit ou dont j'ai été témoin je les ai consignés dans ce volume, et ce matin je comptais vous les lire.

ÉMILE. Ah ! volontiers.

LA COMTESSE. Oui, en tête-à-tête; mais puisque nous avons un ami...

ÉMILE. Ecoutez : Léonard était venu pour faire voire portrait.

LA COMTESSE. Ce n'était là qu'un prétexte pour l'attirer auprès de nous.

ÉMILE. Qu'il le commence dès aujourd'hui; venez me le donner, et quand je ne serai plus prisonnier de guerre, quand je retournerai dans mon pays, vous serez encore avec moi; car voire portrait sera comme voire souvenir, il ne me quittera jamais.

LA COMTESSE. Si vous me donnez de pareilles raisons, je n'ai rien à répondre.

ÉMILE. Allons, à l'ouvrage; asseyons-nous. (A Léonard.) Prends les pinceaux. (A la comtesse.) Voici voire tapisserie.

LA COMTESSE. Je pourrai travailler ?

LÉONARD, s'asseyant près de la table à droite, et se disposant à peindre. Sans doute... (A Émile.) Et toi ?

ÉMILE. Moi, je vous regarderai et je ne ferai rien : c'est le privilège des convalescents.

LA COMTESSE. A merveille ! ce sera une malinée d'artistes.

ÉMILE. Vous serez contente de mon ami Léonard; c'est un vrai talent; il fait surtout d'assez ressemblance. . .

LA COMTESSE. Tant pis. A vingt ans en aime qu'un portrait soit exact et fidèle; mais à mon âge on craint les miroirs. (A Émile.) Ce qui me rassure, c'est qu'en France, ce portrait-là n'excitera pas la jalousie de vos maîtresses.

ÉMILE. Ce serait difficile, car je n'en ai pas.

LA COMTESSE. Vraiment ?

ÉMILE. J'ai tout rompu, j'ai tout cédé à mes amis; quand en part pour la Russie, il faut faire son testament.

LA COMTESSE. Quoi ! vous n'avez jamais en de passion véritable ?

ÉMILE. Ma foi, non; j'ai beau chercher... Dis donc, Léonard, te souviens-tu ?

LÉONARD. Dame ! vois tes notes; tu me parais tout à l'heure d'un amour d'imagination.

ÉMILE, lui faisant signe. Vaux-tu te taire ? Pardeu, Madame, eelui-là ne compte pas.

LA COMTESSE. Quoi ! vraiment, jamais ! S'il en est ainsi, mon ami, je vous plains; il faut avoir aimé une fois en sa vie, non pour le moment où l'en aime, car en n'éprouve alors que des tourments, des regrets, de la jalousie; mais peu à peu ces tourments-là deviennent des souvenirs qui charment notre arrière-saison. J'ai entendu des gens de mon âge dire, en se rappelant le passé : « Nous étions bien malheureux, c'était là le bon temps, à ces souvenirs-là influent plus qu'en na croit sur le caractère à adoucir notre humeur. Ils rendent l'âge mûr plus aimable, le nôtre plus indulgent; et quand vous verrez la vieillasse douce, facile et tolérante, vous pourrez dire comme Fontenelle, votre compatriote : « L'amour a passé par là. »

LÉONARD. Prenez garde, Madame, car vous êtes si bonne et si aimable, que, d'après votre système, nous allons penser...

ÉMILE. Voyez-vous ces artistes, ils ont sur-le-champ des idées... Apprenez, Monsieur, que la comtesse de Xenia a toujours été la femme de la cour la plus sage et la plus raisonnable.

LA COMTESSE, souriant. Il y a à la cour bien des réputations usurpées, non pas que je ne mérite la mienne; mais souvent cela dépend de si peu de chose qu'il n'y a pas de quoi s'en vanter. Songez donc que, quatre à cinquante ans, j'étais maîtresse de ma main et d'une fortune

immense, lorsque je recontrai dans le monde un beau jeune homme...

EMILE, vivement. Qui vous aime ?

LA CONTESSE. Non, au contraire, c'était moi ; car lui ne s'en doutait seulement pas.

EMILE. Ce n'est pas possible ; contra-nous donc cela.

LA CONTESSE. Cela peut-il vous distraire un instant ? Aussi bien cela vous tiendra bien de notre lecture.

EMILE, approchant son fauteuil. A merveille ! Toi surtout, Léonard, ne fais pas de bruit.

LA CONTESSE. Écoutez-moi bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PÉTÉROFF.

QUATUOR.

PÉTÉROFF.

Je viens, Madame, avec prudence,
Et surtout dans l'intérêt...

EMILE.

C'est enor lui ; j'aurais d'avance
Gagé qu'il nous interromprait.

PÉTÉROFF.

Je vous annonce en confiance...

EMILE.

Quelque malheur ?

PÉTÉROFF.

Un des plus grands.

EMILE.

C'est toujours l'homme aux accidents ;
Mais le plus grand, tu peux m'en croire,
C'est d'interrompre ainsi les gous
Lorsqu'ils vont entendre une histoire :
Ainsi, va-t'en.

PÉTÉROFF.

Ce serait mal,

Car c'est pour vous.

LÉONARD ET LA CONTESSE.

O ciel !

EMILE.

Ça m'est égal.

LA CONTESSE.

Pour nous ce ne l'est pas.

(A Pétroff.)

Parle vite et sur l'heure.

PÉTÉROFF.

Dans tous les environs et dans cette demeure

On vient de publier un ordre impérial

Pour faire sur-le-champ sortir de la Russie

Tous les prisonniers français,

Lesquels devront, et sans délai,

Etre conduits en Sibérie.

EMILE, LÉONARD, LA CONTESSE.

O ciel ! en Sibérie !

LA CONTESSE, regardant Emile.

Faible et souffrant encore, c'est ce fait de sa vie !

ENSEMBLE.

LÉONARD ET LA CONTESSE.

A cet ordre sévère

Rien ne peut le soustraire ;

La crainte et la douleur

S'emparent de mon cœur.

EMILE.

A cet ordre sévère

Rien ne peut me soustraire ;

Mais c'est votre douleur

Qui déchire mon cœur.

PÉTÉROFF.

A cet ordre sévère

Rien ne peut le soustraire ;

Non, rien du gouverneur

Ne fléchit la rigueur.

EMILE.

Allons, mes amis, du courage ;

Puisque le sort le veut ainsi,

Je partirai ; mais c'est dommage,

Car on était si bien ici !

LA CONTESSE.

Et ce départ ?

PÉTÉROFF.

C'est aujourd'hui ;

Et le gouverneur militaire,

Pour faire exécuter cet ordre si sévère,

A l'instant même arrive ici.

LA CONTESSE.

Je le connais, et son cœur inflexible

N'écouterait que la voix du devoir.

LÉONARD.

Eh quoi ! vos pleurs ne pourraient l'émouvoir ?

LA CONTESSE.

N'y comptez pas ; mais il serait possible

De le tromper.

(A Emile.)

Vous, j'ai bon espoir.

(A Pétroff.)

Vous, suivez-moi.

(A Léonard.)

Bientôt nous allons vous revoir.

ENSEMBLE.

LÉONARD.

A cet ordre sévère

Rien ne peut le soustraire ;

La crainte et la douleur

S'emparent de mon cœur.

LA CONTESSE.

Tout nous sera prospère ;

L'amitié tutélaire

De ce fier gouverneur

Trompera la rigueur.

PÉTÉROFF.

A cet ordre sévère

Rien ne peut le soustraire ;

Non, rien du gouverneur

Ne fléchit la rigueur.

(La Contesse sort appuyée sur le bras d'Emile, et Pétroff les suit à quelque distance.)

SCÈNE VII.

LÉONARD, seul. Que va-t-elle faire ? Je l'ignore ; mais le gouverneur lui-même, quand il le voudrait, n'est pas le maître d'éluder les ordres qu'il a reçus ; et quand je pense que ce pauvre Emile, à peine remis de ses blessures, serait entraîné en Sibérie, seul et à pied ; seul, non pas ! si je ne puis racheter sa liberté, je partagerai son esclavage, et nous ferons la route ensemble. Je ne le quitterai pas, je le soignerai ; un peintre a partout de quoi vivre, partout il trouve des sujets de tableaux ; je ferai en Sibérie des effets de neige, et ça deviendra un voyage d'utilité et d'agrément.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Où, de cette terre sauvage

Je poindrai les affreux déserts ;

On aime à retracer l'image

Des malheurs que l'on a soufferts ;

Et nous prêtant un mutuel courage,

Nous redirons pendant ce long voyage :

Point de malheur qui ne soit oublié

Avec les arts et l'amitié.

DEUXIÈME COUPLET.

L'artiste se rit des promesses

Que font les amours et Pylus :

Incertaines sont les richesses,
Les amours le sort aoeer plus.
Trahi par ens, je reviens avec réle
A mon pinceau qui m'est resté fidèle.
Point de malheur qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

SCENE VIII.

LÉONARD, PÉTÉROFF.

PÉTÉROFF, à la cantonade. C'est bien, je me charge de tout, je prends tout sur moi.

LÉONARD. Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

PÉTÉROFF. Ce qu'il y a, Monsieur, ce qu'il y a? l'événement le plus incontestable, le plus insou, le plus extraordinaire, et cependant le plus naturel. (Retournant à la cantonade.) Vous disposerez tout dans l'atmosphère de Madame; car c'est en secret, en petit comité, entendez-vous bien?

LÉONARD. A qui en avez-vous?

PÉTÉROFF. A qui? à tout le monde! car je suis chargé de tout, et une cérémonie comme celle-là, sur-le-champ, à l'improviste, en une heure... je suis bien qu'il n'y a pas de temps à perdre, mais il faut ma tête, ma capacité. (Se retournant vers deux domestiques qui sortent.) Ah! vous autres, montez à cheval sur-le-champ, et portez ces invitations à toute la noblesse, à tous les seigneurs des environs. Il n'est pas nécessaire qu'ils assistent à la cérémonie, mais il faut qu'ils soient au repas, entendez-vous? ce sont mes ordres et ceux de Madame. Partez.

LÉONARD. Ah ça! m'expliquez-vous enfin...

PÉTÉROFF. Oui, Monsieur; oui, je suis à vous, car vous entendez bien... (Regardant un papier qu'il tient à la main.) Ah! mon Dieu! cet acte que vient de me remettre Madame, ça ne peut pas aller ainsi; mais elle s'avise d'arranger cela elle-même, et sans me consulter! Dieu! si je n'étais pas là pour tout réparer! Pardon, Monsieur, je cours chez notre homme de loi et je reviens dans l'instant. (Il sort.)

SCENE IX.

LÉONARD; ÉMILE, en grand uniforme.

LÉONARD. Eh bien! il s'en va : est-ce qu'ils ont tons perdus la tête?

ÉMILE. A qui en as-tu donc?

LÉONARD, apercevant Émille. Ah! te voilà superbe; toi, du moins, tu m'expliqueras ce qui se passe dans ce château?..

ÉMILE. Comment, on ne te l'a pas dit? tu ne le sais pas encore, toi, mon meilleur ami?

LÉONARD. Et qui diable veux-tu qui me l'apprenne?

ÉMILE. C'est vrai, ce pauvre Léonard! Eh bien! mon ami, nous avons réfléchi avec la comtesse, et nous avons vu que ce qui m'envoyait en Sibérie c'était mon titre de prisonnier français; mais qu'en devenant Russe...

LÉONARD. Comment, devenir Russe?

ÉMILE. Eh! oui, par alliance. En épousant quelqu'un du pays, c'est le moyen d'y rester.

LÉONARD. Sans contre-dit; mais où trouver une femme qui veuille passer pour la tienne?

ÉMILE. C'était là le difficile; mais mon choix est fait, et je deviens seigneur moscovite, c'est un état comme un autre...

LÉONARD. Il serait vrai?

ÉMILE. Certainement; j'étais officier français; je me fais prince russe; moi, je n'ai pas d'ambition. J'épouse pendant trois mois quatre cent mille livres de rente, un château magnifique... Tu peux en juger par toi-même.

LÉONARD. Comment! la comtesse de Xénia...

ÉMILE. Oui, mon ami; cette Russe pouvait seule empêcher mon départ, et jamais je ne pourrai m'acquitter envers

cette excellente, cette adorable femme. Voyez, m'a-t-elle dit, si vous auez le courage de passer pendant quelques jours pour le mari d'une douairière. On va vous accabler de quolibets et de mauvaises plaisanteries, ça n'est pas gai, mais cela vaut peut-être mieux que d'aller en Sibérie.

LÉONARD. Je suis de son avis; mais ce stratagème ne peut-il pas la compromettre? et comment faire accroître au gouverneur, par exemple, que ce prétendu mariage est véritable?

ÉMILE. Rien de plus simple pour ceux qui connaissent les mœurs et les usages de la Pologne russe où nous sommes en ce moment. La comtesse vient de m'expliquer tout cela. Nous croyons, nous autres Français, être la nation la plus inconstante de l'Europe: gloire usurpée! les Polonais l'emportent encore sur nous. Chez eux, le divorce n'est pas permis, ce qui les désespère; mais pour remédier à cet inconvénient, ils ont toujours soin dans tous les actes de mariage de glisser exprès, et du consentement des parties, deux ou trois nullités.

LÉONARD. Je crois avoir vu cela dans Roithière.

ÉMILE. C'est original, n'est-il pas vrai? et puis c'est comode. Je suis étonné qu'en France on n'y ait pas encore pensé. En attendant, mon excellente comtesse s'est chargée de tout, et dans l'acte de mariage que nous venons de rédiger, elle a placé plusieurs bonnes nullités que j'ai surveillées moi-même, de sorte que dans deux ou trois mois, m'a-t-elle dit, quand la guerre sera terminée, nous romprons cet hymen de circonstance; vous retourneriez dans votre pays vous marier réellement. J'aurai été votre femme pour vous sauver la vie, et je cesserai de l'être pour vous rendre au bonheur.

LÉONARD. Tu as raison, c'est bien la plus aimable femme qui existe.

ÉMILE. N'est-ce pas? un dit qu'elle est vicille, je ne sais pas pourquoi: elle n'a jamais eu d'hiver ni d'automne; elle a soixante-dix printemps, et voilà tout; aussi dans mon mariage provisoire je vais être plus heureux qu'une fontaine de maris perpétuels; j'ai le bonheur en attendant, et le divorce en perspective; mais tais-toi, car cette supercherie est un secret pour tout le monde, même pour monsieur l'intendant.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; PÉTÉROFF.

PÉTÉROFF. Quand Monseigneur voudra, Madame! attendez chez elle.

ÉMILE. C'est bien. (À Léonard.) Nous devons d'abord te prendre pour témoin; mais nous avons réfléchi qu'il valait mieux choisir des gens du pays. (À Pétroff.) Est-ce que tout est disposé?

PÉTÉROFF. Non, Monsieur; mais j'ai pris sur moi...

ÉMILE. En voilà un qui, malgré son scie, n'aurait jamais été solide.

LÉONARD. Et pourquoi?

ÉMILE. C'est qu'il fait toujours feu avant le commandement.

PÉTÉROFF. C'est-à-dire, j'ai pris sur moi de venir le premier vous féliciter sur un mariage aussi convenable qu'extraordinaire, et qui prouve du reste à tous les yeux le mérite de Monseigneur.

ÉMILE, à Léonard. Adieu, mon ami; dans l'instant je viens te prendre et je te présenterai à ma femme, à mes vassaux, à tout le monde; il faut que tu m'aides à supporter mon bonheur. (Il sort.)

SCENE XI.

LÉONARD, PÉTÉROFF.

LÉONARD. Je n'ai jamais vu de marié plus joyeux que celui-là.

PÉTÉROFF. Vous croyez alors que tantôt Monsieur sera disposé à accueillir nos petites réclamations?

LEONARD. Je vois que tu as quelque chose à lui demander.

PÉTÉROFF. Monsieur sait bien que ces jours-là on demande toujours... D'abord je suis serf et vassal de madame la comtesse, et je tiendrais à être libre, non pas que je ne fasse ici tout ce que je veux; mais c'est égal...

LEONARD. Je comprends, tu as de la fierté.

PÉTÉROFF. Oui, Monsieur, je suis fier.

LEONARD. Et tu voudrais quitter le service?

PÉTÉROFF. Non pas, car j'y fais de bons profits, et je compte bien rester toujours domestique. On porte la serviette et on est aux ordres des maîtres, mais eufin on se dit : Je suis libre... et cela suffit. Je voulais ensuite parler de la petite gratification d'usage; deux ou trois mille roubles : croyez-vous que ja pourrai les demander ce soir à Monsieur?

LEONARD. Les demander, tu le peux; mais s'il les donne, ça m'étonnera.

PÉTÉROFF. Non, Monsieur, il n'hésitera pas, surtout quand il saura l'important service que je viens de lui rendre : le voilà dans l'instant seigneur de ce beau domaine; le voilà avec un titre et une grande fortune. Eh bien! sans moi, il n'aurait rien de tout cela; sans moi, Monsieur, il ne serait pas marié...

LEONARD. Que veux-tu dire?

PÉTÉROFF. Que tantôt, et pour la première fois de sa vie, Madame avait arrangé tout cela elle-même, et sans me consulter; aussi il fallait voir... pour vous en donner un exemple, rien que l'acte de mariage contenait trois ou quatre nullités.

LEONARD. Hé bien?

PÉTÉROFF. De sorte que demain, après-demain, quand on aurait voulu, on pouvait rompre le mariage; c'était un hymen de comédie.

LEONARD. Vivement. Acabé.

PÉTÉROFF. Eh bien, Monsieur, j'ai pris sur moi de porter cet acte à notre homme de loi, qui a tout rétabli dans l'ordre légal, et, grâce à mon acte et à ma prévoyance, Monsieur et Madame vont être mariés indéfiniment.

LEONARD. Malheureux! qu'as-tu fait?

PÉTÉROFF. Le devoir d'un fidèle serviteur.

LEONARD. *Le prenant au collet.* Tu mériterais d'être assommé; mais courons; car, grâce au ciel, il est temps encore de tout réparer. Dieu! qu'entends-je? (*On entend au dehors des acclamations et la bruit des bottes et des pétards.*)

SCENE XII.

LES PARCEMENTS, ÉMILE.

ÉMILE, à la cantonade. Merci, merci, mes amis, assez de compliments comme ça. J'ai cru que je n'en sortirais pas : mon ami, tu vois un nouveau marié.

LEONARD, à part. O ciel!

ÉMILE, à voix basse. Il a bien fallu annoncer la cérémonie : ce maudit gouverneur voulait, dit-on, l'honorer de sa présence; il nous en avait menacés.

LEONARD. Et tout est terminé?

ÉMILE. En cinq minutes...; ça n'a pas été long : tu viens d'entendre les acclamations de mes vassaux; ils sont là dans la cour cinq à six cents payans, et les cris de joie, les coups de fusil, les bouquets, les chapeaux en l'air, vive Monsieur! un coup d'œil admirable.

LEONARD, à part. Pauvre gargon! il me fait mal.

ÉMILE. *Pétéroff, fais-leur distribuer des vivres, du vin, de l'hydromel...* ce qu'il y aura dans mon château; va, c'est de la part de leur nouveau seigneur, ou plutôt de la part de Madame, (*À part.*) car j'oublie toujours que je ne suis là que par interim.

PÉTÉROFF. Oui, Monsieur.

ÉMILE, le rappelant. Ah! *Pétéroff*, je veux aussi des danses, de la musique; un jour du nocé, ça ne fait pas mal, ça étourdit.

LEONARD, à part. Oui, il en aura besoin.

ÉMILE. C'est agréable d'avoir des vassaux, vrai; on s'y habituerait. (*Pétéroff sort.*) Ah! mon Dieu! et ma femme; j'oubliais... (*À Leonard.*) Mon ami, je cours la rejoindre.

LEONARD. *Le rattrapant.* Et pourquoi donc?

ÉMILE. Parce que toute la noblesse des environs vient d'arriver, et ma femme doit être au milieu des compliments et des félicitations; je vais à son secours.

LEONARD. *Le rattrapant toujours.* Elle peut bien les recevoir toute seule.

ÉMILE. Non, mon ami, ce ne serait pas juste; tout doit être commun dans un bon ménage, même l'ennui.

LEONARD. Fais à te parler.

ÉMILE. C'est différent, j'écoute; voyons, parle vite.

LEONARD. Je ne sais trop comment te le dire, car c'est une chose qui va vous surprendre tous les deux.

ÉMILE. Une surprise, tant mieux; quelque chose de ta composition?

LEONARD. Non, mon ami.

ÉMILE. Eh bien! tu m'y fais penser. Si nous lui faisions des couplets, ça lui fera plaisir; des couplets où je lui parlerai de ma reconnaissance, de mon attachement, car plus je connais cette excellente femme et plus je l'aime, et tu vas peut-être le moquer de moi; mais, vois-tu, ce prétendu mariage serait véritable, que maintenant ça me serait égal.

LEONARD. Vraiment?

ÉMILE. Je crois même que ça me ferait plaisir.

LEONARD. Parbleu, ça ne pouvait pas mieux se trouver, moi qui cherchais quelque transition pour arriver à ma nouvelle.

ÉMILE, frappant le sourcil. Hein! que veux-tu dire?

LEONARD. Que tu n'as rien à désirer, et que tous tes vœux sont comblés.

ÉMILE. Qu'est-ce que c'est? pas de mauvaises plaisanteries.

LEONARD. Pitié au ciel que c'en fût une! mais il n'est que trop vrai, tu as contracté un mariage que rien ne peut rompre.

ÉMILE. O ciel! tu te trompes; ça n'est pas possible.

LEONARD. Eh! si vraiment, par l'ineptie de cet imbécile d'intendant, qui, avant la célébration, a porté le contrat à un homme de loi pour en effacer les nullités que la comtesse y avait mises à dessein.

ÉMILE, oecoblé. C'en est fait de moi! je sens une sueur froide qui me saisis; mon ami, soutiens-moi.

LEONARD. Hé bien! qu'as-tu donc?

ÉMILE. Je n'en sais rien, mais je n'y surviendrais pas.

LEONARD. Y penses-tu? je te croyais plus de courage, plus de philosophie.

ÉMILE. Et où diable veux-tu qu'on en ait contre des coups pareils? Épouser un siècle!

LEONARD. Et ce que tu me disais tout à l'heure?

ÉMILE. Ah, bien oui! on dit cela quand on croit que ça n'arrivera pas; mais que pensera-t-on de moi en France?

LEONARD. Et quo pourras-tu en penser, quand je publierai la vérité, quand on saura que c'est malgré toi, que c'est à tout insu...? De ce côté-là je suis tranquille, l'honneur est intact.

ÉMILE, vivement. Oui, mais les railleries, les plaisanteries... (*Comme par réflexion.*) Je sais bien que provisoirement je peux toujours assommer ce coquin d'intendant, et lui rompre les os.

LEONARD. *Froidement.* Ça ne rompra pas ton mariage. **ÉMILE.** C'est vrai, et dans mon malheur je ne sais à qui m'en prendre. Dieu! c'est la comtesse! Pauvre femme! ce n'est pas sa faute; modérons-nous, si je le peux, pour ne pas l'affliger.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, un peu agitée. Monsieur Léonard, je vous en prie, laissez-vous... (Léonard sort. A Emilie.) Monsieur, vous me voyez désolée, et quand vous saurez ce que mon intendant vient de m'apprendre...

EMILIE. Je le sais, Madame.

LA COMTESSE. O ciel!

EMILIE. Je sais que c'est lui seul qui, malgré vos ordres, et sans vous en prévenir...

LA COMTESSE. N'importe; je ne me le pardonnerai jamais. Le ciel en est témoin, je ne voulais que vous rendre à la liberté, à vos amis, à votre patrie, et j'ai enchaîné votre sort au mien : j'ai disposé de votre avenir.

EMILIE. Madame! pouvez-vous penser...

LA COMTESSE. Non, vous ne m'accuserez pas, je le sais; mais si vous me connaissiez bien, si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vous verriez que cet événement renverse tous mes projets, toutes mes espérances, et me rend la plus malheureuse des femmes.

EMILIE, à part. Vous allez voir que c'est moi qui serai obligé de la consoler.

LA COMTESSE. Si je n'ai pu ni prévoir ni empêcher un hasard aussi fatal, je veux du moins le réparer autant qu'il est en mon pouvoir, et c'est pour cela que je vous prie de m'écouter. Depuis le jour où je vous ai dû la vie, j'ai cherché les moyens de m'acquitter envers vous.

EMILIE. Et n'est-ce pas moi qui suis votre débiteur?

LA COMTESSE. Ne m'interrompez pas. J'avais donc formé le dessein de vous assurer un jour une partie de ma fortune; mais je ne comptais pas vous la faire acheter aussi cher. Pour vous forcer à accepter, il fallait un prétexte, il fallait employer la ruse; maintenant je n'en ai plus besoin. A dater d'aujourd'hui, j'ai le droit de vous offrir, et vous n'avez plus celui de me refuser,

EMILIE. Madame...

LA COMTESSE. Ne m'enviez pas cet avantage, c'est le seul de ma position. Vous avez une mère que vous chérissez, traitez-moi comme elle; cédez-moi une partie de ses droits, je le mérite peut-être par la tendresse que j'ai pour vous; et d'abord, permettez-moi une seule question. Êtes-vous libre?

EMILIE. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Quoi! vous n'avez aucune inclination?

EMILIE. Je vous l'ai déjà dit, non, Madame.

LA COMTESSE. Ah! tant mieux, je respire. Je n'aurais point à me reprocher le malheur d'une autre personne, et vous me pardonneriez plus aisément. Partez donc! le titre de mon époux vous fera obtenir facilement la permission de retourner à Paris. Avec cent ou deux cent mille livres de rente, ou dit qu'on y est toujours heureux; vous les aurez, vous y vivrez libre, indépendant, presque garçon, car à six cents lieues de moi, c'est comme si vous n'étiez pas marié; seulement vous m'écrirez, vous me ferez part de vos plaisirs, de votre bonheur, de vos amours. Je n'en dirai rien à votre femme; elle ne sera point jalouse, elle ne l'est que de votre amitié.

EMILIE. A mesure qu'elle parle, mon illusion revient; j'en serais trop heureux de passer ses jours auprès d'une femme comme celle-là! Pourquoi ne suis-je pas arrivé quarante ans plus tôt?

LA COMTESSE, souriant. Ou moi cinquante ans plus tard.

EMILIE. Dieu! que je vous aurais aimée! tout en vous j'aurais séduit; et maintenant encore, je ne sais quel charme inconnu...

LA COMTESSE. Oui, maintenant mon amitié peut vous suffire; mais plus tard, quand vous rencontrerez dans le monde une femme jeune, jolie, celle enfin que vous devez aimer, vous regretterez alors et votre liberté, et l'hy-men qui vous enchaîne; mais ce qui me rassure, mon ami, c'est que, grâce au ciel, je suis bien vieille.

EMILIE. Ah! Madame, quelle idée! et que je suis coupable si j'ai pu vous faire penser que je désirais la perte de ma bienfaitrice! apprenez que votre présence, que votre amitié, sont nécessaires à mon bonheur; et quoi qu'il arrive, quoi qu'en pense dire le monde, je ne veux rien, je ne désire rien que de ne pas vous quitter, de rester en ces lieux, comme votre ami et comme votre époux.

LA COMTESSE. Il serait vrai! c'est de vous, Emilie, que j'entends un pareil aveu; je ne l'oublierai jamais, et vous me rendrez bien heureuse!

EMILIE. Eh bien, tant mieux, c'est toujours une consolation... Mais qui vient là nous interrompre?

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; PÉTEROFF, LÉONARD.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

PÉTEROFF.

Madame et Monseigneur, toute la compagnie

Vient pour prendre congé de vous,

Et faire ses adieux aux deux nouveaux époux.

EMILIE.

Encore une cérémonie;

Eh! morbleu, qu'ils s'en aillent tous!

CHŒUR.

Dans l'ombre et le mystère

Restez, heureux époux.

Silence, il faut nous taire;

Amis, éloignons-nous.

Que chacun dans sa demeure

Se retire sans bruit :

Voici l'heure,

Voici minuit.

PÉTEROFF, bas, aux côtés.

C'est bien, c'est bien, quittez ces lieux.

EMILIE, bas, à Léonard, montrant Péteroff.

Je sens, en le voyant paraître,

Comme un besoin impérieux

De le jeter par la fenêtre.

LÉONARD, bas.

Quelle idée as-tu là?

Un homme marié!

EMILIE.

C'est justement pour ça.

PÉTEROFF.

Les femmes de Madame

Peuvent-elles entrer?

LA COMTESSE.

Eh! oui.

PÉTEROFF, à Emilie.

Si Monseigneur

Vient accepter les soins que ce grand jour réclame, Comme valet de chambre ici j'aurai l'honneur...

EMILIE.

C'est bon, laissez-moi.

PÉTEROFF.

Très-bien : je congé.

CHŒUR.

Dans l'ombre et le mystère

Restez, heureux époux.

Amis, il faut nous taire,

Silence! éloignons-nous.

Que chacun dans sa demeure

Se retire sans bruit :

Voici l'heure,

Voici minuit.

(Ils sortent tous.)

LÉONARD, restant le dernier, revient sur ses pas, et donnant une poignée de main à Emilie. Adieu, mon

paovre ami! adieu, du courage! (Il sort; on ferme toutes les portes.)

SCENE XV.

LA COMTESSE, près d'une toilette, à gauche du théâtre, et avec deux femmes de chambre; EMILE, à droite.

EMILE, regardant Léonard qui s'en va. Oui, du courage; je voudrais bien le voir à ma place; je suis sûr qu'il rit en lui-même.

LA COMTESSE. Eh bien! M. Léonard, nous laisse?

EMILE. Oui, Madame, il s'en va. (A part.) Voilà les amis! ils s'en vont toujours au moment du danger.

LA COMTESSE, se levant de la toilette, et allant près d'Emile, à voix basse. Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, (Montrant l'appartement à gauche.) que voilà votre appartement, (Montrant celui à droite.) et voici le mien.

EMILE, s'inclinant respectueusement. Oui, Madame. (A part.) Allons, décidément, ma femme est une femme charmante. (Il prend sur la table à droite une bougie, et va pour sortir.)

LA COMTESSE, souriant. Eh bien! où allez-vous? vous pouvez rester encore.

EMILE, à part, et posant sa bougie sur la table. C'est juste, devant ses femmes, ça n'était pas convenable. (Haut.) Vous me permettez donc d'assister à votre toilette?

LA COMTESSE. Je pense que vous en avez le droit. (Lui montrant la table à droite.) Tenez, vous avez là des livres.

EMILE. Oui, Madame, je vois ce cahier dont vous me parlez ce matin, ces anecdotes sur la campagne de Russie, recueillies par vous et écrites de votre main. (La comtesse est à gauche à la toilette; Emile est près de la table à droite.)

EMILE, lisant. « On amena à l'héman Platoff une jeune « vivandière que ses Cosaques avaient faite prisonnière. » Je connais celle-là. (Tournant le feuillet.) Ah! ah! anecdote intéressante! voyons celle-ci: « Une jeune orpheline « avait épousé à dix-huit ans un vieux général russe, le « comte X (trois étoiles), qui avait une fortune immense. « Quand la guerre fut déclarée, le général obtint un com- « mandement; mais sa jeune épouse, qui ne voulait point « le quitter, partit avec lui, partagea toutes les fatigues « de cette campagne et tous les périls de la guerre. » (S'interrompant.) C'était bien elle, n'est-ce pas, Madame?

LA COMTESSE, toujours à sa toilette. Elle n'est pas la seule. EMILE, continuant. « A un combat sanglant où son corps « d'armée avait été mis en déroute, le vieux général russe « fut blessé à mort; sa femme resta auprès de lui, et re- « cueillit son dernier soupir. Mais alors elle se trouva « seule dans un pays immense occupé par l'ennemi; elle « avait trois cents lieues à faire pour regagner le château « de son mari. Elle était jeune, elle était poète, et dans ce « long trajet elle avait tout à craindre. Que faire alors? « et quel parti prendre? » (S'interrompant.) Ça devient intéressant, n'est-il pas vrai?

LA COMTESSE, toujours à sa toilette. Oui, sans doute; continuez.

EMILE. « Elle pensa alors à la grand-mère de son mari, « femme très-aimable et très-respectable, qui portait le « même nom qu'elle, et son plan fut exécuté à l'instant. « Elle courba sa taille, rida ses traits, et se donna tout l'ap- « partenance d'une octogénaire, persuadée que son aspect seul « la défendrait mieux que les lances de cent chevaliers « polonais. » Ma foi, le moyen n'était pas mauvais, car il est sûr que rien n'effraie un soldat entreprenant comme la vue d'une vieille fem... (Regardant la comtesse.) Par- don, je ne sais pas ce que je dis. (A part.) Où diable vais-je m'aviser de faire des réflexions, aujourd'hui surtout que j'ai du malheur!

LA COMTESSE. Eh bien! Monsieur, vous n'achevez pas?

EMILE. Si vraiment. (Regardant la comtesse qui est toujours à sa toilette, et qui lui tourne le dos.) C'est bien singulier, il me semble que, pour son âge, ma femme se tient encore assez droite. (Continuant.) « Tout alla « bien pendant une grande partie de la route; mais for- « cée de voyager en tête-à-tête avec un jeune officier qui « l'avait défendue sans la connaître, on jugerait bientôt de « son embarras; il fallait s'arrêter dans les mêmes uborges, « souvent dans le même appartement. » Au fait, c'était « écharmant, si cet imbécille d'officier avait pu se douter « qu'il avait là auprès de lui... Dieu! si j'avais été à sa place!

LA COMTESSE. Eh bien! Monsieur, vous ne lisez plus?

EMILE. Si, Madame; voyons la dénoûment. (Prenant le livre et regardant la comtesse.)

DUO.

EMILE.

Mais que vois-je! d'ici la chose est surprenante, On dirait que ma femme a la taille élégante.

Voyons, voyons cependant;

Avançons un peu; mon trouble

A chaque instant redouble,

Car le plus étonnant,

C'est que ma femme a l'air d'avoir un bras charmant, Autant qu'on peut juger d'un si loin.

(S'approchant.)

Du courage,

Avançons encore.

(Dans ce moment, les femmes qui entourent la comtesse ont achevé de lui ôter la robe et la coiffure de vieille qui la déguisaient; elle est en peignoir de mousseline et coiffée en cheveux.)

Ah! grands dieux!

LA COMTESSE, se retournant vers lui. Qu'avez-vous donc?

EMILE.

En croirai-je mes yeux?

C'est la réalité de la charmante image Dont mon cœur était amoureux.

ENSEMBLE.

EMILE.

O surprise! ô prodige!

D'amour et de bonheur!

Cet amable prestige

Fait palpiter mon cœur.

LA COMTESSE.

Ce n'est point un prodige,

Mais je vois son bonheur,

Et ce nouveau prestige

Fait palpiter mon cœur.

EMILE.

Ah! je suis trop heureux; je devine sans peine...

Ce que je lisais dans l'instant...

LA COMTESSE.

Est votre aventure et la mienne.

Mais maintenant, Monsieur, que rien ne vous retienne,

(Montrant l'appartement à gauche.)

Voici votre appartement.

EMILE.

Non pas, vraiment.

Mes amis, Léonard! ah! pour moi quelle ivresse!

Venez partager mon bonheur.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; LÉONARD, PÉTÉROFF; LES GENS DE LA MAISON.

PÉTÉROFF.

En mais, d'où vient cette rumeur!

Qu'arrive-t-il à Monseigneur?

ÉMILE.

Mes chers amis, voici madame la comtesse
Qu'ici je vous présente.

LEONARD ET PÉTÉROFF.

En croirai-je mes yeux ?

Et comment se fait-il ?..

ÉMILE.

Vous le saurez tous deux.

(En riant.)

C'est un retour de jeunesse.

LA COMTESSE.

Et moi je n'oublierai jamais que dans ce jour,
Malgré mes soixante ans...

ÉMILE.

Je vous aimais d'amour.

LA COMTESSE.

Pour l'avenir, voilà qui me rassure ;
Et puisque la vieillesse a pour vous des appas,
Je pourrai donc vieillir sans crainte.

ÉMILE.

Oui, je le jure,

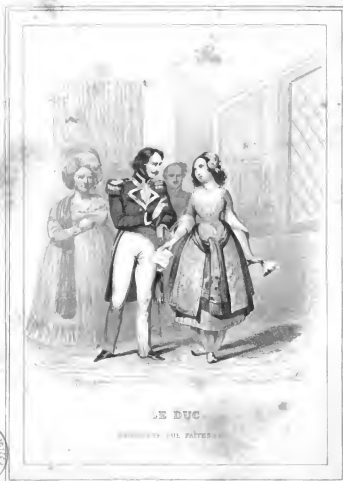
Mais pourtant ne vous pressez pas.

CHŒUR.

L'amitié, la tendresse
Nous rendent nos beaux jours ;
Pour rajeunir sans cesse,
Il faut s'aimer toujours.

FIN DE LA VIEILLE.





Imp. de la Bibliothèque Nationale à Paris

Paris, le 10 Mars 1818



16.



100



L'AMBASSADRICE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 21 décembre 1836.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE SAINT-GEORGES.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

LE DUC DE VALBERG.
LA COMTESSE AUGUSTA DE FIERSCHEMBERG.
FORTUNATUS, entrepreneur de spectacles.
BÉNÉDICT, premier ténor.

MADAME BARNEK, ancienne danseuse, tante d'Henriette.
HENRIETTE, prima donna.
CHARLOTTE.

Le premier acte se passe à Munich, les deux autres à Berlin.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre fort simplement meublée, porte au fond, deux portes latérales. Une croisée au second plan, à droite; à gauche, une table et ce qu'il faut pour repasser.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BARNEK, seule.

(Au lever du rideau, elle est assise à droite, regardant plusieurs lettres qu'elle tient à la main.)

INTRODUCTION.

MADAME BARNEK.

Moi qui surveille de ma nièce
Et les talents et la jeunesse,
A ce beau papier satiné,
Facilement j'ai deviné
Billet d'amour et de tendresse...
En voilà-t-il ! Lisons toujours
Et leurs soupirs et leurs amours !

(Prenant ses lunettes.)

J'ai peu de lecture et d'étude ;
Mais j'ai du moins quelque habitude...
Et de mon temps le sentiment
Se lisait toujours couramment.

(Elle décroche un billet qu'elle épelle avec peine.)

O cantatrice enchantresse !
Fauvette qui nous charme tous !..

(S'interrompant.)

C'est bien cela !.. c'est à ma nièce
Que s'adresse ce billet doux.

SCÈNE II.

MADAME BARNEK, occupée à lire; HENRIETTE, entrant par la porte à gauche, portant un réchaud et des fers à repasser.

HENRIETTE.

CHANSONNETTE.

PREMIER COUPLET.

Il était un vieux bouhomme
Aussi vieux que Barrabas,

Avec son habit vert-pomme
Et sa perruque à frimas,
Contant sa flamme amoureuse
A Nancy la repasseuse,
Qui, frémissant soir et matin,
Lui répétait pour tout refrain :

(Elle repasse.)

Repassez demain.

MADAME BARNEK.

Que faites-vous donc, Henriette ?

HENRIETTE.

Je viens repasser sans façon
Et mon rôle et ma culcrette.

MADAME BARNEK.

Cet air n'est pas dans votre rôle ?

HENRIETTE.

... Eh non !

C'est une vieille chansonnette !

MADAME BARNEK.

User sa voix à ces bêtises-là,
Lorsque l'on a l'honneur de chanter l'opéra !

HENRIETTE.

Raison de plus... ça me délassera !

DEUXIÈME COUPLET.

Je veux te plaire, et j'y compte ;
Ce fruit qui parait caduc,
Ma chère, est celui d'un comte...
Eh ! fait-il celui d'un duc !
J'admire, mon gentilhomme,
Vous et votre habit vert-pomme ;
Mais, hélas ! mon cœur humain
N'est pas sensible ce matin,

(Elle repasse.)

Repassez demain.

MADAME BARNEK, avec impatience.

Mais tais-toi donc ! tais-toi, tu m'empêches de lire !
(Lisant.)

« Belle Henriette ! je soupire,
« Je brûle d'un tendre martyre.
« Hélas ! quand prendrez-vous soin
« Plus de mon cruel destin ? »

HENRIETTE, qui s'est mise devant la table à repasser sa culcrette.

Tu, la, la, la, la, la.

Repassez demain, repassez demain.

MADAME BARNÉ, *ouvrant un autre billet.*

« Sans bieu ci sans richesse,
« Je n'ai que ce cœur qui gémit... »

(*S'interrompant.*)

Mes Dieux ! comme c'est mal écrit !

(*Lisant.*)

« Mais je vous offre, ma déesse,
« D'un baron le titre et la main. »

HENRIETTE, *de même.*

Tra, la, la, repassez demain de bon matin.

(*Madame Barné.*)

Que lisez-vous ?

MADAME BARNÉ.

Des billets doux.

Écoute bien !

HENRIETTE.

Je les connais d'avance :

Soupirs... amour... éternelle constance...

Voilà, voilà, comme ils sont tous !

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Aussi, loin de croire
Leur style flatteur,
Mon art fait ma gloire
Et mon seul bonheur !
Travail et folie,
Succès et galité,
Voilà de ma vie
La félicité !

MADAME BARNÉ.

Hélas ! loin de croire
Mon âge et mon cœur,
Une vaine gloire
Fait son seul bonheur !
Misère et folie,
Chansons et galité,
Voilà de ta vie
La félicité !

MADAME BARNÉ, *qui a parcouru un dernier billet.*

Écoute, écoute cependant.

Voici quelqu'un de sage et de prudent !

« A vos pieds j'offre, mon enfant,

« Quarante mille écus de rente !

« A votre respectable tante

« Je prétends assurer un sort ! »

C'est du vieux comte de Montfort !..

HENRIETTE, *sans lui répondre, et reprenant sa chansonnette.*

Il était un vieux bèghomme,
Aussi vieux que Barrabas,
Avec son habit vert-pomme
Et sa perruque à frimas...

MADAME BARNÉ.

Quoi ! cette lettre intéressante

HENRIETTE.

Tra, la, la, la, la...

MADAME BARNÉ.

Cette lettre si pressante...

HENRIETTE, *la prenant, ainsi que les autres, et les jetant dans le fourneau.*

Tenez ! voilà ce que j'en fais :

Cela ne vaut pas un succès.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Aussi, loin de croire
Leur style flatteur,
Mon art fait ma gloire
Et mon seul bonheur !
Travail et folie,
Succès et galité,

Voilà de ma vie

La félicité !

MADAME BARNÉ.

Hélas ! loin de croire
Mon âge et mon cœur,
Une vaine gloire
Fait son seul bonheur.
Misère et folie,
Chansons et galité,
Voilà de sa vie
La félicité !

MADAME BARNÉ. Avoir brûlé un pareil billet !.. voilà les fruits de l'excellente éducation que je vous ai donnée.

HENRIETTE, *huriant.* Que vous avez tout au plus continué, ma tante... car sans la mort de ma bonne marraine, cette femme si noble, si distinguée, qui m'a élevée, je ne serais peut-être jamais entrée au théâtre... mais je me trouvais alors sans appui... sans fortune... vous m'avez recueillie !.. (*Lui tendant la main avec affection.*) Et je ne l'oublierai jamais !..

MADAME BARNÉ. Ma pièce... vous m'attendrissait !.. mais qui vient là ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE.

HENRIETTE. Ah ! c'est Charlotte.

MADAME BARNÉ. La jolie chanteuse.

HENRIETTE. Et ma meilleure amie.

MADAME BARNÉ. La plus mauvaise langue du foyer, CHARLOTTE. Bonjour, Henriette, bonjour, madame Barné... Mon Dieu ! qu'elle est grande, cette maudite ville de Munich... je n'en puis plus !.. avec ça que vous demeurerez si haut, madame Barné.

MADAME BARNÉ. Un étage de moins que vous, Made-moiselle, pas davantage.

CHARLOTTE. Au fait, c'est possible, je ne compte pas avec mes amis ! A propos, Henriette... j'avais à te parler.

HENRIETTE. Sur quoi donc ?

CHARLOTTE, *de même.* A toi, à toi seule.

HENRIETTE. Oh ! ne te gêne pas avec ma tante, je lui dis tout.

CHARLOTTE. Eh bien ! ma chère, comme je suis ton amie, que toutes deux nous tenons à notre réputation, parce que la réputation avant tout ! je venais te prévenir qu'il court des bruits sur ton compte.

HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'on peut dire ?

CHARLOTTE. Ah ! d'abord on dit toujours, même quand il n'y a rien... à plus forte raison...

HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'il y a donc ?

CHARLOTTE. Ce qu'il y a !..

PREMIER COUPLET.

Il est, dit-on, un beau jeune homme
Qui, de très-près, lui fait la cour ;
Fignore comment on le surnomme ;
Mais pour elle il se meurt d'amour.

Voilà ce qu'en dit ;

Ce que l'on dit, car...

Dans tous ses frères on est si bavard ;

Chacun y médit

Du matin au soir

Sur les amoureux que l'on peut avoir.

Là, c'est un amant

Que l'une vous donne ;

Là, c'est un amant

Que l'autre vous prend.

Leurs discours méchants n'épargnent personne,

Moi-même j'en suis victime souvent.

Aussi, moi je suis

Les moindres enquets,

Et, je te promets,

Je n'en fais jamais.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Absent sitôt qu'elle est absente,
Pour l'admirer il vient expiré.
Il l'applaudit quand elle chûte,
Et lui jette après des bouquets...

Voilà ce qu'on dit,
Ce que l'on dit, car...

Dans tous nos feyers on est si bavarde, etc., etc.

MADAME BARNÉK. Eh bien! quand ce serait vrai... c'est un homme qui aime la musique... un amateur désintéressé.
CHARLOTTE. Désintéressé?... Hier encore, il a demandé l'adresse d'Henriette à la portière du théâtre.

MADAME BARNÉK. Cela prouve qu'il n'est jamais venu ici.
CHARLOTTE. Mais qu'il veut y venir.

HENRIETTE. Où est le mal?... c'est un ami... il m'applaudit toujours, et cela me fait plaisir.

CHARLOTTE. Voilà comme on se compromet... car depuis hier il n'est question que de cela; d'où vient cet amateur?... quel est-il? moi, je n'en sais rien... Je ne l'ai pas vu... sans cela, je l'aurais signalé... tant il y a, et je dois l'en prévenir, que ce pauvre Bénédict est furieux.

MADAME BARNÉK. Bénédict!

CHARLOTTE. Notre jeune premier... notre ténor qui est amoureux d'elle.

MADAME BARNÉK. Amoureux!

HENRIETTE. Toi-même!

CHARLOTTE. *à madame BarnéK, sans écouter Henriette.* C'est de droit... le ténor est toujours amoureux de la première chanteuse... c'est de l'emploi... et celui-là le remplit en conscience... il en perd le sommeil, il en perd l'esprit, il ne perdrait la voix, s'il en avait jamais eu.

HENRIETTE. Est-elle méchante!

CHARLOTTE. De tout... car je le plains... un gentil garçon, un bon camarade... que nous aimons tous... et lui qui n'est pas bien avancé, toi que n'a pas encore que deux mille florins d'appointements... c'était bien, c'était un mariage sortable... car maintenant dans les arts, on épouse toujours, tant il y a de misères... il n'y a même pas que la coiffure en trouve... Aussi, tout le monde approuvait Henriette... et voilà qu'elle se s'amouracher d'un inconnu...

HENRIETTE. Moi!

CHARLOTTE. Laisse donc!

HENRIETTE. Je te l'assure.

CHARLOTTE. Mon Dieu! ma chère, c'est assez visible... je me connais en passion romanesque... moi-même, j'en ai inspiré une terrible.

HENRIETTE. Vraiment?

CHARLOTTE. Oui, un étranger de distinction, que j'ai rencontré quelquefois.

HENRIETTE. Il t'a parlé?

CHARLOTTE. Jamais... Et ma réputation! mais il me regardait avec des yeux... ah! ma chère, quels yeux! puis tout à coup, je ne l'ai plus revu... mon indifférence l'aura guéri de son amour... Il en peut-être mort! Alais, tu vois, je suis franche, et tu ferais bien de t'être avec moi qui suis la meilleure amie.

MADAME BARNÉK. Par exemple!

CHARLOTTE. Oui, Madame, oui, je l'aime... quelqu'elle ait du talent, parce qu'elle n'est ni méchante, ni intrigante comme les autres... et moi, tant qu'on m'a méprisée par mes adorateurs on me méprise, je suis la bonté et la douceur en personne.

HENRIETTE, souriant. C'est trop juste.

CHARLOTTE. N'est-il pas vrai?... et, pour te le prouver... nous avons ce soir, entre amis, entre camarades, une petite fête, une réunion, qui ne peut avoir lieu sans toi... et je viens t'inviter.

HENRIETTE. Ça ne se peut pas... nous donnons une pièce nouvelle.

CHARLOTTE. N'est-ce que cela? j'ai fait dire à Bénédict d'être enrhumé... il me l'a promis... il est si bon enfant!

de sorte qu'il y a relâche... et rien ne nous empêchera de nous amuser.

HENRIETTE. C'est très-moi.

CHARLOTTE. Tiens! ce serai-je!

MADAME BARNÉK, écoutant au fond. Silence! Mesdemoiselles... j'entends une voiture... c'est celle de notre directeur, M. Fortunatus, pour le renouvellement de l'engagement d'Henriette.

CHARLOTTE, à Henriette. Ah! tu renouvelles?... à de belles conditions au moins?

HENRIETTE. Je n'en sais rien... je ne me mêle jamais de ça.

MADAME BARNÉK, à Charlotte. C'est moi que ça regarde, Mademoiselle; les engagements sont de la compétence des grands parents... quant aux conditions, ça sera magnifique, surtout après notre succès d'hier au soir.

CHARLOTTE, riant. Ah! oui, les couronnes!... je les avais vu faire le matin.

MADAME BARNÉK, piquée. Ça prouve qu'on ne doutait pas du succès du soir.

CHARLOTTE. Comment donc? la veille d'un engagement, est-ce qu'on doute jamais de ça? A propos, madame BarnéK, dites donc à votre petit cousin de ne pas redemander Henriette si fort... on n'entendait que lui hier au soir ou parler.

MADAME BARNÉK. Mademoiselle, mon cousin fait ce qu'il veut... je ne m'en mêle pas. *(Attendant d'écouter à la fenêtre.)* Voici notre directeur, laissez-nous, Mesdemoiselles, laissez-nous.

HENRIETTE. A la bonne heure... je vais m'occuper de mon costume.

CHARLOTTE. Je t'y aiderai... tout en causant du bel inconnu, sans oublier ce pauvre Bénédict. *(Elles entrent dans la chambre à droite, sur la retournelle de l'air suivant.)*

MADAME BARNÉK. Voilà M. le directeur... Eh bien! ce réchaud qu'elles ont oublié... de quoi ça a-t-il l'air ici?... comme c'est rangé!... ah! et notre engagement? qu'est-ce que j'en ai fait?... il doit être là-dedans, cours le chercher. *(Elle sort en emportant le réchaud.)*

SCÈNE IV.

FORTUNATUS, entrant.

FORTUNATUS.

AIR.

Che gusto! que mon destin est beau!

Où directeur comme moi

Est un smiton, est un petit roi

Qui soumet tout à sa loi.

Bravo! son contenté!

Richesse, honor,

Voilà le sort

D'un adroit directeur.

Puis d'un seigneur, plus d'une aïeuse,

En cachette chez moi viendra

Afin de placer sa maîtresse

Dans les nymphes de l'Opéra.

Tet ambassadeur m'est propice,

Tet autre me prouve toujours,

Afin d'avoir dans la cuisine

Accès auprès de ses amours.

Là, c'est une mère, une tante,

Humble, qui vient se prosterner.

Et là, c'est un vrai dilettante

Qui vient m'inviter à dîner.

Pour débiter, beauté nov...

Vient chez moi; quels dons attributs!

C'est toujours à mon bénéfice

Que se font les premiers débuts.

Che gusto! que mon destin est beau!

Où directeur, etc., etc.

Il n'est point de chance fâcheuse !
 Pour les habiles directeurs.
 Signor, la première choseuse,
 A sa misérable et ses vapeurs ;
 Vite j'achète un cachemire,
 Ou d'un diamant je fais robe ;
 Aussitôt la misère expire,
 Armée e retrouv' ta voix.
 Chaque matin, cher moi j'ordonne
 Les breves, les vers et les bis,
 Et même jusqu'à la couronne
 Qui doit tomber du paradis.
 J'entoure de mes sous fidèles
 Les amateurs influents,
 Toutes mes pièces sont belles,
 Tous mes acteurs sont excellents,
 Che gusto ! que mon deslu est beau ! etc.

SCÈNE V.

MADAME BARNEK, FORTUNATUS.

MADAME BARNEK, *entrant après l'air*. Pardon, Monsieur, de vous avoir fait attendre si longtemps, je ne pouvais pas trouver cet engagement. (*A part.*) Il était dans mon carton à bonnets.

FORTUNATUS, à madame Barnek. Bonjour, ma sœur madame Barnek... comment va votre charmante nièce ?

MADAME BARNEK. Très-bien, monsieur Fortunatus, nous sommes même très en voie de malin.

FORTUNATUS. Tant mieux !... car nous sommes ce soir notre opéra nouveau, le Sultan Mizapouff... si Dieu et les rhumes de cerveau le permettent !

MADAME BARNEK. Vous donnez donc tous les jours des nouveautés ?

FORTUNATUS. Il le faut bien, nous ne sommes point ici à Munich comme à Paris, où le public italien il est toujours content et crie brava avant que la toile se lève ; mais ici... les Allemands sont étourdis... ils n'aiment pas qu'on se moque d'eux ! et si se ne leur donnais pas ce soir le Sultan Mizapouff, qu'ils attendent depuis un mois... ils me jetteraient les contrebasses à la tête !

MADAME BARNEK. Mais cela pourra bien vous arriver... car on dit que Bénédicte ne peut pas parler.

FORTUNATUS. Bah ! le zèle, il n'est jamais enroué. Ze viens de la voir, ce ser ami, il était chez lout... à déjeuner avec des côtelettes et une bouteille de bordeaux... Z'ai seté la bouteille par la fenêtre et se lout ai fait prendre devant moi deux verres de tisane

MADAME BARNEK, *riant, à part*. Pauvre garçon, lui qui se porte à merveille !

FORTUNATUS. Il m'a même promis de venir lei répéter son duo avec votre sœur nièce, mia diva, mia carissima prima donna.

MADAME BARNEK. Certainement, ma nièce est tout ça, comme vous dites... elle est même déjà très-célèbre ! mais voilà son engagement qui expire... heureusement pour nous... Deux mille florins !... et nous déclarons que nous en voulons huit mille... ou nous allons chanter ailleurs...

FORTUNATUS. Cette bonne madame Barnek, elle a le tête vite... elle veut me quitter... moi, son ancien ami... car se sous un ancien ami... vi l'avez oublié, ingrata que vous êtes !

MADAME BARNEK. Il ne s'agit pas de ça, mais de l'engagement de ma nièce ; il nous faut huit mille florins.

FORTUNATUS, avec terreur. Huit mille florins !... allons, allons, ma sœur amie, pas d'exagération... il ne s'agit pas leu de folie... ce sont des affaires qu'il faut traiter de sang-froid et avec raison...

MADAME BARNEK. Eh bien ! Monsieur, huit mille florins, c'est raisonnable.

FORTUNATUS. Mais semez donc qu'elle ne savait pas chanter quand se l'ai engagé !... c'est moi qui lout ai fait ac-

quérir son talent... à ee compte-là, c'est elle qui me devrait quelque chose... mais ee sous zénéreux !... se ne réclame rien.

MADAME BARNEK. Huit mille florins !... c'est notre dernier mot, ou nous ne chantons pas ce soir !

FORTUNATUS. Allons, allons, ne nous fâchons pas... ee me résigne. (*A part.*) Elle est insupportable !... on devrait bien, dans les arts, supprimer les mères... et les tantes !

SCÈNE VI.

FORTUNATUS, à la table, écrivait ; BÉNÉDICT, paraissant à la porte du fond, tenant dans ses bras une corbeille de fleurs ; à droite, MADAME BARNEK.

BÉNÉDICT. Me voilà !

MADAME BARNEK. C'est Bénédicte.

FORTUNATUS. Il est de parole !

BÉNÉDICT. Moi-même... avec un jardin tout entier ; c'est là, j'espère, un joli cadeau.

MADAME BARNEK. Qui vient de vous ?

BÉNÉDICT. Non pas !... c'était à votre adresse chez la portière... je lui ai proposé de vous le monter... et cela vient sans doute de notre galant directeur...

FORTUNATUS. Moi ! du tout !... c'est de quelque adorateur de la belle Henriette...

MADAME BARNEK, avec indignation. Un adorateur !...

BÉNÉDICT, posant la corbeille sur la table où écrit Fortunatus. Et moi qui l'ai apportée... qui l'ai montée dans mes bras pendant quatre étages !

MADAME BARNEK, de même. Un adorateur !... je voudrais bien voir cela.

FORTUNATUS. Perdié !... il ne tient qu'à vous... car se vole une lettre parmi les roses.

BÉNÉDICT, avec colère, et voulant la prendre. Une lettre !...

MADAME BARNEK, le retenant. Cela me regarde... à chacun ses attributions.

BÉNÉDICT, regardant le billet qu'elle ouvre. Un billet doux !... et c'est moi qui en étais le facteur.

FORTUNATUS, continuant à écrire. Il est toujours hon enfant.

MADAME BARNEK, lisant avec peine. « J'ai vu, Madame, »

« votre ébriante utée... »

BÉNÉDICT. Quelle trahison !

MADAME BARNEK, *lisant*. « Et, chargé par le directeur »

« de Londres de lui offrir le veur de quarante mille flo- »

« rids d'appointments... »

FORTUNATUS, qui écoute. Eh bien !

MADAME BARNEK, continuant à lire. « Je vous demande »

« la permission de me présenter aujourd'hui chez vous, »

« sur les trois heures, pour terminer cette affaire... » Est-il possible !... Signé : « Sir Blake. »

FORTUNATUS, se levant et lui présentant un papier à signer. Z'ai fait tout ce que vi voulez... et vi n'avez plus qu'à signer.

MADAME BARNEK, avec dédain. Comment, mon cher, un engagement de huit mille florins !

FORTUNATUS. Et de plus... j'y joindrai pour vous tous les jours deux amphibolères des troisèmes ; il faut bien s'immoler, perché c'était votre dernier mot.

MADAME BARNEK. Ce ne l'est plus maintenant... Il m'en font quarante... on me les offre... voyez plutôt.

FORTUNATUS, avec embarras. On vi les offre... en Angleterre... on tont est hors de prix !... mais ici à Munich.

BÉNÉDICT, à Fortunatus. Vous laissez parler Henriette !... mais c'est l'idole du public... c'est elle qui fait la fortune de votre théâtre...

FORTUNATUS. Eh ! che diavolo, laissez-moi respirer.

BÉNÉDICT. Non, morbleu !... vous signez !

FORTUNATUS. Eh ! vous y mettez une chaleur que vous aller vi érailler la voix et me faire manquer ma représentation de ce soir !

BÉNÉDICT. C'est ce qui arrivera, si vous ne signez pas!... Je m'enroue par désespoir.

FORTUNATUS, avec fureur. Ma se zoulz donc dnos oune enfer! C'est donc une consuration générale contre ma caisse!...

MADAME BARNEK, à Fortunatus. Monsieur, votre servante!...

FORTUNATUS, à madame Barnek qui veut sortir. Eh bien! elle s'en va... Ze vous demande au moins le temps de réfléchir avant da signer ma rouine.

MADAME BARNEK. Je vais chez M. Bloem, notre homme d'affaires, et dans deux heures je vous attends ici! (*Elle sort.*)

FORTUNATUS. O vecchia maladetta!... si jamais tu t'es-gazés pour soner les dougènes... se serai sans pitié à mon tour... se vais voir... examiner... et s'il faut en finir rendement... tâcher encore de marchander. (*À Bénédicte.*) Veu, mon zeram, ze veus laisse... répétez toujours votre deo... songez à moi... et... surtout à notre recette de ce soir... ce sera toujours cela de sauvé. (*Il sort.*)

SCENE VII.

BÉNÉDICT, puis HENRIETTE.

BÉNÉDICT. Il a beau dire, nous ne la laisserons pas partir... Je mettrai plutôt le feu au théâtre... Je suis mauvaise tête, moi!... sans que ça paraisse! ah! c'est elle.

HENRIETTE. Vous voilà, monsieur Bénédicte, vous venez pour notre dou?

BÉNÉDICT. Oui, Mademoiselle.

HENRIETTE. Je vais appeler Charlotte qui est là... elle attache quelques pierreries à mon costume!

BÉNÉDICT. C'est inutile... nous n'avons pas besoin d'une troisième personne, puisque c'est un duo.

HENRIETTE. C'est égal... elle nous donnera des conseils. (*Poussant un cri.*) Ah! la jolie cerbeille! savez-vous d'où elle vient?

BÉNÉDICT, timidement. C'est moi qui l'ai apportée.

HENRIETTE. Elle est charmante, Bénédicte, et je vous en remercie.

BÉNÉDICT. Il n'y a pas de quoi... au reste, c'est à qui cherchera à vous plaire... tout le monde vous admire, tout le monde est à vos pieds! et vous en êtes ravie!

HENRIETTE. C'est vrai! Je ne croyais pas que les succès, les hommages, cela dût faire autant de plaisir!... C'est une si douce vie que celle d'artiste... une vie d'émotions auprès de laquelle toute autre existence doit paraître si triste et si monotone...

BÉNÉDICT. Oui, ça semblerait bien... s'il n'y avait que les couronnes et les bravos qu'on vous prodigue... mais ça ne s'arrête pas là...

HENRIETTE. Que voulez-vous dire?

BÉNÉDICT. Ce jeune homme dont on parlait hier au foyer... l'avez-vous remarqué?

HENRIETTE. Oui.

BÉNÉDICT, tristement. Je m'en doutais... c'est un milord... un grand seigneur.

HENRIETTE, gaiement. Je l'ignore... je ne me suis jamais fait ces demandes-là.

BÉNÉDICT. Et pourtant vous pensez à lui?

HENRIETTE. Quelquefois.

BÉNÉDICT. Sur le couloir...

HENRIETTE. Écoutez, Bénédicte... à vous qui êtes mon ami... je dirai franchement ce que j'éprouve... malgré moi, le soir, je le cherche des yeux... et quand je ne le vois pas, la salle me semble vide.

BÉNÉDICT. C'est que vous l'aimez.

HENRIETTE. Non... mais c'est que quand il est là, au balcon, il me semble que je chante mieux... et puis, un applaudissement de lui me fait plus de plaisir que tous ceux de la salle entière.

BÉNÉDICT. Ah! c'est de l'amour.

HENRIETTE. Eh bien! je crois que vous vous trompez... je n'ai d'amour ni pour lui...

BÉNÉDICT, avec joie. Tant mieux!

HENRIETTE. Ni pour personne.

BÉNÉDICT, tristement. Tant pis.

HENRIETTE, gaiement. Je n'aime que le théâtre, je n'aime que la musique, le boubour et les applaudissements qu'elle procure... et pour cela, Monsieur, (*Souriant.*) il faut penser pour ce soir à notre duo, que vous oubliez.

BÉNÉDICT. Vous croyez?

HENRIETTE. Certainement... vous n'êtes venu ici que pour cela.

BÉNÉDICT. C'est juste... c'est que je ne suis plus en train de chanter.

DUO.

HENRIETTE.

Et pourquoi donc?... c'est la musique
Qui vous rendra votre enjouement.

BÉNÉDICT, montrant son papier.
Joliment!... un rôle tragique.

HENRIETTE.

Tant mieux! c'est bien plus amusant.
Je suis la malheureuse esclave
Que veut épouser le sultan,
Et vous, épouser jeune et brave,
Et vous... vous êtes mon amant!

BÉNÉDICT, vivement.

Ah! c'est bien vrai!

HENRIETTE, souriant.

Dans le duo...

Allons, commençons le morceau.

(*Prenant son cahier de musique.*)

« Tous deux réduits à l'esclavage,

« Le sort a trahi nos amours.

« Du soudan la jalousie rage

« Vent nous séparer pour toujours. »

BÉNÉDICT, l'écoutant chanter avec admiration.

Ah! que c'est bien!...

HENRIETTE.

A vous, Monsieur!

BÉNÉDICT, prenant son cahier.

« Quels destins sont les nôtres!

HENRIETTE, de même.

« Je le jure ici par l'amour, »

BÉNÉDICT, l'écoutant.

Ah! bravo!

HENRIETTE, de même.

« Je ne serai jamais à d'autres! »

BÉNÉDICT, vivement, et s'approchant d'elle.

Vous ne serez jamais à d'autres!

HENRIETTE, souriant.

Mais, Monsieur!

(*Montrant le papier.*)

Que dites-vous là?

Cela n'est pas dans l'opéra!

BÉNÉDICT, revenant à lui.

C'est juste... on donne à la tête?

HENRIETTE.

Allons, allons, disons la strophe.

(*Tous deux prennent leur cahier et chantent sur un mouvement animé.*)

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

« Tyrant farouche,

« Quand ton œil lèche

« S'adresse à moi,

« La merl cruelle,

« Qu'en vain j'appelle,

« Est bien plus belle

« Encor que toi.

« Monstre terrible!!!
 « Monstre d'horreur!!!
 « Ta vue horrible
 « Glace mon cœur!!!

BÉNÉDICT, *chantant à la fois et parlant à part.*
 (Chantant.)

« O sort funeste!
 « O Ser sultan,
 « Je le déteste
 « Comme un tyran!
 « Ta vue horrible
 « Glace mon cœur
 « Monstre terrible!!!
 « Monstre d'horreur!!! »

(Regardant Henriette.)

Grâce nouvelle
 Orne ses traits,
 Oh! qu'elle est belle!
 Qu'elle a d'attraits!

HENRIETTE.

Mais, mon Dieu! que dites-vous là?
 Tout ça n'est pas dans l'opéra!

BÉNÉDICT.

C'est que je regardais, hélas!

HENRIETTE.

Chanter, Monsieur, et ne regardes pas!
 (Regardant le papier.)

« Eh bien! que la mort nous rassemble!

BÉNÉDICT, *de même.*

« Que la mort nous rassemble!

HENRIETTE.

« Fuyons ainsi le déshonneur,
 « Et si ma main hésite et tremble,
 « Que la haine perce mon cœur! »

BÉNÉDICT, *l'écoulant avec transport, et battant des mains.*

Brava! brava! comme on applaudira!

HENRIETTE, *sourit.*

Si vous applaudissez, Monsieur, qui me tuera?

BÉNÉDICT.

Pardon... pardon, c'est vrai, je suis là pour cela!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

« O sort funeste!
 « O Ser sultan,
 « Je le déteste
 « Comme un tyran!
 « Ta vue horrible
 « Glace mon cœur,
 « Monstre terrible!!!
 « Monstre d'horreur!!! »

BÉNÉDICT, *à part.*

O bonheur même
 Qui me ravit,
 Hélas! je l'aime,
 J'en perds l'esprit!
 Grâce nouvelle
 Orne ses traits,
 Oh! qu'elle est belle!
 Qu'elle a d'attraits!

BÉNÉDICT, *levant le poing.*

« Frappons! frappons! »

HENRIETTE, *voyant qu'il reste le bras levé.*

Qui peut arrêter votre bras?

Tuez-moi donc! et turlutez-moi mesure!

BÉNÉDICT.

« Frappons. »

(S'arrêtant.)

Eh bien! je ne peux pas,
 C'est plus fort que moi, je le jure!

HENRIETTE.

Mais c'est pourtant dans l'opéra.

BÉNÉDICT, *lui montrant le papier.*

C'est vrai!... mais aussi je vois là

Qu'entre ses bras d'abord elle se jette?

HENRIETTE.

À quel bon?..

BÉNÉDICT.

Dan! l'.. quand on répète,

Il faut bien répéter.

HENRIETTE.

On peut passer cela!

BÉNÉDICT, *lui montrant le papier.*

Ah! c'est pourtant dans l'opéra!

HENRIETTE, *se jetant dans ses bras.*

« Eh bien! donc, cher Oscar!

BÉNÉDICT.

« O ma chère Amanda!

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT.

« Mon cœur bat et palpite;

« Le trouble qui m'agite

« Me ravit à la fois

« Et la force et la voix. »

Ah! ce que je sens là

Est-il dans l'opéra?

« Délire qui m'entraîne,

« Mon cœur y résiste à peine,

« Et, quand la mort est prochaine,

« Pourrais-je refuser

« Un baiser, un seul baiser?

HENRIETTE.

« Son cœur bat et palpite »

« Le trouble qui m'agite

« Lui ravit à la fois

« Et la force et la voix. »

(Se dégageant de ses bras.)

Prenez garde... cela

N'est pas dans l'opéra.

(Voulant s'éloigner.)

Monsieur!..

BÉNÉDICT, *la retenant.*

C'est dans l'opéra!

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT ET HENRIETTE.

« Mon } cœur bat et palpite,

« Son } cœur bat et palpite,

« Le trouble, etc., etc. »

(À la fin de cet ensemble, Bénédicte embrasse Henriette et tombe à ses genoux.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC, *entrant par la porte du fond avec MADAME BARNEK.*

MADAME BARNEK, *au duc.* Oui, Monsieur, c'est ici...
 (Apercevant Bénédicte aux pieds d'Henriette.) Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce que je vois?

LE DUC, *s'avançant.* Mademoiselle Henriette?

HENRIETTE, *à part, en l'apercevant.* C'est lui!.. (Haut.)

Nous étions à répéter notre duo de l'opéra nouveau.

MADAME BARNEK. Oui, Monsieur, le Sultan Mirapour, que nous donnons aujourd'hui.

BÉNÉDICT. Nous en étions à la scène du désespoir.

LE DUC, *riant.* La situation ne m'a cependant pas semblé des plus désespérées... (À Henriette.) et est amant à vos genoux...

HENRIETTE, *vivement.* C'est dans la scène.

LE DUC. Et ce baiser?

BÉNÉDICT. C'est dans la scène.

MADAME BARNET. Certainement, Monsieur, c'est dans la scène; nous ne nous permettons jamais de rien ajouter à nos rôles... nous ne sommes pas comme tant d'autres; la scène avant tout.

HENRIETTE. Et celle-ci n'a même pas été trop bien.

BENEDICT, *distamment*. Nous pourrions la recommencer.

MADAME BARNET. Pas dans ce moment... j'ai rencontré, au troisième, Monsieur qui s'était trompé d'étage, et qui demandait mademoiselle Henriette.

LE DUC. Ou plutôt madame Barnet.

MADAME BARNET. C'est la même chose, et puisque vous venez, dites-vous, pour affaire...

LE DUC. Oh! une affaire bien importante... pour moi du moins... Vous avez reçu ce matin une lettre où l'on propose à votre charmante nièce un engagement de quarante mille florins pour Londres?

HENRIETTE, *vivement, et avec étonnement*. Quarante mille florins!

MADAME BARNET. Oui, ma nièce, c'est à moi que vous devez ce bonheur-là.

BENEDICT, *s'efforçant de sourire*. Certainement... c'est heureux... (*A part*.) Maîté homme! de quoi se mêle-t-il?

LE DUC. J'ai vu rhague soir mademoiselle Henriette au théâtre... je lui ai même parlé... quelquefois...

MADAME BARNET. Ah! tu tonais Monsieur?

HENRIETTE. Oui, ma tante.

BENEDICT. Vous lui avez parlé?

HENRIETTE. Le matin, en allant à la répétition.

BENEDICT, *avec colère*. Il n'y a rien d'ennuyeux comme les répétitions.

LE DUC, *souriant*. Vous ne disiez pas cela tout à l'heure. (*Haut*.) Mademoiselle était seule...

MADAME BARNET. Comment, seule?

HENRIETTE, *vivement, à madame Barnet*. C'est pendant la semaine qu'a duré votre indisposition.

LE DUC. Et un jour, j'ai été assez heureux pour la défendre, la protéger contre des indiscrets qui voulaient la suivre... j'ai osé lui offrir mon bras...

HENRIETTE, *vivement*. Avec un empressement... une bonté...

BENEDICT, *à part*. Le grand mérite!

MADAME BARNET. Ah! c'est ainsi que vous vous êtes connus?

LE DUC. Oui, Madame... et cette heureuse rencontre m'a enhardi à vous écrire ce matin... au nom du directeur de Londres... dont je suis le correspondant.

MADAME BARNET. Quoi! cette lettre... signée sir Blake?

BENEDICT. Sir Blake?

LE DUC. C'est moi-même.

BENEDICT. Cet inspecteur anglais... est agent des théâtres?

LE DUC, *froidement*. Oui, Monsieur...

BENEDICT. Elle est bonne, celle-là! moi qui ai vu avant-hier M. Blake.

LE DUC, *à part*. O ciel!

BENEDICT. A telle enseigne qu'il est venu me proposer, pour l'année prochaine, un engagement de trois cents livres sterling... avec des feus...

MADAME BARNET ET HENRIETTE. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

BENEDICT. Ça prouve qu'il n'est pas Monsieur.

MADAME BARNET ET HENRIETTE. Est-il possible?

BENEDICT, *avec chaleur*. Qu'il est venu ici sous un faux nom... sous un prétexte... pour parler d'affaires de théâtre et pour vous séduire... non, nous... je veux dire séduire mademoiselle Henriette... et la prouver... demandez-lui ce qu'il a à répondre.

MADAME BARNET. Oui, Monsieur, que répondez-vous?

LE DUC, *froidement*. Rien du tout, Madame; et Monsieur m'a rendu un grand service, en dévoilant lui-même une ruse que j'allais vous avouer.

MADAME BARNET. Quoi! vous n'êtes pas sir Blake?

LE DUC. Non, Madame.

HENRIETTE, *à part*. Il nous trompait!

MADAME BARNET. Vous n'êtes point chargé de m'offrir quarante mille florins?

LE DUC. Non, Madame.

MADAME BARNET, *à part*. Et moi qui ai refusé les huit mille de M. Fortunatus... s'il n'était revenu en ce moment...

(*Haut*.) Et de quel droit, Monsieur?

BENEDICT. Oui, Monsieur, de quel droit?

LE DUC. Quant à vous, Monsieur, c'est de vous regardez pas, c'est à Mademoiselle que je veux avouer toute la vérité... Oui, Henriette, vous le savez... m'entrant tous les soirs du plaisir de vous admirer...

BENEDICT. Quoi! est habillé du balcon?

HENRIETTE, *avec émotion*. C'était lui!

LE DUC. Vous ne pouvez comprendre quel charme vous fascine et vous séduit à jeun du triomphe de ce qu'on aime, à entendre ceux qui vous entourent parler votre admiration, que leurs transports rendent encore plus vive...

Lois d'en être jaloux, on en est fier... et dès ce moment j'ai juré que vous seriez à moi, que vous partageriez mon sort.

BENEDICT, *avec colère*. Monsieur!

LE DUC, *avec chaleur*. Pour y parvenir, il n'est point de sacrifices dont je ne sois capable... et quand je devrais vous offrir tout ce que je possède...

MADAME BARNET. Monsieur, nous ne recevons rien que de la main d'un époux.

HENRIETTE, *d'un ton de reproche*. Ah! tantôt... Monsieur ne peut avoir d'autres intentions.

LE DUC, *troubé*. Qui, moi?... non, certainement... et croyez que les motifs les plus nobles, les plus purs...

MADAME BARNET. Alors, Monsieur, qui êtes-vous?

LE DUC, *avec enthousiasme*. Un ami des arts... un artiste... enthousiaste, comme vous, de la musique... un jeune compositeur peu connu encore.

BENEDICT. Il n'a rien fait.

HENRIETTE. Qu'importe? avec du courage et du talent... on parvient toujours.

BENEDICT. Quand je vous disais que vous l'aimiez!

HENRIETTE. Pourquoi pas? je puis l'avouer en ce moment, puisqu'il n'a rien... puisqu'il est artiste comme nous...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS; CHARLOTTE, sortant de la chambre à gauche.

QUINTETTE.

CHARLOTTE, *apercevant le duc*:

Grand Dieu! que vois-je?

(*A madame Barnet et à Henriette*.)

Et pour vous quel bonheur!

(*Faisant au duc une révérence gracieuse*.)

Vous, dans ces lieux... vous, Monsieur!

MADAME BARNET, HENRIETTE ET BENEDICT.

Monsieur!... que dit-elle?...

LE DUC, *à part*.

O fâcheuse rencontre!

HENRIETTE, *à Charlotte*.

Tu te trompes!

CHARLOTTE.

Non pas; j'aimais congénier,

Pour les belles toujours sa tendresse se montrer;

Il m'avait fait la cour...

HENRIETTE.

O ciel!

CHARLOTTE, *riant*.

Pour un instant...

Moi, je ne donne pas dans la diplomatie.

BENEDICT.

Qui? lui?... c'est un compositeur...

Un artiste !

HENRIETTE.

CHARLOTTE, riant.

Tu crois...

(Riant.)

Mais c'est l'ambassadeur

De Prusse.

TOUS.

O ciel !..

CHARLOTTE, de même.

Eh ! oui, ma chère amie.

LE DUC, voulant s'approcher d'Henriette.
Écoutez-moi !

HENRIETTE, s'éloignant de lui avec mépris.

Pour vous j'en rongis, Monseigneur !

ENSEMBLE.

HENRIETTE, à part.

Ah ! c'en est fait, sa perfidie
Change mon cœur, et sans retour
Il vient de perdre pour la vie
Et mon estime et mon amour !

LE DUC, à part.

La pauvre enfant ! de perfidie
Elle m'accuse dans ce jour !
Je sens ici que pour la vie
Son cœur obtient tout son amour !

CHARLOTTE.

Oui, c'est charmant ! la perfidie
De Monseigneur va, dans ce jour,
Contre une chanteuse jolie
Voir échouer tout son amour !

BÉNÉDICT.

Que je bénis sa perfidie !
Sans elle, hélas ! et sans retour,
Celle que j'aime pour la vie
Pouvait lui donner son amour !

MADAME BARNER.

Ces grands seigneurs, leur perfidie
Tient toujours prêt quelque bon tour !
Mais je serai, niece chérie,
Ton égide contre l'amour.

LE DUC, à Henriette.

Pardonnez-moi cette innocente ruse,
Pour pénétrer dans ce séjour.
Ma faute n'est que de l'amour,
Et vos charmes sont mon excuse.

HENRIETTE.

PREMIER COUPLET.

Le ciel nous a placés dans des rangs,
Hélas ! différents.

Vous avez pour vous gloire et grandeur...

Moi je n'ai que mon cœur,

Et pour défendre ce cœur

D'un dangereux séducteur...

Adieu vous dis, Monseigneur,

Monseigneur l'ambassadeur.

DEUXIÈME COUPLET.

Juges donc ce que je deviendrais,

Si je vous aimais !

Peut-être, hélas ! j'en étais bien prêt,

Pour vous quels regrets !

Mais grâce à leurs soins prodents...

Puisqu'il en est encore temps,

Adieu vous dis, Monseigneur,

Monseigneur l'ambassadeur.

LE DUC, à Henriette.

Je ne vous verrai plus ! pour moi quelle douleur !

HENRIETTE, avec effort.

De votre loge, Monseigneur,
Vous pourrez chaque soir éprouver ce bonheur !

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Ah ! c'en est fait, sa perfidie
Change mon cœur, et sans retour
Il vient de perdre pour la vie
Et mon estime et mon amour.

LE DUC.

La pauvre enfant ! de perfidie
Elle m'accuse dans ce jour !
Je sens ici que pour la vie
Son cœur obtient tout son amour.

CHARLOTTE.

Oui, c'est charmant ! la perfidie
De Monseigneur va, dans ce jour,
Contre une chanteuse jolie
Voir échouer tout son amour !

BÉNÉDICT.

Que je bénis sa perfidie !
Sans elle, hélas ! et sans retour,
Celle que j'aime pour la vie
Pouvait lui donner son amour !

MADAME BARNER.

Ces grands seigneurs, leur perfidie
Tient toujours prêt quelque bon tour ;
Mais je serai, niece chérie,
Ton égide contre l'amour.(Le duc sort, reconduit par Charlotte qui lui fait force
révérences en se moquant de lui.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE DUC.

BÉNÉDICT. Vous le renvoyez... vous le congédiez... ah !
que c'est bien à vous !HENRIETTE, avec douleur. Un duc, un ambassadeur...
qui se serait attendu à cela ?CHARLOTTE. Ils n'en font jamais d'autres, ma chère ; mais
comme moi... ne t'y fie pas.MADAME BARNER, avec un soupir. Ah ! c'est dommage
pourtant.

HENRIETTE, sévèrement. Quoi donc ?

MADAME BARNER. Que les principes soient là !... mais il
le faut !.. moi, j'ai toujours été la victime des principes...

BÉNÉDICT. Pourquoi vous n'avez pas de regrets.

HENRIETTE, essuyant une larme. Moi !.. aucun ! (Pre-
nant la main de Bénédicte et de Charlotte.) L'amitié est
là qui me console.

BÉNÉDICT. Oui, oui, l'amitié, vous avez raison...

MADAME BARNER. Et M. Fortunatus... et cet engage-
ment... moi qui ai refusé des conditions superbes !

BÉNÉDICT. Il les offrira toujours.

MADAME BARNER. Eh ! non, vraiment... s'il apprend qu'il
n'y a plus concédence.

HENRIETTE, avec impatience. Eh bien ! qu'importe ?

MADAME BARNER. Ce qu'il importe ?.. tout nous manque
à la fois !..BÉNÉDICT. Je cours chez notre directeur... et s'il ne vous
engage pas... je ne joue pas ce soir, ni de toute la semaine !

CHARLOTTE. Et moi, je suis malade pour trois mois !

HENRIETTE, attendrie. Mes amis... mes chers amis !..

MADAME BARNER. Qui vient là ? est-ce lui ? non, un valet.

CHARLOTTE. La livrée de l'ambassadeur.

UN VALET, entrant. Avert de remonter en voiture, Mon-
seigneur a écrit en bas ce billet pour madame de Barnek.

TOUS. De Barnek.

MADAME BARNER. Je déclare d'avance que mes principes
me défendent de rien entendre.CHARLOTTE. Comment donc ? mais on peut toujours lire...
quand on peut...MADAME BARNER. Si vous le pensez... (Elle ouvre le billet et
qu'elle lit, et pousse une exclamation de surprise.) O mon

Dieu ! ô mon Dieu ! ce n'est pas possible ! (*Le valet sort.*)

TUUS. Qu'est-ce donc ?

MADAME BARNEK, à Charlotte et à Bénédicte d'un ton de protection. Laissez-nous, mes amis, laissez-nous.

CHARLOTTE. Expliquez-nous au moins...

MADAME BARNEK, avec dignité. Je vous prie, mademoiselle Charlotte, de me laisser.

CHARLOTTE. Eh bien ! on vous laissera, et je n'y comprends rien !

BÉNÉDICTE, à Charlotte. Eh ! oui... allons chez Fortunatus, pour cet engagement.

MADAME BARNEK, vivement. Gardez-vous-en bien !, n'allez pas vous compromettre à ce point.

CHARLOTTE. Quoi ! ces vingt mille florins ?

MADAME BARNEK, d'un air de dédain. Quand il en donnerait quarante, croyez-vous que je voudrais pour une pareille somme...

CHARLOTTE. Qu'est-ce qui lui prend donc ?

HENRIETTE. Mais, ma tante... ce qu'on vous écrit là...

MADAME BARNEK, avec fierté. C'est un secret qui me regarde personnellement.

BÉNÉDICTE, riant. Vous !

MADAME BARNEK. Moi-même !

BÉNÉDICTE, de même. Ça me rassure.

CHARLOTTE, de même. Une note diplomatique...

MADAME BARNEK. Comme vous dites !, et je désire être seule pour y répondre.

CHARLOTTE, à part. Elle ne sait pas écrire. (*Haut.*) On s'en va... on s'en va... on ne demande pas à savoir... (*Bas, à Henriette.*) Tu nous diras ce que c'est.

BÉNÉDICTE, bas, à Henriette. Prenez bien garde, au moins...

HENRIETTE. Soyez tranquilles, mes amis, rien ne me fera changer. (*Bénédicte et Charlotte sortent.*)

SCÈNE XI.

HENRIETTE, MADAME BARNEK.

HENRIETTE. Ah çà ! ma tante, qu'est-ce que ça signifie ?

ce mystère avec nos amis, et puis cet air rayonnant que je vous vois.

MADAME BARNEK, avec transport. Je n'y tiens plus...

j'étouffe de joie et de bonheur... ma chère nièce, ma chère enfant... embrassez-moi. Je te disais bien qu'avec de l'ordre... de la conduite et une bonne tante... Mon châte, mon chapeau...

BÉNÉDICTE. Qu'avez-vous donc ?

MADAME BARNEK. Je reviens, ma chère amie... je reviens dans l'instant... j'ai toujours eu l'idée que ça ne pouvait pas nous manquer, et que je finirais par être quelque chose.

HENRIETTE, avec impatience. Mais quoi donc ?

MADAME BARNEK. Tenez, tenez... lisez cette lettre...

quel bruit ça ferait... si on ne nous demandait pas le secret... Embrassez-moi encore... car j'en mourrai de joie, et aura tous de dépit. (*Elle sort très-vivement.*)

SCÈNE XII.

HENRIETTE, seule. Qu'est-ce que cela signifie ? (*Lisant.*) « Madame, depuis qu'Henriette m'a banni de sa présence et m'a défendu de la revoir, je sens que je ne puis »

« vivre sans elle ; un seul moyen me reste de ne la quitter »

« jamais... elle eût accepté la main du pauvre artiste... »

« refusera-t-elle celle du grand seigneur ? » O mon Dieu ! »

« Je connais d'avance les reproches du monde et de ma »

« famille, et je les brave. Mon souverain pourrait seul »

« s'opposer à ce mariage... j'espère bien le fléchir ; mais »

« s'il me refusait son consentement... je n'hésiterais point »

« entre la faveur du prince et le bonheur du mariage... »

« (*Parlant.*) Quel sacrifice ! » D'ici là cependant que ce pro- »

« jet soit secret. J'exige de plus qu'Henriette ne signe au- »

« cun nouvel engagement... qu'elle quitte sur-le-champ »

« le théâtre... et pour le reste... venez me trouver... je »

« vous attends. » Le duc de Valbeug. »

RÉGITATIF.

Dieu ! quo viens-je de lire... en enroir-je mes yeux ?

A moi ! moi, pauvre artiste, un sort si glorieux.

CANTARILE.

Jusqu'à lui son amour m'élevé !

Au premier rang je vais briller...

C'est un prestige... c'est un rêve,

Je crains encore de m'éveiller.

(*Regardant la lettre.*)

Mais non... voici les mots tracés par sa tendresse !

« Et sa femme ! être duchesse ! »

Duchesse ! une prima donna !

Quel triomphe pour l'Opéra !

Jusqu'à lui son amour m'élevé,

Au premier rang je vais briller.

Ah ! si mon bonheur est un rêve,

Amour ! ne viens pas m'éveiller !

CAVATINE.

(*Gaiement.*)

J'aurai des titres, des livrées,

A la cour j'aurai mes entrées,

J'aurai ma loge à l'Opéra,

Où de loin on me lorgnera ;

Des diamants, un équipage ;

Et la foule, sur mon passage,

En m'apercevant s'écriera :

« Voilà notre prima donna ! »

Puis l'un dira : « Dieu ! quel dommage ! »

« N'entendre plus cette voix-là ! »

Ils ont raison, c'est grand dommage,

De renoncer à tant d'éclat !

C'est qu'il était beau mon état !

La j'étais reine

Et souveraine,

Et sous ma chaîne

Qu'on adorait,

Doux esclavage,

Nonnet hommage,

A chaque ouvrage,

M'environnait.

J'entends encore les transports du théâtre,

J'entends un public idolâtre

S'écrier : Brava !

C'est un moment bien doux que celui-là...

Mais ce bonheur l'amour me le rendra.

Et près de lui,

Près de mon mari...

J'aurai des titres, des livrées, etc., etc.

MADAME BARNEK, entrant vivement par la porte à gauche. Allons, ma nièce, allons, il est en bas !, il nous attend dans une voiture à quatre chevaux...

HENRIETTE. Quatre chevaux !

MADAME BARNEK. Dime !, pour nous enlever !, vous et moi... un équipage magnifique !

HENRIETTE. Un équipage !... (*Madame Barnek l'entraîne par la porte à gauche. Le rideau baisse.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel du duc, à Berlin. Porto au fond. Deux portes latérales. A droite, une table ; à gauche, un piano. Une vaste fenêtre avec balcon de côté. Un sofa ; une table à thé, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, seule, richement habillée, à la fenêtre.

(*On entend rouler, puis s'arrêter une voiture.*)

C'est lui... c'est lui... lo voilà... il revient enfin. (*Quitte.*)

tant la fenêtre.) Ah! mon Dieu! j'ai cru que j'allais mourir de saisissement, de joie, en la voyant descendre de voiture. *(tristement.)* Tâchons de nous rainer... il faut le punir de ses trois mois d'absence... s'il me voyait ainsi, il serait trop content.

SCENE II.

HENRIETTE, LE DUC.

UN VALET, annonçant. Monseigneur.

LE DUC, *entrant et courant à Henriette.* Henriette... ma chère Henriette!

HENRIETTE, d'un air froid. Ah! vous voici, monsieur le duc?

LE DUC, *surpris.* Quel accueil!.. Henriette! ne m'aimez-vous plus?

HENRIETTE, s'effaçant. Si, Monsieur... on vous aime... on vous aime toujours. Ah! je n'ai pas le courage de vous cacher mon bonheur.

LE DUC. Ma bonne Henriette... combien ces trois mois d'absence m'ont semblé longs! combien j'ai maudit cette ennuyeuse ambassade qui me retient depuis si longtemps loin de vous!

HENRIETTE. Bien vrai? *(Lui tendant la main.)* Vous le dites si tendrement qu'il faut vous croire... Et pas, Monsieur, *(Montrant son cœur.)* il y a quelqu'un qui plaide si bien pour vous.

LE DUC. Pauvre Henriette! à peine vous eus-je conduite ici, à Berlin, dans mon hôtel, il y a trois mois, en quittant Munich, qu'il fallut m'éloigner, me séparer de vous, le lendemain de notre arrivée... un ordre du roi m'envoyait à Vienne, en mission extraordinaire... et dans ma position, je sus tout à Sa Majesté.

HENRIETTE, souriant. J'aurais mieux un mari qui fût tout à sa femme.

LE DUC, riant. Que voulez-vous? quand on est ambassadeur!

HENRIETTE, avec malice. Prenez garde, Monsieur... je ne le suis pas encore!

LE DUC. Cela revient au même... je vous ai présentée comme ma femme à toute ma famille; le contrat qui vous assure la moitié de ma fortune est irrévocablement signé... et si notre mariage n'est pas encore célébré, mon voyage seul en est la cause.

HENRIETTE. Et si le roi refuse... car vous m'avez dit que notre mariage ne peut avoir lieu sans son consentement... comme si les rois devaient se mêler de ces choses-là!

LE DUC. J'obtiendrai ce consentement, j'en suis sûr... je l'ai réclamé comme le prix des services que je viens de lui rendre à Vienne... Et demain, aujourd'hui peut-être, il me l'accordera... mais d'ici là, je craindrais, sur la résolution du roi, les reproches et les récriminations de ma famille, de tous ces grands seigneurs d'Allemagne qui ne comprennent pas comme moi que le talent est aussi une noblesse... voilà pourquoi je leur ai caché qui vous êtes; voilà pourquoi, aux yeux de tous, je vous ai fait passer pour une personne de noble extraction... c'est indispensable... il le faut... il y va de mon bonheur et du vôtre.

HENRIETTE. Du mien... ah! mon ami, j'en aurai bien gagné!

LE DUC, surpris. Que voulez-vous dire?

HENRIETTE. Si vous saviez comme je me suis ennuyée en votre absence!

LE DUC, vivement. Oh! que c'est aimable à vous!

HENRIETTE. Pas tant... et si j'avais pu faire autrement... mais le moyen... vous me laissez, dans cet hôtel, sous la surveillance et la garde de votre illustre sœur, la comtesse Augusta de Fierschemberg, qui n'est pas si amusante que mon ancienne camarade Charlotte!

LE DUC. Y pensez-vous!.. Ma sœur est une femme distinguée, qui ne voit que des personnes de rang ou de naissance.

HENRIETTE. Eh bien! justement... c'était à périr de tristesse et d'ennui! passer la journée entière à recevoir ou à rendre des visites, rester droite et immobile sur un fauteuil doré, moi qui aimais tant à sauter et à courir... ne plus oser parler de mes anciens succès, de mon beau théâtre, que j'oublie quand vous êtes là, mais auquel, malgré moi, je pensais en votre absence... et puis surtout, m'avoir défendu... non... prise en grâce... c'est la même chose... de m'abstenir ici de toute musique, ma consolation... mon plus vif plaisir.

LE DUC. Vous m'avez mal compris... quand vous êtes seule chez vous, que pouvons-nous peut-être vous entendre...

HENRIETTE, riant. Bien obligée.

LE DUC. Mais vous sentez que devant ma sœur, devant ces dames... dans un salon nombreux... c'est trop bien... l'étonnement, l'admiration que vous sauriez, feraient bientôt reconnaître l'artiste... le grand talent.

HENRIETTE, avec malice. Et le talent est défendu à une duchesse!

LE DUC, riant. On n'y est pas habitué, du moins... *(Avec tendresse.)* Aussi, ma bonne Henriette... ma joie d'être chassé... je vous demande excuse, pendant quelques jours seulement, et jusqu'au commencement du roi, d'éloigner des soupçons...

HENRIETTE. Que chaque instant peut faire naître. Ma pauvre tante est si heureuse d'avoir un carminaire et des plumes, de s'entendre appeler madame la baronne de Boursac, que si je n'avais pas été là pour la surveiller... et venir à son aide... vingt fois déjà votre sœur aurait découvert la vérité.

LE DUC, à Henriette. Silence donc! étourdie... voici la comtesse.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Enfin, monsieur le duc, vous voilà de retour dans votre hôtel?

LE DUC. Oui, ma chère sœur, après trois mois d'absence.

LA COMTESSE. Trois mois! et qu'avez-vous fait pendant ce temps?

HENRIETTE. Oui, Monsieur, vous qui m'interrogez, vous ne m'avez pas rendu compte de votre séjour à Vienne.

LE DUC. Une vie si triste, si monotone... le matin aux affaires...

LA COMTESSE. Et tous les soirs au spectacle.

HENRIETTE, vivement. Au spectacle!

LE DUC. Moi!

LA COMTESSE. Vous me l'avez écrit... c'est du reste votre habitude. *(A Henriette.)* Il y a toujours quelque talent lyrique pour lequel il se passionne...

LE DUC. Ma sœur...

LA COMTESSE. Une idée, un caprice qui ne dure qu'une semaine, ou souvent même qu'un jour...

HENRIETTE. Comment, Monsieur, il serait vrai?

LA COMTESSE. Oui, ma chère amie, mon frère est un peu jeune, un peu léger; mais, grâce à vous...

HENRIETTE, bas, au duc. Vous ne m'avez pas dit cela, Monsieur...

LE DUC, de même. N'en croyez rien.

LA COMTESSE. Soit... ce matin, monsieur le duc?

HENRIETTE, vivement. Je l'espère bien... vous m'ennuieriez, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, sévèrement. Comment, Mademoiselle?

HENRIETTE, se reprenant. Avec ma tante.

LA COMTESSE. À la bonne heure.

HENRIETTE. Où vous voudriez... hors de la ville... à la campagne... *(A demi-voix.)* Pourvu que nous soyons ensemble.

LE DUC, de même. Je le désire autant que vous! mais un rapport au roi, que je dois lui donner ce soir.

LA COMTESSE, à Henriette. J'ai des projets pour vous et

moi, ma chère Henriette... je viens de recevoir une invitation... des billets...

HENRIETTE, *vivement, et avec joie*. Pour un concert? LA CONTESSE. Non... pour le chapitre noble qui se tient aujourd'hui, et auquel votre naissance vous donne le droit d'assister.

HENRIETTE, *avec terreur*. Le chapitre noble!

LE DUC, *lui prenant la main*. Qu'avez-vous?

HENRIETTE, *bas, au duc*. Ah! je tremble de peur... faites que je n'y aille pas, je vous en prie.

LE DUC, *à sa sœur*. Henriette est un peu souffrante, et je désire qu'elle reste.

LA CONTESSE. A la bonne heure... je ne la quitterai pas. HENRIETTE, *bas, au duc*. La belle avance! Je crois que j'aimerais mieux le chapitre noble.

LE DUC. Il faut chercher ici quelques moyens de la distraire...

LA CONTESSE. Si elle savait la musique, nous pourrions en faire toutes les deux.

HENRIETTE, *riant*. Moi, Mademoiselle. (Un geste du duc *arrête*.) A peine si je sais déchiffrer.

LA CONTESSE. Je m'en doute bien... ce n'est pas dans le fond de la Bavière... dans le château de votre tante, que l'on aurait pu soigner votre éducation musicale... mais si vous voulez que ce matin je vous donne une leçon...

LE DUC, *avec humeur*. Une belle idée!

HENRIETTE. Moi! Madame, je n'oserais...

LA CONTESSE. Pourquoi pas?... Je serai indulgente... (Elle sonne, deux domestiques entrent.) J'ai là des airs nouveaux que l'on m'a envoyés, des airs du Sultan Mispout.

HENRIETTE, *vivement*. Du Sultan...

LA CONTESSE. Vous ne connaissez pas cela... un opéra qui vient d'être donné en Allemagne avec quelque succès. (Aux domestiques.) Avancez ce piano. (Se mettant au piano.) C'est l'air que chanta la Parisienne au premier acte.

LA DUC. Mais, ma sœur... c'est trop de complaisance... LA CONTESSE. Occupez-vous de votre rapport en roi, mon frère... et laissez-nous.

LE DUC, *bas, à Henriette*. Refusez, je vous en supplie! HENRIETTE. Est-ce possible? (Riant.) Elle veut me donner une leçon!

LE DUC, *bas, à Henriette*. Au moins prenez garde, et chantez mal... si ça se peut.

TRIO.

LA CONTESSE, *au piano*.

Ecoutez bien.

(Chantant.)

Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, *l'imitant avec gaucherie et timidité*.

Tra, la, la, la, la, la.

(Regardant le duc.)

Etes-vous content?

LE DUC, *l'approuvant*.

C'est cela!

LA CONTESSE.

Non vraiment, ce n'est pas cela!

HENRIETTE, *de même*.

Tra, la, la.

LA CONTESSE, *la représentant*.

C'est un sol!

HENRIETTE, *lui montrant le papier*.

C'est un la!

LA CONTESSE.

C'est vrai!

(Chantant.)

Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, *répétant, mais un peu mieux*.

Tra, la, la, la, la, la.

LE DUC, *bas*.

Prenez garde!.. ah! je tremble d'effroi!

LA CONTESSE, *cherchant à déchiffrer avec peine*.

Tra, la, la, la, la, la...

HENRIETTE, *avec un air d'admiration*.

Quelle facilité!

LE DUC, *bas, à Henriette*.

Vous nous raillez, traitresse!

HENRIETTE, *de même*.

Comme vous le dites, c'est chanter en duchesse!

LA CONTESSE.

Répétez avec moi.

(Déchiffrant avec peine.)

Le divin Mahomet,

Pour mieux charmer nos âmes,

Dans les cieux vous promet

Un paradis secret;

Mais il vous trompe, hélas!

Surtout n'y croyez pas,

Aux biens ne cherchez pas

Ce paradis des femmes;

Car le vrai paradis,

Messieurs, est à Paris.

HENRIETTE, *reprenant l'air qu'elle chante couramment*.

Le divin Mahomet,

Pour mieux charmer nos âmes,

Dans les cieux vous promet

Un paradis secret;

Mais il vous trompe, hélas!

Surtout n'y croyez pas,

Aux biens ne cherchez pas

Ce paradis des femmes;

Car le vrai paradis,

Messieurs, est à Paris.

LA CONTESSE.

Pas mal pour la première fois.

LE DUC, *à part, et regardant Henriette*.

Ah! je crains qu'elle ne se lance!

(A la comtesse.)

Vous feriez mieux d'y réfléchir, je crois.

LA CONTESSE.

Non, non, j'ai de la patience,

J'en ferai quelque chose, et nous la formerons

Avec le temps...

HENRIETTE.

Et grâce à vos leçons...

ENSEMBLE.

LA CONTESSE.

Écoutez... écoutez cela!

Tra, je, la, la, la, la, la,

Tra, la, la, la, la, la, la,

Faites bien ce que je fais là!

HENRIETTE.

Brava! brava! c'est bien cela!

Quelle méthode enchanteresse!

C'est chanter comme une duchesse.

Ah! quel talent vous avez là!

LE DUC.

C'est bien, c'est bien, finissons là;

Je cède à la peur qui m'opprime,

Je craignais de vous enchanter

Qui jadis les deux nous trahira!

LA CONTESSE.

Continuez.

HENRIETTE.

Voguez, sultan joyeux,

Vers les bords de la Seine,

Là, s'offrent à vos yeux

Les délices des cieux;

Et jour et nuit c'est là

Qu'amour vous sourira.

Là, des jeux et des ris

La troupe vous enchaîne,

Car le vrai paradis
Est à Paris.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah! c'est bien mieux, bien mieux déjà,
Moi, sa maîtresse... je suis fière
De voir que mon écuyer
Fait des progrès comme ceux-là!

HENRIETTE.

Oui, cela va bien mieux déjà,
Et j'en rends grâce à ma maîtresse;
Merci, madame la comtesse,
Merci de cette leçon-là!

LE DUC.

C'est bien, c'est bien, finissons là;
Je cède à la peur qui m'opprime,
Je crains sa voix eucharistique
Qui tous les deux nous trahira.

LA COMTESSE, s'écouant.

J'en suis encore toute assise,
Et ne comprends rien à cela.

LE DUC, bas, à Henriette.

Prenez garde, je vous en prie;
En écoutant... je tremble, hélas!

HENRIETTE.

Eh bien! Monsieur, n'écoutez pas!

LA COMTESSE.

Un talent

Aussi grand

C'est vraiment

Surprenant!

Ah! combien je suis fière!

En un instant, je croi,

Voilà mon écuyer

Aussi forte que moi!

HENRIETTE, s'oublant.

Buvons au sultan Mizapouf,

Au descendant du grand Koulof.

Il règne dans Maroc

Par droit de naissance.

Un combat, aussi ferme qu'un roe,

Et des amours bravant le choc,

Il est l'aigle et le coq

Des rois de Maroc.

Verser-lui les vins de France,

Vorrez le champagne et le modoc,

Buvons tous au sultan Mizapouf,

Au descendant du grand Koulof.

LE DUC.

Ce talent

La surprend

Et me rend

Tout tremblant!

Ah! la voilà partie,

Comment la reteair?

Arrêtez, je vous prie!

Elle me fait frémir!

ENSEMBLE.

LE DUC, LA COMTESSE, HENRIETTE.

Buvons au sultan Mizapouf, etc.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BARNEK, en grand costume,
chapeau à plumes.

MADAME BARNEK, au fond du théâtre, apercevant sa
nièce. Bravo! bravo! bravo! bravo!

LE DUC. Allons! la santé! pourvu qu'elle ne nous tra-
hisse pas

LA COMTESSE. Venez donc, madame la baronne, venez
recevoir mes compliments... savez-vous que votre nièce
est de pareilles dispositions?..

HENRIETTE, bas, au duc, en riant. Je croyais avoir
moins que ça.

MADAME BARNEK, se rengorgeant. Mais, Dieu merci,
Madame, c'est assez connu...

LE DUC, à demi-voix. Y pensez-vous?

MADAME BARNEK. C'est assez connu dans notre famille...

c'est moi qui l'ai élevée.

LA COMTESSE. Et pourquoi ne m'en dites-vous rien?

MADAME BARNEK, avec embarras. Pourquoi?

LE DUC. Madame la baronne est si modeste!..

MADAME BARNEK. Oh! oui... c'est mon défaut... modeste
et surtout timide... c'est ce qui m'a dû... j'avais toujours
des peurs quand je chantais...

LA COMTESSE. Ah! vous chantiez aussi?

MADAME BARNEK, avec volubilité. Les Philis, avec quel-
que succès!

HENRIETTE, à part. Voyez-vous l'amour-propre d'ar-
tiste!

LA COMTESSE, étonnée. Vous avez joué?

LE DUC, vivement. En société, dans son château... ma-
dame la baronne est de mon avis... c'est ce qu'on peut
faire de mieux à la campagne.

MADAME BARNEK. Certainement, monsieur mon aïeul,
car ici... à la ville... ce n'est pas moi qui voudrais... au
contraire... si vous saviez à présent combien je méprise
tout cela!

LE DUC. C'est bien!

MADAME BARNEK. Parce que notre rang... notre dignité...

LA COMTESSE. Et le décorum.

MADAME BARNEK. Oui, le décorum.

LE DUC, l'interrompant. C'est bien, vous dis-je... hen-
reusement, voilà le déjeuner, elle se parlera plus. (Don-
nant la main à Henriette.) Bonne Henriette, vous m'avez
fait une peur...

HENRIETTE. Comment? Monsieur?

LE DUC. Je veux dire un plaisir. (Ils s'asseyent autour
de la table à thé; deux domestiques apportent un pla-
teau.)

MADAME BARNEK. Voici le journal de la cour qui vient
d'arriver.

LA COMTESSE. Notre lecture de tous les matins.

HENRIETTE, à part. En voilà pour une heure... comme
c'est amusant.

LA COMTESSE. Voyons les présentations et les réceptions
d'hier... (Lisant.) « Oat en l'honneur d'être reçu par Sa
« Majesté, le comte et la comtesse de Stolberg, le baron
« de Laven... » (Parlant.) C'est du droit... Voilà de la
haute et véritable noblesse... (Lisant.) « La duchesse de
« Stillmarck... » (Parlant.) Tenez, continuez, Henriette.
(Elle lui donne le journal.)

HENRIETTE, lisant au bas de la page. Ah! mon Dieu!
qu'ai-je vu?

Tous. Qu'est-ce donc?

HENRIETTE. « Théâtre royal... Notre nouvel impres-
« rio... le signor Fortunatus, a ouvert la saison par un
« opéra nouveau, a Fortunatus est ici, à Berlin...

LE DUC. Oui, ma chère... depuis quatre ou cinq jours...

HENRIETTE, continuant à lire. Et effet! « Il arrive de

« Vienne, où sa troupe a obtenu le plus grand succès...

« surtout la prima donna, la signora Charlotte, qui a fait

« fureur, qui y était adorée. » (Au duc.) Et vous ne m'en

disiez rien, Monsieur, vous qui êtes resté trois mois à Vienne.

LE DUC, avec embarras. J'ai oublié de vous en parler...

LA COMTESSE, à Henriette. Au bout de la page.

HENRIETTE, lisant au haut de la page. « Le prince Bu-

koodorf... (Regardant au bas de la page.) La signora

« Charlotte, première chanteuse, et Benédic, premier

« ténor... »

LA COMTESSE. Une chanteuse, un ténor?

HENRIETTE, avec joie. Ce pauvre Bénédic... vous vous le rappelez, ma tante?

MADAME BARNEK. Certainement...

HENRIETTE. Il a été applaudi... en on dit beaucoup de bien... j'étais sûre qu'il aurait un jour du talent, de la réputation... qu'il ferait son chemin.

LA COMTESSE. Et comment connaissez-vous tous ces gens-là, ma chère belle-sœur?

LE DUC. C'est tout simple... Quand nous étions à Munich, madame la baronne et sa nièce allaient tous les soirs au théâtre.

HENRIETTE, avec malice. C'est vrai... monsieur le duc nous y a vues souvent.

LE DUC. Une troupe excellente... des voix admirables...

HENRIETTE, souriant. La prima donna surtout... n'est-ce pas, monsieur le duc? (A la comtesse.) Nous recevions même quelques artistes.

LA COMTESSE. Qu'est-ce-je? des comédiens?

MADAME BARNEK. Bien malgré moi, je vous jure... c'est ma nièce qui le voulait.

HENRIETTE. Eh! pourquoi pas? des artistes de mérite... valent bien des comesses qui n'en ont pas...

LE DUC, lui faisant signe. Henriette...

LA COMTESSE. Ah! ma chère, quel langage!

MADAME BARNEK. Ah! ma nièce... quel propos!

LA COMTESSE. C'est du libéralisme tout pur!

MADAME BARNEK, répétant. Certainement, c'est du... comme dit Madame... tout pur!

LE DUC, avec impatience. C'en est trop sur ce sujet... qu'il n'ait plus question, de grâce!

UN VALET, annonçant. Un seigneur italien demande à parler à monsieur le duc.

LE DUC. Qu'il entre... qu'il entre!.. (A part.) Cela du moins fera diversion.

LE VALET, qui a fait signe à la cantonade, revient près du duc. Et voici de la part d'un roi un message pour Monseigneur.

LE DUC, prêt à déchiffrer la lettre. Qu'est-ce donc? (Apercevant Fortunatus.) Dieu! Fortunatus!.. (Bas, à Henriette.) Je ne veux pas qu'il vous voie avant que je l'aie prévenu.

HENRIETTE, bas, au duc. Comme vous voudrez... je m'élague... mais pas pour longtemps. (Elle sort.)

SCENE V.

LE DUC, FORTUNATUS, LA COMTESSE, MADAME BARNEK.

FORTUNATUS, se courbant jusqu'à terre et saluant le duc. Ze suis le servitor humilissime de Monseigneur.

LE DUC, à demi-voix. Pas un mot de tout ce que vous dites devant ma sœur ou devant d'autres personnes.

FORTUNATUS, saluant les dames et reconnaissant madame Barnek. Ah! mon Dieu!

MADAME BARNEK. Bonjour, mon cher Fortunatus, nous parlons de vous tout à l'heure.

FORTUNATUS. Elle a un air de protection aussi éloquent que son costume.

LE DUC. Silence!

MADAME BARNEK. Parlez, mon cher, que voulez-vous? nous aimons à protéger les arts.

FORTUNATUS, au duc. Ze tenais vous supplier, Monseigneur, de prendre à mon théâtre une loge pour la saison... nous en avons de six et de huit personnes... ma se l'engagerai à prendre celle de huit per lui et per sa famille, (Regardant madame Barnek.) qui teut de la place.

LE DUC. Comme vous voudrez.

FORTUNATUS. Nous avons ce soir une superbe représentation... la seconde du Sultan Mirapouf, opéra.

LA COMTESSE. Dont nous chantons un air tout à l'honneur.

LE DUC. C'est bien, cela suffit.

FORTUNATUS, se courbant. Ze remercie infiniment Mon-

T. XIV.

seigneur, et se m'en va... d'autant que s'ai en bas, dans ma voiture, notre prima donna, la signora Charlotte, qui m'attend... et qui t'est point patiente... (A demi-voix.) vi la connaissez!

LE DUC, vivement. Hélas! vous, alors.

FORTUNATUS. Monseigneur gardera-t-il aussi la petite loge grâce qui donne sur le théâtre, et que les autres années il avait, dit-on, l'habitude de louer?.. C'est souvent très-commode pour l'inceste.

LE DUC, avec impatience. Je la prends aussi... mais l'en vous attend.

FORTUNATUS. Ze vous les enverrai toutes les deux pour ce soir... et il est bien entendu que c'est per tous les jeurs...

LE DUC. C'est dit.

FORTUNATUS. Excepté pour les représentations extraordinaires... et celles à bénéfice... et nous en aurons une prochainement... celle de notre premier ténor, le signor Bénédic... qui fait des ses visites pour cela.

LE DUC, sans écouter Fortunatus, a déchiffré la dépêche qu'il tenait à la main et y jette les yeux. Qu'il se voit!

LA COMTESSE. Qu'est-ce donc?

LE DUC, apercevant Charlotte qui entre, et serrant le papier. Ah! mon Dieu!

SCENE VI.

LE DUC, CHARLOTTE, FORTUNATUS, LA COMTESSE ET MADAME BARNEK, assises à droite et causant.

CHARLOTTE. A merveille! c'est aimable... et très-gentil!.. voilà deux heures, monsieur Fortunatus, que vous me faites attendre dans votre voiture... Meis, un premier sujet!

FORTUNATUS. Signora, mille pardons.

CHARLOTTE. C'est moi qui dois en demander à monsieur le duc, de venir ainsi chercher mon directeur jusque dans cet hôtel.

FORTUNATUS. C'est, s'ose le dire, me sère enfant, oune conséquence...

CHARLOTTE. Que j'ai faite exprès, et dont je suis enchantée. (Avec malice.) J'avais un instant d'audace à demander à Monseigneur...

LE DUC, troublé, à demi-voix. Ici!.. Charlotte, y pensez-vous?... et Henriette?

CHARLOTTE. N'est-ce que cela? je m'adresserai à elle-même pour faire apostiller ma pétition... Il me faut mon audience, Monseigneur.

LE DUC. De grâce... prenez garde!..

CHARLOTTE, à part, au duc. Venez me l'accorderes...

LE DUC, de même, très-embarrassé. Oui, Charlotte, oui, mais plus tard.

LA COMTESSE, se levant. Eh! quelle est donc cette femme?

MADAME BARNEK. Ne faites pas attention, madame la comtesse, c'est une comédienne.

CHARLOTTE, se retournant avec fierté. Une comédienne! (Apercevant madame Barnek en grande parure avec une toque à plumes, elle part d'un éclat de rire.)

QUINETTE.

CHARLOTTE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

VOUS.

Qu'a-t-elle donc?

CHARLOTTE, riant plus fort et se soutenant à peine.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Je n'en puis plus! un fauteuil... ou j'expire!

FORTUNATUS, lui apportant un fauteuil.

Elle se trouve mal!

CHARLOTTE, se jetant sur le fauteuil et se roulant à force de rire.

Ah! ah! ah! ah! ah!

Je n'ai rien vu de pareil à cela!

TOUTS.

Et qui donc ainsi vous fait rire ?

CHARLOTTE, montrant madame Burnek.

Madame... avec sa toque à plumes!.. ah! ah! ah!

LA COMTESSE.

Outrager à ce point madame la baronne!..

CHARLOTTE, riant plus fort.

Baronne!.. ah! ah!

LE DUC ET FORTUNATUS, bas, à Charlotte.

Au nom du ciel! vous taisez-vous?

CHARLOTTE, se tenant les côtés.

Que Madame me le pardonne!..

Je ne puis pas!

MADAME BARNER.

Redoutez mon courroux!

Insolente!

CHARLOTTE, se levant.

Ah! vraiment! Madame était moins fière

Lorsque autrefois elle jouait

Les Philis!!!

TOUTS.

Les Philis!!!

LE DUC ET FORTUNATUS, bas, à Charlotte.

Voulez-vous bien vous taire!..

CHARLOTTE.

Les Philis, et les Dugazon... corset!!!

ENSEMBLE.

LE DUC, FORTUNATUS ET MADAME BARNER.

Elle ne peut se taire,

Sa langue de vipère

Ici nous désempère

Et va tout découvrir!

Non, non, rien ne l'arrête,

C'est pis qu'une tempête!

N'écoutant que sa tête,

Elle va nous trahir!

CHARLOTTE.

Je ne veux pas me taire.

Lorsqu'avec moi, ma chère,

On veut fuir la fièvre,

On doit s'en repentir!

Non, non, rien ne m'arrête

Redoutez la tempête!

Je n'en fais qu'à ma tête

Et veux tout découvrir!

LA COMTESSE.

Qu'entends-je? et quel mystère!

O soudaine lumière!

Qui malgré moi m'éclaire

Et me fait triompher!

De surprise muette

Je reste stupéfaite!

(A Charlotte.)

Que rien ne vous arrête,

Je veux tout découvrir!

CHARLOTTE.

Eh bien! vous saurez tout, madame la comtesse.

(Montrant madame Burnek.)

La noble dame qui voilà

Au théâtre a gagné ses quartiers de noblesse!

TOUTS.

O ciel!

CHARLOTTE.

Et comme moi sa séduisante nièce,

Avant d'être duchesse, était prima donna!

LA COMTESSE.

Vit-on jamais d'affront pareil à celui-là!

(Avec force.)

Un tel hymen est un outrage...

Nous ne pouvons l'accepter sans rougir!

Le roi doit s'opposer à votre mariage!

Nous l'en supplions tous...

LE DUC, montrant le papier qu'il tient à la main.

Il vient d'y consentir!

(A madame Burnek.)

Tenez, portez à votre nièce

Cet écrit qui contient sa royale promesse.

(Souriant.)

Pour cet hymen je crois qu'il ne manque plus rien!

LA COMTESSE.

Que mon consentement...

CHARLOTTE, à demi-voix.

Et peut-être le mien.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Jamais, jamais ce mariage

N'aura l'aveu de votre sœur!

Jamais, jamais d'un tel outrage

Je n'oublierai le déshonneur!

LE DUC.

Pour vous, ce n'est point un outrage.

Calmez, calmez votre fureur;

J'espère qu'à ce mariage

Bientôt consentira ma sœur.

FORTUNATUS ET MADAME BARNER, montrant la comtesse.

Voyez!.. voyez! quelle est sa rage!

Rien ne saurait briser son cœur!

(Montrant Charlotte.)

El c'est pourtant son bavardage

Qui vient d'exciter sa fureur!

CHARLOTTE.

Voyez! voyez quelle est leur rage!

Pour moi, j'en ris au fond du cœur!

De tout ce bruit, de ce tapage,

C'est pourtant moi qui suis l'auteur.

LE DUC, à la comtesse.

Cette colère opinâtre

Se calmera...

MADAME BARNER, s'approchant de la comtesse.

Sans doute.

LA COMTESSE, avec mépris.

Eloignez-vous!

Une baronne de théâtre!

CHARLOTTE, s'approchant de madame Burnek.

Voyez pourtant ce que c'est que de nous!

MADAME BARNER, avec mépris.

Laissez-moi! laissez-moi! redoutez mon courroux.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Jamais, jamais ce mariage

N'aura l'aveu de votre sœur!

Jamais, jamais d'un tel outrage

Je n'oublierai le déshonneur!

LE DUC.

Pour vous ce n'est point un outrage.

Calmez, calmez votre fureur;

J'espère qu'à ce mariage

Bientôt consentira ma sœur.

FORTUNATUS ET MADAME BARNER, montrant la comtesse.

Voyez!.. voyez! quelle est sa rage!

Rien ne saurait briser son cœur.

(Montrant Charlotte.)

El c'est pourtant son bavardage

Qui vient d'exciter sa fureur.

CHARLOTTE.

Voyez, voyez quelle est leur rage!

Pour moi, j'en ris au fond du cœur!

De tout ce bruit, de ce tapage,

C'est pourtant moi qui suis l'auteur!

(La comtesse sort par la droite avec le duc qui cherche à l'apaiser; Fortunatus et Charlotte vont pour sortir par le fond au moment où paraît Bénédicte.)

FORTUNATUS. Tu viens, mon pauvre garçon, pour ton bûche ?

BÉNÉDICT. Oui, pour offrir une loge à messeigneur l'ambassadeur...

CHARLOTTE. Monseigneur est mal disposé... Vous n'aurez pas bon accueil, mon cher Bénédicte, mais adressez-vous à sa tante, à madame la baronne.

BÉNÉDICT. s'approchant. Quel madame Barnek.

MADAME BARNEK, le reconnaissant. Encore un comédien ! mais ne me voit donc que cela aujourd'hui !... Votre servante, mon cher, je n'ai pas le loisir de vous écouter, et je vous salue. (Elle sort par la porte à gauche.)

CHARLOTTE, montrant madame Barnek. La tante est étourdissante de majesté ! (Elle sort en riant, avec Fortunatus, par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

BÉNÉDICT, seul. Elle n'a pas le loisir de reconnaître ses anciens amis... et sans doute, tous ceux qui demeurent ici seraient comme elle... Ça m'a fait effet... quand je suis entré dans ce bel hôtel, quand j'ai demandé à suive : M. l'ambassadeur y est-il ? — Oui. Et j'ai hésité, j'ai tremblé de tous mes membres en ajoutant : — Et madame l'ambassadeur !... — Elle y est ; mais elle n'est pas visible. — Et ça m'a donné un peu de cœur... et je me suis dit : Je ne crains rien, je ne la verrai pas !... Car si le malheur avait voulu que je l'eusse rencontrée... je ne sais pas ce que je serais devenu... (Apercevant Henriette.) Ah ! mon Dieu ! c'est fait de moi !

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, BÉNÉDICT.

HENRIETTE, entrant avec joie. Cette permission du roi, que vient de me remettre ma tante, c'est donc vrai !... il n'y a donc plus d'obstacle !...

BÉNÉDICT, à part. Si je pouvais m'en aller sans être vu ! (Il heurte un fauteuil.)

HENRIETTE, se retournant et l'apercevant. Bénédicte ! !

DUO.

BÉNÉDICT, timidement.

Oui... c'est moi qui viens ici,
Madame l'ambassadeur,
Offrir pour mon bûche
Une loge que voici.

HENRIETTE.

Ah ! si je puis aujourd'hui
Vous servir de protectrice,
Je rends grâce au sort propice,
Qui m'offre un ancien ami.

BÉNÉDICT.

De cet ami, malgré votre opulence,
Le nom n'est donc pas effacé ?

HENRIETTE.

Ah ! dans ces lieux, votre seule présence
Me rend tout mon bonheur passé !

ENSEMBLE.

De l'aurore de notre vie

Comment perdre les souvenirs ?

Je le sens, jamais on n'oublie

Premiers chagrins, premiers plaisirs !

HENRIETTE.

Je vois encore l'humble mansarde

Où nous répétions tous les deux !

BÉNÉDICT.

Où parfois, sans y prendre garde,

Nous chantions faux à qui mieux mieux !

Et cette sérénade

Que me donnait un camarade ?

BÉNÉDICT.

Quoi ! vous n'avez rien oublié ?

HENRIETTE.

Non, non, je n'ai rien oublié,
Ni les succès, ni l'amitié.

ENSEMBLE.

De l'aurore de notre vie

Comment perdre les souvenirs ?

Je le sens, jamais on n'oublie

Premiers chagrins, premiers plaisirs !

HENRIETTE, gaiement.

Et puis, comme aux moindres caprices...

BÉNÉDICT.

On était vite à vos genoux !

HENRIETTE.

Et puis le soir dans les caresses...

BÉNÉDICT.

Joyeux propos et billets doux.

HENRIETTE.

Sans or et sans richesse aucune...

BÉNÉDICT.

Toujours gais et de bonne humeur !

HENRIETTE.

Tout en attendant la fortune...

BÉNÉDICT.

On avait déjà le bonheur !

ENSEMBLE.

Ah ! le bon temps !

Quels doux instants !

Ah ! qu'on est bien

Quand on n'a rien !

Ah ! l'heureux temps que celui-là !

Toujours mon cœur s'en souviendra !

BÉNÉDICT.

D'abord comme la salle entière...

HENRIETTE.

En silence nous écoutait !

BÉNÉDICT.

Et quand s'élançant du parterre...

HENRIETTE.

Un brave qui nous suivait !

BÉNÉDICT.

Et lorsque pleuvaient sur la scène

HENRIETTE.

Les bouquets aux mille couleurs.

BÉNÉDICT.

Ah ! ces jours-là vous étiez reine...

HENRIETTE.

Avec ma couronne de fleurs !

ENSEMBLE.

Ah ! le bon temps !

Quels doux instants ! etc.

BÉNÉDICT.

Et vous rappelez-vous encore ?...

A peine le rideau tombait,

L'écho de la salle sonore,

De votre oïe retentissait...

C'est vous... c'est vous qu'on demandait !

HENRIETTE.

C'est vrai... c'est vrai !

BÉNÉDICT.

D'avant le puit d'idolâtrie,

C'est moi... moi qui sur le théâtre

(Lui prenant la main.)

Vous ramenaient ainsi... je tenais votre main

Que dans mon transport soudain

Malgré moi je serrais... ainsi !

BÉNÉDICT, retirant sa main.

Bénédicte !..

BÉNÉDICT.

Ab ! pardon, j'oubliais qu'aujourd'hui...
(Reprise de la première phrase du duo.)
 Aujourd'hui, je viens ici,
 Madame l'ambassadrice,
 Offrir pour mon bénéfice,
 La logo que voici...

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT, la lui donnant.

La voici, la voici...

HENRIETTE, avec émotion et prenant le coupon de logo.
Merci, Bénédicte, merci !

Ainsi donc, Bénédicte... vous avez un bénéfice ?

BÉNÉDICT. Oui, Modemo... qu'on me devait depuis longtemps... depuis Vienne.

HENRIETTE. Où vous avez eu de grands succès ?

BÉNÉDICT. A ce qu'ils disent... et alors M. Fortunatus a doublé mes appointements.

HENRIETTE. Ah ! tant mieux ! vous êtes donc heureux ?

BÉNÉDICT. Non, Modemo... mais je suis riche.

HENRIETTE. Et nos anciens amis, et Charlotte ?

BÉNÉDICT. Ah ! celle-là, elle est au pinacle !... elle a en, à Vienne, un sacré de rapo... Tous les soirs, des vers... des bouquets et des bravos... tous les journaux retentissaient de ses éloges... il n'était question que d'elle... comme de vous autres !

HENRIETTE. Oh ! moi... l'on n'en parle plus !

BÉNÉDICT. C'est ce que je me disais : C'est étonnant... on ne parle donc pas des duchesses ! tandis que Charlotte la cantatrice... et puis... ce n'est rien encore... La-bas, à Vienne, elle avait tourné toutes les têtes... c'était à qui lui ferait la cour... M. le duc, votre mari, a dû vous le dire.

HENRIETTE. Non, vraiment, il ne m'a rien dit.

BÉNÉDICT. Ah !... c'est différent !... tous les grands seigneurs étaient à ses pieds... Ces nobles d'Allemagne, si fiers et si haultains, se disputaient à qui serait reçu chez elle... à qui l'entourerait de sous et d'hommages... Enfin, tout comme vous... dans votre temps... avant votre bonheur.

HENRIETTE, à part. Oui, vraiment.

BÉNÉDICT. Mais vous avez un si bel emploi maintenant... je vous dirai un si bel état ! Et puis, tant d'éclat... tant d'esime... tant de considération surtout.

HENRIETTE. Silence !... c'est la sœur de mon mari.

SCENE IX.

BÉNÉDICT, HENRIETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, s'avançant gravement près d'Henriette.
Mademoiselle... vous savez que le roi, par une faiblesse que le respect m'empêche de qualifier, a consenti à approuver une union...

HENRIETTE. J'ai lu la lettre de Sa Majesté.

LA COMTESSE. Ou plutôt une mésalliance dont, pour l'honneur de la famille nous sommes tous indignes !

HENRIETTE. Malame... *(Montrant Bénédicte.)* Il y a ici un étranger...

LA COMTESSE. Ce que je dis... je la dirais devant tout le monde... J'avais déclaré à mon frère qu'aucun pouvoir ne me forcerait à vous reconnaître, et je parlais au nom de tous nos parents... qui viennent de protester.

HENRIETTE, à part. Qu'entends-je ? ah ! quelle humiliation ! *(Regardant Bénédicte.)* et devant lui encore !

LA COMTESSE. Mais, valant par les prieres et les supplications de M. le duc, qui, après tout, est le chef de la famille, je lui ai promis de venir vous trouver, et voici les conclusions que je puis me permettre... Je ne m'oppose plus à ce mariage, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... je consens même à vous voir ici, chez mon frère... ou chez moi, le matin... le matin seulement.

BÉNÉDICT. Eh bien ! par exemple !

HENRIETTE, lui faisant signe de se taire. Bénédicte...

LA COMTESSE. C'est vous dire assez que le soir, en public, et à l'Opéra, il n'est pas convenable que l'on nous voie ensemble... Voici deux loges que le signor Fortunatus vient d'envoyer... vous êtes ici chez vous... choisissez.

HENRIETTE, défaisant une des enveloppes. Le choix sera facile... la belle loge à la grande dame... l'autre à l'humble artiste.

BÉNÉDICT. L'humble artiste !... elle qui, à Munich, était respectée et honorée... elle !... que les grandes dames étaient trop heureuses d'avoir dans leurs salons.

HENRIETTE, voulant l'arrêter. Silence !

BÉNÉDICT. Elle à qui le roi lui-même est venu faire des compliments, après une si longue absence !

LA COMTESSE, la taillant de la tête aux pieds. Quel est cet homme ?

BÉNÉDICT, avec fierté. Bénédicte, premier ténor...

LA COMTESSE. Un chanteur ici !... sortez !

HENRIETTE. Bénédicte, restez. *(A la comtesse.)* Madame, par égard pour M. le duc de Valberg, que j'aime, et dont je suis tendrement aimée, j'ai dû consentir à cacher la vérité à tout le monde, et à vous-même, jusqu'à l'adhésion du prince à notre mariage ; mais maintenant que je n'ai plus de ménagements à garder, je puis avouer avec orgueil ce que j'étais quand votre frère m'a offert sa main.

BÉNÉDICT. Très-bien !

HENRIETTE, avec hauteur. Quant aux discours que je viens d'entendre, je ne les supporterai pas davantage... je suis duchesse de Valberg, Madame, femme de l'ambassadeur, votre frère, et je pourrai que je suis digne de mon titre et de mon rang en ne souffrant plus qu'on les oublie devant moi.

LA COMTESSE. C'est d'une audace !

HENRIETTE, lui faisant une révérence. Je ne vous re tiens plus, Madame. *(La comtesse sort en faisant un signe de colère.)*

SCENE X.

BÉNÉDICT, HENRIETTE.

BÉNÉDICT, regardant sortir la comtesse. Bravo ! c'est bien... aussi bien que si vous le lui aviez dit en musique. *(Foyant qu'Henriette s'est assise et pleure.)* Eh mais ! qu'avez-vous donc, vous pleurez ?

HENRIETTE, avec une vive émotion. Ah ! mon Dieu ! que cette scène m'a fait mal.

BÉNÉDICT. Moi qui la croyais si heureuse !

HENRIETTE. Est-ce donc là le sort qui m'attend ! Est-ce pour de pareils outrages que j'ai échoué mon indépendance, que j'ai renoué à cet art, à ce talent qui faisaient ma gloire et mon bonheur ?

BÉNÉDICT. Vous qui aviez chez nous les honneurs, la fortune et l'amitié, car nous vous aimions tous... je ne parle pas de moi, c'est tout simple... mais les autres... il n'y a pas de jour où l'on ne pense à vous, où l'on ne dise : Cette pauvre Henriette ! qu'elle était bonne ! qu'elle était aimable ! qu'elle avait de talents, avant d'être duchesse.

HENRIETTE. Ah ! duchesse... je n'y tiens plus... mais du moins, son amour me reste, et me tiendra lieu de tout... car tant qu'il m'aimera, Bénédicte, je ne regretterai rien.

BÉNÉDICT, secouant la tête. Certainement, tant qu'il vous aimera... mais ces grands seigneurs, ça aime tous les succès, toutes les renommées.

HENRIETTE. Que voulez-vous dire ?

BÉNÉDICT. Oh ! rien. On ne peut pas empêcher les propos, quelque absurdes qu'ils soient... et on a prétendu à Vienne, comme si c'était possible, qu'un loutard séduit par les tromphes de Charlotte...

HENRIETTE. Qui ? M. le duc !

BÉNÉDICT. Je n'ai pas dit cela... je ne l'ai pas dit.

HENRIETTE. Et vous avez raison, il ne me tromperait pas,

lui... c'est impossible... (A part.) et pourtant, cette légèreté dont me parlait sa sœur... son embarras, ce matin, quand on a prononcé le nom de Charlotte... ah! j'ai eu soir au spectacle... le duc y sera aussi. (Décachant l'enveloppe de la lettre.) Si de cette loge... j'examinerai. (Regardant le papier qui est sous l'enveloppe.) Ah! mon Dieu! ce n'est point un coupon de loge, c'est une lettre, une lettre de Charlotte! c'est son écriture. « Non, monsieur le duc, vous ne trouverez point ici la loge grillée » que Fortunatus vous envoyait, et que j'ai prise. Je vous ai demandé, ce matin, une audience que vous n'avez pas voulu m'accorder... il n'en était pas de même à Vienne. »

BENEDICT. C'est assez clair.
HENRIETTE. « J'ai une pétition à vous présenter, et vous » auriez la bonté de me recevoir et de m'écouter dans votre » loge grillée, qui est aujourd'hui la mienne, sinon, c'est » à Henriette que je m'adresserais... et l'explication que » j'aurai avec elle sera moins amusante que celle de ce ma- » tin avec sa respectable tante. » (Avec douleur.) Ah! plus de doute maintenant... moi qui avais en lui tant d'a- » mour, tant de confiance! c'est affreux!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, FORTUNATUS.

TRIO.

FORTUNATUS.

Je suis ruiné... se sous perdit!
Mon savoir-faire est confondu!

BENEDICT ET HENRIETTE.

Eh mais! quelle fureur vous guide?

FORTUNATUS.

Ah! se sous, vi pouvez le voir,
Dans un état de désespoir
Presque voisin du suicide!

BENEDICT ET HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc?

FORTUNATUS.

Je viens pour prévenir
Monsieur l'ambassadeur et sa charmante épouse...
Le spectacle annoncé, ce soir ne peut tenir;

Za le change.

BENEDICT ET HENRIETTE.

Pourquoi?

FORTUNATUS.

La fortune saouée
Vient d'envoyer un rhume à ma prima donna!
Elle me le fait dire!

BENEDICT, bas, à Henriette.

Ah! je comprends cela!

Et c'est une ruse entre nous,

HENRIETTE, de même.

Pour se trouver au rendez-vous.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Fortune dont la main m'accable,
Adoucis pour moi la rigueur,
Et jette un regard secourable
Sur un malheureux directeur!

HENRIETTE.

Forfait dont la preuve m'accable
Et qui détruit tout mon bonheur,
Je saurai punir le coupable
De l'outrage fait à mon cœur!

BENEDICT.

La trahison est véritable,
Tous deux outrageaient votre cœur;
Vous devez punir le coupable,
Vous devez venger votre honneur.

FORTUNATUS, au désespoir.

Le Sultan Mizapouf, chef-d'œuvre des plus beaux,

Qui faisait par la foule envahir nos bureaux!
Ne sera pas donné!

BENEDICT.

Calmez-vous, je vous prie!

FORTUNATUS.

M'enlever ma recette!... ah! c'est m'ôter la vie!

HENRIETTE, s'asseyant près de la table et ramenant la lettre dans la première enveloppe qu'elle recachète.

Rendons-lui, je le doi,

Ce billet... qui n'est pas pour moi.

FORTUNATUS.

Je vais changer l'affiche... et de rage nicté,

Leur donner du Mozart aux douloureux livrés!

HENRIETTE, à un domestique, à qui elle ramet la lettre.

Ce billet pour monseigneur

L'ambassadeur.

FORTUNATUS.

Ah! quel malheur! ah! quelle perte!

Je vois d'ici les bans de ma salle déserte:

Je compte avec effroi les rares spectateurs,

Bien moins nombreux! hélas! que mes acteurs!

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Fortune dont la main m'accable,

Adoucis pour moi la rigueur,

Et jette un regard secourable,

Sur un malheureux directeur.

HENRIETTE.

Forfait dont la preuve m'accable

Et qui détruit tout mon bonheur.

Je saurai punir le coupable

De l'outrage fait à mon cœur!

BENEDICT.

La trahison est véritable,

Tous deux outrageaient votre cœur,

Vous devez punir le coupable,

Vous devez venger votre honneur.

HENRIETTE, à part, et réfléchissant.

C'est mon talent qui faisait ma puissance,

En le perdant j'ai perdu tous mes droits.

Et chaque jour il faudrait, je le vois,

Gémir de sa froideur ou de son inconstance.

Non, non, le dessein en est pris,

Je saurai me soustraire à de pareils mépris...

FORTUNATUS, sautant.

Adieu donc?

HENRIETTE, le retenant.

Arrête!

FORTUNATUS.

Que veut son excellence?

HENRIETTE, lentement et réfléchissant.

Donnez ce soir votre opéra...

FORTUNATUS.

Par quel moyen?

HENRIETTE.

Le ciel l'inspirera.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Une douce espérance

Fait palpiter mon cœur,

D'une recette immuable

J'entrevois le bonheur!

Ah! oui, j'aime à le croire,

O jours tant désirés

De fortune et de gloire,

Pour moi vous reviendrez.

HENRIETTE.

Une noble vengeance

Vient enflammer mon cœur!

Punissons qui m'offense

En retrouvant l'honneur!

A lui seul je dois croire,
Beaux jours tant désirés,
Jours d'ivresse et de gloire,
Pour moi vous reviendrez!

BÉNÉDICT.
Une noble vengeance
Vient enflammer son cœur!
Punissez leur offense,
Et vengez votre honneur!
A lui seul il faut croire.
Mementsi désirés,
Jours d'ivresse et de gloire,
Enfin vous reviendrez!

FORTUNATUS, à Henriette.

Quel est votre dessein?

HENRIETTE.
Du secret!
(A Bénédict.)

Du silence.

FORTUNATUS.

J'en frémis de bonheur!

BÉNÉDICT.
Je tremble d'espérance!
HENRIETTE.

O vous, mes seuls amis, je me fie à vous deux!..
Venez, venez, sans bruit quittons ces lieux!

ENSEMBLE.
HENRIETTE.

Une noble vengeance
Vient enflammer mon cœur!
Punissons qui m'offense
En retrouvant l'honneur!
A lui seul je veux croire.
Beaux jours que j'ai perdus,
Jours d'ivresse et de gloire,
Vous voilà revenus!

BÉNÉDICT ET FORTUNATUS
Une noble vengeance
Vient enflammer son cœur!
Je tremble d'espérance!
Je tremble de bonheur!
Marchons à la victoire!
Beaux jours qu'elle a perdus,
Jours d'ivresse et de gloire,
Vous voilà revenus!

(Ils sortent tous trois par la porte du fond.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une loge grillée. Petite décoration d'un plan. Au fond, l'ouverture de la loge fermée par des stores. Quand les stores sont levés, on aperçoit, au fond, le haut des décorations du théâtre, que l'on est censé voir de la loge où se passe cet acte. Petites portes latérales : celle de droite donne sur le théâtre, celle de gauche dans la salle.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, seule, enveloppée d'une mante rabattue sur les yeux, et entrant par la petite porte du théâtre. Personne ne m'a vu! me voici dans la loge grillée de M. le duc! et m'y voit inconnue... non pas que je ne sois rassurée par ma conscience et par le motif qui m'a mené; mais en est si méchant au théâtre, et puis ils sont tous si jaloux de moi! parce que j'ai du talent, de la figure... Quels projets on ferait au foyer si l'on me savait ici! Avez-vous vu Charlotte? — Non. — Elle est dans la petite loge de l'ambassadeur. — Bah! en tête-à-tête? — Précisément. — Ah! c'est une inconvenance qui n'est

« pas permise... » Avec ça qu'elles ne s'en permettent pas, mes camarades; mais, moi, je suis trop honnête, je vois tout et je ne dis rien, pas même que la seconde chanteuse a deux amants, et que la troisième n'en trouve plus. (Allant près de la loge grillée du fond.) Ah! men Dieu! voilà qu'on arrive dans la salle, on allume les rampes... tout le monde doit être sur le théâtre; heureusement je m'y suis prise de bonne heure; et, sans rencontrer personne, j'ai pu entrer par cette porte dérobée qui donne sur la scène. (Examinant la loge.) Quel luxe! quelle élégance! c'est drôle, tout de même... une loge grillée... vue à l'intérieur!

PREMIER COUPLET.

Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets!..
La grille légère
Dérobe avec art
Plus d'un deux mystère,
Plus d'un doux regard!
La pièce commence,
On risque un aveu!
Mais l'ouvrage avance,
On s'avance un peu!
Puis, sans qu'en approuve
Un hardi dessein,
Une main se trouve
Dans une autre main!
Ah! ah! ah!
Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets!..

DEUXIÈME COUPLET.

« Ah! de ma tendresse
« Écoutez les vœux!..
« — J'écoute la pièce,
« Cela vaut bien mieux! »
Mais la méthode
A tant de douceur!
L'oreille ravie
Est si près du cœur!
La beauté sauvage
S'émuit, et biondi
L'on maudit l'ouvrage
Qui finit trop tôt!
Ah! ah! ah!
Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets.

SCENE II.

CHARLOTTE, LE DUC.

CHARLOTTE. Ah! vous voilà enfin, monsieur le duc!
LE DUC. Oui, Mademoiselle; je suis entré par la porte de la salle. (A part.) Oh Henriette n'est pas encore arrivée!
CHARLOTTE, riant. Quand je vous disais, Monseigneur, que j'aurais mon audience!

LE DUC. Il l'a bien fallu! après ce qui s'est passé ce matin!.. avec une tête comme cela, on est capable de tout!

CHARLOTTE, riant. Même de la perdre pour être agréable à Monseigneur... c'est du moins ce que voulait son excellence... il y a un mois, à Vienne!

LE DUC, contrarié. Ne parlons plus de cela, Charlotte; je fus un instant bien fou, bien étourdi.

CHARLOTTE. Certainement!.. m'avoir laissé croire que votre amour pour Henriette n'existait plus...

LE DUC. J'en suis sûr, j'en conviens... je fus entraîné... charmé, malgré moi, par des talents, des grâces, des succès, qui me rappelaient ceux que j'adorais dans Henriette.

CHARLOTTE. Et Monseigneur voulait me séduire par amour pour une autre.

LE DUC. Pas précisément!..

CHARLOTTE. Tenez, monsieur le duc, je me suis dit souvent que ce que vous aimez en nous, vous autres grands seigneurs, c'est moins la femme que l'actrice... vous adorez chaque soir Ninette, Desdemone; mais, par malheur, votre passion finit souvent avec la pièce, et la plus grande artiste du monde ne sera pas plus aimée qu'une femme ordinaire le jour où, comme Henriette, elle descendra du trône... Eh mais! Dieu me pardonne, je crois qu'il ne m'écoute pas!

LE DUC, avec distraction. Si vraiment, j'admire votre raison.

CHARLOTTE. Écoutez donc, on ne peut pas toujours être folle, quand on ne serait que pour changer.

LE DUC. Sans doute, Charlotte; mais l'objet de votre dédain... car vous en avez une à me faire...

CHARLOTTE. Oui, j'ai besoin de votre crédit... vous m'avez promis, à Vienne, un dévouement éternel...

LE DUC, embarrassé. C'est-à-dire, Charlotte...

CHARLOTTE. Comment, Monsieur? est-ce que vous l'auriez oublié?

LE DUC. Non vraiment... mais c'est que...

CHARLOTTE, avec malice. C'est qu'on est sujet à manquer de mémoire, parmi nous autres comédiens...

LE DUC, avec aigreur. Vous parlez de vous...

CHARLOTTE. De vous aussi, messieurs les diplomates... Le théâtre est plus grand... voilà tout... nous jouons le soir, et vous toute la journée... voilà la différence... Si bien que vous m'avez dit : Charlotte... disposas de moi... de mon crédit...

LE DUC. Et je la dis encore...

CHARLOTTE. A la bonne heure... je vous reconnais... Et, comme vous êtes tout-puissant auprès du roi... il s'agit seulement, et à ma recommandation, de faire un colonel.

LE DUC. Y pensez-vous?

CHARLOTTE. Quelqu'un qui a des droits... un jeune homme charmant...

LE DUC. Que vous protéger?

CHARLOTTE, riant. Vous le voyez bien.

LE DUC. Que vous aimez, peut-être?

CHARLOTTE. Et quand il serait vrai... si je veux me marier aussi!.. Fallait-il donc rester insensible, et garder toujours son cœur ici... à Berlin, pour qui? pour le roi de...? Ah! ma foi non... Ainsi, Monsieur, quant à mon protégé... je vais vous conter cela, nous avons le temps!

LE DUC, avec embarras. Non, Charlotte, non!.. en restant ici... plus longtemps... je craindrais...

CHARLOTTE. Pour vous... Monseigneur?

LE DUC. Pour vous... Charlotte... le spectacle va commencer, et vous chantez en soir.

CHARLOTTE. Ne craignez rien, je me suis arrangée... un enrouement tout exprès à votre intention, et ce qui m'étonne, c'est qu'on n'ait pas encore changé le spectacle... on donne toujours le Sultan Mispouf... (Vivement.) Je vois ce que c'est... pour ne pas perdre la recette, on a laissé l'affiche; on fera une annonce, et ce sera la troisième chanteuse, la petite Angela, qui dira mon rôle.

LE DUC. Mais cela va causer un tapage!..

CHARLOTTE. Je l'espère bien!.. et nous l'entendrons d'ici, en loge grillée, c'est délicieux! et puis Angela est une bonne enfant, que j'aime bien... mais elle sera mauvaise! ah! ce sera amusant! vous verrez!

LE DUC, à part. C'est singulier... elle ne m'a jamais paru si jolie. (Haut.) Il est donc vrai, Charlotte, que vous allez vous marier, sans hésiter, sans réfléchir?

CHARLOTTE. Si on réfléchissait on ne se marierait jamais.

LE DUC, soupirant. Ah! il est bien heureux.

CHARLOTTE. Qui? le colonel.

LE DUC. Il ne l'est pas encore.

CHARLOTTE. C'est tout comme, vous l'avez promis.

LE DUC. Je n'ai rien dit.

CHARLOTTE. Oh! c'est convenu, ou sinon...

DUO.

CHARLOTTE.

Je m'en vais

Pour jamais.

A vous fuir je mets ma gloire,

Et je pars : laissez-moi,

Non, je n'ai plus de mémoire.

Voyez pourtant

Voyez comment

On veut toujours ce qu'on défend.

LE DUC.

Non vraiment,

Un instant,

A ma fuir tu mets ta gloire;

Non, ma foi,

Souviens-toi.

Ah! tu n'as plus de mémoire.

Jamais son œil vif et pétillant

N'eut plus d'attraits qu'en ce moment.

CHARLOTTE.

Allons, finissez, ou sinon...

LE DUC.

Crier ainsi!

CHARLOTTE.

Mais si la faut.

LE DUC.

Vit-on jamais crier si haut?

CHARLOTTE.

Finissez, ou sinon

Je m'en vais, etc.

LE DUC.

Il faut franchement qu'on s'explique,

C'est héroïque.

Servir un rival!

CHARLOTTE.

C'est très-bien!

LE DUC.

Mais en ce monde, rien pour rien.

CHARLOTTE.

Monsieur est toujours diplomate?

LE DUC.

Je suis généreux.

CHARLOTTE.

J'entends bien.

LE DUC.

Mais vous...

CHARLOTTE.

Moi, je suis très-ingrater!

LE DUC.

Rien qu'un baiser, je vous prie...

CHARLOTTE.

Non, non, de vous je me défie....

Et puis, la monde en parlera!

LE DUC.

Le monde! ah! qui donc le saura?

CHARLOTTE, riant.

Voyez donc comme il s'humanise!

LE DUC, voulant s'embrasser.

Je brava tout en cet instant!

CHARLOTTE, riant.

Vous ne craignez plus qu'on médise?

LE DUC.

Rien qu'un baiser!

CHARLOTTE.

Non, pas en ce moment.

Monseigneur, votre femme attend !

(On entend un grand bruit au fond, accompagnant le chœur suivant.)

CHŒUR.

LES SPECTATEURS, dans la salle.

La pièce ! la pièce !

C'est attendre assez.

La pièce ! la pièce !

Allons, qu'on se presse !

Allons, commencez !

CHARLOTTE, au duc.

Écoutez ! écoutez ! silence !

Nous allons rire, ça commence !

LA DUC.

Rire de quoi ?

CHARLOTTE.

Mais du début,

Et de l'annonce qu'on va faire !

De Bénédicte c'est l'attribut ;

Et le public, qui gronde et menace,

Pauvre garçon ! va bien le recevoir,

En apprenant, ce soir,

Quelle est celle qui me remplace.

CHŒUR, au fond.

La pièce ! la pièce !

Allons, paraissez !

La pièce ! la pièce !

Allons, qu'on se presse !

Allons, commencez !

*(La duc et Charlotte s'approchent du fond pour écouter. Le duc baisse les stores, et l'on voit Bénédicte haranguer le public.)**BÉNÉDICTE, au fond, parlant sur la ritournelle. « Mes-
sieurs, mademoiselle Charlotte se trouvant subitement
à l'indisposée... »*

PREMIER CHŒUR.

A bas ! à bas !

AUTRE CHŒUR.

Écoutez, silence !

*BÉNÉDICTE, de même, parlant. « On vous prie d'agréer
à pour la remplacer... »*

PREMIER CHŒUR.

A bas ! à bas !

Nous n'en voulons pas !

AUTRE CHŒUR.

Laissez parler ! faites silence !

*BÉNÉDICTE, répétant et continuant. « On vous prie d'a-
gréer, pour la remplacer... »*

PREMIER CHŒUR.

A bas ! à bas !

Nous n'en voulons pas !

AUTRE CHŒUR.

Écoutez, silence !

UN PLAISANT, du parterre.

Laissez donc parler l'orateur !

UN PLAISANT, du paradis.

Un chanteur n'est pas orateur !

FOULE DE PLAISANTS.

Qu'il parle ou qu'il chante,

Qu'il parle ou qu'il chante !

CHARLOTTE, au duc.

Ah ! vraiment, la scène est charmante !

*BÉNÉDICTE, répétant et continuant. « On vous prie d'a-
gréer, pour la remplacer, une célèbre cantatrice qui
arrive de Paris. »*

CHŒUR GÉNÉRAL.

Bravo ! bravo !

C'est du nouveau !

CHARLOTTE et LE DUC.

Que dit-il ? une autre chanteuse !

CHARLOTTE, furieuse.

Ah ! vraiment, voilà du nouveau !

C'est affreux !... je suis furieuse !

REPRISE DU CHŒUR, au fond.

La pièce ! la pièce !

Nous sommes pressés !

La pièce ! la pièce !

Allons, qu'on se presse !

Allons, commencez !

*(Le duc relève les stores de la loge.)**CHARLOTTE. Ah ! par exemple ! une nouvelle débutante
qui arrive de Paris, c'est ce que nous allons voir. Mais par
où sortir maintenant ? du monde sur le théâtre, le public
dans la salle... n'importe, je préfère la salle au théâtre,
ou y est moins mauvaise langue. (Elle va pour sortir.)**LE DUC, l'arrêtant et se moquant d'elle. Que faites-
vous, Charlotte ? Si l'on vous voit sortir de ma loge, que
dira-t-on ?**CHARLOTTE. On dira tout ce qu'on voudra, Monseigneur,
mais je ne laisserai certainement pas débiter dans mon
emploi ; la nouvelle venue n'aurait qu'à avoir du talent.**LE DUC, l'arrêtant. Arrêtez, Charlotte, je vous en prie.**(On frappe à la porte de la loge.)**CHARLOTTE. On vient.**LE DUC, très-ému. J'espère bien qu'on n'ouvrira pas.**CHARLOTTE. Écoutez... on met la clé dans la serrure.**LE DUC. Ah ! mon Dieu ! la porte s'ouvre !**CHARLOTTE. On entre... c'est madame Barnek.**LE DUC, avec embarras. La tante d'Henriette... que lui
dirai-je !*

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME BARNEK, entrant.

*(Charlotte, assise au fond, tourne le dos et se tient à l'écart.)**MADAME BARNEK. C'est moi, Monseigneur, c'est moi ; on
ne voulait pas m'ouvrir votre loge ; on avait même avec
moi un petit air de mystère ; par bonheur, j'ai rencontré
une ouvreuse de loges de Munich, qui m'a reconnue,
madame Frédéric, une brave et digne femme, qui a presque
fait sa fortune en petits banes ; ja lui ai appris que c'était
la loge de mon neveu l'ambassadeur. — Est-il possible ?
— Et j'ai été obligée de lui conter comme quoi j'étais votre
tante ; je lui ai dit que je la protégeais, que ma porte ne
lui serait jamais fermée, ce qui fait qu'elle m'a ouvert celle
de cette loge.**LE DUC, avec embarras. Fort bien, Madame... et qui
vous amène ?**MADAME BARNEK. Une nouvelle, Monseigneur, une nou-
velle fort extraordinaire : j'ai perdu ma nièce.**LE DUC. Comment ? que voulez-vous dire ?**MADAME BARNEK, toujours sans voir Charlotte. Je veux
dire que je ne sais plus ce qu'est devenue cette chère en-
fant ; je l'ai cherchée dans tout l'hôtel ; pas plus d'Hen-
riette que si elle avait été enlevée.**LE DUC. Enlevée ?**MADAME BARNEK. Alors je suis accourue à votre loge
des premières... je me suis trouvée face à face avec ma-
dame la comtesse, votre sœur, qui m'a dit d'un air fier :
« Elle n'est pas avec moi, je vous prie de le croire ; voyez
« aux baignoires, loge de l'avant-scène, n° 1 ; c'est là
« qu'elle doit être avec M. le duc ; n° 2 elle a dit vrai...
(Apercevant Charlotte qui a le dos tourné.) La voici,
cette chère Henriette.*

CHARLOTTE, se détournant. Pas précisément, madame Bouché.

MADAME BARNEK. Qu'est-ce que je vois là?... mademoiselle Charlotte, ici en tête-à-tête avec monsieur le duc!

CHARLOTTE. Eh bien! où est le mal!

MADAME BARNEK. Je le dirai à ma nièce.

LE DUC, voulant l'apaiser. Madame Barnek, y pensez-vous?

MADAME BARNEK. Oui, Monsieur... oui, Mademoiselle... moi, j'ai toujours été pour les principes.

CHARLOTTE. Vous voyez bien qu'elle radote... mais à son âge on n'a plus de mémoire.

MADAME BARNEK, furieuse. Mademoiselle, vous oubliez qui je suis!

CHARLOTTE. C'est vrai, vous êtes à présent dans les bagarres.

MADAME BARNEK. Et vous, dans les grandes coquetteries, à ce que je vois.

LE PARTISAN. Silooca dans la loge!

LE DUC. Mesdames, Mesdames, je vous prie, ne parlez pas si haut, la pièce est commencée depuis longtemps. (À ce moment, des braves étaient dans la salle.)

CHARLOTTE, avec colère. C'est le débutant! (Le duc, madame Barnek et Charlotte s'élançant pour regarder. Le duc baisse un store.)

LE DUC, avec fureur. Qu'ai-je vu? C'est Henriette!.. (Il relève le store.)

CHARLOTTE ET MADAME BARNEK. Henriette!

MADAME BARNEK, hors d'elle-même. Une ambassadrice sur les planches!

FINAL.

ENSEMBLE.

LE DUC.

Henriette! que faut-il faire?
Quelle honte! quelle douleur!
Ah! la surprise et la colère
Ici se disputent mon cœur!

MADAME BARNEK.

Henriette! que dois-je faire?
Quelle honte! quelle douleur!
Ma nièce, dont j'étais si fière,
Compromettre ainsi son bonheur!

CHARLOTTE.

Henriette! étrange mystère!
La femme d'un ambassadeur!
De son rôle elle était si fière,
Et prend le mien, c'est une horreur!

HENRIETTE, sur le théâtre, chantant le motif de l'air du trio du second acte.

C'est en vain que votre puissance
Vout me retenir en ces lieux,
« Vers les rives de la France
« Malgré moi se tournent mes yeux.
« Voguez, sultan joyeux,
« Vers les bords de la Seine.
« La s'offront à vos yeux
« Les délices des cieux;
« Et jour et nuit c'est là
« Qu'amour vous sourira.
« Là, des joux et des ris
« La troupe vous enchaîne,
« Car le vrai paradis
« Est à Paris. »

Buvons au sultan Mizapouf,
Au descendant du grand Kouloof;
Il règne dans Maroc
Par droit de naissance.
Au combat aussi ferme qu'un roc,
Et des amours bravant le choc,
Il est l'aigle et le coq

Des rois de Maroc.
Versez les vins de France,
Versez champagne et médoc,
Buvons tous au sultan Mizapouf!
Tra, la, la, etc.

(On applaudit avec force au fond sur la fin de l'air.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, entrent.

LA COMTESSE. Eh bien! monsieur le duc, j'ai tout vu... votre nom, votre rang, applaudis sur la scène...

LA DUC. Ah! c'est indigne! et quel talent!.. elle n'a jamais mieux chanté... Ils sont tous ravis, n'est-ce pas?.. ils le trouvent charmant! ils l'adorent...

LA COMTESSE. Et qu'importe!..

LE DUC. Qu'importe? je suis furieux... et si elle était!..

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FORTUNATUS, puis HENRIETTE ET BENEDICT.

FORTUNATUS. La voilà... la voilà... mie cara dive... mia divinissima prima donna!

LE DUC, saisissant Fortunatus au collet. Malheureux! qu'as-tu fait!..

FORTUNATUS, se débattant. Permettez, Monseigneur... elle voulait vous voir et vous parler dans l'entr'acte, et je vous l'ai montré. (Il montre Henriette, qui entre ramenée par Benedict. Henriette est habillée en odalisque et Benedict est en uniforme d'officier.)

LE DUC, à Henriette. C'est vous! Henriette?

HENRIETTE. Point de reproches, Monseigneur; à ce prix, je vous épargne les miens!

LE DUC. Vous sur un théâtre!

HENRIETTE. N'est-ce pas là que vous m'avez aimée? Pour conserver votre amour je n'aurais jamais dû le quitter, peut-être. (Montrant Charlotte.) Vous aimez les talents, vous aimez les succès...

LE DUC. Ah! je n'aime que vous! je vous aime plus que jamais, et pour vous encore je suis prêt à tout sacrifier.

HENRIETTE, avec émotion. Non, Monseigneur... pour sa gloire et pour son bonheur, la véritable artiste ne doit jamais cesser de l'être... Voici la lettre du roi qui permettait notre mariage... voici l'acte qui m'assure la moitié de votre fortune. (Elle les déchire.)

LE DUC. Henriette, que faites-vous?

FINAL.

HENRIETTE.

Reprise de l'air des couplets du premier acte.

Aux beaux-arts, à mes premiers succès
Fidèle à jamais,
La gloire, préférable aux amours,
Charmera mes jours;
Et pour mieux rendre à mon cœur
Le repos et le bonheur,
Adieu vous dis, Monseigneur,
Monseigneur l'ambassadeur!

CHARLOTTE. Encore prima donna!

MADAME BARNEK, à Charlotte. Vous avez pris sa place, elle a pris la vôtre!

BENEDICT. Elle ne l'épouse pas du moins, il y a de l'espoir.

HENRIETTE, à part. Pauvre Benedict!.. (On frappe trois coups.)

SUITE DU FINAL.

On frappe les trois coups!

FORTUNATUS, *baissant les stores du fond.*

C'est pour le second acte!

HENRIETTE.

On m'appelle, on m'attend, et je dois être exacte!

LE DUC.

Henriette...

HENRIETTE.

Non, laissez-moi!

LE DUC.

Écoutez, écoutez, de grâce!..

HENRIETTE.

Que chacun, Monseigneur, reprenne ici sa place:

Moi sur la scène, et vous dans la loge du roi!

ENSEMBLE.

FORTUNATUS ET BÉNÉDICT.

Venez, venez, l'on vous attend!

Ah! pour nous, quel bonheur suprême!

Le public est impatient,

Venez, venez, l'on vous attend!

HENRIETTE.

Adieu, l'on m'appelle, on m'attend,

Mon amitié sera la même:

De moi vengez-vous noblement,

Vengez-vous en m'applaudissant!

MADAME HARNET.

Ah! quel dépit! ah! quel tourment!

D'abdiquer la grandeur suprême!

Ah! quel dépit! ah! quel tourment!

D'être bourgeoise comme avant!

LE DUC.

Ah! quels regrets! ah! quel tourment!

Hélas! plus que jamais je l'aime!

Et je la perds, cruel moment!

Quand je l'aimais si tendrement!

CHARLOTTE.

Ah! quel dépit! ah! quel tourment!

De partager le duc!

Ah! quel dépit! ah! quel tourment!

De partager le premier rang!

LA COMTESSE.

Ah! je respire maintenant!

Ah! pour nous quel bonheur extrême!

Non, plus d'hymen, ah! c'est charmant!

Chacun enfin reprend son rang!

CHOEUR DU PUBLIC, *en dehors.*

Allons, commençons promptement!

BÉNÉDICT ET FORTUNATUS, *entraînant Henriette.*

Venez, venez, l'on vous attend!..

(Bénédict et Fortunatus entraînent Henriette qui, de la main, fait un geste d'adieu au duc, qui veut la suivre et que la comtesse retient; madame Harnet est près de s'évanouir dans les bras de Charlotte, qui rit. Le rideau baisse.)

FIN DE L'AMBASSADE.





1874



FRA-DIAVOLO

L'HOTELLERIE DE TERRACINE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 janvier 1830.

MUSIQUE DE M. AUBER.

Personnages.

FRA-DIAVOLO, sous le nom du marquis de San-Marco.
LORD COKBOURG, voyageur anglais.
PAMELA, sa femme.
LORENZO, brigadier des carabiniers.
MATHÉO, maître de l'hôtellerie.
ZERLINE, sa fille.

GIACOMO, } compagnons du marquis.
BEPPLO, }
FRANCESCO, prétendu de Zerline, personnage molet.
UN PATSAK.
CHOEUR D'HABITANTS ET HABITANTES DE TERRACINE, CARABINIERS.

La scène se passe dans un village aux environs de Terracine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Terracine. Le fond, que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. A gauche et à droite, porte latérale; sur le devant, à droite du spectateur, une table autour de laquelle boivent plusieurs carabiniers en uniforme de carabiniers romains.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR DE CARABINIERS, LORENZO, ZERLINE, dans un coin.

INTRODUCTION.

CHOEUR.

En nous militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.
Il mène à la gloire,
Donne la victoire.
(À Lorenzo.)
Brigadier romain,
Verse-nous du vin !
En nous militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

PLUSIEURS CARABINIERS.

S'il tombait en notre puissance
Ce bandit, ce chef redouté,
Nous aurions donc pour récompense...

LORENZO.

Vingt mille écus !

PLUSIEURS CARABINIERS.

En vérité ?

LORENZO.

Tout autant !

TOUS.

Sans compter la gloire !

Allons, notre bête, allons, à boire !

(Entre Mathéo qui apporte de nouvelles cruches de vin et retire celles qui sont vides.)

Vingt mille écus, nous les aurons !

Et mort ou vif nous le prendrons !

Nous le jurons, nous le jurons !

En nous militaires,

Buvons à pleins verres :

Le vin au combat

Soutient le soldat.

MATHÉO, s'adressant à Lorenzo, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart, triste et pensif.

Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,

Qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

LORENZO.

Buvez sans moi, buvez, mes camarades.

LE CHOEUR, à demi-voix.

Le brigadier a du chagrin.

MATHÉO, à part.

Moi, je crois deviner d'où provient ce chagrin.

(Haut.)

Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie

Au riche Francesco, fermier de ce canton.

Je vous invite tous !

LORENZO, à part.

Plût perdre la vie !

LE CHOEUR.

Du vin !.. Du vin !

MATHÉO.

Je vais en chercher, et du bon !

(Il sort.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo.

Lorenzo, vous partez ?

LORENZO.

Je vais à la montagne

Combattre ces brigands, et puisse-je y périr !

ZERLINE.

O ciel !

LORENZO.

D'un autre, hélas ! vous serez la compagne,
Votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir !

NOCTURNE A DEUX VOIX.

PREMIER COUPLET.

ZERLINE.

Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO.

En reste-t-il à qui perd ses amours ?

ZERLINE.

Reste du moins, c'est calmer ma souffrance.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours !

DEUXIÈME COUPLET.

ZERLINE.

Mes vœux, hélas ! au combat vont te suivre.

LORENZO.

Qu'ai-je besoin de penser à mes jours ?

ZERLINE.

Ah ! pense à moi, qui sais toi ne peux vivre.

LORENZO.

Adieu ! peut-être pour toujours !

(En ce moment on entend un grand bruit au dehors ;
tous les carabiniers se lèvent.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; MILORD ET MILADY COKBOURG ; UN
POSTILLON ET PLUSIEURS LAQUAIS EN LIVRÉE, QUI LES SUIVENT.

MILORD, MILADY ET LE COCHER.

Au secours ! au secours !

On en veut à nos jours.

Quel pays effroyable !

Ah ! c'est épouvantable.

Au secours ! au secours !

On en veut à nos jours.

LORENZO, s'approchant de Milord.

Qu'est-ce donc ? parlez, je vous prie.

MILORD.

Messé l'archer.

LORENZO.

C'est un Anglais !

(Regardant Pamela qui vient de s'asseoir.)

Une femme jeune et jolie !

MILORD.

J'étais dans la colère !

PAMELA, soutenue par Zerline.

Et moi, je me mourais.

MILORD, allant à elle et lui faisant respirer des sels.

Milady ! Pamela ! Ma chère milady !

C'est ma femme, elle était sensible à l'indole.

PAMELA, se soutenant à peine.

Ah ! quel voyage abominable !

En vérité, c'est effroyable !

Ce monsieur le brigand

S'était conduit vraiment

En gentleman bien peu galant.

Je n'avais plus l'envie

De revoir l'Italie ;

Mes chapeaux, mes dentelles,

Mes robes les plus belles,

Rependiez, où sont-elles ?

Est-il malheur plus grand ?

Oui, Milord, cette aventure

Me mettait en courroux ;

Je voulais, je le jure,

Plus voyager avec vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Non, non, jamais plus de voyage,

Pour longtemps j'en suis revenu ;

Si je cours davantage,

Je vous être perdu.

LES CARABINIERS.

Où prétend qu'en ce voisinage,

Depuis quelque temps on l'a vu.

Gagnons avec courage

Le prix qui nous est dû.

PAMELA.

Non, non, jamais plus de voyage,

C'était un point bien résolu.

Maîtré tout mon courage,

Que mon cœur est ému !

LORENZO.

On prétend qu'en ce voisinage,

Depuis quelque temps on l'a vu.

Mes amis, du courage !

Le bandit est perdu.

ZERLINE.

Je tremble qu'en ce voisinage

Ce hardi brigand n'ait paru ;

Je redoute au rage ;

Que mon cœur est ému !

MILORD, s'approchant de Lorenzo. Oui, messé le bri-

gadier, c'est à vous que je faisais ma déclaration.

LORENZO. Je vous écoute, Milord.

MILORD. Je voulais l'honneur d'être Anglais ; je voulais

enlève, selon l'usage, miss Pamela, une riche héritière

que je voulais épouser par inclination

PAMELA, soupirant. Oh oui ! à Gretna-Green !

MILORD. Et pour éviter les poursuites, je voulais vous

voyager en Italie avec elle, et la dot que je voulais enlever

aussi, comme je disais à vous, par inclination.

PAMELA, soupirant. Oh oui !

MILORD. Et, à une lieue d'ici, le postillon à moi, il avait

été arrêté.

PAMELA. Yes, par des bandits. Oh ! Dieu !

LORENZO. De quel côté venaient-ils ?

MILORD. Quand ils ont attaqué moi, je dormais dans le

landau, près de Milady...

PAMELA. Yes. Maintenant, Milord dormait beaucoup ;

aussi je disais : Cela portera malheur à vous, mon cher

milord.

LORENZO. Et que vous ont-ils dérobé ?

MILORD. Ils avaient fouillé partout, et avaient pris...

PAMELA. Tous mes diamants.

MILORD. Ils étaient si beaux !

PAMELA. Et ils allaient si bien à moi !

LORENZO. C'est la bande que nous poursuivons, celle de

Fra-Diavolo ! De quel côté se sont-ils réfugiés ?

MILORD. Vers la montagne, et nos diamants aussi.

LORENZO, à ses soldats. Allons, Messieurs, en route !..

buvette le coup de l'étrier, et dirigeons-nous de ce côté. (Pendant

que Mathéo verse à boire aux soldats.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo et à demi-voix. On

dit ce brigand si redoutable... s'il vous arrivait malheur ?

LORENZO. Autrefois je pouvais tenir à la vie ; mais main-

tenant...

ZERLINE. Lorenzo !

LORENZO. Demain vous en épouserez un autre ; vous avez

eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour

moi, je ne vous en ferai point de reproches. Adieu, soyez

heureux, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE. Vous vivez, vous vivez ! je ferai des vœux

pour vous !

LORENZO. Des vœux ! oui, faites-en pour que demain je

ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE. Que dites-vous ?

LORENZO, *essuyant une larme*. Allons! allons! le devoir avant tout. J'espère, Milord, vous rapporter de bonnes nouvelles. Adieu, père Mathéo. Adieu, Zerline. *(À ses soldats.)* En marche! *(Il sort avec ses soldats.)*

SCÈNE III.

MILORD, PAMÉLA, MATHÉO, ZERLINE.

MILORD. Il avait l'air bien ému, le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHÉO. Vous vous trompez, Lorenzo n'a peur de rien. Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français; c'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut.

PAMÉLA. Et lequel?

MATHÉO. Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paie de soldat, et des coups de fusil en perspective.

MILORD. Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHÉO. Sans cela je n'aurais pas demandé mieux. *(Regardant sa fille.)* Mais il faut de la raison. Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.

MILORD. Je bavais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinées! *(S'avançant vers Mathéo.)* Messie l'hôte, voulez-vous rédiger une pancarte où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu?

MATHÉO, se mettant à la table à droite, et écrivant pendant que Milord lui dicte à voix basse. Volontiers.

PAMÉLA, observant Zerline qui a été s'asseoir dans un coin à gauche. Miss Zerline plenait? elle avait du chagrin!..

ZERLINE, essuyant ses yeux. Moi! Madame, pas du tout.

PAMÉLA. Yes, je m'y connaissais. La petite brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait: Oh! je vous aime beaucoup!

ZERLINE, s'effrayée. Madame!

PAMÉLA. Ce était bien. Ce était si joli les mariages d'inclination! *(Tendrement.)* N'est-ce pas, Milord? *(Foyant qu'il ne répond pas, et avec colère.)* Milord?

MILORD, de l'autre côté, occupé avec Mathéo. Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentes moi. Je faisais la pancarte pour le récompense. *(À Mathéo.)* Vous avez écrit que je promettrai trois mille francs?

PAMÉLA. Ce était pas assez! mettez dix mille francs. L'écris il en valait trois cent mille! et s'il était perdu, ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.

MILORD. Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait partout, et qui s'arrêlait toujours dans les mêmes Auberges.

PAMÉLA. Je pouvais pas empêcher lui de faire le même route.

MILORD. Vous pouvez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.

PAMÉLA, avec humeur. On peut pas faire la musique?

MILORD. Vous faisiez pas la musique, vous faisiez le coquetisme avec lui.

PAMÉLA. Moi! le coquetisme!

MILORD. Yes, Milady: je l'avais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.

PAMÉLA. Vous ne voulez pas?

MILORD. C'est-à-dire, je voulais bien, mais je ne voulais pas! entendons-nous! *(Pendant les coups suivants, Mathéo et Zerline vont placarder en dedans et en dehors des papiers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.)*

PREMIER COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Que l'on trouve vous très-aimable,
Et que de loin maint fashionable
Admire aussi votre maintien...

Je voulais bien, je voulais bien;
Mais qu'en tous lieux où je passe,
En lorgnant vous avec audace,
Un galantin suive vos pas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Payer les bijoux et la soie;
Et pour qu'à la mode on vous vote,
Par en dépenser tout moi bien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Moi moi suivre votre méthode,
Mais être un époux à la mode
Comme on en voit tant ici-bas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

TROISIÈME COUPLET.

PAMÉLA.

Je voulais bien, je voulais bien
Être sage et jamais coquette,
Et, s'il le faut, pour ma toilette
Ne plus dépenser jamais rien;
Je voulais bien, je voulais bien;
Car, par goût, et par caractère,
Je suis très-douce d'ordinaire;
Mais des qu'on dit: Je veux... hélas!
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Milord, je voulais pas.

MILORD. Ah! vous voulez pas! il faudra pourtant bien... car j'entends plus que vous voyez jamais ce marquis napolitain.

MATHÉO, se levant et descendant. C'est le bruit d'une liture!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, puis LE MARQUIS.

QUINTETTE.

MATHÉO, regardant par la droite.

Un landau qui s'arrête, ah! quel bonheur extrême!
C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.
(Foyant entrer le marquis.)

Où, c'est un grand seigneur.

MILORD.

Qu'ai-je vu? c'est lui-même!

PAMÉLA.

C'est monsieur le marquis!

MILORD, avec fureur.

Comment! c'est encore lui?

LE MARQUIS.

Comment! c'est Milady!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Que vois-je? c'est elle
C'est la charmante Milady!
Que vois-je? c'est elle
Que je retrouve ici!

MILORD.

Surprise nouvelle!
Comme il regarde Milady!
Surprise nouvelle!
Comment! c'est encore lui!

PAMÉLA.

Surprise nouvelle!
Il a suivi nous jusqu'ici!

Surprise non elle !
Comment ! c'est encore lui !

ZERLINE.

C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis ;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris.

MATHÉO.

C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis ;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris !

MATHÉO, à ses gens, montrant le marquis.

Que l'on serve sa seigneurie.

LE MARQUIS.

J'ai le temps, pourquoi vous hâter ?
(Regardant Pamela.)

Je compte en cette botellerie
Jusqu'à demain matin rester.

MILORD, bas, à sa femme.

Vous entendez ? ce départ qu'il retarde,

C'était pour vous, assurément.

Et comme il vous regarde !

Tenez, encore en ce moment !

LE MARQUIS.

La bonne folle !

Mon âme est ravie :

La fortune et l'amour secourent tous mes vœux.

PAMELA.

De moi, bien jolie,

Son âme est ravie ;

Est-ce ma faute, à moi, s'il était amoureux ?

ZERLINE.

Oui, cette étrangère

Aura su lui plaire ;

Il lui fait les deux yeux, les yeux d'un amoureux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Que vois-je, c'est elle, etc.

MILORD.

Surprise nouvelle ! etc.

PAMELA.

Surprise nouvelle ! etc.

ZERLINE.

C'est elle, c'est elle, etc.

MATHÉO.

C'est elle, c'est elle, etc.

(À la fin de ce morceau, Milord force Pamela à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au marquis.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, à table ; MATHÉO, ZERLINE,

GARÇONS D'AUBERGE.

MATHÉO, à Zerline. Allons donc, petite fille, servez monsieur le marquis, j'espère que Monseigneur sera content du rôle de mes gens, et de ma fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé ce soir de m'absenter.

LE MARQUIS. Ah ! vous partez ?

MATHÉO. Dans l'instant. Je vais coucher à deux lieues d'ici, chez Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec toute la noce.

ZERLINE, à part. Ah ! mon Dieu !

LE MARQUIS. Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge ?

MATHÉO. Vous, Monseigneur, et ceux que vous venez de voir, Milord et Milady.

LE MARQUIS. Pas d'autres ? (Après un instant de réflexion.) Milady est jolie ; mais Milord est de mauvaise humeur.

ZERLINE. On le serait à moins. Il a été attaqué et dévalisé par les bandits de la montagne.

LE MARQUIS, toujours mangeant. Pas possible ! je ne crois pas aux voleurs.

MATHÉO. Moi j'y crois comme en Dieu, et en Notre-Dame des Rameaux, notre patronne.

LE MARQUIS. Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru de jour et de nuit les montagnes, et je n'ai jamais été attaqué.

MATHÉO. Autrefois, peut-être ; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établi dans ce canton ..

LE MARQUIS. Fra-Diavolo ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

ZERLINE. Vous n'en avez pas entendu parler ? un fameux bandit.

MATHÉO. Qui est partout.

ZERLINE. Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHÉO. Il a un amulette qu'il a volé à un cardinal, et qui le rend invincible.

LE MARQUIS. Voyez-vous cela !

ZERLINE. Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS. Vraiment !

ZERLINE. Oui, Monseigneur ; et comme dit la chanson ..

LE MARQUIS. Il y a une chanson sur lui ?

MATHÉO. Une fameuse en son honneur ! Vingt-deux couplets ! Si, pendant son dîner, Monseigneur veut permettre ..

LE MARQUIS. Est-on obligé de l'entendre tout entière ?

MATHÉO. C'est au choix des voyageurs ; on ne force personne.

LE MARQUIS. A la bonne heure.

MATHÉO, détachant de la muraille une mandoline et la présentant à Zerline. Tiens, ma fille.

ZERLINE, la repoussant de la main et la plaçant près d'elle sur la coin de la table. Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

11

PREMIER COUPLET.

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi,
Son mouquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son maniveau,
Du velours le plus beau.
Trembles ! au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète.
Diavolo ! Diavolo !
Diavolo !

DEUXIÈME COUPLET.

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend,
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête
(Tremble la fille de Pietro)
Peut-être entre au bameau,
Dans un trouble pour au.
Trembles ! car, voyant la fillette,
Tout bas chacun répète :
Diavolo ! Diavolo !
Diavolo !

TROISIÈME COUPLET.

LE MARQUIS, se levant.
Il se peut qu'on s'abuse,
Ma chère enfant ; peut-être aussi
Tout ce qui se prend ici
N'est-il pas pris par lui.

Souvent, quand on l'accuse,
 Auprès de vous m'int jouteuse
 Pour quelque larcin nouveau
 Se glisse incognito !
 Trembles ! cet amant qui soupire,
 C'est de lui qu'on peut dire :
 Diavolo ! Diavolo !
 Diavolo !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BEPPO, GIACOMO, paraissant près des piliers du fond.

ZERLINE. Ah ! mon Dieu, qu'ai-je vu !
 MATHÉO, brusquement. Qu'est-ce ? que demandez-vous ?
 BEPPO. L'hospitalité pour cette nuit.
 GIACOMO. Au nom de Notre-Dame des Rameaux !
 MATHÉO. On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPO. Nous sommes des pèlerins.
 ZERLINE. Mon père, si c'était vrai !
 MATHÉO. Sous un pareil costume !
 BEPPO. Nous sommes partis pour remplir un vœu.
 MATHÉO. Et lequel ?
 GIACOMO. Celui de faire fortune !
 MATHÉO. Ce n'est pas ici que vous la trouverez.
 LE MARQUIS, se levant et ouvrant sa bourse où il prend un peu de monnaie. Peut-être ! tenes, tenes, voici ce que je vous donne au nom de cette belle enfant.

BEPPO ET GIACOMO. Ah ! monsieur le marquis !
 MATHÉO, étonné. He vous connaissiez ?
 LE MARQUIS. Oui, ce sont de pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à qui j'ai déjà fait l'aumône. Monsieur l'hôte, je veux bien payer leur souper et leur coucher.
 MATHÉO. Ce sera un écu par tête.
 LE MARQUIS. Par tête ! c'est peut-être plus qu'elles ne valent ; n'importe !
 MATHÉO, recevant l'argent. Des que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin d'autre recommandation.

ZERLINE. Mon père, ne va les loger tout là-bas ?
 MATHÉO. Pas dans la maison, surtout quand je vais passer la nuit dehors. Je va, vous leur donnerai un morceau, et puis vous les conduirez vous-même à la grange, ici à côté. (Aux autres gens de laubergs.) Rentrez, et préparez le souper de Milord. (À Zerline.) Toi, ma fille, tu vas me reconduire à quelques pas d'ici, jusqu'à l'ermitage, et nous parlerons de ton prétendu. (Au marquis.) Adieu, monsieur le marquis ; j'espère, demain matin, en revenant avec mon neveu, retrouver encore votre seigneurie.
 LE MARQUIS. Je l'espère aussi, je me lève tard. Adieu, notre hôte, bon voyage. Adieu, ma belle enfant. (Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie ; Mathéo, qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond avec Zerline.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

(Le marquis est assis sur la devant du théâtre, près de la table à droite, et tient un cure-dent ; Beppo et Giacomo regardent si tout le monde est parti.)

BEPPO, redescendant le théâtre et prenant la bouteille qui est sur la table, se verse un verre de vin. A la santé !
 LE MARQUIS, se retournant avec hauteur. Hein !
 BEPPO, de même. Je dis à ta santé !
 LE MARQUIS. Qu'est-ce que c'est que de pareilles manières ?

GIACOMO, le chapeau bas. Excusez, capitaine, c'est une recrue qui ne sait pas encore le respect qu'on vous doit. (Bas, à Beppo.) Ote donc ton chapeau ! Il n'est pas encore au fait ; mais il sort d'une bonne maison : c'est un

ancien intendant qui veut travailler maintenant en brave et à découvert.

LE MARQUIS. Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être honnête et savoir vivre. Je n'ai jamais vu, dans l'origine, de troupe plus mal composée que celle que j'ai l'honneur de commander. Les banditilles les plus mal élevées ! et si je n'y avais établi l'ordre et la discipline... (À Giacomo, lui montrant une carafe et relevant la manche de son pourpoint.) Verse-moi de l'eau ! (À Beppo, tout en se lavant les mains.) A la première familiarité, je te fais sauter la cervelle ; cela l'apprendra.

BEPPO. Eh bien ! par exemple !
 GIACOMO. Il le ferait comme il le dit.

BEPPO, tremblant. Hein !
 LE MARQUIS. Une serviette ! (S'essuyant les mains.) Qu'y a-t-il de nouveau ? et qui vous amène ?

BEPPO, chapeau bas. L'entreprise a réussi ; nous avons arrêté le milord et ses diamants.

LE MARQUIS. Gros-lu que je ne sois pas au fait ? Je le savais déjà.

GIACOMO. Toutes les indications que vous nous aviez données étaient si exactes !

LE MARQUIS. Je le crois bien ; depuis trois jours que je les suis à la piste, que je dine avec eux dans les mêmes aubergs, et que tous les soirs je chante des barcarolles avec Milady. Vous croyez que ce n'est pas fatigant !

GIACOMO. Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour nous.

LE MARQUIS. Milord ne s'est pas défendu, et nous n'avons perdu personne ?

GIACOMO. Non, capitaine, au contraire ; le postillon était un ancien qui nous avait quittés, et qui demande à s'enrôler de nouveau.

LE MARQUIS. Est-il entre vos mains ?

GIACOMO. Oui.

LE MARQUIS, se surant les dents et arrangeant sa chemise devant un miroir de poche. Qu'on le tussille ! je n'aime pas l'incertitude ; dans notre état, s'entend ; près des belles, c'est autre chose ; et puisque, grâce à Milord, nous avons des diamants, tu en auras pour six mille écus à Fiorina, cette jeune cantatrice que je protège ; j'aime les arts, et surtout la musique.

GIACOMO. Oui, capitaine.

LE MARQUIS. Eh bien ! est-ce tout ?

GIACOMO. Non, vraiment, et nous craignons d'avoir été trompés.

LE MARQUIS. Comment cela ?

GIACOMO. Cette cassette que vous nous aviez annoncée et que Milord devait avoir dans sa voiture...

LE MARQUIS. Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à Livourne chez un banquier ; du moins Milady me l'avait dit.

GIACOMO. Impossible de les trouver.

LE MARQUIS. Imbécile ! manquer une si belle opération !
 BEPPO. Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dépensés ?

LE MARQUIS. Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même ! Mais je saurai à tout prix ce que cet or est devenu. Laissez-moi ! (À part.) Allons, il faudra encore faire de la musique avec Milady. Ces coquins-là sont-ils heureux de m'avoir ! (Regardant par la porte de l'auberge.) C'est elle ! (Apercevant Beppo et Giacomo qui sont au fond du théâtre.) Eh bien ! vous n'êtes pas encore partis ! (Ils disparaissent par la droite.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, PAMÉLA.

RÉCITATIF.

PAMÉLA, sortant de l'auberge.
 Oui, je vais commander le punch à vous, Milord.

LE MARQUIS, s'avouant.

Charmente milady :

PAMELA, effrayée.

Comment ! c'est vous encore !

Et mon époux était dans la chambre voisine ;

Lui si jaloux, jaloux comme Othello !

LE MARQUIS.

Est-ce donc l'offenser que chanter un duo ?

(Prenant la mandoline que Zerline a placée sur le coin de la table à la cinquième scène.)

Et nous pouvons, sur cette mandoline,

Répéter tous les deux cet air

Que nous commençâmes hier.

PAMELA, regardant à gauche par la porte de l'auberge.

Ah ! je l'entends ! c'est lui.

DUO.

LE MARQUIS, saisissant brusquement la mandoline et en jouant.

« Le gondolier fidèle

« Brave, pour voir sa belle,

« Les eut-ils ennemis.

(La regardant.)

« De loin, s'il obtient d'elle

« Un regard, un souris,

« C'est toujours ça de pris. »

(Il regarde vers la gauche si l'on ne voit pas, et remet la mandoline sur la table en s'adressant à Pamela.)

Faut-il que votre cœur ignore

Le feu brûlant qui me dévore !

PAMELA, voulant s'éloigner.

Monsieur, je ne puis écouter.

LE MARQUIS, la retenant.

Je me tais, vous pouvez rester ;

Où, vous admirer en silence

Ne peut vous paraître une offense.

PAMELA.

Je ne pourrais pas, je le croi,

Empêcher vous d'admirer moi.

LE MARQUIS.

Ah ! combien mon âme est ravie

En contemplant ces traits charmants !

Cette robe simple et jolie.

(Regardant un médaillon qui est à son cou.)

Ah ! grand Dieu ! les beaux diamants !

PAMELA.

Les seuls échappés au pillage,

Tout je les cachais avec soin !

LE MARQUIS, à part.

Les maladroits ! Ah ! quel dommage !

(Haut, à Pamela, d'un ton galant.)

Pour plaire en avez-vous besoin ?

Mais plus je considère

Ce riche médaillon... il contient un secret ?

PAMELA.

Pour lui mon époux l'a fait faire,

Car il retrace mon portrait.

(L'ouvrant et le lui montrant.)

Trouvez-vous ressemblant ?

LE MARQUIS, affectant un trouble amoureux.

O ciel ! il se pourrait !

(Le regardant avec étonnement.)

Voilà ce regard doux et tendre,

Voilà ces traits si gracieux ;

Je crois la voir, je crois l'entendre.

(Avec délire.)

Mon âme a passé dans mes yeux.

(Avec rage.)

Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare...

(Il met le portrait dans sa poche.)

PAMELA.

Que faites-vous !

LE MARQUIS.

Je m'en empare.

PAMELA, troublée, et voulant le reprendre.

Monsieur !

LE MARQUIS.

Jamais, jamais il ne me quittera.

PAMELA.

Monsieur !

LE MARQUIS.

Où, sur mon cœur toujours il restera.

PAMELA.

C'est mon mari !

(Milord sort de l'hôtellerie ; et le marquis, saisissant vivement la mandoline, reprend le premier motif.)

« Le gondolier fidèle

« Brave sur sa nacelle

« Les jaloux, les maris,

« Quand son cœur de sa belle

« Presse les traits chéris :

« C'est toujours ça de pris. »

SCENE IX.

LES PRECEDENTS ; MILORD, passant entre eux deux.

TRIO.

MILORD.

Bravi ! bravi !

PAMELA.

Ah ! c'était vous ?

MILORD.

Où, milady.

PAMELA.

Nous faisons de la musique.

MILORD.

Je n'aime pas la musique.

ENSEMBLE.

PAMELA.

Combien moi j'aimais la musique !

Elle me plaisait fort ;

Mais je vois, c'est unique,

Qu'elle ennuie Milord.

Jamais, avec Milord,

Nous ne sommes d'accord.

LE MARQUIS.

Bravo, bravo, c'est la musique

Qui vous a mis d'accord ;

Il faudra qu'on s'explique

Et qu'on m'instruise encor.

Enlevons à Milord

Et sa femme et son or.

MILORD.

Toujours ensemble, c'est unique,

Ils sont très-bien d'accord ;

Aussi cette musique

A moi me déplaît fort,

Et peut faire du tort

A l'honneur d'un milord.

PAMELA. Nous répétions cette barcarolle...

MILORD. C'était bien aimable à vous pendant que je m'impatientais, moi, pour le punch.

LE MARQUIS. Permettez donc, Milord, puisque vous priez du punch, nous pouvions bien faire de la musique.

MILORD. Oui, si l'en eût pris ! mais je n'en prenais pas, j'en attendais.

LE MARQUIS. Que ne le disiez-vous ? Heu ! quelqu'un !

MILORD. Ce n'était pas besoin ; je n'avais plus soif, je l'avais perdu le soir.

LE MARQUIS. Depuis la perte de vos diamants !

MILORD. Oui, cela, et puis autre chose encore.

LE MARQUIS. Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il serait arrivé

malheur à ces cinq cent mille francs en or que vous allez placer à L. vousse?

MILORD. Je les avais toujours.

LE MARQUIS. Ah! tout mieux! Je respire, car si vous les aviez perdus, j'en aurais été aussi fâché que vous-même.

PAMELA. Que vous étiez bon!

LE MARQUIS. Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MILORD. Je remerciais vous (*Tirant son portefeuille*). Je n'avais déjà regardé le mien.

LE MARQUIS. Et comment cela? comment avez-vous pu sauver votre or?

MILORD. Par un moyen bien adroit que je ne disais à personne.

LE MARQUIS. Vous avez de l'esprit.

MILORD. Je croyais bien.

PAMELA. Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, il les avait fait coudre.

LE MARQUIS, vivement. Ou cela?

MILORD, riant. Devinez.

LE MARQUIS. Moi, je ne devine jamais rien.

MILORD. Dans mon habit, et dans la robe de Milady.

LE MARQUIS. Il serait possible! (*Regardant la robe de Pamela*). Ce tissu charmant et précieux... (*Se retournant en riant vers Milord*). C'est impayable.

MILORD, riant aussi. Yes, yes, nous étions tout coulés d'or.

LE MARQUIS. C'est bon à savoir. (*En ce moment on entend en dehors une marche guerrière. Milord et Pamela vont regarder par le fond*).

FINAL.

MILORD ET PAMELA.

Ecoulez!

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette marche guerrière?

BEppo ET GIACOMO entrent mystérieusement et disent à demi-voix au marquis, sur le devant du théâtre.

Un brigadier et des soldats

Qui vers ces lieux portent leurs pas.

Fuyons!

LE MARQUIS.

Jamais! Poltrous, du courage!

RAFFO.

Je n'en ai guère...

LE MARQUIS.

Après de moi n'êtes-vous pas?

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS; LORENZO, CHOEURS DE SOLDATS, ZERLINE, GENS DE L'AUBERGE ET DU VILLAGE.

LE CHOEUR.

Victoire! victoire! victoire!

Réjouissons-nous!

Victoire! victoire!

Pour nous quelle gloire!

Ils sont tombés sous nos coups.

ZERLINE, courant à Lorenzo.

C'est lui que je revois!

MILORD ET PAMELA, à Lorenzo.

De grâce, expliquez-vous.

LORENZO.

En silence et dans l'ombre

Suivant leurs pas errants,

Dans un défilé sombre

J'ai surpris ces brigands.

LE MARQUIS, à part.

Et je n'étais pas là!

LORENZO.

Longtemps avec audace

Ils se sont comportés;

T. XIV.

Vingt d'entre eux sur la place

En braves sont restés!

LE MARQUIS, à part. O fureur!

LORENZO.

Mais l'effroi qui les gagne

Disperse ces bandits,

L'écho de la moutagne

A répété ces cris:

LE CHOEUR.

Victoire! victoire! victoire!

Réjouissons-nous!

Victoire! victoire!

Pour nous quelle gloire!

Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO, à Milord.

Sur l'un de ces brigands couchés sur la poignée, J'ai retrouvé, Milord, cet érin.

MILORD ET PAMELA, s'en emparant.

C'est le mien!

O sort heureux!

LE MARQUIS, à part.

O sort contraire!

(Montrant Lorenzo.)

Par lui perdre à la fois mes soldats et moi bien!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEppo ET GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance

Pour la punir arment nos bras;

Son sang expira son offense:

Oui, je vous promets son trépas,

Oui, je jure ici son trépas!

ZERLINE, MILORD ET PAMELA.

Honneur à sa vaillance!

Le ciel a protégé son bras;

Oui, je renais à l'espérance;

Pour moi quel moment plein d'appas!

Oui, quel moment plein d'appas!

LORENZO ET LE CHOEUR.

Victoire! victoire! victoire!

Réjouissons-nous!

Victoire! victoire!

Pour nous quelle gloire!

Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO.

Adieu, Milord.

ZERLINE.

Déjà quitter cette demeure!

LORENZO.

Il le faut.

ZERLINE.

Pourquoi donc repartir à cette heure?

LORENZO.

Le chef de ces bandits a su nous échapper;

Mais je suis sûr sa trace, il ne peut nous tromper.

Adieu, Zerline.

PAMELA, le retenant.

Un instant, je vous prie.

(À Milord.)

Le portefeuille à vous?

MILORD, le tirant avec peine de sa poche.

Et pourquoi, chère amie?

PAMELA, ouvrant le portefeuille et y prenant des billets

de banque, et s'adressant à Lorenzo.

Milord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur,

De ces dix mille francs est votre débiteur,

(Montrant la pancarte au fond.)

Lisez plutôt.

LORENZO, repoussant les billets.

Jamais! quelle pièce est la vôtre?

PANELA, à demi-voix.
C'est la dot de Zerline; acceptes aujourd'hui
Un trésor qui pourrait vous en donner un autre.

SARLINA, les prenant vivement.

Moi, j'accepte pour lui;

Le voilà riche, Dieu merci!

Autant que son rival.

LORENZO, avec joie, et vivement.

Et je puis...

SARLINA, de même.

A mon père...

LORENZO.

Demander...

SARLINA.

Des demain...

LORENZO.

Et ton cœur...

SARLINA.

Et ma main.

LORENZO.

O sort prospère!

SARLINA.

Heureux destin!

ENSEMBLE.

LORENZO ET SARLINA.

Ah! je renaiss à l'espérance,
Le ciel me ramène en tes bras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence;
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD ET PANELA.

Rendons honneur à sa vaillance,
Le ciel a protégé son bras.

(Regardant l'écrin.)

Cher écrin, ma seule espérance,

Ah! tu ne me quitteras pas.

Quel moment plein d'appas!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le paillard arment nos bras!
Son sang expira son offense,

Où, je jure loi son trépas!

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! etc.

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.)

LE MARQUIS, bas, à Beppo et à Giacomo, sur le devant, à droite.

Tout nous sourit, sachons attendre,

Le père ne peut revenir.

BEPPO.

Et ces soldats?

LE MARQUIS.

Ils vont partir.

Ils vont ailleurs pour nous surprendre!

LORENZO, au fond.

Parlons, mes braves compagnons!

LE MARQUIS.

Ils s'éloignent et nous restons.

SARLINA, à Lorenzo.

Demain, songe au bonheur que le ciel te destine.

LE MARQUIS, bas, à ses compagnons.

L'or et les diamants, et la dot de Zerline,

Cette nuit...

BEPPO.

Sont à nous, et nous les reprendrons.

ENSEMBLE.

MILORD, PANELA, SARLINA.

A demain, à demain, oui, nous nous reverrons.

Demain, demain, nous reviendrons.

Parlons, parlons.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds.

Ils sont à nous, oui, j'en réponds,

Nous les tenons.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.

Que la fureur et la vengeance

Pour le paillard arment nos bras!

Son sang expira son offense,

Et je jure loi son trépas;

Où, je jure son trépas.

LORENZO ET SARLINA.

Mon cœur renaît à l'espérance;

Demain, demain, tu reviendras;

Où, demain tu m'appartiendras;

D'aujourd'hui mon bonheur commence.

Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD ET PANELA.

Le ciel protège sa vaillance?

Il doit encor guider ses pas.

Cher écrin, ma seule espérance,

Ah! tu ne me quitteras pas.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! victoire!

Dieu combat pour nous.

Victoire! victoire!

Pour vous quelle gloire,

Il va tomber sous vos coups.

(Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que des gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Panela et à Milord, qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la chambre qui est à droite du théâtre, et les mène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre d'auberge. Sur les deux premiers plans à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur; sur le second plan à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir; à droite, sur le second plan, une porte conduisant dans l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERLINE, tenant à la main un bougeoir et des flambeaux. Elle entre par la porte à droite, qu'elle laisse ouverte, et parle à la cantonade.

RÉCITATIF.

Ne crains rien, Milord! oui, je vais sur-le-champ,

Pendant que vous êtes à table,

Préparer votre lit et votre appartement.

(Descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table.)

On n'entendit jamais de tapage semblable;

J'en perdrai la tête, je croi :

Aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,

Et de tous ces messieurs écrouler les flourettes,

On n'a pas un instant à soi.

AIR.

Quel bonheur! je respire. Oui, je suis seule loi;

On me laisse un instant : qu'au moins il soit pour lui!

A peine ai-je le temps de dire que je l'aime.

De peur de l'oublier, je le dis à moi-même.

Non, pour moi ce moi-là

Jamais ne s'oubliera.

(Montrant son cœur.)

Mon souvenir est là !

Quel bonheur ! je respire. Oui, je suis seule ici ;

On me laisse un moment, qu'au moins il soit pour lui !

Ce ne sera pas long, car voilà que l'on monte déjà. (A Milord et à sa femme, qui entrent.) Quand Milord et Milady voudront, leur appartement est prêt. Au bout du corridor.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS ; MILORD, MILADY.

TRIO.

MILORD.

Allons, ma femme,

Allons dormir.

Déjà le sommeil me réclame.

Pour un époux, ah ! quel plaisir !

Ah ! quel plaisir

De bien dormir !

PAMELA.

Eh quoi ! Milord, déjà dormir !

Déjà le sommeil vous réclame !

Jadis, je crois m'en souvenir,

Vous étiez moins prompt à dormir.

MILORD.

Pour un époux, ah ! quel plaisir !

Ah ! quel plaisir

De bien dormir !

ENSEMBLE.

ZERLINE.

Après un an de mariage,

On querelle donc son mari ?

Avec le mien, dans mon ménage,

Il n'en sera jamais ainsi.

PAMELA.

Après un an de mariage,

Comment ! déjà changer ainsi !

Voyez donc le joli ménage,

Voyez donc l'aimable mari !

MILORD.

Après un an de mariage,

Comment ! déjà changer ainsi !

Voyez donc le joli ménage !

Je reconnais plus Milady.

MILORD.

Il est minuit, c'est très-bonne nuit ;

Il faut partir de grand matin.

PAMELA.

Non, vraiment ! je reste à la fête ;

(Montrant Zerline.)

Sa noce elle avait lieu demain.

ZERLINE.

Croyez à ma reconnaissance.

PAMELA.

Je veux vous donner des avis.

Ma chère onfent, je veux d'avance

Vous prévenir sur les maris...

Voyez-vous bien, tous les maris...

MILORD, l'interrompant.

Allons, ma femme, allons dormir.

ENSEMBLE.

PAMELA.

Eh quoi ! Milord, déjà dormir ?

ZERLINE.

Milord, Milord aime à dormir ?

ZERLINE, le bougeoir à la main.

Milord voudrait-il quelque chose ?

MILORD.

Un oreiller.

ZERLINE, allant en prendre un dans le cabinet à droite.

C'est là, je crois !

PAMELA, à Zerline.

Où donc est la souberotte à moi ?

ZERLINE.

De moi que Madame dispose.

(Au moment où ils vont sortir, Milord s'arrête et regarde au cou de sa femme.)

MILORD.

Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,

Du médaillon que d'ordinaire

J'ai l'habitude ici de voir

Attaché par un ruban noir ?

PAMELA, un peu troublée.

Ce portrait ?

MILORD.

Oui ; ce médaillon ?

PAMELA, troublée.

Il est... il est...

MILORD.

Où donc

PAMELA.

Allons, Milord, allons dormir, etc.

(Reprise de l'ensemble.)

(Zerline, qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les délaissant, dans la chambre à gauche. Milord et sa femme la suivent. La chambre reste dans l'obscurité.)

SCENE III.

LE MARQUIS, seul, entrant mystérieusement.

(Au moment où ils sortent, le marquis paraît au haut de l'escalier à droite.)

Ils sont tous retirés dans leurs appartements, et personnes, grâce au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, le second chambre au bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce celle-ci ? (Regardant par la porte à droite que Zerline a laissée ouverte.) Non, un cabinet noir avec des porte-manteaux, des rideaux. (Regardant de l'autre côté.) Alors voilà sans doute la porte du corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logé dans la grange. (Ouvrant la fenêtre du fond.) Ils devraient déjà être dehors, et je ne les vois pas ! la nuit est si sombre... Peut-être rôdent-ils autour de la maison. (Apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs.) Allons, le signal convenu. Et si on m'entendait ! qu'importe ? Je ne peux pas dormir, je chante. Ou chanté jour et nuit en Italie. D'ailleurs ma chanson n'éveillera pas de songeurs. C'est celle que fredonnaient toutes les jeunes filles qui attendaient leurs amoureux : et elle est joliment connue dans le pays.

BARCAROLLE.

PREMIER COUPLET.

Agnée la jeune fille,
Aussi jeune que belle,
Un soir à sa tourtelles
Ainsi chantait tout bas :
La nuit cachera tes pas,
On ne te verra pas ;
La nuit cachera tes pas ;
Et je suis seule, hélas !
C'est ma voix qui t'appelle,
Ami, n'entends-tu pas ?

DEUXIÈME COUPLET.

L'instant est si prospère !

Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire,
Pourquoi ne viens-tu pas ?
Le jour, ma grand'mère, hélas !
Est toujours sur nos pas.
Mais ma grand'mère, hélas,
Dort après son repas.
L'instant est si prospère !
Ami, n'entends-tu pas ?

(*A la fin du couplet, Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

LE MARQUIS. Entrez sans bruit.

GIACOMO. Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis.

BEPPO. Et nous voici exacts au rendez-vous.

LE MARQUIS. Silence : Milord et Milady viennent d'entrer dans leur chambre.

GIACOMO. Et les cent mille écus de diamants qu'ils nous ont pris ?

BEPPO. Les cinq cents billets de banque qu'ils nous ont dérobés ?

LE MARQUIS, montrant leur appartement. Sont là, avec eux. (*Voyant qu'ils font un mouvement pour y courir.*) Où alla-t-ils ?

GIACOMO. Reprendre notre bien.

LE MARQUIS. Un instant ! ils ne sont pas encore endormis ; il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir, cette petite servante.

GIACOMO. Zerline ?

BEPPO. Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille francs à nous qu'elle a détournés de la masse.

LE MARQUIS. Ils nous reviendront ; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par San Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, on je ne suis pas Italien !

ZERLINE, en dehors de la porte à gauche. Bonsoir, Milord ; il ne vous fait plus rien ?

LE MARQUIS. On vient. (*Leur montrant la porte à droite.*) Dans ce cabinet, derrière ces rideaux.

BEPPO, hésitant. Ces rideaux !

LE MARQUIS. Eh oui ! jusqu'à ce que la petite soit partie ! (*Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite, dont ils referment la porte.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, cachés, ZERLINE, tenant un bougeoir.

(*Le théâtre redevenant éclairé.*)

ZERLINE. Bonne nuit, Milord ; bonne nuit, Milady. Oh ! vous dormirez bien : la maison est très-sûre et très-tranquille. (*Posant son bougeoir sur la table, près du lit.*) Grâce au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi ; et je ne suis pas fâchée d'en faire autant, je suis fatiguée de ma journée. Dépêchons-nous de dormir, car il est déjà bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied. (*Elle s'approche du lit, dont elle ôte la courteline.*) Mon lit ne vaut pas celui de Milord, non certainement. (*Elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de plier, elle laisse la porte ouverte ; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur ; continuant à parler, elle se rapproche de son lit, et tournée le dos au cabinet.*) Mais c'est égal, j'ai idée que j'y dormirai mieux ; je suis heureuse !..

GIACOMO, paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte. Il paraît que c'est sa chambre.

BEPPO, de même. Qu'allons-nous faire ?

LE MARQUIS, de même. Attendre qu'elle soit couchée et endormie.

BEPPO. Alors, qu'elle se dépêche.

ZERLINE. Demain matin Lorenzo reviendra ; il demandera ma main à mon père, qui ne pourra le lui refuser : car il est riche, il a dix mille francs ! (*Les tirant de son corset.*) Les voilà ! ils sont à toi ! qu'est-ce que je dis ? ils sont à nous ! Le compte y est-il ? oui vraiment ! J'ai toujours peur qu'il n'en manque Qu'ils sont jolis ! que je les aime ! (*Elle les porte à sa bouche.*) Aussi ils ne me quitteront pas. (*Allant les mettre sous son oreiller.*) Ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

BEPPO, à part, dans le cabinet. Ces coquins de billets !

LE MARQUIS. Te lauras-tu !

BEPPO, avec maussade humeur. On ne peut plus parler maintenant.

ZERLINE, va chercher la table qui est à côté du lit, et sur laquelle est un miroir en puit. Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre ! Je lui parlerai franchement ; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela le consolera ; et demain, à cette heure-ci, peut-être que je serai la femme de Lorenzo. (*S'arrêtant.*) Sa femme ! il est vrai qu'il y a si longtemps que j'y rêve ! tous les soirs on me couchant ; mais maintenant il n'y a plus à dire ! (*Sur la retournelle de l'air suivant, elle s'assied près de la table, et commence sa toilette de nuit, elle détache son collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.*)

CAVATINE.

Oui, c'est demain, c'est demain

Qu'enfin l'on nous marie !

C'est demain, c'est demain

Qu'il recevra ma main.

Que mon âme est ravie !

C'est demain, c'est demain,

C'est demain !

(*Détachant son fichu.*)

Nous terons bien meilleur ménage

Que cette Anglaise et son époux ;

Car Lorenzo n'est pas volage,

Il ne sera jamais jaloux.

Aye, aye, je n'y prends pas garde,

Et je me pique !

(*Elle presse son doigt.*)

BEPPO, regardant par la porte vitrée.

Elle est jolie ainsi.

(*Sur un geste menaçant que lui fait le marquis.*)

Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS, le repoussant et prenant sa place.

Ve-t'en ! c'est moi qui dois tout observer ici.

ZERLINE, continuant à faire tout en faisant sa toilette.

Je suis sûre de mon mari ;

En sa femme il a confiance ;

Aussi pour moi quelle espérance !

C'est demain, c'est demain

Qu'enfin l'on nous marie !

C'est demain, c'est demain,

Qu'il recevra ma main !

Que mon âme est ravie !

C'est demain, c'est demain,

C'est demain !

(*Elle a ôté son tablier, ses manches et son corset, elle reste le cou et les bras nus et avec une petite robe de dessous.*)

Pour moi, je n'ai pas l'étégaure

Ni les atours de Milady.

(Se regardant.)

Pourant Lorenzo, quand j'y pense,
N'est pas à plaindre, Dieu merci!

(Se retournant pour voir sa taille.)

Oui, voilà pour une servante
Une taille qui n'est pas mal;
Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal:
Je crois qu'on en voit de plus mal.
(Avec satisfaction.)

Oui, oui, j'en suis assez contente.

LE MARQUIS ET LES DEUX AUTRES, dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire.

Ah! ah! c'est original.

SERLINE, effrayée, s'arrêtant.

Je crois qu'on vient de rire.

(Elle remonte le théâtre, écoute du côté du cabinet et n'entend plus rien.)

Eut-ce en la chambre de Milord?

(Allant écouter.)

Non, il ne rit jamais; je n'entends rien! il dort.

(Reprenant, avec gaieté.)

C'est demain, c'est demain,
Ce jour que je désire;
C'est demain, c'est demain,
Qu'il recevra ma main.
Ah! quel bonheur de dire:
C'est demain, c'est demain!

(Elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses souliers.)

Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.

C'est heureux!

SERLINE.

Lorenzo, que ton doux souvenir

Pour un seul instant m'abandonne!

Laisse-moi prier ma patronne.

(Se mettant à genoux près du lit.)

O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Veilles sur lui! veilles sur moi!
(Se relevant et s'asseyant sur le lit.)

Bonsoir, bonsoir, mon ami,

Mon mari.

O Vierge sainte, en qui j'ai foi,

Pries pour lui, pries pour moi...

(Le sommeil la saisit, ses yeux se ferment et sa tête tombe sur son oreiller.)

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO, sortant du cabinet.

Que la prudence

Guide nos pas!

Que la vengeance

Arme nos bras!

LE MARQUIS, s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint.

Elle dort!

BEPPO.

Non sans peine.

Je croyais, capitaine,

(Montrant le cabinet.)

Que nous y resterions toujours.

GIACOMO.

Qu'une jeune fillette

Est lougue en sa toilette,

Ainsi qu'en ses pensées d'amours!

BEPPO.

Entrons chez Milord!

LE MARQUIS.

Du mystère!

GIACOMO, montrant son poignard.

Je sais comment le faire taire.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence

Veut son trépas!

Que la vengeance

Arme nos bras!

GIACOMO, prêt à entrer dans la chambre de Milord.

Marchons!

BEPPO, l'arrêtant et lui montrant Serline.

Et cette jeune fille,
Que le bruit pourrait éveiller,
À son secours peut appeler.

LE MARQUIS.

Beppo par la prudence brille,

GIACOMO.

Que faire?

BEPPO.

Commençons par elle.

GIACOMO, au marquis.

Lo veut-én?

LE MARQUIS.

C'est dommage!

BEPPO.

Qu'oi-je entendu?

Le capitaine y met de la délicatesse!

LE MARQUIS.

Moi, faquin, pour qui me prends-tu?

(Lui donnant son poignard.)

Tiens, frappe! et point de faiblesse.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence

Veut son trépas!

Que la vengeance

Arme nos bras!

(Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateurs. Il lève le poignard pour frapper Serline.)

SERLINE, dormant et répétant les derniers mots de sa prière.

O Vierge sainte, en qui j'ai foi,

Veilles sur lui, veilles sur moi!

(Beppo, troublé, hésite.)

GIACOMO.

N'importe, frappe!

LE MARQUIS, détournant la tête.

Allons, n'hésite pas.

(Beppo lève le bras de nouveau et va frapper, lorsqu'on entend heurter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent.)

C'est en dehors, c'est à la grande porte!

Que veut dire ce bruit?

(On frappe plus fort.)

SERLINE, étendant les bras.

Quoi! déjà m'éveiller! Qui frappe de la sorte

Au milieu de la nuit?

LE CHOEUR, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge!

Voici de braves cavaliers.

Ouvrez vite! qu'on les héberge.

Car ce sont des carabiniers;

Oui, ce sont des carabiniers.

BEPPO.

Des carabiniers?

(Tremblant.)

Capitaine!

LE MARQUIS, froidement.

As-tu donc peur?

BEPPO.

Qui les ramène?

LORENZO, en dehors.

Zerline! Zerline! écoute-moi!

C'est ton amant qui revient près de toi.

SERLINE, avec joie.

C'est Lorenzo!

GIACOMO.

Grands dieux!

LE MARQUIS, avec colère.

Ah! j'en aurai vengeance!

Mais d'ici là de la prudence!

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, se retirant vers le cabinet.

Que la prudence

Guide nos pas!

Faisons silence;

Ne nous montrons pas.

LORENZO et LES CAVALIERS, en dehors.

Qu'on se réveille en celle auberge!

Voici de braves cavaliers.

Ouvrez vite, qu'on les héberge!

Ce sont les carabiniers.

(Ils frappent de nouveau à la porte.)

ZERLINE, qui pendant le chœur précédent s'est habillée à la hâte, a remis ses souliers, etc. Mais un instant! un instant! par Notre-Dame! donnez-vous patience. (Allant à la fenêtre du fond, qu'elle ouvre.) Est-ce bien vous, Lorenzo?

LORENZO, en dehors. Sans doute.

ZERLINE. Vous en êtes bien sûr?

LORENZO. Moi et mes camarades, que depuis une heure vous faites attendre.

ZERLINE. Il faut bien le temps de s'habiller! quand on est réveillée en sursaut! Mais tenez, (Jetant une clé par la fenêtre.) vous entrerez par la cuisine, et voici la clé; la lampe y est allumée, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre. (Elle referme la croisée et revient près du lit achever sa toilette.) Dépêchons-nous à grand renfort d'épingles; encore faut-il être présentable, surtout devant des militaires; c'est terrible! (La bruit redouble en bas à gauche; en dehors, on entend Milord.)

MILORD. Calmez-vous, Milady! je vais voir ce que c'est... j'en ai payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent!

SCENE VI.

ZERLINE, LORENZO, entrant par la porte à droite, puis MILORD.

ZERLINE, apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit. Ah! mon Dieu! c'est déjà vous! on n'eût pas ainsi à l'improviste chez les gens! c'est très-mal.

LORENZO. Ma Zerline, pardonne-moi; tu es si jolie dans ce négligé!

MILORD, entrant et apercevant Lorenzo. C'est vous, le brigadier? D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi?

LORENZO. De bonnes nouvelles! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

ZERLINE et MILORD. Vraiment.

LORENZO. Nous avions de mauvais renseignements, et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit: Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terracine.

ZERLINE. Il serait possible!

LORENZO. Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter: ce que j'ai accepté, et de grand cœur; quand il ne servirait qu'à le dégoûter, c'est déjà beaucoup, et nous allons nous remettre à sa poursuite; mais, auparavant, j'ai voulu faire prendre à mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit et meurent de faim.

MILORD. Mourir de faim! c'était un vilain mort.

ZERLINE. J'avais, Maria! Et vous, Monsieur?

LORENZO. Et moi aussi! pour être brigadier, cela n'empêche pas.

ZERLINE. Il y a d'autres anberges, où vous auriez depuis longtemps trouvé à souper.

LORENZO. Il n'y avait que celle-ci! j'aurais trouvé Zerline.

ZERLINE. Ah! ah! c'est pour cela?

LORENZO. Justement! aussi je disais toujours: Cavaliers! en avant, marche! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

ZERLINE. Ce pauvre garçon! je vais vous chercher à manger.

LORENZO. Non, commencez par mes camarades; eux qui ne sont pas amoureux sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

ZERLINE. Ma Zerline! Il se croit déjà mon mari.

LORENZO. Il se sert dans ses bras. Pas aujourd'hui; mais demain!

ZERLINE. Finissez, Monsieur! finissez. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Et tenez! tenez! voilà vos camarades qui s'impacientent. (On entend les cavaliers qui sonnent et frappent sur les meubles.) Holà! la fille! holà! quel-qu'un!

ZERLINE, se dégageant des bras de Lorenzo. Ils ne sont pas comme vous, ils sont bien sages. — Voilà, voilà. — Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter... Eh! mon Dieu! quel tapage! (Elle sort en courant. — Il est grand jour.)

SCENE VII.

LORENZO, MILORD.

MILORD. Et moi, messié la brigadier, je vais retrouver Milady qui était capable pour mourir de frayeur. J'ai dit: rassurez-vous, je vais aller voir. (Contrefaisant la voix d'une femme.) Milord, mon cher milord, ne laissez pas moi toute seule! Et elle serrait moi tendrement beaucoup. C'était pas arrivé depuis bien longtemps.

LORENZO, étonné. Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne.

MILORD. Yes, c'était bonne pour des femmes. (Contrefaisant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, il regarde par la porte à droite si Zerline revient, et redescend à gauche du spectateur. Il s'assied près de la table.) Mais pour nous autres, messié la brigadier, pour nous autres qui étiez des hommes... (On entend dans le cabinet à droite la bruit d'une chaise qu'on renverse.)

MILORD, effrayé. Hein! avez-vous entendu?

LE MARQUIS, bas, à Beppe dans le cabinet. Maladroit!

LORENZO, froidement. C'est la bruit d'un meuble qu'on a renversé.

MILORD. Nous n'étions pas seuls ici?

LORENZO. C'est sans doute Milady en sa femme de chambre. MILORD. Non, elle n'est pas de ce côté: il n'y avait personne.

LORENZO, toujours assis. Vous croyez?

MILORD, inquiet et regardant. Je en étais persuadé!

BEPPO. Nous sommes perdus!

FINAL.

MILORD.

N'était-il pas prudent de reconnaître

Ce qui se passe là-bas?

LORENZO, se levant.

On peut voir

MILORD, l'engageant à passer.

Yes, voyez.

BEPPO, dans le cabinet.

C'est fait de nous!

LE MARQUIS, *de même.*

Peut-être.

Laissez-moi faire et ne vous montrez pas.

(Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet, le marquis en ouvre la porte qu'il referme.)

SCENE VIII.

LORENZO, MILORD, LE MARQUIS.

LORENZO ET MILORD.

Ah! grand Dieu!

LE MARQUIS, *le doigt sur la bouche.*

Du silence!

MILORD.

C'est meslé le marquis.

LORENZO.

Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis?

MILORD.

Lui-même!

LORENZO, *éperonné, et à voix haute.*

Qui l'amène à cette heure?

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

Silence!

J'ai d'importants motifs pour cacher ma présence.

LORENZO ET MILORD.

Quels sont-ils?

LE MARQUIS, *feignant l'embarras.*

Je ne puis les dire en ce moment;

Si c'était, par exemple, un rendez-vous galant?

LORENZO ET MILORD.

O ciel!

LE MARQUIS, *passant entre eux deux.*

En votre honneur je mets ma confiance.

LORENZO ET MILORD.

Achevez!

LE MARQUIS.

Eh bien! oui, je l'avoue entre nous,

Soyez discrets, c'était un rendez-vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Quel soupçon dans mon âme

Se glisse malgré moi!

Si c'était pour ma femme!

Ah! j'en tremble d'effroi!

LORENZO.

Quel soupçon dans mon âme

Se glisse malgré moi!

LE MARQUIS.

Je rie au fond de l'âme

Du trouble où je les voi;

Le courroux qui l'enflamme

Est un plaisir pour moi.

REPPO ET GIACOMO, *dans le cabinet.*

L'espoir ronge en mon âme;

J'en sortirai, je croi!

Le courroux qui l'enflamme

A banni mon effroi.

MILORD, *au marquis.*

Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,

Pour qui donc vous venez ici?

LORENZO, *à voix basse, et d'un air menaçant.*

Était-ce pour Zerline?

MILORD, *de même, de l'autre côté.*

Est-ce pour Milady?

LE MARQUIS.

Qu'importe? de quel droit m'interroger ainsi?

De mes secrets ne suis-je pas le maître?

MILORD ET LORENZO, *chacun à voix basse, et aux deux côtés du marquis.*

Pour laquelle des deux?

LE MARQUIS, *vient.*

Pour toutes deux, peut-être.

MILORD ET LORENZO.

Monsieur, sur ce dont on se moque

Vous vous espiéguez ici même à l'instant.

LE MARQUIS, *à part avec joie, et les regardant l'un après l'autre.*

De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance!

(Prenant Milord à part, et à demi-voix.)

Pour vous-même, Milord, ne faites point de bruit!

De Milady, c'est vrai, les charmes m'ont séduit;

Et ce portrait charmant, gage de ma constance...

(Il tire de sa poche la médaille qu'il lui montre.)

MILORD, *furieux.*

Ah! goddam! nous verrons!

LE MARQUIS, *froidement, et à voix basse.*

Quand vous voudrez, suffit.

(Prenant à part Lorenzo, et montrant Milord.)

Je voulais à ses yeux dérober ton offense,

Mais tu l'exiges...

LORENZO.

Oui!

LE MARQUIS, *montrant le cabinet.*

J'étais là... je venais...

Pour Zerline.

LORENZO.

Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Tu comprends, je suppose?

LORENZO.

Être trahi par elle! et je le souffrirais!

Courons!

LE MARQUIS, *le retenant par la main.*

Je n'entends point qu'un tel aveu l'expose!

LORENZO.

Vous la défendez?

LE MARQUIS.

Oui; pour elle, point d'éclat.

LORENZO, *s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur concentrée.*

Quand un grand on craint pas d'outrager un soldat,

S'il a du cœur...

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

J'entends! tantôt, seul, à sept heures,

Aux rochers noirs.

LORENZO, *de même.*

C'est dit.

LE MARQUIS, *à part, avec joie.*

Il n'en reviendra pas.

Mes compagnons, dans ces sombres demeures,

De nos braves sur lui vengeront le trépas.

ENSEMBLE.

LORENZO.

O fureur! ô vengeance!

Elle a pu me trahir!

Après son inconstance

Je n'ai plus qu'à mourir!

LE MARQUIS.

O bonheur! ô vengeance!

Tout va me réussir!

Je punis qui m'offense!

Ah! pour moi quel plaisir!

MILORD.

O fureur! ô vengeance!

Elle a pu me trahir!

Gardons bien le silence;

Mais sachons la punir!

REPPO ET GIACOMO.

O bonheur! ô vengeance!

Il s'en tira à ravir!

Attendons en silence

Le moment de sortir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; PAMELA, *sortant de la chambre à gauche*; ZERLINE, *entrant par la porte à droite*.

PAMELA.

Dans cette nuberge quel tapage!

(*À son mari.*)

Vous venez pas me rassurer.

ZERLINE, *allant à Lorenzo*.

Venez, j'ai fait tout préparer.

ZERLINE ET PAMELA, l'une à Lorenzo, l'autre à Milord.

Pourquoi donc ce sombre visage?

MILORD ET LORENZO, à part.

La perfide!

PAMELA, *tsandrement*.

Mon cher époux!

MILORD.

Laissez-moi! je voulais me séparer de vous.

PAMELA.

Pourquoi donc?

MILORD.

Je voulais.

ZERLINE, *de l'autre côté, à Lorenzo*.

Lorenzo, qu'avez-vous?

LORENZO, *froidement et sans la regarder*.

Laissez-moi! laissez-moi!

ZERLINE ET PAMELA.

Quel est donc ce mystère?

LORENZO.

Pour vous, pour votre honneur, je consens à me taire.

ZERLINE.

Que dit-il?

LORENZO.

Mais parties!

ZERLINE.

Lorenzo!

LORENZO.

Laissez-moi!

ZERLINE.

Écoutez.

LORENZO.

Je ne puis! je vous rends votre foi!

(*Bas, au marquis.*)

Ce matin aux rochers.

LE MARQUIS, *de même*

C'est dit: complex sur moi.

ENSEMBLE.

LORENZO, *de même*.

Comptes sur moi!

ZERLINE.

C'est fait de moi!

MILORD, *à sa femme*.

Oui, laissez-moi!

PAMELA.

Mais qu'avait-il donc contre moi?

ZERLINE.

Voilà donc sa constance!

Il ose me trahir.

Pour moi plus d'espérance!

Je n'ai plus qu'à mourir.

LORENZO.

O fureur! ô vengeance!

Elle a pu me trahir!

Après son inconstance,

Je n'ai plus qu'à mourir.

LE MARQUIS, *qui tient le milieu du théâtre, et qui les*

regarde tous avec joie,

O bonheur! ô vengeance!

Tout va me réussir;

Je punis qui m'offense!

Ah! pour moi quel plaisir!

PAMELA.

Le dépit, la vengeance,

A moi se font sentir;

Milord de son offense

Pourra se repentir!

MILORD.

O fureur! ô vengeance!

Elle a pu me trahir!

Gardons bien le silence;

Mais sachons la punir.

BEPPA ET GIACOMO, *dans le cabinet*.

O bonheur! ô vengeance!

Il s'en tire à ravir;

Attendons en silence

Le moment de sortir.

(*Milord veut entrer dans sa chambre; Pamela s'attache à ses pas et l'arrête. Lorenzo, qui veut s'élaner sur l'escalier à droite, est retenu par Zerline qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entrent par la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riant paysage d'Italie; à gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'anberge, et devant, un bouquet d'arbres; à droite, une table et un banc de pierre, et derrière, un bosquet; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIAYOLO, *seul, descendant de la montagne*.

RÉCITATIF.

J'ai revu nos amis! tout s'apprête en silence

Pour secourir ma vengeance,

Et pour combler tous mes vœux;

Est-il un destin plus heureux?

AIR.

Je vois marcher sous mes bannières

Des braves qui me sont soumis;

J'ai pour sujets et tributaires

Les voyageurs de tous pays.

Aucun d'eux ne m'échappe,

Je leur commande en roi,

Et les soldats du pape

Tremblent tous devant moi.

On m'amène un banquier: — De l'or! — De l'or! — De l'or!

Là c'est un grand seigneur: — De l'or! — De l'or! — De l'or!

Là c'est un fournisseur: — Que justice soit faite!

De l'or! de l'or! bien plus encor.

Là c'est un pauvre pèlerin:

— « Je suis sans or, je suis sans pain! »

— En voici, camarade; et poursuis ton chemin.

Là c'est une jeune fillette!

Comme elle tremble, la pauvrette!

« Par charité, laissez-moi, je vous prie!

« Ah! ah! ah! ah!

« Par charité, ne m'ôtez pas la vie!

« Ah! ah! ah! ah!

« Grâce, monseigneur le brigand!

« Je ne suis qu'une pauvre enfant! »

CAVATINE.

Nous ne demandons rien aux belles;

L'usage est de les épargner ;
Mais toujours nous recevons d'elles
Ce que leur cœur veut nous donner.
Ah ! quel plaisir et quel enchantement !
Le bel état que celui de brigand !
Mais, mais, dans cet état charmant...

RONDEAU.

Il faut se hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir !

Le sort, qui nous caresse,
Demain pourra nous trahir.
Quand des périls de toute espèce
Semblent toujours nous menacer,

Et plaisir et richesse,
Il faut gaiement tout dépenser.
Ah ! le bel état !

Aussi puissant qu'un potentat,
Partout j'ai des droits,
Et moi-même je les perçois.
Je prends, j'enlève, je ravie
Et les femmes et les maris.
J'ai fait battre souvent leur cœur,
L'un d'amour, l'autre de frayeur.

L'un en tremblant dit : Monseigneur !
Et l'autre dit : Cher voleur ! cher voleur !

Il faut se hâter, le temps presse, etc.

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois messire Lorenzo ne pourra plus le déranger. Six heures viennent de sonner à l'horloge de l'auberge ; dans une heure j'en serai débarrassé. Il est jaloux, il est brave : il ira au rendez-vous. *(Souriant.)* J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un brigadier romain. Moi, pendant ce temps, et si tôt que le détachement sera parti... Oui, si j'ai bonne mémoire, le père de Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son gendre pour la nocce ; et pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque à Mitord, ses bijoux, et jusqu'à Milady... je lui dois cela, je l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne. En sera-t-elle fâchée ? Elle le dira. *(Avec fatuité.)* Mais je ne le crois pas ; il est si agréable de pouvoir raconter son aventure dans toutes les sociétés de Londres. *(Contrefaisant une voix de femme.)* « Ah ! ma chère, quelle horreur ! j'ai été enlevée par les brigands les plus aimables et les plus respectueux. — Vraiment ? — Je vous le jure. » Elles voudront toutes, d'après cela, faire le voyage d'Italie. *(Regardant autour de lui.)* L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo et celui du détachement. Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo que j'ai laissés ici en éclaireurs ; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge : car les carabolières sont sur pied, et si je rencontrais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat ! qu'on s'est contenté de voler. Veille une leçon pour l'avenir. *(Écoulant.)* On vient ! *(Tirant des tablettes.)* Ayons recours au message convenu. *(Montrant un des arbres du bosquet à droite.)* Le creux de cet arbre... e Beppo et à Giacomo, deux mois qu'eux seuls pourront comprendre. *(Il déchire la feuille de ses tablettes, la ploie, la jette dans l'arbre et s'éloigne par la droite.)*

SCENE II.

MATHÉO, FRANCESCO, PAYSANS ET PAYSANNES, paraissant au haut de la montagne. Ils ont tous des feuilles à leur coiffure.

CHŒUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries !
De nos vallées, de nos prairies,

Accourez tous ; voici
Ce jour si joli !
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De vrais rameaux
A vos chapeaux !
C'est grande fête !
Voici, voici
Ce jour si joli !

SCENE III.

LES PÊCHEURS, descendant de la montagne ; BEPPO ET GIACOMO, sortant de la gauche, près de l'auberge.

GIACOMO.

Paresseux, viendras-tu ?

BEPPO.

C'est bien le moins qu'on prenne

Une heure de sommeil.

GIACOMO.

Ei si le capitaine

Nous attendait ?

(S'arrêtant sous le bosquet à gauche.)

Eh ! mais voici tout le hameau.

BEPPO.

Eh ! eni, c'est jour de fête ; et, cependant, regarde,
Tu n'as pas seulement un bois à ton chapeau !
Veux-tu donc nous porter malheur ?

GIACOMO, cueillant une branche d'arbre.

Le ciei m'en garde !

Dès longtemps pour son zèle on connaît Giacomo.

CHŒUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries !

De nos vallées, de nos prairies,

Accourez tous ; voici

Ce jour si joli !

Garçon, fillette,

Vite, qu'on mette

De vrais rameaux

A vos chapeaux !

C'est grande fête !

Voici, voici

Ce jour si joli !

MATHÉO.

Est-il un plus beau jour pour entrer en ménage ?

(A Francesco, qui est près de lui, le bouquet au côté.)

Mee gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hommage,

(Montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au haut de la montagne, et qui s'agenouillent à la porte de l'ermitage.)

A Notre-Dame des Rameaux.

Faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHŒUR, se mettant à genoux.

O sainte Vierge des Rameaux,

Exauce aujourd'hui nos prières !

Veille toujours sur nos chaumières !

Protège toujours tes travaux !

MATHÉO, montrant sa maison, où est sa fille.

Conserve à ma tendresse

L'enfant que je chéris !

CHŒUR DES HOMMES.

Donne-nous la richesse !

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Donne-nous des maris !

CHŒUR GÉNÉRAL.

O sainte Vierge des Rameaux,

Exauce aujourd'hui nos prières !

Vieille toujours sur ses épaulettes!
 Protège toujours nos travaux!
(Mathéo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous les gens de la noce à entrer chez lui.)

CHŒUR.

C'est grande fête
 Aujourd'hui.
 Garçon, filette,
 Voici, voici
 Ce jour si joli!
(Ils sortent tous par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

BEPPLO, GIACOMO.

GIACOMO. Ils s'éloignent. *(Regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et à gauche.)* Vois-tu le capitaine?

BEPPLO, s'asseyant sur le banc à droite. Non; il est peut-être déjà parti.

GIACOMO. Et que fais-tu là? à quoi t'occupes-tu?
 BEPPLO. Je m'occupe... à rien faire; c'est si doux de ce beau soleil-là!

GIACOMO. Dans le cas où le capitaine ne pourrait oser rejoindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPPLO, se retournant et mettant son bras dans l'arbre. C'est ici; il y a quelque chose, un papier, et de son écriture...

GIACOMO. Lisons.

BEPPLO. Lis toi-même.
 GIACOMO, lisant. « Dès que l'amoureux de la petite sera parti pour le rendez-vous où nos braves l'attendent, les carabiniers pour leur expédition contre nous, et les gens de l'auberge pour la noce, venez en un avertissement sonner le cloche de l'armistice. Je viendrai alors avec quelques braves, et me charge de Milord et de Milady. Attendez-moi. »

BEPPLO. C'est clair...

GIACOMO. Clair ou son, dès qu'il le dit, il faut le faire; il s'agit de quitter le départ des carabiniers.

BEPPLO. Ce ne sera pas long, nous venons de les voir sur pied et prêts à se mettre en route.

GIACOMO. Tant mieux.

BEPPLO. Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse. Attaquer ce milieu d'anniversaire! un jour de fête!

GIACOMO. Si c'était un chrétien, mais un Anglais! cela doit nous porter bonheur pour le reste de l'année.

BEPPLO. Tu as raison; que le ciel nous soit en aide!

GIACOMO. Mais tiens, voici l'amoureux, le brigadier Lorenzo, qui vient de ce côté; il est triste, il soupire.

BEPPLO. Il faut bien de se dépêcher; car s'il va au rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura pas longtemps à soupirer.

GIACOMO. Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue.
(Ils s'éloignent par la sentier à droite qui est derrière la treille.)

SCÈNE V.

LORENZO, sortant de l'auberge, à gauche.

ROMANCE.

PREMIER CHŒPLET.

Pour toujours, dis-je-elle,
 Je suis à toi;
 Le sort peut bien t'être infidèle,
 Mais non pas moi!
 Et déjà la perdue alors
 Un autre amant!

Ah! je ne puis la croire encore:
 Je l'aimais tant!

DEUXIÈME CHŒPLET.

Allons, que l'honneur seul me guide,
 Je veux la fuir!
 Je veux oublier la perfide,
 Et puis mourir!
 Oui, je la hais, oui, je l'abhorre,
 Et cependant
 Je ne puis l'oublier encore!
 Je l'aimais tant!

Et j'ai su me contraindre, j'ai eu le courage de l'épargner! quand je puis, à haute voix, devant son père, devant tout le monde, lui reprocher sa trahison!... Qu'ai-je dit?... moi! déshonorer celle que j'ai aimée! la perdre à jamais! non, qu'elle se marie, qu'elle soit heureuse si elle peut l'être; elle m'entendra de moi ni plaintes, ni reproches. Voici bientôt l'heure du rendez-vous; j'irai, j'irai me faire tuer pour elle, ce sera ma seule vengeance.

SCÈNE VI.

LORENZO, MATHÉO, ZERLINE, sortant de l'auberge, à gauche.

MATHÉO. Mettez là une table et du vin! les gens de la noce et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. Des carabiniers, c'est toujours altéré! *(Mathéo va et vient pendant toute la scène suivante. Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo, qui est dans le coin à droite.)*

ZERLINE, timidement. Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici mon père de retour.

LORENZO. C'est bien.

ZERLINE. Francesco est avec lui!

LORENZO, un peu ému. Francesco!

ZERLINE. Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO, à part. Tant mieux!

ZERLINE. Dans une heure, je vais être à un autre, si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite.

MATHÉO, à la table à gauche. Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider?

ZERLINE, allant à lui tout en regardant Lorenzo. Me voici, mon père.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; BEPPLO ET GIACOMO, entrant par la droite.

BEPPLO, s'asseyant près de la table à droite sous la treille. D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE, qui s'est approchée de Lorenzo. Lorenzo, dites-moi la vérité; qu'avez-vous contre moi? qu'avez-vous à me reprocher?

BEPPLO ET GIACOMO, frappant sur la table. Allons, la fille! toi! à boire!

MATHÉO. Eh bien! eh bien! tu n'entends pas qu'on t'appelle?

ZERLINE, avec impatience. Tout à l'heure. Il s'agit bien de cela dans ce moment! *(Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo; Zerline cherche encore à parler à Lorenzo; mais dans ce moment entrent les cavaliers.)*

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; SOLDATS DU DÉTACHEMENT.

CHŒUR.

Allons, allons, mea capitaine,
 Voici le jonc qui nous ramène

Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO.

Quoi! déjà vous mettre en campagne!

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Dès longtemps l'aurore a paru :
Sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO, à part.

Qu'ai-je entendu?

Aux soldats.)

Nous partons.

(A un sous-officier qu'il prend à part.)

Écoute : au pied de la montagne

Un quart d'heure tu m'attendras!

Et, si je ne repars pas,

A ma place commande et dirige leur zèle.

MATHÉO.

Quoi! seul dans ces ruchers!

LORENZO.

C'est l'honneur qui m'appelle!

BEPPA, à part.

C'est à la mort qu'il va courir.

GIACOMO.

Enfin, enfin, il va partir!

ZERLINE, regardant Lorenzo.

Je ne puis le laisser partir.

Il faut...

(Elle va s'avancer vers lui; en ce moment Francesco et toute la noce arrivent et l'entourent.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; HABITANTS ET HABITANTES DU VILLAGE,
avec des bouquets; MILORD, PAMÉLA.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE VILLAGEOIS.

Allons, allons, jeunes fillettes,

Les tambourins et les musettes

Annoncent l'instant du plaisir;

Et pour la noce il faut partir.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Allons, allons, mon capitaine,

Voici le jour qui nous ramène

Et les combats et le plaisir.

Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO, unissant Francesco et Zerline.

Allons, enfants, votre bonheur commença.

(A Zerline, montrant Francesco.)

Dans un instant il recevra sa foi.

ZERLINE.

Tout est fini pour moi plus d'espérance!

(Voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui.)

Ah! Lorenzo, de grâce, écoutes-moi!

Qu'ai-je dû te faire?

LORENZO, à voix basse et concentrée.

Perdus!

ZERLINE, à haute voix.

Arrière!

LORENZO, à demi-voix, et lui imposant silence.

Insuperable!

Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu

Non loin de vous caché...

ZERLINE.

Qu'ai-je entendu?

De surprise et d'horreur je suis toute tremblante!

(Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.)

BEPPA, sur la droite, près de la table, et buvant.

Partent-ils?

GIACOMO, de même.

Dans l'isolet

ZERLINE.

O mystère infernal!

BEPPA, frappant sur la table et appelant.

Hola! du vin!

(Se retournant et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo.)

Eh! mais! vois donc, c'est la jeune fille

Qui fut hier au soir à l'orgue et sa toilette.

GIACOMO.

Et qui se trouva si bien faite;

Il t'en souvient?

BEPPA.

Oui, c'est original.

(Riant.)

« Oui, voilà pour une servante,

« Une taille qui n'est pas mal.

(Imitant la posture de Zerline devant la glace.)

« Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal, a

ZERLINE, étonnée.

Qu'entends-tu?

TOUS DITS.

Ah! ah! ce n'est pas mal :

Elle a raison d'être contente.

ZERLINE, cherchant à rappeler ses idées.

Qu'ont-ils dit? quel est donc ce mystère infernal?

ENSEMBLE.

MATHÉO ET LE CHOEUR.

Allons, allons, jeunes fillettes,

Les tambourins et les musettes

Annoncent l'instant du plaisir;

Et pour la noce il faut partir.

LES SOLDATS.

Oui, c'est l'honneur qui nous appelle!

Nous saurons courir avec zèle

Au danger ainsi qu'un plaisir.

Allons, allons, il faut partir!

BEPPA ET GIACOMO.

Bon, bon, bon! il va partir!

C'est à la mort qu'il va courir.

Oui, tout semble nous réussir;

C'est bien, c'est bien, ils vont partir.

LORENZO.

Oui, de ces lieux il faut partir,

Et pour jamais je dois la fuir.

ZERLINE.

Qui donc ainsi m'a pu trahir?

Par quel moyen le découvrir?

O mon Dieu! viens me secourir!

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses soldats en bataille, leur crie :)

Portez armes! en avant! marche!

(Ils défilent devant lui et commencent à gravir la montagne; Mathéo vient prendre la main à Zerline et lui montre la noce qui se disperse aussi à partir. En ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne et, hors d'elle-même, elle s'élance au milieu du théâtre. — Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on entend toujours un roulement lointain de tambours.)

ZERLINE. Arrêtez! arrêtez tous, et écoutez-moi!

Tous, l'entourant. Qu'a-t-elle donc?

ZERLINE, regardant Lorenzo qui est redescendu près d'elle. J'ignore qui a fait naître les soupçons auxquels je suis en butte, et je cherche en vain à me les expliquer; mais je sais qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre, (Avec force, et regardant Lorenzo.) oui, seule! Je pensais à des personnes qui me sont chères, et je me rappelle avoir proféré tout haut des paroles que Dieu seul a dû

entendre, et cependant on vient de les répéter tout à l'heure près de moi.

LORENZO. Et qui donc?

ZERLINE, montrant Beppo et Giacomo. Ces deux hommes que je ne connais pas. Ils étaient donc près de moi, cette nuit! à mon insu!

LORENZO. Dans quel but? dans quelle intention? Il faut le savoir. *(Le morceau de musique reprend.)*

TOUS.

Grands dieux!

LORENZO, à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo.
Qu'on s'assure de tous les deux!

ENSEMBLE.

SOLDATS ET LE CHŒUR.

Il a raison, le capitaine;

Saisissez-les.

Saisissons-les! saisissons-les!

On connaît qui les amène;

Où, l'on connaît leurs projets.

LORENZO ET ZERLINE.

Pour moi quelle leur soudaine!

Il faut pénétrer leurs secrets;

De ciel la bonté souveraine

Peut me rendre à ce que j'aimais!

LORENZO.

Seraient-ce ces bandits que poursuivent nos armes?

(Faisant approcher un paysan.)

Toi qui connaît leur chef et dois nous le livrer,

Regarde bien, et parle sans alarmes:

Est-ce l'un d'eux?

LE PAYSAN, après les avoir regardés quelques temps.

Non, non

BEppo ET GIACOMO, à part.

Nous pouvons respirer.

LORENZO, les regardant.

Ils ne m'en sont pas moins suspects.

MATHÉO, montrant à Lorenzo deux poignards et un papier.

Voici des armes,

Un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO, le prenant vivement. Lisons. *(Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul et en sourdine.)*

LORENZO, lisant une partie de la lettre à voix basse et le reste tout haut. « Dès que les carabinières et les gens u de la noce seront partis, vous m'en avertirez en son- u naot la cloche de l'ermitage; je viendrai alors avec u quelques braves, et me charge de Mylord et de Milady.»

TOUS.

Grands dieux!

MILORD ET PAMELA, tremblants.

C'est un complot contre nous deux.

(A Lorenzo.)

Que veut dire ceci?

LORENZO.

Nous le saurons.

(Il parle bas à un de ses soldats.)

MILORD.

Je tremble.

(A Pamela.)

Pour toi.

PAMELA.

Pour vous!

MILORD.

Non, pour tous deux.

Que l'amour...

PAMELA.

Où du moins que la peur nous rassemble!

LORENZO, au soldat à qui il a parlé bas.

Ainsi que je t'ai dit, va, dispose-les tons.

(A un autre soldat, lui montrant Giacomo.)

Toi, monte à l'ermitage avec lui; s'il hésite,

Qu'à l'instant même il tombe sous tes coups.

(Aux gens de la noce.)

Vous, mes amis, cachez-vous vite

Derrière ces buissons épais.

(A Beppo.)

Pour toi, reste seul ici, reste!

Et si, pour nous trahir, tu fais le moindre geste...

(Froissant sur sa carabine, et lui montrant le buisson à gauche.)

Songe que je suis là! tu m'entends?

BEppo, tremblant.

Trop bien!

LORENZO.

Paix!

(Un soldat est monté avec Giacomo à l'ermitage qui est au haut de la montagne, en face du spectateur. — Le soldat est dans l'intérieur de la chapelle; on ne voit, par une des fenêtres du clocher, que le bras de Giacomo qui sonne lentement la cloche. — Les carabinières sont à droite et à gauche dans les ravins qui bordent le théâtre. — Dans le bosquet à droite, Francesco, les paysans. — Dans le bosquet à gauche du spectateur, et près de la porte de l'auberge, Lorenzo, Zerline, Milord, Pamela. — Beppo est seul au milieu du théâtre. — La cloche commence à sonner.)

ENSEMBLE.

LORENZO ET LE CHŒUR.

Dien puissant, que j'implore,

Seconde { mon } dessein!

BEppo, seul, au milieu du théâtre, et jetant autour de lui des regards effrayés.

Dien puissant, que j'implore,

Renverse leur dessein!

ZERLINE.

Vient-il quelqu'un?

LORENZO.

Non, pas encore!

BEppo, à part.

Puisse-t-il rester en chemin!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MATHÉO, au fond du théâtre, sur la première élévation.

Quelqu'un s'avance!

LORENZO.

Garde à vous! du silence!

(Tous les soldats disparaissent à droite et à gauche derrière les arbres et les rochers. — Le marquis paraît au fond du théâtre par la droite de la montagne. Il s'arrête, regarde d'en haut, n'aperçoit que Giacomo qui continue à sonner, et Beppo sur le devant.)

LE MARQUIS, appelant.

Beppo!

LORENZO, caché par le bosquet, et couchant Beppo en joue avec sa carabine.

Ne bouge pas!

LE MARQUIS, toujours au fond, sur la montagne.

Sommes-nous seuls ici?

Et peut-on avancer sans crainte?

LORENZO, derrière le bosquet, sur le devant du théâtre, et à voix basse, à Beppo, qu'il continue à coucher en joue.

Réponds-tu!

BEppo, tremblant.

Où!

LORENZO, *de même.*

Plus haut !

BEPPU, *tournant la tête vers le fond.*

Oui, oui, capitaine.

LE MARQUIS *fait signe à quatre de ses compagnons de descendre, et les précède.*

C'est le plaisir qui me ramène ;

C'est la fortune qui m'attend.

BEPPU, *entre ses dents.*

Joliment ! joliment !

LE PATRAN, *qui est dans le bosquet à gauche, près de Lorenzo, regardant le marquis, au moment où il descend la montagne.*

C'est Diavolo !

LORENZO.

Qu'as-tu dit ?

LE PATRAN.

Je l'atteste !

MILORD.

C'est le marquis !

PAMÉLA.

O misère funeste !

Ce seigneur...

MILORD.

Cet amant

N'était rien qu'un brigand !

*(Pendant ce temps, le marquis est descendu de la montagne ; il avance lentement au milieu du théâtre, en arrachant son col et les boucles de ses cheveux.)*LE MARQUIS, *s'appuyant sur l'épaule de Beppo.*

Tu vois, Beppo, que le ciel nous protège :

Enfin, Milord,

Et sa femme et son or

Sont à nous !

LORENZO, *sortant du bosquet à gauche.*

Pas encore !

(En ce moment, les rochers, les hauteurs qui sont aux deux côtés du théâtre, et la montagne du fond, se garnissent de carabiniers qui couchent en joue Beppo et le marquis. Quant à leurs quatre compagnons qui étaient restés au fond du théâtre, les paysans, armés de bâtons, de pioches et de faux, les entourent et les saisissent.)

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! c'est un piège !

LORENZO.

Non, c'est le rendez-vous préparé par les soins.
J'ai changé seulement l'endroit...*(Montrant les soldats.)*

Et les timons.

(Faisant signe de l'emmener.)

Allez !

CHŒUR.

Victoire ! victoire ! victoire

Mes braves compagnons !

Victoire ! victoire ! victoire !

Ah ! pour nous quelle gloire !

Eh bien, nous le teurons !

MILORD, *à Paméla.*

D'un mari...

LORENZO, *à Zerline.*

D'un amant pardonne les soupçons !

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, MATHÉO.

(Reprise de la ronde du premier acte.)

Grand Dieu ! je te rends grâce !

C'est par ton pouvoir protecteur

Que retreint dans notre cœur

La paix et le bonheur !

Des que l'orage passe

Gaiement chante le matelot,

Et se rassurant bientôt,

Chacun dans ce hameau,

Sans crainte et son foyer paisible,

Dit ce nom terrible !

Diavolo ! Diavolo !

*(En ce moment, Diavolo passe sur la montagne du fond, précédé et suivi des carabiniers ; tous les paysans se retournent et le montrent du doigt.)*LE CHŒUR, *achevant l'air.*

Diavolo !

Victoire ! victoire ! victoire !

(Montrant Lorenzo et Zerline.)

Combien ils sont heureux !

Victoire ! victoire ! victoire !

Et l'amour et la gloire

Vont combler tous leurs vœux !

TABLE DES MATIÈRES

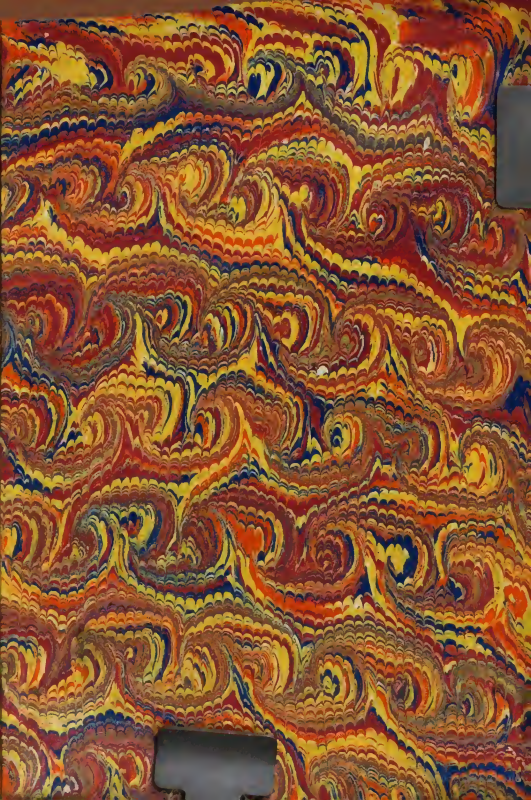
CONTENUES DANS CE VOLUME

	Pages.
La Dame Blanche.	1
Polichinette.	18
La Chambre à coucher, ou une Demi-heure de Richelieu.	30
Lesloren, ou l'Intrigue et l'amour.	37
Les Treize.	63
La Reine d'un jour.	89
Le Chalet.	105
Actéon.	116
Concert à la cour, ou la Débotante.	126
Zanetta, ou Jouer avec le feu.	134
La Marquise de Beinsvillers.	156
La Vieille.	172
L'Ambassadrice.	181
Fra-Diavolo.	203

FIN DE LA TABLE.

2000





BIBLI

BICA

PL 11